LARRY COLLINS

LES AIGLES NOIRS

ROMAN

ROBERT LAFFONT

LARRY COLLINS

LES AIGLES NOIRS

Roman

traduit de l'anglais par Marie-Lise Hieaux-Heitzmann

Titre original : BLACK EAGLES
© Larry Collins, 1992
Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1993

ISBN 2-221-06833-5

Pour Laure

« C’est peut-être un salopard, mais c’est notre salopard. »

C’est en ces termes que Franklin Delano Roosevelt aurait parlé d’Anastasio Somoza après avoir lu le mémoire du ministère des Affaires étrangères visant à préparer la visite du dictateur du Nicaragua à Washington en mai 1939.

PROLOGUE

HALF PONE POINT
Maryland

Tout était immobile. L'air était lourd de l'humidité estivale, couverture étouffante où même les moustiques n'osaient s'aventurer. Cela lui rappelait la jungle d'Amérique centrale qu'il avait autrefois traversée avec Juanita, cloaque silencieux, saturé de chaleur. En contrebas, à quinze mètres, le pied de la falaise sur laquelle il se tenait plongeait dans les eaux grises et saumâtres du Patuxent. Nul voilier, nul hors-bord en maraude en cet après-midi, nulle ride à la surface de l'eau.

Le fleuve, songeait-il en se détournant du promontoire, symbolisait sa vie. Autrefois, c'était une grande artère du Nouveau Monde. Tous les navires à larges baux de l'Empire britannique l'avaient remonté jusqu'à la ville de Saint Mary, sur sa droite, convoyant pour les colons de Virginie et du Maryland des produits d'Angleterre, de France et d'Allemagne, ramenant des balles de coton et du tabac de la Virginie du Sud jusqu'à Plymouth, Le Havre et Hambourg. Pendant quelques dizaines d'années, des hommes comme lui – ses ancêtres, en fait – avaient marché le long de ce promontoire en rêvant du grand port maritime d'où partiraient les marchandises que la nation nouvelle transporterait à travers le bleu infini de la mer jusqu'en Europe et dans tout l'Orient.

Les choses en étaient allées autrement. L'Histoire avait accordé ses faveurs à Baltimore. Cet estuaire prometteur était désormais un accul abandonné, une note oubliée de l'histoire de la nation.

Il n'y a pas si longtemps, il s'était trouvé lui aussi à la croisée des chemins de l'histoire de son pays, témoin et acteur d'événements majeurs. Et aujourd'hui ? Il n'était plus qu'un vague détail embarrassant d'une histoire que personne ne voulait voir raconter.

*

Il traversa la pelouse jusqu'à la porte ouvrant sur son bureau, citadelle privée rattachée à la maison par une courte passerelle. Des bibliothèques couvraient les murs sauf en quelques espaces réservés aux souvenirs de sa carrière : une photo où, lors d'une réception à Berlin, il se tenait discrètement derrière Reinhard Gehlen, père fondateur des services de renseignements de l'Allemagne d'après-guerre ; un portrait dédicacé d'Allan Dulles, créateur de la CIA ; montant à bord de l'Air Force One avec Bill Casey en route pour l'Amérique centrale ; avec Manuel Antonio Ortega qui sirote un whisky Old Parr au cours d'un barbecue à la Escondida, résidence privée de Noriega dans la province de Chiriqui, admirant le nouveau juke-box Wurlitzer offert par la CIA au Panaméen pour ses cinquante-deux ans ; en treillis à côté de Duke Talmadge, regardant un avion bourré

d'armes pour la Contra atterrir sur la piste clandestine d'Aguacate à la frontière honduro-nicaraguéenne.

A gauche de son bureau, sur un chevalet, une huile représentant sa mère, en 1935, à la veille de ses fiançailles avec un jeune millionnaire américain. L'artiste était Eugenio Suarez, portraitiste en vogue auprès de la haute société espagnole avant la guerre civile. Il avait merveilleusement saisi son menton fier, son regard de défi qui semblait l'admonester par-delà la mort. Tant de choses dans sa vie s'étaient produites parce qu'elle l'avait obligé à apprendre l'espagnol ainsi que la civilisation et l'histoire de l'Espagne.

De son père, il n'avait qu'une photo prise à Hobe Sound sur son cheval de polo préféré. Jouer au polo, c'était ce que son père avait su faire de mieux. Et claquer son fric. Son arrière-grand-père, John Featherly Lind I, avait été le premier à quitter les rives du Maryland pour faire fortune ailleurs. Il l'avait trouvée grâce à des spéculations heureuses, à défaut d'être parfaitement légales, sur les terrains au moment de la progression du chemin de fer à l'ouest après la guerre de Sécession.

Le vieil homme était revenu dans le Maryland à la fin de sa vie pour acheter la propriété dans laquelle lui, Jack Lind IV, dernier du nom, vivait désormais dans un mélange de luxe et de restrictions. Le père et le grand-père de Jack Lind avaient en effet entrepris de dissiper la fortune du fondateur de la dynastie, tâche qu'ils accomplirent avec une redoutable efficacité.

Une fois réglés les droits de succession, vendu aux enchères le dernier poney de polo de son père, l'immense fortune de son arrière-grand-père lui laissa tout juste de quoi entretenir la propriété et en payer les impôts. Tous les deux ou trois ans, il pouvait à l'occasion se permettre une petite folie que ne lui aurait pas autorisée son traitement de fonctionnaire : une BMW, un voyage en Europe ou l'acquisition d'un Giacometti peu connu.

Mais Lind avait eu d'autres sources de confort et de satisfaction. En tête, la certitude que sa naissance, son éducation et ses études faisaient de lui un mandarin. A l'évidence, cette conviction l'avait inconsciemment décidé à consacrer sa vie au service de la nation.

Un des murs de son bureau était couvert de témoignages de sa préparation, diplômes de l'école Saint-Paul dans le New Hampshire, de Yale et de l'école des Affaires internationales de Columbia. On trouvait aussi son certificat de fin d'études de l'école d'infanterie de Fort Benning en Géorgie, son brevet de sous-lieutenant d'infanterie de l'armée américaine, le décret par lequel il était admis comme membre des Fils de la Révolution américaine. Autant de jalons officiels d'une carrière dont il était – jusqu'à récemment – très fier.

Lind arpenta la moquette bleu marine jusqu'à son immense bureau au dessus de cuir, d'époque. En fait, c'était sur ce bureau que Salmon P. Chase, ministre des Finances de Lincoln, avait signé les premières émissions de bons du Trésor destinés à financer la guerre de Sécession.

Comme toujours, ce bureau n'était ni recouvert de paperasses ni en désordre. On y trouvait une photographie de sa femme et de ses trois enfants prise peu après les trois ans de son fils cadet ; une réplique des trois singes chinois : « n'écoute pas le mal, n'évoque pas le mal, ne vois pas le mal », offerte par les quatorze membres de sa société secrète de

Yale « Le Manuscrit et la Clef » en symbole de la carrière qu'il avait choisie ; et une feuille de papier où noter les appels du jour. Elle était vierge.

En face de son fauteuil de bureau, son magnétophone attendait qu'il se remît au travail. Dieu merci, cette tâche sordide et éprouvante serait bientôt achevée, songea-t-il. Un dernier ordre de sa voix, un ultime appel à sa mémoire et c'en serait fini.

Au moment où il s'empara du micro, la sonnette de l'entrée rompit le silence. Ce n'était pas un petit coup négligent mais une sonnerie impérieuse. Il pressa le bouton de circuit de télévision interne lui permettant d'identifier son visiteur et demanda, d'une voix hautaine et distante :

— Qui est là ?

En l'occurrence, la question était superflue. Il reconnut instantanément le visage qui apparut sur l'écran placé sur le mur en face de son bureau.

— Ici l'agent spécial Kevin Grady de la brigade des stupéfiants, Mr. Lind, répondit l'homme en présentant à la caméra son badge de la Drug Enforcement Administration. J'ai un mandat d'arrêt contre vous. Ouvrez cette porte immédiatement.

— D'accord, Grady, annonça Lind à la télévision en circuit fermé. Entrez.

Un léger tremblement de sa voix trahissait le désespoir.

Devant l'entrée principale, l'agent spécial Grady entendit le « clic » indiquant qu'on avait ouvert de l'intérieur la grille métallique. Il dégaina son Glock 38. Il avait conscience que la DEA ne prisait guère ce mode d'action. En cas d'arrestation, le mot d'ordre était : « On fonce et on ne fait pas de détail. » Il aurait préféré prendre Lind pendant qu'il faisait ses courses ou allait dîner à son club. Malheureusement, il quittait rarement la propriété, et Grady n'avait d'autre choix que de venir l'y chercher.

— Je crois qu'il ne fera pas d'histoires, dit-il aux trois agents qui l'accompagnaient, mais ouvrez l'œil.

Il ouvrit lentement la grille. Elle donnait sur une grande cour gravillonnée qui servait de parking. Devant se dressait le bâtiment principal, maison géorgienne à deux étages ornée d'un escalier de marbre conduisant à un hall magnifique.

— Merde ! murmura l'agent qui se tenait derrière Grady, impressionné par la distance qui séparait ce spectacle des ghettos urbains où se déroulaient d'ordinaire les arrestations opérées par la DEA.

Grady se tourna vers ses subordonnés.

— Vous deux, prenez chacun un côté de la maison.

— Toi, tu me couvres, dit-il à celui qui venait de parler.

Il traversa d'un pas agile les trente mètres qui menaient à l'escalier. Il remarqua que la porte d'entrée était ouverte.

Il avait le pied sur la première marche lorsqu'il entendit le claquement sec inimitable d'un coup de feu. Grady pivota sur la gauche pour s'écarter de la ligne de tir.

— Vérifiez derrière la maison ! hurla-t-il aux deux agents qu'il avait envoyés sur ses flancs. Restez à couvert !

Tout en se déplaçant, il s'empara du talkie-walkie qui le reliait aux voitures restées dehors.

— Coups de feu tirés. Prévenez le bureau des opérations. Bloquez la grille avec une

voiture. Sauf contrordre de ma part, nous procéderons à l'arrestation.

Pendant trois ou quatre minutes, Grady et le troisième policier se plaquèrent contre le mur de brique, hors de portée.

— Patron, fit une voix dans le talkie-walkie, on est derrière. RAS.

— Qu'y a-t-il là-bas ?

— Une grande pelouse et des buissons. Au bout de la pelouse, on dirait une corniche qui descend au rivage.

— Bon, ordonna Grady. Restez à couvert au cas où quelqu'un essaierait de sortir. On entre. Si ça tire, demandez des renforts.

Avec un signe de tête à son subordonné, il grimpa les marches, arme au poing. Il ouvrit brusquement la porte d'un coup de pied puis entra de côté, plaqué contre le chambranle.

Grady balaya le hall de son arme tendue. Personne. Aucun bruit. Ses narines perçurent l'odeur de poudre, âcre et familière. Devant lui, une porte s'ouvrait sur un couloir. Au bout, la lumière du jour, éclatante. Avec ce qu'il savait de la maison, Grady se dit que ce devait être le bureau de Lind.

— Couvre-moi ! fit-il au policier derrière lui.

Il descendit le corridor, longeant le mur. Une fois au bout, il vit le corps de l'homme qu'il était venu arrêter recroquevillé sur la moquette, face contre terre. Du sang coulait lentement de sa tempe. Un P. 38 gisait sur le tapis à une trentaine de centimètres de la main droite de Lind.

— Dieu du ciel ! s'exclama Grady.

Il fit un inventaire rapide de la pièce octogonale. En face de lui, la porte donnant sur la pelouse de derrière était ouverte.

— Vite ! cria-t-il aux deux agents restés dehors, descendez jusqu'à la rivière et voyez s'il y a quelqu'un.

Puis il s'adressa au troisième.

— Toi, tu fouilles cette maison de la cave au grenier.

Tandis que l'agent quittait la pièce, Grady prit son talkie-walkie dans sa poche.

— Branchez-moi sur le bureau des opérations, ordonna-t-il à l'inspecteur qui attendait dans leur voiture banalisée. Ici Grady, du bureau de New York, dit-il au policier de service au quartier général de Washington chargé de superviser les opérations en cours. Mon client est mort, suicide ou homicide, trop tôt pour le dire. Nous tenons et fouillons la résidence. Demandez à la police du Maryland ou aux responsables dans cette juridiction de nous envoyer l'identité judiciaire dès que possible.

Cela fait, Grady commença enfin à se détendre. Une fois encore, ses yeux se posèrent sur l'homme qui gisait à ses pieds. Le sang coulait moins, il était plus foncé et les bords de la tache se figeaient. Combien d'années s'étaient écoulées depuis leur vol au Laos ? se demanda Grady. Quinze ?

C'est alors qu'il remarqua le magnétophone sur le bureau de Lind : le voyant rouge allumé indiquait que l'appareil était sur enregistrement. Grady regarda à travers le couvercle de plastique. La bande tournait. Près du magnétophone, des cassettes soigneusement empilées. Ainsi, voilà ce que faisait Lind avant que la sonnette retentît,

qu'il décidât de se tuer – ou qu'on eût décidé de le tuer. Grady nota avec intérêt que ces bandes pourraient se révéler fort utiles à son enquête. Toucher à une pièce à conviction avant l'arrivée de la police locale exigerait sans doute quelques explications. Qu'importe, se dit-il, l'arrestation avait merdé, alors, de toute façon, des explications, il faudrait en donner.

Il prit son mouchoir et se protégea l'index pour rembobiner la cassette. Cela fait, il s'installa dans le fauteuil de Lind et appuya sur « Play ».

Vibrante, décidée, la voix de Lind emplit la pièce.

J'avais juré de ne jamais raconter cette histoire.

Grady frémit. Lind avait dicté ces mots voilà une heure à peine. Désormais, il n'était plus qu'une silhouette sans vie au pied de son bureau.

Pendant trente-trois ans, j'ai été au service de la CIA. J'ai vécu dans un monde dont les frontières se définissent par les mots « top secret ». Rien ne me procurait plus de fierté et de satisfaction que de me savoir gardien et défenseur de ces secrets qu'on m'avait confiés, au péril de ma vie si nécessaire. Et voici que je tourne le dos à ce qui fut toute mon existence.

Un agent de la CIA qui travaille en couverture passe sa carrière à louvoyer dans la forêt noire de l'ambiguïté morale. La frontière entre le bien et le mal n'y est pas clairement tracée. Chaque agent doit définir lui-même où il la situe, prenant en compte son propre compas moral et les impératifs de sa mission. Quand il pense l'avoir trouvée, il peut, s'il le souhaite, la franchir en toute impunité, certain qu'il ne se fera pas prendre ou, dans l'improbable cas contraire, qu'on ne lui en tiendra pas rigueur.

J'ai franchi cette frontière. Peut-être ce récit m'aidera-t-il à comprendre pourquoi.

Grady arrêta le magnétophone. Les cassettes auraient leur place dans son dossier d'accusation, que ça plaise ou non à la police du cru. Une fois encore, il s'empara de son talkie-walkie.

— Apportez-moi un sac plastique et un formulaire de rapport.

Dans l'intervalle, les deux officiers étaient allés jusqu'au rivage et revenaient dans le bureau.

— Rien là-bas, patron, dit le plus âgé.

— Qu'y a-t-il au pied de la falaise ?

— Un escalier de bois qui descend à une petite plage. Nous sommes allés jeter un coup d'œil au sable. Aucune empreinte de pas.

— Des bateaux en mouvement ?

— Au loin, oui. Mais qui peut dire leur provenance ? Si vous voyez ce que je veux dire.

Tous ces policiers étaient de jeunes recrues du bureau de Baltimore prêtées à Grady pour le seconder dans son arrestation. Le plus jeune fit le tour du bureau et réprima un cri en voyant le corps de Lind.

— Il s'est fait sauter le caisson, hein ?

— Possible, répondit Grady. Probable.

Son comparse, qui jouait les aînés aguerris, voulut lui aussi s'offrir le spectacle.

— Eh, patron, vous lui avez lu ses droits, au moins ?

Le plus jeune se pencha sur Lind et, d'une voix faussement sérieuse, commença.

— Vous avez le droit de garder le silence...

Puis il éclata de rire à sa propre plaisanterie.

— Cette fois, mon salaud, tu vas garder le silence, t'as plus le choix.

Le troisième homme apparut.

— Rien à signaler, fit-il. J'ai même regardé sous les lits.

Grady approuva d'un signe de tête. Il n'y avait plus qu'à attendre la police du Maryland. Il plaça les cassettes dans son sac à pièces à conviction, le scella, puis appela un de ses hommes pour témoigner de sa signature. Les deux autres traînaient dans le bureau de Lind, inspectant les livres, les diplômes et les photographies.

Soudain, l'un d'eux émit un sifflement.

— Ben mon vieux ! C'était un sacré mec ! Le président Reagan lui a remis une médaille. La médaille du renseignement « Pour service rendu à la communauté du Renseignement des États-Unis », c'est écrit, ajouta-t-il en désignant du doigt le certificat encadré accroché au mur. Je me demande bien ce que ça veut dire.

— Ça veut dire que tu ne vas jamais trouver ce que ça veut dire, pouffa son collègue, celui qui était persuadé d'avoir de l'humour. Eh, patron, vous le connaissiez, ce mec ? Personnellement, je veux dire.

Appuyé contre le mur, Grady réfléchissait aux implications de la mort de Lind, essayant d'entrevoir ce qui se passerait quand la presse s'emparerait de la chose. Pour le moment, il n'entendait pas répondre en détail à la question de son subordonné.

— Ouais, grommela-t-il, on peut dire que je le connaissais.

Mon frère, mon ennemi, songea-t-il. Non, frère était un terme que Lind n'aurait jamais accepté. Ennemis, oui, chacun au service du même employé, au bout du compte, le gouvernement des États-Unis, entrés en collision parce que leur patron suprême se révélait incapable de se décider sur ce qu'étaient les vraies valeurs.

Il perçut le hurlement d'une sirène qui approchait. La police d'État arrivait.

— Tu ferais mieux d'aller à leur rencontre, suggéra-t-il à l'agent qui l'avait interrogé.

En bon flic, Grady avait un sens aigu des finesses du protocole de la police.

Quelques minutes plus tard, quatre officiers de police envahissaient le bureau. A leur tête, un lieutenant arborant des Ray-Ban et une brioche tendit la main à Grady. Avec cet instinct commun à tant de policiers pour renifler l'autorité, il avait d'emblée reconnu en lui un membre important de la délégation antidrogue.

— Lieutenant Bob Wizerowski, dit-il avant d'ôter ses Ray-Ban pour poser les yeux sur le corps de Lind. Alors, de quoi s'agit-il ?

Grady raconta les événements.

— Il relevait de l'article 21 ?

Cet article du code pénal américain visait l'essentiel des délits concernant la drogue ; c'était donc le plus couramment utilisé lors des arrestations opérées par la DEA.

— Non, répondit Grady, du 361.

Wizerowski eut l'air de n'y rien comprendre.

— Ça ne me dit pas grand-chose.

— Conspiration visant à entraver le cours d'une enquête fédérale, expliqua Grady.

Le policier émit un grognement respectueux. C'était autre chose que la simple

possession de drogue.

— Vous savez sûrement que c'était un des hommes clefs à la CIA.

— C'était ?

— J'ai interrogé l'ordinateur en venant. Il a démissionné il y a deux jours.

Les photographes étaient maintenant à l'œuvre. Un agent ramassa le pistolet près de la main de Lind avec une pince et le glissa dans un sac plastique. Le médecin légiste apparut dans l'encadrement de la porte. Il était chauve, avait des lunettes et portait une petite sacoche noire. Il traversa la pièce, s'agenouilla près du corps de Lind, qu'il observa avec le détachement acquis à force de réfléchir aux mille et une formes que peut prendre une mort violente.

— Il nous faudra des rapports sous serment de vous et de vos hommes, rappela Wizerowski à Grady.

— Naturellement, acquiesça ce dernier en fouillant dans son portefeuille à la recherche d'une carte de visite professionnelle.

Ses trois subordonnés l'imitèrent avec empressement. Les officiers de police, aux États-Unis, ont tendance à s'échanger leurs cartes de visite professionnelles avec un tel zèle que seuls les Japonais peuvent rivaliser avec eux.

— La presse va bondir là-dessus, observa Grady une fois achevée la cérémonie des cartes.

— On peut parier sans risque que ça va passer à la télévision dès ce soir, renchérit Wizerowski. « Mort mystérieuse d'un homme de la CIA. » Ils aiment remuer la boue.

— Et sa famille ?

— Une femme et trois enfants, tous vivants.

— Ce serait peut-être un peu moins pénible pour eux si vous cachiez notre mandat d'arrêt aux journalistes, suggéra Grady. Après tout, ça n'a plus d'importance, n'est-ce pas ?

— Sûr, fit Wizerowski, se montrant, comme ses confrères, aussi arrangeant que possible avec les fédéraux. Je vais voir ce qu'on peut faire.

— Parfait. On vous laisse le champ libre.

Grady eut un dernier regard pour le corps de l'homme dont le destin avait croisé le sien pendant quinze ans. Le médecin légiste avait roulé Lind sur le dos. Le sang avait souillé sa joue droite et emmêlé ses boucles blanches. Sa bouche était entrouverte, comme s'il avait tenté d'aspirer un souffle de vie sur les fibres de la moquette. Ç'avait été un très bel homme et la violence de sa mort n'avait pu détruire la force et l'harmonie de ses traits.

— Quel gâchis, murmura Grady, pour lui-même, pour tout le monde, ou personne. Quel putain de gâchis !

LIVRE PREMIER

Récit de Lind

Laos 1968

Kevin Grady regardait par la fenêtre au-dessus des toits de Manhattan. A cent cinquante mètres de son bureau new-yorkais du quatorzième étage, les eaux grises de l'Hudson avaient perdu leur éclat. Parfaitement alignées sur la table, l'attendaient des enveloppes scellées contenant les transcriptions des cassettes qu'il avait saisies chez Jack Lind. Il devait maintenant en vérifier page par page l'exactitude.

Il affrontait cette tâche avec un mélange d'appréhension, de curiosité, d'excitation et de tristesse. Sa conscience professionnelle d'investigateur le poussait à atteindre le cœur du problème. Si Lind s'était montré véritablement honnête, ces cassettes devaient contenir certaines réponses aux questions qui avaient longtemps hanté Grady. Comme beaucoup de membres chevronnés de la brigade des stupéfiants, Grady était convaincu depuis des années que la CIA travaillait main dans la main avec les trafiquants de drogue quand cela l'arrangeait. Mais de là à le prouver...

En même temps, il avait le sentiment d'être un parent éloigné prié de fouiner dans les placards d'un mort à la recherche de vêtements dans lesquels l'enterrer. Presque à contrecœur, il saisit la première page et entama sa lecture.

*

RÉCIT DE LIND

Ce récit a vraiment commencé dans un DC-6 se rendant de Bangkok à Vientiane, capitale du Laos, au printemps 1968.

L'agence m'avait envoyé à Vientiane pour tenter de recruter un commandant du GRU, le service de renseignements de l'Armée rouge. Cette mission était le résultat de mon travail à Berlin dix ans auparavant. A l'époque, j'appartenais à une unité chargée d'une opération encore secrète même aujourd'hui à l'intérieur de la CIA. Dans notre jargon, nous appelons ça un « piège amoureux » ; ce genre de complot doit bien remonter aux guerres puniques. Dans les grandes lignes, on met une cible dans le lit d'une femme – ou d'un homme –, puis on l'oblige à travailler pour nous grâce au chantage.

Si le secret était si important, c'était d'abord que l'opération avait constitué une véritable mine d'or de renseignements d'excellente qualité, et que les moralisateurs du Congrès chargés de superviser notre financement auraient vu d'un mauvais œil que la CIA établît des bulletins de paie pour une douzaine d'Allemandes se prostituant pour le gouvernement américain.

Ces filles étaient toutes belles à couper le souffle, d'un charme irrésistible et d'un sang-froid à toute épreuve. Rien à voir avec la pute de base. Autant de différences qu'entre

Madonna et Mère Teresa. J'étais l'officier traitant de deux d'entre elles. Ingrid, une blonde éclatante de Dresde, recruta pour nous un colonel de l'UB, Urzad Bezpieczyenstwa, équivalent polonais du KGB. Pendant trois ans, il fut l'homme de la CIA au service de sécurité du QG du Pacte de Varsovie.

Quand il traversa enfin le rideau de fer pour connaître comme promis le bonheur conjugal avec Ingrid, la belle s'était envolée à Zurs avec un moniteur de ski. Je dois admettre que le Polonais prit la chose plutôt bien. Il utilisa le petit pécule que nous lui avions mis de côté pour passer un doctorat en psychologie, épousa une prothésiste dentaire et occupe maintenant la présidence du département de psychologie d'une université près de San Diego.

On s'en doute, la première chose qu'on lui demanda alors fut une liste de cibles potentielles. Il nous suggéra un de ses meilleurs amis, un commandant du GRU, qu'on m'envoya recruter à Vientiane. Cet officier avait eu une aventure à Berlin avec la femme de son supérieur et s'était malencontreusement fait pincer dans le lit de la dame par le mari outragé.

Chacun sait que coucher avec la femme de son patron n'est pas le meilleur moyen de faire carrière, a fortiori au KGB ou au GRU où l'avancement se fait grâce aux bons points. Ledit commandant disparut dans la gueule de la bureaucratie soviétique pour reparaître enfin comme attaché militaire soviétique à Vientiane – toujours commandant, avions-nous remarqué. La vengeance continuait, avec une grande constance.

Notre service de recrutement décida que je m'envolerais pour Vientiane armé d'une lettre d'introduction où notre Polonais vantait les plaisirs illimités de la vie dans le monde libre. A moi de le convaincre d'entrer à l'Agence Tous Risques.

A l'époque, on arrivait au Laos, pays sans accès à la mer, attaché au flanc occidental du Viêt-nam, soit par Bangkok, soit par Saigon. Je m'étais dit qu'une escale de vingt-quatre heures dans la capitale thaïe était le meilleur moyen de se remettre agréablement du décalage horaire entre Washington et le Sud-Est asiatique. Je ne m'étais pas trompé, à cela près qu'il me fallut trois jours pour me remettre de mon passage à Bangkok.

Bref, je rejoignis tant bien que mal le DC-6 d'Air Laos ; j'avais mal aux cheveux tant j'avais bu de vodka. Il régnait une chaleur écrasante et le DC-6 ne faisait même pas semblant d'avoir l'air conditionné. J'avais l'impression de traverser un immense sauna déréglé. Le temps de m'asseoir, ma chemise de chez Brooks Brothers me collait à la peau et mon costume rayé en seersucker était maculé de deux énormes cercles sous mes aisselles.

Je remarquai deux autres passagers, deux vieilles Laotiennes au menton teinté de rouille par le bétel. Elles jacassaient sans arrêt ; on aurait cru un poste de radio ondes courtes qu'on aurait oublié d'éteindre.

Le reste de la cabine était essentiellement occupé par du bétail. Il y avait plusieurs cages à poules, deux chèvres, un mouton, quelques petits cochons et un canard. Nos voyageurs quadrupèdes étaient tant bien que mal attachés au fuselage. Le canard avait les ailes entravées ; ça l'empêchait de voler mais pas de sautiller en cancanant d'inquiétude.

La porte du cockpit était ouverte ; il n'y avait personne à l'intérieur. Voici qui promet d'être intéressant, me dis-je. J'entendis enfin un bruissement dans le couloir, derrière

moi. Un Américain, mon âge, à peu près, s'avançait. Manifestement plus habitué au climat local, il portait une chemise à manches courtes et un pantalon kaki.

Il se laissa tomber sur le siège à côté du mien, boucla sa ceinture et me jeta un regard amusé.

— Vous n'avez pas l'air frais.

— Trop aimable. C'est exactement ce que je ressens.

— Ça vous a plu, Bangkok ?

— Oui, davantage hier soir que ce matin.

Notre conversation fut interrompue par une autre arrivée. Je me retournai et vis un garçon d'une douzaine d'années remonter l'allée. Il mesurait tout au plus un mètre soixante et ses lunettes de soleil lui mangeaient le visage. Sa silhouette famélique nageait dans un uniforme cinq fois trop grand qui n'avait de blanc que le nom.

Le gosse entra dans le cockpit. Avant de s'asseoir, il posa deux gros coussins sur le siège du pilote afin de pouvoir, en se redressant au maximum, apercevoir le bout de l'avion et le paysage. Une fois installé, il s'empara d'un énorme classeur rangé sur le côté, l'ouvrit et commença à tripoter les boutons des instruments de bord.

— Vous ne pensez tout de même pas que ce gosse va nous piloter jusqu'à Vientiane ? demandai-je à mon voisin.

Il haussa les épaules avec le détachement d'un vieux Chinois.

— Dans le Sud-Est asiatique, on mise beaucoup sur l'apprentissage.

Son petit sourire nerveux trahit sa fausse désinvolture. Voilà qui me rassurait.

Il fallut dix minutes à notre génie en herbe pour lancer les moteurs et faire avancer l'avion. A deux reprises, il dut se mettre carrément debout pour voir où était la piste. Il se plaça enfin en position de décollage et donna pleins gaz. Les deux Laotiennes caquetaient toujours, imperturbables. La ménagerie volante continuait son tohu-bohu.

Mon compagnon me donna un coup de coude.

— Vous ne sauriez pas votre acte de contrition par cœur, par hasard ?

— Désolé. Je crois bien ne l'avoir jamais appris. Je suis protestant.

Il jeta un coup d'œil à ma chemise de chez Brooks Brothers.

— Ouais, j'aurais dû m'en douter, soupira-t-il. Dommage, ça peut toujours servir, surtout quand on voyage dans de telles conditions.

L'avion se lança lourdement sur la piste et, par ce miracle éternel de l'aéronautique, décolla. Lorsque nous eûmes atteint l'altitude de croisière, mon voisin tendit la main, autant par soulagement que pour se présenter.

— Grady, Kevin Grady.

J'en fis autant.

— Pete Tuttle.

C'était ma couverture pour cette mission. Je repris :

— Vous faites partie de l'armée au Laos ?

— Non. Police.

— Au Laos ? La leur ou la nôtre ?

— La nôtre. Brigade des stups.

— Ils vous ont nommé là-bas, c'est ça ?

— Non, je suis basé à Chiangmai, en Thaïlande.

— Alors pourquoi faire tout ce chemin ? Je croyais qu'on passait toutes ses permes à Bangkok.

— C'est le cas. Je vais juste faire un peu de tourisme. Visiter quelques temples.

Il parlait avec un naturel tellement étudié que j'eus la certitude qu'il n'allait pas passer beaucoup de temps à relever des inscriptions sur les temples laotiens.

— Dans quoi êtes-vous ? me demanda-t-il.

— Ministère de la Défense. Évaluation de l'armement.

— Vous aurez de quoi vous occuper. S'entre-tuer, c'est ce que les Laotiens font le mieux.

— Et vous, aux stups, vous avez de quoi faire ?

— Vous êtes à la Défense, fit Grady dans un haussement d'épaules, vous devriez le savoir.

— Je ne mélange pas les flingues et la dope, fis-je en riant.

— Alors, vous êtes à peu près le seul dans ce cas ici. L'héroïne a commencé ses ravages sur nos gosses au Viêt-nam. Nous pensons que presque tout provient des pavots cultivés au Laos au nord de la plaine des Jarres.

— Très juste, fis-je, l'air au courant, je me rappelle avoir lu un échange de télex là-dessus. Un type du Pentagone qui se plaignait auprès de l'État et lui demandait de mettre le feu à l'ambassade.

Grady eut un rire sarcastique.

— Autant essayer de mettre le feu à un tas de boue. L'ambassade se contente de caresser Washington dans le sens du poil et jette les demandes au panier. D'ailleurs, la seule chose que le ministère des Affaires étrangères dirige au Laos, c'est l'intendance.

— C'est le bout du monde ici, non ? fis-je, croyant me rappeler, malgré mes faibles connaissances en géographie, que le Laos du Nord était une vraie brousse. Comment diable font-ils sortir la marchandise ?

Grady m'offrit un petit sourire contrit.

— Ça, mon cher, j'aimerais bien le savoir.

*

Ce moment en vaut bien un autre pour décrire les relations de la CIA avec cette autre branche de notre gouvernement qu'est la DEA, alias brigade des stups.

Officiellement, la ligne de conduite de la CIA est celle-ci : « Nous n'avons rien à faire avec les trafiquants internationaux de drogue ni ne travaillons sciemment avec eux. Quand on nous alerte sur un trafic quelconque, nous faisons immédiatement un rapport aux instances concernées. »

Nos porte-parole réitèrent régulièrement cette position au bénéfice des médias, à divers degrés de sincérité et d'indignation.

Cependant, comme pour presque toutes nos déclarations officielles, c'est des conneries, si vous me passez l'expression, un écran de fumée masquant une tout autre réalité. En fait, l'Agence flirte avec ce monde interlope depuis près de quarante ans. Nous

avons, en d'innombrables occasions, employé en toute connaissance des narcotrafiquants si nous pensions qu'ils pouvaient accomplir certaines tâches que nous estimions vitales pour notre mission de sécurité nationale.

En pratique, nous exigions donc l'accès systématique au fichier d'indicateurs de la DEA. Les gars des stups devaient aussi vérifier auprès de nous les gens susceptibles de faire l'objet d'investigations outre-mer. Nous ne voulions pas qu'ils agissent à l'encontre de nos opérations en cours, qu'ils enquêtent sur des individus qui pourraient être des agents à nous ou essaient de recruter des gens travaillant déjà pour notre compte.

Et ce n'était pas tout. Nous n'hésitions pas à approcher discrètement certains prisonniers de la DEA avant leur procès avec une proposition qu'ils ne pouvaient guère refuser : travaillez pour nous et nous réglerons vos petits problèmes avec la justice, comme les vingt ans fermes qui vous attendent. Vous seriez étonnés de voir comme on devient coopératif devant pareille offre. Nous n'avions plus qu'à susurrer à l'oreille du procureur : « Un procès mettrait au jour les méthodes et les sources de la CIA. » C'était dans la poche – le non-lieu tombait et nous avions un nouvel indic précieux à notre actif.

Il était de notoriété publique que nous avions aussi infiltré une bonne douzaine de nos agents dans leurs rangs. C'est bien simple, pendant vingt ans, chaque fois que la CIA a voulu l'accès à un document, même le plus confidentiel, elle l'a obtenu.

Vous vous doutez bien que tout cela n'a pas contribué à des relations chaleureuses et amicales entre les membres de la DEA et de la CIA en poste à l'étranger. D'ailleurs, nous nous fréquentions peu. Dans les ambassades, les attachés des stups étaient en dessous des conseillers pour l'agriculture. La plupart étaient d'anciens flics au verbe haut, qui enfonçaient les portes, chose peu prisée à l'Agence. S'ajoutait à cela une sorte de barrière sociale et universitaire entre nous. Ils avaient un diplômé de Harvard en poste à Paris. Leurs chefs en parlaient avec la fierté d'un concierge dont le fils serait membre de l'Automobile-Club de France.

Nous, à la CIA, avions à tort tendance à croire que tous les hommes des stups portaient des chaussettes blanches, fumaient des Dutch Masters et se curaient le nez à la prière du matin, inévitable réunion présidée par l'ambassadeur du cru. Tout cela explique que je ne fus pas tenté d'emblée de me lier d'amitié chaleureuse avec Mr. Kevin Grady, assis à mon côté dans un DC-6 d'Air Laos.

*

Soudain, l'avion plongea très vite dans un trou d'air. Nous atteignîmes le fond avec une secousse telle que je crus mon petit déjeuner passé à la moulinette. Comme je me précipitais sur le sac placé dans la pochette en face de moi, j'aperçus les pieds de Grady. Au moins, il n'a pas de chaussettes blanches, me dis-je.

La crise passa et je me calai en arrière pour me remettre. Au bout du couloir, la porte du cockpit était toujours ouverte. Nous avions été tellement secoués que le pilote avait totalement disparu derrière son siège ; je m'imaginais mal comment il voyait quelque chose. Piloter ce DC-6 devait être pour lui comme un vol en simulateur.

Je ne voyais pas davantage de copilote. Qu'étions-nous supposés faire si notre

commandant de bord solitaire avait une crise cardiaque ? Demander à une des Laotiennes si ça lui dirait de nous conduire à bon port ?

— Dites-moi, fis-je à Grady, à votre avis, qu'est-il arrivé au copilote ? Il n'y a pas un règlement IATA qui impose deux pilotes pour tous les vols internationaux ?

— La IATA ? Mais ces gars-là ne savent même pas où est le Laos. Cette compagnie a sa propre règle là-dessus. Ça remonte à la Seconde Guerre mondiale. Vous vous rappelez ce livre *Dieu est mon copilote* ?

— Bien sûr.

— C'est ça qu'ils utilisent.

— Il n'y a plus qu'à espérer que Dieu a sa qualif sur DC-6. Je commence à penser qu'il faudra un miracle pour qu'on arrive à Vientiane.

— Sur Air Laos, il faut pour chaque vol un miracle au moins aussi grand que celui de la multiplication des pains.

— Vous aimez les références religieuses, on dirait.

— J'ai été élevé chez les bonnes sœurs. Ça laisse des traces.

— Quand j'étais gosse, on racontait que les traces qu'elles laissaient, c'étaient des coups de règle sur les doigts si on ne savait pas ses tables. Elles vous ont donné des coups à l'âme, à vous ?

Grady sourit. Était-ce ma remarque, étaient-ce les souvenirs ? Il avait quelque chose de Bob Kennedy. On sentait la même ferveur, la même intensité rentrée, la même force intérieure qui cherchait à s'échapper de cette prison improbable qu'était son allure enfantine. Son sourire était chaud et spontané, comme l'avait été celui de Bob Kennedy, de cette chaleur qui détournait l'attention de la tristesse de ses yeux. Grady avait aussi le regard lointain, comme perdu. Je me demandais si quelque chose de tragique n'avait pas fichu sa vie en l'air.

— Comment vous êtes-vous retrouvé dans les stups ?

— Sans doute de la même façon que vous dans les armes.

— Ah ! Je suis déçu. Je pensais que votre sang irlandais vous avait poussé dans la police.

Le regard de Grady s'assombrit. Mon trait d'humour était malencontreux.

— Le sang n'a rien à voir là-dedans, même si mon père était flic à New York. Je voulais être avocat.

— Que s'est-il passé ?

— Mon père a été tué un soir en patrouille.

Nous y étions. Voilà qui expliquait son regard hanté.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je. Je suis désolé. Comment est-ce arrivé ?

— On l'a appelé pour un vol à main armée dans une petite boutique du Queens. Sa voiture est arrivée la première sur les lieux. Quand mon père a ouvert la porte, il y avait deux camés. L'un tirait sur la caisse. L'autre maintenait la vieille commerçante devant lui et pointait l'arme sur sa tempe. Il a dit à mon père de jeter son arme et de sortir ou il tuerait la vieille sous ses yeux.

Grady s'interrompit. Son visage était sans expression et son regard se fixa un instant sur le siège d'en face.

— Mon père a lâché son arme et a commencé à reculer. Alors, le camé a tiré. Trois fois. De sang-froid.

Je ne dis rien. On ne saurait s'immiscer dans des souvenirs si douloureusement retrouvés avec des mots de sympathie vides de sens dans la bouche d'un étranger.

— J'étais en première année de fac à Fordham à ce moment-là, reprit Grady. J'ai tout plaqué le lendemain et j'ai fait l'école de police.

— Qu'est-ce qui vous a conduit ici ? m'enquis-je après un moment. Il y a un monde entre patrouiller en voiture à Times Square et se retrouver à Vientiane.

— Et comment ! approuva Grady. J'ai toujours voulu entrer dans la police fédérale. C'est le gros truc, chez nous. J'ai suivi des cours du soir et obtenu un diplôme de droit à l'université de New York, mais, Dieu sait pourquoi, le FBI ne m'a pas tenté. J. Edgar Hoover avec ses chemises blanches, ses cheveux courts, toutes ces conneries. Ça n'était pas comme ça que je voyais la police. Pas après avoir travaillé dans les rues de New York.

Grady se redressa soudain et tendit l'oreille. Le pilote avait baissé le régime de ses moteurs et amorçait la descente sur Vientiane.

— Bref, poursuivit Grady, le week-end, je m'occupais de la Ligue athlétique de la police dans le Bronx. Le tribunal m'a envoyé une jeune Noire de dix-sept ans qui s'était shootée à l'héroïne. « Trouvez-lui des activités pour l'aider à se tenir peinarde », m'ont-ils dit. C'était une gosse formidable, drôle, bosseuse, qui adorait les petits. Elle filait comme le vent dans notre équipe de cent mètres. Je l'aimais beaucoup.

Grady me regarda avec ce rien d'hostilité qu'on trouve parfois chez les policiers confrontés à l'incompréhension de ceux qu'ils sont censés protéger.

— Je vous ennuie, peut-être.

— Au contraire. Continuez.

— Elle travaillait avec moi depuis près d'un an quand, un week-end, elle a disparu. Comme ça, du jour au lendemain. Envolée. Six mois plus tard, elle m'appelle : « Il faut que je parte quelque part, mais, avant, j'aimerais vous montrer quelque chose. » Elle est passée me prendre au poste de police. « Pas d'uniforme », avait-elle précisé. Elle m'a emmené dans un endroit que je n'avais jamais vu. Un immeuble abandonné où on se pique à l'héroïne. Inimaginable. Dantesque. Il y avait deux morts allongés par terre. Overdose. Personne n'y prêtait la moindre attention. Ça puait l'urine, la sueur, la merde, plus d'autres odeurs inconnues. Tous des zombies, là-dedans. Vous savez à quoi ça m'a vraiment fait penser ? A ces photographies des camps de la mort, Auschwitz, tout ça, ces gens qui fixent l'objectif de leurs yeux déjà morts. « C'est ça, la came », m'a dit la fille.

J'émis un petit sifflement.

— Que lui est-il arrivé ? On l'a collée en prison ?

— Non. Elle s'est suicidée deux jours plus tard. Elle venait de fêter ses dix-huit ans. Pauvre gosse ! Elle pensait sans doute que c'était la seule façon de décrocher.

Grady passa ses doigts dans ses épais cheveux noirs.

— Quand j'ai appris ça, j'ai su dans quelle police je voulais entrer. Parfois, dans la rue, on a un peu pitié du gars qu'on arrête. Ce n'est pas toujours de leur faute s'ils font des conneries. Mais les pourris qui vendent la drogue ? Il n'y a pas un coin d'enfer assez chaud pour eux, voilà ce que je pense.

Là encore, on aurait dit Bob Kennedy, terrier tenace qui plantait ses crocs dans un animal plus gros que lui et refusait de lâcher prise. On apprend dans le renseignement qu'une telle ardeur peut être un défaut ; elle peut vous aveugler et vous mener à des conclusions que les faits ne corroborent pas. J'imagine que cela peut également poser des problèmes dans la police. Toutefois, je me surpris à penser que je n'aimerais pas avoir Grady pour ennemi.

A ce moment, notre DC-6 toucha la piste avec une secousse, fit deux rebonds, vira brusquement sur la gauche pour se stabiliser enfin.

— Finalement, on s'en est tirés sur l'aile, fis-je. Pas eu besoin de prières.

Grady rit.

— N'en soyez pas trop sûr. Puis-je vous donner un bon conseil ?

— Tant que c'est gratuit.

— C'est gratuit. Un petit truc pour vous, qui semblez apprécier les folles nuits de Bangkok. Ne manquez pas la Rose Blanche. Vous verrez des choses qu'on ne trouve pas à Washington.

*

L'aéroport Wattay de Vientiane était, disons, primitif. Notre DC-6 s'arrêta devant deux bâtisses de bois à un étage ; le pilote descendit, ouvrit la soute et nous tendit nos bagages comme l'aurait fait un chauffeur de car.

Deux Laotiens en uniforme étaient appuyés contre la porte du bâtiment le plus proche. Leurs yeux mi-clos ne cillèrent pas quand nous passâmes devant eux.

— Plutôt léger, l'Immigration et les Douanes, remarquai-je à l'adresse de Grady.

— Ils s'en foutent, maintenant. Nous leur avons emprunté leur pays pour faire la guerre au Viêt-nam.

Un homme jeune se rua sur Grady et s'empara de sa valise.

— A bientôt, dit-il en me faisant un signe d'adieu.

Puis il se dirigea vers une voiture qui l'attendait.

Je trouvai un taxi. Par souci de discrétion – si une telle expression avait un sens à Vientiane à l'époque –, on m'avait réservé une chambre dans un hôtel modeste, le Métropole. Situé sur la rive du Mékong, qui traverse la ville, il était bel et bien modeste. Le hall, de la taille d'une chambre, était éclairé par trois ampoules de quarante watts qui diffusaient une lumière si ténue qu'on voyait à peine le bout de ses chaussures.

A chaque palier, un portier à la soviétique était calé à un bureau. Mais, à la différence des gardiens de couloir d'URSS, il me tendit mes clefs avec un regard mauvais tout en me proposant un ou une adolescente, selon mes goûts.

Compte tenu de mon rang supposé de dignitaire du ministère de la Défense, on m'avait octroyé une chambre avec vue sur le fleuve. A cet endroit, le Mékong faisait environ deux cent cinquante mètres de large, ravin de boue qui, de ma fenêtre, semblait assez épais pour que l'on marche dessus. Au loin, la Thaïlande, avec ses cultures en terrasse. Le versant laotien présentait une rive haute surmontée d'un fossé servant à endiguer les crues annuelles.

Sur un des murs de la chambre, un couple de geckos se poursuivait. A ce qu'il semblait, c'était la seule distraction offerte aux clients de l'hôtel.

Comme on devait passer me prendre pour que j'aille me présenter à notre QG – vous connaissez la musique : « Attendez au coin de la rue avec un exemplaire de *Time* sous le bras » –, je ressortis sans défaire mes bagages.

Techniquement, le QG de la CIA se situait au troisième étage de notre ambassade sans fenêtres dans une section baptisée CAS – Civil Affairs Section. Le sigle était plus qu'approprié puisque l'agence gouvernait pratiquement le pays.

Toutefois, notre véritable travail s'effectuait dans un bâtiment blanc, le KM6, aux abords de la ville. Comme un fait exprès, le grand manitou de notre petite armée laotienne de la CIA était mon ancien patron à Berlin, Ted Hinckley.

De tous ceux et celles avec qui j'ai servi la CIA pendant trente-trois ans, Ted Hinckley fut le seul à posséder un réel instinct criminel. Sans pitié pour ses amis comme pour ses ennemis, le sens moral lui était aussi étranger que la culture des orchidées à un Eskimo. C'est Hinckley qui m'a enseigné la dure loi du métier : l'opportunité l'emporte sur la moralité ; si une opération a plus de prix qu'un pion, sacrifiez le pion pour sauver l'opération.

C'était une star à la CIA. Il a fini directeur adjoint des Opérations, responsable de nos opérations clandestines ; en réalité le poste le plus important après le directeur. Prenez dix historiens de la CIA et demandez-leur qui sont les trois ou quatre personnages les plus représentatifs de l'Agence ces quarante dernières années, tous vous citeront Ted Hinckley dans le lot. Le plus étonnant est qu'il ne correspondait pas du tout au type CIA classique : meilleure université de l'Ivy League, ancien OSS, un peu de fortune familiale pour arrondir les fins de mois. Il les détestait, ceux-là, et ils le lui rendaient bien. Mais il les piétina avec froideur et maestria.

Il en était arrivé là en se faisant une réputation d'homme qui va au bout de ses idées. Agressif et féroce avec ses subordonnés – que l'un d'eux rate son coup, et il le réduisait en bouillie dans la seconde – c'était aussi le plus grand névropathe que j'eusse jamais croisé. Claustrophobe, agoraphobe, il n'aimait pas monter en avion. Une vraie phobie ambulante, ce type.

Pourtant, paradoxalement, il n'avait peur de rien. Un jour, j'en ai discuté avec un de nos petits génies de la psychologie du département Science et Technologie. Il m'a expliqué que Ted Hinckley était un inversé du cerveau dans toute sa splendeur : son esprit froid, linéaire et calculateur ne s'écartait jamais de la solution d'un problème. Cela correspondait à la parfaite mentalité du nazi, engeance pour laquelle il témoignait d'ailleurs une certaine admiration. Eux aussi allaient au bout de leurs idées.

Mais nul n'a jamais mis en cause son efficacité. Il ne s'en remettait jamais au jugement d'autrui. Il ne laissait rien au hasard. Brillant et méthodique, il lisait la moindre note qui passait à cinquante pas de son bureau. Aucun fait, aussi minime fût-il, ne lui échappait. Une fois qu'il les avait tous engrangés, il les reclassait avec une habileté surprenante.

Hinckley accueillait en général ses jeunes recrues avec une bonne dose de silence méprisant. Il ne faisait même pas semblant de dire : « Bonjour, comment ça va ? » ou

autre formule consacrée. Cependant, ce jour-là, il se montra carrément cordial. Il me demanda même si j'avais fait un agréable voyage.

— Surtout de Bangkok à ici, répondis-je. C'était passionnant. Le pilote était un gamin et presque tous les passagers des quadrupèdes, à l'exception du gars assis à côté de moi qui était des stups.

— Des stups ? Mais qu'est-ce qu'il foutait là ?

— Il m'a dit s'intéresser aux temples.

— Ben voyons. Et moi, j'apprends le sanskrit. Ces types ont interdiction de se montrer dans le coin sans mon autorisation. Ils nous causent des ennuis et fouinent partout. C'est la guerre ici, et on n'a que faire de mecs toujours dans nos pattes. Savez-vous où il est descendu ?

— Aucune idée.

— Peu importe. On le trouvera. Laissez-moi vous faire un petit topo sur nos activités ici.

Baguette à la main, Hinckley se leva et s'approcha d'une grande carte de la région accrochée au mur. Il avait un physique étrangement rébarbatif. Ses cheveux étaient blond filasse, le teint transparent, avec ce genre de peau qu'il vaut mieux ne pas exposer au soleil. Ainsi l'avait-on surnommé le Cavalier pâle, sans doute en référence au *Paradis perdu* de Milton. Vous connaissez, « La mort sur son cheval pâle ».

Il avait des traits nordiques d'une régularité troublante. Lorsque je l'ai vu la première fois, son visage ne portait encore aucune des marques que laisse la vie. On n'y lisait rien, ni combat, ni souvenirs, ni chagrin. En dépit de ce qu'il a traversé depuis, les combats qu'il a menés, les chagrins qu'il a infligés, vous serez heureux d'apprendre que son visage est toujours aussi lisse. Au temps pour l'idée que la vie vous marque irrémédiablement !

— Au Laos, depuis le tout début, nous organisons, entraînons et équipons notre propre armée. Ils sont basés dans cette zone, là, dans la région militaire 2, au nord de la plaine des Jarres qui longe la frontière au nord de la frontière vietnamienne. Ils appartiennent essentiellement à la tribu des Méos. Ils haïssent les Vietnamiens. Et ce sont d'excellents combattants, vous pouvez me croire. De vrais tueurs.

Hinckley jubila un instant à cette pensée.

— Fondamentalement, ils sont sous les ordres de leur propre chef, Vang Pao.

Il caressa la carte de sa baguette.

— Nous les infiltrons sur l'autre flanc des monts Annamites sur la piste Hô Chi Minh. Ils ont fait pour nous un excellent boulot en réunissant des renseignements sur les mouvements de troupes des Viets. Nous les avons récemment utilisés pour placer des détecteurs de chaleur sur la piste reconnue par le Pentagone. Ça repère la présence d'humains en grand nombre, émet un signal radio et, hop ! les B-52 entrent en scène.

« Au Laos, nous les avons organisés en commandos mobiles. Nous voulions les appeler chasseurs-tueurs, mais Bill Colby, notre bon vieux *public relation*, n'a pas trouvé l'expression à son goût. Il craignait que les médias ne lui donnent une mauvaise interprétation. On lâche les commandos dans les zones où le Pathet Lao s'est implanté. Nos équipes se glissent en pleine nuit dans un village, s'emparent des cadres du Pathet Lao, et les exécutent sur place, devant les villageois. Ça remet les idées en place, je vous

assure.

— Quels sont vos effectifs ?

— Trente mille, en gros. Impossible d'être précis dans ce domaine, ajouta Hinckley en retournant s'asseoir pour prendre une Camel. Quoi qu'il en soit, voilà en gros le topo. C'est nous qui tenons les rênes. Les gens du Pentagone travaillent pour nous. L'État...

Il eut un geste plus qu'évocateur sur la prétendue contribution de l'État.

Hinckley ouvrit alors un tiroir de son bureau et en sortit un dossier.

— Un de mes gars a préparé ça pour vous, annonça-t-il en me le tendant. C'est le meilleur rapport qu'on ait pu réunir sur votre cible. Emportez-le, lisez-le et rapportez-le-moi.

C'était un excellent travail. Néanmoins, il était clair que contacter le commandant du GRU sans me faire repérer ne serait pas facile. Il ne s'éloignait guère de la zone soviétique. Peut-être qu'après le rapport établi par son cocu de supérieur ses amis n'aimaient pas qu'il quitte la réserve.

— Félicitez l'officier qui a établi ce rapport, dis-je à Hinckley en lui rendant le dossier. Il est dans le coin ?

— Il est à Long Tien, au QG du front.

— Existe-t-il un moyen de le voir ?

Hinckley réfléchit un moment.

— Je pourrais toujours vous envoyer sur un de nos vols de livraison d'armes. Ce voyage vous plaira davantage.

*

On entrait à la Rose Blanche, si chaudement recommandée par Kevin Grady, par une rue transversale aux abords du Mékong. Le cabaret occupait le rez-de-chaussée d'un hôtel particulier français, sûrement la demeure de quelque colon entre les deux guerres. À cet endroit, le rivage était bordé de maisons similaires, répliques de ce que leurs propriétaires espéraient s'acheter à Grenoble, Bordeaux ou Lyon, fortune faite en Indochine. Ma gueule de bois avait disparu et quelques verres à la Rose Blanche me semblaient une bonne façon d'entamer mon séjour au Laos.

En entrant, je trouvai l'officier des Affaires publiques de l'ambassade installé juste à côté de la porte. Je l'avais croisé une fois ou deux dans des cocktails à Georgetown. Heureusement, il ne me reconnut pas à cause de l'entraîneuse laotienne assise sur ses genoux qui lui frappait joyeusement le visage de ses seins nus. Voilà qui donnait le ton.

Il y avait un bar dans la première salle qui débouchait sur une deuxième salle, longue et étroite, aux murs recouverts de rotin. Au fond, une petite scène dissimulée par un rideau orné, on s'en serait douté, de roses blanches. Autour, de minuscules tables et des chaises pliantes pour les clients qui ne voulaient rien perdre du spectacle. Le long d'un des murs, des boxes conçus pour accueillir une demi-douzaine de clients. Je remarquai que l'un d'eux était occupé par un groupe d'Américains bruyants qui, à en juger par le nombre de décibels qu'ils émettaient, ne s'ennuyaient pas.

Je m'emparai d'un tabouret au bout du bar face à la scène, commandai un verre et

sortis un Roméo et Juliette acheté au *duty-free*. Je passai un agréable moment à contempler les entraîneuses évoluer avec grâce entre les ombres à la recherche de quelqu'un pour leur payer de l'eau colorée rebaptisée Champagne. A ma gauche, un des Américains se leva et se fraya un chemin avec six verres vides qu'il venait remplir.

Quand il eut passé sa commande au barman, il eut un regard pour moi.

— Salut, je parie que c'est la première fois que vous mettez les pieds à la Rose.

— Ça se voit tant que ça ?

— C'est que vous êtes plutôt smart pour Vientiane.

Il lui avait bien fallu une douzaine de syllabes pour arriver au bout du nom de la ville. Je regardai mes vêtements. Je portais toujours mon costume rayé en seersucker avec une chemise propre et une cravate club. On ne voyait pas beaucoup de cravates à la Rose Blanche, me dis-je.

Mon nouvel ami m'offrit le sourire satisfait d'un curé de campagne devant une quête particulièrement généreuse.

— Vous savez, dans mon pays, au Texas, on dirait que vous êtes sapé comme un croque-mort qui fait sa virée du samedi soir dans les bordels du Far West.

Sa plaisanterie le fit rire plus que moi. Puis il me tapa dans le dos de sa main large comme un battoir.

— Sacré cigare que vous avez là. Cuba ?

J'acquiesçai d'un signe.

— Ça vous tente ?

— Merci, mais c'est pas mon truc. Ça vous ennuie si je vous donne un petit conseil, l'ami ?

— Du moment que ça m'aide, je suis nouveau ici.

— Eh bien, si j'étais vous, je me dépêcherais de l'éteindre, dit-il, les yeux brillants de plaisir, parce que dans quelques instants une fille va monter sur cette scène et, si elle l'aperçoit, je vous garantis que ça va lui donner des idées.

Il prit une des bouteilles de bière que le barman avait posées sur le comptoir, but une grande gorgée et se tourna à nouveau vers moi, pouffant de rire.

— Cette fille dont je parle, elle fait des tours avec un cigare qui défriserait la barbe de Fidel Castro. Mais une chose est sûre, quand elle aura fini, vous n'aurez plus envie de le fumer.

— Merci, alors, je m'en souviendrai.

— Qu'est-ce qui vous amène à Vientiane ? s'enquit-il avec cette ouverture qui caractérise les Américains à l'étranger.

— J'appartiens à la Défense. Je suis en mission temporaire.

— Sans blague ! Dans ce cas, nous avons le même patron.

— Comment ça ?

— Je suis pilote. Air America, la compagnie qui ne manque pas d'air, comme on dit ici.

Je connaissais bien Air America. Quand la CIA fut fondée, au début des années cinquante, on nous attribua pour nos transports aériens trois unités de la Garde nationale aérienne en Californie, en Floride et en Virginie occidentale. Ils transportaient n'importe quoi n'importe où, mais c'étaient essentiellement des réservistes. Bientôt, nos besoins

excédèrent largement leurs capacités.

Les huiles de l'Agence trouvèrent alors la solution à notre problème : Air America. Nous étions propriétaires de la compagnie jusqu'au dernier clou par l'intermédiaire d'une société prête-nom de Floride créée pour l'occasion. Une poignée de vieux agents de la CIA avait été transféré pour gérer Air America. Le reste des employés pensaient – ou du moins étaient censés penser – qu'ils travaillaient pour une compagnie privée. Nous jurions à cor et à cri n'avoir aucun lien avec elle, encore que, lorsque je me rendis au Laos, la chose commençât à se savoir.

— Je ne connaissais pas ce slogan, observai-je. D'où vient-il ?

Il s'esclaffa, joyeux.

— Parmi les gars, là-bas, répondit-il en me désignant le box qu'il venait de quitter, il y en a qui ont tendance à voler plus bas et plus vite qu'autorisé. Ce sacré Billy Bob, là, a oublié de rentrer son train, la semaine dernière. Ça, c'est le résultat des boissons fortes. Il s'est dit qu'il allait faire coucou à sa petite amie avant de filer vers le nord. Ce con volait si bas qu'il a failli emporter le toit de la maison avec ses roues. Il a quand même eu la cheminée.

L'incartade de Billy Bob le rendait hilare.

— Merde, je dois voler avec vous bientôt. J'espère que j'aurai un autre pilote.

— Sans blague ? Où allez-vous ?

— Long Tien.

— Ça vous plaira. C'est le trou du cul de l'Asie du Sud-Est. Eh, s'exclama-t-il en me tendant sa main gigantesque, si vous devez voler avec nous, venez boire un coup ! A la Rose Blanche, on ne s'attire que des ennuis à boire seul. Albright. Je m'appelle Ray Albright.

Il m'accompagna à sa table, un bras sur mon épaule.

— Voici Pete Tuttle, annonça-t-il à ses amis, du ministère de la Défense. Il aide à payer les factures, alors soyez gentils avec lui.

Il me présenta alors à des amis pilotes, Rick, Tex, Billy Bob, et d'autres dont j'avoue avoir oublié le nom. Intercalées, trois ou quatre entraîneuses, probablement les plus belles que le cabaret pouvait offrir.

Nous buvions gaiement quand un claquement de cymbales annonça le début du spectacle. La salle fut plongée dans une semi-obscurité, le rideau se leva sur une longue fille aux cheveux coupés à la page ; elle portait un string, des talons aiguilles, du maquillage, et pas grand-chose d'autre. Elle balaya la salle d'un long regard hautain. Puis, d'un mouvement preste et rapide, elle sauta de la scène, s'empara de la pipe d'un client du deuxième rang et remonta sur scène en la brandissant comme un couteau.

Les spectateurs ravis la regardaient tirer pour s'assurer qu'elle était bien allumée.

Puis elle s'installa sur un canapé, ouvrit les jambes, écarta son string et, avec un sourire de défi, plaça l'embout de la pipe dans son vagin. En quelques secondes, grâce à quelque manipulation magique de ses précieux petits muscles, la pipe envoyait des nuages réguliers de fumée.

Les pilotes étaient enchantés.

— Cette fille s'appelle Aw ! hurla Billy Bob à côté de moi. C'est une Thaïlandaise qui

vient de l'autre côté du fleuve. Mec, elle dégage plus de fumée qu'un Sioux annonçant à sa tribu l'arrivée du général Custer. Vous devriez la voir avec des cigarettes. Treize Salem. C'est son record.

Il annonça cette performance avec tant de fierté qu'on aurait cru qu'il parlait de lui.

Après le numéro de Aw, on ralluma dans la salle et nous reprîmes notre bavardage. J'allais bien connaître ces pilotes au cours de mon séjour et je peux vous dire une chose, jamais vous ne trouverez de types aussi irrespectueux, aussi amoureux du risque : de vraies têtes brûlées. S'ils n'avaient pas piloté pour nous, ils auraient fait du stock-car ou tenté de traverser le désert de Gobi à moto. Ils ne vivaient que pour le défi et le hasard. Comme Billy Bob m'a dit ce soir-là, « Mec, ce qu'il y a dans la soute de mon zinc, j'en ai rien à foutre. Si on me paie un max, je transporte de la merde de chameau au pôle Nord et je la lâche sur le cul d'un ours blanc ».

Tous portaient au poignet gauche deux ou trois gourmettes constituées de quatre longs maillons d'or liés entre eux par de plus petits. Ray m'apprit que ça s'appelait des gourmettes des quatre-saisons.

— Oubliez les kips, dit-il en faisant allusion à la devise locale, ici, tout se paie en or ou en dope.

J'appris à mieux connaître Billy Bob, cette nuit-là. Trente-cinq ans environ, cet ancien pilote de la marine, avec « *Semper Fidelis* » tatoué sur son biceps gauche. Il avait les lourdes épaules rondes d'un avant de football et un nez plutôt défraîchi. Il arborait le sourire rusé d'un gosse qui a passé sa vie à se faire piquer la main dans le sac. Il me raconta qu'il était né dans un bled de l'Oklahoma si paumé que « les seules distractions étaient une bouche d'incendie pour faire pisser les chiens et un flic pour coller des contredanses aux Texans de passage, piétons compris ».

Il admettait avoir pendant deux ans volé pour ce qu'il appelait la « navette boum boum » qui transportait des armes de Saigon aux Méos via Vientiane. Il trouvait cela « bien plus marrant que larguer de l'insecticide sur les cotonniers ». En plus, me confia-t-il, « le mec qui a les yeux et les oreilles qui traînent trouve toujours le moyen de se faire du blé de rab avec du fret quelconque ».

Il devait être à peu près 23 h 30 quand Billy Bob bâilla et se leva. Il sourit à la fille qui l'avait lutiné avec une application silencieuse pendant que nous devisions.

— Fleur de Lotus et moi avons à faire, annonça-t-il.

Après une série d'adieux étonnamment solennels, ils partirent.

Il ne se passa pas cinq minutes quand un serveur s'approcha d'Albright.

— Mr. Ray, venez vite, vite ! hurla-t-il. Votre ami, mort.

— Qu'est-ce que tu racontes, bordel ? gronda Albright.

— Votre ami, un homme, lui boum-boum, cria le serveur en faisant le geste de tirer au pistolet.

Nous nous dressâmes d'un bond, renversant au passage verres vides de whisky et bouteilles de bière.

Billy Bob gisait sur le dos au coin de la petite rue qui donnait sur la rive, la tête désarticulée dans le caniveau. Il avait la bouche béante et ses yeux déjà morts regardaient la dernière image de sa vie trop brève, la façade d'une maison à deux étages qui se dressait

au-dessus de lui. Fleur de Lotus, si c'était bien son nom, était assise en tailleur près de lui, poussant des cris hystériques.

Je me penchai sur le corps. Un trou de la taille d'un poing déchiquetait son poumon gauche. C'était manifestement la sortie d'une blessure causée par un gros calibre, sans doute un colt 45.

— Putain, que s'est-il passé ? hurla Ray aux Laotiens qui entouraient Billy Bob.

Ils se taisaient. Leur visage était de marbre : nulle peur, nul étonnement, de l'indifférence. La mort brutale et violente était monnaie courante dans ce beau pays.

— L'homme, lui, boum-boum, dirent plusieurs.

— Homme américain ou homme laotien ? demanda Ray d'une voix pressante.

— Lao, Lao.

Tous étaient d'accord.

— Par où est-il parti ?

Les regards vides témoignaient des ennuis que leur causerait une réponse. Finalement, un homme haussa les épaules.

— Lui courir vite.

Deux flics arrivèrent et contemplèrent la scène avec une royale indifférence. L'un d'eux finit par se pencher pour rouler le corps de Billy Bob sur le côté afin de regarder l'entrée de la balle avec sa lampe torche.

A travers le sang et la boue autour de la blessure, je distinguai, sur les lambeaux de la chemise blanche, des taches de poudre gris-noir. On avait tiré à bout portant, ou presque. Le flic laotien murmura quelque chose à son collègue et lâcha l'épaule de Billy Bob, laissant retomber le corps lourdement.

Je regardai Albright. Je ne sais s'il avait remarqué les traces de poudre ou compris leur signification, mais il me vint une brusque pensée : ce n'était pas un meurtre, mais une exécution.

*

Il y avait maintenant au moins six rangées de badauds autour du cadavre. Mais, dans l'ensemble, ils nous dévisageaient en silence ou murmuraient entre eux comme pour ne pas troubler la dignité de la mort. La police s'était enfin décidée à calmer Fleur de Lotus et à l'emmener à l'écart pour commencer à l'interroger.

— Bon Dieu, qui a pu faire ça ? demandai-je à Ray.

— J'aimerais bien le savoir, mon vieux, dit-il d'une voix brisée. J'aimerais bien le savoir.

Je jetai un œil aux deux flics laotiens qui parlaient à Fleur de Lotus.

— J'ai la vague impression que les gendarmes du coin ne vont pas vous aider à trouver la réponse.

— Eux ! railla-t-il. Avec un peu de chance, ils orthographieront correctement le nom de Billy Bob sur le certificat de décès.

Il s'assit sur ses talons, ne quittant pas son ami des yeux, et secoua la tête. Le chagrin ou l'étonnement – sans doute les deux.

Au bout d'un quart d'heure, une sirène annonça l'arrivée d'une ambulance. Deux brancardiers en short et sandales traversèrent la foule, suivis par un infirmier en blouse blanche maculée de sang. Il s'accroupit près du cadavre et le contempla une seconde ou deux. Puis il se tourna vers nous pour émettre son diagnostic officiel.

— Votre ami est mort.

— Sans blague, grommela Ray.

L'ambulancier ne lui prêta aucune attention et ferma les yeux qui pétillaient encore de vie une demi-heure plus tôt. Les brancardiers ramassèrent le corps et le laissèrent tomber sur le brancard.

— On l'emmène à Saint-Joseph. Venez le réclamer demain. Sinon, on enterre, expliqua l'infirmier à Ray.

— T'inquiète pas, mon gars, on y sera, promit Ray tandis que les brancardiers regagnaient l'ambulance.

Les portes claquèrent, comme s'éteignent les lumières d'un cinéma. Le corps était parti ; la fête était finie Dans un dernier murmure, les badauds s'éloignèrent.

— Si je peux faire quoi que ce soit, je suis au Métropole, dis-je à Ray.

— Merci, mon vieux, dit-il en me serrant la main.

Je m'éloignai à mon tour quand je remarquai pour la première fois un autre Américain qui venait de tourner le dos, mains dans les poches, la tête penchée comme s'il avait de la peine. Je savais qu'il ne s'agissait pas d'un pilote d'Air America. Pourtant, sa fine silhouette me rappelait quelque chose. Je reconnus soudain Kevin Grady, mon compagnon de route.

Je le rattrapai et lui emboîtai le pas. Il lui fallut quelques secondes pour prendre conscience de ma présence tant il avait l'esprit ailleurs. Quand il me regarda enfin, je vis, malgré l'obscurité, que je n'étais pas le bienvenu.

— Vous m'avez l'air ébranlé. Était-ce un ami ? demandai-je.

Grady se détourna et continua d'avancer, mains dans les poches, tête baissée.

— Pas vraiment, dit-il enfin, mais je le connaissais.

Il consulta sa montre.

— A vrai dire, nous avions rendez-vous.

— Oh, Seigneur ! fis-je, incapable de dissimuler ma surprise. Alors c'est pour ça qu'ils l'ont tué.

Grady resta un moment silencieux. Puis il haussa les épaules.

— Peut-être. Sans doute. Ce matin, vous m'avez demandé comment on faisait sortir la came d'ici. Maintenant vous connaissez la réponse.

Alors c'était ça le fret qu'il emmenait dans les soutes des vieux avions de la CIA. En plus, s'il avait rendez-vous avec Kevin Grady, il devait aussi être un mouchard. Et le meurtre faisait partie des risques du métier de mouchard.

— Au revoir, dit Grady, mon hôtel est juste là, dit-il en désignant une ruelle mal éclairée perpendiculaire au fleuve.

— Je vous raccompagne, proposai-je.

— Je vous le déconseille. On ne sait jamais qui peut s'intéresser à moi, ici.

Il me fit un signe de la main et tourna dans la ruelle.

Tout en le regardant disparaître, me revinrent des mots que j'avais entendus dans l'après-midi : « Peu importe. On le trouvera. »

*

* *

Mon décollage pour Long Tien était prévu de l'aéroport de Vientiane vingt-quatre heures après le meurtre de Billy Bob. Cela coïncida avec le départ de Billy Bob pour Saigon puis sa petite ville dans l'Oklahoma. Pour le voyage, son corps avait été enveloppé dans un sac vert en toile cirée qui fait désormais partie de l'héritage technologique de la guerre au Viêt-nam.

Presque tous ses camarades d'Air America et nombre de ses petites amies étaient venus lui dire adieu. Ils étaient plus sobres et plus sombres en ce matin où la Rose Blanche n'était plus de mise. Quelqu'un avait réussi à dégotter un curé qui prononça quelques mots sans signification avant que le corps ne fût transporté dans la soute. Mon petit Billy Bob, pensai-je en le voyant disparaître dans l'antre de l'avion, j'espère qu'en plus de la bouche d'incendie et du flic aux contraventions ils ont un joli cimetière, dans ton village d'Oklahoma.

Il se trouva que Ray Albright faisait le vol du DC-3 qui m'emmenait à Long Tien. La veille, dans l'après-midi, il avait amené l'avion de Long Tien. Il m'invita à prendre la place du copilote. Apparemment, sur ce plan du moins, Air America et Air Laos étaient logés à la même enseigne.

— Du nouveau sur la mort de Billy Bob ? lui demandai-je, une fois en l'air.

— Non. Et il n'y en aura pas. L'affaire est classée.

— A votre avis, que lui est-il arrivé ?

— Un risque de trop, probablement. Quand on aime longer le précipice, il faut

regarder où l'on marche, l'ami.

Je jetai un coup d'œil à la cabine des passagers convertie en soute. De longues caisses de bois fixées au fuselage occupaient un côté, laissant tout juste de quoi circuler. Sur chaque panneau latéral était tamponné le nom de l'expéditeur, Sea Supply, Inc., Miami, Floride. En face, une douzaine de caisses de lessive Tide.

Sea Supply nous appartenait, comme Air America. En fait, c'était une des premières sociétés écrans créées par la CIA.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? demandai-je à Ray en désignant les caisses. Des M-16 ?

— Nan, des kalachnikovs. Ça plaît aux Méos.

— Ouais, fis-je en prenant, couverture oblige, un ton d'expert en armement. Certains peuvent trouver le M-16 trop sophistiqué.

Je considérai, à la réflexion, que c'était du temps perdu. Ray avait oublié d'être bête. Il connaissait sûrement ma véritable affiliation maintenant. Nul ne prenait l'avion pour Long Tien sans le feu vert de la CIA.

— A quoi sert toute cette lessive ? Il y a beaucoup de blanchisseries à Long Tien ?

— Tu parles ! Nos gars enseignent aux Méos à mélanger ça à de l'essence ; ça donne une espèce de napalm maison pour faire griller les Viets. La méthode du parfait petit bricoleur sur le tas, ils appellent ça, ajouta-t-il en riant.

Il fit un geste en direction du hublot et désigna le sol.

— La plaine des Jarres. Ça grouille de bandits en ce moment.

Je regardai la savane au-dessous.

— Ils n'essaient jamais de vous tirer dessus ?

— Ça arrive, mais il n'y a que dans les films qu'on voit un flingue toucher un avion depuis le sol. Notre seul problème est l'incident mécanique.

— Que se passe-t-il si vous devez faire un atterrissage forcé dans le secteur ?

Ray sourit et tapota le colt 45 fixé à sa ceinture.

— La seule chose intelligente, se faire sauter le caisson avant que les bridés vous trouvent.

Au bout d'une heure environ, je me levai pour aller aux toilettes à l'autre bout de l'avion. Il y avait trois mètres entre la dernière pile de caisses et la queue de l'avion. En revenant, je me mis à quatre pattes pour inspecter cet espace avec une petite lampe de poche.

Je distinguai une minuscule rigole courant le long du sol à l'endroit où il rencontrait le fuselage. Je trouvai dedans un tas de petits morceaux de pâte noire, un peu comme des gouttes de sauce figée. Ce ne pouvait être qu'une chose : de la pâte d'opium.

De retour à ma place, je songeai aux conséquences de ma découverte. En un sens, je m'étais mis dans la position du gars qui cherche à savoir si sa femme lui est fidèle. Il s'aperçoit qu'elle le trompe. Que fait-il ?

Une chose était sûre : les pilotes d'Air America ne pouvaient transporter cette camelote à l'insu de Hinckley. Impossible. Hinckley menait son antenne au doigt et à l'œil et rien ne lui échappait.

Cela signifiait donc que l'antenne fermait volontairement les yeux sur ce trafic. Même cas de figure que pour le Triangle d'or.

Ce qu'on appelle le Triangle d'or, qui produit une quantité impressionnante d'opium, remonte à 1949, date à laquelle l'armée communiste de Mao Zedong a vaincu le Guomindang de Tchang Kaï-chek. Après la défaite, deux seigneurs de guerre du Guomindang, les généraux Li Wen-huan et Tuan Shi-wen, ont emmené leurs III^{e} et V^{e} armées respectives, soldats, chiens, chats et bétail, de l'autre côté des montagnes au sud-ouest de Kunming dans une région située dans la Birmanie du Nord. Là, ces soldats-paysans se sont lancés dans ce qu'ils connaissaient le mieux : la culture du pavot.

Or, au moment précis où leurs plants donnaient à plein, la guerre de Corée a éclaté. Notre agence toute neuve avait désespérément besoin de renseignements sur la Chine communiste et manquait tout autant de sources pour les obtenir. Nous nous sommes donc naturellement tournés vers les généraux Li Wen-huan et Tuan Shi-wen.

Trop heureux de nous rendre service, ils ont commencé à infiltrer régulièrement leurs hommes en Chine pour étudier les cibles et nous obtenir des informations que nous n'aurions jamais eues autrement. Pendant près de dix ans, ils ont constitué notre plus importante source de renseignements dans la Chine rouge. Cette période a coïncidé avec la montée du Triangle d'or au premier rang des fournisseurs d'opium destiné à être transformé en héroïne.

Nous connaissions les activités des généraux et de leurs acolytes. Ce trafic nous embarrassait, mais pas au point d'envisager d'y mettre un terme. Il existait un accord tacite entre les généraux et la CIA : leurs renseignements contre notre silence. Ça n'aurait certainement pas plu aux bien-pensants à l'abri de leurs bureaux, mais il en allait ainsi dans la réalité.

De retour à côté de l'employé contractuel de la CIA qui, la veille au soir, avait presque certainement transporté de la pâte d'opium brut dans son avion, une chose était pour moi claire comme de l'eau de roche. Au siège de l'Agence, à Langley, on devait être au courant de ce trafic, comme on l'était depuis des années pour le Triangle d'or.

Qu'allais-je faire de ma science toute nouvelle ? En parler à Hinckley ? Au mieux, il considérerait ça comme une plaisanterie. Au pire, il l'analyserait comme un acte d'une naïveté incommensurable à n'interpréter que comme une intention de nuire.

Rentrer à Langley et tout raconter à l'inspecteur général ? Pas si je tenais à mon boulot et à ma tête. Les petits rapporteurs sont des gêneurs. La CIA devait comprendre ce qui se passait, exactement comme pour le Triangle d'or. Connaître bibliquement, c'est connaître charnellement. Pour Langley, il était important de ne pas connaître les défauts, les nouvelles gênantes, au sens à la fois biblique et bureaucratique. On pouvait en discuter dans un bar tranquille ou au bureau, entre agents. Mais pas question de forcer le passage sous forme de rapport officiel ou de plainte écrite. Car, alors, c'était tangible, ça existait. On ne pouvait plus fermer les yeux.

Je fis ce qu'on m'avait appris : j'agis en bon joueur d'équipe. Je fermai ma gueule et regardai droit devant moi. Après tout, mettre fin au trafic de drogue était le boulot de Kevin Grady. Pas le mien.

*

Rusty Wirth, l'officier que j'étais venu voir, m'attendait sur la piste de terre de Long Tien. Les installations consistaient en une demi-douzaine d'entrepôts préfabriqués dont la plupart, supposai-je, étaient là pour engranger des armes du type de ce qu'il y avait au fond du DC-3. Nous montâmes dans la Jeep de Rusty et roulâmes en direction de son « bureau », une cahute de deux pièces à cinq kilomètres de la piste.

En chemin, Rusty m'expliqua que l'Agence avait nommé quarante officiers au Laos. La moitié était à Vientiane. Les autres, comme lui, travaillaient ici, directement avec les Méos, distribuant des armes, désignant des cibles, les débriefant quand ils rentraient d'une incursion derrière les lignes viets. Ils appartenaient au SOG. Initialement, ça signifiait Groupe d'observation suivie, typique des sigles anodins qu'adorait l'Agence ; en fait, on disait maintenant Groupe des opérations spéciales, ce qui correspondait davantage à la réalité. Ces types étaient entraînés à la guerre non conventionnelle. A écouter Wirth, je compris à quel point il s'était attaché aux Méos qu'il expédiait pour des missions dangereuses et trop souvent fatales.

Nous avons abordé mes soucis concernant le commandant du GRU. Après avoir passé en revue son rapport, Wirth me dit :

— Ecoutez, d'après ce que j'ai pu voir, il n'y a qu'un moment où vous avez une petite chance d'établir le contact sans vous faire repérer par ses chiens de garde. Il fait de temps en temps un footing tôt le matin le long des rives du Mékong. C'est à peu près la seule circonstance où on lui lâche les baskets.

Quand nous eûmes fini, Wirth réchauffa pour le déjeuner deux boîtes de rations C, la nouvelle cuisine de Long Tien. Wirth avait environ cinq ans de moins que moi ; fils d'un pharmacien d'Ypsilanti, Michigan, il avait passé la moitié de son temps à laCIA dans le Sud-Est asiatique, pris dans l'engrenage de la guerre du Viêt-nam. Il avait déjà le regard triste et désabusé de tant d'officiers restés des années là-bas.

Nous emportâmes nos boîtes pour manger dans la véranda de son bungalow. A gauche, passé une série de petites collines, au bord de la jungle, un champ de pavots. De loin, les fleurs blanches ressemblaient à de petites touffes de coton étroitement cousues sur une courtepointe d'un autre temps.

— Opium ?

— Ouais.

— Alors c'est vrai ce qu'on raconte ? Il en pousse beaucoup ici ?

— Bien entendu. Ils faisaient ça longtemps avant notre arrivée. Et continueront longtemps après notre départ.

La cuiller de Wirth cliqueta contre le métal tandis qu'il saisissait le dernier morceau de bœuf en sauce.

— Vous voulez savoir ce que je pense de tout ça ? demanda-t-il en pointant vers moi la cuiller qu'il venait de lécher.

Je n'en étais pas si sûr, mais de toute façon il allait me le dire.

— Ce que notre agence fait de mieux, c'est d'envoyer les autres prendre les risques que nous ne voulons pas prendre, ou avons peur de prendre.

— Je vous l'accorde, mais qu'est-ce que ça a à voir avec ces champs de pavot ?

— La façon dont nous traitons ces gens en est le parfait exemple. C'est vrai qu'ils

n'ont jamais beaucoup aimé les Viets. Mais nous sommes arrivés sur la pointe des pieds, nous leur avons susurré à l'oreille toutes les choses merveilleuses que nous allions faire pour eux, nous les avons hypnotisés avec toutes ces armes que nous allions leur fournir. Il est même probable que nous leur avons parlé de liberté, encore que je doute sacrément qu'un tel mot existe dans leur dialecte. Nous les avons chauffés à blanc et envoyés au casse-pipe – pour nous. Ils ont tué pour nous et le paieront. Alors croyez-moi, mon vieux, s'ils veulent vendre leur came pour acheter des armes et se défendre après notre départ, ce n'est pas le fils de Mrs. Wirth qui lèvera le petit doigt pour les en empêcher.

Mon petit Rusty, songeai-je, si tu avais besoin d'y voir clair pour arriver au bout de ta journée, voilà qui est fait.

Rusty lança sa boîte vide de rations C dans un trou à ordures et se leva.

— Je ferais mieux de vous ramener à l'avion.

Ray attendait près du DC-3 en mâchonnant un cure-dents, une expression amusée sur le visage.

— Ben alors, Pete, je croyais que vous vouliez rester dans cet endroit de rêve jusqu'à leur arrivée.

Il hurla de rire. Il était son meilleur public.

Une fois Rusty parti, Ray m'informa qu'on devait attendre un autre passager qu'il avait ordre de ramener à Vientiane. Il n'avait pas la moindre idée de qui allait se montrer.

— Il n'y a qu'une chose à faire, annonça-t-il.

Il étendit son poncho par terre à l'ombre de l'aile, s'allongea et s'endormit en trente secondes.

Au bout de trois quarts d'heure, nous entendîmes un véhicule se diriger tant bien que mal jusqu'à l'avion. Ray se dressa sur un coude et cligna des paupières.

— Ben, mon vieux ! On dirait qu'il y aura un gros bonnet pour le retour.

— Comment ça ?

— Comment ça ? C'est la voiture personnelle du général Vang Pao. Pas de place pour le menu fretin, là-dedans.

La voiture s'arrêta à trente mètres de l'avion et en sortirent un Américain et trois Laotiens. Ils se firent des adieux chaleureux, à ce qu'il me sembla. Puis l'Américain avança jusqu'à nous. Il approchait la cinquantaine et son corps lourd frisait l'obésité, il avait des cheveux noirs bouclés et des Ray-Ban dissimulaient ses yeux. Il portait une chemise de soie blanche, un pantalon au pli impeccable et un blazer léger bleu nuit sur le bras. C'était sûrement l'homme le plus élégant qu'on eût vu à Long Tien depuis des lustres.

— Salut, dit Ray, je suis Ray Albright. C'est moi qui conduis, cet après-midi. Et voici Pete Tuttle.

Notre nouveau passager sourit et nous nous serrâmes la main. Il ne prit pas la peine de se présenter. Ou, s'il le fit, c'était inaudible.

Tout le monde grimpa à bord. J'offris au nouveau venu le siège du copilote.

— A votre tour d'admirer le paysage.

Il sourit aimablement, se glissa dans le fauteuil et plia soigneusement sa veste sur ses genoux. Je remarquai alors qu'il avait été amputé de l'index gauche.

Le voyage du retour se déroula sans encombre. A vrai dire, je dormis presque tout le temps. Quand l'appareil s'immobilisa, notre compagnon de route nous serra la main et descendit en premier de l'avion. Il traversa le tarmac d'un pas tranquille jusqu'au bâtiment administratif d'Air America où une voiture avec chauffeur l'attendait. Je remarquai que c'étaient les mêmes qui étaient venus me prendre au coin d'une rue à Vientiane. Hinckley les envoyait régulièrement chercher les visiteurs de marque ou les nouveaux venus.

*

Je décidai de suivre le conseil de Wirth et d'établir le contact avec notre commandant du GRU au cours du petit footing matinal. Comme il ne courait pas tous les jours, je dus m'y mettre aussi. Cela faisait près d'une semaine que j'éliminais le poids pris à Langley quand j'aperçus enfin la silhouette trapue du commandant qui trottinait dans ma direction.

Je le gratifiai d'un petit signe discret de la tête, entre joggers, et poursuivis le long du fleuve encore vingt mètres le temps de m'assurer que je n'étais pas suivi. Puis je fis demi-tour.

Quand je l'eus rattrapé, je courus à son rythme. Pendant une seconde, il me regarda avec l'air effrayé et ahuri d'un lapin acculé. Pensait-il que j'allais dégainer mon arme ? Je le rassurai de mon plus beau sourire.

— Bonjour, vous avez les salutations de notre ami commun, Lech Gutowski.

A voir son air furieux, ce n'était pas la bonne nouvelle qu'il espérait. Avant qu'il fiche tout par terre d'une réplique cinglante, je repris mon discours.

— Il va très bien, il est heureux maintenant et espère qu'il en est de même pour vous. Il m'a remis une lettre écrite spécialement à votre attention qu'il vous demande de lire en témoignage de l'affection et de l'amitié qu'il vous porte et des bons moments que vous avez partagés à Berlin.

Le commandant s'arrêta. Il respirait difficilement et je voyais bien que ce n'était pas la fatigue.

— *Niet*. Jamais je ne lirai une ligne de ce traître. Pour moi, il est mort. Vous appartenez à la CIA, ajouta-t-il en s'essuyant le front. Évidemment. Je rentre immédiatement faire un rapport à mon ambassade.

Sur quoi il dévala la rive et retourna dans la zone soviétique. Je ne fis aucun effort pour l'arrêter ou lui parler davantage. C'était inutile. Il m'avait claqué la porte au nez. En racontant à ses supérieurs qu'une agence étrangère l'avait contacté, il annonçait clairement sa fidélité, mettant définitivement fin à toute tentative de recrutement.

Je n'eus pas le cœur de courir jusqu'à mon hôtel et rentrai tranquillement. J'avais traversé la moitié de la terre, passé quinze jours au Laos, tout ça avec l'argent des contribuables – pour quoi ? Un refus catégorique, en trente secondes.

*

Pour ma dernière soirée au Laos, il me sembla de bon ton de passer prendre le verre de l'adieu à la Rose Blanche où j'avais passé une nuit si riche en événements. Je ne vis aucun pilote d'Air America. Depuis l'assassinat de Billy Bob, le charme de la Rose Blanche s'était fané. On le comprend.

Je m'installai machinalement sur le même tabouret de bar que la dernière fois et commandai un verre, quand une silhouette familière s'installa sur le tabouret d'à côté : Kevin Grady.

— Eh, fis-je en manière de bienvenue, je vous croyais parti.

— Parti et revenu, sourit Kevin. Et vous ?

— Je me tire demain. Dites-moi, avez-vous fini par apprendre quelque chose sur le meurtre de ce gars ?

— Des rumeurs. C'est à peu près tout ce qu'on obtient, ici. On raconte qu'il s'est fait descendre par les hommes du général Vang Pao.

— Parce qu'il vous parlait ?

Grady fit une grimace.

— Qui sait ? Je dois reconnaître que c'est une hypothèse tout à fait plausible.

— Travailler avec les stups m'a l'air d'être un métier à hauts risques.

— C'est le moins qu'on puisse dire. A propos, accepteriez-vous de me rendre un petit service ?

— Si c'est pour qu'on me tire dessus, j'hésite.

— Nan, fit Kevin en arborant son sourire convaincant de bon flic. Pour un gars qui a volé avec Air Laos, c'est de la rigolade. Vous voyez où sont les toilettes au bout de la salle derrière le bar ?

— Oui.

— Juste avant, à gauche du bar, il y a un box avec un type en veston bleu et des filles. Si vous alliez pisser un coup et jeter un œil au gars en passant ? J'aimerais savoir si vous l'avez déjà vu quelque part. Ça m'aiderait sacrément.

— Qui est-ce ?

— Je vous le dirai après.

Bof, après tout, me dis-je, pourquoi pas ? J'avalai quelques gorgées puis me dirigeai vers les toilettes. La tâche allait se révéler plus compliquée que prévu. Le monsieur en question était dans la mer de félicité laotienne. Son bras droit entourait la fille à sa droite. Sa tête plongeait dans la poitrine et le ventre de la dame de gauche tandis que la troisième versait consciencieusement à boire à tout le monde. A moins de lui tirer la tête en arrière pour le sortir du giron de la deuxième dame, aucun moyen d'entr'apercevoir son visage.

Dieu merci, les choses s'arrangèrent au retour. Il s'était redressé pour prendre de l'air et boire ce que lui avait servi la troisième fille. Comme son bras droit était toujours enroulé autour de la fille numéro un, il saisit son verre de la main gauche. Il manquait un doigt. Un regard en coin me confirma le reste. C'était bien l'homme qui était rentré de Long Tien avec moi.

— Alors ? demanda Kevin quand je me rassis. Vous l'avez déjà vu ?

Pourquoi lui faire part de ce que je savais ? me demandai-je. Après tout, ce n'était pas l'un des nôtres.

— Non, jamais. Mais je n'ai peut-être pas passé suffisamment de temps dans les cabarets. On dirait que c'est un accro des entraîneuses.

— Sûr ?

— Certain. Alors, qui est-ce ? J'ai joué le jeu. A votre tour.

— Il s'appelle Tomaso Riccardi. Tommy Quatre-Doigts, pour les intimes.

— Et qu'a fait ce Mr. Riccardi pour mériter tant d'attention de votre part ?

— C'est le *consigliere* de la famille Santo Trafficante, un parrain de la drogue en Floride.

Merde, me dis-je, ce type survole des zones réservées à la CIA dans un avion de la CIA et il se balade à Vientiane dans la voiture personnelle de Hinckley !

— A votre avis, qu'est-ce qu'il fabrique à Vientiane ? demandai-je à Grady.

— Pete, mon garçon, laissez-moi vous expliquer les choses à ma façon. Pensez-vous vraiment qu'il aurait fait tout le chemin depuis Miami pour voir une Laotienne se coller une pipe dans la chatte ?

— Manifestement, il s'intéresse de près à la culture laotienne, mais vous avez raison. Sacré long voyage pour un plaisir très, très court. Alors quoi ? Il achète de la drogue, c'est ça ?

— Pas du tout. Les types comme Tommy Quatre-Doigts ne se salissent jamais avec ce genre de marché. Ils laissent ça à la valetaille.

— Bon. Alors, qu'est-ce qu'il mijote ?

Kevin essuyait de la main la marque de son verre sur le bar, comme s'il hésitait.

— Si je devais émettre une hypothèse, je dirais que ce type est venu inspecter un laboratoire style French Connection qui transforme la pâte d'opium en héroïne ; j'ai entendu dire qu'ils en montent un dans un endroit appelé Long Tien.

— Kevin, vous exagérez ! protestai-je. Long Tien est complètement paumé. Si on a deux sous de jugeote, on n'installe pas un laboratoire au milieu de nulle part.

— Mais si. Question de mathématiques. Prenez cent kilos de cette pâte noire. Celle que les paysans obtiennent après avoir incisé les pavots. Vous me suivez ?

J'opinai du chef.

— Vous la faites bouillir pour en faire de la morphine base. Très simple. Ça donne une espèce de sucre brun. Vos cent kilos sont réduits à trente-cinq. C'est à l'étape suivante que l'affaire est délicate. C'est là qu'il vous faut un labo. Si vous ne vous plantez pas, vos trente-cinq kilos de morphine base donnent disons trois kilos d'héroïne pure. Mais ça vaut mille fois plus que votre pâte noire.

« A votre avis, me demanda-t-il en grimaçant, qu'est-ce qui est plus facile à transporter ? Cent kilos de pâte noire ou trois kilos de poudre blanche ?

C'était un argument de poids. Hinckley, mon patron à la CIA, devait être au courant. En fait, sachant comment il contrôlait l'accès à Long Tien et menait son antenne, ce mafieux n'avait pu y arriver qu'avec son autorisation. Fermions-nous les yeux sur l'installation par la mafia d'un laboratoire d'héroïne sur son terrain ?

— J'avoue avoir du mal à comprendre. Vous savez qui est le patron à Long Tien, n'est-ce pas ?

Grady me regarda avec les yeux d'un homme politique à qui un journaliste vient de

poser une question particulièrement stupide.

— Vous plaisantez ?

— Si par hasard vous aviez raison, comment croyez-vous que ces gentils gars de la CIA vont réagir si vous jouez l'éléphant dans un magasin de porcelaine ?

Grady se rapprocha de moi, plus rapace que jamais.

— Je vais vous dire deux choses, Pete. Premièrement, j'ai raison. Deuxièmement, les mecs de la CIA peuvent se carrer leurs réactions où je pense.

Au bout de la salle, Tommy Quatre-Doigts se préparait à partir. Mine de rien, Grady l'avait déjà repéré. Tommy sortit sous bonne escorte. Il avait du pain sur la planche.

Kevin lui donna deux minutes puis murmura :

— Je me tire.

Il était en route pour sa filature.

Je restai seul à me débattre avec les conséquences de ce que j'avais appris sur mon compagnon de voyage de retour de Long Tien.

Les traces de pâte dans l'avion plus la découverte à la Rose Blanche étaient déconcertantes. Après tout, je n'avais que du mépris pour ces drogues et pour ceux qui en faisaient usage. Cependant, il devait y avoir là un schéma plus vaste, dont j'ignorais l'étendue. Ça devait être suffisant pour expliquer la volonté de Hinckley d'ignorer ce qui se déroulait à Long Tien.

Je me trouvais désormais confronté à un second dilemme. Si mes premières conclusions étaient correctes, ne devrais-je pas prévenir Hinckley que nos amis des stups savaient ce qui se passait dans sa boutique ?

C'est alors que je songeai à Billy Bob, probablement assassiné par des tueurs de Vang Pao. Les jeux d'équipe ont leurs limites. Je demandai au barman de me servir un autre verre.

*

Le lendemain, peu avant midi, sacrifiant au protocole, je me rendis dans les bâtiments de la CIA pour rendre compte officiellement de la fin de ma mission. Comme l'idée de recruter le commandant du GRU émanait de Washington et non de Vientiane, mon échec n'affectait en rien la façon dont Hinckley menait sa barque. Il se montra donc, selon ses critères, tout à fait chaleureux quand j'entrai dans son bureau pour lui faire mes adieux.

— Langley ! s'exclama-t-il avec cette expression affligée que les chefs d'antenne prennent volontiers quand ils se tournent vers la Mecque du renseignement. Si seulement ces types apprenaient à faire confiance aux hommes de terrain. En l'occurrence, on aurait épargné bien du temps et de l'argent s'ils nous avaient demandé notre avis.

La sonnerie d'un de ses téléphones retentit. Je compris à sa façon de décrocher qu'il s'agissait de sa ligne privée sûre.

— Échelon, fit-il.

C'était manifestement la deuxième partie d'un code de reconnaissance assurant

l'interlocuteur qu'il parlait à la bonne personne. Le visage inexpressif de notre Cavalier Pâle ne trahit rien. Je remarquai toutefois qu'il triturait son crayon entre ses doigts. Il finit par le casser.

— Bon, voici ce que vous allez faire, ordonna-t-il. Isolez l'avion. Personne à moins de cent mètres. Si on tente d'utiliser la radio de bord, brouillez-la. Je ne veux aucun contact avec ce type, pas la moindre négociation avant mon arrivée.

— Désolé, Lind, fit-il après avoir raccroché, il faut que j'y aille.

Il était dans l'encadrement de la porte quand il s'arrêta et se retourna.

— Au fait, ne m'avez-vous pas dit que vous étiez arrivé de Thaïlande avec un type des stups ?

— Ouais. Un type du nom de Kevin Grady.

— Alors, vous feriez mieux de m'accompagner. Je pourrais avoir besoin de vous. A l'aéroport. Terminal d'Air America. Vite, dit-il au chauffeur.

— Que se passe-t-il ? demandai-je tandis que nous sortions en trombe du bâtiment.

— Ce crétin des stups vient de monter de force dans un avion d'Air America, arme au poing. Il prétend qu'il y a de l'héroïne dans les soutes. Il veut saisir l'avion et arrêter un Laotien qui se trouve à bord.

Hinckley ressemblait un peu à ces créatures marines qui replient leurs tentacules en cas de danger. Il rentrait en lui-même ; sa rage était froide, comme distanciée, et beaucoup plus dangereuse que les explosions de colère des plus passionnés d'entre nous.

— Et s'ils transportent vraiment de l'héroïne ?

— Ce que cet avion transporte n'a aucune espèce d'importance. Une chose compte : empêcher cet imbécile, tout bien intentionné qu'il soit, de saborder nos étroites relations avec le général Vang Pao et de mettre en péril l'aide qu'il nous apporte.

Le reste du chemin, il ne quitta pas la route des yeux, réfléchissant à la tactique qu'il allait employer. Le chauffeur nous conduisit jusqu'au parking de l'avion sur le tarmac. Deux Laotiens munis d'AK-47 et un officier de la CIA en treillis montaient la garde à cent mètres du DC-3. Hinckley sortit et alla tout droit jusqu'à lui.

— Alors ?

— L'avion est arrivé de Long Tien il y a trois quarts d'heure environ. Le pilote s'est rendu au bâtiment administratif pour régler les papiers. Pendant ce temps-là, ce gars est monté dans l'avion et...

— Comment a-t-il réussi à entrer dans la base ?

— Il a montré sa plaque au contrôle. Apparemment, une fois dans l'avion il a menacé le Laotien de son arme et...

— On le connaît, ce Laotien ?

— Un des gars que Vang Pao a envoyés pour surveiller ce qu'il y a là-dedans.

— Continuez, grommela Hinckley.

— Apparemment, le gars dit au Laotien qu'il appartient à la brigade des stups et qu'il est en état d'arrestation. Il lui passe les menottes et l'attache à une conduite du fuselage. Quand le pilote revient, il lui dit qu'il saisit l'avion parce qu'il transporte de l'héroïne, qu'il arrête le Laotien, puis il ordonne au pilote de décoller et de se rendre à Tan Son Nhut, à Saigon. Le pilote répond : Pas de problème, mais qu'il doit aller remplir les

documents de plan de vol pour qu'on l'autorise à décoller. C'est comme ça que nous avons su ce qui se passait.

— De quelle autorité se réclame-t-il exactement ?

— Il dit qu'il appartient à la police fédérale, répression de la drogue.

— Depuis quand la brigade des stups a-t-elle pouvoir d'opérer sur le sol laotien ?

— C'est probablement pourquoi il veut emmener l'avion en territoire militaire américain à Saigon.

— Probablement. Combien de personnes au courant ?

— Lui, le pilote, le Laotien, nous. Et eux s'ils comprennent ce qui se passe, ce dont je doute, ajouta-t-il en désignant les gardes.

— Bien. Mon téléphone, ordonna-t-il à son chauffeur.

C'était un appareil portatif qui fonctionnait en circuit fermé. Utilisé par la sécurité américaine, il pouvait se brancher sur le système mondial de communication militaire.

— Allez, venez, me dit Hinckley. Voyons si un petit sermon suffira à raisonner ce monsieur.

— Faites attention, avertit l'officier, il menace de se servir de son arme si on essaie d'intervenir.

— S'il est bien ce qu'il prétend, il ne peut être fou à ce point, lança Hinckley en se dirigeant vers l'arrière du DC-3 où se situait la porte.

Grady attendait en haut de la passerelle, son P. 38 braqué sur nous.

— Arrêtez, ordonna-t-il en montrant sa plaque. Police fédérale, cet avion est saisi.

— Ben voyons ! rétorqua Hinckley en continuant d'avancer sans la moindre hésitation. Je suis le chef d'antenne de la CIA au Laos et vous êtes dans cet avion en violation patente de vos ordres et de votre pouvoir. Relâchez immédiatement cet homme, quittez l'avion et rentrez à Bangkok. Sinon je vous colle en état d'arrestation et vous expédie à Saigon.

Hinckley grimpa les marches avec un sourire sardonique qui intimida Grady, lequel recula de quatre ou cinq pas.

Une fois dans le DC-3, je vis le Laotien dans le couloir, près du cockpit, les mains attachées à un rail au-dessus de la tête. Le long du mur, une douzaine de cartons. Deux avaient été déchirés et leur contenu, des boîtes orange et bleu de lessive Tide, jonchait le sol. Elles gisaient aux pieds de Grady, le dessus arraché. Il y avait de la poudre blanche par terre.

— Arrêtez, ordonna Grady. Un pas de plus et Langley pourra graver un nouveau nom sur son mur des martyrs.

Cette fois, Hinckley obtempéra. A peu près au même moment, j'eus la sensation que Grady me reconnaissait. Il s'apprêta à dire quelque chose mais se ravisa. De toute façon il n'avait pas besoin de parler pour exprimer sa pensée. Ses yeux le faisaient pour lui.

— Quelle folie vous a conduit à agir ainsi ? demanda Hinckley. Savez-vous qui est l'homme que vous avez ligoté comme un vulgaire criminel ? C'est le colonel Li Ten Hua, bras droit du général Vang Pao, commandant en chef de la II^{e} région militaire au Laos.

— Il pourrait être la reine d'Angleterre que je n'en aurais rien à secouer, grommela Grady.

La comparaison était pour le moins inopportune, mais, avec les Irlandais, il ne faut pas espérer autre chose.

— Pour moi, poursuivit Grady, c'est un passeur de drogue et il est en état d'arrestation. Vous voyez cette poudre ? fit-il en donnant un coup de pied dans une des boîtes, c'est de l'héroïne. De l'héroïne pure.

Si je me fiais aux calculs, il venait de déverser plusieurs milliers de dollars sur le sol gras de l'avion.

Je regardais la poudre. C'était la première fois que j'en voyais, je ne pouvais donc être certain de ce que c'était. Mais, en tout cas, ce n'était pas du détergent.

— En ce qui me concerne, fit Hinckley, ça peut être de l'héroïne ou de la farine à pizza, je m'en contrefiche. C'est la propriété d'un allié vital du gouvernement américain dans la guerre qui se déroule ici. Vous avez outrepassé votre autorité en montant à bord de cet avion pour arrêter un membre d'une nationalité étrangère dans son pays.

— Certainement pas, répliqua Grady. Ceci est un avion immatriculé aux États-Unis, propriété d'une société américaine agissant pour le compte d'une agence du gouvernement américain faisant du commerce international et transportant une substance sous contrôle, en l'occurrence de la drogue, dans l'intention de distribuer ladite drogue en violation du code pénal américain, article 21, paragraphes 1952-2.

Grady s'interrompit juste assez pour donner à son visage une expression ironique.

— Vous devriez le relire, Hinckley.

Je ne sais si ce langage de juriste fit réfléchir Hinckley ou s'il cherchait juste à éviter la confrontation, en tout cas il fit momentanément machine arrière.

— Je vais vous expliquer quelque chose qui vous a peut-être échappé dans votre zèle à faire respecter la loi, dit-il à Grady. Nous avons au Viêt-nam cinq cent mille hommes qui se battent et qui meurent. Les renseignements que nous fournissent le général Vang Pao et ses hommes sont vitaux pour la survie de ces garçons. Cela est beaucoup plus important que les efforts, aussi louables soient-ils, que vous pouvez mettre en œuvre pour stopper le trafic de drogue. C'est une question de sécurité nationale et ça prend le pas sur vous. Point final.

— Question de sécurité nationale ? aboya Grady. Savez-vous à qui est destinée cette drogue ? Aux GI. Ça va en faire des zombies. Comme ça, quand les Viets se pointeront, ils n'auront aucun mal à en faire de la chair à saucisse : ces pauvres gosses seront tellement défoncés qu'ils ne sauront même plus de quel côté de leur M-16 sortent les balles. Cet avion et cette came sont à moi. Point final.

Hinckley prit son téléphone portable et tapa son code.

— J'ai essayé de vous raisonner, mais manifestement j'ai échoué, l'informa Hinckley. J'appelle donc le commandement militaire pour qu'il nous transfère sur le directeur de cabinet du ministre de la Justice, votre chef suprême. Profitez-en, parce que après un tel fiasco, ça m'étonnerait que vous traîniez longtemps vos guêtres aux stups. Je vais faire en sorte qu'il vous ordonne de relâcher votre prisonnier et de rendre cet avion immédiatement et que vous quittiez le Laos sans délai.

Les choses se déroulèrent ainsi. Hinckley parla au directeur de cabinet, lui expliqua la situation puis passa l'appareil à Grady. Kevin devint pâle comme la mort en entendant

Washington tout confirmer mot pour mot. Pauvre Kevin, on l'avait trahi au nom de l'intérêt national.

Dans le monde dans lequel j'ai évolué pendant trente ans, la trahison est monnaie courante, au point que nous en reconnaissons les signes avant-coureurs aussi aisément que ceux d'un rhume. Ils s'inscrivaient sur son visage en lettres de tristesse et de douleur, et sur son corps qui avait perdu toute passion.

— Donnez votre P. 38 à Lind, ordonna Hinckley. Il va vous escorter jusqu'à Bangkok et vous le rendra une fois là-bas.

*

Grady resta silencieux jusqu'à ce que nous ayons franchi la douane à Bangkok et que je lui aie eu remis son arme de service. Pendant tout le voyage dans l'avion spécialement affrété par Hinckley, il rumina sur son siège, émettant des ondes de colère et de frustration.

Enfin, tout en glissant son P. 38 dans son sac de voyage, il parla.

— Écoutez-moi bien, Lind, Tuttle, ou que sais-je encore... que je ne vous retrouve pas en travers de mon chemin. Parce que, la prochaine fois, j'aurai votre peau, quoi qu'il m'en coûte. Le petit couplet patriotique de votre copain Hinckley ! s'exclama-t-il avant de cracher par terre. Cinq cent mille GI ! Si vous avez avalé ces conneries, vous êtes un enfant de chœur ou le roi des cyniques. Et vous avez menti comme un arracheur de dents quand vous m'avez dit n'avoir jamais vu Tommy Quatre-Doigts à Vientiane. Vous et Hinckley avez même probablement déjeuné avec lui.

Il se balança sur ses talons et me regarda fixement.

— Votre Mr. Hinckley est pourri jusqu'à la moelle. Et vous aussi, mon vieux. Sauf que lui, il le sait. Vous, vous n'avez pas encore compris.

Panama 1968-1980

RÉCIT DE LIND

Lorsqu'on descend l'Avenida Domingo Diaz pour entrer au cœur de la ville de Panama, on croise une statue de Theodore Roosevelt sur un socle de granit jaune de sept mètres de haut. Ses yeux de bronze sans vie dominent la colline qui mène à la baie de Panama et à l'entrée Pacifique du canal symbolisant sa ténacité indomptable et sa vision du destin de l'Amérique comme grande puissance. Pendant des années, les touristes américains ont vu en cette statue l'expression de la gratitude du peuple panaméen envers ce grand homme.

Ils se trompaient, hélas. Les nationalistes panaméens ont traditionnellement considéré le héros de la colline San Juan avec l'affection que les habitants de Budapest portaient à Staline.

Comme tout Américain qui se respecte, j'ai remarqué et admiré cette statue en arrivant à Panama en voiture pour la première fois de ma vie en mars 1968, peu après mon retour de Vientiane. Ce matin-là, ma mission était d'apporter modestement une réflexion moderne à la vision rooseveltienne des relations de grand frère à petit frère qui unissaient nos deux nations. Lyndon B. Johnson avait récemment prononcé la mort de l'Allianza por el Progreso de John F. Kennedy. Selon lui, l'échec était dû au fait que les oligarchies latines censées la soutenir la sabotaient tranquillement. Nous allions donc aider l'Amérique latine en passant par les forces militaires. C'étaient elles, affirmait le Pentagone, qui constituaient les fondations inébranlables sur lesquelles bâtir une nouvelle Église démocratique au sud de nos frontières. Les militaires nous appartenaient. Nous les avions entraînés. Nous leur avions fourni leurs jouets. Issus pour la plupart de la petite et moyenne bourgeoisie, ils considéraient d'un œil favorable la nécessité d'une réforme démocratique.

Or, si l'armée devait être la vague du futur en Amérique latine, la CIA devait quant à elle s'assurer de prendre le train en marche suffisamment tôt. Le mot d'ordre était simple : observer soigneusement les jeunes sous-officiers de chaque nation concernée, puis tenter de recruter dans chaque pays les deux ou trois éléments les plus prometteurs.

Si notre première sélection était bonne, on pouvait raisonnablement penser que, dix ou quinze ans plus tard, nos recrues émergeraient à un poste de haut commandement. De militaires clefs, ils deviendraient hommes clefs, installés bien au chaud dans la poche de la CIA. Mon boulot consistait à passer en revue les candidats les plus prometteurs en vue d'un recrutement au Panama, puis de tenter d'en amener au moins un à travailler pour nous.

Je roulai sur la Via España, puis dans le centre commercial de la ville pour me rendre à l'hôtel Continental où j'enfilai la tenue du parfait touriste : pantalon kaki, chemise bariolée à fleurs multicolores qu'on aurait crue dessinée par un styliste en plein trip de LSD.

La chaleur était intenable. Ici, on mesure ainsi la température : chaud, bouillant, brûlant. Nos agents résidents prétendent que, pour survivre à Panama, il faut deux choses : l'air conditionné et une bonne dose d'amnésie. On voit d'emblée l'intérêt de l'air conditionné ; apprécier les bienfaits de l'amnésie exige un peu de temps, je m'en suis aperçu.

La CIA jouit à Panama d'un statut très particulier. Nous avons l'inévitable chef d'antenne rattaché à l'ambassade en tant que deuxième conseiller commercial ou autre. Mais les véritables affaires se traitent à Corozal, base militaire en bordure du canal non loin du cimetière où sont enterrés des centaines de Zoniers, ces Américains qui travaillaient pour la Compagnie du canal. Corozal comprend un laboratoire consacré aux maladies tropicales, divers autres services médicaux ainsi qu'une clinique vétérinaire. Bref, une excellente couverture à nos activités.

Joe Topanga, le chef d'antenne, m'avait préparé des dossiers sur sept jeunes diplômés de deux instituts, l'Académie militaire fédérale mexicaine et l'École militaire de Chorrillos à Lima. La CIA considérait ces deux écoles comme la pépinière d'où sortiraient les futurs chefs militaires d'Amérique latine.

Sur les sept diplômés, cinq avaient reçu de petites sommes contre de menus services comme informateurs. C'était essentiellement une façon de leur suggérer ce qu'auraient à gagner ceux sur qui tombaient nos bienfaits.

Nous les avions surveillés, enregistrant l'évolution de leur carrière, nous constituant peu à peu des dossiers sur tous les potins que l'on pouvait glaner. Comme on trouve encore plus facilement des potins à Panama que du whisky à Dublin, ces dossiers étaient plutôt épais. Sans compter que le fait même que cinq sur sept s'étaient montrés prêts à jouer les indicateurs témoignait d'un degré de vénalité qui augurait plutôt favorablement du futur.

La lecture des documents me prit l'essentiel de la journée. Sur les sept, deux candidats potentiels se détachaient. Le premier était capitaine de la Garde nationale à Colon, à l'entrée Atlantique du canal. Il semblait grimper rapidement. Il appartenait à une bonne famille dans la déveine, ce qui expliquait sa décision d'entrer dans l'armée et son empressement à accepter nos petites enveloppes. Respecté par les Américains qui avaient travaillé avec lui, il gravissait régulièrement les échelons de la Garde nationale. Sur le plan personnel, il était plus que sérieux, marié, deux enfants ; personne n'avait pu déceler la moindre tache.

Les Panaméens ont une curieuse coutume locale qu'ils appellent la « Virée culturelle du vendredi soir ». Il est entendu tacitement que, ce soir-là, papa prend le large. Libre de son temps, il peut sortir avec sa maîtresse ou sa secrétaire, courir les filles des bars, jouer au poker, se soûler avec des copains et rentrer à n'importe quelle heure pour s'écrouler sur le lit conjugal. On ferme les yeux.

Carlos Rodriguez-Lara, notre recrue potentielle, ne manquait jamais de se glisser au lit avec son épouse tous les vendredis soir à 9 heures. C'est dire que lui était sérieux.

En apparence, notre second candidat était moins prometteur. Il venait d'être promu sous-lieutenant et avait déjà passé l'âge. Il était officier du renseignement dans la province de Chiriqui au nord du Panama, le long de la frontière costaricienne.

Région élevée, bien arrosée, au sol riche et fertile, Chiriqui est le grenier du Panama. Cette province comprend l'archipel Bocas del Toro où United Fruit possède des milliers d'hectares de bananiers, certains directement, d'autres en métairies. La tâche essentielle de notre homme consistait à éliminer les syndicalistes qui tentaient d'organiser les paysans et les métayers travaillant dans cette entreprise. A en croire les informations contenues dans les dossiers, il y parvenait avec une habileté considérable et une brutalité effrayante.

Contrairement au capitaine Rodriguez-Lara, rien ne parlait en faveur de cet homme sur le plan moral. De plus, sa carrière n'était pas fulgurante, loin de là. Une fois rentré du Pérou, diplôme en poche, il avait attendu huit mois son affectation parce qu'il ne possédait pas les relations familiales, politiques ou sociales requises. Une fois officiellement recruté, il avait dû se contenter d'une solde de sergent malgré son diplôme et accepter un poste dans la patrouille chargée de régler la circulation à Panama, tandis que ses collègues servaient déjà dans des armes fort prisées. Mais il se produisit à cette époque un incident qui me laissa penser que Manuel Antonio Noriega pourrait bien être exactement l'homme que nous cherchions.

L'évêque de Panama était un bel homme qui portait sa mitre avec classe. Il s'appelait Tim McGreavey. Malgré son nom, c'était un Panaméen, descendant en deuxième génération d'un Américain qui avait travaillé à la construction du canal, épousé une fille du cru et s'était installé au Panama. La faiblesse cardinale de Tim était la chair. Il adorait les jolies femmes, attitude parfaitement louable en soi mais peu recommandable lorsqu'on porte la robe violette. A l'instar de nombreux Panaméens, il affichait aussi un goût prononcé pour le whisky.

Un soir qu'il roulait fort tard dans les rues de la capitale, il heurta une vieille dame qui mourut sur le coup. Or, il était en compagnie d'une jeune fille d'excellente famille, et le rapport de police le décrivait dans un état de sobriété douteux. Compte tenu de la gravité de l'incident, le premier flic arrivé sur les lieux envoya un SOS à son chef, Manuel Noriega.

Il trouva l'évêque installé dans la voiture de patrouille, le visage décomposé. La jeune fille était à côté de lui, en pleurs. Un des hommes de patrouille photographiait la scène à qui mieux mieux.

Noriega saisit d'emblée toutes les potentialités de l'affaire. Il ordonna au policier de cesser de photographier et de lui apporter les négatifs à son bureau de lendemain matin. S'approchant du prélat, il lui aurait dit : « Éminence, c'est une terrible tragédie. Rentrez à l'évêché avant l'arrivée des badauds. Nous allons raccompagner cette jeune demoiselle chez elle. Laissez-moi faire. Je m'occupe de tout. »

On attribua la mort de la vieille dame à un chauffard ayant pris la fuite. Le lendemain matin, Noriega remit discrètement les négatifs de l'accident au prélat encore sous le choc. C'était l'escamotage classique et sans bavure d'un incident fâcheux. A un détail près : quelques jours plus tard, Noriega avoua à son contact panaméen qu'il avait conservé les cinq négatifs les plus compromettants. Si Noriega avait à l'avenir besoin d'un ami dans la hiérarchie catholique panaméenne, il savait où le trouver.

C'est par l'entremise de son demi-frère, source régulière de potins et de

renseignements, que Noriega avait travaillé occasionnellement pour nous au Panama. Quand il partit à l'Académie militaire de Lima, nous l'employâmes plus régulièrement, mais toujours en passant par son demi-frère. Par exemple, il nous faisait ça et là un rapport sur les instructeurs qui enfourchaient le cheval castriste, ou sur ses camarades qui se vantaient d'être marxistes. Il avait pour instructions de fréquenter de près certains d'entre eux, de les connaître dans les moindres détails. Nous avions dans l'idée de classer tel ou tel Colombien ou Bolivien dans nos archives de façon que, vingt ans après, nous disposions d'un portrait exact du type s'il devenait directeur adjoint du renseignement dans son pays.

— Le chef d'antenne à Lima semble avoir apprécié son travail, fis-je remarquer à Joe Topanga alors que je le priais de me parler de Noriega.

— A juste titre. Ce type est malin et il se donne du mal. C'est aussi une espèce de Dr Jekyll et Mr. Hyde. Vous avez lu le rapport sur la façon dont il a tabassé cette pauvre pute ?

Effectivement. Un soir de bordée avec d'autres cadets dans une sorte de bar-bordel, Noriega avait demandé à une jeune fille, qui venait d'en finir avec un de ses amis, de s'occuper de lui. Elle avait refusé, le prenant apparemment de haut. Noriega était devenu fou. Quand la police arriva, il s'acharnait encore sur elle. Il fallut notre intervention pour que les gardiens de la paix minimisent l'affaire et qu'il ne soit pas viré de l'Académie.

Je saisis le dossier et le soupesai comme si je pénétrais l'esprit de cet homme. Jusqu'à un certain point, recruter un agent est un jeu de devinettes où le timing est vital. Au tennis, il faut frapper la balle avant qu'elle soit au sommet de sa course. Là, c'est pareil. Il faut recruter un agent pendant son ascension, lorsqu'il est encore vulnérable et pourra tirer profit de votre offre. Si on attend trop, il peut ne plus avoir autant besoin de vous et du Grand Homme blanc. Il aura compris qu'il peut se débrouiller seul et les enchères grimperont très haut.

Au regard de ces faits, il était clair que Manuel Antonio Noriega était dévoré d'ambition ; cela crevait les yeux. Son dossier offrait la panoplie idéale de toute recrue : frustrations, faiblesses psychologiques, besoins, vulnérabilités. Manuel Noriega voulait réussir, quel qu'en fût le prix pour lui, son entourage, ses supérieurs ou ses subordonnés.

— Joe, je crois que nous devrions tenter le coup.

— C'est un pari, me prévint-il. Il est rusé, dur et avide. Il est également retors et totalement amoral.

— Incroyable, dis-je en riant. Vous venez de faire le portrait de l'agent idéal. Nous n'avons plus qu'à envoyer une demande officielle de recrutement à Washington.

*

La première étape du recrutement consistait à fournir à Langley les questionnaires personnels 1 et 2. Le premier concernait les renseignements biographiques complets. Le second couvrait des zones plus subjectives, évaluations psychologiques des forces et faiblesses de la recrue potentielle, impressions sur son caractère. Ces questions, les plus incisives, étaient liées au souci principal de la CIA dans tout recrutement : le contrôle.

Quelles étaient les motivations de notre recrue potentielle ? L'argent ? Les femmes ? Les garçons ? La haine pour son patron ? L'impression d'avoir été trompé et oublié par la société ou ses employeurs ? La déception politique ? Qu'est-ce qui, dans tout ça, allait permettre de le contrôler efficacement ?

Il paraissait d'emblée clair que nous contrôlerions Noriega grâce à deux éléments : des émoluments directement proportionnels à son rôle, et notre aide dans son ascension vers le pouvoir.

Remplir cette paperasse demandait un travail long et fastidieux. Comme je le faisais systématiquement depuis le début de mes missions à l'étranger, j'essayais tous les trois jours de téléphoner à Sarah Jane, ma femme.

Nous nous étions rencontrés grâce à un rendez-vous surprise alors que j'étais en première année de fac à Yale. Comme on disait dans les feuilletons de l'époque, ce fut le coup de foudre. Romantique à souhait, en tout cas ; pour le reste, il fallait d'abord passer devant le maire et le curé. Avec les meilleures intentions du monde, mais sans doute à tort, nous avons respecté la tradition.

En annonçant notre mariage, les chroniques mondaines du *New York Times* et du *Louisville Courier Journal*, feuille de chou de sa ville natale, me dirent « employé au ministère de la Défense ». Je lui expliquai mes véritables fonctions pendant notre lune de miel dans les Bermudes. La véritable identité de mon employeur ne la surprit ni ne la choqua. Je crois qu'elle avait déjà deviné, probablement grâce à un petit coup de pouce de certaines de ses amies de Vassar travaillant pour l'Agence.

Cela posé, elle ne savait pas grand-chose de mes activités proprement dites. Étant donné mes origines espagnoles, elle supposait qu'elles concernaient les affaires latino-américaines, mais c'était tout. Les agents de la CIA et leurs épouses sont contraints d'inventer d'autres sujets de conversation à table que l'éternel : « Alors, comment ça s'est passé au bureau, aujourd'hui ? »

Lorsque je partais en mission à l'étranger, elle savait rarement pour où et pour combien de temps. Elle ignorait par exemple que je me trouvais en ce moment au Panama et ce que j'y faisais. Il y avait peu de chances qu'elle le découvrît, d'ailleurs. Mes passeports, soit à mon nom, soit à des pseudonymes attribués par Langley, étaient conservés dans le coffre de mon bureau : nul ne pouvait donc examiner les tampons et visas pour connaître mes destinations passées.

Naturellement, en bon mari et en bon père, je rapportais des souvenirs de mes voyages pour Sarah Jane et nos trois fils, achetés inévitablement en duty-free.

Cette double vie obligatoire a presque immanquablement des conséquences perverses sur la personnalité et le comportement. La vie clandestine d'un agent n'est pas réelle ; ce qui s'y passe n'existe pas pour sa vie transparente. Et l'irréel ne compte pas. Les règles gouvernant notre existence dans la réserve ne s'appliquent pas dans le monde clandestin. S'il fallait résister aux tentations dans le monde vert et aseptisé des beaux quartiers de la Virginie, on pouvait y céder sans angoisse dans le monde du faux-semblant. C'était peut-être mal, mais c'était humain.

Un jour qu'un de mes supérieurs à Berlin et moi-même évoquions l'état d'esprit des espions, il me dit : « Les adultères ne font pas forcément de bons espions, mais les

espions font toujours de bons adultères. » Je me suis aperçu à l'usage qu'il y avait beaucoup de vérité là-dedans. Regardez Kim Philby, maître espion anglais. Il n'a jamais été plus épanoui sexuellement qu'en cocufiant quelqu'un, un ami intime, de préférence.

Bref, je dois reconnaître que Sarah Jane a toujours accepté avec bonne grâce les contraintes et les menaces que ma carrière imposait. C'était une Dabney de Virginie dont le père s'était installé à Louisville pour reprendre la distillerie Brown Forman. La notion de service, du gouvernement ou de la Confédération, était bien ancrée dans la tradition familiale. Ajoutez à cela qu'elle avait ses propres revenus ; nous savions donc que nous n'aurions pas à nous contenter de la vie étriquée d'un traitement de fonctionnaire.

Mes coups de fil rituels étaient pour Sarah Jane l'occasion de me faire l'inventaire des petits événements d'ordre domestique : Jonathan, notre aîné, avait fait gagner son équipe grâce à un coup superbe lors du premier match de base-ball de la saison ; Mrs. Emerson, institutrice de cours moyen de Tony, notre second fils, se plaignait de sa dissipation en classe ; le dîner annuel du Rotary aurait lieu dans trois semaines au Hilton de Washington. Cravate noire, bien sûr. Elle espérait que je serais rentré à temps.

La nécessité m'obligeait à un discours d'une banalité affligeante : j'allais bien, le travail avançait, il faisait beau – ce qui, à Panama, n'était pas le cas. Nous terminions inévitablement la conversation en protestant de notre affection. Je raccrochais pour m'engouffrer dans la chaleur oppressante de Panama et m'offrir le meilleur dîner possible aux frais de la princesse ou regarder les feuilletons espagnols devant un plateau télé dans ma chambre d'hôtel à l'air conditionné. Cette dernière option l'emportait souvent.

*

Dans l'éventualité où Washington nous autoriserait à tenter de recruter Noriega, il serait de mon ressort d'établir le contact, et de le convaincre du bien-fondé d'émarger à la CIA. Nos agents locaux font rarement office de sergents recruteurs. Ainsi, en cas de refus, le contact peut quitter la ville par le premier avion, laissant le gars incapable de désigner un seul visage familier comme agent de la CIA.

Pour me préparer à cette tâche, je décidai un matin d'en savoir un peu plus sur l'enfance de Noriega. L'imaginer enfant pourrait m'aider à l'avenir.

Personne n'avait la moindre idée de l'endroit où était né Noriega. Sa mère était morte quand il avait deux mois. Son père et elle ne s'étaient jamais mariés, ce qui à l'époque était plutôt courant au Panama. Quand la mère de Noriega mourut, son père s'en alla tout simplement. Élever un nourrisson était au-dessus de ses forces.

Avant de partir, il confia quand même l'enfant à sa marraine, une maîtresse d'école célibataire, Luisa Sanchez, dont la véritable vocation était d'élever des orphelins. Mama Luisita, comme l'appelaient les enfants, installa sa couvée au deuxième étage d'un immeuble du bas quartier de Terraplen, en front de mer. C'était une lourde bâtisse vert vif avec des balcons à chaque fenêtre. Elle avait dû abriter de riches familles panaméennes à l'époque où les Français essayaient de creuser le canal sous la houlette de Ferdinand de Lesseps.

La baie de Panama était juste de l'autre côté de la rue. Les ordures souillaient l'eau.

Une demi-douzaine de *dangas*, ces bateaux de pêcheurs tout en longueur, battaient contre l'ancrage, attendant la tombée de la nuit pour sortir à la recherche de bars, de *huachinangos* et de sardines. A quelques mètres de la jetée, un appontement fait de piliers branlants entourés de vieux pneus avançait dans la mer. Un *bolinchero* solitaire débarquait ses crevettes sur le ponton glissant à cause des algues.

Au coin de chez Mama Luisita, il y avait un bar où deux jeunes femmes se remettaient d'une nuit prospère et épuisante. J'entrai prendre une bière en songeant à ma recrue.

Quand j'eus achevé mon verre et discuté avec ces dames, je décidai de marcher jusqu'à l'Instituto Nacional où Noriega avait passé six ans. Je me dis : après tout, je n'ai qu'à me faire passer pour un prof de lycée en visite au Panama et curieux de voir comment ça se passe ici.

Le proviseur fut ravi de me piloter. Il m'expliqua que l'institut était subventionné par l'État. L'essentiel des élèves était d'extraction modeste et de peau sombre. Les rejetons des *rabiblancos*, comme on nommait les membres des classes riches et dirigeantes, fréquentaient deux écoles catholiques, LaSalle et Saint-Augustin. Les frais de scolarité s'élevaient à cinq dollars par semestre. Seuls les meilleurs étaient admis.

Cela signifiait que Noriega était un élève brillant, mais aussi que, si cet orphelin miséreux s'était fait accepter ici, son ambition démesurée ne datait pas d'hier. Or, l'ambition était une des qualités bien appréciées chez une recrue de la CIA.

Après la visite, le proviseur me laissa fouiller dans la bibliothèque de l'école. Je n'eus aucun mal à trouver un exemplaire du livre de l'année de Noriega. Quel enfant sévère ! Cela dit, à l'époque, il était assez beau, dans le genre sombre et vaguement menaçant. Il avouait une passion pour les filles et la cuisine chinoise ; sa chanson préférée était « Retour à Sorrento ». Il voulait être psychiatre ou président de la République. Il semblait ne pratiquer aucun sport en dehors de l'école. Dans les activités extrascolaires, on notait qu'il était au comité directeur du Movimiento Estudiantil Vanguardia, groupe typique d'étudiants latins qui brûlait de ferveur nationaliste anti-gringos.

Replaçant l'album sur l'étagère, il me vint à l'esprit que la vie allait porter quelques coups sévères à ce jeune homme solennel et plein d'espoir dont je venais d'étudier le portrait. Le visage de cet amateur de filles allait bientôt être rongé par l'acné et elles éprouveraient pour lui de la répulsion. Il lui faudrait aussi renoncer à la médecine et à la psychiatrie. Sa pauvreté et sa bâtardise réduisaient ses rêves à néant.

Je quittai l'école pour errer jusqu'à la Plaza Santa Anna. Du temps où Noriega était étudiant, c'était le bouillon politique de Panama, le lieu où se tramaient les complots, s'organisaient les manifestations, se déroulaient les bannières, se distribuaient les tracts avant chaque manif. Les gosses des instituts y venaient respirer presque quotidiennement le parfum grisant du mécontentement politique. C'était leur deuxième école, celle de la rue. Cette place triangulaire et grouillante entourée de lauriers et de tamaris offrait en son centre une réplique du temple des vestales. Au bout de la rue, le Bazaar Frances, grand magasin le plus chic de la capitale.

Cette rogne s'exprimait dans un café contigu à la grand-place. Au premier étage, il y avait une salle de billard où Noriega jouait avec ses amis pour dix *cents* de l'heure la table.

Ils étaient si pauvres qu'ils partageaient les frais et prenaient une queue à plusieurs. L'ironie veut qu'aucun de ces fervents anti-Yankees ne sût le véritable nom de leur troquet, surnommé café Coca-Cola à cause de l'énorme panneau publicitaire fixé sur le toit.

Rien dans cette petite virée ne suggérait que j'avais eu tort de sélectionner Manuel Noriega. Son passé lui avait sûrement donné cette sorte de dureté que nécessiterait une collaboration avec nous. Ses élans révolutionnaires d'étudiant étaient un atout ; il pourrait utiliser cette référence pour infiltrer une cible éventuelle.

Deux jours plus tard, peu avant midi, Langley nous envoya son accord. Ce câble m'autorisait à entamer la première étape du processus qui ferait plus tard de Manuel Antonio Noriega l'agent de la CIA le plus important de l'hémisphère occidental.

Il était accompagné d'un message contenant le diagramme codé par lequel Noriega serait désormais connu chez nous, si je réussissais à le recruter : PK/BARRIER/7-7, « PK » pour Panama, « BARRIER » pour nos agents appartenant à la Garde nationale ou à la police panaméenne, et « 7-7 » pour indiquer son numéro d'ordre.

*

C'était une maison basse dans une rue à l'écart de la nationale juste avant d'entrer à David. Elle possédait le mobilier classique des maisons sûres : une table, des chaises, et l'air conditionné, plutôt bruyant. J'avais apporté la seule chose qui manquait, une bouteille de whisky Old Parr.

Nous avions donné l'instruction à Luis Carlos, le frère de Noriega, de l'amener boire un verre sous le prétexte qu'un ami américain voulait le rencontrer. Il devrait s'éclipser discrètement au bout de dix minutes. Suivant les règles de base de la CIA, je n'étais pas autorisé à donner mon véritable nom à Noriega, non plus que celui de la troupe de boys-scouts pour laquelle je travaillais.

On s'en doute, l'histoire était cousue de fil blanc. Si Noriega avait la trempe que je lui soupçonnais, il y avait beau temps qu'il savait à qui lui et son frère transmettaient des renseignements. Il n'avait sûrement pas eu de mal à coller une étiquette à l'Américain qui souhaitait le rencontrer. Mais Langley imposait les règles du jeu, et les mortels de mon acabit ne s'avisaient pas de les discuter.

Noriega et son frère furent ponctuels. C'était bon signe. Je me présentai sous le nom de Jack Brown et nous nous installâmes autour d'un verre. Noriega était petit, presque courtaud, mais il émanait de lui une sorte de force rentrée. Son visage était effectivement marqué par l'acné. Ses cheveux de jais étaient plaqués avec de la gomina. Ses yeux reptiliens, mi-clos, semblaient papilloter en vous regardant. Mais ce qui me frappa, c'est son calme total. Il avait l'air tellement serein que j'avais du mal à imaginer sa tendance à la violence.

Nous devisâmes jusqu'au départ de Luis Carlos. Puis Noriega et moi nous rassîmes et nous servîmes de nouveaux verres de whisky. Noriega me regardait, un léger éclat d'humour dans les yeux.

— Brown, remarqua-t-il, plutôt courant comme nom, chez vous.

— C'est vrai, admis-je en riant. Surtout dans mon métier. Vous savez, lieutenant Noriega...

— Manuel. On m'appelle Manuel.

— Manuel, vous savez sûrement que nous sommes plus que satisfaits du travail que vous nous avez fourni.

Je poursuivis en lui passant de la pommade dans le dos à propos de ses rapports à Lima et à Chiriqui.

— Nous pensons que vous avez de l'avenir dans le renseignement et nous aimerions qu'il se concrétise. Au point que nous pouvons vous aider à réaliser vos ambitions ; il existe des moyens pour ça ; nous sommes prêts à travailler avec vous et pour vous. Nous sommes de ces gens qui peuvent être là quand on en a besoin.

Tandis que l'idée faisait son chemin dans l'esprit de mon interlocuteur, je jouais avec mon verre et faisais tinter les glaçons, essayant de jauger ses réactions. Recruter un homme comme Noriega revient en gros à lui demander de trahir – sa nation, son gouvernement, l'institution à laquelle il appartient. On tente de travestir la réalité par des raisonnements complexes, mais, une fois ôté le déguisement, on se retrouve face à un traître. Les jeunes Américains entrent parfois à la CIA avec l'illusion de devenir un jour un James Bond, d'agir avec audace et témérité pour leur pays. Mais ça n'a rien à voir. En fait, nous amenons les autres, les Noriega de ce bas monde, à faire le sale boulot pour l'argent, l'idéal ou l'amour du risque.

— Par exemple, repris-je au bout d'une minute en choisissant soigneusement mon appât, il existe des écoles militaires spécialisées qui offrent des cours d'espionnage. Elles ont un quota réservé aux officiers d'armées amies. Si cela vous intéresse, nous pouvons vous obtenir une place.

J'avais visé juste. Noriega avait du nez pour ce qui servirait sa carrière, et ce type d'entraînement spécialisé serait excellent sur son CV.

— Vous nous avez été très utile dans le passé et j'aimerais penser que nous pouvons travailler tout aussi efficacement dans l'avenir. Peut-être sur une base plus régulière.

Noriega fit un léger signe de tête. Ça mordait.

— Nous savons à quel point la vie est difficile pour les jeunes comme vous, qui se donnent à fond et ont charge de famille, poursuivis-je. Nous sommes prêts à organiser les choses pour l'avancement de votre carrière. Un jeune officier comme vous mérite de jouer un rôle dans son pays. Nous aimerions que vous y parveniez.

Laïus typique. Ne jamais proposer un échange de bons procédés. Trop grossier. On passe un accord tacite. Il le sait, vous aussi, mais vous êtes de grandes personnes et rien n'est dit. A l'époque, quand Big Brother déboulait pour dire à un jeune officier d'Amérique centrale : «J'envisage de vous compter parmi mes élus », c'était une offre alléchante.

Noriega se leva et se servit un autre whisky. Il fit tournoyer l'alcool dans son verre quelques secondes, perdu dans ses pensées. Puis il leva son verre.

— D'accord.

Ce fut aussi simple que cela. Pas de questions, pas d'états d'âme, de marchandage, de conditions ou de restrictions à nos relations. Il avait pris sa décision, point final. Ça me plaisait. Il était peut-être retors, mais il savait se décider.

Au cours des minutes qui suivirent, nous peaufinâmes les détails de notre nouvel arrangement, puis nous achevâmes nos verres, nous serrâmes la main et Noriega s'en alla en m'offrant son petit sourire mystérieux en guise de cadeau d'adieu. Désormais, il était officiellement appointé par la CIA.

*

Dès mon retour au QG de Langley, je travaillai en coulisses pour remplir mon contrat. Ma première tâche fut de le faire admettre à l'école de renseignements de Fort Gulick près de l'entrée Atlantique du canal, école dirigée par l'armée américaine. Ce premier geste entendait lui montrer que nous tenions parole. De plus, son officier traitant fut chargé de lui glisser un billet de cent dollars à chaque rencontre, prélude aux centaines de milliers de dollars qu'il recevrait par la suite de la CIA. A l'occasion, nous lui demandions un rapport sur un sujet précis, histoire de lui rappeler notre présence. Toutefois, nous nous contentions le plus souvent d'observer et d'attendre.

Les choses se mirent en route beaucoup plus tôt que nous ne l'espérions. Le 11 octobre 1968, pour être exact, quand un colonel du nom de Martinez entraîna la Garde nationale panaméenne à la tête d'un coup d'État et renversa le président récemment élu. Noriega exécuta le coup d'État dans la province de Chiriqui, nous prouvant de façon convaincante qu'il grimpait les échelons.

Son mentor à l'intérieur de la Garde nationale était le colonel Omar Torrijos. La première fois, Torrijos avait fait l'impasse, car il était trop ivre pour y contribuer véritablement. Il réussit toutefois à rester sobre assez longtemps pour organiser son propre coup d'État, expédier le colonel Martinez à Miami, se promouvoir général et s'installer à la tête du pays. Lui emboîtant le pas dans l'ombre sur la route du pouvoir, marchait PK/BARRIER/7-7.

Neuf mois plus tard, tandis que le général Torrijos était en vacances au Mexique, deux de ses camarades tentèrent la même chose. Là-bas, c'est aussi contagieux que la grippe. Noriega, alors responsable de la province de Chiriqui, avait une position clef. Il contrôlait le seul terrain d'atterrissage encore ouvert du Panama. S'il le fermait, Torrijos jouirait au Mexique de vacances éternelles.

Mais il choisit de rester fidèle. Torrijos atterrit sur sa piste dans un avion affrété pour l'occasion et fit grâce à cela un retour triomphal à Panama. La récompense pour avoir sauvé le régime ne se fit pas attendre. Nous n'aurions pu concevoir mieux pour servir nos plans concernant PK/BARRIER/7-7. Il fut promu au grade de commandant et placé à la tête du service de renseignements. L'importance nouvellement acquise de Noriega nécessitait une nouvelle visite au Panama. Mais, cette fois, je serais Jack Lind IV. Il était temps de sortir du placard.

*

Cette fois, Noriega insista pour fournir le whisky et le lieu de rencontre, un petit bungalow de plain-pied aux abords de la capitale qu'il occupait puisque sa femme et ses

enfants étaient toujours à David. J'eus l'impression qu'il était vraiment ravi de me voir. Inévitablement, nous plaisantâmes sur la métamorphose de Mr. Brown en Jack Lind et le fait qu'il avait deviné depuis des années qu'il était en relations avec la CIA.

Puis nous entamâmes la bouteille d'Old Parr. Cet homme absorbait le whisky avec une capacité impressionnante. Nous restâmes des heures, venant petit à petit à bout de la bouteille et grignotant les amuse-gueule épicés préparés par sa cuisinière. Cette nuit-là, nos relations avec Noriega entamèrent une nouvelle phase. C'est à vrai dire à ce jour que remonte notre véritable travail avec lui.

Il était parfaitement lucide sur son nouveau rôle au Panama. Son chef, Omar Torrijos, était en train de faire une découverte importante : il est difficile d'être populaire auprès des gens qu'on tabasse de temps en temps. Il devait trouver un homme de confiance qui se chargerait du sale boulot à sa place, le débarrasserait des dissidents, maintiendrait l'ordre et obligerait les déçus de la politique à filer doux.

Il avait jeté son dévolu sur Noriega, qui comprenait parfaitement le pouvoir que lui conférerait son rôle d'exécuteur des basses œuvres. Si Torrijos voulait un chien courant, Noriega était partant.

Je dis à Noriega que la CIA était maintenant convaincue qu'il était promu à un grand avenir. Nous étions prêts, lui assurai-je, à l'aider à atteindre son prochain but, à lui donner l'influence, le pouvoir et l'autorité que ses qualités méritaient à l'évidence.

— L'analyse de votre rôle dans le gouvernement Torrijos est particulièrement sagace, lui dis-je, mais seulement jusqu'à un certain point.

— Qu'êtes-vous en train de suggérer ?

— De dire, Manuel, de dire. Torrijos va se réserver le rôle du gentil, ami et défenseur du peuple. Vous serez le prince des Ténèbres.

Noriega voulut m'interrompre, mais je l'en empêchai d'un geste de la main.

— Écoutez-moi jusqu'au bout. Je sais, bien sûr, que c'est lui qui vous donne les ordres et qu'il murmure « bravo » à votre oreille chaque fois que vous suivez ses ordres. Mais, attention, il va s'assurer que personne d'autre n'est au courant. Et, si vous faites bien votre boulot, ce dont je ne doute pas un instant, le jour viendra où il vous trouvera encombrant, aussi sûr que deux et deux font quatre. Alors, il vous tranchera la gorge et vous jettera aux chiens, vous pouvez me croire. Il le fera peut-être avec ce charmant sourire charismatique qu'il étale sur son visage comme du beurre, mais il le fera. Ils le font tous. Et ça, Manuel, vous ne le voulez pas, et nous non plus.

Bien sûr, je me gardai de mentionner que nous envisagions déjà la possibilité que PK/BARRIER/7-7 pût un jour remplacer Omar Torrijos à la tête du Panama. Si ce petit État à l'immense importance stratégique était dirigé par un agent de la CIA, cela aurait d'immenses conséquences. Cela constituerait de surcroît la justification de la politique de Lyndon Johnson : les militaires seraient nos nouveaux apôtres en Amérique latine.

Entre-temps, Noriega avait empli nos verres. Il haussa les épaules en me tendant le mien.

— Soit, c'est un danger que je dois affronter.

— Erreur. Nous pouvons vous aider à l'éviter.

— Vous ! Des gringos ? s'exclama-t-il avec une incrédulité rare chez lui. Que croyez-

vous pouvoir faire ?

— Vous aider à tout arranger pour vous mettre à l'abri de toute tentative d'éviction. Tout d'abord, votre service de renseignements, le G2 : il faut y assurer votre position. Construisez une organisation dont chaque membre vous soit fidèle, et à vous seul.

Inutile de faire à Noriega un cours de machiavélisme. Chez lui, c'était instinctif.

— Bien sûr, je comprends parfaitement, mais il y a loin de la réflexion à l'action.

— C'est vrai. Il vous faudra de l'argent et des moyens. Nous veillerons à ce que vos hommes soient bien payés – officiellement et officieusement.

— Splendide ! s'exclama Noriega en éclatant de rire, mais ça n'est pas Torrijos qui va me financer. Il est perpétuellement fauché.

— Exact, mais pas nous.

— Vous ? fit Noriega en poussant de petits cris amusés. Je vous remercie pour vos petites enveloppes. Ça nous facilite la vie à David. Mais ce dont je parle...

— Manuel, coupai-je, tout cela, c'est le passé.

Il me jeta un regard en coin.

— Si nous parvenons à travailler ensemble comme je l'entends, ce que je crois, vous disposerez de quoi monter et entraîner le genre d'organisation de renseignements que nous souhaitons tous.

L'époque de la poignée de billets de cent dollars dans une enveloppe était révolue, lui expliquai-je.

— Vous jouez dans la cour des grands maintenant.

Désormais, si les choses se déroulaient comme nous l'espérions, l'argent viendrait par vingt, cinquante, cent mille dollars d'un coup. Il y aurait des virements bancaires à un compte qu'il ouvrirait dans le cadre de son rôle à la tête du G2 et qui fonctionnerait sur sa seule signature. Tout serait lancé, budgétisé et convenu entre lui et nous par l'intermédiaire d'une société écran financée sur nos deniers.

Je savais en lui parlant que vingt-cinq à trente pour cent des sommes versées à cette banque se retrouveraient dans sa poche. C'était prévu. Dans le monde où évolue la CIA, ça fait partie du business.

— Votre rôle auprès de Torrijos et votre importance à nos yeux dépassent maintenant le seul cadre du Panama. Votre position vous permet désormais de cultiver vos relations avec vos pairs dans la police, l'armée et le renseignement en Amérique centrale, ainsi qu'en Colombie et au Venezuela.

« Il se passe dans cette zone beaucoup de choses importantes pour vous comme pour nous. Des groupes de guérilleros surgissent au Guatemala, en Colombie, au Salvador. Vous pouvez établir avec certains des liens d'amitié, ce qui, reconnaissons-le, nous est impossible. Ils peuvent nous apprendre des choses qui serviront les intérêts de nos deux pays. Qui sont les chefs ? Où est leur base ? Ont-ils de véritables liens idéologiques ? D'où proviennent leurs armes ? Comment ? Et leurs fonds ? Quels sont leurs liens avec Fidel Castro ? Avec les Soviétiques ?

« Ce genre de renseignements aidera nos deux nations à sauvegarder le canal, ce qui est notre responsabilité commune, affirmai-je.

Mon baratin sur le canal et nos intérêts « réciproques » servait uniquement à faire

avaler la pilule.

— Il est vital de garder nos relations absolument secrètes, crus-je bon de préciser. Faute de quoi, elles seraient inefficaces. Vous devez impérativement apparaître publiquement comme un anti-gringo et vous insurger violemment contre les positions américaines.

Vous remarquerez que j'agissais comme s'il marchait déjà avec nous, ce dont il n'avait encore rien dit.

— Le général Torrijos est en passe de devenir un héros aux yeux des éléments anti-gringos. Il vous faudra donc côtoyer de près son entourage.

— Sûr. C'est déjà le cas. Mais ces gens-là cherchent toujours quelque chose. Et ils trouvent.

— Des armes ? suggérai-je.

— Entre autres.

— C'est normal si l'on songe à la position géographique de Panama et du canal. Il est parfois préférable de leur permettre l'accès à une quantité limitée d'armes. Ainsi, on sait exactement ce qu'ils possèdent et on a une idée de la destination et de l'acheminement.

Il parut étonné de mon honnêteté.

— Il y a beaucoup de gens qui vendent des armes dans le coin. Nous en connaissons la plupart. Il peut être utile de les laisser travailler avec certains de ces groupes par votre intermédiaire. Cela renforcera votre position et votre réputation auprès de ceux qui nous intéressent.

Inutile de le préciser. Noriega savait parfaitement qu'un intermédiaire entre des guérilleros colombiens et un marchand d'armes en Suisse allait toucher une très grosse commission.

— Et ce programme pour le développement du G2, dit Noriega, ça monterait à combien ?

Tiens, me dis-je, il est prêt à embarquer. Si un peu d'espionnage était le prix pour assurer sa position au Panama, il était prêt à le payer. Sans compter qu'il avait sûrement déjà songé que tout renseignement passerait par ses mains avant d'atteindre les nôtres. Cela lui donnerait une longueur d'avance, ce que Manuel savait apprécier à sa juste valeur.

— Compte tenu de ce que nous souhaitons l'un et l'autre, je suppose que ça avoisinerait les cent mille dollars par an.

PK/BARRIER/7-7, commandant de la Garde nationale panaméenne, gagnait alors quatre cent vingt-quatre dollars par mois. Ce n'était même plus la cour des grands, Noriega allait passer professionnel.

Comme lors de notre première rencontre à David, il se leva, emplit nos verres, fit tournoyer le sien un moment avant de le lever vers moi.

— D'accord.

Vu la franchise de notre nouveau lien, je lui donnai aussi mon numéro d'urgence à Langley, en cas de besoin. Il s'agit du service des abonnés absents de la CIA. On appelle et l'opératrice répond en répétant le numéro composé. On lui dit qu'on a un message pour Mr. Lind. Elle le note ainsi que votre numéro, vous remercie poliment et raccroche. Le

message m'est transmis sans délai.

Nous poursuivîmes notre pèlerinage dans le flacon d'Old Parr avec beaucoup plus de liberté. Puis, peu après minuit, il me regarda en souriant.

— Avez-vous déjà fait l'amour avec une Colombienne ?

Je reconnus que je n'avais pas eu ce plaisir.

— Vous avez raté quelque chose. Les Colombiennes sont les plus belles femmes d'Amérique latine. Peut-être même du monde.

— Je croyais que cet honneur revenait aux Brésiliennes.

Il me regarda avec l'air de celui qui s'y entend.

— Les meilleures sont de Cali.

Il m'expliqua alors que l'une des tâches annexes du G2 était de superviser la prostitution, activité légale au Panama. Inévitablement, un grand nombre étaient colombiennes.

— Nous sélectionnons d'abord la marchandise pour être sûrs qu'elle correspond aux standards, fit-il, l'air canaille.

Il se leva d'un bond en direction du téléphone.

— Je vais appeler en ville pour qu'on nous en envoie trois ou quatre. Il est temps de s'amuser un peu.

Autant la CIA était impatiente d'établir des relations chaleureuses et amicales avec Noriega, autant voir un agent se prêter à une orgie dépassait légèrement le cadre prévu.

Je devais m'esquiver discrètement et avec grâce.

— Vous les Latins, vous êtes vraiment incroyables, grommelai-je en désignant la bouteille vide. Avec un demi-litre de scotch dans le ventre, je ne pourrais même pas honorer Marilyn Monroe si elle surgissait de sa tombe rien que pour moi.

Il ne fit pas l'effort de cacher sa déception devant mon peu d'enthousiasme machiste.

— Les gringos, grommela-t-il, vous ne tenez pas le coup.

Nous bavardâmes encore un peu, puis il me raccompagna à ma voiture.

— Soyez prudent.

— Ne vous faites pas de souci, répondis-je en songeant à la mésaventure de l'évêque.

*

La rapidité avec laquelle Noriega suivit ma suggestion de mettre en place un réseau d'informateurs parmi ses pairs en Amérique centrale fut un régal. Nous reçûmes bientôt de lui un flot régulier de renseignements : qui avait le vent en poupe au Honduras ; celui dont l'étoile pâlissait au Costa Rica ; quels hommes politiques étaient corrompus en Amérique centrale (plutôt longue, cette liste) ; où Castro faisait des incursions au Guatemala ; qui était soupçonné de travailler pour les renseignements anglais ou colombiens.

Nos relations progressaient donc harmonieusement, la qua-lité et la quantité des informations croissant avec les années. Puis, comme il arrive toujours quand tout va bien, l'emmerdeur de service se pointa en la personne de Jack Ingersoll. Il dirigeait le BNDD (Bureau des narcotiques et drogues dangereuses), ancêtre de la DEA (brigade des stups),

organisation pour laquelle travaillait Kevin Grady lorsqu'il tenta de saisir cette cargaison d'héroïne au Laos.

Ingersoll avait divisé le monde des trafiquants notoires en trois catégories. En tête du hit-parade, les seigneurs, cible prioritaire sur laquelle Ingersoll rêvait de mettre la main. Cette liste comptait cent soixante-quinze noms.

Elle nous fut transmise pour examen de routine. Quatre agents de la CIA y occupaient une place de choix. Parmi eux, notre vieil ami, le général laotien Vang Pao. Cela ne surprit personne. C'est un autre nom qui déclencha la sirène d'alarme au département de l'hémisphère occidental.

Ted Hinckley en avait pris la tête une fois achevé son boulot en Asie du Sud-Est. On pensait en haut lieu que son expérience dans le programme Phénix aiderait à lutter contre la marée montante des guérillas urbaines dans des endroits comme l'Uruguay ou Buenos Aires. Il me convoqua dans son bureau.

— Jetez un œil là-dessus, m'ordonna-t-il en me balançant la liste d'Ingersoll sous le nez.

En haut, le nom de celui qui était vite devenu notre meilleur agent en Amérique latine, Manuel Antonio Noriega.

— Alors ? lança Hinckley. C'est vrai, ce truc ?

Je fus forcé d'admettre que j'entendais pour la première fois qu'on accusait PK/BARRIER/7-7 d'être impliqué dans un trafic de drogue, lacune que n'apprécia pas mon patron.

— Jack, vous feriez bien de vous fourrer vite fait dans le crâne que je déteste apprendre ce genre de chose par une autre agence, surtout des stups. Je veux que tout, je dis bien tout, sur nos agents soit dans nos dossiers. Exclusivement. Mettez-vous en rapport avec nos gars aux stups et trouvez ce qu'ils ont exactement sur Noriega.

Je retournai dans mon bureau et appelai Nick Reilly, une de nos taupes au BNDD.

— Je te rappelle, promit-il.

Ce qu'il fit deux jours plus tard.

— Depuis que nous avons commencé à démanteler la French Connection à Marseille, m'expliqua-t-il, quelques gros trafiquants d'héroïne ont entrepris de transiter par l'Espagne, via Panama, direction les États-Unis. Il semble que ton Noriega contrôle les douanes. Il ne trafique pas directement, mais il touche pour fermer les yeux.

Cela sonnait malheureusement juste. Les douanes étaient sous le contrôle du G2. Je savais que pour partie l'argent versé au G2 avait été destiné aux officiers de la Garde affectés aux douanes. Si bien que d'une certaine façon la CIA contribuait au financement d'une organisation qui aidait à l'importation d'héroïne aux États-Unis. Cette réalité désagréable n'améliorerait pas l'image de la CIA.

Je demandai à Reilly ce qu'ils comptaient faire des types de la liste. Quelques années plus tard, le *New York Times* prétendit qu'Ingersoll avait un plan pour assassiner ces messieurs qui caracolaient en tête du hit-parade. Un tel plan n'a jamais existé. Son idée était beaucoup plus subtile. Il proposait de se débarrasser d'eux grâce à un processus pudiquement qualifié d'» extrajudiciaire ».

En voici un exemple. Au milieu des années soixante-dix, la DEA saisit une importante

cargaison d'héroïne à Port Elizabeth, dans le New Jersey. Au cours de la conférence de presse annonçant ce triomphe, un petit bavard révéla par inadvertance le nom de l'indic français qui les avait renseignés. Six semaines plus tard, le monsieur en question était retrouvé au large de Marseille essayant de traverser la Méditerranée avec des chaussures en ciment. C'était effectivement un très gros trafiquant, mais il n'avait jamais vu ou parlé à un agent des stups de sa vie. Le pauvre homme était mort victime d'un virus appelé « processus extrajudiciaire ».

Ce n'était pas la destinée que Hinckley envisageait pour un agent de valeur tel que Manuel Antonio Noriega.

— Pas question que ces cow-boys touchent à un cheveu de nos gars, déclara-t-il quand je lui eus brossé le tableau.

— Ils ont un sacré dossier sur lui, Ted. Il touche de l'argent pour laisser entrer l'héroïne aux États-Unis.

— Et alors ? fit-il, l'air affligé devant tant d'innocence. Je n'en doute pas une seconde. Tout comme certains de nos concitoyens, essentiellement dans les communautés noires, semble-t-il, fréquentent l'héroïne de près. Mais c'est leur problème. Sûrement pas le mien, merde alors ! Pas plus que celui de l'Agence. Notre seul souci est Noriega, ce qu'il fait pour nous maintenant et ce qu'il fera dans l'avenir. Point final.

— Soit, mais cela n'empêche pas que ses activités inquiètent légitimement le BNDD.

Il prit une Camel dans la poche de sa chemise et l'alluma. Il ne m'en offrit pas. Je ne me rappelle pas avoir vu Hinckley offrir une cigarette à un subordonné. Il inhala profondément, posa un pied sur le bureau et sourit.

— Vous vous rappelez quand nous avons empêché ce connard des stups de saisir la drogue de Vang Pao ?

Je suppose que c'est à cet excellent souvenir que je devais son sourire.

— Nous l'avons fait dans l'intérêt primordial de la sécurité nationale. Tel est l'enjeu. N'oubliez jamais que les stups n'ont de flics que le nom. Ils interprètent la loi comme Billy Graham interprète la Bible – au pied de la lettre. Ils refusent de comprendre qu'il peut y avoir d'autres considérations. Voilà pourquoi cette agence est et doit demeurer souveraine.

Il se leva, fit le tour de son bureau et me regarda de haut.

— Analysons la situation de façon logique et concrète, comme on doit toujours le faire dans notre métier. Ça ne vous fera pas de mal. Primo, combien avons-nous investi sur Noriega en cinq ans ?

— Y compris le financement de tous les programmes G2 ?

— Évidemment.

Je fis un rapide calcul.

— On approche le demi-million de dollars.

— Bien. Et que nous a-t-il rapporté lors de son voyage à La Havane l'an dernier ? Un de nos capitaines de vaisseau qui crevait dans les prisons de Castro. A votre avis, cela a-t-il contribué à remonter le moral de nos agents cubains ?

Et comment ! me dis-je. Cet exploit avait même valu à Noriega la gratitude du président Nixon.

— Possédons-nous un meilleur agent en Amérique du Sud ?

Là, j'étais pris de court. Je ne connaissais pas tous nos agents là-bas. Je savais qu'il y avait un commandant en chef de l'armée de l'air chilienne et un chef de cabinet au Brésil. Je reconnus que la manne de Noriega valait au moins la leur.

— Et vous reconnaissez bien sûr qu'avec lui nous n'en sommes qu'au début.

Cela allait de soi.

— Parfait, dit Hinckley en allant se rasseoir, son contre-interrogatoire apparemment terminé. Vous savez, Jack, je vous observe attentivement depuis que j'ai repris ce département. Vous êtes bon, très bon, irais-je jusqu'à dire. Avec vous, j'en aurai pour mon argent sur le plan de l'intelligence.

Venant d'un type aussi avare en compliments, c'était carrément élogieux.

— Mettre le doigt sur Noriega, le recruter, nous l'amener sur un plateau, tout cela était excellent. C'est votre enfant et vous avez sacrément le droit d'en être fier. Cependant, il y a une leçon que vous ne semblez pas avoir totalement assimilée. Nous vivons dans un monde cruel, Jack. Dans notre métier, trop de naïveté rend inefficace.

Il pointa sa cigarette au plafond, indiquant clairement les bureaux du septième étage, celui des grands patrons.

— Le problème ici est que certains, en haut, se croient toujours chez les amateurs. Ils ne savent pas encore ce qu'ils veulent faire quand ils seront grands. Ils n'arrivent pas à se décider à passer professionnels et du coup sacrifient des vies sur l'autel de l'innocence. Je ne veux pas de cette engeance dans mon service, Jack. Je veux des pros. On joue au pragmatisme. On fait son boulot, quoi qu'il en coûte. Noriega est trop précieux pour être gaspillé parce que des Noirs à moitié demeurés de Harlem ne peuvent pas s'empêcher de se planter des seringues dans le corps.

Les paroles de Hinckley étaient troublantes ; d'abord parce qu'il y avait du vrai, mais aussi parce qu'il était convaincu que l'opportunisme l'emportait sur les responsabilités. Il devait sûrement y avoir place pour autre chose.

— Il n'y a pas beaucoup de place pour l'idéalisme dans votre système, hein, Ted ? observai-je.

— Je vais vous donner un bon conseil, Jack. Laissez tomber l'idéalisme. Les idéaux, c'est pour les innocents. Les cimetières sont remplis d'idéalistes morts prématurément. Vous tenez tant à les rejoindre ?

Il se pencha en avant, la cigarette coincée entre ses lèvres à la Bogart, et posa ses mains à plat sur le bureau.

— Nous avons fait une analyse des pertes et profits sur Noriega, reprit-il. Vous admettez certainement qu'il n'est pas question de permettre aux stups d'interférer dans une opération aussi importante que la sienne. La question est de savoir comment.

— Vous pouvez toujours dire à Ingersoll de laisser tomber.

— Effectivement, dit Hinckley en y réfléchissant un moment. Mais j'aimerais autant l'éviter, car cela reviendrait à lui dire que Noriega est l'un des nôtres. Vous connaissez les flics. Incapables de fermer leur gueule. Dans trois mois, le monde entier saura que Noriega chante pour nous.

— Alors quoi ? En parler à Noriega ?

Hinckley prit une longue bouffée.

— Vous savez que c'est une excellente idée, Jack, dit-il en soufflant la fumée. C'est exactement ce qu'il faut faire. D'abord, il nous sera reconnaissant de l'avoir prévenu à temps et il aura une dette envers nous. Et puis le fait que les stups l'ont dans le collimateur signifie qu'il y a une fuite dans son opération. S'il est seulement la moitié de ce qu'on croit, il va la trouver et garer ses fesses.

— Quelqu'un prendra sûrement une balle dans la tête.

— Sans doute. Dans leur métier, c'est ce qu'on fait aux mouchards. Mais ça ne nous intéresse pas.

— Nous reste tout de même le risque qu'un homme du BNDD se lance après lui.

— Je le reconnais. N'empêche que ça nous laisse le temps de régler cet aspect de la question. Filez lui raconter tout ça et dites-lui d'agir en douceur, pour l'amour du ciel. Moi, je vais me charger d'Ingersoll.

— Techniquement, agissons-nous illégalement en entravant le cours d'une enquête ou je ne sais quoi ?

— On s'en tape.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Il se trouve que le temps et les circonstances s'occupèrent d'Ingersoll pour nous. Le Watergate éclata, Nixon oublia complètement la lutte antidrogue, Ingersoll quitta le gouvernement, dégoûté, et tout le monde oublia Noriega et son trafic.

Nous veillâmes à ce que l'amnésie devînt éternelle. Grâce à nos efforts en sous-main, aucun des successeurs d'Ingersoll à la toute jeune DEA ne jeta le moindre coup d'œil au dossier d'Ingersoll sur Noriega. Ainsi, nous avons pu entamer sereinement les années quatre-vingt : nos liens avec Manuel Antonio Noriega secrètement gardés, son allégeance à la CIA fermement assurée par notre financement clandestin, les allégations de son implication dans le trafic de drogue efficacement étouffées. Ça tombait bien, car les événements étaient sur le point de propulser PK/BARRIER/7-7 sur le devant de la scène.

LIVRE DEUX

Juanita

Juillet-décembre 1981

RÉCIT DE LIND

La nomination de Bill Casey à la direction du renseignement fut accueillie avec enthousiasme par ceux d'entre nous qui pensaient que la CIA était là pour agir. Après avoir été copieusement éreintés par le comité Church, trahis par Bill Colby et mutilés par Stan Turner, le directeur du contre-renseignement de Jimmy Carter, l'arrivée de Bill Casey était une bouffée d'air pur. Un de ses premiers actes fut de nommer Ted Hinckley à la direction des Opérations, patron de toutes les activités clandestines. Dans la redistribution qui suivit, on m'attribua le département de l'hémisphère Ouest qu'il avait dirigé, aujourd'hui rebaptisé « département d'Amérique latine ».

Parmi les petits avantages liés à mes nouvelles fonctions, je jouissais du privilège de déjeuner dans la salle à manger de la direction, au septième étage. L'ambiance est celle d'un élégant club londonien : éclairage tamisé, tableaux aux murs, meubles anciens d'excellente facture. Avec un peu d'imagination, on se serait cru dans un club de Pall Mall, ce qui au fond n'est guère surprenant si l'on songe que les pères fondateurs de l'Agence avaient été élevés dans un tel environnement.

Un jour d'été 1981, je sauçais tranquillement ma vinaigrette avec un morceau de pain – chose qu'on m'avait formellement interdite dès mon plus jeune âge – quand Elsie, la serveuse, s'approcha de moi sur la pointe des pieds.

— Mr. Lind, murmura-t-elle d'un ton aussi grave que pour m'annoncer la fin du monde, Mr. Hinckley veut vous voir immédiatement. Il est dans son bureau.

— Lisez ça, m'ordonna Hinckley dès que j'entrai.

A son habitude, il me balança une feuille de papier. Elle contenait une dépêche qui venait de tomber d'Associated Press.

« PANAMA (AP) 31 juillet : Le Twin Otter du chef militaire panaméen s'est écrasé ce matin dans la montagne au cours d'un déluge tropical aux abords du village de Coclesito, à 160 km au nord de la capitale. On pense que le général Torrijos, son pilote et les cinq autres passagers de l'avion sont morts. »

J'émis un sifflement de surprise.

— Ouais, pas de bol. Mais l'heure n'est pas aux pleurs et aux grincements de dents. Il nous faut examiner les conséquences potentielles de l'accident. Quelles sont les chances que notre ami Noriega prenne le relais ?

— Excellentes, dirais-je.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire.

Hinckley se leva et se dirigea vers la fenêtre, d'où il regarda la grande pelouse verte qui menait aux cornouillers cachant en partie la clôture électrique qui protégeait le bâtiment.

— Les choses commencent à prendre tournure là-bas. Casey revient de la Maison-Blanche. Il veut nous voir dès son arrivée.

*

Bill Casey n'entrait pas dans une pièce, il déboulait. Le garde n'eut même pas le temps de reprendre sa clef d'ascenseur que Casey faisait irruption dans l'antichambre de son bureau. D'une main, il lança le *Washington Post* à sa secrétaire, Betty Murphy, lui demandant de lui trouver un livre récent sur le Viêt-nam dont on parlait en page 16 ; de l'autre, il saisit l'épaule de son aide de camp et bredouilla un ordre à propos d'un rendez-vous de golf à 16 heures au Chevy Chase County Club. Il avait eu le temps d'apercevoir Ted Hinckley et moi qui l'attendions.

Il cligna des yeux en nous voyant.

— Entrez donc, vous deux.

D'un pas pesant, Casey fit le tour de son bureau, puis laissa tomber sa lourde carcasse dans son fauteuil avec un bruit qui remplirait d'effroi une parfaite maîtresse de maison voyant ainsi maltraiter ses chaises Chippendale. Sa main se tendit vers son aide de camp, qui lui remit son attaché-case.

— Merci, dit-il en renvoyant le jeune officier d'un signe de la main.

Il posa soigneusement sa mallette devant lui sur son bureau et nous regarda.

— Ainsi, ce salaud de Torrijos est mort.

A l'instar de Ronald Reagan, son patron, Casey avait été farouchement opposé à l'accord de principe sur la restitution du canal de Panama et n'avait que faire de ses défenseurs, Jimmy Carter ou Omar Torrijos.

— Qui va prendre sa place ? demanda Casey.

— Bill (Hinckley et le directeur étaient déjà en excellents termes), il se trouve qu'un de nos meilleurs agents en Amérique latine est un militaire panaméen de haut rang. Il existe de fortes possibilités que ce soit lui.

Vous ne pouvez imaginer le sourire avec lequel Casey accueillit cette nouvelle. C'était l'illustration de la façon pragmatique avec laquelle il entendait mener l'Agence.

— Faites-moi un topo sur ce gars.

— Jack est son officier traitant, fit Hinckley en se tournant vers moi. Il l'a recruté et suivi pendant treize ans. Peut-être devrait-il prendre le relais.

Comme l'exigeait la situation, je me redressai légèrement dans mon fauteuil.

— Il s'appelle Manuel Antonio Noriega, monsieur. C'est un colonel de la Garde nationale panaméenne responsable du G2, leur service de renseignements.

Puis je commençai à exposer le pedigree de Noriega.

— C'était l'homme à tout faire de Torrijos, conclus-je, le gars qui se chargeait de la sale besogne.

J'étais certain que Casey entendait le nom de Noriega pour la première fois, mais certainement pas la dernière. Dans l'Agence, beaucoup réprimèrent leur répulsion à travailler avec lui. Lui en vint à le considérer avec un sentiment proche de l'admiration.

— Pourquoi travaille-t-il avec nous ?

— L'argent et le pouvoir.

— Vous prétendez que cet homme n'a aucune idéologie politique ?

Évidemment, Casey était très orienté politiquement et, malgré ce qu'il avait connu au cours de la dernière guerre, il avait toujours du mal à digérer l'adage de la profession selon lequel le meilleur espion est celui qu'on paie.

— Monsieur, repris-je, l'idéal de Manuel Noriega se situe près du cœur – côté portefeuille.

— Alors, comment faire confiance à pareil salaud ?

— Parce qu'on le paie bien. Nous faisons en sorte que certaines choses que nous lui donnons lui permettent d'améliorer sa position.

Je voyais le scepticisme assombrir le visage de Casey. Le directeur n'avait rien contre une petite indélicatesse de-ci de-là, mais, comme tous ceux de son espèce, il se méfiait de ceux qui en faisaient autant.

— Alors, j'aimerais savoir ce qu'il a fait pour que vous le teniez en si haute estime.

— Nous l'avons aidé à s'infiltrer dans les mouvements guérilleros de gauche : M19 colombien, le FARC, le Sentier lumineux au Pérou, le Faraboundo Marti au Salvador. Il est devenu notre meilleur canal d'informations sur ce qui se passe à l'intérieur de tous ces groupes.

— Non, ce que je voulais dire, c'est : qu'a-t-il fait pour nous, insista Casey. Du vrai boulot sur le tas ?

— Avec notre argent, il a monté un réseau crucial en Amérique centrale, une de nos meilleures sources d'informations sur ce qui se passe dans cette zone. Il a également joué un rôle capital dans un coup que nous avons monté contre les guérilleros salvadoriens.

— Racontez-moi ça.

Ceux qui ne l'aimaient guère parlaient volontiers de ses yeux d'un bleu-gris « glacial ». Ils ne m'ont jamais fait cet effet-là. Méfiants, peut-être, sceptiques, sans doute, mais froids, sûrement pas. Il était bien trop irlandais pour ça. Il restait assis, paupières mi-closes derrière ses énormes lunettes à monture invisible en dépit de la mode. On le croyait à moitié endormi, quand il s'éclairait à la suite d'une remarque, comme un phoque qui se jette sur un poisson. Ce qu'il fit.

— Noriega a fourni pour nous des armes au Front Faraboundo Marti de libération nationale, commençai-je à expliquer.

Casey explosa.

— Quoi ! Mais, nom de Dieu, c'est contre eux que nous nous battons là-bas ! Si nous nous déchaînons contre les sandinistes, c'est parce qu'ils fournissent des armes du monde entier à ces ordures !

Le langage de Casey était toujours fleuri au cours de ce genre de réunion. Nous en étions par ailleurs arrivés sans crier gare à une des opérations les plus secrètes menées par la CIA en Amérique du Sud, pour ne pas dire dans le monde. N'empêche, me dis-je, si

quelqu'un a le droit de savoir, c'est bien le directeur de la CIA, non ?

Hinckley intervint.

— Bill, pria-t-il, laissez Lind finir. Je crois que ça va vous plaire.

Casey ne semblait guère convaincu. Je poursuivis néanmoins.

— Monsieur, quand les hommes du Faraboundo Marti sont venus demander à Noriega de leur servir d'intermédiaire pour acheter des armes, il nous a immédiatement informés. Ces types sont multimillionnaires grâce au kidnapping et au hold-up. Des armes, ils en trouveraient, avec ou sans Noriega. Nous avons donc pensé qu'il valait mieux tout contrôler.

Je me calai dans mon fauteuil en réprimant un sourire et repris.

— Et il y avait pour nous des avantages annexes. Noriega suggéra qu'on le laissât traiter avec un de ses copains, un dénommé Jorge Krupnik, qui vendrait de la neige à un Eskimo ou du sable à un Bédouin. Noriega allait manifestement récupérer deux millions dans l'affaire. C'est ainsi qu'il marche en général.

« Comme nous l'avions prévu, Krupnik se rendit à Lisbonne pour prendre livraison des armes. Il y a là-bas un marché noir florissant, des trucs que le gouvernement angolais a confisqués à Jonas Savimbi et ses hommes.

Casey ne bronchait pas. Il semblait m'écouter, l'air absent, en torturant un trombone.

— Le stock de M-16 est en Kevlar, matériau perméable aux signaux électriques, poursuivis-je. Contrairement au bois, par exemple.

Là, je remarquai l'intérêt chez Casey.

— Nos hommes du département Science et Technologie ont mis au point un minuscule émetteur radio qui fonctionne sur batterie au lithium. Gros comme le petit doigt, il émet un signal de trente secondes sur une fréquence préétablie à intervalles déterminés, disons une fois par vingt-quatre heures. Si vous aviez en main un M-16 dont le signal se déclenche, monsieur, vous ne vous en apercevriez même pas. Mais, fis-je en ralentissant pour ménager mon effet, il est si puissant qu'un satellite KH 11 peut le capter à plus de quinze mille mètres.

Un sourire apparut soudain sur le visage de Casey.

— Nous avons traficoté un lot de M-16 et placé un émetteur dans la crosse. Une nuit, nous nous sommes glissés dans l'entrepôt d'armes près de l'aéroport de Lisbonne et avons remplacé les M-16 en partance pour le Salvador par les nôtres.

« Une fois les armes déployées sur le terrain, nous les repérons par triangulation à trois mètres près. Il ne reste qu'à appeler notre équipe de recherche et destruction, et c'en est fini de José Guérillero et de ses copains.

— Merde ! s'exclama Casey. Ça, c'est une opération !

— Elle a ses inconvénients, bien entendu, intervint Hinckley. Il arrive que certains de nos alliés dans l'armée du Salvador se fassent tuer par des armes fournies aux rebelles ; et nous n'aimerions par trop que ça se sache. Mais nous avons éliminé notre lot de guérilleros grâce à cette tactique.

— Noriega est-il au courant ?

— Non, répondis-je. Il s'agit d'une technique très secrète que nous n'utilisons pas qu'au Salvador.

Le directeur sourit et porta son attention sur son attaché-case.

— J'ai quelque chose à vous dire, à tous les deux. Cette agence va se remettre au travail.

A travers ses doubles foyers, Casey commença à loucher sur la combinaison de son attaché-case fait sur mesure chez Mark Cross à New York.

— L'époque est révolue où les guérilleros communistes pouvaient courir le monde comme des fous pour trouver des armes et de l'argent, prendre leurs ordres de Moscou, tuer, faire tout sauter et retourner à l'abri. Avec le nouveau président, nous nous attaquons à ces salopards.

Il avait enfin réussi à ouvrir sa mallette et en sortit une liasse de feuilles.

— Lisez ça, nous ordonna-t-il en nous les remettant.

Il s'agissait des directives du Conseil national de sécurité concernant l'Amérique centrale.

Elles laissaient entrevoir en termes vagues l'idée d'utiliser contre les sandinistes leurs propres techniques de guérilla.

— Ces putains de sandinistes au Nicaragua déversent des armes sur le Salvador. Les Cubains sont derrière. Et les Soviétiques derrière eux. Ils veulent étendre leur putain de révolution dans toute l'Amérique centrale. Eh bien, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Ça ne va pas se passer comme ça, promit Casey. Nous allons virer les sandinistes du Nicaragua. Et au trot. Et les Cubains avec, tant qu'on y est. C'est ce que veut Ronald Reagan. Et il l'aura, nom de Dieu !

— Dans une opération de cette envergure, l'important est d'envoyer sur place des types d'expérience. Pour l'instant, nous n'avons personne en Amérique centrale capable de prendre les choses en main.

— Alors, trouvez-moi quelqu'un et expédiez-le là-bas.

— Vous venez de rencontrer l'homme qui ferait parfaitement l'affaire, dit Hinckley à Casey. Duke Tamaldge, le type que nous avons rapatrié de Madrid.

— Parlez-moi de lui.

— C'est notre meilleur agent clandestin.

— Ah ouais, et qu'a-t-il fait de si extraordinaire ?

— Pendant cinq ans, il a empêché l'Italie de quitter le bon camp en s'assurant du résultat des élections nationales. Il a sauvé le trône d'Hassan II à deux reprises. Il a loupé d'un poil l'assassinat de Kadhafi – sans que l'on puisse remonter jusqu'à nous. Et ce ne sont que les amuse-gueule.

Casey cligna des yeux pour faire signe qu'il écoutait mais n'était pas totalement convaincu. Il était chauve avec juste un mince cercle de cheveux blancs autour du crâne, comme un moine. Ses médecins ne cessaient de lui répéter qu'il était trop gros, ce qui expliquait en partie son hypertension. Il avait des bajoues et un double menton. Mais, comme le reste chez Casey, son allure était trompeuse. Il était très actif physiquement s'il le décidait.

— Autant vous prévenir tout de suite, poursuivit Hinckley, Talmadge est incontrôlable. Il lui est arrivé de foncer sans savoir. Mais c'est un dur. Et il est plein de ressources. C'est un gars qui n'a pas peur de prendre des risques si le jeu en vaut la

chandelle.

— J'ai l'impression qu'il va me plaire. L'ennui, ici, c'est que vous êtes tous devenus des bureaucrates. Costume gris, mentalité grise, chemise et cerveau étriqués. Pas un sou de bon sens, pas une étincelle de vie. Je veux que mes agents aient des couilles au cul, qu'ils soient prêts à faire leur boulot au lieu de se demander si le Congrès ne va pas leur faire des reproches.

Il appela sa secrétaire.

— Betty, trouvez-moi ce Talmadge qui débarque de Madrid et amenez-le-moi tout de suite, voulez-vous ?

— Bien, fit-il en s'adressant à nouveau à nous. Revenons à ce Noriega. Il est évident que nous ne pouvons monter une opération majeure contre les sandinistes sans disposer pleinement de nos bases militaires dans la zone du canal. Par ailleurs, Panama est l'endroit idéal pour le transbordement d'armes de marché noir aux forces de guérilla du Nord. Légalement ou non. Les Panaméens savent faire de la contrebande dès leur naissance, comme les gosses du Minnesota des bonshommes de neige.

Il se cala sur son fauteuil et cligna de l'œil à deux reprises.

— Cela signifie que nous disposons sur place d'un gouvernement avec qui œuvrer. Si, maintenant que Torrijos est mort, des pleurnichards de gauche s'avisent de prendre la tête du pays et commencent à gueuler qu'on viole les nouveaux accords du canal avec cette opération – vous connaissez le truc, on met cent mille personnes dans les rues et on leur fait crier « Gringos go home » —, notre petit programme est à l'eau.

Il pointa sur moi son index potelé et me regarda par-dessus ses lunettes.

— Cela nous ramène donc à vous, Mr. Lind, et à votre ami le colonel Noriega. J'ai deux questions à vous poser. Premièrement, pouvons-nous lui donner un coup de pouce pour qu'il prenne le pouvoir ? Deuxièmement, si oui, ce type va-t-il jouer le jeu et nous laisser botter le cul des sandinistes ?

— Avant de répondre à la première question, monsieur, j'aimerais évaluer la situation. Quant à la deuxième question, mon instinct me pousse à répondre oui. Il considérera notre appui comme la clef du pouvoir auquel il rêve depuis si longtemps. Et il verra dans notre opération le moyen de se faire de l'argent. Je n'imagine guère d'activités qu'il ne soutiendrait pas pourvu qu'on y mette le prix.

A ce moment, la secrétaire de Casey annonça que Talmadge était arrivé. Hinckley fit les présentations. Puis Casey résuma la discussion.

— Bien, voici mes ordres. Talmadge, étudiez la situation en détail et revenez avec le moyen précis et efficace de virer les sandinistes du Nicaragua. Quant à vous, Lind, prenez le premier vol pour Panama et filez voir Noriega. Dites-lui qu'il aura notre appui pour devenir numéro un chez lui à condition qu'il nous soutienne quand nous serons prêts à frapper au Nicaragua.

Nous saluâmes et nous préparâmes à partir.

Casey nous raccompagna, Talmadge et moi. Un large sourire éclaira son visage.

— Voilà l'agence que je veux diriger, une agence qui n'a pas peur de relever ses manches et de se coltiner le dur boulot. Et vous êtes le genre d'homme que je veux à mes côtés dans ces cas-là.

— Au fait, demanda Casey à Talmadge alors que nous partions, parlez-vous espagnol ?

— Non, monsieur.

— Avez-vous passé beaucoup de temps en Amérique latine ?

— Jamais mis les pieds, monsieur.

Il faut dire une chose, si ces réponses laissèrent Casey désemparé, il n'en montra rien.

— Bof, on s'en tape, murmura-t-il. Personne n'est parfait.

BARTON'S CROSSING
Géorgie du Nord

Alfie Westin passa les mains sous le plastron de sa salopette, se balança sur ses talons et lança un jet de jus de chique au pied du cotonnier sur sa gauche.

— Eh, mec, lui dit avec admiration le Cubain qui se tenait près de lui, vous crachez ce truc comme vous tirez avec un fusil.

— Vingt dieux ! dit Alfie avec modestie. Noyé une fourmi à dix pas, qu'j'ai fait, pas plus tard qu'hier.

Il renifla l'air humide de la nuit en vieux Géorgien averti. La brume montait lourdement. Les rayons argentés de la lune essayaient en vain de traverser les nappes de brouillard qui commençaient à recouvrir la partie du comté de DeKalb où la Géorgie et l'Alabama se rejoignent.

— Sacré nuit pour tirer l'raton laveur, observa Alfie. C'est p'têt'pas si ben pour faire atterrir les avions.

Le plus âgé des deux Colombiens qui se tenaient près d'Alfie avec le Cubain tapait nerveusement des pieds sur l'herbe. Eduardo, le fils de Juan Machado, exprimait le même malaise en se frottant les mains. Malgré les conseils d'Alfie, père et fils étaient venus habillés comme s'ils se rendaient à une soirée à Buckhead, le quartier le plus chic d'Atlanta. Ils étaient en costume, cravate et manteau sombre. Si un shérif local repère des Latinos dans leur genre à conduire à 3 heures du matin, se dit Alfie avec un petit rire, il pensera : « Tiens, les immigrés débarquent. » Et il les embarquera vite fait pour une vérification de routine.

C'est l'intermédiaire cubain qui l'avait présenté aux deux Colombiens à Miami, il y a un peu plus de trois semaines. Il faut dire qu'Alfie disposait d'une denrée très recherchée, une piste d'atterrissage de quinze cents mètres, complètement isolée, dans la Géorgie profonde, à l'écart du village le plus proche et de la ferme, qui de toute façon appartenait à Alfie. Il les avait amenés pour vérifier le terrain, situé au coin supérieur de ses douze hectares de soja et de luzerne.

La piste d'Alfie était équipée pour les atterrissages de nuit, ce qui impressionna les Colombiens. Mais ce qui leur plut davantage encore, c'est qu'il disposait d'une signalisation sophistiquée permettant au pilote d'allumer les lumières depuis une commande à distance dans le cockpit de son Cessna. On trouvait souvent ce système dans les petits aéroports ruraux ; c'était beaucoup plus rare sur les terrains privés.

Cet équipement avait convaincu Machado père et fils d'organiser le vol qu'ils attendaient en ce moment. Une estafette Volkswagen était embusquée au bord de la piste. Un homme à tout faire, Jimbo Burke, la conduirait jusqu'à New York en compagnie du jeune Machado et des six cents kilos de cocaïne. Alfie demandait pour le transport et l'atterrissage trois cents dollars le kilo, cent quatre-vingt mille cash, un tiers d'avance et le reste quand Jimbo aurait remis la coke aux contacts des Machado à New York. Alfie avait joyeusement expliqué aux Machado que « ça payait mieux que ce que l'gouvernement donnait pour le soja, à c't'heure ».

L'avion était attendu à minuit.

— Vous êtes sûrs que vos gars sont partis à l'heure ? demanda Alfie aux Machado.

Juan regarda son fils Eduardo. Ce dernier portait un téléphone cellulaire dernier cri de la taille d'un talkie-walkie.

— Si, si, leur assura-t-il. J'ai vérifié.

— Vous n'allez pas m'dire que vous pouvez parler jusqu'à Medellin avec ce truc-là, si ?

— Si. Pas de problème, fit Eduardo, tout fier. Vous appelez Pablo Escobar, vous dites : « Eh, Don Pablo, il m'en faut une tonne », et voilà, mec, vous l'avez. Pas de problème.

Alfie secoua la tête, émerveillé devant les miracles des communications modernes.

— Sacré nom, j'espère qu'ils vont pas tomber sur un vent contraire ou quoi, déclara-t-il. Ça m'plaît pas ben, ce brouillard qu'a monté du sol toute la semaine.

— Ne vous inquiétez pas, fit Machado père d'une voix rassurante. Ce sont des pilotes de première. Des Américains.

Il consulta sa montre. Il était 22 h 45.

— Vous verrez. Ils seront pile à l'heure.

— J'espère ben, s'inquiéta Alfie. Ça m'plairait pas qu'un avion passe la moitié de la nuit à chercher l'trou dans l'brouillard. Y aura ben un gars d'la patrouille pour entend'quéqu'chose et r'nifler dans l'coin comme un chien au cul d'une femelle en chaleur.

Machado posa sur son épaule une main rassurante.

— Ne vous inquiétez de rien. Tout ira bien. On est toujours un peu nerveux la première fois.

Ils firent les cent pas en silence pendant quelques minutes. Soudain, ils entendirent le ronronnement lointain d'un avion. Juan Machado sourit de toutes ses dents à Alfie.

— Vous voyez. Je vous avais dit de ne pas vous inquiéter.

L'avion effectua un premier passage au-dessus du terrain pour repérer le signal rouge OK lancé par Jimbo Burke avec sa lampe-torche. Puis, en réponse à la télécommande actionnée par le pilote, les spots s'allumèrent. Le pilote vira en bout de piste pour atterrir face au vent. Il avait dû s'orienter d'après les mouvements du brouillard au sol, se dit Alfie. Dans un léger soubresaut, l'avion atterrit et roula en direction de la lampe rouge de Jimbo.

— Mr. Westin, rayonnait Machado. C'est un plaisir de travailler avec quelqu'un comme vous. J'espère que ça se renouvellera.

— Sûr que ça m'plairait ben, répondit Alfie d'une voix traînante.

L'Aero-Commander s'approcha du petit groupe, puis pivota face à la piste pour le cas

où le pilote serait obligé de décoller d'urgence. Il coupa les moteurs, puis sauta de l'avion avec son copilote.

— Mon vieux, s'exclama le copilote, jamais autant eu envie de pisser !

Tandis qu'il se soulageait, Jimbo Burke recula avec l'estafette et ils entreprirent d'y décharger les six cents kilos de coke emballés dans des sacs de surplus de l'armée américaine. Les Machado n'aidaient guère, Alfie l'avait parié.

— OK, dit-il, une fois l'estafette chargée. Remuez-vous, les gars. Si on vous arrête, ajouta-t-il à l'adresse d'Eduardo Machado, c'est mon gars Jimbo qui parle. Ouvrez pas le bec. Faudrait pas que la police entende vot'accent d'Espingouin.

Ils se mirent en route. Alfie et les pilotes roulèrent un baril de fuel pour refaire le plein de l'avion.

— Eh, s'écria-t-il, vous m'avez pas rendu ma télécommande pour les lumières !

Le pilote saisit le gadget qui ressemblait aux boîtiers de portes automatiques et le tendit à Alfie. En le remettant dans sa poche, il appuya sur le bouton. Les projecteurs de la piste s'allumèrent brusquement. De sa main droite, Alfie tira un P. 38 de sa salopette tout en montrant une plaque de sa main gauche au groupe étonné.

— Police ! hurla-t-il. Personne ne bouge ! Vous êtes en état d'arrestation.

Au même instant, une demi-douzaine d'agents de la DEA, uniformes bleu foncé et sigle blanc sur la poitrine, fonçaient sur le terrain, arme au poing. Au bout de la piste, un camion muni d'un gyrophare rouge émergea des bois pour bloquer le passage en cas de tentative de décollage.

Les premiers instants d'un flagrant délit sont toujours critiques. Il est vital que les trafiquants comprennent qu'il s'agit de la brigade des stups et non de rivaux décidés à les tuer pour s'emparer de leur cargaison. Et ils doivent se trouver face à un grand déploiement de force pour prévenir toute idée de s'enfuir en tirant.

Juan Machado regarda Westin bouche bée, comme s'il voyait un mort se lever de son cercueil. Près de l'avion, le pilote tomba à genoux et vomit dans l'herbe.

— Tout le monde les mains sur l'aile de l'avion, ordonna Westin, penchez-vous, écartez les jambes. Mieux que ça ! hurla-t-il au copilote qui n'obéissait pas assez vite.

Trois agents de la DEA fouillèrent les cinq hommes puis leur passèrent les menottes.

— Parfait, messieurs, annonça Alfie, une fois les cinq hommes tremblants alignés devant lui. Mon nom est Kevin Grady, agent spécial de la brigade américaine des stupéfiants. Vous êtes accusés d'avoir violé l'article 21 du code pénal, paragraphe 841 concernant l'importation et la distribution illégale de drogue aux États-Unis.

Grady avait prononcé ces mots des centaines de fois, mais il était toujours parcouru du même frisson de satisfaction. Son boulot n'offrait guère de compensations matérielles, mais il en avait d'autres, et réciter ces mots venait en tête.

— Vous avez le droit de garder le silence..., poursuivit-il en récitant le texte de Miranda qu'il connaissait par cœur, comme presque tous les officiers de police.

— Où nous emmenez-vous ? s'enquit Juan Machado, toujours poli, une fois que Grady eut terminé.

— On va vous conduire sous bonne garde à Atlanta, puis dans un avion de la DEA direction New York où vous serez officiellement accusés puis envoyés à la prison fédérale

en attendant la demande de caution. Mais vous savez sans doute que rares sont les juges fédéraux enclins à offrir une caution pour une accusation de trafic de drogue portant sur six cents kilos de cocaïne.

— Et notre avocat ? insista Machado.

— Vous aurez l'autorisation de lui téléphoner une fois à New York.

Grady remarqua que le pilote tremblait violemment et semblait sur le point de s'évanouir.

— Qu'allons-nous devenir ? demanda-t-il à Kevin d'un ton plaintif qui trahissait la peur.

— Je ne saurais le dire, mon vieux, répondit Grady sans faire le moindre effort pour étouffer un rire méprisant. Mais, si j'étais vous, je me garderais de faire trop de projets pour les vingt ans à venir.

Deux de ses hommes armés de pistolets-mitrailleurs M-16 firent monter les prisonniers dans une estafette de la DEA pour un petit voyage jusqu'à Atlanta.

Pendant ce temps, Grady s'éloigna et, avec son téléphone cellulaire, appela les Opérations au bureau régional de la DEA à Atlanta.

— Opération Sucre Glace réussie, annonça-t-il. Nous avons l'avion et trois contrevenants pris sur le fait. Ils sont en route pour Atlanta. Je rentre en avion avec notre pilote. Lisez-vous le signal émis par l'estafette ?

Comme Grady, Jimbo Burke était un agent des stups. Son estafette était équipée d'un émetteur gros comme un bouton fixé à l'essieu arrière grâce à un aimant. Il émettait un signal régulier qui permettrait à la DEA de suivre ses déplacements vers le nord.

— Cinq sur cinq, répondit Atlanta. Il se dirige vers la 1-32, comme nous l'espérions. Un de nos hélicoptères le suit discrètement. On ne le lâchera que quand vous pourrez mettre des voitures depuis New York.

L'estafette se dirigeait vers le nord, droit dans ce que Grady espérait être un piège parfait. Juan Machado avait précisé que ses six cents kilos étaient destinés à un seul grossiste new-yorkais. L'occasion était trop belle pour la laisser passer.

Les ennemis colombiens de la DEA avaient une structure interne aussi complexe que sûre. Elle était conçue comme les mouvements de résistance de l'Europe occupée. Les organisations colombiennes étaient des pyramides s'élargissant jusqu'aux dealers – jamais des Colombiens – qui revendaient la drogue aux consommateurs. Chaque niveau avait une structure cellulaire avec des coupe-circuit afin que nulle arrestation ne pût conduire à de nombreuses arrestations subséquentes. En haut de cette pyramide, connaissant chaque membre de la structure aux niveaux inférieurs et son rôle, le numéro un colombien à New York. Guère plus de deux ou trois hommes, un pour le côté argent, un ou deux côté distribution de la poudre, connaissaient son identité. Ils ne savaient certainement pas où il vivait. Les communications passaient par la protection anonyme d'un amalgame de téléphones cellulaires et de cabines téléphoniques qui ne laissaient aucune trace.

Toutefois, il y avait un instant critique où cet homme pouvait être arrêté. Il devrait bien prendre possession des six cents kilos, en route pour New York. C'était le moment de lui mettre le grappin dessus.

Les risques étaient énormes. Le jeune Machado était armé ; pas Jimbo Burke. Machado avait insisté sur ce point avant le départ.

Dès son arrivée à New York, il appellerait son contact pour instructions finales. Les choses s'étaient toujours déroulées ainsi. Supposons que le type dise : « Votre père était censé nous appeler de Géorgie après votre départ pour nous dire que tout allait bien. Nous n'avons eu aucun appel. Vous foncez peut-être dans un piège ? »

Grady fit une grimace et se dirigea vers l'avion des Machado. C'était ce genre de pensée qui donnait des ulcères aux agents de la DEA.

RÉCIT DE LIND

J'arrivai à Panama juste à temps pour regarder les funérailles de Torrijos à la télévision depuis notre QG de Corozal. On conduisit son catafalque au cimetière en haut d'un camion de pompiers orange, son uniforme, son chapeau de cow-boy et sa gourde soigneusement empilés. A un moment, les caméras prirent en gros plan notre homme, Noriega, parmi le cercle des officiers de la Garde nationale panaméenne rassemblés autour du catafalque près de l'emplacement du tombeau. Son visage était de marbre.

— A quoi pense-t-il, à votre avis ? me demanda Glenn Archer, notre nouveau chef d'antenne.

— S'il a une once de ce que j'ai décelé en le recrutant, il doit réfléchir au moyen de poignarder dans le dos ses frères officiers qui voudraient lui barrer le chemin du trône, répondis-je en riant.

A cet instant, le colonel Florencio Flores, quarante-sept ans, commandant de la Garde, prit la gourde de Torrijos. Il la tendit vers la foule comme un prêtre présente le calice.

— Puisse ce breuvage m'inspirer, lança-t-il avant de boire une longue gorgée.

Il ne cracha ni ne hoqueta. La gourde contenait manifestement de l'eau et c'était sûrement la première et la dernière fois qu'on l'avait remplie avec autre chose que du whisky.

— Bon, fis-je à l'adresse de Glenn. Maintenant que notre Omar a disparu de la scène, nous n'avons plus qu'à réfléchir avec Noriega au moyen de mettre ce gentil petit pays sous la férule d'un agent de la CIA.

NEW YORK

— La cible vient de franchir le péage en direction du pont George Washington, grésilla la radio dans la voiture de Kevin Grady.

Il était en planque au pied de la bretelle d'accès menant de Henry Hudson Drive à l'Interstate 96, puis à la voie express du Bronx juste à l'extrémité est du pont George Washington reliant le New Jersey au haut du Bronx.

— Où se dirigent-ils, d'après vous ? demanda le chauffeur de Kevin.

Grady haussa les épaules.

— J'aimerais bien le savoir. Je parierais volontiers pour le coin de Little Colombia à Jackson Heights. En second choix, j'opterais pour Sawmill ou Hutchinson Upstate vers Pleasantville ou Larchmont, quelque chose du genre.

— Des trafiquants en banlieue ? J'ai du mal à y croire.

— C'est tout nouveau, expliqua Grady. Du moins pour les gros bonnets. Il leur est plus facile de repérer s'ils sont surveillés. Il n'y a pas de circulation. Ils jettent un coup d'œil par la fenêtre du salon et voient la même Ford bleue faire trois fois le tour du pâté de maisons. « Tiens, voilà quelqu'un qui ne m'aime pas », se disent-ils.

Grady avait choisi leur planque habituelle compte tenu des deux trajets possibles qu'il avait en tête. Si Eduardo Machado demandait à Jimbo Burke de traverser le pont Bronx Whitestone en direction du Queens, son chauffeur et lui n'auraient, pour rejoindre les équipes de surveillance, qu'à prendre la route d'accès en direction de la I-96. Si, au contraire, Machado décidait d'aller vers le nord après avoir traversé le pont en direction de Riverdale, ils pourraient se glisser dans la circulation juste derrière eux.

Une heure et demie plus tôt, Burke avait garé l'estafette sur le parking d'un Burger King juste au-dessous de la localité d'Elizabeth sur l'autoroute qui mène au New Jersey. Une des voitures suiveuses signala que Machado avait utilisé la cabine téléphonique du parking et que, trois quarts d'heure plus tard, il y était revenu, manifestement pour recevoir les dernières instructions pour la livraison. Depuis, Grady et son chauffeur jouaient à saute-mouton avec l'estafette tandis qu'elle longeait l'Hudson côté New Jersey, attendant que Machado se décide à traverser le fleuve sur un pont ou sur un autre.

— Le Bronx, annonça la radio.

A ces mots, un flux d'adrénaline galvanisa le corps épuisé de Grady. Pendant ces quarante-huit heures où il avait suivi les déplacements de Machado le long de l'Atlantique, son seul repos avait été de minuscules sommes sur le sol de son bureau. L'épreuve touchait à sa fin.

— Allons-y, dit-il à son chauffeur en désignant d'un signe de tête la rampe d'accès.

La filature était assurée par quatre véhicules de la DEA plus celui de Grady pour diriger les opérations. Il y avait deux estafettes, la première sans rien, la seconde indiquant A. J. Murray, Plombier.

Les deux autres étaient des voitures banalisées, l'une occupée par deux femmes, l'autre par deux agents noirs se faisant passer pour un couple.

Cela visait à minimiser les risques d'éveiller les soupçons de Machado si par hasard un véhicule attirait son attention. Malgré toute leur perspicacité, les Colombiens avaient encore tendance à penser que la brigade des stups était constituée, comme à la télé, de Blancs aux cheveux blonds. Les multiples formes que peut revêtir la police leur échappaient encore.

Les véhicules encadraient l'estafette, deux devant, deux derrière, intervertissant parfois les places pour que la filature fût aussi imperceptible que possible. Grady avait ordonné que les communications radio fussent réduites au minimum. Il savait que l'estafette de Burke n'était pas équipée de canal ondes courtes et que Machado n'en avait pas en quittant la Géorgie. Mais il fallait compter avec le danger que d'autres Colombiens balayent les fréquences avec un scanner pour savoir si les stups avaient une opération en

cours. Tandis que l'estafette roulait sur la voie express du Bronx, les seules indications du chemin emprunté par Burke étaient donc : « Hutchinson sud – le pont – Whitestone – Grand Central Parkway ».

La destination finale fut une surprise pour Grady.

— La Guardia, annonça la radio.

Élémentaire, pensa-t-il pourtant. Les Colombiens s'étaient dit que l'anonymat d'un immense parking d'aéroport faisait de La Guardia l'endroit idéal où abandonner leur estafette. Qui allait y prêter attention, même si elle était immatriculée en Géorgie ?

Machado et Burke gareraient le véhicule, cacheraient les clefs de contact et le ticket de parking avant de filer. Plus tard, le gros bonnet recherché par Grady viendrait le prendre. Plus probablement encore, il enverrait un mulet conduire l'estafette à sa destination finale tandis que le Colombien s'assurerait qu'il n'était pas suivi.

Les Colombiens avaient cependant omis deux détails. Primo, pour reprendre l'estafette, il faudrait emprunter l'unique sortie où le conducteur devrait payer son parking. Cela aiderait considérablement la filature pour la deuxième partie de l'opération. Secundo, Kevin pouvait appeler dès maintenant en renfort les douanes et la police de l'aéroport.

— Approchons-nous, dit-il à son chauffeur.

Au même moment, il entendit le mot « navette » sur la radio. Le chauffeur tourna immédiatement, quittant le terminal principal en direction de celui des navettes d'Eastern Airlines qui desservaient New York et Washington. Tandis que la voiture roulait sur le toboggan au-dessus du bout du parking en face du terminal, Kevin repéra l'estafette de Burke qui faisait la queue au distributeur automatique. Au bout du terminal, après le long trottoir qu'empruntaient les passagers pour charger ou décharger leurs bagages, le premier des véhicules de tête venait de s'arrêter, occupé par les deux agents féminins.

— Allez les rejoindre, dit-il au chauffeur.

Il observa l'estafette entrer dans le parking et chercher une place. Quand la voiture de Grady fut parallèle à la voiture de surveillance, il sortit et se glissa à l'arrière.

— Notre Colombien va probablement filer dans une minute ou deux, leur expliqua-t-il en indiquant la sortie du parking. Filez-le, mais pas de trop près. Il a peut-être un coup de fil à donner. Nous voulons être sûrs qu'il le passe avant de l'arrêter. Alors ne bougez pas avant qu'il ne se décide à quitter l'aéroport. N'oubliez pas. Il est armé. Et dangereux.

Aux stups, tout le monde connaissait le proverbe : « Tu arrêtes un Portoricain, c'est la bagarre ; tu arrêtes un Noir, c'est la fusillade ; tu arrêtes un Colombien, c'est la guerre. » Tout en parlant, il avait scruté le flot des passagers quittant le parking en direction du terminal.

— Là, dit-il en désignant deux hommes sur un passage pour piétons. C'est lui. Le type au manteau bleu derrière le type en veste de treillis. Le deuxième est Burke ; il est des nôtres.

Les femmes se glissèrent hors de la voiture et firent semblant de bavarder comme deux pies tout en se dirigeant vers les deux hommes. Grady vit Burke et Machado se serrer la main. Burke s'éloigna tranquillement tandis que Machado pénétrait dans le terminal.

Avec une carte de crédit, il acheta un billet pour Washington à un guichet automatique puis se rendit dans la salle d'embarquement. Là, il prit un exemplaire gratuit du *Wall Street Journal*, s'assit, consulta sa montre puis, changeant d'avis, se dirigea vers un téléphone.

Environ un quart d'heure plus tard, on annonça que la navette de 11 heures partirait porte 4. Machado tendait sa carte d'embarquement à l'hôtesse d'Eastern Airlines quand il sentit le froid d'une arme sur sa nuque.

— Police ! cria une voix de femme. Pas un geste !

Machado regarda rapidement à droite, de l'autre côté de l'arme. Il vit une autre femme le menacer d'un pistolet. Lentement, il mit les mains en l'air.

— Oh, mon Dieu ! Que se passe-t-il ? demanda une femme d'âge mûr en réprimant un cri.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, dit son compagnon d'un ton rassurant. Ils sont sans doute en train de tourner un film comme *Cagney et Lacey* qu'on regarde à la télé.

*

L'estafette marquée A. J. Murray, Plombier était équipée de vitres teintées afin de faciliter la surveillance. Grady la fit garer à un bon endroit sur le parking. Il fit un rapport de l'opération en cours aux chefs des douanes et de la police, puis grimpa dans l'estafette du plombier. Ils n'avaient plus qu'à attendre. Heureusement ça ne devrait pas s'éterniser. Les Colombiens n'allaient pas abandonner plus que nécessaire un véhicule contenant six cents kilos de coke.

En fait, ils patientèrent un peu plus de deux heures. Peu après 13 h 15, un homme basané frisant la trentaine et portant un sweat bleu et orange des New York Knicks s'approcha de la rangée où était garée l'estafette, cherchant quelque chose. En passant devant l'estafette, il jeta un rapide coup d'œil à la plaque d'immatriculation avant de poursuivre son chemin. Puis il se retourna, l'œil scrutateur.

— Il vérifie qu'il n'est pas suivi, commenta l'agent à côté de Grady.

— Ouais, gronda ce dernier. La chance est peut-être avec nous, cette fois.

Apparemment satisfait, l'homme revint sur ses pas, grimpa dans l'estafette, se pencha une minute, à l'évidence pour prendre les clefs de contact et le ticket de parking, puis mit le moteur en marche.

— On ne bouge pas, dit Grady aux quatre voitures de planque qu'il avait repérées en position stratégique à l'extérieur du parking, prêtes pour le dernier round.

Au même instant, à quinze mètres de là, les portes arrière d'une camionnette s'ouvrirent brusquement. Trois douaniers et trois policiers de l'aéroport sautèrent sur le bitume, arme au poing, et foncèrent sur l'estafette. Derrière eux, la télévision filmait la scène avec frénésie.

Deux douaniers arrachèrent l'homme de son volant pour le jeter à terre. Un policier le maintint au sol du genou tandis qu'un autre lui passait les menottes dans le dos.

Dans l'intervalle, un des douaniers avait ouvert les portes du véhicule pour dévoiler la pile de sacs. Il en balança un dehors, le déchira de son couteau et, l'air triomphant,

renversa la cocaïne sur la chaussée sous les regards admiratifs du reporter et du cameraman.

— Mais je rêve, bordel ! hurla Kevin. Qui a autorisé ces enfoirés à faire une chose pareille ?

Fulminant de rage, le visage tendu sous l'effort pour se contrôler, il sauta de l'estafette et s'avança. Devant un Kevin incrédule, le responsable des douanes de l'aéroport expliqua la signification de sa prise pour la caméra de la cinquième chaîne.

Au prix d'un effort surhumain, Kevin parvint à se maîtriser jusqu'à ce que le cameraman eût fini son boulot. Exploser ne changerait plus rien maintenant. Les semaines de travail pour monter cette chausse-trappe, Jimbo Burke qui avait risqué sa peau, tout ça pour rien.

Dès que le journaliste fut hors de portée de voix, Grady fonça droit sur le chef des douanes qui, selon toute probabilité, était largement au-dessus de lui dans la hiérarchie.

— Espèce de crétin de mes deux ! Vous vous rendez compte que vous avez bousillé une importante opération des stups pour que votre tronche d'abruti passe à la télé ?

— Et après ? fit le douanier avec le mépris qui caractérisait les relations entre les différents services gouvernementaux. Cet aéroport est le territoire des douanes, ducon.

Il pointa l'index sur la poitrine de Grady.

— Pas question de laisser six cents kilos de poudre quitter mon domaine. Que ce soit vous ou tous les stups de New York réunis, bordel. Si ça te plaît pas, mec, va pleurnicher auprès du ministère de la Justice.

Saisi d'une furieuse envie de casser la gueule de ce type, Grady serrait et desserrait les poings sans discontinuer. Enfin, il fit brusquement demi-tour et cogna l'estafette de Burke, s'écor-chant les jointures au passage.

— On y va, dit-il à son équipe.

— Où ça ? demanda quelqu'un.

— Se coucher. Que faire d'autre quand le gouvernement emploie des connards pareils ?

RÉCIT DE LIND

A l'instar des Irlandais, les Latins enterrent leurs morts avec un cérémonial interminable. Les funérailles de Torrijos furent suivies d'une série de rituels mortuaires, ce qui retarda d'autant ma rencontre avec Noriega. Il était pris dans le tourbillon des événements et ne pouvait s'échapper pour passer avec moi une soirée au calme.

— Vous semblez vous ennuyer à mourir, me dit Archer un après-midi. Que faites-vous ce soir ?

— Comptez-vous me proposer une folle nuit dans le gai Panama ?

— Mieux que ça. L'ambassadeur de France donne une réception en l'honneur d'un quelconque dignitaire en visite chargé d'inonder nos voisins latins des bienfaits de la culture française.

Après tout, pourquoi pas ? me dis-je.

— Quel déguisement vais-je revêtir pour l'occasion ?

— Je leur dirai seulement que vous êtes un envoyé du ministère de la Défense et que vous venez vérifier le bon rendement de vos investissements.

*

L'ambassade de France au Panama est située en haut d'une route sinueuse, au sommet d'un quartier nommé à juste titre Bella Vista. La terrasse de la résidence était déjà noire des convives évoluant sous une demi-douzaine de rangées de lanternes japonaises. Au spectacle des robes de couturier, des bijoux discrets mais révélateurs, de l'élégance policée des hommes, je sus que les invités appartenaient aux rabiblancos, descendants des familles qui avaient dirigé le Panama pendant un siècle. Ils ne portaient visiblement pas le deuil de leur dictateur.

Glenn et moi nous séparâmes en arrivant afin de m'éviter toute association publique avec le chef d'antenne de la CIA locale. Je bavardai un moment avec l'attaché militaire français, un commandant de la Légion étrangère qui avait fait la guerre d'Algérie avec le 1er régiment de parachutistes. Il fumait une gauloise puante du coin de la bouche pour montrer que c'était un vrai dur. Puis je discutai avec une journaliste de Lyon, brune et pétillante, qui s'appelait Monique et me donna le nom des trois meilleurs restaurants du coin. Rien que cette information valait le déplacement, me dis-je en me frayant un chemin jusqu'au bar pour refaire le plein de whisky.

Je m'apprêtai à m'éloigner avec mon verre plein quand mon coude heurta quelque chose de dur. En me retournant, je fis deux découvertes. La première est que, juste derrière moi, se tenait une femme d'une telle beauté que j'en eus littéralement le souffle coupé. Ses cheveux épais, mi-longs étaient noirs comme du jais. Elle avait de hautes pommettes saillantes, des lèvres pleines et rouges et un menton carré. Ses yeux bleu-gris promettaient d'emblée une douceur angélique. Jamais première impression ne fut aussi trompeuse.

Ma seconde découverte fut moins plaisante. C'était sa coupe de champagne que mon coude avait heurtée. La moitié de son contenu se répandait maintenant en une tache sombre sur son fourreau de soie bleu pâle.

— Oh, merde ! bredouillai-je. N'ai-je pas lu quelque part que le champagne était bon pour la soie ?

— Pas dans mes livres, en tout cas, fit-elle avec une expression dont j'étais incapable de dire si elle était souriante ou méprisante. Peut-être avez-vous trouvé ça dans un vieux texte chinois sur la culture du ver à soie.

Tandis qu'elle me répondait, je m'étais saisi de son verre et emparé de mon mouchoir dans la poche de mon veston. J'observai les dégâts. Elle se tenait légèrement inclinée, les hanches à peine en avant ; sa robe était tendue sur son ventre plat et les muscles longs de ses cuisses. Le champagne s'était renversé sur son bas-ventre.

— Puis-je me permettre ?

Elle me gratifia du sourire tolérant et amusé qu'ont les belles femmes envers un homme qui tente un stratagème aussi grossier.

— Je m'en charge, répondit-elle en prenant mon mouchoir.

Tandis qu'elle tamponnait le devant de sa robe, je commandai une autre coupe de ma voix la plus élégante et sortit de ma poche une carte de visite sur laquelle ne figurait évidemment que mon nom.

— Je suis au Continental. Laissez-moi faire nettoyer votre robe, je vous en supplie.

— Ne vous inquiétez pas, le champagne n'est pas salissant. Mais, si vous me voyez en train de prendre un café, soyez gentil de rester à l'autre bout de la pièce.

Je ris et la priai une fois encore d'accepter toutes mes excuses et une autre coupe de champagne.

— Votre espagnol est excellent, observa-t-elle.

Ravi de pouvoir changer de sujet, je me lançai dans la description de mon héritage espagnol côté maternel.

— Je m'appelle Jack Lind, ajoutai-je en manière de conclusion.

— Juanita Boyd.

— Cela ne sonne guère panaméen.

— Peut-être pas à l'origine. Mon arrière-arrière-grand-père est arrivé ici depuis l'estuaire de Forth, en Ecosse, alors que les Colombiens dirigeaient encore le Panama. Nous y sommes depuis ce temps. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Les avions, mentis-je. Je travaille pour Northup Aviation et je viens vérifier les performances de certains de nos avions à la base de l'Air Force de Howard.

A cet instant, l'ambassadeur de France — Dieu le damne – s'avança et glissa un bras sous celui de Juanita.

— Puis-je vous emprunter une minute notre charmante Juanita ? fit-il dans un anglais pur Oxford. Notre invité d'honneur brûle de la rencontrer.

En tout cas, l'invité d'honneur ne brûlait pas de rencontrer un prétendu expert en aéronautique car l'ambassadeur laissa clairement entendre que l'invitation ne me concernait pas. J'allais renouveler mes plates excuses auprès de Juanita quand je me ravisai.

— Rendez-vous pour le café, dis-je en lui faisant un clin d'œil.

Juanita pouffa de rire. Je constatai avec ravissement que Son Excellence était perplexe.

Je me fondis alors dans la foule du cocktail, passant d'un groupe à l'autre. Boyd, appris-je en devisant avec deux banquiers français, était le nom d'une des deux plus anciennes et plus puissantes familles de notables du Panama. Juanita était apparemment une des jeunes héritières qui représentaient parfaitement la classe dirigeante d'ici.

Tout en bavardant, je l'observai du coin de l'œil. Le dignitaire culturel gesticulait, comme tout bon Français, se donnant manifestement beaucoup de mal pour l'impressionner. Je remarquai avec plaisir que c'était en vain. Elle était froide, distante, hautaine, et arborait le sourire auquel j'avais eu droit quand j'avais renversé son champagne.

C'est environ une demi-heure plus tard que, ayant épuisé les charmes de la soirée, je décidai de m'éclipser. Je cherchais mon hôte quand je vis Juanita traverser la terrasse en direction du buffet.

— Alors, fis-je en m'approchant, avez-vous trouvé le moyen de protéger la culture latine contre les envahisseurs américains avec leurs *Dallas*, *Dynastie* et autres McDonald's ?

Elle planta une fraction de seconde ses yeux sur moi. Ce n'était ni sensuel ni suggestif. Disons plutôt qu'elle avait le regard évaluateur d'une cavalière de haut vol – ce qu'était Juanita, je l'appris plus tard – pour le nouveau cheval qu'elle envisage d'acheter afin de compléter son écurie.

— Il s'est mis à réciter *Le Cid*. Je suis partie à la fin du troisième acte.

Je fus alors saisi d'une vive impulsion. Les chances qu'une femme aussi éclatante fût libre à dîner et, le cas échéant, acceptât la compagnie d'un ingénieur gringo étaient nulles. Mais qu'avais-je à perdre ?

— Alors pourquoi ne pas dîner avec moi ? Je vous raconterai la fin de la pièce.

— Un gringo qui lit Corneille ? C'est plutôt rare.

— Je suis un ingénieur en aéronautique cultivé.

Juanita soupira.

— L'ambassadeur vient de me prier de rester avec quelques autres pour dîner avec son invité d'honneur.

— Ça va être gai.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Si par hasard votre dignitaire n'arrive pas au bout avant les cigares et le cognac, sachez que le joli garçon épouse la fille, bien qu'il ait tué son papa. Il faut peut-être y voir une morale pour les pères de toutes les jolies filles. A propos, comment va votre père ? demandai-je dans un sourire qui se voulait dégagé.

Juanita regarda par-dessus son épaule en direction de l'ambassadeur et du cercle de convives qui s'agrandissait autour de son invité de marque.

— Où pensiez-vous dîner ?

— A Las Bovedas, dis-je en extrayant de ma mémoire une des trois adresses fournies par la journaliste lyonnaise.

— Donnez-moi une demi-heure, le temps d'attraper la migraine, et je vous retrouve là-bas, dit Juanita.

Elle s'infiltra dans le cercle diplomatique, me laissant partir plus pimpant que je n'étais arrivé.

*

Le restaurant était situé dans la vieille ville, sur une pointe de terre adossée à la baie. Les conquistadors avaient décidé d'y rebâtir la ville après que Henry Morgan, bandit gallois, eut incendié et mis à sac le vieux Panama, à quelques kilomètres plus au nord.

Afin de protéger Panama – *Castilla de Oro* comme on l'appelait alors – des pirates anglais et des ouragans, le gouverneur général avait entouré la nouvelle cité d'une énorme digue. Elle était si démesurée et si coûteuse qu'on raconte que, quand Charles II d'Espagne reçut la facture, il alla à la fenêtre de l'Escurial et s'écria : « Si ces digues sont si chères et si énormes, je devrais les voir d'ici. »

Pour arriver à cette pointe de terre, il faut traverser un labyrinthe de ruelles grouillantes bordées de maisons vert pâle remontant à l'époque de Ferdinand de Lesseps. Slalomant entre les charrettes des marchands ambulants, je songeai que ces grilles en fer forgé, ces balcons plongeants et ces arcades donnaient à ces bâtisses un faux air du quartier français de La Nouvelle-Orléans.

Je trouvai enfin le restaurant et me garai devant une sorte de mémorial en l'honneur des constructeurs du canal. Pour un dollar, le gamin de douze ans qui semblait régner sur le parking m'assura qu'il surveillerait ma voiture de chez Hertz comme si c'était la sienne.

Las Bovedas – « Les Voûtes » en espagnol – avait été creusé dans des grottes qui avaient servi autrefois de cellules aux prisonniers des conquistadors. Je pris une table, commandai à boire en me demandant quelles étaient mes chances de voir Juanita. Sur quoi le propriétaire des lieux, un Français costaud et barbu originaire de Marseille, vint me saluer.

— Dites-moi, demandai-je, est-il exact que les Espagnols en avaient fait une prison ?

— Et comment ! En bas, il y avait les cellules des condamnés à mort. On les enfermait, on ouvrait les vannes et la marée se chargeait de les noyer.

— Exécution capitale bon marché.

Il éclata de rire.

— Je compte y ouvrir un bar ; je l'appellerai « Le vieux bar à bière », au nom des pauvres gars qui n'ont même pas eu de cercueil.

Juanita arriva exactement une demi-heure après mon départ de l'ambassade. Sa ponctualité ne manqua pas de m'étonner. Les jolies femmes sont rarement à l'heure, persuadées que leur beauté excuse leur retard.

Le patron se précipita pour l'accueillir comme si elle était la femme du président. Plusieurs clients se levèrent pour s'incliner tandis qu'elle se dirigeait vers notre table. Les autres la dévisageaient avec un intérêt marqué.

— Comment va cette migraine ? m'enquis-je tandis qu'elle s'asseyait.

— Les maux de tête sont une bénédiction du ciel pour qui n'en souffre pas. Combien de soirées perdues sans eux.

— Comme vous avez raison ! Une bonne vieille migraine est l'éternelle position de repli des femmes.

Juanita sourit.

— Pas dans mon cas. Je dis carrément non.

Je n'en doute pas une seconde, Juanita, songeai-je. Elle semblait manquer sérieusement de dispositions pour se soumettre aux diktats des machos.

— Quel étrange endroit ! remarquai-je. Tous ces vieux bâtiments de bois. C'est un miracle qu'aucun incendie ne les ait balayés.

— Ou les termites. Ils en sont infestés. On prétend qu'ils tiennent encore debout uniquement parce que les bestioles qui vivent à l'intérieur se tiennent la main pour les empêcher de s'écrouler.

Le serveur était là.

— Croyez-vous raisonnable que je vous offre un verre ?

— Pourquoi pas ? Je garderai mes distances. Vous êtes impressionnant, ajouta-t-elle

quand nous levâmes nos verres. Vous assistez à la soirée la plus huppée et vous trouvez tout de suite le restaurant le plus chic.

— Où je dîne avec la femme la plus belle.

— Jack, la flatterie vous ouvrira toutes les portes. Je suppose, dit-elle en remarquant mon alliance, que vous ne la portez pas pour repousser les assauts de la gent féminine déchaînée.

— Jamais je ne tomberais si bas, affirmai-je. Pour repousser leurs assauts, veux-je dire. Mais je suis marié, c'est exact. Et j'ai trois enfants, pour répondre à la question suivante.

— Êtes-vous marié depuis longtemps ?

— Douze ans.

— Ah, les gringos, vous vous mariez jeunes, non ? C'était votre amour d'adolescent ?

— En quelque sorte. Je l'ai rencontrée lors d'un rendez-vous surprise pour un jeu. J'étais en première année à Yale.

— Et elle a fait Vassar ou Smith ?

— Vassar.

— Et je parie que ses amies étaient affublées de surnoms comme « Praline » ou « Bottine », portaient des twin-sets et un rang de perles de culture.

Je faillis m'étouffer de rire car j'étais en train d'avaler.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai passé deux ans à Manhattanville.

— Tiens donc.

C'était une institution privée très snob, juste en dehors de New York, tenue par des sœurs du Sacré-Cœur pour les riches filles de familles catholiques. L'endroit idéal pour apporter la touche finale à la parfaite éducation des jeunes filles de l'oligarchie latino-américaine.

— Alors vous avez parcouru l'itinéraire estudiantin classique quelques années après moi.

— Jusqu'à un certain point, dit-elle en ayant l'air de me jauger. Je dois avouer que, bizarrement, la magie des week-ends noyés dans le football américain, le gin et le tohu-bohu m'échappait un brin, qu'il s'agît de New Haven, de Cambridge ou de Princeton.

Rien d'étonnant. Les soirées dans les boîtes les plus élégantes de New York auraient été plus dans ses goûts.

— Où habitez-vous ?

— A McLean, en Virginie, non loin de Washington.

— Quelle idée ? Je pensais que Northup Aviation était du côté de Long Island.

— Je travaille essentiellement avec le Pentagone, mentis-je.

Elle me gratifia de l'ombre d'un sourire.

— Et pendant que vous courez le guilledou dans les cocktails d'ambassade au Panama et renversez du champagne sur des jeunes femmes sans défense, votre épouse reste à la maison, conduit les enfants à l'école et fait la cheftaine de louveteaux le mercredi après-midi.

Je me crispai légèrement.

— Vous semblez bien connaître la vie quotidienne en Amérique.

J'avais évalué l'âge de Juanita entre vingt-huit et trente ans. Elle en avait vingt-sept.

— Avez-vous été mariée à un Américain ? lui demandai-je.

— Oh non ! Le mariage est un sacrement qu'il me reste à connaître.

— J'aurais juré que dans la société panaméenne on exerçait une forte pression sur une femme comme vous, très belle et d'excellente famille, pour qu'elle se marie.

— Vous ne devinerez jamais à quel point.

— Comment résistez-vous ?

— J'ai un père compréhensif.

— Que vous manœuvrez sans vergogne.

Juanita joua avec ses cheveux.

— Les hommes sont là pour ça, non ? Et vous avez remarqué, j'en suis sûre, que je suis d'une nature plutôt indépendante. Mais revenons à nous, dit-elle en souriant. Qu'allons-nous vous choisir ?

Juanita me convainquit d'essayer le *corvina*, un bar à chair tendre du littoral panaméen côté Pacifique.

Nous fîmes un moment le parcours classique de ceux qui ne se connaissent pas, évoquant mes impressions, ce genre de choses.

— Vous savez, me dit-elle, nous appelons souvent Panama « le cœur de l'univers », ce qui montre à quel point nous pouvons nous illusionner. Et tous sans exception souffrons de dédoublement de personnalité dès qu'il s'agit des gringos.

— Comment cela ?

— La moitié de notre être vous déteste à cause de votre ingérence dans nos affaires. L'autre moitié veut être exactement comme vous. Voilà pourquoi mon père m'a envoyée à Manhattanville. Voilà pourquoi tous les *rabiblancos* envoient leurs enfants finir leurs études aux États-Unis.

— A propos de cette frange de la population, je n'ai pas décelé, chez les convives de ce soir, beaucoup de chagrin sincère à la mort de votre chef national.

— Ce voyou ? Savez-vous quels étaient les deux buts d'Omar Torrijos dans l'existence ?

— Pas la moindre idée.

— Vous piquer le canal, ce avec quoi nous étions tous d'accord, et coucher avec toutes les femmes du Panama, ce avec quoi certaines d'entre nous au moins n'étaient pas d'accord.

— A-t-il réussi ? Avec vous ?

J'aurais voulu m'arrêter à temps, mais c'était trop tard.

— Cela ne vous regarde pas.

Je notai avec soulagement que Juanita m'avait répondu sans colère. Elle avait simplement eu un petit sourire moqueur avec, m'a-t-il semblé, un parfum de défi. Nous buvions un chardonnay chilien et elle prit une longue gorgée.

— Vous savez, Jack, je dois vous dire, au risque de paraître désagréable, que vous êtes tous de fieffés hypocrites en ce qui concerne l'Amérique latine.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous adorez courir le monde pour prêcher la bonne nouvelle de la démocratie, mais vous souhaitez en fait un gouvernement panaméen à votre botte.

— Juanita, protestai-je.

Mais elle était lancée.

— Voilà treize ans que nous vivons une dictature militaire parce que tel était votre désir. Évidemment, vous étiez certains de mieux vous entendre avec la junte qu'avec un gouvernement civil élu. Vous pouviez leur offrir beaucoup d'armes pour qu'ils fassent joujou avec. Comme une mère donne un hochet. Ça rend docile, gentil et prompt à obéir.

Juanita venait de résumer en termes simples et justes la politique que nous menions depuis si longtemps. Mais, on s'en doute, je n'étais guère disposé à en discuter.

— Allons, Juanita, plaidai-je, pourquoi toujours tout mettre sur le compte des gringos ? Si le soleil ne se lève pas demain, ce sera notre faute.

— Jack, avez-vous conscience que ce petit pays reçoit plus d'aide militaire par habitant que tout autre pays au monde, Israël excepté ? Sous le prétexte d'empêcher Castro de nous tomber sur le poil et de s'emparer du canal de Panama comme vos généraux du Pentagone veulent vous le faire croire ?

Elle but à nouveau à grands traits.

— Eh bien, tout ça c'est du pipeau, si vous me passez l'expression. Si les gangsters à la tête de notre Garde nationale veulent ces armes, c'est pour s'assurer que les habitants de ce pays – qu'ils ont volé grâce à vous – ne seront jamais assez forts pour le leur reprendre. Si ces armes doivent servir un jour, ce sera contre nous, pas contre les communistes.

— Écoutez, je ne prétends pas être expert en histoire panaméenne, assurai-je dans un mensonge pour le moins éhonté. Mais, pour autant que je m'en souvienne, cet Arnulfo Arias renversé par l'armée était un beau salaud de fasciste.

— Et alors ? Au moins c'était le nôtre. C'est nous qui l'avions élu, honnêtement, démocratiquement. La vérité est que vous n'en vouliez pas parce qu'il était antiaméricain. Alors vous avez chuchoté à l'oreille de nos soldats : « Allez-y, à l'attaque. »

Ça, c'était assez juste. En fait, Noriega nous avait prévenus qu'un coup d'État se préparait ; mais, sur ordre de Lyndon Johnson, cet avertissement ne fut jamais transmis à Arias, ce qui aurait pu sauver son trône. Juanita avait raison. On le considérait à Washington comme un salaud d'antiaméricain et personne ne voulait lever le petit doigt pour lui.

— Je sens comme un léger souffle d'amertume rabiblanco, fis-je d'un léger ton de reproche. Ces officiers de la Garde nationale n'ont fait que vous prendre votre férule, non ?

— Vous vous apprêtez à me faire un cours sur tout ce que Torrijos a accompli d'extraordinaire pour les pauvres des villages ; il a construit des écoles, des hôpitaux, il a amené l'eau.

— Précisément, lui et ses soldats ont beaucoup accompli dans ce domaine. Plus que vos amis quand ils dirigeaient le pays.

— Cela va peut-être vous surprendre, je souscris en partie à cela. Seulement, nous avons payé. Ces officiers de la Garde nationale mangent à tous les râteliers. Vous voulez

une femme ? De la dope ? Un faux passeport ? Une licence d'importation ? Une concession dans la zone libre ? Organiser un assassinat ? Un officier de la Garde s'occupera de tout. Il vous suffira d'y mettre le prix.

Le serveur choisit ce moment pour nous apporter le poisson. Quand nous eûmes dégusté quelques bouchées, je décidai d'alléger le ton de la conversation.

— En tout cas, dis-je en riant, vous êtes une vraie pasionaria.

Le flop.

— Pas de condescendance, Jack, me dit Juanita d'un ton sans réplique. J'ai mon lot avec mes compatriotes. J'attends autre chose de beaux gringos comme vous. Enfin, soupira-t-elle, maintenant que Torrijos est mort, nous allons peut-être reprendre notre pays des mains de ces bandits.

Comme j'étais précisément au Panama sur instruction du gouvernement américain pour empêcher ça, nous étions en terrain glissant. Heureusement, Juanita dévia le cours des choses.

— Je me demande pourquoi je m'en prends à vous. Si le gouvernement américain est derrière ces gens, vous n'y êtes pour rien.

Voilà qui ne me mettait pas à l'aise. Tout historien objectif étudiant la situation au Panama depuis 1968 aurait indubitablement conclu que le gouvernement américain et tout particulièrement l'agence du gouvernement pour laquelle je travaillais avaient joué un rôle déterminant en installant les militaires au pouvoir. Mon rôle lui non plus n'avait pas été sans conséquences. Je dissimulai donc ma pensée tant bien que mal.

— Non, c'est vrai, mais j'admire votre tournure d'esprit. Dans votre pays, ce doit être rare d'être indépendante à ce point.

— Oui. Je n'ai jamais compris pourquoi je ne puis mener la vie que je veux simplement parce que je suis née en Amérique latine dans une famille riche. Évidemment, si je veux faire du saut d'obstacles à cheval, je le peux ; si je veux piloter mon propre avion, je le peux ; si je veux un amant à mon goût, je l'ai. Pourquoi pas ?

Je ne fis pas de commentaire à cette dernière remarque. Cela me parut plus sage.

— Vous pilotez ?

Elle me regarda de ses yeux angéliques.

— On a peur de confier sa vie à une femme pilote, c'est ça ? J'ai un Piper Seneca. Je vous emmènerai un jour si vous parvenez à laisser votre machisme à terre.

— Dites-moi, comment vos collègues réagissent-ils à vos opinions politiques ?

— Mal. En Amérique latine, la politique est un club exclusivement masculin. Alors, je subis la sempiternelle réaction des yeux levés au ciel assortie d'un : « Ça y est, la voilà repartie. »

— Je suppose que votre refus d'épouser le bon parti tient à votre rébellion.

— Oh, m'assura Juanita, je me marierai un jour. Sans doute avec un homme plus âgé. Je le choisirai avec soin.

Il faudra qu'il soit malléable et très myope quand il s'agira d'amants éventuels, pensai-je. Mais je gardai mes réflexions pour moi. Nous rîmes, bavardâmes, esquivant les eaux troubles de la politique jusqu'au café.

— Que reste-t-il des vestiges du Camino Real et de Porto Bello ?

Porto Bello était le terminus Atlantique du Camino Real, l'entonnoir par lequel les trésors incas avaient pris le chemin de la cour de Castille.

— Plus que vous ne l'imaginez. Des ruines, bien sûr, mais intéressantes.

— J'aimerais beaucoup les voir. Saurais-je vous persuader d'être mon guide ?

J'eus encore droit à son regard évaluateur.

— Combien de temps pensez-vous demeurer au Panama ?

— Difficile à dire. Huit, dix jours. Je ne sais pas exactement.

— Bon, pour ce qui est de vous faire visiter le Panama, nous verrons, dit-elle en achevant son café d'une rapide gorgée. Mais, pour l'instant, il faut vraiment que j'y aille.

Je réglai la note et l'accompagnai dehors. Les gosses du parking se ruèrent sur elle comme une meute de fans au passage d'une star.

— Señorita Juanita, lancèrent-ils en chœur.

Tout le monde l'escorta jusqu'à sa voiture, une Porsche 911 E bleu foncé. Après avoir mis la clef dans la serrure, elle se retourna et m'embrassa sur les joues ; c'était distant mais non dénué d'avenir.

— Ce fut agréable. Beaucoup mieux que la fin du *Cid*.

— Et ma visite guidée ?

— Téléphonez-moi.

Elle ouvrit la portière et se glissa sur le siège de cuir sable, me laissant entrevoir ses longues jambes musclées jusqu'à mi-cuisse. Elle mit le contact, eut un bref sourire et démarra en flèche.

NEW YORK

Kevin Grady leva des yeux reconnaissants sur la jeune fille qui posa un bon café chaud sur son bureau.

— Tiens, je croyais que les femmes n'acceptaient plus de servir le café.

— C'est vrai, répondit-elle, mais ce matin tu donnes l'impression de n'être pas même capable de trouver le chemin de la machine.

— Je crains que tu n'aies raison. Ces derniers jours ont été infernaux, expliqua-t-il en songeant au fiasco de la veille à La Guardia.

— Vois donc le bon côté des choses, Kevin. Tu as deux Colombiens, l'avion, le pilote et les six cents kilos. Ne te manque que le mérite que se sont attribué nos petits copains des douanes.

— Et le gros bonnet. Le plus frustrant, c'est ceux qui s'en tirent, Ella Jean.

— A qui le dis-tu !

Ella Jean Ransom n'avait pas encore trente ans. Elle était noire, diplômée de l'école de justice criminelle John Jay, et avait passé trois années à la police de New York avant de choisir la brigade des stups. Kevin l'avait souvent remarqué, cette jeune femme avait de la trempe et connaissait les rues comme sa poche. On les avait tous deux affectés au groupe 6 du district de New York ; Grady en était un peu le doyen et Ella Jean l'une des plus jeunes recrues.

Peu après l'arrivée d'Ella Jean, un incident les avait rapprochés. Jouant le rôle d'une prostituée, Ella Jean était entrée dans un appartement du quartier de Bedford Stuyvesant, dans Brooklyn, pour acheter de l'héroïne. Elle portait un émetteur avec micro et pile. Dans une voiture devant l'immeuble, Kevin écoutait la conversation qui se déroulait à l'intérieur de l'appartement ; il connaîtrait ainsi le moment exact où la poudre serait sur la table. Il pourrait enfoncer la porte et procéder aux arrestations.

Malheureusement, le fichu émetteur refusa de fonctionner. Pénétrer de force dans un appartement sans certitude qu'il s'y passe quelque chose d'illégal était risqué. Il encourait pour le moins une mesure disciplinaire pour violation de domicile. Mais Kevin n'avait pas hésité une seconde. Il ne connaissait qu'une règle : « Si un agent est en danger, fonce. »

Il avait mené l'attaque, sauvant sans doute la vie d'Ella Jean. Un des trois dealers s'était montré soupçonneux, s'était précipité sur elle et n'avait eu aucun mal à trouver l'émetteur fixé à sa taille.

— Puis-je te faire un compliment, Kevin ? demanda Ella Jean.

Sa fine silhouette de garçon manqué était moulée dans un caleçon et un chemisier lilas.

— J'adore les compliments. Surtout de filles comme toi.

Ella Jean lui fit une petite grimace.

— Mon cher Kevin, tu as une gueule à faire peur, en ce moment. Tu te tues au travail. Ce n'est plus un métier, c'est une obsession.

Grady soupira.

— Tu as sans doute raison. Mais que faire ?

— Nous, les filles, on se fait du souci pour toi, Kevin. Tu es malheureux, et les hommes malheureux font de mauvais flics.

— Trouve-moi des petites pilules pour voir la vie en rose, Ella Jean, et je te promets de les prendre.

Ella Jean, plus habituée à la compassion qu'à la passion, eut un petit sourire triste.

— Ça ne marche pas comme ça, Kevin. Le bonheur n'a rien à voir avec une grâce de

Dieu qui vous tombe du ciel. Il faut lui donner un coup de pouce. Et travailler quatorze heures par jour n'a jamais été la bonne recette.

— Je l'admets. Et ta sollicitude me touche. Vraiment.

Elle se pencha et lui posa un baiser sur le front.

— Tu es un sale Blanc, raciste et macho, mais on t'aime bien quand même.

Sur quoi elle tourna les talons, laissant Grady devant un amas de paperasses.

Les inconditionnels de *Deux flics à Miami* n'avaient pas idée du temps qu'un agent de la brigade des stups peut passer à rédiger des rapports, prendre des dépositions et témoigner au tribunal. En comparaison, il en passait fort peu dans la rue à faire la chasse aux dealers.

La première tâche de Grady fut de remplir l'interminable DEA 6 afin de préciser tous les détails de la chausse-trappe tendue en Géorgie. Le 6 constituait le document de base de la DEA, relatant la moindre initiative, de la simple mise sur écoutes à la filature avortée jusqu'à l'opération d'envergure comme Sucre Glace. C'était la pierre angulaire de chaque dossier. L'agent enregistrait les conversations et les rencontres pendant que c'était encore frais dans sa mémoire ; si un mois, un an plus tard il devait témoigner au cours d'un procès, tout était noté.

Grady aimait souligner que, dans la police traditionnelle, le travail consistait à remonter le temps. Un inspecteur partait d'un cadavre puis cherchait à l'identifier, à déterminer la date et l'heure du crime, pour enfin tenter de recréer une version exacte des événements grâce aux preuves, indices et autres témoignages qu'il pouvait obtenir.

Pour les stups, le temps marchait autrement. Leur tactique était radicalement opposée à celle qui permet de résoudre une affaire criminelle. Au lieu de partir d'un cadavre, un bon agent de la DEA devait s'accrocher à un délit bien avant qu'il s'accomplît – idéalement, quand il était encore à l'état de projet. A vrai dire, il arrivait souvent que la DEA préparât le terrain en en faisant miroiter la possibilité sous les yeux des criminels pour les voir ensuite foncer sur l'appât.

Ce qui s'était passé en Géorgie en était la parfaite illustration. L'entremetteur cubain, Humberto Martinez, était en fait un indicateur que Kevin Grady avait recruté trois mois auparavant, quand il l'avait pincé en train d'importer plusieurs tonnes de marijuana dans les criques de Myrtle Beach, en Caroline du Sud. Cette petite expédition devait coûter audit Martinez quinze ans de sa vie.

Kevin lui avait expliqué comment il pouvait réduire sa peine à, disons, huit ou dix ans. Une fois qu'il avait accepté de coopérer, Grady l'avait envoyé traîner dans les bas-fonds habituels de Miami pour voir si quelqu'un ferait appel à ses services. Un mois plus tard, il avait appelé Kevin pour lui dire qu'il avait été contacté par deux Colombiens qui disposaient de six cents kilos de coke et cherchaient un terrain d'atterrissage. Grady s'était envolé pour Miami dans la peau d'Alfie Westin. Et c'était parti.

Les opérations de la DEA couronnées de succès se réduisaient souvent à un mot : « infiltration », l'un des seuls moyens d'obtenir un flagrant délit.

Cela explique qu'à un moment ou à un autre de leur carrière pratiquement tous les agents des stups, hommes ou femmes, étaient amenés à travailler dans la rue sous une fausse identité, côtoyant ceux qu'ils voulaient arrêter, utilisant leur jargon, adoptant leurs

tics et leur tournure d'esprit. Pour certains, comme Grady, cela se faisait naturellement. Rien dans la vie de Kevin, new-yorkais de pure souche, ne le poussait à jouer les péquenauds du fin fond de la Géorgie. Pourtant, il avait endossé ce rôle, ainsi qu'une douzaine d'autres, avec un talent consommé. Il se vantait d'être un comédien frustré qui n'avait jamais eu plus grande scène de théâtre que celle de la fête de fin d'année à l'école. Il se rattrapait enfin.

Il faut dire qu'il avait progressé dans les rangs de la DEA grâce à deux qualités essentielles, dont celle-là. L'autre était son génie inquiétant pour flairer le futur indic avant de le persuader de passer à table et de travailler pour le gouvernement, avec tout ce que cela comporte de risques.

Sa règle d'or était de repérer l'indicateur qui va vous mener à l'affaire suivante grâce à celle en cours. Plus que l'amoncellement de documents devant ses yeux, c'est cette perspective qui le tracassait ce matin-là.

Machado père et fils étaient virtuellement inutiles. Les Colombiens ne devenaient presque jamais des *pajaritos* (des petits oiseaux), des indics, autrement dit. Le prix était trop élevé. Eux ou l'un des leurs mouraient, et pas de mort douce. Là-bas, un des trucs favoris consistait à ôter la peau du gars par lamelles jusqu'à le saigner à blanc. C'était une morte lente et délicieusement douloureuse.

Restait le pilote. C'était bien, les pilotes, mais celui-là serait dans le journal grâce à la douane. Difficile et dangereux de s'en servir contre d'autres Colombiens. Toutefois, se souvenant à quel point l'homme était terrifié au cours de son arrestation, il prit son dossier en premier.

L'homme était un sous-officier d'American Airlines qui aurait dans moins de trois mois ses galons d'officier et un salaire annuel à six chiffres. Il avait aussi une femme et deux enfants. Pourquoi un type pareil fourre-t-il son nez dans la drogue, bordel ? s'étonna Kevin.

L'argent, soit, mais pour quoi faire ? Était-il sous l'emprise de quelque drogue ? Possible, mais bien difficile à cacher longtemps aux autres gars dans le cockpit. Une fille ? Avait-il le béguin pour une hôtesse qui le plumait tranquillement ?

Kevin alluma une des Marlboros qu'il essayait de ne pas fumer et réfléchit. Le pilote était encore au poste. Il avait passé le coup de fil rituel à son avocat, mais personne ne s'était encore montré. C'était le moment idéal pour une petite conversation, avant que l'avocat ne se pointe avec ses gros sabots.

Sous la lumière brutale de la salle d'interrogatoire, Denny Strong – c'était le nom du pilote – avait l'air encore plus mal en point qu'au moment de son arrestation. Il était d'une pâleur mortelle, les épaules affaissées, le menton rentré dans la poitrine comme si les muscles de sa nuque ne supportaient plus le poids de sa tête. Un homme secoué et abattu.

Grady fit signe au policier de lui ôter ses menottes. Le pilote eut immédiatement l'air soulagé. Kevin avait remarqué des années plus tôt qu'il n'y avait rien de tel que de passer les menottes à quelqu'un pour qu'il se mette à réfléchir. En signe de paix, il poussa son paquet de cigarettes vers Strong.

Le pilote en prit une avec reconnaissance et l'alluma à l'allumette tendue par Kevin. Il

souffla lentement la fumée en direction de l'ampoule.

— C'est la première depuis sept ans, bredouilla-t-il.

Ouais, pensa Kevin, j'ai affaire avec une petite chose rongée d'inquiétude.

— Je sais, dit-il, compréhensif, moi aussi j'essaie d'arrêter. Mais ça soulage quand on est tendu, hein ?

« Écoutez, poursuivit-il, j'aimerais que vous compreniez que vous n'êtes pas du tout obligé de parler si vous n'en avez pas envie. Dites-moi de m'en aller et je sors dans la seconde. Mais parfois ça aide de se confier à quelqu'un comme moi, vous comprenez ? Ça aide à s'y retrouver dans ce qui se passe. Surtout pour un type comme vous. Vous n'avez manifestement pas l'air d'un criminel. Vous n'appartenez pas à cette racaille.

Il parlait doucement, on aurait dit une maman chantant une berceuse irlandaise. Les derniers mots étaient particulièrement destinés à offrir à Strong une lueur d'espoir, ce dont il avait besoin en ce moment.

— Non, bredouilla Strong. J'aimerais bien parler. Avoir une idée de ce qui m'attend.

— Eh bien, vous savez qu'en dernier ressort ce sera au juge d'en décider, dit Kevin. Tout ce que je puis faire est de vous dresser le tableau. En gros, vous risquez d'en prendre pour vingt-cinq ans.

Strong réprima un cri. Il sembla se ratatiner. Il avait trente-deux ans. Il en aurait cinquante-sept en sortant. Ses enfants grandiraient sans lui.

Grady demeura silencieux quelques instants. Autant laisser à son prisonnier le temps de faire ses petits calculs et d'en mesurer la conséquence.

— Il est vrai qu'avec un peu de chance vous vous en tirerez avec vingt ans pour bonne conduite. Mais ça fait quand même un sacré bail.

Effondré, le pauvre Strong secouait la tête.

— Vous vous en doutez, la cause est plus ou moins entendue, l'informa Kevin. Nous disposons d'une série de photos de votre rencontre avec les Machado à Miami. Elles sont tellement nettes qu'on pourrait les encadrer. Martinez, le Cubain, travaillait pour nous. On avait dissimulé un micro sur lui, ce jour-là, toutes les conversations sont donc enregistrées. Et puis on vous a tous pris avec la coke. La poudre sera sur une table, sous le nez des jurés. Six cents kilos. Ça ne passe pas inaperçu.

Grady haussa les épaules pour montrer à quel point c'était simple.

— Bien. Vous pouvez jouer la grande muette et faire vos vingt-cinq ans comme tout le monde. Vous pouvez aussi nous aider et vous aider du même coup. Mon boulot maintenant, ajouta-t-il après une pause, consiste à voir s'il existe un moyen de travailler ensemble. Peut-être pouvons-nous tenter davantage pour vous que toutes les options désagréables que nous avons évoquées.

— Que puis-je faire ? s'enquit Strong d'une voix plaintive.

— Normalement, nous vous demanderions de retourner dehors pour établir d'autres contacts, voir si quelqu'un cherche un bon pilote pour transporter une nouvelle cargaison.

« Malheureusement, vous avez été arrêté et inculpé, c'est donc impossible. Avec toute cette publicité dans la presse, ce serait trop dangereux. Je m'en voudrais de vous exposer à pareils risques. Je ne sais pas encore ce que nous pourrons faire, mais nous le ferons d'ici, en tout cas.

Kevin le laissa réfléchir un moment.

— Il faut que je vous pose une question. Combien de temps avez-vous passé en Colombie ?

— Euh, j'y suis allé une fois quinze jours pour les aider à vérifier et à améliorer l'état de leurs pistes d'atterrissage, dit Strong avec la bonne volonté d'un élève qui veut impressionner un nouveau professeur.

— Vous rappelez-vous où se situaient les terrains ?

— Bien sûr.

Kevin réfléchit. C'était une information intéressante, mais pas le gros coup. Poser à Strong des questions sur les barons de la drogue risquait d'être du même tonneau. On ne mettrait jamais la main sur ces ordures, de toute façon.

— Dites-moi, n'êtes-vous jamais tombé sur des Américains, là-bas ?

— Il y avait un type. Il était marié à une Colombienne. Un gars de Philadelphie. Il s'appelait Ray, Ray Marcello. Mais tout le monde l'appelait Ramon.

— Il était impliqué dans le trafic ?

— Et comment ! C'était un intermédiaire.

Kevin étendit les mains sur la table et se pencha en avant, les épaules légèrement voûtées, comme s'il s'apprêtait à confier à Strong un secret d'importance.

— C'est peut-être là qu'on peut trouver quelque chose. Vous coopérez, vous me dites tout ce que vous savez sur ce type. Il faudra accepter de témoigner au procès si jamais on arrive à mettre la main sur lui. Il faudra aussi rendre tout l'argent de la drogue.

— Impossible, souffla Strong.

— Pourquoi ?

— Je ne l'ai plus.

— Une femme ?

Strong hocha la tête.

— Qu'en a-t-elle fait ?

— Je lui ai acheté un appartement dans une belle résidence à Boca Raton. Une Porsche. Des tas de trucs.

— Le tout à son nom, je suppose.

Strong acquiesça de nouveau d'un signe.

— Elle sait comment vous avez eu l'argent ?

— Oh oui ! C'était son idée, pour qu'on ne remonte pas jusqu'à moi, justement !

— Oui, approuva Kevin. C'était bien vu. On peut s'occuper de ça.

Il pensait avec bonheur à la façon dont les gars de la DEA chargés des saisies allaient ratiboiser cette pute si vite qu'elle allait se retrouver dans la rue à faire les bus avant qu'elle ait eu le temps de dire « Porsche ».

— Vous tiendrez le coup ?

— Qu'est-ce que ça va me donner ?

— D'abord, qu'on sera de votre côté. C'est mieux que de tout faire pour qu'on vous en colle un max. Et si on réussit à choper ce type grâce à vous, on va voir le juge et on lui explique que vous nous avez beaucoup aidés. On est à vos côtés au tribunal et on dit : « Écoutez, Votre Honneur, ce gars s'est repenti, il a pris des risques. On ne pourrait pas

réduire sa peine ? »

Strong soupira et éteignit sa cigarette.

— J'imagine que je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ?

— Exact, sourit Grady. Bon, commençons par le commencement. Dites-moi tout ce qui vous revient sur ce Ramon, d'accord ?

RÉCIT DE LIND

Noriega accepta enfin de me rencontrer dans un bungalow inoccupé de la base de Howard. C'était le lendemain de mon dîner avec Juanita. En ces temps incertains qui suivirent la mort de Torrijos, il ne voulait pas courir le risque qu'un de ses concitoyens le vît en compagnie d'un gringo.

Il était clair, même avant qu'il eût avalé plus d'une ou deux gorgées de notre traditionnel Old Parr, que Manuel était encore sous le choc de la mort de son chef – mais pas au point, notai-je avec plaisir, de ne pas avoir commencé d'intriguer pour lui succéder.

J'exprimai les condoléances d'usage et remarquai qu'elles semblaient le laisser parfaitement indifférent. Puis nous en vînmes au fait.

— Manuel, commençai-je, ces jours derniers, nous avons beaucoup réfléchi à la situation qu'entraîné la mort de Torrijos.

Noriega savait évidemment qui se cachait derrière ce « nous ». Mais au fil des années, avec sa tendance naturelle à la conspiration, il en était arrivé à croire que la CIA et le gouvernement américain, c'était blanc bonnet et bonnet blanc. Je n'avais jamais entrevu la nécessité de le détromper.

— Ce qui importe, c'est la stabilité de Panama et la continuité des institutions créées par Torrijos, poursuivis-je. Et surtout que nous ayons le partenaire panaméen adéquat afin qu'ensemble nous assurions la sécurité du canal, du pays et de cette zone.

Noriega m'écouta en silence, son visage saturnien impassible. Il restait assis là, à siroter son scotch, évaluant soigneusement mes paroles.

Comme me l'avait fait justement remarquer Miss Boyd la veille au soir, quinze ans de politique étrangère américaine sous quatre présidents différents avaient fermement établi la junte militaire comme expression naturelle du pouvoir au Panama. Torrijos avait récemment nommé un président et un vice-président civils, mais ils ne servaient qu'à mieux dissimuler la réalité : le pouvoir était exclusivement aux mains du commandant en chef de la Garde nationale. Nous devions donc nous assurer que Noriega reprît le flambeau dans les plus brefs délais.

— Je ne sais quels sont vos sentiments et vos convictions, Manuel. Ni comment vous analysez la nouvelle donne. Mais je sais une chose, on pense à Washington que nul n'est plus qualifié que vous pour prendre la tête de la Garde. Si telle était votre ambition, vous pourriez raisonnablement compter sur l'appui des Américains.

Cette fois, il réagit. J'eus même droit à un sourire, ce dont il se montrait aussi avare que Ted Hinckley. Il analysa pour ma gouverne la lutte pour le pouvoir telle qu'elle allait se présenter. Tout le monde s'accordait à penser que Flores, celui qui avait bu à la gourde

de Torrijos, ne durerait que quelques mois. Noriega aurait donc contre lui deux rivaux, tous deux colonels. Celui qui l'inquiétait le plus était Roberto Diaz Herrera, cousin de Torrijos.

Heureusement, m'expliqua-t-il, Herrera était un peu dingue. Il courait sans cesse après les astrologues et les médiums, découpant les lézards pour lire dans leurs entrailles la météo et le marché boursier du lendemain et baragouinant les messages de sagesse infinie de son dernier gourou. Manuel donnait bien un peu dans la magie noire de la *santeria*, mixture de vaudou et de christianisme. Mais Diaz Herrera allait vraiment trop loin. C'était son point faible.

Pour assurer sa propre ascension au sommet, poursuivit Noriega, il lui faudrait assurer et accroître son pouvoir à la base. Il jugea bon de me préciser que cela nécessiterait des fonds.

A mon tour, j'acquiesçai avec la sagesse d'un banquier.

— Il est tout à fait possible que nous augmentions la coopération institutionnelle entre nos deux organisations, affirmai-je.

Je faisais allusion aux fonds invisibles que la CIA lui transférait, prétendument pour financer le programme de renforcement de son G2. En l'espèce, il utiliserait cet argent pour monnayer son accession au pouvoir. Ça nous allait parfaitement.

Une fois nos verres remplis, je lui donnai le prix de la mariée. J'expliquai les changements en cours dans notre politique en Amérique centrale, nos plans de lever au Nicaragua une armée de guérilleros contre les sandinistes.

— Bien sûr, continuai-je, dans l'éventualité où vous prendriez le commandement de la garde, nous espérons pouvoir compter sur votre compréhension et votre soutien envers ce programme.

Noriega hocha la tête.

— Ce que je veux dire, c'est que nous aurions besoin de pouvoir faire usage sans restriction de nos dispositifs militaires ici. Nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir sur le dos une bande d'avocats vindicatifs, proclamant que nous utilisons ces bases pour des visées non prévues par le nouveau Traité du Canal.

C'étaient là les termes du marché, enrobés dans le langage diplomatique le plus délicat que j'étais capable d'inventer : le gouvernement des Etats-Unis, par l'intermédiaire de la CIA, aiderait Noriega à accéder au pouvoir au Panama ; lui, en retour, faciliterait notre petite guerre non officielle contre ses voisins sandinistes. Je n'ai pas la moindre idée de ce que Noriega pensait – s'il pensait quelque chose – de notre future croisade. Il n'était pas homme à discuter. Persuadé qu'il dévoilait son jeu en discutant, il préférait écouter et apprendre.

— Pourquoi ne pas envahir le Nicaragua purement et simplement ? demanda-t-il.

Je lui expliquai qu'il y avait beau temps qu'on n'agissait plus de la sorte.

— Alors, si vous voulez vraiment faire comme vous dites, vous réussirez, parce que vous êtes forts.

Puis il trinqua avec moi en souriant, ce que je pris pour le scellement de notre accord.

Je revins sur le caractère secret de nos relations. Et l'opportunité de prendre ses distances avec notre politique antisandiniste. Cela renforcerait son assise politique

intérieure et lui permettrait de maintenir ses contacts avec les organisations de gauche dans la zone requise.

— Je peux faire autre chose pour vous aider, proposa-t-il.

— Quoi, par exemple ?

— Des pilotes pour livrer vos armes à vos guérilleros. Faire transiter les armes par la zone libre sans que personne s'en aperçoive.

Rien n'était plus encourageant.

Nous bûmes encore un peu de whisky jusqu'à ce que Noriega annonçât qu'il devait partir. En le regardant disparaître dans la moiteur de la nuit tropicale, le dos voûté comme un catcheur prêt à bondir sur le ring, une image séduisante me vint à l'esprit : quand je l'avais recruté, ce n'était qu'un pauvre petit boursier ; il était maintenant en passe de devenir le chef de tous les chefs de classe de cette putain d'école. Pas mal, me dis-je, pas mal.

*

— Arrêtez-vous là, fit Juanita d'un ton impérieux.

D'après ce que je pouvais voir, « là » n'était nulle part. Nous roulions dans la jungle panaméenne sur une étroite route goudronnée à deux voies parallèle au canal, environ cinq kilomètres au-dessus. Nous allions vers la première étape du circuit. Le mur de feuillage était si dense qu'il me donnait le sentiment qu'on se perdait inexorablement si on s'y enfonçait à plus de cinq mètres. A gauche, la route s'inclina légèrement vers le bas. Au bout, on aurait dit un tunnel.

Je me garai dans une clairière et sortis de la voiture.

— Venez, dit Juanita en s'engageant dans le sous-bois de la rive gauche.

Pour cette promenade au grand air, elle avait attaché ses cheveux noirs en catogan. Sachant que nous aurions très chaud, elle ne portait aucun maquillage. Si c'était possible, sa beauté était ainsi encore plus saisissante. Ses yeux bleu-gris, contrastant avec la pâleur de sa peau, brillaient d'une luminosité que le mascara aurait atténuée ; la courbe prometteuse de sa bouche semblait plus pleine, plus sensuelle encore que soulignée de rouge. Elle portait un simple chemisier de soie blanche ouvert avec défi sur la naissance de ses seins, dévoilant ainsi la dentelle de son soutien-gorge. Son Jean délavé moulait ses fesses et ses jambes comme un collant en Lycra. Elle avait mis des bottes d'équitation en cuir de Castujano faites main par un bottier de Tolède.

Quand nous arrivâmes en bas de la pente, elle me regarda comme si, pour la première fois ce matin, elle remarquait ma tenue. Elle désigna mes Adidas.

— Idéal pour la jungle, observa-t-elle.

— Que leur reprochez-vous ? demandai-je, persuadé que sa remarque était sarcastique.

— Moi, rien. C'est le crotale qui va être content de pouvoir y planter ses crochets aussi facilement que dans son crapaud du petit déjeuner.

Voilà pourquoi elle portait ces bottes de cow-boy.

— Bon sang, j'avais complètement oublié les serpents.

— Espérons qu'ils vous oublieront aussi.

— Considérez le côté positif. C'est vous qui devrez me ramener dare-dare à Panama si je me fais mordre.

— Mon cher Jack, la voiture qui roule plus vite que n'agit le venin d'un crotale n'a pas encore été inventée. Vous n'aurez qu'à expirer ici, dans mes bras.

— Il y a pire fin.

— Parfait. Si vous voyez les choses ainsi, nous pouvons y aller.

Elle se dirigea vers le tunnel, seule brèche dans le mur de la forêt. C'était bien le mot car il s'agissait d'une sorte de chemin perçant l'épais feuillage. A une dizaine de mètres au-dessus de nous, les branches se rejoignaient pour former un entrelacs, comme un panier à moitié tressé. Une lumière diffuse filtrait. Parfois, un puits de lumière éclairait l'obscurité. Devant nous, j'aperçus des milliers de petits objets jaune et blanc voleter en suspension comme des flocons de neige jouant dans la brise. C'étaient des papillons.

Juanita prit ma main et nous avançâmes. Sous mes pieds, je sentais la texture inégale d'une couche de pierres. Je baissai les yeux. Il faisait si sombre qu'on n'aurait même pas repéré le serpent qui venait de vous mordre. De chaque côté, le bruit des insectes s'élevait en une marée grondante. Soudain, un cri presque humain déchira l'air.

— Un singe hurleur, dit Juanita.

Au bout d'un quart d'heure, nous parvînmes à une coupe pratiquée pour permettre le passage d'une ligne à haute tension qui traversait notre tunnel à angle droit. Juanita se pencha et, dans la lumière de la clairière, balaya de la main l'herbe des pierres à nos pieds.

Le dessin régulier permettait d'affirmer qu'il s'agissait d'un chemin de pierre.

— Regardez, dit-elle en désignant les indentations irrégulières sur certaines pierres. Des traces de roues.

Nous étions tous deux accroupis.

— Voilà ce qu'il reste de notre Camino Real. Ces marques ont été faites par les chariots des Espagnols.

La chaleur, l'humidité de la jungle étaient oppressantes. Je regardai en arrière, m'attendant presque à voir le fantôme des soldats espagnols avançant péniblement, frappant leurs mules pour aller plus vite, fouettant les esclaves indiens qui poussaient et tiraient les carrioles. Quel trésor démesuré, quel amoncellement d'or et d'argent avait emprunté de force le chemin de l'Espagne ?

— Pensez à Balboa, aux Galiciens et aux Basques se frayant pour la première fois un chemin à la machette, soupira Juanita. Avec leurs cuirasses rouillées, en plus. Comment ont-ils survécu ?

— A temps difficiles hommes bien trempés.

Elle se releva et s'épousseta. Puis elle me désigna un amas de feuilles gris-vert qui pendait d'une branche. Je l'observai. Ça commença à bouger.

— Un paresseux, fît Juanita. Allez. On y va.

— Vous débordez d'énergie, madame mon guide.

— Vous m'avez dit ne rien vouloir manquer, fit-elle en reprenant ma main. Nous n'avons plus qu'à vous ramener à la voiture avant que les serpents ne remarquent votre présence.

*

L'étape suivante de cette visite guidée fut Porto Bello, à deux heures de route sur la côte Atlantique. Aux beaux jours de la mer des Caraïbes, Porto Bello avait été le terminus du Camino Real. Tous les galions de la conquête espagnole avaient jeté l'ancre dans cette immense baie. Ils avaient craché de leurs cales des meubles, des étoffes et du riz ; de leurs cabines avaient défilé ces ardents jésuites, soldats de Jésus brûlant d'apporter la foi du Christ à ces Indiens sauvages, avec pour seul credo la conversion ou la mort.

Puis ces marins avaient bourré leurs soutes de perles provenant des îles lointaines du Pacifique, de trésors pillés à Cuzco, d'argent arraché aux mines de Bolivie par les esclaves indiens ; les richesses de tout un continent prenaient le chemin de la Castille dans des navires pas plus gros que des bus.

Et aujourd'hui ?

Plus rien. Porto Bello était un petit village de pêcheurs désespérément pauvre et sous-peuplé. Juanita m'emmena au bord de l'eau.

— Vous rendez-vous compte ? Autrefois, ils entassaient des barres d'argent sur cette plage comme si c'étaient des rondins. Des milliers. Exactement où nous nous trouvons. De ce côté, ajouta-t-elle en pointant du doigt vers la baie, un plongeur trouverait les ossements de Francis Drake s'il savait où chercher. Le corps de l'homme qui a délivré l'Angleterre de l'Invincible Armada a été jeté par-dessus bord dans un sac au cœur de ce qu'on appelle en anglais l'océan Espagnol. N'est-ce pas un comble ?

— A bien y réfléchir, il est peut-être aussi bien là. Vous le voyez à côté de la colonne de Nelson ? A propos, savez-vous comment ils ont rapatrié le corps de l'amiral Nelson en Angleterre ?

— Non, mais vous semblez impatient de me l'apprendre.

— Ils l'ont placé dans un cercueil rempli de rhum pour conserver le corps pendant le voyage. Une fois à Portsmouth, le cercueil était sec. L'équipage avait percé des trous. Voilà pourquoi la ration de rhum d'un marin de la Royal Navy s'appelle « le sang de Nelson ».

— Répugnant. Je sais enfin pourquoi j'ai toujours détesté le punch.

Juanita m'emmena près des vieux murs de Porto Bello. Au milieu des herbes folles, une douzaine de canons espagnols gisaient, leurs caissons de bois mangés par les siècles, la moisissure et les termites. Elle m'expliqua que la plupart des fortifications espagnoles avaient été arrachées pour servir de remblais aux écluses de Gatun du canal. Près des murs en ruine, nous regardâmes la mer immense et vide. Evidemment, j'y suis allé de mon petit couplet romantique.

— Imaginez le même spectacle il y a quatre cents ans. Et maintenant il n'y a plus un seul bateau de pêche.

Dans l'élan, je citai pour Juanita un extrait de l'*Oxymandias*, de Shelley.

— Jack, voyons, ils pêchent la nuit. Le jour, ils dorment. Mais, si vous vouliez m'impressionner en me montrant que vous connaissez Shelley aussi bien que Corneille, vous avez gagné.

Elle était infatigable. Bon sang, elle m'assènerait la visite au grand complet, que ça

me plût ou non. Nous nous rendîmes à la cathédrale de Porto Bello où elle insista pour me présenter le Christ noir, statue remontant à trois cents ans le représentant portant une croix en bois de *cocobolo* ; il est vénéré comme le Sauveur des descendants des esclaves noirs que les conquistadors avaient amenés au Panama.

Puis nous revînmes à Colon, traversant l'entrée Atlantique du canal à Gatun, direction le fort San Lorenzo, sur un promontoire dominant l'embouchure du rio Chagres.

Il faisait maintenant si humide que la marche ressemblait à une séance d'aérobic dans un hammam, mais elle insista pour grimper jusqu'en haut, décrivant comment Henry Morgan avait envahi ces hauteurs avec deux mille hommes en décembre 1671, massacré trois cents Espagnols puis remonté le rio Chagres pour dévaster Panama.

Bien après 15 heures, elle annonça enfin que nous pourrions nous restaurer au Balboa Yacht Club de Colon. Cette institution ne rappelle en rien les clubs de Newport, Rhode Island, Sou-thampton ou Palm Beach, pour ne citer qu'eux. Cependant, compte tenu de notre fatigue et de mon appétit féroce, cela me parut aussi agréable qu'un restaurant français trois étoiles.

Pendant le café, Juanita me demanda :

— Savez-vous que certains de vos compatriotes ont passé vingt ans dans la zone du canal sans jamais prendre la peine de voir ce que vous avez vu aujourd'hui ?

— Il leur manquait un guide tel que vous.

— Dites plutôt qu'ils sont suffisants et imbus de leur personne. Vous vous intéressez à ce qui se passe autour de vous. Ça me plaît.

Nous nous rendîmes tranquillement à la voiture et rentrâmes à Panama.

— Vous avez pris le café au bord de l'Atlantique, me rappela Juanita. En arrivant, nous pourrons prendre un verre au bord du Pacifique. Nos charmes sont peut-être limités, mais voilà une chose que nous sommes les seuls au monde à pouvoir vous offrir.

Elle inclina son siège et appuya la tête contre la portière, me contemplant de ses yeux bleu-gris, m'offrant ce sourire ensorceleur dont elle adorait jouer. Était-ce une invite, une moquerie ?

De toute façon, je n'avais pas le temps de m'y attarder. Nous étions sur la nationale et, au Panama, il y a un lien direct entre regarder la route et l'espérance de vie.

— On dirait que vous m'observez comme si j'étais un cheval, plaisantai-je.

— Peut-être, fit-elle en souriant un peu plus. Je vérifierai vos dents une fois à Panama. Vous êtes plutôt beau, dans le genre primitif, vous savez ?

— Comment ça, primitif ? Un singe au volant, vous voulez dire ?

— Non. Seulement que vous avez réussi à vous débarrasser de vos gènes d'aristocrate espagnol. Votre visage est tout en angles. Votre père était de la Nouvelle-Angleterre ?

— Non. Du Sud.

— Bizarre. A New York, je suis sortie avec un descendant des Pères fondateurs, autrefois. Il avait un visage un peu comme le vôtre. On l'aurait dit gravé dans du granit du New Hampshire.

— Preuve de caractère.

— Car vous en avez, n'est-ce pas ?

— Oh, absolument !

Elle étouffa un petit rire.

— Nous verrons cela.

J'avais mis l'air conditionné. Juanita boutonna son chemisier puis croisa les bras sous sa poitrine, la mettant ainsi en valeur. Ses jambes gainées de jean bleu étaient tournées vers moi. Elle s'aperçut que je les regardais au péril de nos vies et sourit.

— En général, je préfère les hommes aux cheveux un peu plus foncés et à l'allure un peu plus menaçante, mais...

Elle haussa les épaules. Puis elle tendit la main et, d'un sourire gamin, elle toucha mes cheveux. A l'époque, ils étaient blonds, épais et bouclés.

— Savez-vous pourquoi j'ai fait ça ?

— Parce que j'ai des pellicules ?

— Non. Parce que ça porte bonheur. Chez nous, les hommes aux cheveux blonds sont magiques. C'est une superstition qui remonte probablement aux Aztèques. Leurs dieux avaient des cheveux blonds.

Je caressai mes cheveux du bout des doigts.

— Croyez-vous que ça peut marcher pour moi ?

— Qui sait ?

Juanita tortilla ses épaules comme si ça la grattait dans le dos et se frotta contre le siège de la voiture. Ça l'a peut-être soulagée, mais pas moi. J'étais sacrément excité depuis un moment.

— Ah, Jack, soupira-t-elle, je parie que vous êtes d'une droiture affligeante. Une fille verrait toutes ses tentatives découragées, avec vous, je suppose.

— Juanita, enfin ! Vous êtes bien trop futée pour croire tout ce qu'on raconte. N'oubliez jamais ce qu'une femme a dit : « Les Latins font de piètres amants. »

— Erreur, Jack, erreur. Vous pouvez me croire.

Juanita avait protesté avec tant de naturel que j'en conclus qu'elle savait de quoi elle parlait. Certaines femmes pourraient être tentées de cacher leur expérience sous le fard de la fausse innocence. Pas elle. Elle avait peut-être des défauts, mais l'artifice ne comptait pas parmi eux.

Comme nous approchions de la capitale, le soleil se couchait. Quand nous atteignîmes les abords de Panama, il faisait nuit. Sous les tropiques, la nuit tombe comme un rideau. Je remarquai avec soulagement que nous avions réussi à passer la journée ensemble sans tomber dans les embûches de la discussion politique.

Juanita habitait une tour de verre et d'acier baptisée Monte Carlo, située à Paitilla, quartier construit sur le deuxième bras de terre entourant la baie de Panama en face de celui où la ville avait été bâtie en 1671.

— Puis-je vous offrir un verre ? demanda-t-elle tandis que je rangeai la voiture.

— Avec plaisir.

Juanita habitait tout le dernier étage. De la terrasse, elle jouissait d'une vue spectaculaire sur la baie et sur les cargos éclairés qui attendaient leur tour d'entrer dans le canal.

— Laissez-moi vous servir à boire, et admirez la vue le temps que je prenne une douche et que je me change. J'ai transpiré toute la journée.

Elle revint bientôt avec un scotch soda.

— Je suis affreusement égoïste, dit-elle en me tendant mon verre. Vous aimeriez sans doute vous doucher, vous aussi.

Elle me conduisit à une salle de bains de marbre rose avec une baignoire encastrée et une immense cabine de douche entourée de verre cathédrale.

— C'est ici, allez-y en premier, dit-elle en ouvrant un placard d'où elle prit une sortie de bain.

Je me dépouillai avec soulagement de mes vêtements et entrai dans la douche. A l'instar de presque tous les Panaméens fortunés, Juanita réglait l'air conditionné assez froid, si bien que je goûtai particulièrement l'eau chaude sur ma peau.

Je commençai à chanter – pas fort, mais suffisamment pour ne pas entendre coulisser la porte. Je n'eus conscience de la présence de Juanita qu'en sentant ses seins nus se presser contre mon dos, ses mains entourer mes cuisses et ses ongles entreprendre un voyage lent et lascif entre elles.

J'esquissai le geste de me tourner vers elle.

— Non, reste comme ça, murmura-t-elle.

Je demeurai figé tandis que ses doigts poursuivaient leur exquis pèlerinage, chaque étage étant aussi magnifiquement traité. Quand ses mains rejoignirent leur destination commune, tout geste supplémentaire aurait été superflu. Le but était atteint.

Elle joua un peu, me caressant, mesurant la situation. Puis elle prit le savon et, toujours aussi calmement, entreprit de me caresser la poitrine, le ventre et les cuisses. Après quoi, elle glissa la main qui tenait le savon entre nos deux corps et se savonna.

Cela fait, elle reposa le savon et glissa presque contre moi quand je me retournai ; soudain, nous ondulâmes l'un contre l'autre en nous caressant.

— Tu prends souvent ce genre de douche ? demanda-t-elle, rieuse.

Elle augmenta la puissance du jet et nous nous rinçâmes. Puis, sans un mot, nous traversâmes le sol de marbre pour aller dans sa chambre.

Juanita ne manquait pas de confiance en soi. En la faisant rouler sur le lit, je remarquai qu'elle l'avait déjà ouvert. J'étais dans un tel état que nous n'avons malheureusement pas fait l'amour longtemps. Après, Juanita resta allongée près de moi, le visage de profil sur l'oreiller, me dévisageant encore, défiante, un tantinet moqueuse ; mutine, elle tira ma lèvre avec l'ongle de son index.

— Eh bien, pas si irréprochable, finalement.

Sur quoi elle se dressa sur ses coudes.

— Je vais te chercher ton verre, annonça-t-elle, et, de sa démarche féline, elle quitta la pièce.

Elle revint avec mon whisky et une vodka glacée pour elle. Remontant les couvertures pour nous protéger du froid polaire de l'air conditionné, elle se glissa dans le lit. Nous demeurâmes un bon moment côte à côte, sans parler. J'essayais tant bien que mal de ne pas penser. Ce n'était pas le moment.

Puis Juanita commença à bouger, d'abord lentement, comme si elle s'était assoupie. Ses mains reprirent leur exploration, faisant d'abord rouler mes tétons sous ses doigts puis descendant petit à petit jusqu'à ma taille. Elle se mit sur le côté et me regarda. Cette

fois, le doute n'était plus permis : elle avait des yeux rieurs. Riait-elle avec moi ou de moi ? C'était une autre histoire.

— Tu ne pensais tout de même pas t'en tirer comme ça, n'est-ce pas ?

Sans attendre ma réponse, elle roula sur moi et, ses longues jambes lui servant de levier, elle ouvrit brusquement les miennes. Cette fois, ses mains hyperactives allèrent droit au but. J'étais prêt. D'un geste habile, elle me conduisit en elle avec force. Puis elle commença à remuer.

« Les moulins des dieux tournent lentement mais remarquablement », a écrit quelqu'un. Je soupçonne l'auteur de ces lignes d'avoir fait allusion à une femme comme Juanita plutôt qu'aux dieux. Ses lents mouvements giratoires m'amenèrent au supplice quand, soudain, elle s'arrêta, me rendant fou.

— On change.

Sur quoi, elle nous embarqua dans une nouvelle position. Ce manège en délire continua de tourner d'une position à l'autre jusqu'à ce que Juanita eût, me sembla-t-il, épuisé le *Kama-sutra*. Quoi qu'il en fût, elle m'avait, moi, épuisé. La fin fut non point un soulagement mais une délivrance extatique.

Je m'écroulai, embrassai Juanita, bus une longue gorgée de whisky tiède et, avec une grossièreté indicible, m'endormis.

Quand je m'éveillai, il était plus de 22 heures. Je paniquai une fraction de seconde, comme toujours lorsqu'on émerge sans savoir où l'on est. La chambre était plongée dans l'obscurité. J'avançai la main à tâtons. Juanita était partie. Je trouvai la lumière, allumai et, d'un pas mal assuré, me dirigeai vers la salle de bains. Cette fois, je pris une douche glacée.

Au moment où je sortais, Juanita m'attendait dans l'encadrement de la porte avec un scotch soda bien frais. Elle portait une sorte de mini-kimono de soie écarlate orné de dragons crachant du feu. Ses cheveux étaient lisses et brillants, et elle s'était légèrement maquillée. Elle donnait l'impression de s'être préparée à sortir ou à faire l'amour toute la nuit.

— C'était un peu mieux, pouffa-t-elle en me tendant mon verre. Je crois que tu l'as mérité.

Je bus avec plaisir tandis que Juanita ouvrait la porte de son armoire à linge pour y prendre un peignoir de bain. Il venait du Ritz Carlton de New York.

— Enfile ça et rejoins-moi dans la salle à manger. Tu dois avoir faim.

— Au point de m'évanouir.

— Il n'en est pas question. Allez, viens.

Contiguë au salon, la salle à manger donnait sur la terrasse dominant la baie. Juanita avait orné la table d'un petit vase d'orchidées blanches et délicates et d'un chandelier ancien à cinq branches qui offrait un éclairage suffisamment diffus pour que nous profitions pleinement des lumières de la baie et des navires en route pour l'Atlantique.

Elle prit dans son réfrigérateur des toasts au saumon. Puis elle sortit du four des cannelloni qu'elle avait choisi d'accompagner d'une bouteille de chianti classico Antinori. Elle me tendit le tire-bouchon.

Comme beaucoup de femmes du Sud, Juanita laissait toujours l'homme s'occuper de

ces petits riens qui flattent son côté macho, convaincue que cela lui laissait le champ libre dans les domaines qui comptaient pour elle.

Journée enchanteresse qui s'achevait de façon enchanteresse. Sauf qu'elle n'était pas tout à fait terminée.

Après le repas, Juanita versa un peu de cognac dans deux verres, et nous allâmes sur la terrasse regarder la vue.

— C'est vraiment magnifique, dis-je, atterré par la banalité de mon propos.

— Et tu n'as pas vu la baie sous un orage tropical. C'est inimaginable. Tu viendras voir ça avec moi, un soir ?

— Seulement si tu m'invites.

— N'en doute pas.

Juanita se tourna vers moi et m'offrit un long baiser ; sa langue avait le goût du cognac. Elle ne portait rien sous son petit kimono et moi rien sous mon peignoir. C'est ainsi que, à ma surprise, tout recommença.

Cette fois, ce fut un effort prolongé et effréné pour nous conduire l'un l'autre à la félicité. Nous sommes fous, songeai-je tandis que mon cœur battait la chamade. Pourtant, une obscure force intérieure me poussait à atteindre la limite, un peu comme un pilote de formule 1 cherche la courbe parfaite au-delà de laquelle c'est le noir.

Quand je partis, il était plus de 2 heures du matin. Les rues de la ville étaient désertes. J'étais épuisé et troublé. Je n'avais jamais rien connu de comparable à ce que j'avais éprouvé dans les bras de Juanita Boyd. Je frappai le volant avec la paume de ma main.

« Mais qu'est-ce qui me prend ? » me demandai-je à voix haute.

*

Les cabinets juridiques de renom, qu'ils soient à Wall Street, à l'Inns of Court de Londres ou, en l'occurrence, Calle 50 à Panama, exhalent toujours une certaine odeur. Un doigt de vieux cuir, un soupçon d'encaustique, la suggestion d'un excellent cigare. Mais surtout, me dis-je dans la salle d'attente de chez Arias, Calderon et Boyd le lendemain de ma nuit avec Juanita, ça sentait le fric.

Ce cabinet était spécialisé dans la vente et la création de sociétés panaméennes. Hinckley m'avait dit de profiter de mon séjour au Panama pour créer une demi-douzaine de sociétés fantômes qu'on utiliserait par la suite pour notre programme contra.

C'était à l'évidence une affaire prospère. L'air conditionné de cet immeuble de verre et d'acier offrait une température d'environ dix-huit degrés. La moquette bleu roi faisait bien deux centimètres d'épaisseur. Mon fauteuil anglais était du plus beau cuir clouté de cuivre. Si j'en croyais mes yeux, le bureau de la réceptionniste, une dame au port royal extrêmement distante, était Queen Anne. Les murs de l'entrée étaient recouverts de gravures anglaises du XIX^{e} représentant des chasses au renard, sport que ces messieurs Calderon, Arias et Boyd n'avaient sûrement jamais pratiqué.

Un appel on ne peut plus discret sonna sur le bureau de la secrétaire.

— Mr. Calderon va vous recevoir, Mr. Reid.

Reid était le nom porté sur le faux passeport que j'avais dans ma veste pour l'occasion. A son allure solennelle, on aurait cru que la secrétaire annonçait l'archevêque de Canterbury.

Un homme maigre de plus d'un mètre quatre-vingts apparut. Sa pomme d'Adam remuait à toute vitesse. Il portait un costume gris de coupe parfaite et une chemise bleue de chez Brooks Brothers. Comme sa secrétaire, il était de pure extraction espagnole. Pas la moindre trace de sang indien ou noir.

— Mr. Reid, dit-il avec cordialité. Veuillez entrer, je vous prie.

Il me désigna un autre fauteuil anglais en cuir somptueux. Tandis qu'il s'installait derrière son immense bureau, je jetai un rapide coup d'œil aux diplômes accrochés au mur. Je remarquai qu'il avait obtenu sa licence en droit à Georgetown.

— En quoi puis-je vous être utile, cher monsieur ?

J'expliquai que je voulais constituer une société panaméenne.

— Certainement, nous serons enchantés de vous aider. Aimeriez-vous créer la vôtre en propre ou préférez-vous reprendre une de nos sociétés existantes ?

— Peut-être pourriez-vous me préciser les avantages de cette dernière solution.

— C'est une question de rapidité, en fait. Si vous montez une nouvelle société, nous sommes tenus de vérifier dans le registre du commerce qu'il n'en existe aucune sous le même nom. Cela prend trois jours. Si au contraire vous décidez de racheter une de nos sociétés de réserve, c'est inutile. Nous pouvons tout régler dans la matinée.

— Cela me paraît excellent. Allons-y pour la société de réserve.

Calderon ouvrit un tiroir de son bureau d'où il sortit un classeur.

— Je dois maintenant vous demander quelle en sera la vocation. Je vous précise toutefois que, quel que soit le but déclaré, le droit commercial panaméen autorise à entreprendre toute activité, pour autant qu'elle soit légale, naturellement.

Je crus déceler l'ombre d'un sourire se profiler sur le visage de Mr. Calderon quand il prononça le mot « légale ». Les trois quarts des sociétés panaméennes étaient créées dans le but d'échapper au fisc. Mr. Calderon considérait « naturellement » qu'il s'agissait là d'une activité parfaitement légale.

— Toutes activités commerciales.

— Parfait. Concernant Inland General Trading (nom de la société prête-nom que j'achetai), souhaitez-vous des actions nominatives ou au porteur ?

C'était la question clef. Si Inland General Trading était constituée pour du banal import-export, il n'y avait aucune raison de ne pas noter dans le registre de Mr. Calderon les noms et adresses de chacun des actionnaires, ainsi que le nombre d'actions détenu par chacun. Cela faciliterait les transactions et protégerait l'actionnaire qui égarerait ses titres.

En émettant des actions au porteur, la véritable identité du ou des propriétaires de la société peut être dissimulée. Un Grec qui achète un pétrolier va l'enregistrer sous pavillon panaméen avec des actions au porteur. Ainsi, dans l'hypothèse où le pétrolier est impliqué dans une marée noire coûtant plusieurs millions de dollars, les poursuites en dommages et intérêts aboutiront sur le bureau de Mr. Calderon. Personne ne retrouvera jamais le nom du propriétaire grec, jamais un sou ne sera versé.

— Je vais opter pour les titres au porteur, répondis-je.

Calderon ne cilla pas. A l'évidence, c'est une réponse qu'il entendait souvent. Mais, comme on me l'a fait remarquer un jour, « au Panama, personne n'exige la bénédiction du pape sur les activités de sa société ».

— Bien, poursuivit Mr. Calderon. La loi panaméenne exige qu'Inland General Trading ait un président, un vice-président, un secrétaire général et trois directeurs ; mais le cumul des fonctions est autorisé. Souhaitez-vous nommer les trois premiers vous-même ou préférez-vous que nous les choisissions parmi les membres de notre personnel ?

— Je vous laisse ce soin.

Calderon prit sa plume et remplit un formulaire sorti du classeur. Je remarquai qu'il se nomma président. Les deux autres ne m'évoquaient rien.

Cela fait, il ouvrit la chemise et me tendit une liasse de certificats.

— Ces actions représentent cent pour cent des actions au porteur d'Inland General Trading. Vous pouvez les signer vous-même à l'endroit indiqué afin que personne ne prenne le contrôle de votre affaire si vous veniez à les perdre. Vous pouvez aussi les laisser en blanc. A votre idée.

Je jetai un bref coup d'œil aux titres.

— Je suis sûr que tout est parfait.

— Je suppose que vous souhaitez que le directeur d'Inland General Trading vous donne procuration d'agir au nom de la société pour toute transaction légale. Muni de ce document, vous pourrez tout faire, acheter une villa à Marbella, affréter un cargo à Sumatra, acheter du pétrole en Arabie Saoudite pour le revendre en Hollande. Nous disposons d'une procuration standard que nous utilisons en pareille circonstance. On ne peut faire mieux.

Il prit sa plume.

— Monsieur... ?

— Edward R. Reid, dis-je avant d'épeler.

Calderon remplit le formulaire, le signa et se leva.

Au bout de quelques minutes, la procuration était signée par ses collègues directeurs d'Inland General Trading et dûment certifiée par un officier de justice maison.

— Parfait, dit-il avant de me sourire. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

— J'aimerais ouvrir un compte au nom de la société. On m'a recommandé cette nouvelle banque, la BCCI.

— Oui, nous les connaissons, fit Calderon avec un sourire plein de bonne grâce. Je puis leur passer un coup de fil pour qu'ils nous envoient un coursier avec les documents nécessaires à l'ouverture d'un compte.

La BCCI, Banque de crédit et de commerce international, était la dernière trouvaille de Casey. Essentiellement dirigée par des Pakistanais, nous avions commencé à l'utiliser pour transiter des fonds aux extrémistes islamiques en Afghanistan. C'était un excellent moyen de leur cacher que leur argent provenait d'infidèles américains et non de musulmans iraniens ou saoudiens. Cette banque avait déjà la réputation d'accueillir les blanchisseurs d'argent et de friser dangereusement l'illégalité. Couverture idéale pour

l'Agence, avait décrété Casey. Qui pourrait soupçonner la CIA de faire appel à eux ?

Un quart d'heure plus tard, je remplissais un formulaire d'ouverture de compte. Calderon y joignit les photocopies des documents de constitution de la société et de ma signature dûment certifiée. J'ajoutai quant à moi un billet de cent dollars, montant du dépôt initial. Le coursier me remit un reçu et un exemplaire de ma demande avec le numéro de compte.

Et voilà. Le tour était joué. En une heure à peine. La CIA possédait maintenant un paravent universel utilisable dans le monde entier. Nous pouvions acheter ou vendre des armes, louer un avion, un bateau ou une maison sûre ; payer un agent ou soudoyer un Premier ministre d'Amérique latine ou centrale ; engager un tueur ou un expert en explosifs.

Il n'existait aucun moyen que quiconque, un gouvernement, une agence d'enquête ou de contrôle, un service rival, pût déchirer la façade de papier dissimulant le véritable propriétaire de cette société. Pas un instant, au cours de l'heure que j'avais passée chez ce conseiller juridique, on ne m'avait demandé mon passeport. Calderon n'avait pas la moindre idée de mon identité. Une fois que j'avais quitté les lieux, personne ne pouvait savoir qui se cachait derrière Inland General Trading.

*

Dans les deux ou trois jours qui suivirent ce dimanche fou en compagnie de Juanita Boyd, l'instinct, la culpabilité, peut-être la sensation d'être au bord du gouffre, tout cela m'empêcha de lui téléphoner. Ce n'est qu'en voyant approcher à grands pas la fin de mon séjour que l'envie profonde de la revoir étouffa mes dernières hésitations. Bien sûr, il n'y avait personne.

Quarante-huit heures qui me parurent un siècle, quarante-huit heures où personne ne décrocha et pendant lesquelles j'oscillai entre la fureur de mon désir, le désespoir de ma timidité et le fatalisme qui me poussait à trouver que cela valait sans doute mieux ainsi.

Elle répondit enfin le matin précédant mon départ. Elle devait se rendre à un cocktail chez des gens de son monde. Elle m'invita à l'accompagner, mais, à la réflexion, je me dis que ce n'était guère avisé. Si je tombais sur quelqu'un qui s'y connaissait vraiment en aéronautique ? Comment soutiendrais-je une conversation sur l'instabilité aérodynamique potentielle des chasseurs aux ailes à géométrie variable ?

Je crus préférable de l'inviter à dîner après sa réception. Nous convînmes de nous retrouver au De Lesseps. La salle à manger principale de ce restaurant ressemble à un musée, sorte de galerie de peinture avec de vieux clichés datant de la construction du canal : l'amoncellement de pelleteuses à vapeur prenant d'assaut la passe de Culebra ; les victimes de la fièvre jaune mourant sur des lits d'hôpitaux ; des ouvriers en bretelles et chapeau de paille jouant au poker dans leurs baraques ; des ouvriers noirs taillant un chemin dans la jungle ; et, bien sûr, l'inévitable photographie de Theodore Roosevelt en costume blanc s'amusant à conduire une pelleteuse Bucyrus.

J'observai ces reproductions avec fascination quand Juanita arriva. Elle était à

l'heure, cette fois encore. Elle arborait un ensemble de shantung noir avec une fraise, comme on en voit sur les portraits élisabéthains. En la regardant traverser la salle, j'éprouvai une sensation nouvelle pour moi : le besoin d'elle, si réel, si physique, qu'il était douloureux. J'étais vraiment le roi des imbéciles. Pourquoi avais-je gaspillé tant de nuits précieuses ?

Elle me tendit la joue. J'y posai un petit baiser. Puis elle leva les sourcils et sourit de son air ensorceleur.

— Alors ? Bien reposé ?

— Est-ce un défi ou t'intéresses-tu sincèrement à ma santé et à mon bien-être ? demandai-je.

— Les deux, mon cher Jack, sont indispensables pour que tu continues à m'intéresser.

— Dans ce cas, je le prendrai comme un défi. Viens, j'ai commandé du champagne.

Nous nous glissâmes dans le box que j'avais réservé puis, avec une bonne humeur manifeste, je priai un garçon d'ouvrir la bouteille mise au frais. Je m'étais attendu à des reproches, à quelque remarque acerbe. Rien ne se produisit. Si mon manque d'égards l'avait tourmentée, elle n'en laissa rien paraître. Je notai avec regret qu'elle semblait prendre la chose avec une parfaite indifférence.

— Eh bien, dis-moi, tu sembles bien exubérant ce soir.

— Je fête quelque chose.

— Quoi ?

— Le fait d'être avec toi.

— Où as-tu appris d'aussi charmants mensonges ?

Les réponses ne manquaient certes pas, mais aucune ne me sembla appropriée. J'optai donc pour mon regard le plus sincère, celui que j'avais utilisé avec Manuel Noriega pour évoquer sa future collaboration avec la CIA.

— Mentir à une femme comme toi ? Il faudrait être fou pour espérer s'en tirer.

— Jack, tous les hommes – y compris les gringos piliers de rectitude de ton espèce – mentent aux femmes.

Le serveur avait empli nos verres pendant qu'elle disait cela. Elle prit sa coupe, la fit tournoyer, puis m'offrit un regard moqueur.

— Heureusement, nous savons vous rendre la pareille. *Salud !*

— Comptes-tu tenir cette promesse ? dis-je en riant.

— Pas tant que ta nature fouineuse s'en tient à des limites raisonnables. Te voilà prévenu, ajouta-t-elle en faisant jouer ses cheveux. A question indiscrète réponse fantaisiste.

Elle sortit une Marlboro de son sac et la plaça dans un fume-cigarette en ébène. Je pris la boîte d'allumettes de sa main et lui offrit du feu.

— Est-ce vraiment efficace contre la nicotine ?

— Bien sûr que non. Encore un de mes côtés précieux.

— Toi ? Utiliser des artifices ? Je n'y crois pas une seconde. Autant me dire que Joe DiMaggio prenait des stéroïdes.

Comme les Panaméens adoraient le base-ball, Juanita saisit la comparaison.

— En fait, ça me sert à irriter volontairement mes compatriotes, à l'occasion. Je ne

supporte pas la suffisance, et je ne vois que ça chez les gens que je fréquente. Alors – Juanita haussa légèrement les épaules –, il m'arrive de les remuer un peu.

— En tout cas, tu m'as bouleversé, dimanche dernier.

— Vraiment ?

Juanita esquissa un sourire et, haussant à nouveau les épaules, laissa entrevoir ses seins et l'entrelacs argenté de son soutien-gorge.

— Je suis certaine que tu vas rapidement mettre bon ordre à tout ça, si j'en juge par ton caractère rigoureux.

— Promis, en tout cas jusqu'au dessert.

— Parfait. Je ne voudrais pas que des remords de conscience viennent troubler ta bonne humeur.

— Et pourquoi donc ?

— Qui sait ? Vous et nous avons tendance à voir l'infidélité conjugale différemment.

— Autrement dit, ici on ne fait pas un plat de l'adultère, c'est ça ?

— Oh, mon Dieu, fit Juanita en me caressant la main comme si j'étais son petit chat. Je crains d'entendre un soupçon de culpabilité. T'ai-je plongé dans l'abîme du remords ?

— Pas du tout, mentis-je. Dans une mer d'extase.

— Alors tout va bien, répondit-elle en me serrant la main. L'extase est exactement le but visé. Et c'est ce que je voulais, pas plus, ajouta-t-elle avec un regard ambigu, presque d'avertissement.

J'étais en train d'avaler mon champagne et le liquide glacé me brûla la gorge.

— Que veux-tu dire au juste ?

— Rien. Tout. Que lit-on dans la Bible ? Sous le soleil, il y a un temps et un lieu pour tout. Pourquoi réfléchir ? Pourquoi se poser des questions ? Pourquoi ne pas profiter, tout simplement ?

Nous tendant les cartes, le garçon nous laissa devant la perspective agréable d'excellents plats. Juanita et moi étions assis côte à côte. De temps à autre, nos genoux se frôlaient et, quand Juanita bougeait, j'entendais le bruissement de la soie sous la nappe qui touchait presque terre. Me concentrer sur la carte n'était pas chose facile.

Une fois passée la commande, nous reprîmes notre bavardage. Soudain, Juanita leva sa coupe de champagne, but une gorgée, puis me regarda avec amusement, souriant à demi.

— As-tu la moindre idée de ce qui plaît tant aux femmes chez toi ?

— Pas la moindre, quelle question !

— Précisément. Voilà l'explication. Tu es très attirant et tu ne t'en rends pas compte. Ça te donne un air de... comment dire... de territoire inexploré.

Je faillis éclater de rire. Après la soirée de dimanche, j'avais du mal à concevoir qu'il pût demeurer quoi que ce fût d'inexploré chez J. F. Lind IV.

— Je croyais que tu t'intéressais surtout à mon cerveau, parce que je peux citer Corneille, Shelley, et d'autres.

A cet instant, le garçon nous apporta l'entrée, salade gourmande avec magret fumé, fines tranches de foie gras et avocat. La main de Juanita avait disparu sous la table mais, occupé à observer le serveur, je n'y avais pas pris garde. Elle alla droit sur mon

entrejambe pour se serrer autour de mon érection subite.

— Bien sûr que je m'intéresse à ton cerveau, chéri, ronronna-t-elle. Parle-moi de Kierkegaard.

Je hoquetai sous le rire et l'étonnement. Le pauvre serveur me regarda comme s'il allait devoir pratiquer sur moi la technique de Heimlich, qu'il ne connaissait sûrement que de nom. Juanita relâcha la pression et me fit de grands yeux innocents.

— Ça va, mon chéri ?

En un sens, sa petite manœuvre avait donné le ton. Après le dîner, elle suggéra d'aller en boîte. Elle choisit le club au dernier étage du Panama Hotel, premier des bâtiments tentaculaires conçus par Edward Stone, où écrans de marbre et chutes d'eau garantissent un refroidissement naturel en climat tropical.

Que nous dansions la salsa, le mambo ou le rock, Juanita se mouvait avec un mélange de retenue et de sensualité. La voyant tournoyer sous mes yeux, rejetant parfois avec fierté ses cheveux noirs en arrière, les yeux mi-clos, un sourire distant aux lèvres, chaque mouvement de ses hanches étant une ode à l'érotisme, je songeai à la scène de *Jamais le dimanche* avec Melina Mercouri. On pourrait commettre un meurtre pour Juanita, me dis-je.

Bref, quand nous arrivâmes chez elle, je compris pour la première fois de ma vie ce que signifiait être « submergé de désir ». Ce soir-là, nous allâmes directement à sa chambre. Le clair de lune inondait la pièce ; elle n'alluma pas. Se dirigeant vers la fenêtre, elle regarda un instant le Pacifique puis pivota tout en défaisant la fermeture à glissière de sa robe, toute provocation. Elle inclina les épaules et laissa tomber sa robe par terre dans un bruissement. Elle était là, debout, en soutien-gorge et petite culotte blancs, se détachant sous la lune.

Jamais je ne me suis déshabillé aussi vite que ce soir-là. Nous abordions avec délice notre deuxième ascension quand Juanita roula sur moi, interrompant brutalement notre étreinte. Je vis sa main atteindre la table de chevet, et j'entendis comme le faible claquement d'une ampoule.

Elle recommençait à remuer pour nous mener à l'extase quand elle me mit un mouchoir sous le nez.

— Respire profondément, ordonna-t-elle.

Sentant une bouffée d'ammoniac envahir mes poumons, je me tortillai sous elle.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Je veille à parfaire ton éducation, dit Juanita en riant.

Elle nous mena à un orgasme étourdissant, explosion au ralenti qui sembla ne jamais vouloir prendre fin.

Ce n'était évidemment qu'une illusion physique provoquée par la drogue qu'elle m'avait administrée, mais les illusions sont souvent sacrément convaincantes. Mon cœur cognait comme celui d'un sprinter qui vient de toucher le ruban.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que c'était ?

— Un popper. C'est un vasodilatateur. La prochaine fois, je te ferai essayer la cocaïne. On dit que l'effet est extraordinaire.

— Pas question.

Je n'avais pas encore retrouvé mon souffle. Soudain, je partis d'un rire hystérique.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

Voilà une question à laquelle je ne pouvais répondre. Je venais de penser au test du détecteur de mensonge auquel est régulièrement soumis tout agent de la CIA et je me demandai comment j'allais manœuvrer pour que ce petit incident échappe à la machine.

Entre-temps elle s'était levée, avait enfilé son kimono rouge et se dirigeait nu-pieds vers la fenêtre. Elle demeura un moment le regard au loin, silencieuse, fumant une cigarette. Allongé sur le lit, je regardai le plafond. Un troublant défilé d'images s'y formait : Sarah, mes fils, l'espèce de quiétude familiale que j'avais fini par chérir. Et devant la fenêtre, une réalité beaucoup plus troublante encore.

— A quoi penses-tu ? s'enquit Juanita en se tournant enfin vers moi.

— A nous.

— Il ne faut pas.

— Facile à dire.

Juanita vint s'asseoir près de moi, l'air absent, et commença à jouer avec les poils de ma poitrine.

— Pourquoi penser, Jack ? Pourquoi ne pas être, tout simplement ?

Je plongeai mes yeux dans les siens. Pour une fois, je n'y lus que douceur.

— Parce que demain je prends l'avion pour Washington.

— Et alors ? Tu en prendras un autre pour revenir, un de ces jours.

— Sans doute, soupirai-je, mais pour l'instant ça ne me console guère.

Juanita fit courir ses doigts sur la pointe de mon menton, puis sur mes joues et mon front.

— J'aime ton visage, tout en angles.

Elle se pencha et embrassa doucement ma bouche.

— Il ne faut pas se laisser obséder par l'avenir, Jack. *Que sera sera.* Certaines choses arrivent. D'autres pas. Nous verrons bien.

*

La CIA est aussi conservatrice en matière d'habillement qu'en politique, affirment ses détracteurs. J'entends par là que, si vous arrivez au bureau sans votre chemise de chez Brooks Brothers, on vous regarde comme si vous aviez oublié votre uniforme. Duke Talmadge, le type choisi par Bill Casey pour mener les opérations en Amérique centrale, adorait transgresser ce code vestimentaire non écrit. Il se pointait toujours avec des costumes italiens en gabardine de soie crème, une chemise de soie violette et une énorme pochette rouge qui pendait comme la langue d'un chiot assoiffé. Les gens attrapaient mal au cou à se retourner dans les couloirs pour ne rien perdre de son dernier accoutrement.

— Oh, Seigneur, murmuraient-ils, Talmadge s'est encore affublé de son costume glace à la vanille.

En réalité, les goûts en matière vestimentaire de Duke n'étaient que la partie visible de l'iceberg de sa personnalité. Les journalistes en mal de héros aimaient le comparer à James Bond, ce qui était inepte. Il mesurait un mètre soixante-dix-huit, était mince et

n'en imposait pas physiquement. Il ressemblait pourtant à James Bond sur un point : les femmes l'adoraient. Des mois après notre première rencontre, quand Pat Moynihan, sénateur de New York et son ennemi juré, l'avait mis en pièces au Sénat, une armée de filles du bureau fit faire des tee-shirts avec des drapeaux américains au-dessus desquels était inscrit : « J'aime Duke ».

C'était aussi un rapide. A peine étais-je rentré du Panama que Talmadge était prêt à remettre au directeur un rapport préliminaire. Hinckley nous fit entrer dans le bureau de Casey où Talmadge nous distribua un texte de vingt-cinq pages intitulé « Proposition visant à déstabiliser le régime sandiniste ».

Casey prit son exemplaire, le feuilleta rapidement puis, posant les pieds sur son bureau, fit glisser ses lunettes sur son nez et dit :

— Bon, résumez-moi ce truc.

— Comme je vois les choses, monsieur, notre boulot consiste essentiellement à porter la guerre au Nicaragua et à tuer les Cubains.

C'était précisément ce que Casey voulait entendre. Il reposa lourdement ses pieds par terre et se redressa, le visage radieux.

— Épatant, mon vieux ! C'est exactement comme ça qu'on doit penser à la CIA. Allez-y, je vous écoute.

Talmadge montra à Casey un livre qu'il avait apporté avec lui, intitulé *L'Affaire Sandino*.

— Ce livre analyse le rôle joué par les États-Unis dans cette zone entre 1927 et 1931. A cette époque, nous soutenions le gouvernement central dans sa lutte contre les rebelles sandinistes. Je recommande que nous procédions à l'inverse. On crée une armée de paysans comme l'ont fait les rebelles de Sandino. On les infiltre dans les montagnes où se planquaient les anciens guérilleros de Sandino dans les années trente. Puis ils prennent en embuscade les patrouilles de l'armée sandiniste, attaquent leurs baraquements, contrôlent les postes locaux dans les zones rurales et se posent en protecteurs et bienfaiteurs.

Voilà un langage que Casey comprenait car c'était la réplique de la tactique que les communistes avaient utilisée contre nous pendant des années.

— Bill, intervint Hinckley qui avait déjà pris connaissance de ce rapport, il s'agit essentiellement d'opérations clandestines.

— Je suis assez d'accord, répondit Casey, si ce n'est qu'un des problèmes que le CIA doit affronter en ce moment concerne justement les agents clandestins. Ils ne peuvent plus péter sans l'aval d'un putain d'avocat.

— Conséquence directe des restrictions imposées par le Congrès, expliqua Hinckley.

— Qu'il aille se faire voir ! aboya Casey. Il vous intimide tous !

Le directeur fouilla dans son bureau et en sortit un document relié portant la mention « Top secret ». Il le jeta dédaigneusement sur son bureau.

— Ce ramassis de conneries résume ce qui cloche ici.

L'objet de sa colère était un manuel officiel de cent trente pages, intitulé « Principes gouvernant la politique des opérations clandestines de la CIA », document réuni sur instruction de son prédécesseur, l'amiral Stan Turner. Il constituait à l'époque la Bible qui

dictait en termes précis ce que les agents clandestins pouvaient et, surtout ne pouvaient pas faire.

— Tout le problème de cette agence tient dans ce document, hurla-t-il. Pas de couilles au cul. Aucune imagination. Garez vos fesses, rentrez la tête pour que ces connards du Congrès ne vous la fassent pas sauter. Eh bien, c'est fini, tout ça. Avec moi, ça va barder, et ceux qui croient ces conneries ne vont pas traîner ici, croyez-moi. C'est à chier, ce rapport.

Sur quoi il balança le document dans sa poubelle secrète.

Voyant cela, le visage de Hinckley s'éclaira de plaisir.

— Voilà un langage que nous attendions depuis longtemps, Bill.

Casey grogna de contentement.

— J'aimerais poser quelques principes de base avant d'entamer la phase préparatoire, poursuivit Hinckley.

— Allez-y.

— Je crois que la première chose à faire est de court-circuiter les canaux officiels.

— Que suggérez-vous ?

— D'en confier le maximum au secteur privé. Sous-traiter chaque fois que c'est possible. Il faudra un encadrement pour acheter des armes au marché noir, s'assurer qu'on obtient bien ce qu'on veut, organiser l'expédition, faire transiter la marchandise jusqu'à nos bases avancées via Panama, vérifier le tout à l'arrivée, entraîner nos guérilleros à leur maniement.

Il marqua une pause tandis que Casey signifiait son approbation d'un signe de tête.

— Pour cela, nous pouvons faire appel à des officiers de l'Agence. Mais, à mon sens, cela constituerait une erreur. Nous devrions chercher au-dehors. Louer des contractuels, des Cubains que nous prenons sous contrat en Amérique latine pour des tâches où nous ne voulons pas apparaître. Ils sont parfaits pour ça. Ces Hispaniques feraient n'importe quoi pour le plaisir de frapper Castro dans les burnes. Les meilleurs sont rompus aux techniques de la clandestinité. On les rémunère avec une des sociétés bidon de Lind. On nomme un nationaliste nicaraguayen comme président de la société, on le paie offshore à Panama, aux îles Caïmans, peu importe. De ce fait, si la presse ou un député libéral proteste à grands cris que « la CIA mène une guerre en Amérique centrale », nous pouvons affirmer : « Pas du tout ! C'est un patriote nicaraguayen qui veut reprendre son pays. Nous n'avons rien à voir là-dedans. »

On lisait en Casey comme dans un livre. Il est vrai qu'il ne faisait aucun effort pour contrôler l'expression de son visage, et j'y voyais nettement qu'il était fort réjoui.

— C'est un bon moyen d'isoler le président et la CIA de nos activités là-bas. Il nous permet de nier légalement, ouvertement, toute connaissance d'une opération ou de notre implication. Et comme nous agirons hors des circuits officiels, je ne vois aucune raison pour que le Congrès y fourre son nez, conclut Hinckley.

Le directeur avala cette dernière idée goulûment.

— Ouais, le Congrès n'est rien d'autre qu'un obstacle à l'accomplissement de notre politique étrangère, de toute façon. Vous deux, fit-il en regardant Talmadge et moi, que les principes de Ted vous guident dans l'organisation de cette mission. Talmadge, vous

êtes responsable sur le terrain. Lind, vous vous chargez de la logistique, hommes, armes, pont aérien, circuits d'écoulement des armes jusqu'à leurs destinataires. En plus, vous tenez Noriega au chaud. On aura bien besoin de lui pour tout cela.

Le directeur s'étira et se leva, indiquant ainsi la fin de la réunion.

— Un dernier point, messieurs, ajouta-t-il. On va jouer cette affaire en comité plus que restreint. Il y a dans le coin trop de gens qui ont la trouille. Vous vous adressez directement à moi, ou à Hinckley en mon absence. Pas d'intermédiaires. Vous avez besoin de quelque chose, venez me voir. On se met en travers de votre chemin, venez me voir. Et, n'oubliez pas, je suis derrière vous à cent pour cent. Le président des États-Unis aussi.

*

Malgré l'urgence apparente de l'opération contra, tout avança en fait avec la lenteur d'un glacier. Ainsi va la machine gouvernementale. Ce n'est qu'à la mi-novembre que fut prêt pour la signature du président le document concernant la directive n° 17 du Conseil national de sécurité autorisant l'attribution de dix-neuf millions de dollars pour recruter, armer et entraîner le premier contingent de cinq cents guérilleros.

Pour autant que je m'en souvienne, c'est le même jour que je lus la version définitive de cette directive et qu'arriva sur mon bureau un câble secret émanant de notre antenne de Panama. Ce message devait marquer un tournant dans nos relations avec Manuel Antonio Noriega.

PK/BARRIER/7-7 INFORME CONTACT REÇU DE L'AVOCAT COLOMBIEN GUIDO MORO REPRÉSENTANT LE TRAFIQUANT DE DROGUE DE MEDELLIN JORGE LUIS OCHOA. DEMANDE A PK/BARRIER/7-7 D'UTILISER SES CONTACTS AVEC M19 POUR OBTENIR LIBÉRATION DE MARTA, NIÈCE DES OCHOA, KIDNAPPÉE, PK/BARRIER/7-7 DEMANDE AVIS.

Le M19, Movimiento de 19 Abril, faisait partie des mouvements de la zone avec lesquels nous avions demandé à Noriega d'établir des contacts. Son chef était typique du représentant mâle de la bourgeoisie latine qui se révèle incapable de quitter la mentalité de collégien et pense qu'on devient révolutionnaire en citant Marx et en se faisant pousser la barbe. Il s'appelait Jaime Bateman. Il voulait être Che Guevara, mais il aurait mieux fait d'être dentiste.

Lui et ses petits copains bourgeois révolutionnaires venaient de commettre la plus belle bourde de leur lutte pour la dictature du prolétariat. Ils avaient enlevé Marta Ochoa, dont la famille faisait partie du cartel de Medellin, persuadés que sa rançon financerait leur révolution. Ils escomptaient quinze millions de dollars.

Au cours des années soixante-dix, un mariage de convenance avait uni divers réseaux de terroristes et les trafiquants de drogue, chacun ayant besoin de l'autre. Les trafiquants avaient beaucoup, beaucoup d'argent. Les terroristes, eux, avaient des hommes, des techniques, savaient déplacer des armes et obtenir des renseignements.

Comme l'un des premiers soucis de la CIA était de pénétrer ces réseaux de terroristes, l'idée nous était venue qu'une bonne façon d'arriver jusqu'à eux consistait à exploiter leurs liens avec le monde de la drogue. Il est effectivement beaucoup plus simple d'acheter un trafiquant dont l'idéologie est dans son porte-monnaie que de convertir à la douceur et à la raison un terroriste forcené.

Nous entreprîmes donc de fréquenter des gens dont nous savions pertinemment qu'ils donnaient dans le trafic de drogue. Si traiter avec eux était le prix à payer pour une infiltration des réseaux terroristes qui empêcherait peut-être un jour une bombe piégée devant une de nos ambassades, alors on n'hésiterait pas.

Allez-y, aidez Ochoa autant que vous pouvez, lui dis-je. S'il pouvait contribuer à récupérer la fille saine et sauve, cela renforcerait probablement ses liens avec Medellin. Ce qui, à long terme, pourrait tourner à notre avantage.

Marta Ochoa fut relâchée indemne, environ cinq mois plus tard, contre une rançon avoisinant un million deux cent mille dollars. L'entremise de Noriega avait été vitale. On raconte qu'il avait prélevé trois cent mille dollars sur la rançon pour prix de ses services, ce qui ne dut pas étonner outre mesure le bon peuple de Medellin. Un nouveau proverbe commençait en effet à faire son chemin : « Une alouette ne peut tomber du ciel sans que Noriega lui prenne quelques plumes. » On le verrait bientôt, il n'y aurait pas que les alouettes à se faire plumer par PK/BARRIER/7-7, grâce aux relations amicales qu'il établirait à Medellin sur l'ordre de la CIA.

LIVRE TROIS

Une si jolie poudre blanche

Printemps-été 1982

RÉCIT DE LIND

Comme le reste de Miami Beach, l'hôtel Fontainebleau est une dame à l'étoile pâlissante, une ancienne reine de beauté qui aurait besoin d'un bon lifting et d'une liposuccion efficace sur ses chairs amollies. A la belle saison, janvier, février, mars, il attirait encore la vieille bourgeoisie juive venue du Nord ; mais sa progéniture avait depuis longtemps abandonné les plages pour les pentes enneigées du Colorado ou les croisières dans les Caraïbes.

Déambulant dans les couloirs de l'hôtel un matin de mars 1982, je fus sidéré de constater que les plus jeunes clients avaient une bonne cinquantaine. Je me dirigeai vers la galerie commerciale à la recherche du fleuriste à l'enseigne Florarte.

Le propriétaire ne me vit pas entrer. Il était occupé à décrire à une dame aux cheveux rincés au bleu l'effet saisissant du centre de table de gardénias et d'orchidées qu'il allait composer pour sa réception.

— Vous avez de si jolies fleurs ! s'exclama-t-elle avec emphase.

— Elles arrivent chaque jour en avion de Bogota, précisa fièrement le fleuriste tandis que je me tournais vers sa vitrine réfrigérée.

Son employée, une Latine au petit chignon serré, me demanda ce que je voulais.

— Je vous remercie, j'attends le patron.

Je la regardai retourner s'asseoir en ondulant des hanches. Sur le mur derrière le comptoir, il y avait une vieille photo sépia de José Marti, patron de l'indépendance cubaine. De chaque côté, des diplômes encadrés. L'un attestait que le propriétaire avait servi dans la Brigade 2506, la Brigada Cubana, qui avait envahi la baie des Cochons ; l'autre, émis par la Société des Cubains Américains de Floride du Sud, affirmait que Felipe Santiago Nadal avait « combattu sans relâche pour la liberté de son pays natal ».

Quand Nadal en eut enfin terminé avec Mémé Bleue il s'avança vers moi.

— Que puis-je pour votre service, monsieur ?

Je me retournai et souris.

— Juanito ! s'écria-t-il. *Hombre !*

Sur quoi il me serra dans ses bras et me tapa dans le dos, comme on fait chez les Latins.

— Ça remonte à quand ? demanda-t-il. Dix ans ? Tu n'as pas changé d'un poil. Qu'est-ce qui t'amène à Miami ?

— Toi.

Ce simple mot mit en marche l'ordinateur que Felipe Nadal avait en lieu et place de

cerveau.

— On se remet au travail ?

— Si on allait prendre un petit café ? suggérai-je.

Felipe était un de nos contractuels cubains typiques. Né à Cienfuegos, Cuba, il avait étudié la physique à l'université de La Havane et fui son pays en 1961 après une bagarre avec un *barbudo* – surnom des hommes de main de Castro. Arrivé chez nous, il s'était engagé dans la Brigade 2506 mais avait atterri dans un bataillon basé au Guatemala, en réserve pour le débarquement de la baie des Cochons.

Felipe était jeune, malin et furieusement décidé à virer les communistes de son pays ; l'antenne de Miami l'employa donc de façon contractuelle quand il fut rendu à la vie civile. Il reçut le même entraînement de base que tous nos mercenaires cubains : armes, explosifs, franchissement de frontières, survie. Tout dans l'armement, rien dans le contrôle. C'était parfait car leur opinion politique était, elle, tout d'un bloc : faire la peau à Castro, ne pas perdre de temps avec les implications légales.

Ces contractuels cubains constituaient une pépinière de clandestins en cas de besoin : chauffeurs, pilotes, instructeurs pour armes légères et explosifs, skippers pour faire des aller et retour sur Cuba avec agents et équipes de sabotage. On les engageait pour six mois ou un an et, une fois achevée leur mission, ils retournaient à Miami, dans Little Havana – le Secteur 60, comme disaient les flics – pour faire le pompiste ou le barman en attendant notre prochaine visite.

En période creuse, nous gardions au chaud les meilleurs avec des mensualités non imposables de trois à cinq cents dollars en liquide. Aux beaux temps des activités de JM/WAVE – nom de code de notre antenne de Miami –, les gens racontaient en riant que chaque Cubain de Miami était employé par la CIA, voulait être employé par la CIA ou voulait vous faire croire qu'il était employé par la CIA.

La carrière de Felipe avait suivi une trajectoire plutôt classique. Il avait commencé par transporter des armes et des gens en bateau jusqu'aux côtes cubaines, d'abord depuis Alligator Key, puis d'une splendide villa que nous utilisions sur Riviera Drive non loin de la nationale de Ponce de Leon à Coral Gables.

Je crois utile de faire remarquer ici que certains de nos skippers – je ne saurais si Felipe figurait dans le lot – ne furent pas longs à remarquer que les douaniers de Miami attrapaient le torticolis à force de tourner la tête chaque fois qu'un de nos bateaux passait dans le coin. De là à se dire qu'on pouvait en profiter pour faire escale au retour et charger un ou deux sacs de marijuana sur les îles, il n'y avait qu'un pas. Cela fit bientôt partie du job de nombreux contractuels, un bonus aléatoire sur lequel notre antenne fermait les yeux.

Felipe a également travaillé pour nous sur le lac Tanga-nyika au Zaïre, servi au Viêt-nam et, à notre initiative, travaillé trois ans avec la DISIP, la sécurité du Venezuela. Il était fleuriste au Fontainebleau depuis 1978.

Nous nous dirigeâmes vers un des cafés de l'hôtel, choisîmes un box dans le fond et commandâmes deux expressos.

— Eh, Juanito, dit-il en me serrant affectueusement la main – les contractuels me donnaient la version espagnole de mon nom –, tu as l'air en pleine forme.

Désignant mes cheveux blonds dont le contraste avec ma possession parfaite de la langue amusait toujours mes amis cubains, il remarqua :

— Toujours de l'or pur. Où sont tes cheveux blancs ? Pas de *chicas* pour de donner du souci ?

Il y en avait bien une au Panama, mais j'avais heureusement réussi à mettre un peu de temps et de distance entre nous.

— Enfin, Felipe, tu me connais, je suis un gringo. Un époux fidèle.

Felipe ne cacha pas son dégoût.

— Au fait, comment va Hinckley ? Ils utilisent toujours le sang de ce salaud comme liquide de refroidissement ?

Hinckley avait été chef d'antenne à Miami avant de partir pour le Sud-Est asiatique. Son allure réfrigérante n'avait pas contribué à le rendre sympathique à nos Cubains au sang chaud.

— Absolument. C'est même une huile, maintenant. Ce qui ne l'empêche pas d'éclater de rire à tout bout de champ.

Felipe se pencha en avant et baissa d'un ton. Les Cubains divulguent volontiers les secrets, si ça fait monter le bavard dans l'estime de son auditeur.

— C'est dans cet hôtel, chambre 814, que Hinckley a donné à Santo Trafficante et à un de ses hommes les pilules pour Fidel. Tu te rappelles ? Celles qui devaient mettre fin à ses jours.

Le pauvre Felipe secoua tristement la tête en repensant à l'effort manqué d'arracher son pays à la misère.

— Comment le sais-tu ?

— L'autre type qui était là me l'a raconté il y a quelques années. Comment c'est son nom, déjà ? Merde ! J'ai une mémoire épouvantable, ajouta-t-il en se martelant la tête du poing. Il n'avait que quatre doigts à la main gauche. Bref. Qu'y a-t-il au menu ? Du boulot ?

— Peut-être. Je vais avoir besoin d'aide pour déplacer tranquillement des armes. Les vérifier, s'assurer que tout est OK, les remballer, les expédier à nos clients.

— Où ça, mec ?

— En Amérique centrale.

— Pour la *causa* ?

Ainsi appelait-on la libération de Cuba du joug castriste.

— Je suis ton homme, Juanito. Tu n'as qu'à parler.

— Tu te rappelles sans doute la Biscayne Financial sur le boulevard Biscayne ?

Il s'agissait d'une société écran de l'Agence que nous avions utilisée pour payer nos contractuels, leur fournir identités, papiers, passeports, bref le petit nécessaire à leurs missions.

— Évidemment.

— Je t'appellerai dans un mois ou deux pour te dire que les roses sont prêtes pour la livraison. Tu iras à la Biscayne Financial. Ils te remettront les fonds pour démarrer ainsi que les papiers. Ils te diront où aller et que faire une fois sur place.

— Ça risque de durer combien de temps, à ton avis ?

— Difficile à dire, Felipe. Un an. Deux, trois. C'est tous frais payés et dix mille dollars par mois offshore, donc pas d'inquiétude pour les impôts. La boutique peut tourner sans toi aussi longtemps ?

— Pour la *causa*, sans problème, mec, sans problème.

*

L'étape suivante me conduisit à Victoria, au Texas, petite communauté à la croisée des chemins à une heure de route à l'ouest de Houston. Trouver l'aéroport municipal fut aisé, comme repérer quoi que ce fût à Victoria, me sembla-t-il. Une fois là, je repérai le panneau, Albright Aerial Services, accroché au-dessus d'un hangar délabré pour un seul avion.

La porte du bureau était ouverte. Les pieds sur la table, le fauteuil basculé en arrière, un chapeau de cow-boy sur les yeux, le propriétaire ronflait comme un sonneur. C'était Ray Albright, le pilote d'Air America avec qui j'étais allé à Long Tien en 1968, un peu plus en chair, le visage, du moins ce que j'en voyais, légèrement plus empâté qu'à l'époque.

— Hé ! Il y a quelqu'un ?

Ray gigota, repoussa son chapeau avec une indifférence qui ne plaidait pas en faveur d'une farouche énergie, et me dévisagea, estomaqué. Il m'avait manifestement reconnu, mais se demandait où l'on s'était rencontrés.

— Je vous aurais pas vu quelque part, des fois ?

— Vientiane, 1968.

— Ah ouais, merde, vous êtes le gars de l'armement que j'ai connu à la Rose le soir où ils ont buté ce pauvre Billy Bob. C'est quoi le nom, déjà ?

— A l'époque, c'était Pete Tuttle.

Les bottes de cow-boy de Ray retombèrent violemment à terre. Il tendit la main vers le petit réfrigérateur derrière lui et en sortit une bière light qu'il me tendit.

— Prenez donc un petit remontant, Pete.

Il prit une boîte pour lui, arracha la languette et avala à longs traits avant de s'essuyer la bouche du revers de la main.

— C'était le bon temps, hein, Pete ?

— Avez-vous jamais su le fin mot de l'histoire au sujet de Billy Bob ? m'enquis-je.

— Non. Moi, je crois qu'il parlait à des gens qu'il fallait mieux pas fréquenter.

— Comment vont les affaires ? demandai-je, désignant d'un geste l'aéroport apparemment désert.

— Nulles, répondit Ray en me montrant son Cessna. Je fais le taxi jusqu'à Houston ou Dallas. Oklahoma quand il y a un bon match de foot. J'apprends aux ménagères à piloter. Le problème, c'est qu'elles ont fâcheusement tendance à ne pas s'occuper des bons instruments, si vous voyez ce que je veux dire.

Ray était une victime du démantèlement d'Air America à la fin de la guerre du Viêt-nam. Les liens de cette compagnie avec la CIA étaient si connus qu'elle devenait encombrante. Nous l'avons donc fermée, avons soldé les meilleurs avions à une poignée d'autres compagnies – Southern Air Transport, Evergreen Air, Pacific Air – avec

lesquelles nous étions liés ou que dirigeaient d'anciens militaires qui nous aimaient bien. Des gens comme Ray et sa bande de joyeux lurons avaient été envoyés paître sur des terres moins riches ou pulvériser les cultures.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène dans ce trou pourri, Pete ?

— Vous.

— Moi ! s'exclama Ray en hurlant de rire.

— Oui. Je travaille pour des gars qui faisaient appel à votre ancienne compagnie. Les véritables propriétaires, je veux dire.

— Tiens, tiens, fit Ray, appréciateur. Alors c'était pour ça que vous êtes allé à Long Tien avec moi ?

— Exact. Nous sommes à la recherche de quelques bons pilotes pour des vols intéressants.

— Vous savez ce que disait Billy Bob : « Je transporterais de la merde de chameau jusqu'au cul d'un ours polaire si le prix me convient. » C'est pas trop vous demander la destination ?

— Amérique centrale. Les Caraïbes.

— Joli pays, à ce qu'on dit. A votre avis, il y a des endroits comme la Rose pour s'occuper la nuit ? demanda-t-il en pouffant de rire. Vous vous souvenez de Aw ? Ça c'était quelque chose !

— Ouais. Dites-moi, avez-vous maintenu le contact avec votre petite bande ?

— Et comment ! On est quatre ou cinq, on se retrouve régulièrement à Las Vegas, vous voyez le genre.

— Alors vous pourriez passer le mot. Déjà entendu parler de Southern Air Transport ?

— Ça me dit vaguement quelque chose.

— Ils prendront contact avec vous dans deux mois environ et vous donneront tous les détails.

— J'y serai. Qu'est-ce qu'on va transporter ?

— Mieux vaut en parler le moment venu.

— OK, Pete, pas de problème.

— Jack, précisai-je en souriant. Je m'appelle Jack, maintenant.

*

NEW YORK

— Tu sais ce que je pense, Kevin ? Ton nouvel indicateur te mène en bateau.

Kevin Grady arbora le sourire résigné d'un homme qui a passé trop de temps à se frotter aux rouages de la bureaucratie fédérale pour réagir à un tel défi autrement qu'avec indifférence. Il écoutait Richie Cagnia, son patron, le contrôleur du groupe 6 d'Atlanta, unité d'enquête à laquelle Kevin avait été affecté en tant qu'agent spécial en chef.

— Richie, je t'assure qu'il fait de son mieux. C'est un pauvre con qui a les roupettes prises dans une moulinette et ne sait pas comment s'en sortir.

— Ça pour être con, il est con, approuva Cagnia.

L'homme qu'ils tenaient en si faible estime était Denny Strong, ce copilote d'American Airlines que Grady avait arrêté en Géorgie.

— Un gars qui est prêt à risquer vingt-cinq ans de tôle parce qu'il est incapable de garder son oiseau en cage est vraiment le roi des abrutis. En tout cas, je me vois mal aller trouver le juge Parker et me battre pour votre type avec ce que j'ai là, dit Cagnia en montrant un papier qu'il avait dans la main. C'est de la bibine, ça.

Il reposa le document sur le bureau de Grady.

— Allez, relis-moi ce truc.

Ce « truc » était noté « Dossier G3-82-0003 » et représentait l'essentiel des renseignements que Kevin avait pu tirer de son pilote quant au dossier identifié comme « Marcello, Raymond, alias Ramon ».

« Les renseignements reçus de SG3-82-0049 (le numéro était le code indic que Grady avait donné au pilote) *indiquent que Raymond Marcello, citoyen américain résidant en Colombie, Amérique du Sud, adresse inconnue, est activement impliqué dans le transport de cocaïne aux États-Unis par plusieurs centaines de kilos. SG3-82-0049 a rencontré Marcello en octobre de l'année dernière à Medellin, Colombie, Amérique du Sud, où Marcello était associé à un groupe de trafiquants colombiens qui se préparaient à expédier environ 500 kg de cocaïne aux États-Unis. Marcello a demandé à SG3-82-0049 s'il pouvait lui trouver un pilote capable de transporter une deuxième cargaison de cocaïne aux États-Unis ainsi qu'un terrain d'atterrissage sûr. SG3-82-0049 dit que Marcello parlait parfaitement l'espagnol et qu'apparemment ses associés colombiens l'acceptaient et lui témoignaient une totale confiance bien qu'il fût américain. Marcello est de sexe masculin, environ quarante ans, 1,78 m, 75 kg, cheveux noirs, frisés, tempes grisonnantes. Il est NADDIS négatif* (autrement dit son nom n'apparaissait pas dans les données de l'énorme ordinateur du Narcotics and Dangerous Drugs Intelligence System comprenant les noms des trafiquants de drogue ou ceux qu'on soupçonnait de trafic). *Le sujet ne peut être davantage identifié pour l'instant. Une enquête a été ouverte sur la base des renseignements en notre possession. »*

— Allons, Kevin, dit Cagnia. Que fait ton Strong s'il trouve un pilote et un terrain pour Ramon ? Comment établit-il le contact ? Il retourne à Medellin, se poste au coin de la rue en criant : « Hou, hou, Ramon ! Je vous ai trouvé un pilote ! » Je suis sûr que Ramon a donné un contact à ton gars d'American Airlines. Un numéro où appeler. Quelque chose. Où est-ce ? Il te le cache.

— Il me jure que non parce qu'il n'avait pas l'intention de continuer.

— C'est des blagues, Kevin. Si tu crois ça, tu es capable d'avaler que l'ayatollah est le confesseur de Mère Teresa. Il ne veut rien cracher, c'est tout.

— Richie, je veux que ce Ramon soit officiellement accusé. C'est le seul moyen pour que ce dossier ne soit pas refermé. Et si j'obtiens une accusation, je veux que mon pilote témoigne au procès. Voilà pourquoi je mets la pédale douce.

Cagnia se tourna vers Ella Jean Ransom.

— Avez-vous parlé à ce pilote ?

— A deux ou trois reprises.

— Comment le sentez-vous ?

— Je suis de l'avis de Kevin. On dirait un lapin effrayé ; il nous a dit tout ce qu'il savait.

— Entre nous, Kevin, dit Cagnia en souriant, pourquoi nous donner tout ce mal ? Pourquoi ce Ramon te fait-il bander à ce point ? C'est vrai, on ne retombera jamais dessus. Ou alors dans cinq ans. Pourquoi perdre tout ce temps ?

— Qu'est-ce qui remporte le cocotier dans notre métier ? Quelle est la seule chose qui va provoquer, de notre grand chef au procureur général, un orgasme instantané ?

— Je doute que ce procureur-là sache ce qu'est un orgasme, lança Cagnia. Pardonnez ma grossièreté, ajouta-t-il à l'adresse d'Ella Jean.

— Quand on cherche à être exact, la grossièreté n'est pas un péché, dit-elle en souriant.

Kevin poursuivit son idée.

— Depuis la formation du cartel de Medellin, nous sommes noyés dans un océan de poudre blanche. Le fléau de la drogue n'a jamais atteint une telle ampleur. Les seuls endroits encore épargnés sont les ghettos noirs.

— A cent dollars la dose, tu crois que mes frères peuvent s'offrir ça ? lança Ella Jean.

— Je n'en sais rien. C'est le seul bienfait de la pauvreté, à mon avis, et je prie le bon Dieu pour que ça dure. Mais ce que je voulais dire, c'est que ce que nous avons de mieux à faire pour le moment, c'est de pénétrer le cartel. Il faut mettre un indic dans l'assiette de Pablo Escobar.

— Et tu es assez fou pour me suggérer tranquillement qu'on peut y arriver avec ce Ramon dont nous savons tous qu'il est un intermédiaire ? Qui est américain, ou pas. Dont le vrai nom est Marcello, ou pas. Qui vit quelque part en Colombie – on n'a même pas un début de piste, et la Colombie est un grand pays.

« Laisse tomber. J'admire ta ténacité. Mais ton pilote n'a qu'à faire ses vingt-cinq ans. Il les a bien mérités. Nous, on passe à autre chose. C'est vrai, on n'est même pas sûr qu'il existe, ce Ramon. Si ça se trouve, le pilote l'a inventé pour obtenir une réduction de peine !

— Il existe bel et bien, pourtant.

Cagnia se leva et se dirigea vers la fenêtre pour regarder le spectacle de la 57e Rue.

— Dites-moi, tous les deux. Cacheriez-vous quelque chose à oncle Richie ?

Grady jeta à Ella Jean un regard en coin puis ouvrit un tiroir d'où il sortit un petit classeur à feuilles détachables.

— Ella et moi avons travaillé un peu au noir. Notre Marcello est né à Ardmore, Pennsylvanie... Père chirurgien. Très riche, distingué. Mère décédée. Une sœur avocate, gros cabinet chic et classe à Philadelphie. Pensionnaire à la Milton Academy près de Boston, une école pour gosses de riches de Nouvelle-Angleterre qui a coûté vingt mille dollars par an à son papa. Diplômé du Lafayette à Easton, Pennsylvanie, en 1969. Étudiant médiocre. Devenu un connard de contestataire à cheveux longs des années soixante. A mené un groupe de rock à fond contre la guerre au Viêt-nam ; ça s'appelait « Help ». Nos

petits copains du FBI le connaissent ; il a été arrêté deux fois au cours de manifs, une à New Haven, dans le Connecticut, et une devant le Pentagone. Libéré sous caution les deux fois. Chopé à vendre de l'herbe à un flic en civil à Easton, Pennsylvanie. S'en est tiré avec six mois avec sursis, apparemment parce que papa connaissait le juge. Se retrouve à Bogota, Colombie, en 1970. Revient au pays en 1976, marié à une certaine Lucinda Rodriguez, de nationalité colombienne. Travaille six mois comme agent immobilier pour les Green Doors Realtors à Rehoboth Beach sur le rivage du Delaware. Puis file brusquement et retourne en Colombie. Rien sur lui depuis. Jusqu'à ce que notre pilote le retrouve à servir d'intermédiaire pour le cartel.

— Je vois que vous avez bien travaillé. Mais j'aimerais quand même savoir pourquoi tu gardes ce précieux dossier dans un tiroir. Pourquoi ne pas remplir le formulaire officiel, le montrer à l'assistant du procureur et le remettre au juge Parker ?

— Je veux ce gars pour moi tout seul, Richie. Je ne veux personne sur lui. Si tout ça va dans les dossiers, n'importe qui pourrait s'y intéresser.

Depuis qu'il avait surpris la CIA à couvrir le trafic d'héroïne au Laos, Grady était devenu légèrement paranoïaque vis-à-vis des grands frères de Langley. Comme l'adresse de Marcello était à l'étranger, toute information sur lui dans les dossiers de la DEA aboutirait automatiquement à la CIA. Pour l'instant, Kevin ne voulait pas que ses renseignements y atterrissent. Il referma prestement le classeur et le remisa dans le tiroir.

— Nous n'infiltrerons jamais le cartel avec un Colombien, tu es d'accord, Richie ?

— C'est hautement improbable, je l'admets.

— Autant infiltrer la mafia avec le ministre de la Justice. Notre seule chance est d'utiliser un Américain. Et à l'évidence un Américain à qui nous avons beaucoup à reprocher. Mais surtout en qui ils ont vraiment confiance. Tu sais comment ils procèdent. Ils veulent avoir la famille des types à portée de main pour être sûrs qu'il se tient à carreau. En règle générale, ils ne font pas confiance aux Américains, mais peut-être, je dis bien peut-être, feraient-ils confiance à un Américain marié à une des leurs, qui a deux gosses en Colombie à qui s'en prendre si nécessaire ?

Cagnia émit un petit sifflement.

— Sale truc.

— Sale monde.

— Sans compter que, si ce Ramon travaille régulièrement avec les cow-boys du cartel, il sait comment on traite les indicateurs. Pourquoi marcherait-il dans la combine ?

Grady haussa les épaules.

— Qui sait ? C'est une idée, comme ça.

— Tu t'en nourris, ces derniers temps, on dirait.

— Possible. Mais je pense que ce gars est vulnérable. Gosse de riche. Enfant gâté. La vie facile. Se tire et joue les hippies, va aux manifs contre la guerre. Pourquoi ? Parce qu'il y a le fric de papa derrière. Il se fait piquer à vendre de l'herbe, mais papa lui sauve la mise. Je parie qu'il traficote avec la coke là-bas parce qu'il pense que ça fait des tonnes de fric facile et que personne ne peut lui tomber dessus. Il parle peut-être comme un dur, mais je suis sûr que c'est de la guimauve.

— Quel portrait charmant tu nous fais là !

Une fois encore, un sourire las apparut sur le visage de Grady.

— Tu me connais, Richie, il y a peu de choses qui me fassent autant plaisir que de m'asseoir avec un type de cette engeance pour lui expliquer comment ce sera, vingt-cinq ans dans un de nos meilleurs établissements où on t'autorise un quart d'heure par semaine dans la cour. Avec un peu de chance, on voit le soleil une fois par jour. Puis tu lui parles du compagnon de cellule qu'il risque d'avoir, qui n'aura pas grand-chose en commun avec ses copains de fac. Il est noir, pèse cent trente kilos et aime se taper les intellos quand il n'a rien d'autre à faire, ce qui constitue quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps. Tu sais, ça fait réfléchir. Surtout les gars qui ont de la cervelle, et j'ai tendance à penser que Ramon n'en manque pas.

— Tout ça est bien joli, mais nous ne l'avons toujours pas inculpé. Quant à trouver quelque chose de suffisant pour qu'il collabore... Et admettons que nous ayons un mandat d'arrêt, on ne sait même pas où le trouver, ce type. Tu joues à un contre mille.

— Possible. Mais si nous voulons infiltrer le cartel, c'est notre seule chance.

*

CORONADO BEACH
Panama

A trente kilomètres au large, le Piper Cheyenne rasait les vagues. Il sautait maintenant par-dessus les rouleaux comme une mouette géante cherchant sa proie. Le pilote voyait bien la côte et, droit devant, le repère visuel qui lui servait de phare : les deux tours luxueuses de Coronado Beach.

A une heure de route au nord de Panama, cette station balnéaire était le refuge des riches habitants pour le week-end. Sur la gauche, à trois kilomètres du bâtiment constituant la destination du pilote, une petite piste utilisée par les propriétaires de la station pour leur avion privé. Il jeta un coup d'œil dans la cabine : une douzaine de sacs de surplus verts qu'il avait entreposés dans son avion avant l'aube à l'Hacienda Napoles de Pablo Escobar, à trente-cinq minutes de vol de Medellin. Inquiet, il récita hâtivement son « je vous salue Marie », prière pour le moins inopportune chez un homme qui transportait, lui sembla-t-il, quatre cents kilos de cocaïne.

A cent cinquante mètres d'une plage de sable, il arriva sur une crête. Il ne s'était pas trompé d'un iota. La piste était juste en face et une estafette Volkswagen brun-roux l'attendait dans la lumière du petit jour.

Il coupa les gaz et se posa sur la piste pavée, laissant l'avion glisser doucement jusqu'à l'estafette. Là, il fit demi-tour, s'arrêta et ouvrit la porte de la cabine. Ses trois compatriotes colombiens l'attendaient près du véhicule et commencèrent immédiatement à décharger. Le pilote ne coupa pas le contact ; c'était presque un *touch and go* : il redécollait à peine posé.

Une fois débarqué le dernier sac, un des hommes à terre claqua la porte, lui donnant

une légère tape en signe de OK. Le pilote lança ses moteurs et remonta la piste pour s'enfoncer dans l'étendue grise au-dessus du Pacifique.

S'il avait regardé en arrière, il aurait vu trois Toyota olive des Forces panaméennes de défense, gyrophares en action, foncer sur les trois hommes.

On leur passa les menottes avant de les emmener dans les baraquements de Chorrera, tout proches, où on commença à les frapper. Tout se passa de façon systématique et indifférente sous l'œil blasé d'un officier appelé Pedro : chaque homme reçut des coups de bambou dans le dos et sur les reins, puis sur les testicules, pour finir par une douzaine de solides coups de poing en plein visage.

Enfin, d'un grognement, Pedro ordonna qu'on cessât.

— Nous informerons votre patron à Medellin qu'il peut vous récupérer contre cinq cent mille dollars.

Les trois Colombiens se taisaient, ne sachant si le sens de la loyauté de Don Pablo Escobar à l'égard de ses employés allait jusqu'à pomper son compte en banque pour répondre à pareille demande.

— Quand vous serez de retour à Medellin, racontez à votre patron comment ça se passe ici, poursuivit Pedro. Dites-lui qu'il faut qu'il règle d'abord certaines choses.

— Avec qui ? bredouilla l'un d'eux à travers ses lèvres tuméfiées.

— Il saura, répondit Pedro.

LETICIA
Colombie

Leticia se situe à trois mille deux cents kilomètres de l'Atlantique en amont de l'Amazone, à l'extrémité la plus méridionale de la Colombie, au cœur de la plus grande réserve écologique de la planète, à la fois rêve et cauchemar des protecteurs de l'environnement. Face à Leticia, de l'autre côté du fleuve – si large à cet endroit qu'on distingue à peine la rive opposée à l'œil nu – la rive péruvienne. A dix minutes à pied du centre de la ville en descendant le boulevard International, de l'autre côté d'une frontière invisible, se trouve la communauté brésilienne de Marco. Les cargos de haute mer peuvent remonter le fleuve jusqu'à Leticia pour décharger sur les docks.

Cachés dans ses affluents d'eau « noire » — en réalité de teinte rouille comparée à la couleur chocolat du fleuve principal –, les piranhas qui arrachent le doigt d'un homme avant qu'il ait eu le temps de sortir la main de l'eau. Là, les poissons-chats, que les gosses du sud des États-Unis pèchent avec des cannes de bambou, pèsent près d'un quintal.

Sur ces centaines de kilomètres autour de Leticia, les rives du fleuve et de son énorme réseau d'affluents sont bordées des murs impénétrables de la jungle amazonienne. Le peu de vie humaine dans ces régions est pauvre et primitif : Indiens ticunas pêchant en pirogue depuis des siècles, se glissant à travers les herbes hautes du rivage, jetant leur lance à deux pointes en un mouvement preste et fatal.

A trois mille cinq cents mètres de haut, la silhouette de l'Aero-Commander au-dessus du toit vert de la forêt amazonienne aurait ressemblé à un papillon sur un tapis sombre.

Mais l'avion était descendu à cent cinquante mètres pour mieux repérer ses balises, une étroite bande de terre déchirant le manteau vert.

Willi Fernandez, le pilote, avait tout juste vingt-trois ans et avait obtenu depuis peu son diplôme de l'École nationale d'aviation civile colombienne. Il faisait son métier de pilote depuis moins de deux ans mais gagnait déjà deux fois plus qu'un commandant de bord d'Avianca, la compagnie aérienne nationale.

Willi était un pilote de la drogue, membre de l'écurie très sélectionnée de Pablo Escobar, un des barons de Medellin. Les curieux diktats de la géographie avaient uni la vaste et primitive étendue du fleuve Amazone à des villes parmi les plus merveilleuses et les plus sophistiquées du monde. C'est dans cette jungle impénétrable que les seigneurs colombiens de la drogue dissimulaient les laboratoires qui convertissaient la pâte brute issue des feuilles de coca, en provenance du Pérou, de la Bolivie et de l'Équateur, en hydrochlorure de cocaïne.

Les produits de la jungle autour de Leticia assouvissaient l'appétit des jeunes loups de Wall Street et de leurs petites amies mannequins ; des gros bonnets et des starlettes de Hollywood ; des joueurs de base-ball et de football professionnels et de leurs supporters femelles hystériques ; des rock-stars et de leurs groupies. Salles de jeu, studios, boîtes de nuit, restaurants, salons et bars de Manhattan, Beverly Hills, East Hampton, Palm Beach, Aspen et Las Vegas, tous ces lieux fréquentés par une génération d'Américains aisés, de classe moyenne et supérieure, blancs pour la plupart, qui ne pouvaient se passer de cette gâterie colombienne, offraient de la poudre à qui en voulait.

Résultat, cette région connaissait un développement supplantant celui du caoutchouc qui avait en son temps fait la prospérité du bassin amazonien. De cette petite brèche dans la jungle, une véritable marée blanche se déversait sur le nord des États-Unis, créant une industrie dont il fallait calculer le chiffre d'affaires annuel en milliards de dollars.

Willi Fernandez bénéficiait modestement – tout est relatif – de ce boum. Comme la plupart des pilotes de la drogue, c'était une vraie tête brûlée. Pour de simples raisons économiques, ses avions avaient souvent trop de chargement et pas assez de carburant. Presque toute la *posta basica* arrivant à Leticia provenait de la vallée supérieure du Huallaga, au Pérou. La vallée était contrôlée par le Sentier lumineux. Il prélevait une taxe d'atterrissage de quinze mille dollars par vol au départ et à l'arrivée, taxe payable par virement bancaire sur un compte panaméen. Le Sentier lumineux était l'organisation de guérilleros la plus cruelle ; c'était également la plus riche.

Afin d'optimiser le profit de chaque vol, Escobar s'assurait que ses avions eussent juste assez de carburant pour arriver à destination. Le gain de poids permettait d'ajouter un ou deux sacs.

Heureusement pour Fernandez, il faisait beau et clair ce jour-là. Pendant la saison humide, il y avait des moments où un pilote de la drogue en avait pour son argent. D'épais nuages de pluie pouvaient alors supprimer toute visibilité le long du fleuve, noyant les balises dans une nappe de brume grise. Repérer la piste au milieu des intempéries avec une cargaison trop lourde et peu de carburant tenait de la roulette russe.

Willi repéra les contours de l'île aux singes, sa première balise. Son Aero-Commander vira sur l'aile, quittant l'espace aérien péruvien, traversa l'Amazone et commença à

remonter la rive colombienne, vérifiant chaque affluent jusqu'à la balise suivante. C'était un petit bras dont l'embouchure était marquée par un îlot de pierres jaunes à la jonction, comme une langue de lézard. Il remonta l'affluent, chaque courbe gravée dans sa mémoire.

Quand il trouva celle qu'il cherchait, il vira cap 231 degrés, vola deux minutes encore pour trouver la piste tracée dans la jungle.

Sous le regard de Willi, une équipe se précipita pour décharger. Un petit cours d'eau bordait la piste. Il alimentait l'affluent que Willi avait suivi. Le hors-bord à fond plat dans lequel avait été transférée la pâte était caché sous les arbres immenses qui retombaient comme un auvent.

Le tout achevé, Willi rentra à Leticia et gara son Aero-Commander à côté d'une douzaine d'avions privés ; cet aéroport amazonien ressemblait à Gstaad ou à Aspen en pleine saison.

Quand le pilote eut décollé, le passeur et son équipe remontèrent le bras de rivière sur huit kilomètres et prirent un autre bras. Trois minutes plus tard, le hors-bord s'immobilisait devant un mur d'arbres.

Le passeur imita le cri d'un macaque. On lui répondit de quelque part derrière les arbres. Puis deux branches s'écartèrent, laissant juste assez de place pour y glisser son hors-bord.

Derrière le mur de verdure, une voie d'eau donnait sur un quai caché sous les immenses branches d'un swetania. Un chemin de deux cent cinquante mètres passait sur deux ponts menant dans la jungle. Ils étaient minés. Au-delà du deuxième pont, sous le toit de la jungle, il y avait un laboratoire de transformation.

Par rapport à d'autres en Amazonie, il était de taille moyenne : six bâtiments ouverts sur un côté avec des planchers de bois et des toits de tôle ondulée camouflés sous des branches. Il y avait un dortoir de hamacs pour les trente paysans qui y travaillaient ; une cantine ; une cabane où étaient rangés les produits chimiques ; une autre cabane abritait les groupes électrogènes et les réserves de carburant ; enfin, deux cabanes constituaient le laboratoire proprement dit. Les toilettes étaient dans la nature.

« Dans la jungle, si on veut pisser un coup, il faut d'abord tuer un serpent », se plaignaient régulièrement les laborantins.

Le traitement chimique opéré ici était relativement simple, mais rigoureux. S'il permettait une certaine marge d'erreur – supérieure, par exemple, à celle de la transformation de morphine base en héroïne pure –, il était plus dangereux. Certains des produits nécessaires – éther, acide sulfurique, acétone et alcool – étaient très volatils. Si on négligeait les règles d'utilisation, on pouvait tout faire sauter.

Au laboratoire, toutefois, la sécurité passait avant la chimie. Afin de maintenir l'endroit secret, il fonctionnait avec la rigueur d'un monastère de bénédictins. La production quotidienne était d'abord ramassée par le passeur qui avait déchargé la pâte. Il l'emmenait dans une *calletta*, une cachette souterraine cimentée ménagée dans une colline non loin de la piste où Willi s'était posé. Ainsi, en cas de descente dans le labo, les *Federales* ne pourraient saisir qu'une journée de production. A l'exception du passeur, personne au labo ne savait où se trouvait la calletta.

Substances chimiques, carburant, équipement et instruments, tout avait été amené avant l'arrivée des hommes. Les trente paysans et les six gardes n'avaient été conduits pour travailler que le jour où le laboratoire était opérationnel. Une fois sur place, personne n'était autorisé à sortir, hormis le passeur. Le labo fonctionnait en deux équipes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ce n'est qu'une fois le dernier kilo empaqueté que les paysans étaient payés et autorisés à retourner chez eux.

Un tel système de sécurité rendait la tâche des Federales et de la DEA décourageante. Ils avaient d'abord fait appel à la technologie. Des hélicoptères munis de détecteurs de chaleur survolaient l'immensité de la jungle amazonienne à la recherche des laboratoires.

Une fois enregistrée une trace de chaleur, on envoyait un détachement paramilitaire armé. Il tombait la plupart du temps sur des Ticunas terrifiés rassemblés autour du four du village.

Ils avaient désormais recours à une tactique qui remontait loin avant les narcotrafiquants : les indicateurs. Les Federales avaient fait passer le mot que les gringos paieraient beaucoup d'argent pour tout *campesino* qui dénoncerait un laboratoire. Le prix pouvait atteindre vingt mille dollars, selon la taille de la découverte. Pour les paysans qui gagnaient à peine cinquante dollars par mois dans leurs champs et deux cents dans un laboratoire, de telles sommes n'étaient même pas imaginables. Cette tactique commença donc à porter ses fruits. Pour Don Pablo Escobar, « indicateur » était la suprême injure.

*

Peu de projets réjouissaient autant Willi Fernandez qu'une nuit à Leticia. Ses habitants l'avaient surnommée avec orgueil leur « Las Vegas ». Tout le monde avait de l'argent. On y trouvait les as du manche comme Willi, les chimistes, les propriétaires de laboratoires, les huiles de Medellin et de Cali, les gardes qui avaient bouclé une opération et dépensaient leurs gains avec frénésie, les Indiens péruviens qui avaient passé quinze jours à descendre l'Amazone en pirogue avec un chargement de pâte et avaient plus d'argent en poche qu'ils n'en auraient dans toute leur vie.

Willi passa sa grosse chaîne d'or autour du cou, mit sa Rollex, s'admira dans le miroir de sa chambre d'hôtel et s'engouffra dans la chaleur de la nuit tropicale.

Il s'arrêta d'abord boulevard International, au Monterey dont l'entrée était cachée à la rue par un mur et un jardin. Johnny Sanchez, le propriétaire, que tout le monde ici appelait le Gringo Negro, aimait dire que son bordel était « connu de Patagonie à Paris ».

Sanchez était effectivement noir ; il venait de Cartagena sur la côte colombienne, mais on l'aurait aisément pris pour un Américain. On l'appelait le Gringo parce qu'il parlait un anglais excellent, quelque peu imagé sans doute, ce qu'il devait à dix ans dans les prisons fédérales du New Jersey pour vol à main armée.

A la grande surprise de Willi, il y avait une agitation inaccoutumée devant les marches de l'entrée. Le Gringo Negro se tenait devant la porte et gesticulait à l'adresse de quelqu'un qui se tenait juste à l'intérieur. La porte s'ouvrit et deux videurs roulèrent un corps maculé de sang en bas des marches aux pieds des trois policiers.

— Ça va, ça va ! hurla le sergent. Que s'est-il passé au juste ?

— Il s'est foutu en rogne après le garçon qui lui donnait son addition, sous prétexte qu'il ne lui témoignait pas suffisamment de respect. Et il a sorti son arme. Enrico, là, ajouta-t-il en désignant un des videurs, a tiré le premier.

— C'est bien ainsi que ça s'est passé ? demanda le sergent à Enrico.

— Je le jure. Exactement comme il dit.

Le sergent dévisagea les autres personnes rassemblées sur les marches au-dessus de lui. Parmi elles, une jeune femme, manifestement de la maison, pleurait doucement la perte de l'homme ou de l'argent.

— Vous le connaissiez ?

— J'étais avec lui, répondit la fille entre deux larmes.

— C'est bien ce qui s'est passé ?

— Oui, oui, sanglota-t-elle.

Le sergent se tourna vers ses deux hommes.

— Bien. On va voter. L'a-t-il mérité ou non ?

— Oui, dit le premier.

— Oui, dit le second.

— Parfait. L'affaire est classée. Emmenez le corps, ordonna-t-il au Gringo Negro.

Willi sourit. Justice avait été rendue à Leticia, rudimentaire et expéditive, comme de coutume. Il entra dans le hall du Monterey et se rendit dans la grande salle, où une vaste piste de danse était entourée de boxes en forme de croissant. A gauche, un long bar.

L'endroit était bondé. Il flottait dans l'air une vague odeur de poudre et, près d'un box, deux garçons s'affairaient à essuyer le sang. Rien d'autre ne suggérait qu'un type venait de mourir par balle.

Willi alla au bar et commanda un cognac. Ici, on trouvait pratiquement toutes les marques de cognac et de whisky. On trouvait aussi du champagne français ou chilien, mais il ne s'en vendait guère. Ce n'était pas le style de la clientèle. On ne servait pas de bière : le Gringo Negro tenait au standing de son établissement.

Le pilote jeta un coup d'œil dans la salle à la recherche d'une fille libre qui correspondrait à ses goûts. Au Monterey, il valait mieux faire son choix discrètement. Comme tout le monde ici avait la gâchette facile, autant ne pas jeter son dévolu sur une femme déjà repérée par un caïd du coin.

Les quelque cinquante filles du Monterey avaient été recrutées principalement à Bogota, Cali et Medellin. Pour améliorer l'ordinaire et donner une note d'exotisme à sa maison, le Gringo Negro avait ajouté une dizaine de filles de Rio de Janeiro. Il se chargeait lui-même de les choisir. C'était ce qu'il préférait dans le boulot.

Au bout de la salle, un passage menait à un dédale de chambres derrière le bâtiment principal, un peu comme dans un motel. Chaque fille avait sa chambre avec un grand lit, une baignoire et un ventilateur au plafond. Le prix minimum d'une fille était de cinq mille pesos, soit cent dollars, dont le Gringo Negro prélevait la moitié. C'était négociable, mais seulement à la hausse. Le Gringo Negro affirmait avec orgueil que certaines filles se faisaient un million de pesos par mois.

Willi sirotait son cognac quand l'une d'elles, une blonde avec une coiffure en casque de Minerve vêtue d'une robe de soie blanche la moulant étroitement, mit un temps fou à

se frayer un chemin jusqu'à lui. Elle posa ses mains sur sa braguette avec un sourire d'invite.

— Tu montes, beau mec ?

Willi lui caressa les fesses et réfléchit à l'idée. Mais il vit du coin de l'œil le Gringo s'approcher.

— *Hola*, fit-il en lui tapant amicalement sur l'épaule. Tu gardes ton compliment dans ton pantalon, vieux, désolé. On vient d'avoir un coup de fil de ton patron. Tu redécolles pour Medellin – tout de suite.

*

MEDELLIN
Colombie

De tous les barons de la drogue dont le nom était associé à Medellin, un seul était du cru : Pablo Escobar. Il était né dans une estancia de quarante hectares sur les collines d'El Tablon, haut plateau entourant la ville, refuge des riches citadins pour le week-end ou pour les vacances. Malheureusement pour Escobar, sa naissance à El Tablon n'en faisait pas pour autant un membre de l'élite. Il y était né parce que sa mère était domestique chez un homme riche et son père contremaître chargé du bétail.

Escobar démarra sa fortune dans l'endroit auquel on se serait le moins attendu : un cimetière. Pendant la nuit, il volait les pierres tombales qu'il emportait dans l'atelier d'un garage. Il effaçait les inscriptions et repolissait le marbre ou le granit jusqu'à le faire briller comme neuf. Puis, s'aidant de la rubrique nécrologique du journal local et d'une attitude propre à émouvoir les affligés, il revendait ses pierres tombales.

Il développa l'affaire en s'occupant de voitures volées jusqu'au jour où un ami lui demanda de conduire un camion de *pasta basica* du Pérou en Colombie. Pablo Escobar avait trouvé sa vocation.

Il croulait littéralement sous l'argent, qu'il dépensait avec entrain, désinvolture et ostentation. Sa résidence préférée était l'Hacienda Napoles, à trois heures de vol de Medellin, dont la grille d'entrée était surmontée par les débris de son premier avion à s'être écrasé en passant de la drogue. Un peu comme si Henry Ford avait décidé de décorer sa propriété de Bloomfield Hills avec la première Ford « T » sortie de la chaîne de production.

C'était gigantesque : quatre-vingts kilomètres de routes et une vingtaine de lacs artificiels. Il s'était aussi fait aménager un zoo qui aurait fait la fierté d'une petite ville. On y trouvait des éléphants, des girafes, des hippopotames, des zèbres, des fourmiliers. Une centaine de colombes évoluaient autour de la piscine près de laquelle il aimait s'installer le soir avec ses amis tandis que ses domestiques emmenaient les oiseaux sur les branches jusqu'à ce qu'ils forment une couverture blanche dans la nuit équatoriale. Tout cela, remarqua un visiteur, malgré le fait qu'un grand nombre de ces volatiles crût bon de déféquer tout en distrayant Pablo et ses amis, et pas toujours avec la discrétion requise.

Physiquement, Escobar présentait plutôt mal. Il avait une poignée de main molle et moite et regardait rarement son interlocuteur en face. Il ne quittait jamais son petit chapeau perché sur le haut du crâne comme une calotte juive. Il était petit, trop gros, encore que l'excès de poids n'eût jamais nui au standing chez les Latino-Américains. C'était la preuve visible que vous aviez largement de quoi manger.

On l'appelait *El Padrino*, le parrain, ce qui le réjouissait. Quant à la cruauté, les parrains siciliens n'avaient rien à lui apprendre. La loi du silence de la mafia voulait que celui qui avait brisé l'omerta payât lui-même.

Escobar avait poussé l'idée plus loin. Quand il tuait quelqu'un, c'était un traitement de faveur. Si quelqu'un trahissait Pablo Escobar, ses proches étaient autant en danger que lui. Tuez le fils sous les yeux du père avant de tuer le père, recommandait-il. Violez la femme devant le mari, après réglez-lui son compte. Ça impressionnait davantage, et impressionner, ça comptait dans ce domaine incertain.

Il travaillait à cultiver une image publique aux antipodes de la réalité. Il adorait jouer les Robin des bois qui dépouillent les gringos pour enrichir les pauvres Latino-Américains. Voilà une petite musique qui trouvait toujours un écho favorable au sud de la frontière et Escobar payait des journalistes colombiens crédules ou corrompus pour la propager.

Afin de donner du poids à l'idée, il utilisait une infime partie de sa fortune à financer des logements bon marché, sponsoriser des courses de taureaux ou des équipes de foot. Il tenait régulièrement sa cour à la terrasse d'un des trois cafés de la jolie place de l'église d'Envigado, un quartier de Medellin. Là, à l'ombre des tours jumelles de l'église, il dispensait ses bienfaits aux amis et admirateurs nécessiteux.

« Je crois savoir que ton père est à l'hôpital avec des coliques néphrétiques, furent les mots qu'il adressa au pilote dans son hangar particulier à l'aéroport de Medellin. Je suis désolé. »

Escobar se fichait complètement de la santé du père de Willi Fernandez. Il voulait simplement faire remarquer à son pilote qu'il était au courant des faits et gestes de son père. La famille de ceux qu'il employait devait rester à portée de main.

Il avait convoqué Fernandez uniquement pour le réexpédier dans le bassin amazonien. A deux reprises au cours des six derniers mois, les Federales avaient fait une descente dans ses laboratoires, sur information d'indicateurs. Robin des bois avait décidé de mettre fin aux bavardages incessants par l'administration d'une dose de justice préventive.

Escobar grimpa dans l'avion de Willi en compagnie de deux gardes du corps armés d'Uzi et ordonna au pilote de décoller. La tour de contrôle se fit un plaisir de retarder pour cela le départ de la navette d'Avianca pour Bogota.

Le baron de la drogue visitait rarement ses laboratoires. Les installations étaient trop primitives à son goût. Cette irruption au laboratoire où Willi Fernandez avait fait une livraison la veille causa donc la plus grande consternation. Le patron du labo franchit en courant les ponts jusqu'à la digue, se préparant à l'accueillir tout en sachant que cela ne présageait rien de bon.

— Rassemble immédiatement tous les salopards qui travaillent ici, décréta Escobar.

Mets-les en ligne.

— Les gars de l'équipe de nuit dorment encore, bredouilla le patron.

— Tire-les du lit.

Escobar et ses gardes fonçaient déjà jusqu'aux bâtiments.

— Qu'il n'en manque pas un, répéta Escobar. Sur deux rangs, là, ajouta-t-il en désignant l'endroit de sa cravache.

Les illettrés qui travaillaient là sortirent des cabanes, les mains encore dégoulinantes de produits chimiques, abrutis de fatigue et à demi vêtus.

Une fois qu'ils furent tous alignés, Escobar se tourna vers le chef du laboratoire.

— Ils sont tous là ? Recompte.

Ce qui fut fait. Les six gardes du labo étaient eux aussi arrivés et leurs armes étaient braquées sur les ouvriers.

Les campesinos étaient bouche bée, regardant sans comprendre les armes qui les menaçaient et devinant peu à peu qu'il allait leur arriver quelque chose de terrible.

— Tout le monde y est, Don Pablo, annonça le patron.

— Personne ne manque, c'est sûr ?

— Certain.

Pendant plus d'une minute, Escobar scruta l'assemblée, caressant lentement de sa paume gauche sa cravache, le regard terrible. Il circula entre les rangs, dévisageant les hommes angoissés et affolés.

Il revint enfin au centre de la clairière.

— L'un de vous a trahi ce laboratoire et l'a donné aux Federales, laissa-t-il tomber.

Un cri d'horreur parcourut les ouvriers. Escobar fit un pas en avant et frappa l'homme devant lui d'un coup de cravache.

— Ton nom ? aboya-t-il.

Pendant une seconde, l'homme fut si terrifié qu'il ne s'en souvint même pas. Puis, quand il eut répondu, Escobar répéta le même procédé avec son voisin. Il fit ainsi toute la rangée.

Puis il entama la seconde. Il arrivait maintenant au quatrième homme quand il fit demi-tour et revint au troisième.

— C'est toi, l'ordure ! gronda-t-il, furieux.

— Non ! Non ! cria l'homme d'une voix perçante. — Il s'appelait Diego Nader. — Je le jure par le sang du Christ ! Je le jure par la sainte Mère de Dieu ! Par tous les saints ! Je ne connais même pas de Federales.

— Tu mens ! s'exclama Escobar en le frappant de plus belle. Tu t'imagines que les Federales ne parlent pas à Don Pablo Escobar ?

— Je jure, je jure, je n'ai jamais parlé à personne, sanglota l'homme dont les larmes se mêlaient au sang de ses blessures.

Il s'écroula, à genoux, et baisa désespérément les pieds d'Escobar. Le baron le cravacha violemment.

— Ramassez-le, ordonna-t-il aux gardes du laboratoire et attachez-le par les poignets – bien serré. Les mains devant, lança-t-il en les voyant faire.

Il savait déjà ce qu'il réservait à Diego Nader.

— Emmenez-le à l'appontement.

— Non, pas les piranhas, supplia Diego, pas les piranhas !

— Ne t'inquiète pas. Pourquoi me montrerais-je clément ?

Il pointa sa cravache sur la poitrine du chef.

— Apporte un bidon de kérosène et un seau sur le ponton. Conduisez-les tous là-bas, ajouta-t-il pour les gardes.

Comme des prisonniers de guerre, les vingt-neuf restants marchèrent jusqu'au bord de l'eau, puis reformèrent deux rangs.

Diego sanglotait, impuissant, à genoux devant eux.

— Prenez une corde et attachez-la à ses poignets.

Cela fait, il leur désigna une branche de swetania qui pendait au-dessus de l'eau.

— Lancez la corde par-dessus.

— Ils vont me pendre ! hurla Diego.

Escobar éclata de rire.

— Hissez-le jusqu'à ce qu'il ait les pieds au-dessus de l'eau.

Une fois que le corps tremblant de Diego se balança, Escobar s'arrêta pour contempler le spectacle. Puis il désigna un des paysans.

— Remplis ce seau de kérosène et arrose ce petit mouchard.

Diego hurla en comprenant l'agonie qui l'attendait. Des oiseaux s'enfuirent en poussant des cris stridents.

— Toi, fit-il en désignant un autre homme de sa cravache, mets le feu à ce salaud.

— Oh, mon Dieu, non, Don Pablo ! supplia l'homme. C'est mon voisin.

— Tu préfères finir comme lui ? Mets-lui le feu, te dis-je.

Avec des pleurs hystériques, l'homme trébucha jusqu'au corps de Diego maintenant secoué de spasmes.

— Oh, mon Dieu, Diego, pardonne-moi ! supplia-t-il avant d'approcher de lui un journal enflammé.

Diego hurla tandis qu'il se transformait en torche vivante.

Escobar contempla quelques instants la scène, puis se tourna vers les deux gardes qui maintenaient le corps suspendu par la corde.

— Plongez-le dans l'eau.

Le corps de Diego glissa dans le courant avec un sifflement et de la fumée.

— Remontez-le !

Diego ne bougeait presque plus. Son corps était rouge et noirci. Il avait tout juste assez d'énergie pour gémir. Mais ce n'est pas la pitié qui étouffait Pablo Escobar.

— Arrosez-le de kérosène. Toi, dit-il à un autre homme, allume.

Escobar répéta le processus jusqu'à ce qu'il se lasse de ce petit jeu et que l'avertissement soit bien clair. Un Diego Nader en lambeaux se balançait sur la branche.

— Qu'ils restent là une demi-heure pour bien se mettre dans la tête ce qui arrive aux indicateurs. Puis qu'ils retournent au travail. Venez, dit Escobar à son passeur et au pilote plutôt secoué.

Il remonta dans le hors-bord, son petit chapeau vissé sur la tête. La matinée avait été bien remplie. Évidemment, Diego Nader n'avait jamais parlé aux Federales. Il n'avait été

rien de plus qu'un petit sacrifice de dernière minute, nécessaire à la sécurité du seigneur de Medellin. Pour Don Pablo Escobar, mieux valait prévenir que guérir. Ainsi traitait ses affaires l'homme que tant de Colombiens appelaient Robin des bois.

Escobar avait oublié l'incident, songeant déjà au problème suivant. Il lui fallait un nouvel emplacement pour expédier sa cocaïne au nord du Mexique et aux États-Unis, et il connaissait le pays idéal pour cela : le Panama. Pour toutes sortes de raisons pratiques, son problème était maintenant l'homme à la tête de ce pays : Manuel Antonio Noriega.

*

PANAMA

Dire que Manuel Noriega était satisfait du spectacle de la silhouette ratatinée sur le canapé du salon de son bungalow était un doux euphémisme. Il était absolument enchanté, encore qu'il n'en montrât rien.

Guido Moro était l'émissaire particulier de Don Pablo Escobar. Le message que Noriega avait adressé à Medellin sous la forme de trois dealers salement tabassés avait manifestement atteint son but.

Sans un mot, Noriega se dirigea vers son bar où il remplit deux verres d'Old Parr, avec des glaçons. Il en tendit un à Moro, murmura : « *Salud* », puis s'affaissa dans un fauteuil de cuir. L'avocat était un des deux émissaires qu'on avait envoyés demander à Noriega d'intervenir auprès du M19 après l'enlèvement de Marta Ochoa. L'autre était un prêtre, le confesseur de Jorge Luis Ochoa, dévot s'il en fut. Cette fois, la présence d'un prêtre était inutile.

Noriega se taisait, sirotant son whisky et regardant son visiteur d'un air absent. Cela visait à rendre Moro mal à l'aise et peut-être un peu plus vulnérable que de coutume. Noriega avait parfait sa technique à l'époque où il interrogeait des prisonniers.

Les deux hommes entendaient à l'occasion les eaux du Pacifique éclabousser les rochers en contrebas de La Playita. Au-dehors la chaleur était étouffante, mais l'air conditionné était parfaitement réglé. L'installation possédait également une autre fonction. Noriega avait équipé La Playita du plus récent modèle d'enregistrement audiovisuel, et le ronronnement de la climatisation couvrait les bruits éventuels.

Le samedi soir, Noriega aimait inviter ses amis officiers du commandement Sud de l'armée américaine à des parties fines qu'il appelait « nuits de Colombie » parce que cocaïne et filles en arrivaient tout droit. Les films qu'il tournait au cours de ces soirées constituaient pour lui un investissement, l'assurance que l'amitié de ses convives durerait le temps de son silence.

Ce soir-là, il avait branché l'installation dans l'éventualité d'un malentendu. Ignorant que tout était enregistré, jusqu'au bruit des glaçons dans son verre, le señor Moro s'inclina légèrement et transmit à Noriega les salutations les plus cordiales de son client. Don Pablo « souhaitait l'assurer de son désir d'une étroite collaboration à l'avenir ».

Noriega sirotait son scotch comme s'il réfléchissait. En fait, il se préparait depuis

quelque temps à cette petite conversation.

— Ces gens de Medellin s'imaginent pouvoir nous traiter comme des sauvages. Ils croient pouvoir agir impunément.

— J'ai la conviction que tous vos amis à Medellin regrettent ce qui s'est produit à Coronado Beach, colonel.

L'avocat prit soin d'apporter une nuance de respect en s'adressant à Noriega par son grade. Mais il songeait aux trois corps tuméfiés. Ceux-là regrettaient certainement l'incident.

— Ils veulent avoir l'assurance que cela ne se reproduira pas, reprit-il. C'est la raison de ma venue ici. Ils espèrent que nous pourrons définir les termes d'une collaboration future.

C'était précisément ce qu'il voulait entendre, mais son visage demeura impassible. Il but encore à longs traits.

— Qu'envisagent-ils ?

— Le moyen satisfaisant pour tout le monde d'assurer sans encombre le passage de leur marchandise à travers le Panama.

— Par air ?

— Oui. Mon principal client contrôle une société panaméenne de fret aérien appelée Inair qui assure des vols réguliers pour les États-Unis. Il aimerait pouvoir utiliser Inair pour expédier sa production dans le Nord.

Voilà qui était nouveau pour Noriega. Il connaissait bien le propriétaire d'Inair, mais il ignorait qu'Escobar était son commanditaire.

— Vous savez, je pense, que les Forces panaméennes de défense contrôlent les aéroports, ici. Tour de contrôle, sécurité, douanes, immigration...

— Parfaitement. C'est pourquoi nous venons vous voir.

Noriega se leva et alla se servir un autre scotch. C'était une de ces nuits étouffantes où les vêtements collaient à la peau. Pourtant, remarqua Moro, l'uniforme de Noriega était impeccable. Sa chemise kaki à manches courtes était empesée, le pli de son pantalon marqué à la perfection. Il portait sur sa poitrine l'insigne des parachutistes et trois rangées de rubans bleus.

Pourquoi tout cela ? s'étonna Moro. La dernière fois qu'un soldat panaméen en colère avait tiré un coup de feu remontait à vingt-cinq ans avant la naissance de Noriega.

Il se surprit à penser qu'il n'avait jamais vu Noriega en civil, pas plus au cours des négociations pour la libération de Marta Ochoa que sur la moindre photographie. Peut-être l'uniforme était-il en soi une définition de Noriega, sorte de bouclier contre son passé dans les bidonvilles de Panama, songea l'avocat avec amusement.

Noriega vint se rasseoir, le verre à la main. Il était plus détendu. L'avocat crut même le voir sourire.

— Vous savez, commença-t-il, il arrive que des avions de la Garde nationale qui se posent sur nos aéroports bénéficient d'un traitement bien spécial. Ils sont en liaison avec un contrôleur aérien précis et ont leur propre fréquence radio. A l'atterrissage, une Jeep des Forces de défense les conduit directement au hangar de notre Police militaire.

— A l'évidence, si ce type d'arrangement pouvait s'appliquer à nos expéditions, vos

amis à Medellin vous en seraient éminemment reconnaissants.

A moins de m'être trompé de A à Z sur cet homme, songea Moro après avoir prononcé ces mots, c'est exactement ce qu'il est en train de proposer.

— Cela n'est pas exclu, approuva Noriega. A certaines conditions.

— Lesquelles ?

— Chaque voyage devra être organisé à l'avance. Nous serons au courant de la moindre expédition.

Moro eut un sourire approbateur.

— Je suis persuadé que cela ne pose aucun problème.

A vrai dire, il n'en savait rien. Les chefs du cartel détestaient dévoiler leur jeu, quels qu'en fussent les avantages.

— Naturellement, les services seront facturés.

— Naturellement. Je ne suis pas mandaté pour discuter les arrangements financiers, objecta-t-il, mais je serais heureux de transmettre à mes mandants toute proposition que vous voudrez bien leur faire.

— Le tarif est de mille dollars US le kilo, non négociables, déclara Noriega. S'ils n'ont pas les moyens, dites-leur de trouver un autre itinéraire parce que, la prochaine fois que leur marchandise traversera le Panama, ils ne récupéreront pas leurs hommes vivants. S'ils sont prêts à faire les choses à mon idée, j'enverrai un de mes officiers à Medellin pour régler les détails.

Noriega savait déjà qui. Ce serait le capitaine Luis Peel qui lui avait servi d'agent de liaison avec la DEA américaine. Une telle symétrie l'amusait. Ainsi, Peel saurait exactement qui avait payé pour être protégé et ne pouvait être donné aux gringos. De même, il saurait qui pouvait être balancé, ce qui fournirait la preuve vivante de la détermination de Noriega à lutter contre le trafic de drogue.

Il finit son verre d'un trait, signifiant à Moro que l'entretien était terminé. En raccompagnant son hôte à la porte, il s'arrêta, tout sourire.

— A propos, j'ai toujours ces quatre cents kilos de cocaïne. Vos clients peuvent les récupérer pour huit mille dollars le kilo.

Le salaud, se dit Moro. Il venait de se faire trois millions de dollars.

— Je les informerai de votre offre généreuse.

RÉCIT DE LIND

Au début de l'automne 1982, Felipe Santiago Nadal fut prié d'aller prendre livraison de roses. Il ne le savait pas à l'époque, mais cela faisait partie de la mobilisation de certains anciens contractuels cubains de l'Agence pour la future campagne antisandiniste. Ils constituaient une vraie bande de frères : Raphaël « Chi-Chi » Quintero, René Corvo, dit « le nain au poison » mais jamais devant lui et, le plus légendaire de tous, Félix Ismaël Rodriguez.

Travaillant sous contrat CIA en Bolivie en 1967, Rodriguez était affecté au 8e bataillon bolivien de rangers en tant que spécialiste en communications quand ses hommes avaient

capturé Che Guevara. Félix, nationaliste cubain né à Saint-Domingue, et le Che, révolutionnaire cubain né en Argentine, avaient entamé dans une école une amitié aussi brève qu'improbable tandis que les militaires boliviens débattaient du sort du Che.

Quand arriva l'ordre de son exécution, le Che ôta sa montre et l'offrit à Félix en souvenir de leur rencontre. Par la suite, Félix avait piloté pour nous des hélicoptères au Viêt-nam avant de travailler pour notre compte comme conseiller à la sécurité auprès des gouvernements argentin, brésilien et uruguayen. Parmi ses nombreux admirateurs, il comptait le vice-président George Bush. Il allait monter pour nous une station d'acheminement d'armes sur la base aérienne d'Ilopango au Salvador.

La première démarche de Felipe Nadal une fois à la Biscayne Financial fut d'aller se faire faire des photos d'identité. Un de nos techniciens en fixa une au passeport nicaraguayen qu'il utiliserait principalement au cours de sa mission. Il ne s'agissait pas d'un passeport flambant neuf et douteux mais d'un document vieux d'un an muni d'une impressionnante collection de visas et tampons de toutes sortes. Ce type de papier nous permettait plus facilement d'accuser quelqu'un d'autre si l'affaire tournait mal. Felipe reçut également dix mille dollars en liquide et pour instruction de retrouver un certain Juan Lopez au Marriott de Panama le 15 septembre.

Je ne pense pas que Nadal fut surpris outre mesure quand j'ouvris la porte de la chambre 327 cet après-midi de septembre ; mon pseudonyme était le résultat d'un ordre de Casey exigeant que tout agent de la CIA travaillant pour la Contra usât de fausses identités. Après qu'on nous eut servi à boire, j'expliquai à Felipe les détails de sa mission. Je désignai la fenêtre donnant sur la baie de Panama.

— En ce moment même, à Colon, un navire décharge notre premier container d'armes.

— Quelle est leur provenance ? demanda Felipe.

— Israël, Haïfa, pour être précis. Le bateau s'appelle l'*Étoile d'Orient*. Il s'agit principalement d'AK-47. Avec des munitions et quelques mortiers chinois.

Je m'étais rendu moi-même en avion à Haïfa pour les acheter à Shaul Eisenberg, doyen du trafic d'armes international. Le marché avait été signé au nom d'une des sociétés écrans panaméennes que j'avais créées.

A l'évidence, ni Felipe ni moi n'allions nous rendre sur les docks de Colon pour regarder l'*Étoile d'Orient* décharger notre cargaison. La littérature contient trop d'histoires de longues caisses de bois étiquetées « Matériel agricole » qui s'écrasent sur le quai sous le regard gêné de leurs propriétaires pour révéler un contenu qui n'a qu'une lointaine ressemblance avec des socs de charrue.

J'expliquai à Felipe que j'avais sous-loué un entrepôt à l'intérieur de la zone libre de Colon au nom de la société écran panaméenne à laquelle ces armes étaient destinées. J'avais la certitude que Noriega avait arrangé l'affaire par l'intermédiaire de l'homme qui détenait le bail principal, ami proche et partenaire en sous-main.

Nos expéditeurs de Colon remorqueraient immédiatement le container jusqu'à l'entrepôt. Puisque ledit container entrerait en zone libre, il ne serait pas soumis à l'inspection des douaniers. Quand les armes avaient quitté Haïfa, les Israéliens avaient eu le bon goût de fermer les yeux sur les étiquettes « Matériel agricole ». Comme Noriega

veillerait à ce que personne ne jetât le moindre regard sur le contenu des caisses, nous n'avions nul besoin, pour couvrir l'expédition, de nous encombrer des certificats de vérification de livraison.

J'expliquai ensuite à Felipe comment parvenir à l'entrepôt. Il signerait le bordereau de livraison, utilisant le nom porté sur son passeport nicaraguayen. C'est ce nom que j'avais donné comme président de notre société écran.

Plus tard dans l'après-midi, poursuivis-je, un homme du nom de Pedro le rejoindrait. Grâce aux bons offices de Noriega, Pedro viendrait avec le petit nécessaire du parfait douanier panaméen comportant le sceau officiel et une liasse de connaissements vierges. Tous deux rempliraient les papiers identifiant le contenu de nos caisses d'armes en transit pour le Salvador. Pedro montrerait à Felipe comment appliquer les sceaux des douanes qui garantiraient leur retour en zone libre sans inspection.

Pedro et lui chargeraient dix caisses dans l'estafette de Pedro et se rendraient à l'aéroport de Paitilla où je les retrouverais dans la soirée. Nous testerions alors l'expédition au Honduras pour être sûrs de la dernière phase.

Après le départ de Felipe, je décidai de passer l'après-midi à la piscine de l'hôtel. J'hésitai à appeler Juanita, mais jugeai préférable d'attendre la fin de cette opération. La revoir me causerait une vive émotion. Autant vivre ça l'esprit délivré de toute autre préoccupation.

Je dînai Via Israel, sur la baie faisant face au Marriott, dans une petite *parrillada*, restaurant de viandes et poissons grillés. A 23 h 15 précises, je me levai et retournai ostensiblement à l'hôtel.

La voiture que je cherchais, une Hyundai noire, m'attendait comme prévu sur le parking du Centre des conventions en face de l'hôtel. Sur le tableau de bord, un exemplaire de *Hola*, le magazine espagnol de potins mondains. Le conducteur semblait dormir.

— Pedro ?

— Juanito ?

J'entrai et nous filâmes.

— Tout s'est bien passé ?

— Nickel.

J'allai vite apprendre que Pedro n'était pas homme à utiliser cinq mots quand un suffisait. Il était commandant dans la Garde nationale panaméenne. Sacré mec, ce Pedro Del Rica ! Avant d'entrer dans la Garde, il avait été videur à l'Ancon Inn, le bar-bordel en face d'Ancon Hill où Roberto Duran avait perfectionné son direct du gauche sur les pauvres GIs du commandement Sud.

Une nuit où Pedro avait voulu expédier prestement un marine à la caserne, le mec en question fracassa une bouteille de bière sur le comptoir et fit avec ce qu'il en restait un peu de chirurgie esthétique sur le visage de Pedro. Résultat, un bout de tissu cicatriciel lui tirait le coin gauche de la bouche en un rictus permanent.

En fait, cette grimace reflétait assez justement son caractère. Faire souffrir autrui était l'activité préférée de Pedro. C'était le doberman de Noriega, tenu en laisse et relâché à l'occasion. Manuel en avait fait notre agent de liaison pour les armes nécessaires à la

Contra.

Nous roulâmes en silence le long de la côte jusqu'à l'entrée de l'aéroport de Paitilla, à un jet de pierre de l'immeuble de Juanita. Le garde salua Pedro d'un air absent. Lui et sa voiture étaient connus dans le coin.

Le hangar de la Garde nationale se situait légèrement à l'écart des autres bâtiments. Comme promis, l'aéroport était désert. Felipe nous attendait dans le hangar près d'un Cessna Titan et de son pilote, Teofilo Watson, un des hommes que Noriega nous avait recommandés pour son expérience dans ce genre de vol. Les six caisses d'AK-47 étaient déjà à bord.

Nous quittâmes la baie de Panama puis survolâmes le Pacifique à quatre-vingts kilomètres des côtes, longeant le Panama, le Costa Rica et le Nicaragua pour accoster au-dessus du golfe de Fonseca sur les côtes du Honduras entre le Salvador et le Nicaragua.

De là, le vol était court jusqu'à Tegucigalpa, la capitale du Honduras. Quand nous arrivâmes, l'aube se levait. Talmadge nous avait assigné une fréquence à utiliser avec la tour de contrôle, qui nous donna immédiatement des instructions pour l'atterrissage. Sur la piste qui menait au terminal, une Jeep avec deux hommes en uniforme qui sautèrent à notre rencontre. Ils nous demandèrent de les suivre et nous guidèrent jusqu'à un hangar délabré loin du bâtiment principal.

Talmadge nous attendait en compagnie de Gary Ellis, notre jeune chef de station, et deux amis de Felipe. Au fond du hangar, un officier hondurien observait la scène avec l'air perdu de quelqu'un qui s'est trompé de soirée.

Talmadge ordonna à ses hommes de transférer les AK-47 dans l'estafette qui les transporterait à la frontière nicaraguayenne et de là vers un camp d'entraînement contra. Puis nous grimpâmes dans la voiture d'Ellis pour traverser la ville en direction d'une maison sûre dans l'un des plus beaux quartiers.

En dialecte indien, *tegucigalpa* signifie « colline d'argent », sans doute à cause des mines d'argent datant de l'époque précolombienne. Il n'existe, hélas, plus guère de signes de prospérité. Le Honduras est le pays le plus démuni d'Amérique centrale. La capitale est située dans un bassin entouré de collines assez raides. Obligés d'émigrer à la ville, les paysans trop pauvres se sont rassemblés sur ces flancs, porte d'entrée d'un bidonville donnant sur les toits d'un autre bidonville en contrebas.

Notre maison sûre était entourée de hauts murs comme on en trouve souvent dans les coins chics d'Amérique centrale ; sécurité et propriété privée obligent. Ellis avait pensé à entreposer de la nourriture, du whisky et d'excellents cabernets de Californie. Talmadge aimait les bonnes choses.

Duke nous expliqua que nous allions, ce soir-là, faire une sorte de repas d'affaires avec le lieutenant-colonel chargé du renseignement et de la sécurité et le commandant responsable de l'aéroport. Le premier appartenait au réseau de renseignements créé pour nous par Noriega et émargeait sans le savoir sur les listes de la CIA. Duke voulait assurer leur coopération amicale dans notre entreprise.

Sans parler un mot d'espagnol, Talmadge se montra un hôte attentionné et plein d'entrain. Il prenait soin de remplir les verres, se montrait charmant, inspirait la confiance sans jamais révéler de détail compromettant, mais en montrant l'importance de

son travail sous-terrain en Europe. Quand il en vint à notre croisade contre les sandinistes, je fus quelque peu désemparé par sa première phrase :

— Je m'adresse à vous avec le soutien et l'autorité du président des États-Unis.

Vous vous en doutez, c'est plutôt envoûtant pour des officiers gagnant quatre à cinq cents dollars par mois. Ça évoque le prestige, la promotion et le gros gâteau made in America dont on peut se tailler une belle part. Duke fit tout pour renforcer cette impression, soulignant combien l'effort serait considérable, s'assurant qu'ils comprenaient la voie qui s'ouvrait à eux en échange d'une collaboration totale.

Dès qu'ils furent partis, je sentis que quelque chose tracassait Ellis.

— Qu'est-ce qui te turlupine, mon garçon ? demandai-je.

— Des bruits qui circulent sur leur compte.

— Raconte.

— On prétend qu'ils sont impliqués dans le trafic de drogue, qu'ils rendent aux passeurs le genre de service que nous leur avons demandé.

Je dois avouer que ni Talmadge ni moi ne fûmes véritablement surpris. Dans le monde en général et en Amérique latine en particulier, les trafics d'armes et de drogue se recoupent fréquemment : mêmes pilotes, mêmes techniques, mêmes terrains d'atterrissage clandestins.

— Tout cela est extrêmement gênant, admis-je. La drogue, ça ne me plaît pas plus qu'à toi. Mais nous avons besoin de ces types. Qu'ils fassent ce qu'on leur demande, c'est ça qui compte. Ce qu'ils font de leurs loisirs ne me regarde pas tant que ce n'est pas moi qui paie. Nous n'avons pas à le savoir. C'est ce qu'on appelle une « approche pragmatique ».

Je me tournai vers Talmadge pour connaître sa réaction.

— On s'en tape, déclara-t-il. Où est-il écrit qu'on fait les révolutions avec des enfants de chœur ?

Après le départ d'Ellis, nous prîmes un dernier verre. Talmadge me fit un sourire narquois.

— Si ces deux gars touchent à la drogue, qu'est-ce que ça nous dit de Noriega ?

— Je ne tiens pas tellement à le savoir, soupirai-je.

C'est vrai, après tout, jusque-là mon opération se déroulait parfaitement, en grande partie grâce à Noriega. Pourquoi tout gâcher ?

CORONADO BEACH
Panama

Une fois encore, le Piper Cheyenne s'arracha aux vagues, laissa la falaise et se posa sur la piste réservée d'ordinaire aux résidents des tours de luxe de la station balnéaire. Mais, cette fois, il n'y avait aucune urgence. Les trois Colombiens qui remplaçaient ceux qui avaient été tabassés déchargèrent l'avion avec l'énergie déployée par les employés de la poste pour le courrier de Noël.

Une Hyundai noire était garée juste derrière l'estafette. Pedro supervisait l'opération

comme il avait observé le passage à tabac ; sa présence était la garantie formelle que rien n'interférerait dans le processus.

Quand l'estafette fut chargée, l'équipage au sol dit au revoir au pilote et partit pour les Villas Cincuentenario, lotissement de Panama pour classe moyenne. Del Rica suivit leur véhicule à distance raisonnable pour s'assurer que tout allait bien.

Le salon de la villa où se rendaient les Colombiens était rempli de cartons contenant des fours à micro-ondes et des congélateurs. La cocaïne, enveloppée dans des sacs de plastique d'un kilo, y fut bientôt dissimulée. Une fois les cartons soigneusement refermés, ils furent remis dans l'estafette.

Peu après la tombée de la nuit, Del Rica retourna à la villa pour escorter l'estafette via la douane jusqu'à l'entrepôt d'Inair où la drogue attendrait le vol régulier du mercredi pour Miami.

— Vous voyez comme les affaires sont simples quand on choisit bien ses associés ? dit en souriant Del Rica aux Colombiens quand tout fut fini.

RÉCIT DE LIND

La magie opérait toujours, irrésistible : la lune étendait son manteau d'argent sur le Pacifique ; les lumières du port éclairaient la baie ; la chaude sensualité de la nuit tropicale et, surtout, la présence ensorcelante de Juanita Boyd sur la terrasse de son appartement.

Elle était encore plus extraordinairement belle que dans mon souvenir. Elle portait une minijupe blanche qui caressait avec grâce ses fesses musclées. Ses longues jambes brunes et tentantes étaient soulignées par les bottes de cuir blanc qu'elle portait à mi-mollet. Je n'étais pas chez elle depuis cinq minutes que je ne pensais qu'à lui faire l'amour.

Le temps que j'avais passé à Langley ; les longues soirées avec Sarah Jane ; notre plaisir partagé à voir nos enfants au seuil de l'adolescence ; le rituel confortablement immuable de la vie en Virginie ; les week-ends chez nos amis de Middleburg, passionnés de chevaux ; les concerts du mercredi au Kennedy Center ; notre escapade à Georgetown en quête d'un nouveau bistro ; tout cela m'avait procuré une bonne dose de tranquillisants et de normalité. Le temps avait émoussé ma mémoire. L'intensité de mes moments avec Juanita s'était affaiblie. J'avais réussi à me convaincre que cela avait été un bref et merveilleux moment dans une vie. C'était derrière moi — je pouvais la revoir sans risquer de déstabiliser mon existence. Bref, je maîtrisais la question.

Du moins le croyais-je.

Appuyés à la rambarde, nous buvions en regardant la vue, comme avant. Juanita avait paru ravie de m'entendre au téléphone. Je n'avais pas fait signe, mais je n'eus ni reproches ni jérémiades. Comme si elle s'y était attendue – et l'avait voulu.

Elle me racontait qu'elle avait passé ces six derniers mois en Europe.

— Tu as vu tes amis et des amants ?

— Oui. Et oublié ce pays déprimant.

— Que lui trouves-tu de si déprimant ?

Juanita m'offrit ce regard mi-moqueur auquel je ne savais résister. Elle rejeta ses épaules en arrière, faisant pointer ses seins comme un défi.

— Jack, je suis heureuse de te revoir. Je t'en prie, ne ramène pas à la surface tout ce que j'ai contre les gringos. Pas ce soir.

— Tu sais aussi bien que moi que tous les chevaux du roi n'empêcheront pas ta colère de bouillir si tu en as décidé ainsi, Juanita.

Elle soupira, prélude à l'orage.

— Te rappelles-tu quand tu es venu, juste après la mort de Torrijos ? Je t'ai dit que nous arriverions peut-être enfin à reprendre ce pays aux gangsters de militaires qui le dirigent.

— Oui.

— Eh bien, c'est raté. Reagan et ses Affaires étrangères adorent se déchaîner à tout va contre les horreurs perpétrées par la dictature sandiniste au Nicaragua où de méchants communistes refusent la démocratie au peuple. Mais les as-tu déjà entendus émettre le moindre murmure contre la junte militaire ici ? Ou au Honduras ? Oh non, pas un mot. Parce qu'ils font vos quatre volontés, alors vous fermez les yeux sur ce qui se passe ici. Et au Honduras. Voilà ce que signifie la démocratie, pour vous.

— Je vois que le temps n'a pas terni tes passions politiques.

— Au contraire, justement. Pire c'est, plus je me déchaîne. Grâce à vous, les gringos, le pire élément de la Garde nationale prend le pouvoir, maintenant. Et je pèse mes mots.

— Que veux-tu dire ?

— Qui veux-je dire ? Un type appelé Noriega.

— Ah oui, commentai-je en regardant la mer, ça me dit quelque chose.

— C'est un bandit. Un escroc. Un sadique. Et probablement un meurtrier. Ça, ce sont ses bons côtés. Et cet homme est là où il est parce que vous l'aimez, les Américains. On se demande ce que vous ne feriez pas pour lui.

— Comment se fait-il que tu en connaisses tant sur ce Noriega ? Je croyais que les gens de ton monde ne frayaient pas avec des types comme lui ?

— J'ai des amis. Tu sais ce qu'on raconte ?

— Dis-moi.

— Que Noriega est payé par la CIA.

— Ridicule, fis-je sèchement. Qui peut raconter pareilles inepties ?

— Mais je n'y crois pas. Même votre fameuse CIA ne peut être aussi bête. Tu sais aussi ce qu'on prétend ? Et ça, je sais que c'est vrai. Qu'il trafique avec la drogue.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Un de ceux qui t'ont précédé dans mon affection, Jack chéri, se trouve être à la tête de ce qui passe pour une armée de l'air dans ce pays.

— Alors il était officier sous les ordres de Noriega et a déblatéré sur son compte, c'est ça ?

— Ne sois pas ridicule. Il est très riche et son frère se shoote à l'héroïne. Devine qui fournissait son petit frère ?

— Noriega ?

— Exact. On dit aussi qu'il est dans le trafic de la cocaïne. Bon, ça suffit. Laisse-moi t'en servir un autre, ajouta-t-elle en prenant mon verre vide.

Sur quoi elle se rendit dans la cuisine, me laissant digérer ce que je venais d'entendre. Je n'aurais guère de difficulté à me procurer le nom de son copain. Mais trouver le moyen de l'empêcher de bavarder serait une autre paire de manches.

Pour l'instant, mes yeux se posèrent sur la silhouette de Juanita qui s'affairait à la cuisine.

— Je t'accueille bien mal, dit-elle en me tendant mon whisky. J'ai souvent pensé à toi.

— J'aurais dû te faire signe.

— Non. Rappelle-toi ce que je t'ai dit un jour. « Pourquoi penser ? Pourquoi ne pas être, tout simplement. » Peut-être es-tu en train d'apprendre. Tu es là. C'est tout ce qui compte, non ?

— Oui, je suppose.

— Ne crois-tu pas que tu as assez fait travailler ton cerveau pour ce soir ? Au tour de tes muscles.

Elle se pencha sur moi et je sentis brusquement toutes mes résolutions fondre comme neige au soleil.

LIVRE QUATRE

Ramon et son trafic

Printemps-été 1983

MEDELLIN
Colombie

« MEDELLIN », annonçait le panneau en lettres rouges et brillantes à la sortie de l'aéroport, « UNE VILLE POUR LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ QUI AIMENT TRAVAILLER ET S'AMUSER. » La ville cherchait apparemment à vanter les mérites de son industrie et de ses loisirs, peut-être pour faire oublier les activités auxquelles on l'associait généralement.

Raymond Marcello – « Ramon » pour les intimes – partit d'un grand rire approbateur en voyant le panneau. Marcello adorait Medellin, et pour cause. Il « travaillait » dans cette ville à vendre des cargaisons de cocaïne avec un tel succès qu'il était maintenant très riche. Et l'idée que ce voyage allait encore accroître sa fortune contribuait à sa bonne humeur.

La matinée était chaude et claire, comme tous les jours à Medellin. Les promoteurs l'avaient baptisée « la cité de l'éternel printemps ». Située près de l'équateur, il y faisait vingt degrés sur le haut plateau et vingt-quatre à Medellin même, dans la vallée le long du fleuve qui avait donné son nom à la ville. C'était le joyau de la Colombie, le centre industriel le plus important de la nation, le cœur des régions productrices de café colombien, célèbre dans le monde entier.

C'était aussi, peut-être à l'exception de Beyrouth, la ville la plus dangereuse de la planète. Le taux de criminalité était tel dans cette communauté prospère que les endroits les plus chauds faisaient figure de modèles d'ordre en comparaison. L'avalanche d'assassinats s'expliquait presque exclusivement par les rivalités et les règlements de comptes du trafic de la drogue, marché qui avait d'emblée attiré Ray Marcello à Medellin.

Lors de son précédent séjour, il y avait un peu plus d'un mois, Marcello avait assisté au meurtre d'un autre intermédiaire. Il faut dire que Juan Villegas avait commis une erreur rare dans la profession : il s'était entiché du produit qu'il vendait. Cela l'avait conduit à des fautes de jugement puis à contracter des dettes qu'il était incapable de rembourser auprès de gens qui n'appréciaient guère qu'on manquât de parole.

Un matin que Villegas se promenait dans le centre commercial d'Envigado, un quartier de Medellin, deux adolescents à moto, une Honda, lui tirèrent dans le genou. Il hurlait de douleur sur le bitume quand arriva un 4 X 4 Toyota. Le chauffeur s'arrêta un instant, les roues à un doigt de Villegas.

Alors, sous les yeux horrifiés d'une dizaine de spectateurs, dont Ramon, la Toyota roula lentement sur le corps de Villegas. Puis elle recula et recommença la manœuvre pour s'assurer que tout souffle de vie avait quitté le corps broyé du trafiquant.

Aucun souvenir lugubre de l'événement ne troublait l'humeur de Ray Marcello, ce matin-là, tandis qu'il quittait l'aéroport en direction d'El Tablon. Cette fois, il était venu à Medellin pour faire le gros coup qui allait lui permettre de se retirer des affaires et vivre la belle vie. Pour quelqu'un qui venait de fêter ses quarante ans, c'était une perspective plutôt satisfaisante.

Malgré son amour pour Medellin, il avait préféré rester à Bogota afin de conserver les distances qu'il avait établies entre lui et ses associés. Il avait récemment acheté une propriété à trente kilomètres au sud de Bogota, quinze hectares de riches terres vallonnées, idéales pour élever des chevaux. Une fois millionnaire de la drogue à la retraite, sa femme et lui en feraient leur résidence principale ; ce serait l'endroit rêvé pour élever ses deux adorables enfants.

Imaginant déjà les joies futures, Ramon quitta El Tablon et prit la route de Las Palmas qui serpentait jusqu'à la vallée en direction de la ville. La vue était splendide. De temps à autre, Ramon apercevait entre les pins qui bordaient la route les endroits les plus connus de la ville : la plaza de Toros de la Macarena, la Torre Coltejar de verre et d'acier, le siège social de la plus grosse affaire de textiles d'Amérique latine, qui occupait tout un gratte-ciel, les flèches de brique de la cathédrale de la Vierge de Villanueva, la plus grande cathédrale de brique au monde, affirmaient les habitants de Medellin.

Ramon se rendait dans un temple consacré à des biens terrestres, l'Intercontinental de Medellin ; les propriétaires de cet hôtel en forme de boomerang avaient choisi ces dix dernières années d'en faire le temple du trafic mondial de coke. Ramon prit sa chambre habituelle au troisième étage ; elle donnait sur la piscine et sur les toits d'El Poblado, le Beverly Hills de Medellin où les riches barons de la drogue occupaient de somptueuses demeures entourées de murs. Il défit ses bagages et posa sur sa table de chevet un cadre portable de chez Hermès avec la photo de sa femme et de ses enfants. Ce cadre doré était son icône ; il ne se déplaçait jamais sans lui.

Puis il décrocha le téléphone pour appeler son ami et associé, Francisco « Paco » Garrone. Paco descendait d'une vieille famille de Medellin, des Basques et des Galiciens qui avaient suivi les pas des conquistadors aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Paco était notaire, mais les contrats et les testaments qu'il avait rédigés ces dernières années n'auraient pas suffi à remplir un tiroir de son bureau.

— *Hola, socio*, lança Ramon dans l'appareil, me voilà ! Et j'ai exactement ce qu'il nous faut, mon vieux, exactement.

*

Une demi-heure plus tard, Ramon laissait sa Mercedes au portier de La Marguerita, élégant restaurant à un kilomètre de son hôtel, sur la route de Las Palmas. Une douzaine d'hommes déambulaient dans l'entrée, arborant des chemises amples dans le style *guayabara* panaméen. Ce n'était pas pour sacrifier à la mode ni pour dissimuler leur brioche. C'étaient les gardes du corps des barons de la drogue qui déjeunaient là ; les gros plis de leur chemise dissimulaient l'arme que tous portaient au côté.

Ramon fit un signe de tête à ceux qu'il connaissait. Presque tous étaient issus des

barrios situés dans les collines. Vingt ans auparavant, la meilleure école que ces quartiers insalubres offraient aux gosses était celle d'où sortaient les pickpockets les plus rapides et les plus malins de la terre. Une fois leurs classes faites, ils parcouraient le monde à la recherche de gros portefeuilles et de grands événements, Coupe du monde, intronisation présidentielle, couronnement, élection pontificale.

Aujourd'hui, on y entraînait des tueurs à réussir sans bavure un assassinat à moto, par exemple : le chauffeur conduisait et le passager tirait.

Les meilleurs devenaient gardes du corps. Les moins fortunés servaient de *sicarios*, fusils loués par les cartels pour tuer. Mais ils avaient des compensations, voyageant dans le monde entier pour exécuter les hommes assez malchanceux ou maladroits pour contrarier les seigneurs de la drogue.

Ramon choisit une table en terrasse qui donnait sur la vallée et commanda une bouteille de chardonnay chilien frais. Son *socio* arriva au bout de quelques minutes. Paco mesurait un mètre soixante-dix et compensait sa calvitie galopante par une moustache à la Clark Gable. Comme toujours, il était impeccablement vêtu, d'un costume en gabardine de soie bleu foncé de chez Brioni, récemment acheté à Rome. Ramon était fasciné par le charme que Paco exerçait sur la gent féminine. Pas une jolie femme du restaurant à qui Paco ne parlât. Il baisait des mains, caressait des joues, serrait des bras d'un geste entendu, murmurait des secrets à l'oreille. On aurait dit qu'il était candidat à la mairie, ou plutôt, se dit Ramon, qu'il essayait de cocufier la moitié de la ville, deux occupations fort dangereuses à Medellin.

Il rejoignit enfin Ramon. Les deux hommes se tapèrent vigoureusement dans le dos, à la latine, démonstration souvent plus artificielle qu'autre chose. Puis ils s'installèrent, trinquèrent et échangèrent les dernières nouvelles du business : qui avait été tué, quel associé avait été arrêté par les flics gringos, qui avait fait un gros coup en passant de la cocaïne aux Etats-Unis.

Probablement quatre-vingts pour cent de la cocaïne qui entrait aux États-Unis était sous le contrôle du cartel de Medellin. Pourtant, il n'y avait sans doute pas un plant de coca dans le coin. Medellin était devenue la capitale mondiale de la drogue, non pour des raisons géographiques naturelles, mais à cause des caractéristiques de ses habitants, largement représentées chez le monsieur courtaud assis en face de Ramon. Les *paisas*, comme aimaient s'appeler les habitants de Medellin, étaient débrouillards et fiers de l'être. Ils se vantaient d'être les juifs ou les Libanais d'Amérique latine. Ils faisaient les meilleures affaires, repéraient mieux que quiconque au sud du Rio Grande l'occasion de faire du fric fragile.

Ils descendaient majoritairement des Espagnols et parlaient une langue très pure ponctuée d'» *Ay ! Ave Maria !* » avec la régularité de nonnes récitant leur rosaire ; leur goût pour ce qui était espagnol, des combats de taureaux à Goya, était profond et véritable, plus que chez les autres Latinos pour qui c'était plutôt de l'affectation.

Au début des années soixante-dix, quand sniffer de la drogue devint le sport à la mode des vedettes de Hollywood, les paisas furent les premiers à comprendre tout le profit qu'on pouvait tirer de la nouvelle manie gringo. Ils organisèrent la production de feuilles au Pérou et, en Équateur, créèrent un monopole, ou presque, avec leurs laboratoires dans

la jungle, et surtout mirent leurs talents pour le marketing et la distribution au service de la revente de la poudre aux États-Unis.

Pour Paco et Ramon, le commerce de la cocaïne était un boulot comme un autre. Bien sûr, c'était illégal, et les risques étaient plus gros que dans le café ou les mules, qui avaient fait la fortune de Medellin au XVIII^e^, mais c'était un boulot. Et si les énormes profits qui arrivaient à Medellin provenaient de la poche de gringos assez stupides pour être accros, ça n'allait pas troubler les consciences en Amérique latine.

Dès qu'ils eurent commandé et que le garçon se fut éloigné, Paco posa sa main potelée sur le poignet de Ramon.

— Alors, raconte, murmura-t-il.

— Je nous ai trouvé un montage parfait, dit Ramon en embrassant le bout de ses doigts. J'ai un excellent pilote qui dispose d'un Aero-Commander 1000 pour faire du charter pendant six mois à West Palm Beach, en Floride.

Cet avion était idéal pour les trafiquants. Il avait une autonomie de cinq mille kilomètres et pouvait atterrir sur de petites pistes de terre. Et, surtout, ses moteurs pouvaient fonctionner les trois quarts du temps au gazole et non au kérosène, à haute teneur en octane. Si ça abrégeait un peu la vie de l'avion, ça avait deux avantages : c'était moins cher, mais surtout un fermier expliquait facilement à un policier curieux pourquoi il avait des barils de gazole ; pour le kérosène, c'était plus délicat.

— Ce gars transporte de l'équipement pour des compagnies pétrolières juste à côté du lac Maracaibo. Il fait le voyage une ou deux fois par semaine depuis si longtemps que plus personne ne fait attention à lui.

— Comment le sais-tu ? demanda Paco.

— J'ai passé du temps avec lui dans son hangar. Un douanier en retraite vient, disons, tous les quinze jours pour vérifier ses documents. Point final. Simple comme bonjour. Un soir, il part comme d'habitude, remplit son plan de vol pour le contrôle aérien de Miami, mais, quand il quitte la côte du Venezuela, il plonge ici au lieu d'aller à Maracaibo. Il charge, retourne sur le même plan de vol que sa tournée habituelle.

— Et il est d'accord ? Ça n'est pas une taupe de la DEA, tu es sûr ?

— Certain. Mais tu ne sais pas le plus beau, dit Ramon en serrant la main de son associé. Son avion a été modifié en version cargo pour pouvoir transporter son équipement. Il peut prendre une tonne, mon vieux, une tonne !

Paco émit un sifflement admiratif. Une tonne de poudre ; jamais il n'avait imaginé pouvoir faire autant. Avec un coup pareil, Ramon et lui entreraient dans la légende.

— Il le fera pour sept cent mille dollars, murmura Ramon.

— Combien d'avance ?

— Cent mille. On facture cinq mille dollars le kilo. Ça nous dégage une marge de plus de deux millions de dollars chacun, mon ami.

Ramon fit rouler les chiffres sur sa langue, comme s'il les savourait.

— Ça ne va pas être simple de réunir une tonne, avertit Paco, les gens auront peur. Mais on va essayer, *socio*, on va essayer. Fais-moi confiance.

Il leva son verre et trinqua avec Ramon.

— A l'affaire du siècle !

*

RÉCIT DE LIND

Le bureau de Vic Craig était situé au QG régional des douanes américaines à l'aéroport international de Miami. Quand je lui téléphonai, il me suggéra donc de nous retrouver pour le petit déjeuner au Viscount Hotel, tout près de l'aéroport. Visiblement, Vic était un habitué. A peine étions-nous installés dans notre box que la serveuse vint prendre notre commande, un sourire immense éclairant son visage, témoignant d'une chaleur qui aurait suffi à éclairer Stockholm un après-midi de janvier.

— Alors, ma petite Renée, tu m'as l'air bien appétissante, ce matin, dit Vic en riant.

Mâchouillant son chewing-gum, elle lança, railleuse :

— J'essaierais autre chose, si j'étais toi. Mon vieux m'a foutu une sacrée trempe, hier soir.

Vic me regarda en haussant les épaules.

— Voilà l'histoire de ma vie, Jack. Bon, dit-il en se tournant vers Renée, donne-moi le petit déjeuner du *ranchero* mexicain. J'ai besoin de quelque chose qui me cale, ce matin.

Défiant toute sagesse, je commandai des saucisses et des œufs brouillés.

— Alors, commença Vic dès que la serveuse eut le dos tourné, comment ça va au ranch, en ce moment ?

— Mieux. Notre directeur est prêt à se remettre au travail. Le moral a grimpé de cinq cents pour cent.

— Il était temps.

Vic était l'exemple parfait de ce que la CIA pratiquait à merveille depuis des années : infiltrer des gens dans les agences fédérales – les stups, cela va sans dire, les finances, les douanes et l'armée. Excellent agent de la CIA, il était pourtant affecté aux douanes depuis douze ans. Lesquelles douanes n'avaient bien entendu pas la moindre idée de son véritable patron. Il consacrait quatre-vingt-quinze pour cent de son temps à son travail régulier ; les cinq pour cent restants, il réglait nos problèmes.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène en Floride ? Pas l'envie de notre célèbre tarte au citron vert, quand même ?

— On m'a confié l'Amérique latine, dis-je en préambule à mon résumé de ce qu'il devait savoir sur les armes à fournir aux contras.

— Où comptes-tu les expédier ?

— Pour le moment, c'est le Costa Rica qui me préoccupe le plus. Il faut que tu me donnes une idée pour faire circuler mes avions sans attirer l'attention.

Renée posa un énorme petit déjeuner devant Vic. Il regarda son plateau avec respect. On était loin des céréales aux fibres arrosées de lait écrémé.

— Il y a là-dedans assez de calories pour nourrir la moitié de l'Éthiopie, soupira-t-il avant d'y piquer sa fourchette. Pour revenir à ton problème, poursuivit-il après avoir avalé quelques bouchées, il existe deux façons : la facile et la difficile.

— Explique.

— OK. D'abord la difficile. D'où la marchandise partira-t-elle ?

— Pour l'instant, d'Opa Locka.

C'était un petit aéroport privé situé dans la région de Miami.

— Bon. Alors ton pilote ne voudra pas remplir de plan de vol pour le contrôle aérien de Miami. Il ira juste à Lauderdale pour embrasser sa sœur. Il coupe son transpondeur et décolle.

Le transpondeur est un instrument de signalisation imposé par la réglementation sur tous les avions arrivant ou quittant le territoire américain. Raccordé à l'altimètre, il émet un signal caractéristique identifiant l'avion auprès du contrôle aérien et enregistrant automatiquement son altitude pour des raisons de contrôle du trafic.

— Sans transpondeur, le radar civil de Miami ne va pas le repérer. Mais le radar militaire de la base aérienne de Homestead ou celui de la marine de Boca Chica à Key West vont le capter. Ton pilote doit donc faire du rase-mottes, car j'imagine qu'il ne tient pas à se faire pincer.

Vic s'interrompit pour avaler une grosse bouchée de haricots rouges frits.

— Ça donne un vol à cinq mètres maximum sous le plafond jusqu'à ce qu'il soit à quatre-vingt-dix kilomètres des côtes, calcula Vic. Pas facile. Et même chose au retour. Il y a un truc qui aide : voler sur les points aveugles, ce qu'il peut faire si vous l'équipez d'un détecteur de radar assez sophistiqué pour lui dire quand il est repéré.

Vic s'arrêta pour reprendre son souffle et permettre à son estomac de lutter avec la première moitié de son petit déjeuner.

— Ça se fait sans arrêt, m'assura-t-il. Mais si le gars tombe sur du gros temps, a les foies et monte au-dessus de l'horizon, ça va sonner dans tous les coins, pouffa Vic. Surtout s'il rentre au bercail. Tout le monde croira que Castro nous rend une petite visite et Homestead lui enverra une escorte de F-16.

— Bon, et la solution facile ?

— Il établit son plan de vol pour Port-au-Prince en Haïti et le remet au contrôle aérien de Miami. Il le suit au maximum et son transpondeur couine aussi régulièrement qu'une mouette. Une fois à cent kilomètres des côtes, bien hors de portée de notre approche radar, il coupe son transpondeur, se déroute et va où ça lui chante.

Vic porta son attention sur une tortilla plus grande que son assiette. Après une ou deux bouchées, il me balança sa fourchette sous le nez.

— Quand il est prêt à rentrer, il choisit à la fin de son vol la route exactement opposée à celle de l'aller pour bien montrer qu'il revient de Port-au-Prince. Tu comprends, Jack, le contrôle aérien haïtien est complètement merdique. Ils ne savent pas quel jour de la semaine c'est. Ni la DEA ni personne ne peut savoir si ton pilote a bien atterri là-bas ou non. Évidemment, on ne voudrait pas trop que ça se répande, bien que je soupçonne certains trafiquants d'être au courant.

— A t'en croire, c'est enfantin.

Vic émit un rot et repoussa les reliefs de son petit déjeuner.

— Tu n'imagines pas à quel point. Ce coin est une vraie passoire. Les dealers arrivent par le golfe, descendent entre les plates-formes de forage offshore qui brouillent même nos radars militaires, et déboulent direct. Nous sommes capables de repérer un missile

russe jaillissant d'un silo, mais tu crois qu'on sait piquer un Aero-Commander plein de dope qui arrive en douce ? Impossible. Merde !

— Écoute, Vic, il y a autre chose. Ces mouvements d'armes doivent être le plus discrets possible, je te l'ai dit. Pour un tas de raisons concernant la sécurité nationale.

Je lui offris mon sourire du chef promettant une récompense.

— Sûr, je comprends.

— Si bien que nous apprécierions beaucoup s'il n'y avait pas trop de douaniers à traîner dans le coin quand on entrepose des caisses de M-16 ou d'AK-47.

Exporter ces armes sans documents était techniquement illégal puisque cela violait l'Acte de neutralité et au moins cinq autres lois américaines. Il est vrai que nous disposions des conclusions du président et que les comités de supervision du Congrès nous avaient donné le feu vert global pour nos actions. Mais ça restait illégal ; nous évitions donc tout risque qu'une autre agence gouvernementale ne fût au courant.

— Pas de problème. Où seras-tu basé ?

— A Opa Locka. Hangar numéro un. First Air Services.

— OK. Je m'en occupe directement. N'oublie pas de me tenir au courant si tu veux que je continue à te couvrir.

Nous ramassâmes la note et nous dirigeâmes vers la caisse. Renée se précipita pour nous dire au revoir. Vic lui posa un baiser mutin sur la joue.

— Si tu m'en gardais un peu pour demain, mon chou ?

*

« Aigle noir » était le nom de code de l'opération de livraison d'armes dont j'avais discuté avec Vic Craig. C'était l'aspect le plus important de la mission que m'avait confiée Casey au moment de la création du programme contra.

Pour mettre de la distance entre l'Agence et cette opération, j'avais installé notre centre de commandement dans les bureaux du Conseil national de sécurité du vice-président Bush. Une fois que j'aurais tout mis en place, notre homme au bureau de Bush se chargerait de la réalisation pratique : signer les contrats avec les différents transporteurs, établir le planning des vols, s'assurer que les armes sont bien où l'on veut quand on veut. L'idée était que, si un de nos avions tombait quelque part, on pourrait me traîner devant le Congrès et me questionner des journées entières, et je pourrais jurer sans mentir : « Messieurs, je ne sais rien de ce vol. »

Après avoir envahi le Liban, les Israéliens s'étaient retrouvés avec une mine d'armes de l'OLP fournies par le bloc soviétique, armes correspondant parfaitement à notre but. Ils avaient sauté sur l'occasion de les vendre aux contras en insistant toutefois pour qu'elles transitent par les États-Unis afin d'en dissimuler la provenance.

Aigle noir était chargé d'en prendre livraison en Israël pour les faire atterrir au Texas, en Floride et dans l'Arkansas. C'était facile. Elles arrivaient à l'adresse d'une société israélienne basée aux Etats-Unis munies de certificats de vérification de livraison parfaitement en règle. C'était leur expédition en Amérique centrale qui me préoccupait.

Après le petit déjeuner, je me rendis à l'aéroport d'Opa Locka, non loin de celui de

Miami une fois longée la Quatrième Avenue et passé l'hippodrome de Hialeah. La First Aviation Services était dirigée par Derrick Watts, un ancien commandant de la police militaire. Il disposait de deux Cessna Titan 404 N qu'il louait à Pacific Air, société avec laquelle nous avions signé presque tous les contrats d'acheminement via les bureaux du vice-président. Tous les avions immatriculés aux États-Unis commençaient par la lettre N comme Novembre.

Le spectacle qui m'attendait dans le hangar de Watts ne me satisfit aucunement. Dans un coin, des caisses béantes s'offraient aux yeux de tous, pleines d'AK-47, de plastic C4 et libellées comme telles.

— Recouvrez-moi ça une bonne fois pour toutes, ordonnai-je. Vous voulez que n'importe qui puisse voir ce qu'il y a là-dedans, bon sang ?

— Ne vous inquiétez pas, promit Watts. Personne ne vient ici sans mon autorisation. Sauf peut-être les douanes, qui sont de votre ressort.

— Je m'en suis occupé. Ils ne se montreront pas. Mais je tiens à ce que les caisses soient fermées en permanence.

Watts m'emmena dans une pièce plutôt Spartiate : bureau, table en Formica et deux fauteuils dont n'aurait pas voulu l'Armée du salut. Nos trois premiers pilotes m'y attendaient pour le briefing. Je constatai avec plaisir que l'un d'eux était mon vieux copain Ray Albright.

Nous prîmes place autour de la table et Watts passa les rituels gobelets de Nescafé.

— La première chose, dis-je pour commencer, est que vous ne devez avoir aucun papier d'identité sur vous. Ni permis de conduire ni cartes de crédit, rien à votre nom. Au moment de votre départ, le commandant vous remettra un jeu de faux papiers que vous lui rendrez au retour. Est-ce clair ?

Ils acquiescèrent d'un signe de tête. Tous trois avaient à un moment ou à un autre volé pour Air America ; ils connaissaient la musique.

J'étalai une carte des Caraïbes sur la table et leur expliquai ce que j'avais appris de Vic Craig sur la façon simple de voler vers le sud.

— Nous avons doté vos avions du Loran, les informai-je.

Il s'agissait d'un système de navigation assez sophistiqué. Le pilote programmait les coordonnées de sa destination, et les instruments lui donnaient sa position ainsi que la lecture constante de sa vitesse et du facteur de correction de dérive.

— Vous remplissez votre plan de vol pour Port-au-Prince et vous prenez le cap 095° environ. Gardez ce cap jusqu'à ce que vous ayez dépassé Matthew Town sur l'île de Grande Inagua. Vous pouvez vérifier que votre navigation est correcte grâce à leur balise radio. Une fois là, vous coupez votre transpondeur et virez au sud via la passe des îles du Vent puis le détroit de la Jamaïque.

Je ne pris pas la peine de préciser que cette route les ferait passer par Port-au-Prince, conformément à leur plan de vol.

— Maintenant écoutez-moi bien. N'allez surtout pas survoler l'espace aérien cubain. S'il vous arrive quoi que ce soit là-bas, on vous laisse pourrir sur place, vous pouvez me croire. On ne vous connaît pas – pas même par votre faux nom.

Sur quoi je m'interrompis pour les observer. Ils avaient reçu le message cinq sur cinq.

— Après Kingston, prenez le cap 210°, cela vous amènera sur un point de report ici, indiquai-je sur la carte, à l'embouchure du Colorado au nord du Costa Rica. Vous le reconnaîtrez grâce à cette île dans la baie. Des questions ?

— Et les radars ? demanda quelqu'un.

— Il n'y en a pas. Ce pays est un grand trou noir. Le seul radar que possède le Costa Rica est celui de l'aéroport San José, la capitale. Comme la ville est entourée de montagnes, les signaux rebondissent dessus et meurent. Ils veulent s'offrir un équipement plus perfectionné, fis-je en riant, mais je ne pense pas que ça fasse partie des colis de secours du gouvernement américain dans un futur proche.

« Bien. Une fois la côte franchie, vous appelez la fréquence 124.6 sur votre VHF jusqu'à ce qu'on vous réponde. Puis vous vous identifiez par votre numéro d'immatriculation. Nous avons équipé la piste d'atterrissage d'un ADF.

L'ADF émet un signal radio non directionnel que tout avion peut repérer et utiliser pour se diriger.

— Il émet sur 89,75 mégacycles, poursuivis-je. Ils le brancheront dès que vous vous serez identifiés. Vous poursuivez votre destination, autrement dit ici, ajoutai-je en désignant un point sur la carte. Il s'agit de la ville de Muelle, à soixante-quinze kilomètres à l'ouest du point de report. Votre repère sera le fleuve qui traverse Muelle. Il a deux méandres, là et là. Le bout nord de la piste touche au deuxième méandre ; vous ferez votre approche en traversant le fleuve. Gardez les pieds au sec. C'est infesté de crocodiles.

La piste appartenait à un ancien planteur de tabac du Kentucky du nom de Jim Tulley qui s'était lancé dans l'élevage de bétail. Ses idées politiques étaient encore plus à droite que la John Birch Society. Il mettait autant de zèle à bouffer du communiste que Torquemada à brûler de l'hérétique. Mais du moment qu'il était prêt à nous aider... De plus il avait besoin de notre argent pour finir de payer son ranch. Le trafic d'armes se révélait plus payant que l'élevage de bétail.

J'avais désigné Felipe Nadal et deux autres de nos Cubains pour surveiller les opérations au sol. J'expliquai aux pilotes que lui et ses compères déchargeraient les avions, leur donneraient un lit, un bain, à manger et du carburant pour le retour, lequel se ferait par le même chemin qu'à l'aller.

— Et la douane ? demanda quelqu'un.

— Ne vous inquiétez pas. Vous ne verrez personne. On a déjà réglé la question.

Je rassemblai mes cartes et mes papiers.

— A partir de maintenant, c'est le commandant qui est responsable. Toutes les questions et tous les problèmes passent par lui.

MEDELLIN
Colombie

Malgré la légende créée par la presse mondiale, le cartel de Medellin n'avait rien de l'entité à l'organisation rigoureuse telle qu'on l'enseigne en première année d'économie. C'était en fait l'union informelle des plus gros trafiquants, la conséquence de

l'enlèvement de Marta Ochoa. Elle comptait Pablo Escobar et les trois frères Ochoa, Jorge, Juan David et Fabio.

Ils pratiquaient toutefois une forme d'intégration verticale que n'auraient pas reniée les économistes, visant ainsi à contrôler le cheminement de leur produit du planteur au dealer.

Au cours du long périple des buissons de coca de la vallée péruvienne du haut Huallaga jusqu'aux narines de Manhattan ou de Los Angeles, il y avait deux moments où les trafiquants étaient particulièrement vulnérables. Le premier était au coin de la rue, dans le bar ou la boîte de nuit où la poudre passait du petit dealer au consommateur. Les Colombiens ne vendaient donc jamais de drogue au détail. A l'instar des brahmanes qui laissaient aux intouchables le soin de nettoyer leurs toilettes, les barons de la drogue laissaient aux Américains, blancs ou noirs, aux Jamaïcains ou aux Dominicains le soin de revendre leur drogue.

L'autre moment dangereux était celui où on emmenait la poudre – la plupart du temps par avion privé – depuis Medellin jusqu'à un terrain d'atterrissage clandestin américain puis en voiture ou autre au distributeur colombien qui prendrait le relais. Les membres du cartel disposaient de quelques réseaux réservés à leur usage, comme l'Inair de Pablo Escobar pour sortir du Panama. Mais la demande de poudre prenait une telle ampleur aux États-Unis que ces canaux ne pouvaient absorber qu'une faible quantité de la cocaïne nécessaire. Le rôle des intermédiaires comme Ray « Ramon » Marcello et son associé Paco Garrone était précisément de combler ce vide. Ils prenaient le risque de trouver des pilotes, des avions, des pistes ainsi que le moyen d'acheminer la coke jusqu'à New York, Miami, Los Angeles, Houston ou Chicago.

Dans son bureau de New York, relisant le portrait de Ray « Ramon » Marcello qu'il avait réuni dans son classeur, Kevin Grady se dit qu'il devait ses bonnes relations avec les trafiquants de Medellin à son épouse colombienne. La réalité était plus subtile. Pour les dirigeants du cartel, Ramon rimait avec réussite.

Lui et son *socio* avaient expédié six cargaisons sans bavures, en temps et en heure. Plus important, chaque kilo était arrivé à bon port quand les dealers avaient recompté à l'arrivée. Ramon était donc un homme sérieux et le cartel aimait traiter avec des gens sérieux.

Mais réunir un chargement d'une tonne représentait un sacré défi, même pour des intermédiaires aussi expérimentés que Paco et Ramon. Aucun membre du cartel n'envisagerait de mettre autant sur un seul vol. Ce serait trop risqué. Ramon et Paco devaient donc monter un pool, en récupérant deux cents kilos par-ci, deux cent cinquante par-là, jusqu'au chargement complet. Les négociations prirent six semaines non-stop et assez de café colombien pour détraquer les nerfs d'un bataillon de médaillés olympiques. Les deux associés durent finalement accepter deux compromis de taille. Paco se rendrait en Floride avec la cargaison et serait personnellement responsable de la livraison de la coke au destinataire de Miami.

Ramon resterait en otage sur le terrain en Colombie, sous bonne garde, jusqu'à ce qu'on eût la certitude que la coke fût en sécurité. Si la coke n'arrivait pas à destination, si la DEA avait tendu un piège, Ramon serait un homme mort. La perspective était peu

réjouissante, mais ainsi traitait-on les affaires en Colombie.

Le pilote choisi par Ramon était une tête brûlée du nom de Bill « Sunshine » Ottley. Grand et maigre, Ottley livrait des équipements de forage en Amérique du Sud dans son avion affrété pour s'offrir de quoi sauter en parachute aux quatre coins du monde. Il n'avait encore jamais transporté de drogue et n'avait jamais eu affaire avec la police. Il était donc insoupçonnable.

Mais cela signifiait aussi qu'il pourrait paniquer si ça tournait mal. Ramon décida que, puisqu'il allait mettre sa vie en jeu, il devait faire le voyage en Colombie avec Ottley afin de tout passer une dernière fois en revue.

Ramon et Paco avaient choisi pour point de départ une piste de terre dans un ranch près de la ville de Barrancabermeja sur le fleuve Magdalena qui coulait presque parallèlement à la frontière entre la Colombie et le Venezuela. Le pilote la trouverait sans problème parce que juste en dehors de la ville il y avait une énorme raffinerie qui servirait de balise pour son approche finale.

Le ranch appartenait aux deux frères qui participaient au pool pour deux cent cinquante kilos. Juan et David Otero rassembleraient la coke de l'ensemble des trafiquants et seraient les contrôleurs du cartel pour cette expédition.

Ramon emmena Ottley en voiture jusqu'à la piste. Le pilote la parcourut cinq ou six fois, prit des mesures et vérifia la fermeté du sol avant de la déclarer acceptable. Puis il insista pour emprunter le Cessna d'Otero afin de reconnaître avec les Colombiens le trajet qu'il allait prendre à l'arrivée et au départ, notant soigneusement les repères, posant des questions sur les zones où l'armée de l'air colombienne pouvait patrouiller, exigeant d'en savoir le maximum sur la couverture radar. Il termina par une demi-douzaine d'atterrissages immédiatement suivis de redécollages sur la piste avant de donner son accord définitif.

Ce soir-là, les trois hommes se rendirent à La Ceja, le ranch que Paco occupait le week-end, pour un dernier briefing. Ils décidèrent de faire le vol dans dix jours, départ des États-Unis le jeudi soir et retour à West Palm Beach le samedi matin quand la surveillance des douanes était réduite au minimum. Le jeudi à midi, Ramon appellerait Ottley à son hangar. S'il prononçait le chiffre 6 dans la première phrase, le voyage aurait lieu. Si c'était le chiffre 7, il y avait un problème à Medellin et on annulait.

D'après son plan de vol, Ottley atteindrait la ferme des Otero vers 8 heures le vendredi matin. Ottley dormirait toute la journée et redécollerait à la tombée de la nuit. Il atteindrait West Palm Beach vers 6 heures le samedi matin.

Une fois mis au point les derniers détails, Paco se leva, l'air radieux et malicieux.

— Messieurs, nous avons bien mérité de nous distraire.

Il se dirigea vers la porte à double battant qui donnait sur la grande salle à manger et l'ouvrit d'un geste. L'immense table regorgeait des mets les plus fins. Autour de la table, des mets d'une autre espèce : six jeunes femmes en talons hauts, tablier blanc et rubans dans les cheveux. Rien de plus.

*

MUELLE
Costa Rica

— Novembre Huit Unité Unité Victor X Ray, appela Ray Albright dans sa radio. Puis il répéta le numéro d'immatriculation de son Cessna Titan 404 pour un auditeur invisible.

Au-dessous, la côte du Costa Rica glissait déjà sous ses ailes.

— Novembre Huit Unité Unité Victor X Ray, répondit-on. Bien reçu. Bienvenue. Nous branchons la balise maintenant.

Albright changea de fréquence, capta le signal de la balise ADF et régla son cap sur le signal. Tandis qu'il approchait de sa destination, il commença à vérifier la configuration du terrain par rapport à la carte posée sur ses genoux.

Son avion n'avait plus qu'un quart de réservoir de carburant, et il transportait treize cents kilos de chargement avec certaines choses qui feraient un joli feu de joie si ça tournait au vinaigre. Il fallait de quoi se poser, et, sous les yeux de Ray, la piste de terre faisait beaucoup moins que les douze cents mètres promis.

Essayant d'oublier la plaisanterie du gars de la CIA au sujet des crocodiles, Albright posa son Cessna aussi délicatement que possible.

Quand il stoppa, un Latino excité se rua pour ouvrir la porte de la cabine.

— Eh, mec, t'es notre premier client ! hurla-t-il.

Albright bâilla.

— Eh bien, je vais te dire une bonne chose. Si tu veux rester longtemps dans le business, tu ferais bien de me rajouter deux cents mètres de piste.

Tandis qu'il s'étirait près de son avion, deux autres Latinos et un Américain vinrent l'accueillir. L'Américain avait la soixantaine bien sonnée, près d'un mètre quatre-vingts, des cheveux gris en brosse, un visage tanné au soleil et une silhouette plutôt fine compte tenu de son âge.

— Je m'appelle Tulley, fils, Jim Tulley. Je suis l'homme de main de l'Agence dans le secteur. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Felipe va te conduire chez moi et te donner une chambre et un bon petit déjeuner pendant qu'on décharge ton zinc.

Tulley habitait un ranch de plain-pied, sans prétention. Un côté donnait sur le San Juan dont le cours avait aidé Ray à se repérer. Il traversa la pièce pour jeter un œil à la terrasse derrière.

— Eh ! Qu'est-ce que c'est ?

— Un volcan, répondit Felipe. L'Arenal.

— C'est comme dans les livres d'images, fit Albright, admira tif.

Il se restaura, s'allongea sur le canapé et s'endormit. Il s'éveilla à 16 heures. Felipe lisait un livre espagnol dans un coin de la pièce.

— Eh, comment on trouve une bière fraîche dans le coin ? lui demanda Albright.

— Suis-moi. Je t'emmène à Muelle.

Ils prirent la Ruta 4 jusqu'à la nationale venant de la ville la plus proche, Ciudad Quesada. Tandis qu'ils roulaient au nord direction Muelle, les narines d'Albright détectèrent une amère puanteur.

— Qu'est-ce que ça pue ! C'est quoi ?

— Une raffinerie de sucre. On cultive la canne à sucre, ici.

— Du sucre ! s'exclama Ray, étonné devant les mystères de l'existence. Et ça pue comme ça ! Ça alors !

Muelle se réduisait à un tournant sur la route et à un pont sur le San Juan. Il y avait quand même une école, un salon de coiffure, un bazar et un bar.

— C'est ça ? s'enquit Albright.

— Ouais.

— Au moins, vous n'avez pas à vous disputer pour savoir où sortir le soir.

Felipe entra le premier au Tres Gatos. Un panneau de bois dissimulait une pièce avec six tables.

Leurs bières bientôt achevées, Albright remarqua que Felipe commençait à être nerveux.

— Qu'est-ce qui te tracasse, mon vieux ? Tu clignes des yeux comme un crapaud sous la grêle.

— Écoute, dit Felipe, il faut que je te demande un service. Un grand service.

— Va toujours.

— Ma mère est en train de mourir d'un cancer à Miami. Elle n'a pas vu son frère, mon oncle Pedro, depuis trente ans. Ce salaud de Castro ne voulait pas le laisser quitter Cuba. Il a enfin obtenu un visa pour le Costa Rica. L'ennui, c'est que, le temps qu'il obtienne ses papiers pour les États-Unis, ma mère sera morte. Il est malade, mec. Il te donnerait cinq mille dollars cash si tu l'emmenais avec toi ce soir.

Ray retourna la question dans sa tête. Les chances que la mère de ce Felipe ait un cancer, ou vive encore, ou que ce Pedro soit vraiment son oncle étaient à peu près nulles. La seule chose qui semblait réelle dans l'histoire, c'était l'offre de cinquante billets de cent dollars pour aider ce vieux Pedro à doubler les services d'immigration. Ce Lind de la CIA leur avait affirmé que la douane ne poserait aucun problème au retour. Le patron d'ici avait dit qu'il travaillait pour l'Agence. L'affaire semblait très bien couverte.

— Pourquoi pas ? dit-il à Felipe. Je ne refuse pas un peu de compagnie dans mon cockpit la nuit.

Le lendemain matin à 7 heures, il se posait à Opa Locka. Il n'y avait personne à la ronde, excepté Watts qui ne prit même pas la peine de demander qui était oncle Pedro, Pendant que Ray rendait sa carte d'identité magnétique, qui en faisait un Rick Alden de la Pacific Air, et reprenait ses vrais papiers, oncle Pedro disparut.

Plus tard, en quittant l'aéroport, Ray le vit qui attendait un bus pour le centre-ville de Miami.

Merde, se dit-il, oncle Pedro ne pèse pas plus de soixante-quinze kilos tout mouillé. Cela donnait un coût de transport à cent vingt-cinq dollars le kilo. Si tout était aussi facile, on pouvait rapporter des choses qui paieraient sûrement plus au kilo qu'un oncle Pedro.

BARRANCABERMEJA

Colombie

L'Aero-Commander d'Ottley fit son premier passage au-dessus de la piste des Otero à 7 h 52 le vendredi 15 juin. Il avait sept minutes d'avance. Déchaîné, Ramon tapa sur le bras de son associé. Ils se ruèrent comme deux gendarmes accueillant Lind-bergh au Bourget en 1927. Ottley les accueillit avec une royale indifférence.

— Du gâteau, je vous l'avais dit. Bon, trouvez-moi un lit. J'ai sommeil.

Tandis que Paco emmenait Ottley à l'intérieur, Ramon et les frères Otero commencèrent à charger la coke qui attendait dans un 4 X 4 jusque-là caché quelque part dans la ferme. Elle était en paquets d'un kilo, bien à l'abri de l'humidité. Rien ne détruisait les propriétés de la drogue plus vite que l'exposition à l'eau. Chaque paquet portait la marque de son propriétaire, souvent un sigle comme « DEC », représentant un code que seul était capable de déchiffrer le destinataire aux États-Unis. On utilisait occasionnellement des noms. « Reagan » et « Bush » étaient les deux préférés, les dirigeants du cartel n'étant pas dénués de tout sens de l'humour. Les paquets furent placés dans des sacs de surplus verts qu'on cadenassa avec une liste précisant le nombre de paquets et leur sceau.

Ramon et les Otero comptèrent chaque paquet et vérifièrent que le compte y était ainsi que les sceaux. Puis les sacs verts furent chargés dans l'avion, et Ramon ferma les portes du cockpit à clef. De cet instant, sa vie était en péril s'il manquait des sacs.

Le reste de la journée s'écoula calmement. Ottley dormait dans la maison, Ramon et Paco surveillaient l'avion. Ils passaient de l'excitation devant les deux millions de dollars qui les attendaient, si tout se passait bien, à la revue inquiète de tout ce qui pouvait clocher et les priver du pactole et de la vie, dans le cas de Ramon.

Le soleil caressait juste l'horizon quand le pilote émergea de la maison. Il bâillait autant qu'en arrivant dix heures plus tôt, se grattant vigoureusement les dessous de bras de son tee-shirt des Washington Redskins.

— Passé une bonne journée, les gars ?

Ramon était sidéré. Ce type allait risquer la prison à vie à transporter trente millions de dollars de cocaïne aux États-Unis et ça ne lui faisait pas plus d'effet que s'il livrait des cookies à une kermesse paroissiale.

Comme Paco et Ottley s'apprêtaient à monter à bord, Juan Otero tendit un bout de papier à Paco. On y avait inscrit le nom de son contact à Miami — « Pichu » — et le numéro de son téléphone portatif. On pouvait être sûr d'une chose dans ce monde incertain, se dit Ramon, ce téléphone n'avait pas été loué sous le véritable nom de « Pichu » ni à la véritable adresse.

Juan Otero expliqua qu'une estafette Volkswagen attendrait cette nuit près du hangar d'Ottley. Les clefs étaient sous le siège du conducteur. Il tendit ensuite à Paco un deuxième téléphone portatif. Une fois qu'il aurait chargé la drogue et quitté l'aéroport, il devait se diriger vers Miami, où il trouverait une cabine téléphonique isolée et en noterait le numéro. Puis, avec son téléphone portatif, il composerait le numéro de celui de « Pichu ». Quand ça sonnerait, il ferait le numéro de la cabine téléphonique dans laquelle il était.

Exactement trente minutes plus tard, ça sonnerait dans la cabine et il recevrait ses

instructions pour la livraison. Il n'y avait aucun moyen de pénétrer le secret, même par les systèmes les plus sophistiqués. C'était l'exemple classique de la technologie moderne au service du crime.

Ottley bâilla de nouveau et se gratta une nouvelle fois sous les bras.

— Si ça ne vous fait rien, les gars, faudrait pas tarder à y aller.

Ramon et Paco se firent une accolade. Cette fois, l'émotion y était bel et bien. Ottley déroula sa check-list avec l'indifférence qui avait caractérisé ses moindres gestes. Puis il pointa l'Aero-Commander sur la piste, mit pleins gaz et, avec un petit signe d'adieu, lâcha les freins. L'avion accéléra, décolla avec de la marge et s'embarqua dans la nuit.

Ramon regarda l'avion s'envoler avec soulagement, peur, angoisse et excitation. Dans vingt-quatre heures, ce serait fini, d'une façon ou d'une autre. Pour lui, le pire commençait. Il était prisonnier, bien traité certes, mais prisonnier.

*

Paco constata avec admiration et soulagement que l'Aero-Commander se posa avec une demi-heure d'avance. L'estafette Volkswagen était près du hangar, comme prévu. Il n'y avait pas le moindre signe de vie. Cela semblait trop parfait.

Avec une énergie décuplée par la nervosité et la peur, Paco transféra les sacs verts de l'avion dans l'estafette. Toujours aucun signe de vie près du hangar.

— Eh, mec, pourquoi vous vous tracassez comme ça ? lui demanda Ottley. Je vous ai déjà dit qu'il ne viendrait personne à cette heure du jour.

Paco ne répondit pas. Ils chargèrent enfin le dernier sac.

— Bon, dit Paco. Je file.

— Vous ne voulez pas un Nescafé avant de partir ? proposa Ottley.

Paco regarda le pilote comme s'il était fou.

— Soyez prudent, fit Ottley quand Paco s'installa dans l'estafette. C'est peut-être votre vie que vous allez sauver, comme on dit.

S'obligeant à rester calme, Paco roula vers Miami en prenant garde de respecter les limitations de vitesse. Ce n'était pas le moment d'exciter la curiosité d'un policier. Aux abords de la ville, il trouva un centre commercial pratiquement désert, avec une cabine téléphonique. Il y entra, nota le numéro puis, suivant les instructions, composa le numéro du téléphone portatif de « Pichu » et tapa celui de la cabine.

Trente minutes plus tard, à la seconde près, la cabine sonna.

— Comment vous appelez-vous ? demanda une voix.

— Paco.

— Et moi ?

— » Pichu ».

— Où êtes-vous ?

Paco décrivit l'endroit.

— Bon, ordonna la voix. Rendez-vous au coin de Flager et de Lejeune. Vous avez un plan ?

— Oui.

— Il y a un McDonald's. Garez-vous devant et, pour l'amour du ciel, n'oubliez pas de fermer l'estafette à clef. Entrez, prenez un plateau de petit déjeuner et asseyez-vous à ma table. Je porterai un sweat des San Francisco 49ers. Vous connaissez ?

Évidemment. Casquettes, tee-shirts, sweats de la National Football League et de la National Basket-ball Association constituaient désormais une monnaie d'échange internationale ; leurs couleurs et leurs logos étaient connus même dans des lieux où on ne connaissait pas le football américain et où San Francisco était un saint, pas une ville.

— Bon, partez tout de suite, fit la voix.

Quarante minutes plus tard, Paco entra au McDonald's. Il prit un plateau avec du café, du jus d'orange et deux œufs puis, ayant repéré l'homme au sweat, alla droit à sa table. En s'asseyant, Paco se dit qu'il était hispanique.

— L'estafette est sur le parking ? murmura-t-il.

Paco s'aperçut que ce n'était pas la même voix qu'au téléphone.

— Oui, répondit-il.

— Posez les clefs à côté du plateau.

Paco obtempéra. Une ou deux minutes plus tard, l'homme s'empara prestement des clefs et se pencha vers Paco.

— Le bus passe juste devant. Allez en ville, prenez un taxi et foutez le camp. Donnez-moi dix minutes avant de filer.

L'air dégagé, l'homme entreprit de rassembler les reliefs de son petit déjeuner, se leva et, sans un regard pour Paco, jeta tout dans la poubelle avant de sortir.

Paco mangea tranquillement. Ces dix minutes lui semblèrent une éternité. Finalement, il se leva à son tour et se rendit à l'arrêt de bus. Il jeta un coup d'œil au parking. L'estafette avait disparu. L'équivalent de trente millions de dollars de cocaïne était en route pour sa destination finale, les coins de rue des États-Unis. En attendant le bus, Paco observa la rue et le McDonald's. Il n'eut pas l'impression d'être suivi.

Il sentit l'exultation l'envahir. Ils avaient réussi. Ils avaient fait un gros coup. Une fraction de seconde, il eut l'idée folle de prendre une suite au Fontainebleau et de se trouver une call-girl. Mais la sagesse l'emporta. Il fêterait ça à Medellin. Mieux valait se rendre à l'aéroport international de Miami et prendre le premier avion.

*

Il était peu après midi lorsque les frères Otero entrèrent dans la chambre de Ramon. Leur visage souriant disait assez leur satisfaction.

Il s'envola le soir même pour Bogota afin de retrouver sa femme et ses enfants, pour de bon, cette fois. C'était terminé pour lui. Quand il retournerait à Medellin, ce serait pour voir les copains, c'est tout. Les deux millions de dollars qui feraient de lui un multimillionnaire seraient versés à ses comptes panaméens lundi matin. Les Colombiens s'attendaient à ce que vous honoriez votre contrat, mais ils honoraient le leur.

Il laissa aller sa tête sur le dossier, sentant les tensions du week-end s'éloigner peu à peu. Il avait réussi. Il avait été un criminel, mais c'était déjà du passé. Il se retirait, à quarante et un ans.

Ramon regarda par le hublot de l'avion d'Avianca qui l'emmenait au sud, à Bogota, laissant derrière lui les lumières de Medellin. Puis il ferma les yeux et, bercé par le succès, il s'endormit.

*

NEW YORK

L'agent spécial en chef de district des stups de New York entra dans son bureau et ferma la porte à clef. Puis il se tourna vers les hommes qui s'y tenaient rassemblés, son adjoint, six responsables de groupe et cinq inspecteurs soigneusement sélectionnés.

— D'abord une chose, les gars. Pas un mot de ce que vous allez entendre ne doit sortir de cette pièce, pas un mot, j'espère que c'est bien clair.

Kevin Grady eut du mal à s'empêcher de sourire. Les subordonnés de Bob Walker l'avaient surnommé, avec dérision, « Capitaine vidéo » tant sa faculté à se retrouver devant une caméra était remarquable. Ça n'était pas la discrétion qui l'étouffait.

— Voici Eddie Gomez, du QG de Washington, annonça-t-il en désignant l'homme un peu lourd assis derrière son bureau. Il est là pour nous parler de quelque chose que vous, qui bossez comme des bêtes pour le gouvernement, ne connaissez guère : l'argent. Eddie, c'est à vous.

Gomez se leva avec lenteur, comme un ancien footballeur perclus de rhumatismes. Avec ses cheveux de jais et son teint basané, on le prenait pour un Mexicain ou un Sicilien, ce qui lui avait beaucoup servi quand il était en couverture. En fait, il était espagnol ; ses parents avaient fui leur pays après la guerre civile.

— Comment juge-t-on la performance d'un gars à la DEA ? demanda-t-il au petit groupe. On ne pose qu'une question : « Combien de poudre a-t-il raflé l'an dernier ? » C'est bien ça, n'est-ce pas ? Saisissez des cargaisons, nous rabâche-t-on ; les kilos font la une des journaux. Tout le monde est content.

« On ne devrait peut-être pas être aussi contents que ça. Supposons une prise de cent kilos, ça fait beaucoup de cocaïne. On donne aux médias la valeur de revente correspondante, disons trois millions de dollars. Tout le monde s'excite. « Bravo. Joli travail. »

« Mais qu'en est-il en réalité ? Combien ces cent kilos ont-ils coûté à Pablo Escobar ou à celui qui est à l'origine de cette cargaison ? Quel était son investissement ? Deux cent mille dollars maximum. Alors oubliez ce que disent les journaux. Escobar a perdu deux cent mille dollars. Voilà la vérité.

« Imaginons maintenant que vous puissiez mettre la main sur les trois millions correspondants. Là, vous lui portez un vrai coup. Conclusion : on est plus efficace en s'attaquant à l'argent qu'à la drogue.

« Laissez-moi vous donner un petit exemple pour illustrer à quel point l'argent de la drogue est partout. Le Trésor nous a récemment aidés à faire des vérifications au hasard sur les billets de vingt dollars circulant chez nous. Plus de quatre-vingt-cinq pour cent

portaient des traces de cocaïne décelables au microscope.

Tous émirent un petit cri. Même s'ils étaient rompus au trafic de drogue, ce chiffre constituait une révélation.

— Grosso modo, l'importation et la distribution de la cocaïne se déroulent de la même façon qu'il s'agisse de New York ou de Los Angeles, reprit-il quand ses auditeurs eurent digéré ses statistiques. Vous savez tous qu'infiltrer les réseaux colombiens est l'enfer parce que chaque maillon de la chaîne est colombien. *No gringos*, merci bien, exception faite de l'armée de fourmis de petits dealers des rues...

« Examinons maintenant..., poursuivit Gomez en ménageant son effet par une pause, l'autre côté de l'affaire : l'argent. D'abord les Colombiens : ils sont confrontés à un problème fondamental. Prenez un « mulet », donnez-lui une valise pleine de coke et dites-lui : « Va porter ça à Pablo dans le Queens », il y a toutes les chances qu'il obéisse. Que ferait-il de toute cette coke ? Il ne connaît personne à New York qui ait les reins assez solides pour acheter trente kilos.

Gomez eut un petit rire ; certains aspects de l'affaire le réjouissaient littéralement.

— Mais confiez au même mulet une valise avec un million de dollars et dites-lui : « Va porter ça à ma banque au Panama », ça risque de lui donner des idées. Il pourrait bien partir dans le Sud comme on le lui demande, mais plutôt pour Rio de Janeiro.

« Autre chose : côté argent, on ne trouve pas cinq ou six échelons comme côté distribution. Les gros bonnets ne s'approchent pas de la dope, mais ne s'éloignent pas de leur fric. Reste donc un échelon ou deux, maxi. Là est le défaut de la cuirasse. C'est comme avec les pilotes. Pour quelque obscure raison, les Colombiens préfèrent les pilotes américains. De même, ils ont besoin de gens extérieurs pour les aider dans leurs transferts de fonds compliqués. Là est notre chance de les infiltrer.

« Comment faire ? Quel est l'angle d'attaque ? Cela fait des mois qu'on se creuse la cervelle à Washington et à New York. Nous croyons avoir trouvé la solution.

Gomez s'interrompit et eut un sourire triomphant.

— Mes amis, votre gouvernement américain va devenir le banquier d'un certain nombre de narcotrafiquants triés sur le volet. Nous, à la DEA, on va leur offrir la gamme complète des services que vous fournit la Chase Manhattan du coin. Nous avons désormais l'autorisation officielle du ministère de la Justice de blanchir l'argent du cartel de Medellin.

Derrière Grady, quelqu'un émit un long sifflement.

— Bien, dit Gomez, devinant l'inquiétude de l'agent. Nous voici en terrain miné. Donc, motus. Ils sont pour l'instant persuadés que nous n'y sommes pas autorisés et ne se méfient pas. Mais, surtout, nous ne voulons pas de fuite dans la presse.

Gomez gratifia son auditoire de son regard le plus menaçant.

— Vous devinez d'avance leur réaction. « C'est un scandale ! La brigade des stups rend des services illégaux aux gens qu'ils sont censés combattre. » Ils seront incapables de voir le bénéfice qu'on en tirera, les renseignements sur l'infrastructure du cartel, les saisies de cargaisons, les arrestations grâce aux filatures et aux écoutes.

« Mais le véritable secret, ajouta Gomez d'une voix de conspirateur, est celui-ci : nous avons obtenu du ministère de la Justice l'autorisation de faire du fric en blanchissant

l'argent de la drogue. Admettons que nous blanchissions dix millions de dollars. La commission habituelle est de six pour cent, soit six cent mille dollars que nous utiliserons pour financer nos enquêtes. En d'autres termes, les trafiquants financeront eux-mêmes leur voyage en tôle.

— J'adore ! Finalement, il y en a qui ont de la cervelle au gouvernement ! s'exclama le responsable du groupe 2.

Gomez sourit.

— Attention, le règlement sera le même que pour les fonds du gouvernement.

— Cela signifie-t-il que nous voyagerons en première classe comme les autres blanchisseurs ? demanda Richie Cagnia, le patron de Kevin Grady.

— N'y comptez pas, répondit Gomez en éclatant de rire.

Grady leva la main.

— Pouvez-vous expliquer à un pauvre Irlandais de New York comment ça fonctionne, votre truc ?

— Bien sûr, fit Gomez qui aimait dévoiler son système autant qu'un vendeur de voiture aime vanter les mérites du dernier modèle. Un blanchisseur est utile à un trafiquant en ce qu'il détourne la réglementation des changes grâce à quelque astuce. Vous le savez tous, la loi exige que toute banque ou société remplisse une déclaration de transfert de fonds pour toute transaction supérieure à dix mille dollars, même s'il s'agit d'échanger des petites coupures contre des grosses. Il en faut une chaque fois qu'il n'y a pas de trace écrite.

« Le blanchisseur s'envole pour Hongkong ou les îles Caïmans – en première classe, pas comme les pauvres cloches de notre espèce – et crée une douzaine de sociétés à son nom à mille cinq cents dollars pièce. Il obtient pour chacune les documents nécessaires, une procuration au nom de Jones, ou Smith, qui pourra effectuer toute transaction au nom de la société. Muni de tout cela, il peut aller trouver n'importe quel établissement financier aux États-Unis, ouvrir un compte et faire tourner sa boîte.

« C'est alors que le trafiquant vient le trouver et dit : « Je veux transférer un million de dollars cash au Panama. Pouvez-vous m'aider ?

— Très facile », répond le blanchisseur. Il a déjà ouvert une dizaine de comptes au nom de la société X à Hongkong, dans le quartier de New York où on compte les banques par milliers. Il dépose cent mille dollars sur chaque compte.

« Que se passe-t-il alors ? Les responsables de comptes, qui font toujours les choses correctement, remplissent les formulaires correspondants. Pour la partie 1 – identité du dépositaire –, le blanchisseur lui remet son permis de conduire. L'employé note son nom, son adresse, sa date de naissance et le numéro du permis. Évidemment, le permis est faux, mais notre gentil employé de banque ne peut pas le savoir.

« Il passe à la partie 2 – bénéficiaire de la transaction –, et note les références de la société X à Hongkong. Puis il remplit les parties 3, 4 et 5, nature du compte commercial, nature de la transaction, espèces, lieu où sont déposés les fonds, Citibank, 2 Jane Street, Brooklyn.

« A la fin de la journée, le blanchisseur a injecté en toute légalité un million de dollars cash dans notre système bancaire, et les formulaires remplis sont parfaitement inutiles au gouvernement. Deux jours plus tard, il appelle chaque banque et demande que les fonds soient transférés au compte de la société X à Panama. Le trafiquant n'a plus qu'à venir les prendre en liquide et traverser la rue pour les verser à son compte panaméen. L'argent a disparu sans laisser de trace.

Gomez fit un geste de la main en direction de Grady. Ce dernier remarqua alors qu'il portait à l'auriculaire une chevalière ornée d'un diamant, signe de reconnaissance officieux de la mafia. Sans doute un vestige de son travail d'infiltration, conclut Grady.

— Revenons à votre question. Vous vouliez savoir comment ça va fonctionner. C'est très simple. Nous nous faisons passer pour les blanchisseurs. Nous offrons aux méchants les mêmes services qu'eux – nous transférerons leurs dollars pourris au Panama ou ailleurs, vraiment, et, je l'ai dit, nous leur prendrons la commission habituelle.

« Mais que les choses soient bien claires. Pas question de faire n'importe quoi. On ne va pas s'amuser à blanchir trois sous. On va se servir de cet outil correctement. Il faut un indicateur de haut vol, avec les bons contacts, qui fasse le lien entre notre petite opération et les gens du cartel qui s'intéressent à ce type de service. Mais il est important que vous sachiez que ça existe. Si vous pensez détenir le bon créneau, on est là, on vous attend.

*

WEST PALM BEACH
Floride

Les agents de la brigade des stupéfiants qui entrèrent dans le petit bureau de Bill « Sunshine » Ottley cet après-midi-là étaient des modèles de courtoisie et d'amabilité.

— Simple enquête de routine, Mr. Ottley, dit le chef, un nommé Gallagher, en lui montrant sa plaque.

— Deux trois petites questions au pilote qui vole souvent, dit son compère en riant.

— Toujours heureux d'aider la police, les gars, promit Ottley. Un petit Nescafé ?

Ottley avait toujours traité les représentants de la loi avec une amitié respectueuse.

Les policiers refusèrent. Gallagher sortit quelques papiers et un calepin noir.

— Si j'ai bien compris, vous faites de fréquents aller et retour au lac Maracaibo où il y a des champs de forage, c'est bien ça, monsieur ?

— Oui, monsieur, c'est exact. Une petite promenade en bus, pour moi, je dirais.

— Parfait. Vous êtes descendu jeudi soir, je vois.

— Ouais. Des gars ont fichu en l'air le chapeau d'un puits, j'ai dû leur en apporter un autre.

Gallagher nota quelque chose dans son carnet pendant qu'Ottley souriait, satisfait qu'on ait avalé son mensonge.

— Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'inhabituel, à l'aller ou au retour ?

— Pas que je me souvienne, répondit Ottley qui feignit de se concentrer pour montrer aux policiers quel bon citoyen il était.

— Avez-vous à un moment ou à un autre dévié de votre plan de vol ?

— Non, non, il n'y avait pas de raison.

— Parfait, dit Gallagher en refermant son carnet. Je me demandais si nous pourrions jeter un coup d'œil à votre avion, tant qu'on y est, monsieur.

— Pas de problème, dit Ottley, toujours souriant. Il est dans le hangar.

— Vous avez un contrat de six mois avec Southland Aviation pour faire du charter, c'est bien ça, Mr. Ottley ? s'enquit le second inspecteur.

— Ouais. Je trouve que c'est plus intéressant comme ça, financièrement parlant.

Gallagher murmura son approbation et sortit un autre papier de sa poche.

— Voici un mandat de perquisition délivré par le district sud de Floride, Mr. Ottley. Le juge avait autorisé la DEA à fixer un enregistreur à cet avion avant que vous ne le preniez à la Southland Aviation.

— Quoi !

— Simple routine, Mr. Ottley. Ça ressemble aux boîtes noires dont parle la télévision quand un avion s'est écrasé. Ça enregistre sur la bande les altitudes de chaque vol, les caps successifs, le laps de temps sur chaque cap. C'est un autre moyen de corroborer le fait que vous avez volé en conformité avec votre plan de vol.

— Merde ! s'écria Ottley, oubliant complètement ses grands principes de courtoisie à l'égard des représentants de la loi. Vous ne pouvez pas faire ça. C'est anticonstitutionnel, bordel !

— Je crains que non, Mr. Ottley, dit Gallagher qui souriait toujours, mais dont le regard était moins amène. Bien sûr, tant que vous n'avez pas dévié de votre plan de vol pour vous faufiler là où il ne fallait pas, vous n'avez rien à craindre. Rien du tout. Simple enquête de routine, Mr. Ottley.

*

NEW YORK

— Mon petit Kevin, tu dois te répandre en bonnes actions en ce moment, encore que Dieu me damne si je devine lesquelles.

Ella Jean Ransom sourit en s'adressant ainsi à son collègue. Elle croisa les bras sous sa poitrine pour qu'il ne devinât pas ce qu'elle tenait dans sa main droite.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que Dieu te manifeste sa grande clémence. Tu te rappelles ce Marcello de Colombie dont nous avions dressé le portrait ?

Grady dut réfléchir un moment.

— Ah oui, ça me revient. Le gars que nous a donné le pilote d'American Airlines.

— Précisément. Regarde ce que la NADDIS a craché ce matin sur ce charmant personnage.

Quand il avait lancé son enquête sur les liens de Raymond Marcello avec la drogue, il avait entré son nom dans l'ordinateur avec la mention « Toute information concernant ce suspect doit être communiquée à l'agent spécial K. Grady ou à l'agent spécial E. J. Ransom, District de New York, groupe 6 ».

Il lissa la feuille d'imprimante que lui tendit Ella Jean. Elle émanait de Miami. Un pilote de la drogue arrêté récemment et dénommé William Ottley avait, au cours de sa déposition, « identifié un certain Raymond Marcello, citoyen américain résident en Colombie, comme l'organisateur principal de la réunion et de la livraison d'une cargaison d'une tonne de cocaïne depuis Medellin, Colombie, à West Palm Beach, Floride ». Marcello, ajoutait la feuille, avait été accusé ainsi que trois co-conspirateurs colombiens par mandat d'arrêt secret et scellé établi par le Grand Jury fédéral à destination du district sud de Floride.

— Bon sang, Ella Jean ! Une tonne ! s'exclama Grady.

— Oui, dit Ella Jean, ronronnant comme une chatte. C'est un gros poisson, ton

Marcello.

— Allons voir Richie.

Tous deux se rendirent sans tarder dans le bureau de Richie Cagnia, leur responsable de groupe.

— Regarde ce que la petite souris vient de nous apporter, annonça Grady en lui tendant la feuille de papier.

— Gros calibre, il n'y a pas de doute, commenta Cagnia une fois qu'il eut pris connaissance des renseignements.

— Ce gros calibre va devoir répondre à deux chefs d'accusation et en prendre pour vingt-cinq ans fermes.

— Ouais, approuva Cagnia. A temps difficiles, choix difficiles. Cela va peut-être le faire réfléchir. L'ennui, c'est qu'on a encore un problème. On ne sait pas où il est. Je nous vois mal aller trouver le Département d'État et leur dire : « Auriez-vous l'amabilité de demander aux Colombiens l'extradition de ce monsieur », alors que nous n'avons pas la moindre adresse. Tu connais les Colombiens. Ils n'ont jamais été favorables à l'extradition, même quand ils ont le coupable devant eux, menottes aux poings.

— Richie, je ne veux surtout pas qu'on l'arrête. Ni qu'il soit extradé. Je veux mettre la main dessus pendant qu'il est encore vierge. Regarde le potentiel que ça nous offre. A notre connaissance, il n'a jamais perdu le moindre chargement. Personne ne lui en veut, là-bas. Je suis sûr que tout le monde l'aime à Medellin. Et il est américain. Il sait sûrement qu'avec ce qu'on a ici on va le coincer un jour ou l'autre.

— Bon, alors que veux-tu faire ?

— Dire à Miami de demander au bureau du procureur de décacheter ce mandat et de le poser sur la table au milieu de la nuit quand personne ne regarde, surtout pas la presse.

— Et après ?

— On envoie à Ramon un petit avertissement amical.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? Tu lui expédies une carte postale de la statue de la Liberté adressée à Mr. Ray Marcello, Colombie, Amérique du Sud ?

Grady lui offrit son sourire de glace.

— J'ai une meilleure idée. Je crois avoir le messager idéal.

— A savoir ?

— Richie, pourquoi t'ennuyer avec les détails ?

Cagnia offrit à ses agents un regard sceptique.

— Écoutez-moi, vous deux, vous ne songez quand même pas à violer les consignes de la DEA, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas piétiner les droits civiques de nos pauvres citoyens trafiquants de drogue ?

— Dieu nous en garde, monsieur, sourit Ella Jean qui avait suggéré l'idée à Kevin. Loin de nous pareille idée.

*

PHILADELPHIE

Pennsylvanie

La standardiste du cabinet d'avocats Wanamaker, Schuyler et Alton dans Broad Street réagit aux mots « brigade des stupéfiants » avec un dégoût similaire à celui qu'elle aurait éprouvé si on avait mis du lait tourné dans ses céréales. Les crimes de droit commun, *a fortiori* les crimes liés à la drogue, n'entraient certainement pas dans l'éventail des spécialités pratiquées par la firme depuis cent quatre-vingts ans. Que pouvait donc vouloir un policier de cette branche, surtout à une personne aussi distinguée que Mrs. Priscilla Hoagland qui traitait essentiellement la création de fonds d'investissement pour les clients les plus fortunés ?

Quand la secrétaire de Mrs. Hoagland fut informée de cet appel, sa première réaction fut de dire qu'il devait y avoir une erreur. Non, assurait la standardiste, il n'y avait pas d'erreur. L'interlocuteur avait un horrible accent des bas quartiers de New York.

— Priscilla Hoagland à l'appareil, annonça enfin l'avocate avec froideur. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je crois savoir que vous êtes la sœur aînée de Mr. Raymond Marcello, résidant aujourd'hui en Colombie. C'est bien exact ?

— Parfaitement.

— Alors, Mrs. Hoagland, je crois qu'en tant qu'avocate il vous faut savoir que votre frère fait l'objet de deux mandats d'arrêt fédéraux, un à New York, un à Miami, pour complicité dans l'importation de cocaïne aux États-Unis, en violation de l'article 21, paragraphe 846 du code pénal concernant la conspiration criminelle, et de l'article 21, paragraphe 841 sur la « possession avec intention de distribuer ». Ces articles vous sont-ils connus ?

— Mr..., excusez-moi, je n'ai pas bien saisi votre nom.

— Grady. Kevin Grady, Mrs. Hoagland.

— Mr. Grady, je suis certaine que vous comprendrez que cette partie de la législation ne m'est pas familière.

Ella Jean, qui enregistrait la conversation, fit la grimace.

— Quelle pisse-vinaigre, celle-là, murmura-t-elle à l'adresse de Grady.

— Alors, Mrs. Hoagland, je suis désolé d'avoir à vous apprendre que chaque chef d'accusation entraîne une peine de vingt-cinq ans de prison. Vous savez qu'en ce moment les tribunaux se montrent intraitables lorsqu'il est question de drogue et il s'agit là d'une cargaison d'une tonne.

Malgré les efforts qu'elle déploya pour rester impassible, l'avocate ne put réprimer un petit cri qui sonna comme l'angélus aux oreilles de Kevin Grady.

— Je dois avouer, reprit-il, que rien dans l'examen du dossier de votre frère ne laissait entrevoir pareil délit. Je veux dire, il semblait un charmant jeune homme d'excellente famille, il était allé à l'université à Lafayette, tout ça.

Grady laissa ces mots flotter dans l'air un moment. Mrs. Hoagland eut le temps de recouvrer son sang-froid.

— Vous comprendrez, j'en suis sûre, que je ne puis me prononcer sur les charges qui pèsent contre mon frère.

— Oh, parfaitement, Mrs. Hoagland, parfaitement, ronronnait Kevin du ton patelin d'un confesseur. Je me disais seulement qu'en tant que sœur aînée dévouée à son frère – en ce domaine, Italiens et Irlandais se ressemblent, n'est-ce pas ? ils sont très famille – vous aviez le droit de savoir.

Cette remarque n'attira aucun commentaire. Son ascendance italienne était quelque chose qu'elle préférait passer sous silence chez Wanamaker, Schuyler and Co.

— Mais surtout, madame, je voulais vous dire ceci : nous sommes là pour l'aider, dans la mesure du possible. Les mandats d'arrêt ont été délivrés et envoyés au ministère de la Justice pour soumission au ministère des Affaires étrangères avec la demande habituelle d'extradition.

Il n'existait évidemment aucun mandat d'arrêt.

— Vous le savez sans doute, en tant que citoyen américain résidant en Colombie, il est soumis à extradition immédiate pour être jugé aux États-Unis.

— Je n'ai pas connaissance des termes de nos accords avec la Colombie.

— Oui, telle est la situation, poursuivit Grady de sa voix la plus compréhensive.

En fait, il se disait : « Voilà ce qui se passerait si nous savions où le trouver. » Il n'allait tout de même pas avouer pareille lacune à l'avocate de sœur de ce Ramon.

— Je souhaitais vous informer d'une chose, strictement confidentielle : s'il venait à décider, avant d'être arrêté et extradé, de venir nous parler, je crois que compte tenu de sa famille, du fait qu'il n'ait aucun antécédent, que son casier soit vierge exception faite de cette stupide affaire de marijuana à Easton — Grady mentionna la chose mine de rien afin que Mrs. Hoagland se rendît compte qu'il avait sur son frère un dossier complet –, nous pourrions chercher une solution...

— Passer un marché, dit-on chez vous, intervint sèchement l'avocat.

Oh, oh, se dit Grady.

— Madame, je vais être franc avec vous. Votre frère est acculé. Les Colombiens vont l'extrader dare-dare pour nous prouver leur bonne volonté dans la lutte contre la drogue tant qu'on ne s'attaque pas aux leurs. Même s'il s'enfuit pour vivre comme un moine pendant dix ans au fin fond du Brésil, les mandats d'arrêt courront toujours. Le temps travaille pour nous, vous le savez aussi bien que moi. En l'occurrence, Mrs. Hoagland, la seule solution réaliste est que lui et nous ayons une petite conversation. En présence de son avocat, s'il le souhaite. Si ce que nous avons à lui dire ne lui plaît pas, il quittera la ville libre. Évidemment, nous le poursuivrons avec les moyens légaux. Mais du moins aura-t-il eu l'occasion de voir s'il existe pour lui une porte de sortie.

Grady s'interrompit, espérant un signe montrant que la sœur de Ramon comprenait le message. Mais elle ne broncha pas. Foutus avocats, songea-t-il.

— Quoi qu'il en soit, je crois bon de vous donner les coordonnées de l'assistant du procureur qui s'occupe du dossier à Atlanta, dans l'éventualité où votre frère ou son avocat souhaiterait prendre contact avec lui.

— Parfait, Mr. Grady, je note, dit Mrs. Hoagland presque à contrecœur, juste au cas où j'aurais mon frère au téléphone.

Dans la minute qui suit, se dit Grady. Quel dommage qu'aucun juge n'autorise une écoute en pareille circonstance !

— N'oubliez pas, madame, votre frère se trouve dans une situation inextricable. Il devra trouver de l'aide là où il peut. Ce pourrait bien être auprès de nous.

— Tu sais quoi, Kevin ? dit Ella Jean en riant quand il eut raccroché. Tu as raté ta vocation. Tu aurais dû être prêtre.

*

ARUBA
Antilles néerlandaises

C'était l'heure des cocktails à bord du vol Avianca 090 qui quittait Bogota pour Aruba, une île touristique dans les Petites Antilles au large de la côte Atlantique colombienne. Une demi-heure après le décollage, comme à l'accoutumée, les hôtesses avaient commencé de pousser les chariots remplis de punchs dans les allées du Boeing 727. Quatre-vingt-dix pour cent des passagers se rendaient à Aruba pour s'amuser, se dorer sur les plages blanches, faire de la plongée dans les eaux turquoise des récifs, jouer aux casinos, danser dans la myriade de boîtes de nuit, clubs, restaurants et criques.

Dans cette atmosphère exubérante, l'homme assis à la place 22A, avec ses épaules affaissées et son regard abattu fixé dans le vague, détonnait un peu comme un croque-mort qui aurait déboulé en pleine fête de mardi gras.

— Un petit punch, monsieur, proposa gaiement l'hôtesse. On dirait que vous en avez bien besoin.

L'homme se tourna vers elle comme si cela exigeait un immense effort de sa part. Leurs regards se croisèrent. Il avait pleuré.

— Non merci, murmura-t-il. Juste un café noir.

Ray « Ramon » Marcello se tourna de nouveau vers le hublot. Il ne supportait pas le spectacle des deux enfants, en gros de l'âge des siens, jouant sur les genoux de leurs parents de l'autre côté du couloir.

Aucune fête n'attendait Ramon à Aruba. Il allait sur cette île de rêve pour tenter de monnayer le reste de sa vie auprès du gouvernement américain. D'une certaine façon, il s'y rendait pour savoir s'il devrait regarder grandir ses gosses à travers la vitre du parloir du pénitencier. Jamais un tel sentiment de dépression ne l'avait submergé.

Et si cette « négociation » n'aboutissait pas ? Et s'il n'avait rien à offrir, aucune monnaie d'échange à jeter sur la table pour intéresser les agents fédéraux qu'il allait rencontrer ? Qu'arriverait-il ? Lui passeraient-ils les menottes avant de le coller dans un avion privé qui l'emmènerait à Miami où il passerait en prison les vingt-cinq prochaines années ?

Il avait besoin de se rassurer. Ses doigts tâtonnèrent et trouvèrent deux petites pastilles rondes et dures dans la doublure de son jean. Deux capsules de cyanure. Si la DEA essayait de l'enlever, il les avalerait. Les policiers livreraient un cadavre à Miami. Appuyé contre le hublot, il pleura en silence, revivant le cauchemar de ces quinze derniers jours.

Il rentrait à Bogota après un court séjour dans sa ravissante nouvelle propriété dans la savane, quand sa sœur lui avait téléphoné. Sa première réaction fut de fuir. Tout était déjà prêt dans son coffre : trois passeports, britannique, costaricien et italien ; vingt mille dollars américains en liquide ; des pesos et des pesetas. Les passeports provenaient de son ami « Picasso » qui travaillait dans la Perservancia, la casbah de Bogota, derrière le Hilton. « Picasso » trafiquait les passeports volés par les pickpockets de Bogota, cent dollars l'unité plus cinquante pour y fixer la photo du nouveau propriétaire.

Que faire s'il prenait la fuite ? S'installer au Brésil comme les Anglais du train postal ? Il en avait les moyens. Mais sa femme et ses enfants ? Suivraient-ils ? Sa femme ne dirait-elle pas : « Va te faire foutre, tu es un trafiquant de drogue et un fuyard » ? Elle divorcerait et épouserait le premier salopard venu qui lui ferait du gringue, comme ça les enfants auraient un nouveau papa bien gentil pour s'occuper d'eux.

Il décida d'appeler à New York un avocat dont on lui avait donné le nom un jour. Ramon téléphona d'une cabine publique. Le salopard avait refusé de lui dire quoi que ce fût tant qu'il n'aurait pas versé cinquante mille dollars de provision.

— Suis-je vraiment dans de sales draps ? fut sa première question à l'avocat quand il fut enfin prêt à parler affaires.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Admettons que je me tienne à l'abri pendant quatre ou cinq ans et que je me rende une fois que tout le monde m'aura oublié. Ça n'allégerait pas ma peine ?

— Ça ne marche pas comme ça, désolé. Je défends en ce moment un type qui s'est planqué sept ans avant de se rendre. Il a pris trente-cinq ans la semaine dernière. Je l'ai accompagné à la prison cet après-midi – il était enchaîné. Soit vous faites votre temps quand vous êtes pris, et il y a de fortes chances que vous le soyez, soit vous venez me voir et on essaie de trouver un arrangement avec eux.

Quand je pense que j'ai payé cinquante mille dollars pour entendre ça, jura Ramon.

— Quoi, par exemple ?

— Une réduction de peine en échange de votre coopération.

Pas question de régler ça à New York, se dit Ramon. Les stups lui mettraient la main au collet, le foutraient en tôle et rideau.

— Dites-leur que ce serait insensé pour moi de rentrer aux États-Unis. Si je reste dans le coin, je leur serai beaucoup plus utile.

Ils avaient accepté et choisi Aruba comme terrain neutre. Cela signifiait-il que la DEA était prête à passer un marché avec lui ? Voilà des années, un copain dans un bar de Bogota appelé le San Antonio Rose lui avait dit : « Les types des stups font du trafic de vies foutues. Ils vendent de l'espoir à des gars qui n'en ont plus. Et ça n'est pas bon marché. »

Ce soir, pensa Ramon en se mouchant, il saurait le prix de l'espoir retrouvé – et s'il avait les moyens de se l'offrir.

*

Ramon prit un taxi à l'aéroport et se fit conduire à l'hôtel Concorde d'Oranjestaad. Un

mot l'attendait à la réception l'informant que Mr. Malcolm MacPherson, son avocat, l'attendait chambre 622.

MacPherson était petit, gros et négligé ; il perdait ses cheveux et portait d'énormes lunettes à double foyer ; bref, il avait tout de l'intellectuel arrogant qui ne faisait aucun effort pour dissimuler sa supériorité envers ses clients. D'un geste impérial, il désigna un fauteuil à Ramon parmi ceux de la suite qu'il payait avec l'agent de Ramon. Les avocats de la drogue voyageaient en première classe.

L'assistant du procureur chargé de l'affaire et les deux agents des stups n'allaient pas tarder, expliqua-t-il. Ils avaient réservé une chambre à l'hôtel pour la rencontre. Le fait même qu'ils aient décidé de venir pouvait être interprété comme un signe favorable. Cela signifiait qu'ils acceptaient de parler. Ce n'était pas toujours le cas.

— Supposons que je prenne le risque d'aller jusqu'au procès ? demanda Ramon.

— Jeune homme, je suis incontestablement le meilleur avocat de New York pour les narcotiques, et l'un des dix premiers du pays.

Ce n'était pas la modestie qui l'étouffait, celui-là.

— Je dois vous dire que j'ai perdu mes vingt-cinq derniers procès.

Cet aveu fit frémir Ramon.

— Cela ne reflète pas un manque d'effort ou d'habileté de ma part. Cela illustre plutôt l'air du temps et la détermination des jurys à condamner sévèrement ceux qui touchent à la drogue, aussi ténues soient les preuves.

— Que se passe-t-il si ces types s'emparent de moi et me collent dans un avion pour Miami ?

— Vous allez trop au cinéma, mon cher. Ils ne travaillent pas ainsi. Nous avons affaire avec le gouvernement des États-Unis, pas avec la Gestapo.

Depuis qu'il avait été contestataire en 1968, Ramon faisait mal la distinction ; il voulut donc protester, mais son avocat lui imposa le silence d'un geste.

— Que les choses soient bien claires. Vous avez parfaitement le droit de vous lever, d'interrompre les négociations et de quitter cette île quand bon vous semble. Le gouvernement ne fera aucun effort pour vous en empêcher.

— Vous plaisantez !

— Mr. Marcello, vous avez payé cinquante mille dollars pour entendre de bons conseils, pas des contes de fées. Vous êtes libre de partir à n'importe quel moment. Mais, ajouta l'avocat en élevant la voix pour souligner son effet, mais, une fois que vous serez parti, ces hommes vous poursuivront avec une vigueur renouvelée et quand ils vous attraperont, car ils vous attraperont, vous trouverez leur accueil beaucoup moins cordial que maintenant.

A cet instant le téléphone sonna. MacPherson décrocha, dit : « Entendu », et se tourna vers Ramon.

— Ils nous attendent au quatrième étage.

Ramon avait l'impression que ses jambes refusaient de le porter tant il eut du mal à s'extirper de son fauteuil. Il vacilla une fraction de seconde puis se dirigea vers la porte. En passant devant son avocat, il s'arrêta.

— Euh, demanda-t-il, l'air désespéré, vous croyez qu'ils accepteront de me serrer la

main ?

*

Le substitut du procureur qui les attendait chambre 427 accueillit MacPherson comme l'ami et le partenaire de golf qu'il était. Il donna à Ramon une ferme poignée de main puis se tourna vers les deux hommes derrière lui.

— Voici l'agent spécial Grady et l'agent spécial Cagnia, de la brigade des stupéfiants.

Tous échangèrent des poignées de main et le procureur désigna les fauteuils rassemblés au centre de la pièce. Tout en bavardant aimablement, il versa à chacun du café qu'il avait commandé plus tôt au garçon d'étage.

Kevin Grady observait Ramon croiser et décroiser les jambes et passer nerveusement le bout de sa langue sur ses lèvres. Il a la bouche sèche, se dit Kevin.

Buddy Barber, le substitut du procureur, ouvrit la réunion avec la cordialité d'un chef des ventes parlant à ses représentants.

— Vous le savez, dit-il en s'adressant à Ramon, il arrive que le gouvernement soit prêt à conclure un marché avec quelqu'un qui soit en position de nous fournir davantage que ce que nous possédons.

Il lui offrit un sourire chaleureux.

— Nous savons que cela pourrait bien être le cas ici.

— De quoi est-il question, monsieur ? demanda Ramon.

Barber était manifestement plus jeune que lui, mais, en pareilles circonstances, lui donner du « monsieur » lui parut approprié.

— Nous allons trouver le juge, nous lui expliquons avec force détails tout ce que vous avez fait pour nous, les risques que vous avez encourus, et nous lui demandons de prendre cela en grande considération au moment où il décidera de la sentence. En d'autres termes, nous intervenons en votre faveur. L'expérience montre que, dans la plupart des cas, le juge écoute très attentivement nos recommandations.

— Quelle réduction de peine puis-je espérer ? demanda Ramon avec un léger tremblement dans la voix.

— Suivant la façon dont vous coopérez et le résultat de vos efforts, ça peut aller jusqu'à la moitié.

— C'est tout ? supplia Ramon. On ne pourrait pas s'arranger pour qu'il ne me reste que cinq ans, par exemple ?

Il est mûr, se dit Grady. Il va dire oui et ne réfléchira qu'après aux conséquences.

— Ça n'est pas exclu, répondit Barber, mais c'est peu probable.

— Eh, mec, railla Grady avec un sourire à vous faire froid dans le dos, vous savez ce qu'on dit, dans la rue ? Si t'aimes pas la prison, fais pas le couillon.

Grady et Cagnia s'étaient réparti les rôles du gentil flic et du méchant flic. Kevin préférait jouer le flic sympa, mais ça se passait souvent mieux quand ce rôle était tenu par le plus âgé ; il avait donc été dévolu à Richie.

— Ray, intervint Cagnia, tout dépend de vous dans cette affaire. Quand un indicateur y va à fond, se donne du mal et prend beaucoup de risques, on lui renvoie l'ascenseur. On

fait tout pour qu'il prenne le minimum absolu et que son séjour se passe le mieux possible.

— Exactement, pouffa Kevin, on évite de l'envoyer dans une de ces prisons où on se fait enfiler chaque jour que Dieu fait.

Cagnia et Barber échangèrent la grimace prévue au programme.

— Dans un cas comme celui-ci, votre avocat vous le confirmera, la procédure consiste à vous faire signer un document légal, expliqua Barber, selon les termes duquel vous plaidez coupable des charges qui pèsent contre vous. La sentence est repoussée jusqu'à ce que nous ayons achevé notre travail ensemble de façon que nous puissions plaider votre cause avant qu'elle tombe. Une fois que vous aurez signé, l'agent Grady vous débriefera de tout ce que vous pouvez nous dire. Vous aurez l'immunité pour toutes les informations que vous nous donnerez.

— Puis-je intervenir ici ? demanda MacPherson.

— Je vous en prie.

— Ce qui signifie, pour un néophyte, que les informations que vous fournirez au gouvernement ne pourront être utilisées contre vous ni au procès ni dans toute procédure criminelle à venir, même si le marché conclu avec le gouvernement devenait caduc. En fait, vous serez blanchi des activités criminelles dont vous aurez parlé au gouvernement. Je tiens donc à souligner que, si vous décidez de coopérer, il est dans votre intérêt de mentionner absolument tout ce qui pourrait vous être reproché. Ce sont les délits que vous négligerez d'aborder pour lesquels on vous épinglera si quelque chose tournait mal – pas ceux que vous aurez avoués.

— Tout à fait exact, approuva Barber. J'ajoute que vous devrez, dans le cadre de cet accord, vous engager à apparaître au procès ; il vous faudra être devant tout le monde témoin à charge contre ceux que nous aurons arrêtés grâce à vous. Vous devez par ailleurs vous préparer à répertorier et remettre tous les biens que vous avez acquis avec l'argent de la drogue.

— Mon argent ! s'exclama Ramon, atterré.

Grady réprima un sourire. C'était toujours la clause de confiscation qui les faisait bondir.

— Comment vont faire ma femme et mes enfants pour vivre ?

— Nous vous rendrons de quoi assurer vos frais si vous travaillez pour nous, promit Barber.

La DEA préférait cet arrangement. Cela évitait de payer régulièrement un informateur, ce qui faisait toujours mauvais effet devant les jurés.

— Et si ça tourne mal ? Ma femme et mes gosses sont en Colombie.

— Nous sommes disposés à les faire sortir, en avion militaire si nécessaire, et à leur assurer aux États-Unis la protection réservée aux témoins.

— Et si vous souscriviez une assurance-vie à leur profit ? Si je me fais tuer ou quoi que ce soit ?

L'avocat de Ramon eut un petit rire.

— Mr. Marcello, ces gens ne vous offriront rien du tout. Sauf une petite réduction de peine.

Kevin partit d'un grand rire sarcastique. Retour au méchant flic.

— Mais si, voyons, on va l'assurer à la Lloyd's. Comme une star de cinéma fait assurer ses tétons. Je me demande pourquoi on perd son temps avec un type pareil, ajouta-t-il à l'adresse de Barber. Le Département d'État est prêt à demander aux Colombiens de nous l'expédier par exprès. Qu'il tire ses vingt-cinq piges comme les autres. Une assurance-vie, non mais des fois !

Tandis qu'il parlait, Kevin voyait la panique dans les yeux de Ramon. Il s'était accroché au faible espoir de faire moins de prison, beaucoup moins, exactement ce que Kevin voulait qu'il pensât. Ils allaient envoyer Ramon dans la cage aux fauves et lui dire de fourrer sa tête dans la gueule du lion. On faisait ça pour une seule raison : racheter sa vie. Pendant quelques minutes, Ramon avait commencé à croire à cette possibilité. Il sentait maintenant qu'il était en train de tout gâcher. Il avait peur, très peur. Il est mûr, se dit Kevin. Il n'y a plus qu'à le cueillir.

Cagnia vint se placer derrière Kevin pour un dernier assaut.

— Écoutez, Ray, ce que nous vous demandons est très dangereux. Nous en sommes conscients. Mais l'est-ce vraiment plus que de risquer votre vie et celle des vôtres pour une tonne de poudre ? Et tout ça pour quoi ? De l'argent ? Cette fois, vous allez prendre des risques pour récupérer les meilleures années de votre vie.

Cette fois, Ramon s'écroula. Les hommes de loi sortirent les documents officiels de la transaction, Ramon et l'assistant du procureur les signèrent ; puis tous quittèrent Aruba, laissant Kevin et Ramon faire plus ample connaissance.

La première tâche de Grady consistait à mesurer la difficulté qu'il y aurait à convaincre un jury du témoignage de Ramon. Il devait, pour ce faire, fouiller le caractère et le passé de Ramon : avait-il eu des problèmes de drogue ? Était-il un menteur invétéré ? Quel était son véritable passé criminel ? Avait-il fait des chèques en bois aux États-Unis ?

Quand Ramon protesta devant ce flot de questions indiscrètes, Kevin lui expliqua patiemment que, face à des jurés et à un bon avocat général, ses qualités seraient moins apparentes que ses défauts. Mieux valait les déterminer ensemble avec précision afin de se préparer à les affronter au lieu d'attendre bêtement qu'ils soient dévoilés en plein procès.

A vrai dire, il n'y avait pas dans la vie de Ramon autant de points noirs que Kevin en rencontrait d'ordinaire. Il y avait beau temps qu'il ne sniffait plus de coke. Il adorait sa femme et ses enfants. Ses activités criminelles semblaient confinées à la contrebande de drogue, qu'il avait pratiquée en réussissant à se convaincre qu'il n'y avait pas grand mal à ça.

Une fois cette première phase achevée, Kevin demanda à Ramon de raconter l'affaire d'une tonne dans ses moindres détails. C'était essentiel pour évaluer son nouvel indic. Un bon policier se méfie toujours des informations qu'on lui donne trop facilement ; les criminels qui parlent sans qu'on le leur demande mentent souvent. D'un autre côté, Kevin devait savoir si ce gars allait jouer franc jeu ou non.

Il s'aiderait en cela de son arme cachée : la confession d'Ottley, aune secrète à laquelle mesurer la probité de Ramon. A sa grande satisfaction, Ramon réussit le test.

Non content de dire la vérité, il ajouta des détails qui témoignaient de sa véritable coopération.

Sachant cela, Kevin put en venir au cœur du débriefing, arrachant dans le cerveau de Ramon chaque détail possible concernant le trafic de coke : lieux, noms, dates, trucs, avis de Ramon sur chaque participant. Pour chacun, il voulait une description : âge, race, taille, poids, signes particuliers, adresse si possible. Tout serait engrangé dans le NADDIS dès le retour de Kevin à New York. Ce processus lent et douloureux prit presque toute une journée.

Enfin, Kevin coupa le magnétoscope et jeta un coup d'œil à sa montre.

— 17 heures, vous vous rendez compte, ça fait plus d'une heure que les bureaux sont fermés, là-bas. On pourrait aller nager puis boire une bonne bière. Vous avez apporté un maillot ?

— Malheureusement non, plaisanta Ramon. Je pensais que le costume trois-pièces serait plus de circonstance.

— Bon. On va vous en acheter un aux frais d'oncle Sam. On vous doit bien ça.

Un radeau était ancré à deux cents mètres de la plage de l'hôtel. Les deux hommes nagèrent puis s'y hissèrent côte à côte pour profiter des derniers rayons du soleil. Kevin fredonnait, Ramon dissimulait tant bien que mal sa rage.

— Je vous envie d'être allé à Lafayette, remarqua Grady une fois qu'ils se furent reposés quelques minutes. Ça a dû être génial, comme fac.

— Ouais, pas mal. Ça me paraît mieux maintenant qu'alors, pourtant.

— Vous avez fait une licence de quoi ?

— Dope et filles, essentiellement. J'ai calculé mon coup pour passer juste et conserver mon sursis. A part ça, j'en avais rien à foutre, au fond.

Ramon avait beau ne pas être un spécialiste de l'interprétation des silences, il devinait les reproches de l'homme assis près de lui. Est-ce que les agents de la DEA avaient fait des études ? se demanda-t-il. Sans doute pas.

— Êtes-vous allé à la fac ?

— A Fordham. Je voulais aller à Brown. Ils m'ont accepté mais ils m'ont refusé une bourse, et mon vieux n'avait pas de quoi me payer les études jusqu'au bout. Alors j'ai dû choisir une fac près de chez moi et rentrer tous les soirs.

— Pas de bol.

— Bof ! Fordham n'était pas si mal. Les jésuites sont de sacrés bons profs. Sur le plan distraction, ça laisse quand même à désirer. On ne faisait pas la java tous les soirs.

— Quel âge avez-vous ?

— Quarante-deux ans.

Presque inconsciemment, Ramon joua avec son alliance. Il remarqua que le policier n'en portait pas.

— Marié ?

— Plus maintenant.

— Divorcé, hein ?

— Non. Pourtant, Dieu m'est témoin qu'il y a des divorcés à la pelle dans notre métier. Je suis veuf. Ma femme est morte il y a deux ans d'un cancer de l'utérus.

— Aïe ! s'exclama Ramon, sincèrement triste. Ça a dû être terrible.

— C'est ce qui m'est arrivé de plus douloureux dans la vie.

— Aviez-vous des enfants ?

— Non, murmura Grady d'une voix qui trahissait la peine et le regret. Je suppose que c'est mieux ainsi. Les poulets des stups font de mauvais papas poules.

Il roula sur le côté, s'éloignant de Ramon. L'indicateur sentit le rideau tomber entre eux. Il venait d'entr'apercevoir le monde privé de Kevin Grady, mais il n'aurait droit qu'à un coup d'œil.

Au bout de quelques minutes, Grady s'assit et regarda Ramon. Ce dernier comprit que la conversation allait prendre un autre tour.

— Vous savez, Ramon, dit Grady qui mesurait ses paroles avec soin, les indics font presque toujours une connerie à un moment ou à un autre.

— Kevin, je connais Medellin, n'oubliez pas. Une connerie et je suis mort. Je ne me fais aucune illusion là-dessus.

Grady hocha la tête, approuvant la sagesse de son indic.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'on peut pardonner une connerie, mais pas qu'un indic nous double.

— Ouais, bien sûr. Pourquoi le feriez-vous, après tout ?

— A écouter le procureur Barber, poursuivit Kevin comme s'il n'avait pas entendu, on pourrait croire que, si un type nous double, on rompt le marché et on colle le gars en tôle. Mais ça ne se passe pas ainsi.

— Comment ça ?

— Prenons un type comme vous, Ramon. N'oubliez jamais que nous pouvons toujours murmurer à l'oreille d'un Colombien de douces paroles sur le merveilleux travail que vous accomplissez à Medellin pour notre compte.

— Mon Dieu ! s'exclama Ramon, horrifié. Vous ne feriez tout de même pas une chose pareille !

— Ne nous tentez pas. C'est tout.

— Mais c'est monstrueux ! Et c'est injuste, en plus !

Les criminels qui criaient justice avaient le don d'énerver prodigieusement Kevin Grady.

— Écoutez, nous avons suivi les mêmes cours de catéchisme quand nous étions gosses, non ?

— Sans doute.

— Dites-moi où on vous a appris que la justice en ce monde faisait partie du dessein de Dieu ? Laissez-nous nous occuper de la justice. Oubliez toute idée de nous doubler, c'est tout.

Ramon était pétrifié.

— Alors que suis-je censé faire quand je retourne là-bas ? murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Finalement, à peu près ce que vous avez toujours fait. Organiser des expéditions. Plus c'est gros, mieux ça vaut. Dites-leur que vous avez dégotté une piste sûre. Mais, cette fois, essayez d'utiliser leur avion et leur pilote. Et que Paco accompagne une fois encore le

chargement.

— Dieu du ciel, Kevin, protesta Ramon, c'est mon ami. Nos gosses sont allés ensemble à Disneyland.

Grady eut ce regard à la fois froid et vide qu'il avait eu à l'hôtel juste avant la signature de l'accord.

— Vous savez à quoi joue un indicateur ? A trahir ses amis et ses vieux associés. La trahison est sa monnaie d'échange.

— Ses trente pièces d'or, vous voulez dire.

Grady arbora sans le vouloir un sourire proche du rictus.

— Il n'y a plus d'amis, Ramon, seulement des criminels sans exception. Ils vous donneraient dans la seconde pour sauver leur peau. C'est la seule façon pour que le juge vous croie. En lui livrant du gros gibier au lieu d'en garder pour la bonne bouche, vous lui montrez que vous avez rompu avec le passé.

Il donna une tape sur la cuisse de Ramon.

— Allez, on rentre et on s'offre une bière bien fraîche.

*

Le ciel tomba sur la tête de Ramon en pleine nuit, quand il essaya de trouver le sommeil, seul dans sa chambre. L'énormité de sa trahison, tout cela le submergea. Une image revenait sans cesse : il descendait un chemin étroit bordé de chaque côté par un mur parfaitement lisse de sept mètres de haut. Le chemin n'avait pas de commencement et, autant qu'il pouvait voir, pas de fin. Où le conduisait-il ? Ne menait-il nulle part, comme deux parallèles qui ne se rejoignent qu'à l'infini ?

Il décida de sortir pour se calmer, épuiser son corps afin que le sommeil oblitère temporairement sa peur. Il marcha jusqu'au phare, dont les feux l'attiraient, métronome des heures sombres, promesse de lumière par-delà la nuit.

Le phare était situé au bout d'une digue de quinze mètres de haut. Au nord, de lourdes vagues arrivaient de l'océan, roulant pour se fracasser sur les rochers, plusieurs mètres en contrebas. Au sud, à gauche de la digue, la mer était calme et tranquille. Ramon s'accroupit et observa l'écume rageuse à ses pieds ; le mouvement du ressac épousa peu à peu son rythme intérieur. Comme ce serait facile de se briser sur ces rochers, un rien, un pied qui glisse, quelques secondes de panique et de douleur quand les vagues déferleraient sur lui. Puis ce serait fini. Tout le monde croirait à un accident. Il aurait perdu l'équilibre, peut-être après un verre de trop. L'assurance paierait. Sa femme et ses enfants n'auraient pas à survivre à la honte d'un père trafiquant de drogue, indicateur pour la police gringo si honnie. Il ne serait qu'un souvenir, un si beau souvenir.

Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il n'entendit pas qu'on s'approchait. Il ne vit Kevin Grady que lorsqu'il s'accroupit près de lui, plongeant lui aussi le regard dans la mer troublée.

— Moi aussi j'y ai pensé, une fois, Ramon, dit-il enfin d'une voix si basse que chaque mot luttait contre le bruit des vagues. J'ai cru que je ne pourrais pas survivre à la douleur et à la solitude. C'est quelque chose qu'elle m'a dit peu de temps avant sa fin qui m'a

sauvé : « La flamme n'est jamais si belle que lorsqu'elle commence à crépiter. Il faudrait être fou pour souffler dessus. »

Le policier posa sa main sur le bras nu de Ramon. Pendant une seconde, elle sembla posséder cette chaleur que dégagent les mains des guérisseurs.

— Allez, dit Kevin, rentrons ensemble.

*

Le lendemain matin à l'hôtel, Kevin briefa une dernière fois Ramon.

— On va chercher le gros lot, mais sans se bousculer. Soyez sur place, ouvrez vos yeux et vos oreilles, ça suffira pour l'instant. Tout ce que vous entendrez, les bruits sur un chargement en route vers le nord, un nouveau truc qu'ils utilisent, ce que trament les gros bonnets comme Escobar et les Ochoa, s'ils quittent le pays, qui déteste qui cette semaine. Nous voulons tout savoir. N'essayez pas de faire le tri de ce qui est important et ne l'est pas. Livrez tout en vrac. Nous déciderons nous-mêmes.

Au cours de ses briefings, l'agent de la DEA ne s'attardait jamais plus que de raison sur les risques que courait un informateur. Les indics connaissaient déjà la voie du mal et nul n'était besoin de leur faire un dessin sur le danger.

— Continuez à avoir un œil dans le dos en bon pilote pour savoir qui est derrière vous, conseilla-t-il à Ramon. A part ça, le principal est de rester vous-même. Continuez à mener exactement la même vie qu'avant. C'est ce qu'ils attendent. L'indic qui a des ennuis est celui qui joue à être quelqu'un d'autre, celui qui joue les gros durs parce qu'il a vu ça à la télé. Soyez net. C'est la clef. Et, n'oubliez pas, nous sommes derrière vous à cent pour cent.

— Ben voyons, New York n'est jamais qu'à cinq mille kilomètres, une bagatelle !

— Je parlais au sens figuré. Mais je suis sérieux. On est du même côté de la barrière, maintenant.

Ramon esquissa le geste de se lever puis se rassit. Il ôta son alliance avec lenteur.

— S'il m'arrive quelque chose, pouvez-vous veiller à ce qu'on la remette à ma femme ? Je lui dirai que je l'ai perdue. Je crois qu'à Medellin je ferai courir le bruit que nous avons divorcé. Ça vaut mieux.

— Promis, dit Kevin en prenant l'anneau. Mais ne vous inquiétez pas. Tout se passera bien.

Il s'interrompit car la pensée d'Eddie Gomez venait de lui traverser l'esprit.

— Une dernière chose, reprit Kevin. Si vous croisez quelqu'un, une huile, qui veut faire sortir des fonds des États-Unis, dites-lui que vous avez un ami, un genre d'expert-comptable qui déplace de l'argent pour la mafia. Suggérez que ce gars peut peut-être faire quelque chose pour lui. Vous savez... que peut-être vous pourriez les mettre en contact.

Grady accompagna Ramon à la porte et lui donna une tape sur l'épaule.

— *Suerte* – bonne chance. Et c'est vraiment sincère.

LIVRE CINQ

Le petit flacon de plastique

Fin de l'été-hiver 1983

BARRANQUILLA
Colombie

Il y avait quelque chose de grotesque dans la scène qu'offrait la salle à manger d'apparat de l'hacienda Veracruz que possédait Jorge Luis Ochoa-Vasquez près de Barranquilla, sur la mer des Caraïbes, en Colombie. On aurait dit la réplique vulgaire des résidences des vice-rois et des maharadjahs ou encore des Bourbons. Derrière chaque chaise, un valet de pied se tenait au service d'un invité, prêt à répondre au moindre désir. L'argenterie était anglaise, époque du roi George, la porcelaine venait de Limoges et les trois verres placés devant chaque convive étaient en cristal de Baccarat.

Mais ils n'étaient pas remplis de richebourg ou de château-margaux. Presque tous contenaient de la bière. Sauf deux, qui contenaient du whisky avec de la glace. L'élégance tenait à l'environnement, pas aux convives.

Les barons du cartel de Medellin étaient convoqués pour une sorte de déjeuner du comité directeur du trafic mondial de la cocaïne. Les valets de pied en queue-de-pie et nœud papillon blanc étaient les seules personnes élégantes de la salle à manger. Hormis eux, pas une cravate en vue, et seuls deux des invités avaient cru bon de passer une veste. Les autres portaient, col ouvert, des chemises bariolées que n'auraient pas reniées les perroquets de la forêt amazonienne.

Comme toujours, Don Pablo Escobar présidait l'assemblée. Le plat principal choisi par le cuisinier d'Ochoa était un *pernil de cerdo* – plat traditionnel colombien d'épaule de porc marinée – servi ce jour-là avec des petits pois frais qui semblaient donner du fil à retordre à Escobar. Ce pauvre Don Pablo était incapable de les maintenir sur sa fourchette et, si d'aventure il y parvenait, ils n'arrivaient pas jusqu'à sa bouche. Une pluie régulière de grosses gouttes vertes tombait sur la table ou le tapis. Chaque fois, le valet de pied se précipitait pour ôter l'objet du délit avec un ramasse-miettes d'argent.

En face d'Escobar, l'hôte. Jorge Luis Ochoa avait trente-cinq ans ; il était plutôt petit et l'embonpoint commençait à élargir son tour de taille. Il était du genre beau ténébreux avec des cheveux noirs et ondulés et des yeux noirs qui pouvaient, si une proposition intéressante surgissait, s'éclairer de ce qu'il faut de passion. Jorge Luis était considéré par ses confrères comme un accro de la consommation. Il ne résistait jamais à ce qui était cher et clinquant. Montres, bijoux, babioles en or, voitures de sport, extravagances comme son zoo privé, Jorge Luis dévorait tout cela comme un gosse se jette sur des friandises.

Paradoxalement, Jorge Luis était un fervent catholique. Il sautait sans arrêt dans sa

Porsche Carrera pour se rendre en pèlerinage à Cali auprès de la patronne de la Colombie. Il communiait tous les dimanches ; ses ennemis prétendaient qu'il en profitait pour demander pardon pour les vies qu'il avait détruites dans la semaine avec sa cocaïne.

A côté d'Ochoa, Carlos Lehder Rivas. C'était le seul membre du cartel à consommer de la drogue, ce qui compensait pour ses associés. Certains des hommes assis à cette table étaient convaincus que Lehder, par ailleurs fervent admirateur d'Hitler, avait grillé avec la cocaïne le peu de neurones que Dieu lui avait accordés à sa naissance.

Près de lui, Gustavo Gaviria, homme d'une étonnante banalité qui devait au népotisme sa présence en ce lieu. C'était le cousin germain de Pablo Escobar. Le seul fait marquant chez lui tenait à son arrestation en 1976 en possession de trente-neuf kilos de cocaïne. A l'époque, cette prise était un record. Depuis, le cartel avait fait du chemin.

En face de Gaviria, José Gonzalo Rodriguez « El Mejicano » Gacha. Gacha n'avait en fait rien de mexicain hormis sa prédilection pour la musique mexicaine. Il venait des zones colombiennes productrices d'émeraude, et le cartel le considérait comme l'expert en laboratoires clandestins de la forêt amazonienne. Encadrant Escobar en bout de table, les seuls hommes portant un veston. Eduardo Hernandez était le conseiller financier du cartel ; bel homme, bien élevé, il parlait avec calme et avait environ trente-cinq ans.

En face de lui, l'homme le moins connu et certainement le plus intéressant de l'assemblée, Gerardo « Kiko » Moncada, « Don Chepe » pour ses amis, « le Fantôme » pour ses ennemis, stups compris. Les dossiers de la DEA à Washington et Bogota regorgeaient de rapports sur chaque homme ainsi que de nombreuses et récentes photographies. A une exception près : le dossier de « Kiko » Moncada, qui était mince comme une feuille de papier à cigarette et sans photo. Agent des stups, indic, journaliste, paparazzi, personne n'avait réussi à le photographier. Don Chepe aimait l'ombre autant que Jorge Luis Ochoa la lumière.

Si Escobar était le cerveau criminel du cartel, Moncada en était le cerveau tout court. Il était président du Conseil de la cocaïne – et pourtant peu de personnes connaissaient son existence. Avec Hernandez, le financier, il était le seul à être diplômé. Lui était ingénieur en électricité. Il comprenait mieux qu'aucun de ses associés les dégâts causés par la drogue dans la chimie du cerveau et les ravages qu'elle provoquait. Plus que tout autre ici, Moncada était un penseur. Les conséquences de sa trouvaille du jour allaient avoir un effet dévastateur sur le tissu de la société américaine.

Une fois servis le café et l'aguardiente, le colonel Largnas Odio, ancien officier de la DINA – équivalent castriste du KGB – qui s'occupait désormais des questions de sécurité du cartel, congédia les valets de pied. Il avait déjà, comme toujours, vérifié que la salle à manger n'était pas truffée de micros. Puis il s'en alla, laissa les dirigeants travailler comme ceux d'une puissante entreprise en réunion de travail avec cognac et cigares après un bon déjeuner.

Ce jour-là, les hommes réunis autour de la table avaient toutes les raisons de se réjouir du succès de leur affaire. Depuis 1976, le montant des exportations de cocaïne avait triplé. En cette année 1983, on dépasserait de loin les objectifs. Il va de soi que tout n'était pas expédié par les barons de Medellin. Leurs rivaux de Cali détenaient leur part du marché ainsi qu'une assemblée irrégulière de petits dealers, les *independientes*, basés

à Bogota.

Comme à l'accoutumée, Pablo Escobar ouvrit la discussion.

— Bien, grommela-t-il, nous avons enfin ce salaud de Noriega dans le rang. La semaine dernière, un de ses officiers est venu me voir dans mon ranch, ce capitaine Luis Peel soi-disant chargé de la répression du trafic de drogue au Panama.

Escobar hurla de rire. Il admirait la symétrie de la chose.

— Savez-vous ce qu'il a fait ? Il m'a donné le nom, l'adresse et la photo de chaque agent des stups que les gringos ont placé au Panama.

— Pablo, l'interrompit Jorge Luis, pourquoi nous en prendre à ces gars ? Ça ne servira qu'à déclencher une guerre.

Ochoa tentait souvent de contrôler les instincts violents et sanguinaires de son associé.

— Qui parle de s'en prendre à eux ? Je compte juste leur envoyer une carte de vœux, ainsi qu'à leur épouse, pour qu'ils sachent que nous ne les oublions pas.

Escobar repartit d'un grand rire, appréciant son humour mieux que personne.

Moncada, quant à lui, avait repoussé sa chaise et toussotait pour attirer l'attention de tous. Le président avait décidé qu'il était temps de prendre les rênes.

— J'aimerais vous parler de l'état de nos affaires. Deux de mes hommes rentrent d'un séjour d'un mois aux États-Unis. Je les avais envoyés étudier les conditions du marché. Ils ont remarqué une chose : les prix pratiqués dans les rues sont en chute libre. Cela tient en partie, poursuivit Moncada, à une production excessive, ce que nous pouvons contrôler puisque c'est nous qui l'assurons en grande partie. La seconde raison est plus subtile et risque de nous poser de gros problèmes à long terme si nous ne réagissons pas.

Il se pencha pour prendre un peu de café et laisser son auditoire en suspens. Il ferma à moitié les yeux pour donner l'impression d'une menace calculée.

— Qui sniffe de la cocaïne aux États-Unis ? demanda-t-il. Les Blancs, disons à quatre-vingts pour cent. Age moyen. Aisés. Auxquels s'ajoutent les moins de trente-cinq ans qui ont de l'argent à dépenser. Nous sommes très bien placés dans les milieux branchés, la mode, le cinéma, la télévision, la musique, les sports, etc. Dans l'ensemble, les pauvres ne consomment pas notre produit. Comment le pourraient-ils, à cent dollars le gramme ?

Rien de tout cela n'était nouveau.

— Voici ce qui m'inquiète, poursuivit-il. Partout où ils sont allés, mes hommes ont été frappés par le fait que nos riches clients blancs commençaient à se détourner de notre produit. Voilà pourquoi les prix chutent. La raison en est simple. Pendant ces sept ou huit dernières années, sniffer de la coke était pour la plupart de ces gringos un passe-temps pratiqué une ou deux fois la semaine, une sorte de virée du samedi soir. Les gens croyaient qu'ils pouvaient s'arrêter quand ils le voulaient. Mais, ces deux dernières années, en gros, beaucoup se sont aperçus qu'en fait la cocaïne provoquait bel et bien une dépendance. Ils se sont mis à avoir peur. Le bruit s'est répandu que des gens s'étaient mis à déjanter, qu'ils s'étaient retrouvés à l'hôpital et avaient perdu leur boulot, leur femme, leur maison et avec une crise cardiaque en prime. Beaucoup de nos consommateurs ont commencé à s'inquiéter. Ils arrêtent ou ils réduisent.

Moncada soupira.

— Ces foutus gringos, surtout les jeunes riches et dans le vent, ont décidé de mener une vie saine. Ils boivent du Perrier au lieu de champagne. Ils virent au vert quand ils voient de la viande rouge. Ils passent plus de temps dans les gymnases que les puritains en passaient à l'église. Vous connaissez les gringos. Ce sont de vrais moutons de Panurge. S'ils en voient un se jeter en bas de la falaise, il faut que tout le monde suive.

Il leva un doigt menaçant.

— Si on ne fait pas rapidement quelque chose pour élargir notre part de marché, nous allons avoir de graves problèmes à long terme, croyez-moi.

— Ridicule, fit sèchement Carlos Lehder. Je connais les gringos mieux que toi. J'ai passé assez de temps dans leurs foutues prisons. Tant qu'ils auront le nez au milieu de la figure, ils trouveront le moyen d'y fourrer de la coke.

Sur quoi il éternua, soufflant à travers ses narines ravagées par la cocaïne.

Fabio, le plus jeune des trois Ochoa, balaya d'un geste méprisant la remarque de Lehder.

— Nos hommes disent la même chose que ceux de Kiki. Que pouvons-nous faire ?

— Développer une nouvelle ligne de produits, un nouveau marché et, surtout, pratiquer des prix différents, répondit Moncada.

— Comment ? grommela Escobar. On essaie déjà de s'infiltrer en Europe.

— Je ne parle pas de l'Europe.

— Alors quoi, mon vieux ?

— Les ghettos noirs des États-Unis.

— Tu es fou ? s'exclama Escobar, incrédule. Ces cons de Noirs n'ont même pas de quoi se payer des haricots. Comment veux-tu qu'ils s'offrent notre poudre ?

— C'est vrai pour l'instant. Mais c'est précisément ce que je veux changer.

Moncada se pencha et posa les mains à plat sur la table.

— Écoutez, nous savons une chose : dans les années cinquante et soixante, où l'héroïne faisait fureur en Amérique, les Noirs étaient de gros consommateurs. Cela prouve qu'il existe un marché potentiel pour la drogue.

— Cela prouve qu'avec l'héroïne l'effet était différent et pour moins cher, déclara Lehder, qui se posait en expert. La coke, ça fait réfléchir, dit-il, railleur. Les Noirs ont horreur de ça.

— Bon, alors ça nous mène où, tout ça ? insista Escobar, furieux. Casser les prix pour que quelques Noirs se défoncent ?

— Non, dit en souriant le président du Conseil de la drogue. Il faut trouver le moyen de proposer aux Noirs de la coke sous une forme et à un prix abordables. Tous ceux qui ont étudié les drogues savent que, si on peut la fumer, l'effet produit est beaucoup plus fort.

— Et alors, Kiko ? intervint Jorge Luis. Tout le monde sait aussi qu'on ne peut mettre le feu à de la poudre de cocaïne même avec une torche.

— Et le *basuco* ? s'enquit « le Mexicain ». Les Indiens ont trouvé le moyen de le fumer.

Le basuco était une sorte de pâte brunâtre qui se formait lorsqu'on mettait trop d'éther en transformant la cocaïne base en poudre. Ce produit puant n'aurait pu satisfaire

le consommateur américain. Les propriétaires des laboratoires le donnaient souvent aux ouvriers illettrés en guise de bonus. Les Indiens avaient découvert qu'on pouvait le mélanger à du tabac et le fumer.

Jorge Luis Ochoa émit un long sifflement.

— C'est une substance assassine. Ça transforme les gens en zombies. Vous savez qu'au Pérou il y a un médecin comme celui de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* ? Il coupe un morceau du cerveau des gens pour qu'ils oublient ce que ça fait de fumer du basuco. C'est la seule façon pour qu'ils arrivent à se débarrasser de ce truc.

Moncada sourit.

— Oui, ça donne une idée de la puissance de la poudre. Si on trouve le moyen de transformer cette poudre en produit fumable et bon marché, on résout notre problème de part de marché.

Il sortit de sa poche un petit flacon de plastique qu'il maintint entre le pouce et l'index pour que tout le monde le vît. Il faisait à peu près cinq centimètres de long et semblait rempli de gros cristaux de sucre brut.

— Voici, annonça-t-il, ce qui va transformer notre entreprise. Voici notre potion magique. C'est de la cocaïne pure. Et pourtant on peut y mettre le feu avec un Zippo, brûler ces cristaux et en avaler la fumée.

Il s'interrompit un instant pour ménager son effet.

— Imaginez l'orgasme le plus intense que vous ayez jamais connu et multipliez-le par cinquante. Voilà, m'a-t-on affirmé, l'effet produit par la fumée que dégagent ces cristaux. En trois secondes, votre cervelle fait des nœuds. Une bonne bouffée suffit à rendre certaines personnes accros. Cela peut rendre les gens fous, au plein sens du terme, fous du désir d'en reprendre.

Escobar sembla sous le choc.

— Où as-tu dégotté ça ?

— A Cali.

Une des particularités de Moncada était effectivement de servir d'agent de liaison avec les rivaux du cartel.

— Un de leurs chimistes a trouvé cette technique par hasard, expliqua-t-il.

— Comment s'y prend-il ? gronda Escobar.

— C'est toute la beauté de l'affaire. N'importe quel imbécile capable de faire bouillir de l'eau dans sa cuisine peut y arriver. On dissout la poudre de cocaïne dans un mélange d'eau, d'ammoniaque et de bicarbonate de soude, on porte à ébullition, puis on plonge le résidu dans une casserole d'eau froide. On obtient ces cristaux.

— Sainte Mère de Dieu ! murmura Escobar, horrifié. Et c'est aussi fort que tu le dis ?

— Plus encore. Mais le plus beau de l'histoire est que ça défonce tellement qu'on peut diluer la poudre au cours de la transformation et obtenir quand même des cristaux qui vont faire sauter la cervelle des gens.

Moncada caressa son flacon comme s'il s'agissait d'un porte-bonheur.

— Cela signifie que nous pouvons modifier toute notre opération marketing. Les petits dealers américains ne vont plus vendre la coke à cent dollars la dose. Ils vendront ces petits cristaux à vingt dollars pièce et feront encore trois ou quatre fois plus de fric au

kilo. Le marché de la drogue va changer du jour au lendemain.

— Oui, absolument, s'émerveilla Escobar. Vingt dollars la défonce, les Noirs peuvent se l'offrir. Si ce truc est aussi détonant que tu le prétends, ces imbéciles vont se l'acheter avant leur petit déjeuner. Alors ? On convertit nos labos ?

— Pour quoi faire ? répondit Moncada. Les gens de Cali ont une meilleure idée. Un de leurs distributeurs est en contact avec les deux gangs noirs des rues de Los Angeles, les Crips et les Bloods. Il va leur faire un petit cours de chimie.

Moncada pouffa, radieux à l'idée de ce que cela allait donner.

— Une fois que ces clowns auront compris le fric qu'ils peuvent se faire avec ces petits cailloux, on ne pourra plus les arrêter. Ils feront le sale boulot à notre place. Nous n'aurons qu'à attendre, relever les compteurs et regarder le feu brûler. Tu parlais d'une armée de fourmis. On aura une armée de cons vendant notre drogue en moins de deux. On débarrasse les salles de bains, les bars, les discothèques et les restaurants de la cocaïne pour en mettre à tous les coins de rue des ghettos noirs et des villes des États-Unis.

— Ça a l'air vraiment dangereux, ce produit, marmonna Jorge Luis Ochoa.

Escobar le regarda d'un air méprisant. Il n'avait que faire de la santé de ses clients.

— Et alors ? Tu crois que ça intéresse quelqu'un si ces cons de Noirs se grillent le cerveau ? On rend service aux gringos, non ? On résoudra leur problème racial, pouffa Escobar, ravi de son trait d'esprit.

Entre-temps, Moncada avait remis le flacon dans sa poche.

— Mes amis, notre avenir est dans ce flacon, dit-il avec un rire où se mêlait une pointe d'hystérie. Nous vendrons bientôt ces cristaux aux gringos pour le prix d'un Big Mac. Et nos labos n'arriveront plus à fournir la demande !

*

RÉCIT DE LIND

C'était une de ces étouffantes nuits tropicales où l'on aurait pu essorer l'air entre ses mains. J'étais allongé sur le balcon de l'appartement d'un de nos jeunes consuls, transpirant abondamment et dans un état d'appréhension considérable.

D'abord, je n'avais pas été invité chez elle. Elle était sortie dîner et danser avec l'un de nos fringants agents de l'antenne de Corozal. Elle occupait un appartement de l'ambassade. Le service du logement avait un double des clefs qui m'avait permis d'entrer une fois qu'elle était partie à son rendez-vous.

L'immeuble était situé au bout de la Calle 32, à quelques mètres de l'Avenida Balboa et de la baie de Panama. Tout près, au coin de l'Avenida et de la rue, un modeste bâtiment peint en blanc avec des ornements de pierre brune appartenant à l'ambassade du Liban, ce qui expliquait ma présence sur ce balcon.

L'ambassade était entourée d'un haut mur surmonté d'une grille de fer forgé. Accroupis juste devant, droit dans ma ligne de mire, deux hommes en uniforme de

cambrioleur : jean noir, tee-shirt noir à manches longues, gants et cagoule. C'étaient des officiers de l'armée américaine en mission officieuse, membres de « Fruit jaune », division top secret d'actions éclairs appartenant au renseignement et à la sécurité. Ils étaient spécialisés dans l'installation sauvage de surveillance électronique.

Au deuxième étage se situait le bureau du troisième secrétaire, charmant garçon de trente-cinq ans parlant couramment anglais et espagnol, qui ne manquait jamais une réunion extrémiste, encore que fort discrètement. Saïd Abou Khalidi était en fait autant diplomate libyen que moi.

Il était palestinien et éclaireur de Yasser Arafat au Panama et dans toute l'Amérique centrale, Colombie et Venezuela. Si les choses tournaient comme je l'espérais au cours des quarante-cinq prochaines minutes, nous serions bientôt au courant des moindres paroles, gestes, contacts et conversations de Mr. Khalidi.

A minuit dix, j'entendis le bruit que j'attendais : des pare-chocs s'entrechoquèrent, immédiatement suivis par des cris et des jurons.

Les Libyens avaient tout naturellement équipé leur ambassade de la panoplie complète des systèmes hi-tech de sécurité, dont une bonne dizaine de caméras en circuit fermé. La nuit, elles étaient surveillées sur écran dans la loge du gardien derrière l'entrée principale, sur l'Avenida Balboa.

Comme par hasard, l'accrochage eut lieu juste devant sa loge. A cet instant précis, les deux conducteurs devaient décider à coups de poing du responsable de l'accident. J'entendis au loin le hurlement d'une sirène et vit le reflet du gyrophare de la voiture de patrouille s'approcher.

Ce serait l'agent que nous avait affecté Noriega. Une fois la situation en bonnes mains, il appellerait le gardien de l'ambassade et le ferait venir dans sa voiture pour remplir le constat en tant que témoin. Les deux jeunes hommes accroupis n'avaient besoin que de vingt minutes ; ils les auraient.

Quand le tapage s'apaisa, j'entendis : « Il est sorti », dans le micro que je portais à l'oreille gauche. Je fis signe aux deux hommes de « Fruit jaune ». Ils balancèrent une corde par-dessus le mur de l'ambassade. Le premier grimpa. Après un rapide coup d'œil à l'intérieur, il fit signe à son partenaire et passa de l'autre côté, suivi par le deuxième homme.

Noriega nous avait fourni un plan de l'ambassade, muni des détails du système de sécurité qu'il avait obtenus grâce à sa position au G2. Nous savions également que le représentant de l'OLP avait une grosse lampe sur son bureau, un truc criard monté sur un long socle métallique tubulaire. C'était l'une des six lampes fournies à l'ambassade par leur décorateur local. Nous en avions trafiqué une semblable avant de mettre notre plan au point.

Les deux hommes devaient d'abord dévisser le plateau. Le fil électrique passait par un trou sur le côté avant d'alimenter la douille. Ils débrancheraient le fil, puis le rebrancheraient de façon à ce que le courant passe par un micro omnidirectionnel de la taille d'un petit doigt. Le micro possédait sa propre batterie. Ils feraient passer un deuxième fil du micro jusqu'à la base de métal, la convertissant en antenne, refixeraient le fil d'origine à la douille et la base de la lampe. Le micro fonctionnerait vingt-quatre

heures sur vingt-quatre et la batterie se rechargerait automatiquement quand le gars de l'OLP allumerait sa lampe.

Allongé sur la terrasse, j'essayai de ne pas regarder l'heure ni de songer aux conséquences si on se faisait prendre. Je voyais d'ici les titres des journaux : « Des soldats de l'armée américaine surpris en train de violer une résidence diplomatique en territoire allié. » Ça ne ferait pas baisser la tension de Bill Casey.

Je commençai à penser à Kadhafi et à Tripoli. A ma connaissance, nous n'y avions aucun opérateur clandestin, ce qui nous obligeait à passer par le Mossad ou le Renseignement égyptien.

J'avais récemment recruté un jeune agent aujourd'hui affecté à Buenos Aires. Son père était panaméen, sa mère américaine. Il avait été élevé aux États-Unis, était allé à l'université de Pennsylvanie, mais avait passé tant de temps au Panama qu'on le prenait pour un Panaméen.

Et si je demandais à Noriega de le recruter dans la diplomatie panaméenne et de le nommer à Tripoli ? Nous aurions, pour la première fois depuis des années, un homme à nous dans la capitale libyenne. Quel coup superbe ! On pouvait toujours parler des défauts de caractère de PK/BARRIER/7-7, c'était un sacré agent.

Seize longues minutes après leur entrée dans le bâtiment, je vis le premier homme franchir le mur en sens inverse, immédiatement suivi par le deuxième. L'opération avait réussi. Désormais, l'homme de l'OLP ne pourrait allumer une cigarette sans que notre micro retransmette le craquement de l'allumette.

MEDELLIN
Colombie

— *Socio !*

Ray « Ramon » Marcello accueillit à bras ouverts son ami et associé Paco Garrone et lui tapota les épaules avec l'impression de chercher le meilleur endroit où lui planter un couteau dans le dos.

Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis leur succès à West Palm Beach. Leurs retrouvailles ressemblaient donc fort à une célébration. Ils étaient dans l'étude de notaire de Garrone, suite joliment meublée au dixième étage de l'inévitable tour de verre et d'acier donnant sur l'hôtel Nutibara au centre du vieux Medellin. Nutibara était le nom du chef indien habitant les lieux aux temps de la conquête espagnole. Il avait tenté de résister aux conquistadors avec un arc et des flèches, geste malavisé qui avait entraîné sa mort par éviscération. Sa bravoure plus que sa connaissance des armes était restée célèbre.

Garrone désigna à Ramon un fauteuil de cuir et pria sa sculpturale secrétaire blonde d'apporter des cafés et des gobelets d'*Aguardiente Cristal*, liqueur de café qu'on appelait dans les boîtes de nuit « le petit déjeuner des champions ». Les deux compères firent tinter leurs verres comme deux colonels de l'Armée rouge avec de la vodka, avant de se resservir au flacon de Lalique placé sur la table basse.

Paco Garrone était une rareté à Medellin : il dépensait son argent avec autant de goût qu'il montrait d'habileté à en gagner. La décoration de son bureau tournait autour d'une collection d'art précolombien réunie avec soin et érudition. Aucun de ses confrères ne pouvait rivaliser avec la beauté et la variété de ses pièces.

Les deux amis bavardaient depuis quelques minutes de choses et d'autres quand Paco pointa soudain du doigt.

— Eh, *socio*, où est passée ton alliance ?

Ramon caressa son annulaire et arbora un sourire affligé.

— Elle m'a quitté.

— *Hombre !* Pourquoi ?

— Je me suis fait prendre la main dans le sac. Une fois de trop, je suppose.

Paco claqua sa cuisse.

— Les femmes sont vraiment folles. Qu'importe ? Ça en regorge, ici, ajouta-t-il en désignant la salle d'accueil où sa blonde secrétaire attendait d'improbables clients. Emmène Conchita dîner. Elle te fera oublier tes soucis en un clin d'œil.

Un véritable remords s'empara de Ramon. Ce type est là à partager sincèrement mon faux chagrin, songea-t-il, et moi je réfléchis tranquillement au moyen de l'envoyer en prison à ma place.

— Bon, alors que se passe-t-il ? demanda-t-il à son ami. Qu'est-ce qu'on propose ?

Les remords de conscience de Ramon n'allaient pas jusqu'à mettre en péril son accord avec la DEA.

— La routine. Rien de nouveau. Et ton ami Ottley ? Il va revoler pour nous ?

Ramon partit d'un éclat de rire.

— Tu parles ! Il était tellement occupé à claquer le fric qu'il s'est fait avec nous qu'il n'a pas encore refait surface. Mais, si on trouve un avion, on peut lui faire faire un petit tour. Je connais un type génial qui peut organiser une balade en Géorgie en toute sécurité.

— Il n'a pas d'avion à lui ?

— Si, un vieux Piper Cub. Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ?

— Les gars de l'organisation n'aiment pas risquer leurs propres zincs, commenta Paco en sirotant son aguardiente. Tu sais ce qui les intéresse en ce moment ? L'argent.

Ramon pouffa.

— T'appelles ça une nouvelle ?

— Pas faire du fric, vieux. Le déplacer. Trouver le moyen de faire sortir leur argent des États-Unis. Voilà leur principal souci. Ils ne savent pas quoi faire de tout le liquide qu'ils ont là-bas. Des millions de dollars, mec, des millions.

Ramon se rappela alors ce que Kevin Grady lui avait dit au moment de partir. Il se donna beaucoup de mal pour feindre l'indifférence. Dans ce métier, les Colombiens se méfiaient autant de la bonne volonté qu'un chat des mouvements brusques.

— Ils n'ont qu'à foutre leur fric dans des valises et prendre l'avion. Je ne vois pas où est le problème.

— As-tu la moindre idée de ce que représentent deux millions de dollars en coupures de vingt ?

Paco joignit les mains pour donner du poids à ses paroles.

— Depuis ton départ, on est en contact étroit avec un certain Eduardo Hernandez. Il est responsable des finances du cartel. C'est lui qui doit réussir à faire sortir leur argent des États-Unis.

« Le vrai problème, expliqua Paco, est de trouver le moyen de contourner le système bancaire. Tu as raison, on peut une fois de temps en temps faire un petit voyage en avion. Mais c'est dangereux et onéreux. Il leur faut des types capables de remettre leur fric dans le circuit légal pour qu'il soit sur le marché financier international.

— Qu'est-ce qu'on a à voir là-dedans ? On n'est pas banquiers, nous.

— Si tu connais quelqu'un aux États-Unis qui a une filière, on pourrait peut-être être dans le coup.

— Ah !

Ramon montra à son associé qu'il commençait enfin à comprendre.

— Ils donnent un pourcentage au gars qui déplace les fonds. On pourrait demander une commission. Tu sais, il s'agit de sommes colossales. Des millions de dollars par mois. Même une marge ridicule là-dessus, ça monte vite. Et, en plus, on ne touche pas à la poudre, ce qui minimise les risques de se faire arrêter.

Ramon se leva et alla jusqu'au balcon. Il contemplait les sites célèbres de Medellin, une statue de la Belle Otero, surnommée à juste titre « la grosse dame », aux abords du Banco de la Republica. Quand il avait conclu un accord avec la DEA, il avait clairement compris qu'il lui faudrait un jour acheminer une cargaison aux États-Unis. La cargaison serait saisie et c'en serait fini de sa valeur en tant qu'indic. Il irait en prison et accomplirait la peine dont décideraient la justice et le gouvernement. Dix ans minimum.

Mais peut-être cette histoire d'argent offrait-elle d'autres possibilités. Cela pourrait durer. Plus important encore, cela lui permettrait de s'approcher du cœur du cartel, ce qui le rendrait encore plus appréciable aux yeux des stups. Alors peut-être prolongeraient-ils l'opération plus que d'habitude.

Il se tourna vers Paco.

— Écoute, en 1968, j'avais un très bon copain à la fac. Italien, comme moi. Tu as déjà entendu parler des WASP ? Protestants, anglo-saxons et blancs.

— Évidemment.

— A Lafayette, ça grouillait de gars de la haute dans le genre. Alors, tu penses que deux macaronis comme nous, on se serrait les coudes. Normal. Après, il avait fait une maîtrise de gestion à Boston. Depuis, je l'ai peut-être revu une dizaine de fois. Son père était une grosse huile de la mafia new-yorkaise. Un soir où l'on prenait un verre ensemble, il y a à peu près cinq ans, il m'a plus ou moins avoué qu'il avait fait des études de gestion pour s'occuper de l'argent de la famille. Il se doutait que j'étais dans la drogue. Il m'a dit : « Eh, si un jour tu cherches quelqu'un pour déplacer des fonds, ce genre de truc, je peux peut-être te mettre en contact avec les gens qu'il faut. »

Paco se cala lentement dans son fauteuil de cuir tout en caressant sa moustache comme s'il voulait réprimer un sourire satisfait.

— *Socio*, je crois que tu as trouvé le joint. Ah, ah ! Je vais t'emmener à la résidence pour que tu rencontres mon ami Don Eduardo.

La résidence était l'ancienne maison en ville de Jorge Luis Ochoa ; elle tenait lieu de bureau au cartel.

— Eh, eh ! Tu me connais. J'ai horreur des nouveaux visages. Dans ce métier, moins on en connaît, mieux on se porte.

Évidemment, ces paroles n'étaient qu'un écran de fumée. Dire à un trafiquant qu'on aimerait connaître ses amis, c'est le rendre immédiatement soupçonneux. Mais tout faire pour ne voir personne, c'était déclencher le réflexe inverse : on voulait vous les présenter dans l'instant.

— Ne t'inquiète pas, promit Paco. Il va te plaire. C'est un vrai gentleman, pas un plouc comme Pablo ou le Mexicain. Il a fait des études, précisa Paco, persuadé que c'était là une garantie de respectabilité. Il a une maîtrise de gestion.

— Laisse-moi le temps de réfléchir, dit Ramon pour montrer qu'il commençait à se laisser convaincre.

Paco commença à se trémousser. Quand il flairait l'argent, on ne le tenait plus.

— D'accord, d'accord, mais pas trop longtemps, fit-il en riant.

*

RÉCIT DE LIND

Lors de mon séjour au Panama pour mettre sur écoutes le bureau de notre ami de l'OLP, Juanita était chez des amis à Santiago du Chili. Il fut un temps où j'aurais pris son silence comme une bénédiction du ciel destinée à me guérir de la passion qui me consumait. Plus maintenant. Non seulement j'étais malheureux comme les pierres de la manquer, mais j'étais bien décidé à la voir la prochaine fois, même si la raison de ma visite n'avait rien pour la réjouir.

L'occasion en serait l'accession au pouvoir de Manuel Noriega. Le 12 août 1983, PK/BARRIER/7-7 devait prendre le commandement de la Garde nationale panaméenne, autrement dit la tête du pays. Pour moi, son recruteur et agent traitant depuis tant d'années, ce serait une considérable satisfaction, la justification ultime de la politique menée par la CIA.

Avec l'ingéniosité qui le caractérisait, Noriega avait organisé son triomphe au nom de la démocratie. Peu avant sa mort, Torrijos avait commencé à laisser entendre qu'il pourrait renvoyer les militaires dans leurs casernes et rendre le pays aux civils. Il avait même nommé un président civil, homme à l'inefficacité exemplaire qui avait à peu près autant d'autorité au Panama qu'une ouvreuse dans un stade.

Noriega avait persuadé le général Ruben Paredes, commandant de la Garde, de réclamer des élections présidentielles, puis de démissionner pour se présenter. Noriega prendrait alors le relais à la tête de la Garde, lui apporterait son soutien pour gagner les élections, avait-il promis.

Ce tournant critique dans la carrière de notre agent requérait une visite sur place. L'antenne avait organisé un rendez-vous pour le 10 août, quarante-huit heures avant la

passation de pouvoir. A ma grande frustration, je n'eus droit qu'au répondeur téléphonique de Juanita. Finalement, au moment d'aller prendre mon avion à la base de Howard, je laissai sur son répondeur mon numéro d'urgence.

— Votre gars se construit des bureaux pour ses nouvelles fonctions, me dit Glenn Archer quand nous nous retrouvâmes à Howard.

— Où est donc cette future résidence ?

— A Fort Amador. Bâtiment 8.

Fort Amador avait longtemps été une installation militaire américaine clef dans la vieille zone du canal ; avec le nouveau traité, nous venions de l'abandonner aux Panaméens. C'est dans ce même bâtiment 8 que Noriega avait suivi sous notre houlette ses premiers cours de renseignement militaire.

— Pas un GI ne reconnaîtra l'endroit quand il aura fini, vous pouvez me croire. Il installe des salles de bains en marbre, des robinets en or, et j'en passe.

Pour notre rendez-vous de ce soir, Noriega avait suggéré une de ses retraites secrètes, un ancien bungalow de la compagnie du canal appelé bâtiment 152 sur la chaussée s'étendant de Fort Amador au canal le long de l'entrée du Pacifique.

S'il était en ébullition la dernière fois, j'avais ce soir-là affaire à un homme calme, nouvellement habité par un sentiment de confiance en soi. On aurait dit que les rôles étaient inversés. Cette fois, il me recevait en tant que chef d'État *de facto*.

Nous devisâmes un moment devant notre Old Parr. Nous évoquâmes avec nostalgie notre première rencontre à David, il y avait si longtemps, et le chemin que nous avions accompli depuis. Je le félicitai d'avoir rempli toutes les grandes espérances que j'avais mises en lui ce soir-là.

Quand nous en vînmes aux affaires courantes, je lui demandai si nous pouvions compter sur la compréhension de Paredes concernant la Contra, si toutefois il était élu.

— Ne vous en faites pas pour Ruben, railla Noriega. Il ne prendra la tête de rien du tout, mais plutôt ses jambes à son cou. Écoutez, j'ai une idée à laquelle nous pourrions coopérer et qui nous serait profitable à tous deux.

— Laquelle ?

— Je veux installer un système d'interception de communications très moderne juste à côté de mon nouveau QG.

Il m'expliqua que ses spécialistes avaient étudié la chose de très près. Toutes les communications téléphoniques du Panama passaient par un central unique aux PTT de Panama. Il voulait installer un système fonctionnant sur ordinateur qui intercepterait dans les deux sens toutes les communications des numéros programmés. Ces appels seraient renvoyés à son centre d'interception où ils seraient enregistrés sur des bandes déclenchées par la voix.

— Et nous, là-dedans ?

— Nous aurons besoin d'aide sur le plan technique. Les ordinateurs nécessaires sont soumis à des restrictions d'exportation. S'ajoute, évidemment, une petite aide financière.

Je souris et bus un peu de whisky.

— Qu'est-ce qu'on y gagne ?

— L'utilisation. Votre antenne nous donne les numéros qui l'intéressent. Nous les

programmons. Vos gars viennent prendre les bandes chaque semaine.

C'était une offre d'une ampleur considérable. La NSA interceptait bien tous les appels de ou pour Panama sur des liaisons micro-ondes. Mais les appels dans le pays même, y compris le Costa Rica, échappaient à notre surveillance. Et Dieu sait qu'il y avait à écouter. Banques, groupes révolutionnaires latino-américains de gauche, nationalistes portoricains, entreprises de la zone libre que nous soupçonnions de violer l'embargo cubain ou de tenter de contourner nos restrictions concernant la fourniture de haute technologie au bloc soviétique.

Visiblement, Noriega allait utiliser le système que nous financerions au moins en partie pour supprimer ses adversaires politiques au Panama. C'était contraire à tous les principes que les États-Unis étaient censés représenter. Mais, ici, les règles du jeu étaient différentes. Notre premier souci était la sécurité nationale, pas les subtilités de la situation politique panaméenne. Et, surtout, maintenir au pouvoir PK/BARRIER/7-7 à un moment critique de notre soutien aux contras.

— Manuel, je dois faire approuver l'idée, mais je sens que ça ne posera pas de problème. A condition de rester très, très discret.

Il manifesta sa compréhension d'un signe de tête.

Je lui fis alors part de mon idée de placer un agent de la CIA sur la liste en Libye, par son entremise.

Ça lui plut. Après m'avoir affirmé que c'était possible, il ajouta que leurs postes diplomatiques en Europe de l'Est pourraient sans doute nous aider à l'occasion, soit en nous offrant une couverture, soit en nous permettant d'utiliser la valise.

Tout bien considéré, c'était ma rencontre la plus satisfaisante avec Noriega. Non seulement il prenait le pouvoir, mais nos relations atteignaient un niveau de coopération dépassant de loin tout ce que nous avions connu jusqu'alors. Ce soir-là, PK/ BARRIER/7-7 réalisait enfin pleinement son potentiel.

Si l'on s'en réfère aux critères panaméens, la cérémonie du lendemain fut grandiose. Parachutes, sauts en chute libre, véhicules blindés, obusiers mugissants. Je parie qu'aucun Panaméen autorisé à porter l'uniforme ne manquait au défilé. Il va sans dire que je regardai cela à distance respectable, sur l'écran de télévision de ma chambre d'hôtel.

Manuel conclut la cérémonie par une embrassade avec Paredes.

— Ruben, proclama-t-il fièrement, nous vous donnons à vos amis, le peuple !

Il acheva par le salut traditionnel des parachutistes.

— Bon saut !

Le pauvre Paredes fit un bon saut, mais pas celui qu'il espérait. Deux semaines après son intronisation, il ne pouvait mettre le pied sur une base militaire sans laissez-passer officiel. C'en était fini de sa carrière politique.

Pour moi, tout allait bien. En fin d'après-midi, je reçus un message m'informant qu'une certaine Miss Boyd était de retour et attendait mon appel.

*

Juanita était magnifique. Elle tournait les boutons de sa radio VHF avec la maîtrise d'un commandant de bord d'American Airlines.

— Hôtel Papa Trois Quatre Zéro à tour de contrôle de Paitilla, annonça-t-elle. Demandons autorisation de décoller direction Contadora.

— Tour de contrôle Paitilla à Hôtel Papa Trois Quatre Zéro. Autorisation accordée. Prenez la fréquence tour 118.3.

Hôtel Papa — HP, m'expliqua Juanita, étaient les lettres de tout avion d'immatriculation panaméenne. Elle tourna le bouton VHF avec une série de petits clics.

— Je prends la fréquence tour 118.3. Il me faudrait un poste plus moderne qui fait tout cela automatiquement.

— Hôtel Papa Trois Quatre Zéro, fit la tour quand Juanita eut établi le contact. Décollage immédiat. Vent de travers nul, altimètre sur 29.98. Grimpez directement à cinq mille pieds et contactez l'approche sur 119.7. Bonne journée.

— OK, bien compris. Heure estimée arrivée Contadora à Huit Quarante Zoulou.

Juanita laissa la radio, poussa les moteurs, lâcha les freins et nous commençâmes à longer la piste. Tandis que le Piper décollait, je voyais à ma gauche le hangar militaire d'où Felipe Nadal organisait l'expédition de nos armes depuis la zone libre du canal jusqu'aux contras.

— J'ai prévu quelque chose de légèrement différent pour toi, aujourd'hui, annonça Juanita gaiement alors que nous grimpions et qu'elle branchait la fréquence d'approche radio.

Derrière nous, les tours de Panama disparaissaient à l'horizon.

— Très légèrement, j'espère.

— Es-tu déjà allé à la pêche au gros ?

— Tu veux dire la pêche à l'espadon, par exemple ?

— Précisément.

— Jamais.

— Pedro, mon frère, a un nouveau bateau de pêche à Contadora. Il va nous le prêter pour la journée. On verra si ça te plaît.

— Juanita, près de toi, je pécherais des poissons-chats avec une épingle à nourrice.

— Si tu as la chance d'avoir un espadon au bout de ta ligne, tu découvriras que ça n'a rien de comparable avec un poisson-chat, crois-moi, pouffa Juanita avec malice.

L'île de Contadora était à vingt minutes de vol de Panama à la pointe de l'archipel des Perles. Elle connut son heure de gloire à la fin des années soixante-dix en accueillant un chah d'Iran agonisant. Autrefois, cette île abritait la maison des comptes où les laquais des rois d'Espagne inventoriaient les trésors de Las Perlas, des perles grosses comme des noix, dit la légende, en chemin pour la cour de Castille.

— On y trouve encore des perles ?

— Bien sûr. Au cou de nos visiteuses les plus fortunées.

Une Jeep nous attendait au bord de la piste pour nous conduire aux quais où mouillait le *Quasimodo*. Rien à voir avec un vulgaire cotre. Il y avait un salon spacieux, une cuisine équipée d'un four à micro-ondes et d'un congélateur, et, à l'avant, une superbe suite.

La silhouette du skipper contrastait avec l'élégance du bateau. Il était en short et en tee-shirt, ses pieds nus complètement déformés. C'était sûrement le résultat d'années sur une passerelle amovible par gros temps. Son visage était tanné comme du vieux cuir, et il plissait perpétuellement les yeux. Nous nous dirigeâmes vers une traînée de détritus emportée par le courant.

— Les espadons et les requins-pèlerins rôdent généralement au bord, m'expliqua Juanita, faisant leur pâture des plus petits poissons qui s'y nourrissent.

Après une demi-heure de recherche, nous trouvâmes enfin. Les membres de l'équipage nous bouclèrent, Juanita et moi, dans les sièges spéciaux installés côte à côte à l'arrière. Puis ils appâtèrent nos lignes et fixèrent nos cannes dans leurs socles. Depuis la passerelle, le skipper commença la manœuvre pour amener le bateau le long du courant.

Je jetai un coup d'œil à Juanita. Elle semblait prendre l'affaire très sérieusement, comme tout ce qu'elle faisait d'ailleurs, que ce soit l'amour ou parler de la politique au Panama. Elle portait un vieux jean trop grand, une chemise d'homme en coton dont elle avait noué les pans à la taille. Elle était coiffée d'un chapeau de paille effiloché. Elle tirait régulièrement sur sa canne d'un mouvement mécanique.

— Comment saurai-je si ça mord ? demandai-je. Dans toute mon existence, on ne peut pas dire que j'ai consacré beaucoup de temps à la pêche à la ligne.

Juanita éclata de rire.

— Si c'est un espadon, tu t'en apercevras, rassure-toi. A ton avis, pourquoi es-tu sanglé ? A moins que tu ne tiennes vraiment à faire un plongeon dans le Pacifique.

Environ un quart d'heure plus tard, je sentis ma canne se courber et que ça tirait très fort.

— J'en ai un ! m'écriai-je.

Juanita me montra le système de blocage du moulinet.

— Vite ! Donne du mou.

Je soulevai le loquet et la ligne fila dans un sifflement.

— Quand il tire, tu laisses aller, m'ordonna Juanita. Et, dès que tu sens du mou dans la ligne, rembobine. Si ta ligne n'est pas assez tendue, c'est là que c'est dangereux. Ils font surface, sautent hors de l'eau et coupent le filin en t'attaquant.

Elle abandonna sa canne pour me diriger.

— Ne lutte pas contre lui. S'il veut du mou, laisse aller. Puis tu reprends petit à petit, chaque fois qu'il lâche un peu. C'est ça, le bon rythme.

Je suivais ses instructions. Elle contemplait le Pacifique, plat et gris.

— Je ne pense pas que ce soit un espadon, remarqua-t-elle. Il ne tire pas assez pour ça.

Elle avait à peine fini sa phrase qu'à une cinquantaine de mètres devant moi un éclair argenté jaillit de l'eau. Mon poisson resta suspendu en l'air une fraction de seconde, tremblant, semblant secouer l'eau de ses écailles comme un chien après un plongeon dans la mer.

— Ta ligne ! hurla Juanita, affolée. Tends ta ligne ! Rembobine !

Le poisson retomba violemment dans l'eau.

— C'est un thon jaune, annonça Juanita. A défaut d'espadon, nous aurons au moins

de quoi déjeuner.

Je consacrai le quart d'heure suivant à attirer lentement le poisson près du bateau où un homme d'équipage attendait avec une gaffe. Le spectacle du poisson qui tressautait sur le pont du *Quasimodo* m'emplit d'un curieux mélange de tristesse et d'excitation.

Juanita le regarda d'un œil averti.

— Quarante, cinquante livres. Ça te donne une idée de la sensation éprouvée quand tu prends un espadon qui pèse le double.

Ce thon fut mon seul trophée de la journée. Juanita demanda enfin aux hommes de rentrer les cannes, décidant que nous « ferions du sport, mais d'une autre manière ».

Nous étions au large de l'île Saboga, réplique inhabitée de Contadora. Juanita demanda au skipper de jeter l'ancre dans une de ses criques préférées. On se serait cru dans une brochure d'agence de voyages : plage argentée, croissant de jungle émeraude ; eau si transparente qu'on pouvait compter les petits galets par cinq mètres de fond.

Juanita et moi eûmes envie de nager pendant que l'équipage préparait le repas. Je roulai dans l'eau chaude comme une tortue paresseuse ; c'était si différent des eaux glacées de mon enfance à Long Island. Juanita plongea à mes côtés. Quand je sortis enfin, elle était remontée depuis longtemps, avait pris une douche et passé un maillot sec, blanc, qui soulignait son parfait bronzage. Le déjeuner était servi : bouquets, steaks du thon que je venais de pêcher et bière glacée. Ouvrant une bière, je contemplai la mer turquoise, puis la magnifique créature à côté de moi.

— Tu sais qu'on s'habitue vite ? remarquai-je en souriant. Où étais-tu passée ces jours derniers ? m'enquis-je en entamant mes bouquets.

— Au Costa Rica. Chez des amis. Je ne supportais pas l'idée d'être obligée d'assister à la grotesque mise en scène d'hier.

— Tu veux dire la prise de contrôle de l'armée par Noriega ?

— L'armée, dit-elle, méprisante, le pays, tu veux dire. Peut-on imaginer pis que de voir son pays aux mains d'un gangster, d'un criminel ?

Je pensai à l'homme avec qui j'avais envisagé un avenir si fructueux trois jours plus tôt.

— Oui. Noriega a sûrement de bons côtés quand même.

— Tu te trompes. Aucun. Torrijos aidait un peu les gens, au moins. Mais, pour Noriega, le Panama n'est pas un pays, seulement un tiroir-caisse.

Elle éplucha rageusement un bouquet qu'elle avala d'un trait.

— J'en ai ma claque d'entendre Ronald Reagan déblatérer sur la façon dont il va enseigner la démocratie aux sandinistes. Quelle bande d'hypocrites vous faites ! Si la démocratie vous intéresse tant, commencez donc par ce foutu État policier que vous nous avez imposé !

Elle balança par-dessus bord les carapaces vides avec l'énergie qu'elle aurait mise à y jeter Noriega. Je n'avais aucune envie de poursuivre pareille conversation. Il est vrai que Torrijos avait été un dictateur militaire, mais nous avions cohabité sans trop de problèmes. Il est également vrai que, si nous avions organisé un référendum pendant son règne, il l'aurait emporté haut la main.

Ce n'était pas le cas de PK/BARRIER/7-7. S'il était dictateur au même titre, il ne

possédait aucun charisme. Il répondait au mécontentement croissant qu'engendrait son manque de popularité en resserrant constamment les boulons de la liberté individuelle. Nous n'étions pas censés approuver le piétinement des droits civiques, mais nous avions besoin de Noriega en ce moment et les Panaméens n'auraient qu'à patienter.

Juanita avait pris à tort mon silence pour de l'indécision ou de l'approbation.

— Noriega et sa junte dirigent le Panama comme la mafia dirige New York. Blanchissez les nappes de votre restaurant chez nous ou on y mettra le feu. Achetez votre ciment chez nous si vous tenez à construire votre immeuble. Tu te rends compte, on a maintenant un parrain à la Maison-Blanche, grâce à vous, les gringos.

Elle soupira de colère et de frustration.

— Excuse-moi, Jack, je m'étais juré de ne pas parler de tout ça avec toi. Tu es mon gentil gringo. Tu n'y es pour rien si ton satané gouvernement agit ainsi. C'est notre problème. Et nous sommes quelques-uns à vouloir réagir.

J'en eus froid dans le dos.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Jack, si une bande de gangsters prenait la tête de ton pays, tu resterais là à les laisser faire sans broncher ? Ta liberté t'importe si peu ? Nous, on veut se battre pour la nôtre.

— Dieux du ciel, Juanita ! — Je me rappelle avoir crié — Fais attention où tu mets les pieds. Les types comme Noriega ne font pas de prisonniers.

Je parlai en dévisageant cette jeune et jolie aristocrate. Elle ne songeait tout de même pas à partir en guerre, et, qui plus est, contre l'homme qui était mon agent le plus important dans cette zone !

Elle se leva de table et m'offrit un sourire moqueur.

— Je suis une grande fille, Jack, tu t'en es aperçu. Je sais ce que je fais. Et, pour l'instant, je t'invite à visiter la cabine avant.

*

Une petite houle marine nous berçait. Les rideaux des deux hublots étaient tirés ; un lit immense prenait presque toute la pièce. Avec la porte close et l'air conditionné, on se serait crus enfermés dans une mystérieuse cabine spatiale.

A un moment, je ne me rappelle plus quand, Juanita tendit la main vers le bord du lit et prit quelque chose qui ressemblait à un tube en argent massif.

— Coke, tu en veux ?

Je secouai la tête.

— On dit que si on en saupoudre un peu là, ça peut être très excitant.

— Rassure-toi, cette partie de mon anatomie a tout ce qu'il faut comme excitation.

Elle plaça le tube argenté dans une de ses narines, ferma l'autre d'un doigt et aspira à fond. Plus elle répéta la manœuvre avec l'autre narine.

Je ne saurais dire l'effet que cela lui fit. Nous refîmes l'amour avec frénésie. Puis elle prit ma main et la posa à l'endroit de son cœur.

— Sens.

Ça s'emballait.

— Moi ? demandai-je en riant.

— Non, mon chéri, pouffa Juanita. La coke.

Nous finîmes par nous endormir. Quand je m'éveillai, les rideaux ne filtraient plus la clarté ; le soleil avait dû sombrer, lui aussi. Je demeurai quelques minutes sans bouger, écoutant le souffle régulier de Juanita près de moi.

Essaie de ne pas penser, me commandait une voix. Mais apparemment j'en étais incapable. Qu'allais-je faire de cet amour obsessionnel, de cette passion, de ce désir fou... appelez ça comme vous voulez ? Devais-je foutre ma vie en l'air pour lui ? Il avait déjà projeté sur mon ménage une ombre menaçante. Sarah Jane sentait la tension, la distance nous séparer un peu plus chaque fois que je rentrais à la maison. Pouvais-je lui faire du mal, à elle, aux enfants, par pur égoïsme ?

Sans compter que quitter Sarah Jane mettrait un terme à ma carrière à l'Agence. Langley regardait toujours d'un sale œil une épouse étrangère, mais en l'espèce j'avais une liaison avec une femme qui pourrait tenter de renverser un agent vital, le mien, de surcroît. Appuyé sur mon coude, je contemplai le visage endormi de Juanita, toujours époustouflant. Comment pourrais-je l'abandonner ?

Elle ouvrit les yeux, ses yeux promesse de douceur angélique. J'étais tombé dans l'abîme qu'ils recelaient, et ce qui m'attendait n'avait rien de la caresse d'un ange.

Elle perçut mon inquiétude.

— Que se passe-t-il ?

— Rien. Tout.

— Jack, murmura-t-elle, lisant dans mes pensées, n'essaie pas de m'imaginer différemment de ce que je suis. N'essaie pas de me voir en bonne épouse de Virginie ou de Long Island qui conduit les enfants à la danse et s'inquiète de la qualité du homard qu'elle servira à ton patron le vendredi soir. Ça n'est pas moi. Ça n'est pas la femme qui te captive.

Elle fit courir ses ongles sur mes lèvres, comme elle aimait faire pour attirer mon attention en pareille circonstance.

— Et ne songe pas à tout balancer pour te sauver au Panama comme un voleur. Qu'y aurait-il pour toi, hormis notre relation ? Tu serais le jouet d'une femme riche et tu détesterais ça. Ou c'est moi qui te haïrais d'y trouver ton compte.

— On ne peut continuer ainsi éternellement.

— Rien n'est éternel, Jack. Tout a une fin.

Pourquoi le dire ? Pourquoi me laisser désemparé avec la vérité quand je m'accrochais aux illusions ? Elle se lova entre mes bras.

— Ne sois pas triste, Jack, murmura-t-elle. Ce que nous avons en ce moment n'est pas si mal, non ?

*

SAN JOSÉ
Costa Rica

Ray Albright n'était pas homme à se plonger dans la réflexion politique. De plus, au Texas d'où le pilote était originaire, on employait souvent le terme de « salauds de cocos » pour qualifier les inadaptés sociaux dont certains n'avaient même jamais entendu parler de Karl Marx.

Résultat, l'interminable cours de Felipe Nadal sur la *causa*, le courage des contras pour qui il transportait des armes et l'iniquité de leurs ennemis, avait produit sur lui le même effet soporifique qu'une demi-douzaine de bières.

L'attention de Ray se réveilla quand il perçut les mots : « Tu peux te faire un fric monstre tout en aidant ces gars-là. »

— Ah ouais ? Comment ça, Phil ? demanda Ray pour lequel la prononciation de Felipe demandait un trop grand effort.

Nadal se pencha en avant. Son sous-fifre, René Ponti, arrivé de Muelle avec eux, en fit autant.

— Écoute, Ray, murmura Nadal. Tu sais bien qu'on s'occupe de tout. Tu n'as pas à craindre d'être intercepté par la police ou la douane, OK ?

Ce petit gars est bien plus près de la vérité qu'il ne l'imagine, se dit Ray. Mais il ne broncha pas, décidant de laisser radoter ce con jusqu'à ce qu'il comprenne où il voulait en venir.

— Tu peux travailler pour ton compte au retour.

Nous y voilà, songea Ray en souriant. C'est pour lui faire ce petit baratin que Nadal et René l'avaient invité à passer la nuit à San José.

— Tu prétends que je peux prendre des cargaisons qui rapportent un peu plus au kilo que l'oncle Pedro ?

— Précisément, siffla René. On pourrait glisser un ou deux sacs dans ton zinc, disons cent ou deux cents kilos. Ils s'envolent avec toi. Tu empoches soixante-quinze mille dollars.

Ray but un coup.

— Je suppose que ces sacs ne contiendront pas de la farine à pizza ?

Nadal se pencha davantage.

— Écoute, Ray. Les pauvres fermiers qui luttent contre les cocos manquent de chaussures, d'armes, de munitions, de tout. Notre imbécile de Congrès refuse de leur voter une subvention pour ça. Que veux-tu qu'ils fassent, hein ?

Le mercenaire cubain jeta un regard autour de la pièce. Pour leur virée, il avait choisi le Key Largo, une boîte louche de San José. Cette maison avait été construite au tournant du siècle par un dignitaire. Les quatre salles principales du rez-de-chaussée avaient été transformées en bar avec ses prostituées attitrées.

— Évidemment, on sait tous ce que contiennent ces sacs, murmura-t-il. Il y a beaucoup d'amateurs aux États-Unis, en ce moment. Après tout, si ça les amuse de se

fourrer ce truc dans les narines, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Finalement, ils claquent leur fric pour la bonne cause !

Si Albright ne s'était jamais soucié de politique, il avait acquis une bonne connaissance de l'être humain. A voir ses deux compères prêcher pour le bien-être de leurs frères nicaraguayens, il eut la conviction que les pauvres va-nu-pieds de la jungle amazonienne ne verraient jamais un sou de la transaction.

Nadal tenait tant au caractère confidentiel de son discours qu'il frôlait l'oreille de Ray.

— Tu te rappelles ce qu'a dit Reagan, fit-il d'un ton d'avertissement. Si on n'arrête pas les communistes à temps, ils remonteront le Rio Grande à la nage jusqu'à El Paso.

— Ouais, ben ils auront de la compagnie, grogna Ray. Ce truc, on le pose où ?

— Nous avons une piste aux Everglades, répondit René. Là où on fait de l'entraînement paramilitaire. Juste sur la route d'Opa Locka. Tu atterris et tu repars aussitôt : tu largues les sacs et tu te tires.

— Comment savoir si les flics ne vont pas venir fouiner ?

— T'inquiète pas, mec, le rassura René. On sort couverts. On est même directement branchés avec le bon Dieu sur ce coup.

Tout en buvant une autre gorgée, Albright lança un clin d'œil à la jolie putain aux cheveux noirs qui le regardait, assise sur son tabouret de bar. Ce faisant, il songeait à tout cela. *Directement branchés avec le bon Dieu*, hein ? En tout cas, ce Lind, ou Tuttle, ou quoi que ce soit, était de la CIA, ça c'était sûr. Le fermier du Kentucky à Muelle lui avait carrément dit qu'il était de la CIA. Les deux clowns cubains, René et Phil, étaient sans doute loués par la CIA. Conclusion, la CIA était dans le coup jusqu'aux yeux.

Au Laos, les gars de la CIA n'étaient pas venus leur gueuler dessus pour ce qu'ils transportaient pour Vang Pao. Ils étaient plutôt contents qu'on rende service à ce type. C'était sans doute le même genre de marché, aujourd'hui. Du moment qu'on livrait les armes, la CIA se foutait de ce qu'on transportait au retour. Ce n'étaient pas des imbéciles. Ils savaient que les pilotes étaient surtout des contrebandiers. Et les contrebandiers, ça déteste un avion vide autant qu'un bon barman un verre vide.

— Écoutez, à mon retour, j'irai jeter un œil à votre terrain. Si ça me convient, on pourra peut-être faire affaire.

Il se leva.

— Pour le moment, annonça-t-il, je vais m'occuper de la petite dame en chemise bleue abandonnée à son triste sort.

*

NEW YORK

Kevin Grady arborait ce sourire tendu et glacé qu'il réservait aux moments d'intense satisfaction.

— Devine ? lança-t-il en se laissant tomber dans le fauteuil en face de son patron sans en avoir été prié. Notre petit protégé a été invité à une grande soirée.

— Qu'est-ce que tu me racontes encore ? demanda Richie Cagnia.

— Ramon, notre indic recruté à Aruba. Il a été invité à la résidence pour une petite conversation avec le gars qui déplace les fonds du cartel.

Cagnia émit un sifflement admiratif.

— Un indic des stups à l'intérieur de la résidence ! Fort, mec, très fort. On ferait bien d'appeler ce Gomez qui nous a briefés là-dessus, dit-il après réflexion. Il pourrait monter une opération géniale, avec ça.

Il s'empara de sa ligne du réseau téléphonique gouvernemental et mit le haut-parleur. Une fois Gomez en ligne, il laissa Grady lui relater ce que Ramon lui avait raconté depuis une cabine téléphonique de Bogota.

— Ouais, fit Gomez, radieux, avec un peu de chance ça pourrait marcher, et en grand. Bien qu'il faille avouer qu'en la matière nous ne disposions encore d'aucun mode d'emploi. Il va falloir y aller à tâtons. Pas question de faire des conneries et de se retrouver avec le cadavre d'un indic sur les bras.

*

MEDELLIN
Colombie

Paco Garrone possédait une Jaguar. Il trouvait que cette voiture correspondait bien à l'image sportive qu'il essayait de cultiver malgré sa silhouette peu athlétique, si on pouvait encore parler de silhouette avec un corps aussi rondouillard. Ramon était assis à côté de lui, tendu. Paco se dirigeait vers El Tablon, aux abords de Medellin, prenant les virages très court. Il était peu après midi. La journée de travail des barons de la drogue ne commençait pas au lever du jour.

Au bout d'un kilomètre, la route plongea et tourna à droite. Ils longèrent alors un mur de ciment de quatre mètres de haut surmonté de brique rouge et de barbelés. A intervalles réguliers, une tête de mort et deux os croisés signalaient que la clôture était électrique. Paco fit un signe de tête en direction du mur.

— Ça y est. On arrive.

Une véritable enceinte de prison, pensa-t-il. Voilà qui n'était guère rassurant, compte tenu des circonstances. Cinq cents mètres plus loin, Paco arriva devant la grille métallique. Une tour de garde dominait l'entrée. Deux gardiens, qui ne faisaient pas le moindre effort pour dissimuler leurs armes automatiques, étudièrent attentivement la Jaguar de Paco. L'un d'eux prit une feuille attachée à une planchette de bois, vérifia le numéro d'immatriculation puis leur fit signe d'entrer.

Les portes se refermèrent derrière eux. Ramon sentait son cœur cogner, la peur le rendait nauséeux. Mais, en même temps, il était assez fier : incontestablement, il était le premier indicateur de la brigade américaine des stupéfiants à franchir ce porche et espérait bien être le premier à en ressortir.

Paco roula jusqu'à un grand espace où étaient garées une douzaine de voitures et de

Jeeps. A gauche du parking, un grand lac artificiel où nageaient canards, oies et cygnes. Au-delà, une forêt parfaitement entretenue. Ramon aperçut des cerfs sautant dans l'ombre. Pour quelque obscure raison, ces narcotrafiquants, responsables de tant de misère humaine, partageaient une passion dévorante pour les animaux.

A l'entrée de la résidence proprement dite, un bureau surveillé par trois *pistoleros* réceptionnistes bien en chair, la chemise sur le pantalon pour dissimuler leur arme. Paco donna leurs noms. L'un d'eux vérifia la liste des visiteurs de la journée, puis désigna du doigt un immense salon jouxtant le hall d'entrée. Une bonne demi-douzaine de personnes venues demander les faveurs du cartel attendaient. Paco et Ramon s'installèrent dans un grand canapé de cuir. Deux femmes de chambre en uniforme blanc et empesé servaient du café. A l'autre bout de la pièce, trois adolescents jouaient avec un pistolet-mitrailleur MAC-10, le déchargeant et le rechargeant tour à tour.

Ils étaient là pour offrir leurs services de tueurs à gages. A Medellin, si on voulait tuer quelqu'un, il suffisait de décrocher le téléphone. Des gosses comme eux répondaient.

Au centre de la salle d'attente, deux haut-parleurs fixés à une suspension murale demandaient périodiquement à quelqu'un de monter.

Ce fut enfin le tour des deux comparses. Ils n'eurent toutefois pas directement accès au saint des saints. On les conduisit sur un palier à mi-étage où, près d'un autre bureau, un autre réceptionniste armé montait la garde. Une fois vérifiée leur identité, on les fouilla et les pria de s'asseoir.

Quinze minutes plus tard, un jeune pistolero blond arriva, déclina leur nom et les conduisit quelques marches plus haut au QG de Cocaïne and Co. Ils longèrent un corridor aux multiples portes. Leur guide frappa à l'une d'elles puis ouvrit quand une voix d'homme lui dit d'entrer.

— Don Eduardo ! s'exclama Paco avec tant de déférence que Ramon se demanda si son associé n'allait pas s'incliner pour baiser son anneau.

Mais il se tourna pour présenter Ramon au trésorier du cartel.

Eduardo Hernandez désigna courtoisement deux fauteuils placés devant son bureau. Don Eduardo était mince, de taille moyenne, très bel homme avec des cheveux très courts. Il portait un costume de soie beige remarquablement coupé, sans un faux pli, et une chemise de soie bleu pâle à col ouvert. Autour de son cou bien bronzé, une chaîne d'or, équivalent pour un narcotrafiquant de la cravate d'Eton. Ses chaussures en croco auraient fait pâlir d'envie un bleu de l'armée tant elles étaient bien astiquées.

Hernandez prit place dans son fauteuil, posa les mains sur son bureau, ce qui permit à Ramon de remarquer sa montre Cartier. Une femme de chambre beaucoup plus belle que celles d'en bas apparut avec le café rituel. Paco et Hernandez évoquèrent un moment l'acquisition d'une nouvelle propriété par un ami commun. Pendant ce temps, Ramon regarda par la fenêtre. Elle donnait sur le parc aux cerfs.

Ramon sentit ses mains trembler. Calme-toi, s'intima-t-il intérieurement. Si l'on percevait sa nervosité, c'était un homme mort. Si on envisageait seulement qu'il pût être un indicateur, on le torturerait, on le tuerait pour l'enterrer sans doute à même le sol dans la forêt. Pendant la demi-heure qui allait suivre, sa survie dépendait uniquement de sa capacité à maîtriser ses nerfs. A cet instant précis, Don Eduardo se tourna vers lui avec

un sourire chaleureux et engageant.

— Notre ami Paco prétend que vous pouvez peut-être nous aider dans nos transactions financières ?

— Peut-être. Cela ne dépend pas entièrement de moi.

Ramon répéta pour Don Eduardo ce qu'il avait raconté à Paco dix jours auparavant.

— Si vous êtes d'accord, dit-il pour conclure, je puis prendre contact avec mon ami et voir si cela l'intéresse, lui ou ses associés. Je devrai pour ce faire me rendre aux États-Unis car il est exclu d'utiliser le téléphone. Mon *socio*, ajouta-t-il en se tournant vers Paco, peut m'accompagner. Cela lui permettra de rencontrer l'homme dont je parle et vous garantir ainsi le bon déroulement de l'entretien.

Don Eduardo approuva cette suggestion d'un signe imperceptible de la main. Les Colombiens ne traitaient jamais rien au téléphone. A la DEA, tout le monde savait qu'on pouvait écouter cent heures d'enregistrement sans trouver trois mots à faire entendre à un jury. A ce premier stade, la présence de Paco assurerait Hernandez de la véracité de l'opération.

— Je ne saurais garantir leur réaction, poursuivit Ramon. Je veux dire, on prétend qu'en ce moment, aux États-Unis, la mafia et les Colombiens ne s'accordent guère.

Don Eduardo éclata de rire et offrit aux deux hommes son plus beau sourire.

— Si j'étais vous, je ne me tracasserais pas trop pour ça. La mafia vendrait des capotes usées si elle était persuadée que ça rapporte suffisamment. Nous avons un point commun : l'amour de l'argent.

Il ouvrit un classeur.

— Je vois que vous avez fait plusieurs expéditions ensemble, tous les deux.

— Près d'une douzaine, précisa Paco avec fierté.

— Excellente recommandation. Et vous êtes prêt à être le partenaire colombien de votre ami, c'est bien cela ? demanda-t-il, souriant toujours.

Selon les lois du cartel, accepter une telle relation équivalait pour Paco à mettre en jeu sa vie et celle de sa femme si l'opération était un piège ou si l'un des partenaires tentait de doubler Don Eduardo. En tout cas, songea amèrement Ramon, moi je lui offre la prison, c'est tout de même moins grave.

— Naturellement, acquiesça Paco.

Ils discutèrent alors du pourcentage que Paco et Ramon recevraient si leur circuit était efficace. Ils s'entendirent sur trois pour cent du montant total transféré.

— Je vais vous expliquer comment ça fonctionne, leur dit Don Eduardo. En un sens, je suis le sous-traitant financier de mes associés. Admettons que Pablo Escobar vienne me trouver pour me dire qu'il a accumulé X dollars à Los Angeles. J'informe alors mes gens. Ils se débrouillent pour prendre livraison des fonds chez les gens de Don Pablo afin de les injecter dans un des systèmes que je m'emploie à trouver pour les sortir des États-Unis. Une fois que les gens de Pablo ont remis l'argent aux miens, il est sous ma responsabilité. Je crédite immédiatement le compte de Don Pablo du montant, diminué, cela va de soi, de la commission prévue. En d'autres termes, j'assume les risques dès cet instant. Si ça tourne mal, je dois absorber les pertes.

Il s'interrompit. Sans se départir de son sourire, il scruta le visage de Paco puis celui

de Ramon, s'assurant que le message était clairement perçu. Ramon comprit que sous son vernis cet homme était un tueur.

— Je crois que vous voyez où je veux en venir, remarqua-t-il en refermant le dossier avec un bref soupir. Allez-y, contactez ce type. Si vos gens sont d'accord, j'enverrai un de mes associés aux États-Unis pour les rencontrer. Dites-leur qu'idéalement nous aimerions livrer des fonds en liquide à New York, Los Angeles, Houston et Chicago. Et je puis vous assurer que, si cette affaire se déroule convenablement, les sommes en jeu seront énormes. Nous venons de lancer la poudre sous une nouvelle forme. Ça s'appelle le crack. Ça marche du tonnerre.

Hernandez se leva pour marquer la fin de l'entretien. Cette fois, il les raccompagna lui-même au bout du couloir. Arrivé sur le palier, Hernandez s'arrêta.

— *Hola !* Don Pablo, lança-t-il à un petit homme replet assis avec d'autres autour de la table.

Puis il présenta Paco et Ramon à Pablo Escobar. Esquissant à peine le geste de se lever, Pablo Escobar offrit à Ramon une poignée de main moite et molle. Il ne daigna pas regarder l'Américain dans les yeux.

Quelques minutes plus tard, les portes de la résidence se refermaient sur la Jaguar de Paco et ils roulaient en direction de la ville. Ramon avait envie de hurler de soulagement et de joie. Il avait pénétré dans le QG du cartel. Il avait même serré la main de Pablo Escobar. Et il en était sorti vivant.

*

PANAMA

La seule chose élégante du Balboa Yacht Club de Panama, c'était son nom. Autrement, ce n'était guère plus qu'un quai flottant ancré à un bras mort puant à quelques kilomètres de l'embouchure du canal.

Le quai faisait office de mauvais bar-restaurant et, comme l'avait promis Felipe Nadal, à midi en milieu de semaine, il était totalement désert. Nadal reconnut le gros commandant panaméen qu'il venait voir ; il attendait à une table donnant sur l'eau, ses mains pataudes agrippant une bouteille de bière comme s'il voulait la réchauffer. Nadal cracha dans l'eau saumâtre et s'assit.

— Alors ? s'enquit Pedro Del Rica.

— C'est d'accord. Ils marchent. L'un d'eux, en tout cas.

Del Rica émit un rot approbateur.

— De votre côté ?

— Tout est réglé, affirma Del Rica. La marchandise prend l'avion directement de Medellin à Paitilla. Pas de problème. Ça baigne. On peut l'entreposer dans le hangar jusqu'à ce que vous soyez prêt chez vous au Costa Rica. Nous toucherons cinq mille dollars US le kilo une fois la marchandise livrée aux États-Unis. Ça fait un demi-million de dollars pour cent kilos.

Nadal hocha la tête. On n'avait pas besoin de l'aider à faire le calcul. Il faudrait payer les deux pilotes à soixante-quinze mille dollars chaque. Disons cinquante pour l'équipe au sol en Floride plus les faux frais. Cela laisserait un bénéfice de trois cent mille dollars à chaque expédition de cent kilos de cocaïne. Mais Del Rica n'avait pas fini.

— Le type d'ici va prendre mille dollars par kilo. Pour garantir le déroulement.

Les épaules de Nadal s'affaissèrent devant cette perte financière soudaine, encore que pas tout à fait surprenante.

— Comment lui remet-on ?

— Par mon intermédiaire. Il ne touche jamais la marchandise.

Del Rica passait pour le bras droit de Noriega, songea Nadal, celui qui avait toujours la main tendue. Et puis ce n'était guère l'endroit pour discuter l'honnêteté du commandant. Il tordrait le cou de Nadal et le jetterait dans le Pacifique. Personne ne saurait jamais ce qui lui était arrivé. René, lui et leurs deux associés en Floride devraient se contenter de cent mille dollars de bénéfice par cent kilos. A bien y réfléchir, ce n'était pas si mal. Après tout, c'était net d'impôts.

— D'accord, dit Nadal en souriant. Ça marche.

*

NEW YORK

Juan Ospina attendit patiemment ses valises près du tapis-bagages d'Eastern Airlines de l'aéroport de La Guardia. Ospina était arrivé à Miami par le vol du matin en provenance de Panama. Il avait choisi ce point de départ parce qu'il entrait aux États-Unis muni d'un passeport panaméen et non avec son vrai passeport colombien.

La vente de tels passeports pour trente mille dollars pièce constituait une des industries florissantes menées par les Forces panaméennes de défense sous la houlette de Manuel Noriega. Ses deux principaux clients étaient les dirigeants du cartel colombien et la CIA. Ospina avait obtenu le sien parce qu'il était l'homme de main de Don Eduardo Hernandez.

Les identités portées sur les passeports comme celui d'Ospina provenaient des paysans demandant de la terre selon la loi de réforme agraire. Chaque paysan remplissait un formulaire donnant son nom, son adresse, sa date de naissance et son numéro de *cedula*, carte d'identité nationale. Comme ces hommes n'allaient jamais voyager au-delà du village voisin, l'officier parcourant la liste n'avait qu'à rapprocher globalement les âges et émettre un passeport. Le résultat était un document parfaitement valable qui résisterait à tous les efforts d'Interpol, entre autres.

Juan s'empara de sa Samsonite légèrement fatiguée et fit la queue pour avoir un taxi. Aucune Cadillac ne l'attendait. L'image des trafiquants de drogue colombiens travaillant dans les villes américaines avec leur énorme Rolex au poignet, les pneus de leur Porsche turbo déchirant le macadam, ne pouvait sortir que de *Deux flics à Miami* pour le bénéfice de spectateurs crédules.

La réalité était autre et Juan Ospina en était l'illustration. Le cartel envoyait ses hommes aux États-Unis sous contrat. Leur famille restait en Colombie. Leur salaire de base attendait leur retour. Même les tueurs à gages expédiés aux États-Unis localisaient leur cible, faisaient leur coup et rentraient se faire payer en Colombie.

Un tel système garantissait efficacité et loyauté des gens qui travaillaient pour le cartel aux États-Unis. Évidemment, les notes de frais leur permettaient de vivre confortablement, mais sans extravagance. Les Porsche et les Ferrari attiraient le regard des curieux, police comprise. Le cartel laissait les revendeurs américains s'offrir pareilles folies.

Les consignes qu'ils donnaient à leurs hommes étaient simples : « Coulez-vous dans le moule, jouez profil bas, ne vous faites pas remarquer. » Le cartel de Medellin avait fait appel à un ancien officier du Renseignement vénézuélien pour préparer un manuel de sécurité à l'usage de ses hommes. On y trouvait ce genre de conseils domestiques : « Lavez votre voiture le samedi matin et assurez-vous que vos voisins s'en aperçoivent. Et n'oubliez pas de tondre la pelouse. »

Ospina demanda au taxi de le conduire à la station de métro aérien de Roosevelt Avenue à Jackson Heights, dans le quartier du Queens. Il termina à pied afin que le chauffeur ne pût donner d'adresse. Cela lui permit également de s'assurer qu'il n'était pas suivi – encore que les chances fussent bien minces.

Il se rendait dans une petite maison de plain-pied, 8076 Farmwell Road. Avant la guerre, c'était le cœur de la moyenne bourgeoisie juive. Les juifs étaient partis depuis longtemps, laissant place à un patchwork multi-ethnique : Thaïs, Pakistanais, Indiens, Coréens, Centre-Américains, Latino-Américains. La maison avait été louée au nom d'un couple de jeunes Colombiens étudiant à l'université de Long Island. Ni le mari ni la femme n'y avaient mis les pieds depuis le jour de la signature du bail.

Ospina entra avec la clef qu'on lui avait remise à Medellin. L'ameublement était réduit. Un lit, une télévision et un *clavo* (un clou), cachette pour ce qu'Ospina souhaiterait planquer – un million de dollars en liquide, par exemple.

Le lendemain matin après le petit déjeuner, Ospina se rendit à la première étape de ses pérégrinations, un immeuble de six étages datant de la Grande Dépression, 8050 Baxter Street, en face des urgences de l'hôpital Elmhurst. L'adresse était bien connue d'un nombre choisi de narcotrafiquants colombiens. Son sous-sol abritait deux entreprises, l'école de conduite de Séoul ainsi qu'une société qui faisait des « transferts internationaux de fonds », disait la plaque.

Ospina s'y intéressait, mais pas pour ses services financiers. Elle proposait aussi la création de fausses adresses parfaitement légales. Ospina présenta son faux passeport panaméen au Colombien responsable de l'établissement et lui dit qu'il aimerait louer une boîte postale privée, chose que traitait couramment le Colombien. La plupart des gens faisaient sans doute appel à lui pour recevoir du matériel pornographique ou correspondre avec un amant, les autres pour avoir une adresse légale aux États-Unis.

Après avoir payé cent dollars au propriétaire pour une location d'un an, Ospina demanda un document établissant son domicile au 8050 Baxter Street. Le propriétaire sortit obligeamment de son tiroir une quittance de gaz et d'électricité en blanc. Pour cent

dollars de plus, il inscrivit le nom d'Ospina sur la quittance, puis dans son ordinateur et l'enregistra, sous son nom panaméen, comme habitant au rez-de-chaussée, appartement A, du 8050 Baxter Street.

Ospina se rendit ensuite au bureau des permis de conduire de l'État de New York, dans le Queens. Il expliqua à l'examinateur qu'il passait un temps considérable aux États-Unis pour affaires, qu'il était souvent obligé de louer une voiture et que les sociétés de location faisaient des histoires parce qu'il était détenteur d'un permis international et non d'un permis américain. Lors de ses visites, il occupait un appartement qu'il louait. Pour appuyer ses dires, il montra sa quittance d'électricité.

L'examinateur lui fit passer un test pour la forme. On le prit en photo, il paya la taxe pour les frais et sortit avec un permis de conduire flambant neuf à son nom panaméen et son adresse de Baxter Street.

Puis ce fut le tour de l'agence de la Chase Manhattan à Jackson Heights où il demanda à ouvrir un compte. Il remit à l'employé qui le reçut son permis de conduire pour attester de son identité. Il déposa six mille dollars, bien en dessous des dix mille dollars pour lesquels il faut justifier par écrit de la transaction. Très aimable, l'employé de la Chase Manhattan lui remit tout de suite quelques chèques provisoires. Le chéquier définitif avec son nom et son adresse, qu'il avait choisi, parmi les modèles, d'un joli bleu pâle, lui serait expédié à Baxter Street dans quelques jours.

Sa dernière étape fut une boutique au premier étage dans Roosevelt Avenue, non loin de la station de métro où il s'était fait déposer la veille au soir. C'était elle aussi un lieu connu de ses amis de Medellin. Les propriétaires ne faisaient aucun effort pour être discrets. Ils vendaient des « Téléphones cellulaires non repérables », indiquait la pancarte.

Juan prit un bipeur, un de ces nouveaux modèles qu'on pouvait programmer pour ne pas émettre de bruit mais une vibration contre la peau, signalant qu'il y avait un message. Puis il opta pour le téléphone mobile le plus récent et demanda qu'il fût relié à une société de téléphones cellulaires. Évidemment, il donna de fausses coordonnées.

Et voilà. En moins de quarante-huit heures il avait obtenu une adresse légale aux États-Unis, des papiers officiels, ouvert un compte en banque et trouvé le moyen sûr de communiquer incognito avec ses amis du cartel aux États-Unis. Et tout cela sans aucune trace de sa présence en territoire américain. Il avait bien travaillé et illustrait parfaitement la façon dont procédaient les cartels : c'était calme, anonyme et presque légal.

Juan promit de se récompenser d'un verre ou deux, plus tard dans la soirée, à La Chibcha, la boîte de nuit du coin portant le nom de la tribu indienne qui avait creusé les mines d'or autour de Bogota. Recommandée elle aussi par ses amis de Medellin.

*

MIAMI
Floride

Au départ, Gonzalo avait suggéré une rencontre dans le hall d'entrée du Fontainebleau. Ray Albright avait vu trop de films dans trop d'hôtels beaucoup plus minables que celui-ci pour tomber dans le panneau. Le type vous laissait jeter un coup d'œil rapide à l'intérieur de son sac, le temps d'apercevoir un amoncellement de billets verts. Puis il posait le sac à vos pieds pour l'échange et filait rapidement.

Quand, plus tard, on ouvrait calmement le sac, c'était pour découvrir un tas de coupures de journaux de la taille de billets de un dollar.

— Si ça ne vous ennuie pas, dit Albright à l'émissaire de Nadal, j'aimerais autant qu'on se retrouve dans la chambre que j'occupe à l'hôtel.

Il sentit une vague hésitation dans la voix de Gonzalo.

— Vous êtes sûr que c'est OK ?

— Je suis OK, vous êtes OK, mon vieux.

Sur quoi Albright vissa le silencieux à son P. 38, fit sauter le cran de sécurité et plaça l'arme dans sa ceinture, sous sa chemise.

Gonzalo arriva avec un gros sac de course en plastique vert. Albright s'aperçut que c'était un sac de chez Harrod's, le magasin le plus chic de Londres. Ahurissant ! Il fit entrer Gonzalo, verrouilla la porte et désigna le lit défait.

— Si on jetait un petit coup d'œil à ce que vous avez là-dedans.

Gonzalo secoua le sac sur le lit. Une pluie verte se répandit sur les draps : cinquante-trois liasses de dix, vingt et cent dollars.

— Dieu de Dieu ! grogna Albright. Vous avez dû faire la tournée de tous les dealers de Miami pour réunir tout ça.

Gonzalo haussa les épaules. On ne le payait pas pour donner des explications.

Albright vérifia quelques liasses au hasard. Au moins personne n'essayait de lui refiler le journal local de la veille.

Une fois Gonzalo parti, Albright contempla les soixante-quinze mille dollars étalés sur son lit et partit d'un grand rire. Encore un ou deux voyages comme celui-là et il n'aurait plus à persuader les ménagères d'âge mûr qu'il n'y avait pas plus excitant que les leçons de pilotage.

*

NEW YORK

Comme tous les vendredis soir, le Sparks Steak House de la 46e Rue de Manhattan, juste après la Troisième Avenue, était bondé : devant le bar, trois ou quatre rangées de célibataires en quête d'âme sœur ; aux petites tables, les couples de Long Island ou de Jersey ravis de dîner en ville.

Juan Ospina, l'émissaire d'Eduardo Hernandez nouvellement arrivé, était ébranlé par tant de brouhaha ; la voix haut perchée des New-Yorkais était pénible à son oreille. Presque timidement – ce qui ne lui ressemblait guère – il s'adressa au maître d'hôtel. Cet

homme débordé et harcelé le regarda avec un air tellement aigri qu'il aurait fait tourner du lait à cinq pas.

— Excusez-moi, dit Ospina, j'ai rendez-vous avec un Mr. Jimmy Bruno.

L'expression du maître d'hôtel vira instantanément à cent quatre-vingts degrés. Avec un grand sourire, il répondit :

— Mais certainement, monsieur, il vous attend.

Il fit passer le Colombien devant une dizaine de clients réclamant à cor et à cri la table promise et lui désigna un box pour quatre le long du mur. Mr. Bruno l'y attendait, seul.

— Mr. Ospina, dit-il en se levant, je suis Jimmy Bruno. Mais appelez-moi Jimmy.

Il avait une voix grave et profonde qui évoquait la force et la discrétion. Il prit la main que lui tendait Juan dans ses deux battoirs et le fit asseoir. Le maître d'hôtel avait déjà claqué du doigt pour appeler un garçon.

— Puis-je vous offrir un verre, à vous et à votre ami, Mr. Bruno ?

Bruno sourit à Juan. Il avait une forte carrure, des cheveux de jais et un teint que Juan associa à celui des Siciliens ou des Mexicains. Juan remarqua également qu'il portait à l'auriculaire une chevalière ornée d'un diamant. Compte tenu de ce qu'on lui avait dit, cela n'était guère surprenant.

— Je prendrais volontiers une vodka glacée, répondit-il.

— La même chose pour moi, ordonna Jimmy Bruno. Deux vodkas doubles.

Le maître d'hôtel transmit la commande d'un ton indiquant clairement que Mr. Bruno devait être servi avant tout le monde.

— C'est un endroit très populaire, remarqua Juan pour souligner l'évidence.

— On y sert la meilleure viande du monde. Ça attire forcément la foule.

En une fraction de seconde, le serveur revint du bar avec les apéritifs.

— A votre bonne santé, dit Jimmy en trinquant avec Juan.

De telles conversations étaient soumises à des règles très strictes. On ne se montrait pas indiscret.

Ils bavardèrent de choses anodines, la météo, Ronald Reagan, le base-ball, le pauvre Ospina n'ayant guère à dire là-dessus. Une fois épuisées les banalités, Jimmy Bruno se pencha vers Juan et baissa le ton.

— Mes gens me disent que vous aimeriez un petit coup de main pour certaines transactions financières.

— Exact, dit Juan avec un léger sourire. On peut formuler la chose ainsi. Question de cash-flow, en fait.

Le visage de Bruno exprima toute la gravité que de tels soucis impliquaient.

— Globalement, je suis une sorte de conseiller financier tous azimuts. Je puis réaliser tout ce dont vous avez besoin : vous aider à monter des sociétés offshore, vous conseiller en matière d'investissements, acheter pour votre compte, faire entrer et sortir votre argent du pays, vous voyez ?

« Et tout cela, poursuivit Bruno, de deux façons différentes, au choix. Nous pouvons le faire officiellement avec la garantie qu'aucune loi américaine n'est violée dans le processus ; les documents porteront nos deux noms, etc. Pour de tels services, ma commission est d'un et demi pour cent.

Bruno s'interrompit pour boire un peu de vodka, remarquant que son interlocuteur ne semblait pas passionné, loin de là.

— Mais si, pour une raison ou pour une autre, vous ne souhaitez pas que le gouvernement sache que cet argent vous appartient, je peux vous offrir exactement les mêmes services, mais pour plus cher.

Un éclair apparut sur le visage de Juan, qui demanda :

— Et le pourcentage, dans ce cas ?

— Dix pour cent.

— On m'avait parlé de sept.

— Tout doit rester étanche, ça coûte cher. Les avocats, les sociétés fantômes dans des paradis fiscaux, les documents légaux et les procurations nécessaires à la banque. Votre nom n'apparaîtra pas. Ni le mien. Mais il faut que le banquier ferme les yeux. Il s'attend naturellement à une compensation.

Juan Ospina comprenait. La solution était d'avoir un homme dans la place qu'on payait pour que ça marche.

— Dites-moi, Jimmy, s'enquit-il, comment la banque explique-t-elle tout ce cash quand l'inspection des banques se pointe ?

— Avez-vous entendu parler de la liste d'exclusion ?

— Non.

— Les entreprises qui ont beaucoup d'argent liquide, comme les supermarchés ou les compagnies pétrolières qui disposent d'une vingtaine de stations-service dans le même coin, sont exemptées de rapport d'origine de fonds. Un banquier un peu malin sait comment injecter du liquide grâce à ces remises de fonds.

— J'aimerais bien voir ce gars.

— Pas question. Il déteste les nouvelles têtes. D'ailleurs, ajouta Jimmy Bruno d'un air menaçant, si vous le connaissiez, vous n'auriez plus besoin de moi, n'est-ce pas ?

« Évidemment, nous travaillons grâce à des sociétés écrans. Ce qui permet de faire d'autres choses pour vous si vous le souhaitez. Vous voulez acheter des bureaux aux États-Unis, et que personne ne sache qui les détient ni qui les occupe ? Des camions pour transporter votre marchandise ? Louer un entrepôt ? Nous pouvons nous en occuper.

Bruno laissa Juan réfléchir à l'éventail de ces possibilités.

— Imaginons que vous ayez envie d'une Mercedes. Vous entrez chez un concessionnaire dans le Queens, posez cinquante mille dollars cash sur son bureau, ce que vous avez sûrement, et vous avez votre voiture. Et des problèmes en prime. Cet argent liquide va déclencher de la paperasse officielle.

Bruno contempla ses lourdes mains.

— Supposons maintenant que nous ayons une société. Nous plaçons les cinquante mille dollars au compte de la société, émettons un chèque certifié et j'achète la Mercedes au nom de ladite société. Plus de problèmes. Le concessionnaire n'a même pas vu votre visage.

Le serveur apparut avec les cartes.

— Remettez-nous ça, demanda Bruno en désignant les verres vides. Vous aimez le bœuf, n'est-ce pas ?

Bruno avait posé la question d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Ils commandèrent deux entrecôtes saignantes, et Bruno s'adressa à nouveau au garçon.

— Apportez-nous une bouteille de votre Stag's Leap 1975. Ils ont une de ces réserves de rouges californiens ! expliqua-t-il à Ospina qui aurait préféré une bière mais jugea préférable, devant l'enthousiasme de Bruno, de ne pas broncher.

« Tout est une question d'espace à mettre entre nous, reprit Jimmy Bruno une fois le serveur éloigné. Prenez cette histoire de Mercedes. Supposons qu'un de vos gars se fasse arrêter un jour par les flics avec un produit quelconque dedans.

Juan hocha la tête.

— La voiture est peut-être à votre nom, mais ça n'empêchera pas les flics de la garder, à moins que vous ne teniez à aller la rechercher vous-même au risque d'une petite conversation gênante avec eux. Ils gardent la marchandise. Votre gars fait de la taule et vous décidez de quitter la ville. Supposons maintenant que la voiture soit au nom de la société. Le lendemain matin, mon avocat appelle les flics et dit : « John Smith est un sale garnement, je vous l'accorde, mais il conduisait cette voiture avec la poudre pour son propre compte. Jamais ses employeurs ne l'y ont autorisé. Ils sont d'ailleurs prêts à se constituer partie civile. » Vous récupérez votre voiture sans que votre nom soit apparu nulle part. Vous êtes protégé.

Le garçon reparut avec le vin. Bruno et Ospina l'observèrent tandis qu'il débouchait la bouteille avant de la décanter dans un flacon de cristal à la lumière d'une bougie.

— Supposons maintenant que vous vouliez sortir votre type de prison et le faire rentrer dans son Sud natal, reprit Bruno une fois le serveur parti. Pour disons dix kilos de poudre, le juge fixera une caution élevée, probablement un demi-million de dollars, la moitié en liquide, la moitié en bons de garantie. Je me doute que ce n'est pas le montant qui vous pose problème, mais justifier auprès du tribunal que ce n'est pas de l'argent de la drogue saisie.

— Ouais, ouais, murmura Ospina, je connais ça par cœur. Un de mes cousins qui a un restaurant dans le Queens s'est fait piquer, un jour. On avait le fric, évidemment. Mais, comme vous dites, pas question d'arriver en plein prétoire avec sa caution dans une valise. Surtout pour un restaurant qui déclare un chiffre d'affaires de trois mille dollars par semaine.

— Voilà, c'est exactement ça, approuva Bruno. Avec mon système, votre société paie la caution avec un chèque bancaire, parce qu'elle se sent une obligation envers son employé. Les flics appellent ça un « acquittement colombien ». Le lendemain, votre gars tire sa révérence.

— Oui, ça tient débout, déclara Ospina en songeant aux services inespérés que lui proposait Bruno.

Si leurs hommes étaient certains de pouvoir se faire la belle en cas de capture, ils auraient toutes les raisons d'être moins bavards.

— Voilà ce qu'on peut vous proposer, conclut Jimmy Bruno. En plus de déplacer des fonds, évidemment.

— Je suis sûr que mes clients seront intéressés, Jimmy, dit Ospina. Dites-moi,

combien pouvez-vous prendre en charge à chaque fois ?

— Minimum cent mille. Maximum un million.

— Et combien de ramassages par semaine ?

— Un dans chaque ville. Davantage provoquerait une surcharge du système.

— Dans les quatre villes que nous avions mentionnées ?

— New York et Los Angeles, sans problème. Dès demain. Houston, ça devrait aller, mais il faut que j'y travaille. Chicago, ça ne va pas être si simple.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Quelle est la destination ? Les îles Caïmans ? Le Panama ?

— Le Panama.

— Cela dépend en partie du lieu de réception. Nous devons déplacer les fonds par l'entremise d'un ou deux établissements ici avant de vous les câbler. Vous connaissez les banques. Elles jouent sur les dates de valeur. Disons, une semaine à dix jours.

— Pas moyen d'accélérer un peu ? On va sûrement me poser la question.

Bruno secoua la tête en signe de dénégation.

— Ce n'est peut-être pas l'orgasme immédiat, mais au moins c'est sans risque, si vous voyez ce que je veux dire.

Le serveur les interrompit en poussant une table roulante avec deux énormes entrecôtes dans des assiettes très chaudes. Ils oublièrent un moment leur transaction.

Une fois légèrement rassasié, Jimmy Bruno reprit la parole.

— Vous savez, Juan, dit-il à son invité, je fais ça depuis des années. Mes clients m'écoutent parce que j'ai de l'expérience. Mais laissez-moi vous prévenir, si vous ou quiconque faites quelque chose que j'ai interdit, j'arrête tout immédiatement.

— A quoi pensez-vous, Jimmy ?

— D'abord, vos gars qui livrent le fric. Qu'ils ne déboulent pas avec la chemise ouverte, une demi-douzaine de chaînes en or autour du cou, les cheveux sur les épaules et « dealer » écrit sur le front. Mes gars seront en costume et cravate. Les vôtres aussi.

— Ça se conçoit.

— Est-ce que vos hommes utilisent des machines à compter les billets ? s'enquit Bruno.

— Oh oui ! répondit fièrement Juan. Des Brandt. Elles prennent trois cents billets en un rien.

— Parfait. Ça aidera à ce que les comptes soient justes.

A contrecœur, Ospina avait repoussé ses restes de viande. Le garçon vint prendre leurs assiettes et leur apporta la carte des desserts.

— Désolé, Jimmy, c'était si copieux que je ne pourrai rien avaler de plus.

Bruno partit d'un grand rire ravi.

— On ne sort pas plus de chez Sparks en ayant faim que de chez Mme Claude en bandant.

Le serveur apporta un plateau d'argent avec deux verres ballons et une bouteille ornée de givre.

— Pat aimerait vous offrir, à vous et à votre invité, un verre de son cognac préféré, Mr. Bruno. Rémy Martin cinquante ans d'âge.

Les deux nouveaux associés humèrent tranquillement avant de boire.

— Juan, vous et moi devons désormais nous montrer ouverts l'un envers l'autre. Nous devons nous faire confiance, faute de quoi nous serons perdants. Je vais désigner un de mes hommes comme agent de liaison. Moi, je ne touche pas à l'argent. Jamais. Je pense à un Cubain, un gosse des rues. Évidemment, il parle espagnol, ce qui sera fort utile. Je crois préférable, si possible, d'éviter que des Colombiens ne travaillent avec des Italiens. Chacun ne s'en portera que mieux. Ce gars porte les messages et le courrier. Ne lui posez pas de questions bancaires. Il n'y connaît rien. Et c'est très bien comme ça. Les problèmes financiers, c'est à moi qu'on les soumet, d'accord ?

— Compris, dit Juan en souriant.

Le serveur posa la note près de Jimmy qui remit immédiatement sa carte American Express Gold. Quelques minutes plus tard ils repassaient devant le bar encore grouillant de monde. La limousine de Bruno attendait devant la porte.

— Agréable soirée, Mr. Bruno ? demanda le chauffeur.

— Excellente. On peut vous déposer quelque part ? ajouta-t-il à l'adresse de Juan.

— Merci, Jimmy, mais je suis garé juste au coin.

— Parfait, dit Bruno en lui tendant la main. Vous savez comment me joindre si besoin.

— On reprend contact. Très bientôt.

*

Quelques instants plus tard, utilisant son téléphone cellulaire, Juan Ospina appela Don Eduardo Hernandez depuis sa voiture de location. Il tomba sur le répondeur.

— J'ai dîné avec notre ami. Il est en excellente forme et je crois qu'on peut se lancer comme prévu.

*

La limousine de Jimmy Bruno remonta la Première Avenue jusqu'au niveau de la 57e Rue, tourna à l'ouest et traversa Manhattan en direction de la Neuvième Avenue. Puis elle entra dans le parking souterrain de l'immeuble de bureaux juste au coin. Bruno prit l'ascenseur jusqu'au septième étage. Là, il reprit sa véritable identité : agent spécial Eddie Gomez de la brigade des stupéfiants.

Kevin Grady l'attendait. Gomez ôta son veston et sa cravate.

— Aide-moi donc à enlever ce truc, dit-il en désignant la ceinture souple enserrant sa taille.

Elle dissimulait le minuscule magnétophone Nagra sur lequel toute la conversation avait été enregistrée.

— Comment ça s'est passé ?

— A merveille. Il est tout chaud. Il n'y a plus qu'à foncer.

LIVRE SIX

Opération Blancheur

Hiver-printemps 1984

NEW YORK

La Société de gestion financière, au 684 Madison Avenue, suite 421, avait toutes les apparences d'une société bien rodée. En réalité, elle n'avait que quelques heures d'existence. Kevin Grady et Eddie Gomez l'avaient lancée quand Juan Ospina avait mordu à l'hameçon, lors du dîner avec Jimmy Bruno.

Quelques principes de base les avaient guidés. Ils avaient opté pour un vieil immeuble plutôt petit, sans gardien qu'on pourrait interroger sur les activités des locataires. La seule entrée donnait sur Madison Avenue. La filature des visiteurs de Jimmy Bruno en serait facilitée. De plus, Madison Avenue était en sens unique, ce qu'adoraient les flics en planque.

Les locaux proprement dits avaient été décorés avec suffisamment de clinquant pour que les Colombiens saisissent que Jimmy Bruno n'opérait pas dans une arrière-cuisine, mais pas au point de heurter les principes de discrétion qui avaient toujours gouverné les opérations de la mafia. Il y avait un hall de réception avec une réceptionniste, une table basse couverte d'exemplaires du *Wall Street Journal*, *Financial Times*, *Barrons*, *Forbes* et *Fortune*, un canapé et deux fauteuils assortis.

Au mur du bureau de Jimmy Bruno, des aquarelles d'Amalfi et de Capri, des diplômes encadrés ainsi que des citations à l'ordre des Chevaliers de Christophe Colomb et Fils d'Italie. Sur son bureau, une photographie très solennelle de mariage et les portraits de deux adolescents, pour ajouter une petite touche personnelle.

Voilà pour l'apparence. Il y avait par ailleurs une lampe dissimulant une caméra munie d'un grand angle. Dans le plafonnier, un micro omnidirectionnel.

Grady et Gomez s'étaient arrangés pour que tout fût prêt le lundi matin suivant le dîner du vendredi avec Ospina. Ella Jean jouait le rôle de la secrétaire-réceptionniste. A l'instar de Grady, c'était une actrice frustrée. Elle pouvait aussi bien passer pour une pute gouailleuse de la Huitième Avenue que pour une prétentieuse diplômée de Bryn Mawr imitant Katherine Hepburn.

Des agents occasionnels avaient pour ordre d'entrer le premier jour afin de montrer qu'il y avait des clients ; cela dans l'éventualité où les Colombiens surveilleraient l'endroit. Personne ne fut surpris de voir Juan Ospina arriver le mardi matin sans s'être annoncé. Il voulait manifestement vérifier par lui-même l'authenticité de la société avant d'aller plus loin. Quand Ella Jean ouvrit la porte, elle le reconnut d'après une photo prise en douce tandis qu'il quittait Sparks. Tiens donc, se dit-elle, notre petit oiseau vient visiter sa cage.

Elle l'informa d'un air dédaigneux que Mr. Bruno était occupé avec un client et que de toute façon il recevait rarement sans rendez-vous. Finalement, en réponse à ses supplications répétées, elle consentit à aller avertir son patron.

Puis ils le laissèrent mariner une bonne demi-heure devant son *Wall Street Journal*, le temps que Gomez en finît avec son client imaginaire. Quand il eut enfin raccompagné ce monsieur à l'ascenseur, il pria Ospina de le suivre dans son bureau. Ils furent bientôt interrompus par deux appels téléphoniques. Le premier était en italien, langue que ne connaissait pas Ospina. Le deuxième émanait d'un trafiquant de devises à Zurich avec qui Bruno tentait d'estimer combien le Deutsche Mark gagnerait de pfennigs contre le dollar si la Banque fédérale baissait son taux de base d'un demi-point cette semaine.

Quand Bruno raccrocha pour la seconde fois, Ospina avait tout gobé.

— Jimmy, annonça-t-il, tout fier, mes clients sont prêts à foncer. Nous aimerions que le premier ramassage de fonds ait lieu dans quarante-huit heures environ.

— Où ?

— A New York.

— Pas de problème.

Gomez se cala dans son fauteuil à haut dossier. Il était persuadé que le premier échange constituerait un test sur un montant minimum. Les Colombiens s'assureraient du bon fonctionnement du système et, surtout, essaieraient de repérer d'éventuels observateurs. Mais ils ne verraient rien du tout cette fois car Gomez mettrait la pédale douce à la filature.

— Nous avons deux trois petites choses à mettre au point. D'abord, je veux vous mettre en contact avec Cesar Rodriguez, c'est l'agent de liaison dont je vous ai parlé. Ella Jean, appela Bruno, tâchez de me trouver Cesar. Qu'il vienne immédiatement pour rencontrer mon nouveau client.

« Puis nous devons décider de l'endroit et de la façon dont nous allons nous passer l'argent. Je crois que le mieux est que Cesar loue une chambre dans un motel quelconque. Vos gars lui amènent le blé et ils recomptent ensemble.

Pour le bénéfice de nos caméras, songea Gomez ; un peu plus tard, nous ferons une petite projection devant les jurés.

— Pourquoi ne pas se contenter de vous donner la valise ? demanda Ospina.

— Moi je veux bien. Mais comment saurons-nous le montant qu'elle contient ?

— On vous le dit.

— Oui, c'est vous qui le dites et on vous croira sur parole, comme au catéchisme quand on nous parlait de la Sainte Vierge.

— Vous ne voulez pas tout de même recompter dans la rue ?

— Pas vraiment. Si nous devons faire un échange de valises, nous devons dès maintenant nous mettre d'accord sur un point. Accepter que le montant qu'elle contient est celui inscrit par la banque sur le bordereau de remise. D'accord ?

— Ça doit pouvoir se faire.

— Et n'oubliez pas qu'un million de dollars en coupures de vingt pèse soixante kilos, sans la valise. Vous le savez ?

Ospina ne cacha pas sa surprise.

— Et j'ai eu vent que dans le coin beaucoup de gens paient la poudre en billets de vingt, ajouta Jimmy Bruno.

— Exact, des coupures de vingt, on en a, c'est incroyable !

Bruno sourit chaleureusement à l'idée que cette petite phrase avait été enregistrée.

— Il faudrait peut-être que vous vous trouviez un Schwarzenegger pour transporter tout ça.

— Et si on faisait l'échange dans un endroit à nous ?

Jimmy Bruno ouvrit les bras. C'est justement la suggestion qu'il attendait.

— Peut-être plus tard, quand on se connaîtra mieux, vous voyez ce que je veux dire ? Pour l'instant, autant utiliser une chambre de motel ou une valise. Choisissez et dites-moi où.

— Disons que, pour la première fois, j'aime autant la valise. Que diriez-vous de Jackson Heights, vendredi matin ?

Le fait qu'Ospina préférât la valise confirmait les soupçons de Gomez : le premier échange serait symbolique. Il se pencha en avant et prit un ton de confidence.

— Sans vous offenser, Juan, Jackson Heights c'est une petite Colombie. Les flics le savent. Ça grouille de flics, en civil et en uniforme.

Il désigna la fenêtre donnant sur Madison Avenue, où la circulation était intense.

— Le meilleur endroit c'est ici, en plein Manhattan, reprit-il. Il n'y a que les agents qui règlent la circulation et les contractuelles qui distribuent des contredanses.

Il y avait aussi tellement de monde que c'était l'endroit idéal pour une caméra cachée.

Sa prudence impressionna Ospina. Ce gars est fort, se dit-il, très fort.

— Écoutez, Jimmy, j'aimerais utiliser mon homme de liaison pour qu'il travaille avec votre ami Cesar. C'est Ramon, le gars qui connaît un de vos amis.

Pendant un court instant, Jimmy Bruno eut l'air de chercher.

— Ah, vous voulez dire Ray Marcello, le type qui était en classe avec l'ami de mon associé. D'accord, pas de problème.

Pas le moindre, ben voyons ! sourit-il intérieurement.

Ospina poussa devant lui un bout de papier sur lequel était notée une série de chiffres.

— Au Banco de Occidente de Panama, à ce numéro de compte.

Le transfert eut finalement lieu à 10 h 30 le vendredi matin en face du 333 56^{e} Rue Est. Le courrier colombien reconnut Cesar Rodriguez d'après sa description et la plaque d'immatriculation de sa voiture. Il ouvrit son coffre, en sortit une valise qu'il tendit à l'officier de la DEA. De l'autre côté de la rue, dans une estafette Ryder, un autre homme de la DEA filmait.

Cesar, lui aussi un agent des stups affecté au groupe 6 de New York, mit la valise dans sa voiture et s'éloigna, espérant que les Colombiens le suivaient ; ils le verraient alors rouler droit sur la banque.

Ainsi que l'avait prédit Gomez, la valise contenait un faible montant selon les critères colombiens. L'argent fut porté au compte d'une société panaméenne créée par les stups quelques semaines plus tôt, puis commença son cheminement à travers le système bancaire, par l'intermédiaire de deux banques américaines complices, avant d'être viré par

câble au Panama. Chaque étape fut légale. Sept jours ouvrables après que Cesar eut déposé l'argent, Clara Mendez, directrice de l'agence du Banco de Occidente à Panama, appela à Medellin son ami et client Don Eduardo Hernandez.

— Le virement que vous attendiez est arrivé, dit-elle avant d'en préciser le montant.

Hernandez était ravi au-delà de toute expression. Le transfert avait pris du temps, mais le montant était exact et le processus avait fonctionné comme prévu. Ils avaient trouvé un excellent moyen pour sortir des fonds des États-Unis.

— D'où provient ce virement ? demanda-t-il.

— De la Morgan Guaranty Trust à New York.

Hernandez ne put s'empêcher de sourire. Le sieur Bruno corrompait les banquiers de première classe. Très malin. S'il y avait un endroit où le gouvernement américain ne cherchait jamais de banquiers véreux, c'était précisément dans ce genre d'établissement.

RÉCIT DE LIND

Chacun de nous a connu des moments exceptionnels qui restent inscrits dans la mémoire avec une telle force qu'on peut les faire resurgir à tout instant. Demandez à n'importe quel Américain de plus de dix ans ce qu'il faisait le 22 novembre 1963 au moment où l'on a annoncé l'assassinat du président Kennedy, il vous le dira dans les moindres détails.

D'autres moments, comme ce terrible instant où Pedro, le frère de Juanita, téléphona, brisèrent à tout jamais la quiétude de notre vie privée. Ce jour-là, je rentrai de déjeuner et commençai à lire mon exemplaire de la NSA à diffusion confidentielle, transcription des enregistrements secrets sur vingt-quatre heures de ma paroisse latino-américaine. Comme presque tous les grands personnages dans le monde savent parfaitement que leurs communications sont interceptées par trois ou quatre agences de renseignements, les conversations enregistrées sont toujours anodines. Leur transcription ne contient donc que des révélations croustillantes sur la vie et les petites crapuleries des hommes de second rang. Quand George Bush était à la tête de la CIA, il se délectait des savoureux dialogues de Leonid Brejnev bêtifiant avec sa maîtresse.

Je venais d'entamer ma lecture quand mon assistante entra.

— Un Mr. Pedro Boyd vient d'appeler sur la ligne d'urgence. Il veut vous parler tout de suite. Je dois reconnaître qu'il a l'air plutôt secoué. Vous pouvez le joindre à ce numéro, ajouta-t-elle en me tendant un bout de papier.

Pedro n'avait pu obtenir ce numéro que par Juanita. S'il voulait me joindre d'urgence, c'est qu'elle le lui avait demandé. Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas le faire elle-même ?

Je rappelai immédiatement.

— Mr. Lind ! dit-il en hurlant presque. Dieu merci, vous me rappelez. Il est arrivé quelque chose de terrible à Juanita.

Sa panique crevait la ligne.

Elle avait dû s'écraser avec son satané avion ou disparaître en mer à bord du *Quasimodo*.

— Quoi ?

— Elle a disparu sans laisser de traces il y a trois jours !

— Oh, mon Dieu ! Non !

— Si. Je viens enfin de trouver ce qui lui est arrivé. Elle a été arrêtée. Avec deux de ses amis.

— Pourquoi ?

— Conspiration contre le gouvernement.

— C'est impossible !

Si le choc était réel, mon scepticisme, hélas, était feint. Je me rappelai avec angoisse ce qu'elle m'avait dit à bord du *Quasimodo* sur la lutte pour la liberté. Elle le pensait, évidemment. Elle et ses amis avaient véritablement tenté de se débarrasser de Noriega.

— Ils les ont emprisonnés sans jugement ! Pour cinq ans !

— Comment ont-ils pu faire ça, bon sang ?

— Notre salaud de dictateur vient d'édicter une nouvelle loi, m'expliqua Pedro. Quiconque, je dis bien quiconque, est accusé de calomnie contre l'État est automatiquement condamné à cinq ans de prison. Sans autre forme de procès. L'accusation suffit à la condamnation. Voilà ce qu'il leur a fait, dit-il, la voix brisée. Mr. Lind, sanglota-t-il, ma sœur ne survivra pas à cinq ans dans les prisons panaméennes !

Inutile de me le dire. J'en savais assez sur le système carcéral instauré par PK/BARRIER/7-7 pour comprendre qu'il n'exagérait pas. Au Panama de Noriega, le code de justice conférait à l'accusé le droit de se taire aussi longtemps qu'il arrivait à supporter la douleur.

— J'ai demandé de l'aide à l'ambassadeur des États-Unis, poursuivit Boyd, mais Noriega ne l'écoute jamais. Les seuls qu'il écoute sont les généraux du Pentagone et ses amis de la CIA. Avec votre position, vous connaissez peut-être un général de l'armée de l'air américaine qui pourrait l'aider, Mr. Lind. Je vous en supplie, au nom du ciel, pouvez-vous faire quelque chose ?

— Mr. Boyd, dis-je en essayant de m'habituer à l'énormité de ce que je venais d'entendre, je vais tenter l'impossible, croyez-moi. Je vous tiens au courant.

Je raccrochai et m'effondrai sur mon siège, estourbi et tremblant. Au-dehors, le froid de janvier avait ôté aux rayons du soleil toute leur force ; l'après-midi n'était qu'un pâle linceul.

Sous la férule de mon agent Noriega, les prisons panaméennes étaient des citadelles de bestialité et de brutalité. Ils avaient sûrement jeté Juanita dans une cellule commune puant l'urine, la sueur et l'excrément, comme on jette de la viande à une meute de chiens. Un coup d'œil d'une matrone sadique aurait averti ses compagnes de cellule que Juanita était une riche *rabiblanco* dépouillée de toute protection parce que c'était une prisonnière politique. Et les gardiens ? On leur passerait le mot qu'elle était à eux dès la tombée du jour.

Y resterait-elle les cinq ans ? L'enverraient-ils dans un de ces camps de détention comme celui de l'île Cohiba où, à notre demande, il avait récemment créé un centre secret d'entraînement contra ? Que resterait-il de Juanita au bout de soixante mois de travail brutal et de malnutrition, de maladie, de chaleur insoutenable, de sévices physiques

atroces pour la plus légère offense ?

Comment pouvais-je abandonner à un tel sort une femme que j'aimais aussi passionnément ? Comment pourrais-je permettre que ce corps qu'elle m'avait donné fût brutalisé et dégradé ? Je demeurai un moment assis avec la plus inconfortable des compagnes, ma conscience.

Il y avait une chose que je pouvais faire, je le savais. Dire à Hinckley que j'avais une affaire urgente à traiter au Panama, me rendre à la base aérienne d'Andrews et prendre le premier avion pour Howard. Une fois sur place, prendre contact avec Noriega et lui dire que je devais le voir sans délai.

Si je lui demandais de la libérer, il le ferait dans la seconde. Pas par pitié pour elle. Ni par amitié pour moi. Mais parce que cela lui rapporterait beaucoup plus que de la garder cinq ans en prison, elle et ses amis.

Noriega collectionnait les faiblesses des autres comme un entomologiste les papillons rares. Il les engrangeait comme autant d'outils dont il se servirait pour les obliger à faire ses quatre volontés. Lui demander en stricte confidence de me rendre ce service personnel reviendrait à m'offrir comme nouvelle pièce de sa collection. Je lui serais immédiatement redevable et jamais il n'annulerait cette dette. Un jour viendrait où il réclamerait son dû.

Pendant quinze ans, j'avais été son officier traitant et lui mon agent. Dès l'instant où je lui demanderais cette faveur, nos rôles seraient modifiés. Assis dans mon bureau à regarder le morne paysage, une image me hantait. Celle qui m'avait conduit à Noriega quinze ans plus tôt, celle de l'évêque tout tremblant assis dans sa voiture tandis que le capitaine Noriega contemplait le corps de la vieille dame que le prélat venait d'écraser. Au Panama, beaucoup de voix s'élevaient contre la main dictatoriale de PK/BARRIER/7-7 ; mais jamais celle de l'évêque. Quel crime serais-je un jour contraint de regarder commettre en silence pour payer le prix de la liberté de Juanita ?

Sur le plan professionnel, aller trouver Noriega constituerait une violation flagrante de toutes les règles de l'Agence, de tous les principes devant gouverner mon comportement d'opérateur clandestin. La transgression serait si grave qu'elle entraînerait, si ça se savait, mon renvoi immédiat. Dans pareille situation, la CIA attendait de moi un silence stoïque, aussi douloureux, aussi éprouvant soit-il. Nous vivions dans un monde cruel. Nous étions censés avoir développé une âme d'acier, qui, dans des moments pareils, nous préserverait de toute faiblesse. Mon devoir consistait à ne rien faire, à rester assis à ce bureau en prétendant tout ignorer.

Et si je démissionnais avant d'aller trouver Noriega ? Il se ficherait de moi, d'abord parce que j'étais assez bête pour agir au nom des principes, ensuite parce que je lui serais désormais aussi inutile que Samson sans ses cheveux. Pourtant, si je restais là sans bouger, comment pourrais-je jamais regarder cette femme en face, si elle survivait ? D'ailleurs, pourrais-je encore me regarder en face ?

Le téléphone coupa court à mon tourment. Cette fois, c'était un appel normal, de Sarah Jane. Elle était d'humeur joyeuse et pétillante, ce qui était fort rare ces derniers temps. Juanita, mon éloignement, mon indifférence à notre relation, tout cela avait commencé à jeter une ombre sur nous.

— J'ai décidé d'essayer ma nouvelle recette de mousse de saumon, ce soir.

J'avais complètement oublié que nous avions invité à dîner son amie, Toni Esterling, un vrai gourmet, et son mari. Je me levai et allai jusqu'à la fenêtre, le téléphone à la main. Pendant un moment, je contemplai la scène devant moi, paysage d'hiver éclairé sans joie comme les aimait Utrillo.

— Jack ? Tu es là ? demanda-t-elle soudain. Tu m'écoutes ?

— Oui, chérie, bien sûr, excuse-moi. C'est juste qu'il y a un gros pépin. Je dois partir.

— Quand ?

— Tout de suite.

— Tu as l'air inquiet.

— Je le suis. Sérieusement.

Sarah soupira. Comme la plupart des épouses de l'Agence, elle avait depuis longtemps appris que, dans sa vie, il fallait toujours s'attendre à l'inattendu.

— Tu repasses par la maison avant ?

J'avais toujours une valise prête au bureau.

— Je ne sais pas.

_ Bon, je suppose que nous essaierons cette recette une autre fois.

*

NEW YORK

Les bipeurs, songea Ramon. Comment faisaient les trafiquants de drogue avant qu'ils n'existent ? Il se trouvait avec Ospina au deuxième étage du magasin de radio-télécommunications sur Roosevelt Avenue dans le Queens, spécialisé dans la vente de ces éléments indispensables au commerce de la drogue.

— Voici le bipeur le plus récent, expliqua le vendeur à Ospina. Il capte son signal sur un satellite, ce qui signifie qu'on peut le relier à tous les réseaux numériques du pays. On peut pratiquement vous atteindre n'importe où, avec ça.

Il posa l'engin entre les mains d'Ospina avec tout le respect qu'un diamantaire de la 47e Rue réserverait à un diamant blanc-bleu. Ramon remarqua que ça avait à peu près la taille d'une télécommande.

— Ce qui est génial, c'est que ça affiche douze chiffres, susurra le vendeur. Qu'est-ce que ça donne ? Je vais vous le dire. Vous et moi pouvons composer un code connu de nous seuls. J'ai un bipeur, vous aussi. Nous voulons avoir une petite conversation privée, disons entre deux cabines téléphoniques, d'accord ? Vous me bipez, vous tapez un code qui me dit où téléphoner et quand. Vous allez à la cabine du coin, composez le numéro que je vous ai donné, celui d'une autre cabine, et je suis là, vous avez gagné. Nous avons notre petite conversation et personne ne peut nous écouter, vous voyez ce que je veux dire ?

Faudrait vraiment être con pour ne pas voir, se dit Ramon. D'Escobar au gamin en afro et Reebok de Bed Stuyvesant, tout le monde adorait ces trucs-là.

— Alors ça coûte combien ? s'enquit Ospina.

— 129,99 dollars.

— J'en prends douze.

On aurait attendu du vendeur l'expression d'un certain contentement, eh bien, non, remarqua Ramon. Il réagit comme s'il en vendait autant à longueur de journée, ce qui était peut-être le cas.

Ospina paya en liquide le vendeur impassible et ils se retrouvèrent dans Roosevelt Avenue.

— Allez, dit Ospina, on s'offre une bière au Chibcha.

— Il est 4 heures de l'après-midi ! C'est fermé !

— Pas pour moi. Le propriétaire est un *paisa*. Ils vont nous laisser entrer.

La boîte de nuit était déserte. Étrangement, le silence de la salle obscure et caverneuse était aussi assourdissant que les hurlements de la salsa. Accroché au mur, un fanion du Nacional Football Club de Medellin. Le club appartenait à Pablo Escobar. Ospina choisit un box au fond et commanda deux bières.

— Écoute, Ramon, dit Ospina quand ils furent servis, j'ai parlé à notre ami Don Eduardo. Il t'envoie ses meilleures pensées. Il pense que ce Jimmy Bruno que tu nous as présenté va nous être très profitable à tous. Sache qu'il est très satisfait de la façon dont les choses commencent à se dérouler.

Ramon but une gorgée et hocha la tête. Il était au courant pour le premier essai. Si Ospina le caressait dans le sens du poil, c'est qu'il allait lui proposer quelque chose d'important.

— Nous avons besoin de quelqu'un pour coordonner l'opération sur place, qui travaille avec les gens de Jimmy Bruno et s'assure que tout va sur du velours. Don Eduardo et tes amis de Medellin aimeraient que tu t'en charges.

— Je croyais qu'ils vous avaient envoyé ici pour ça.

Son interlocuteur colombien secoua la tête.

— J'ai autre chose à faire.

Ainsi travaillaient les Colombiens, jamais en première ligne. Ospina ne formulait pas une demande. Il donnait un ordre qu'il était prudent de ne pas refuser. Pas avec une femme et deux enfants à Bogota. Lui qui cherchait le moyen de se rendre encore plus précieux aux yeux des stups, il avait réussi. Mais ce n'était pas des plus confortables. Quand on jouait avec ces types, il fallait y aller à cent pour cent. Si quelque chose tournait mal ? si un con de flic se faisait piquer pendant une planque ? si la DEA commençait à procéder à des arrestations ? Ceux de Medellin ne flaireraient-ils pas l'odeur d'un mouchard nommé Raymond Marcello ?

Mais si, d'un autre côté, il allait trouver Kevin Grady pour lui dire : « Écoutez, ça joue trop gros pour moi », Grady répondrait immédiatement : « Et vingt-cinq ans en tôle, ça ne fait pas trop ? »

Ramon offrit à Ospina une espèce de sourire imbécile qui avait toujours été chez lui le signe de la défaite.

— Bon, alors on commence quand ?

*

RÉCIT DE LIND

Comme mon arrivée à Panama était soudaine et imprévue, je décidai de travailler depuis notre antenne de Corozal. Je ne voyais aucune raison de faire savoir à l'ambassadeur que j'étais en ville et comptais voir Noriega. Toutefois, organiser une entrevue avec lui se révéla plus difficile que je ne l'avais escompté. Manuel était dans la province de Chiriqui avec un ami américain à lui, un ancien gangster de Chicago appelé Hank Lerner à qui Noriega avait donné la concession des machines à sous au Panama. Tous deux construisaient là-bas un hôtel de luxe.

Nous nous retrouvâmes enfin dans sa cachette du bâtiment 152, près de l'entrée du canal. Le bungalow avait un plafond voûté en bois, comme on en trouve dans les propriétés du Maine en bord de mer. Curieusement, quand on sait à quoi il servait essentiellement, il y avait des lits jumeaux. L'un était défait et une atmosphère de parfum bon marché et de stupre envahissait la pièce. Visiblement, notre rendez-vous en avait écourté un autre. Du moins ne pouvait-on accuser PK/BARRIER/7-7 de ne pas avoir le sens des priorités.

Comme je ne voulais pas rendre le motif de ma visite plus évident que nécessaire, je commençai par une revue des choses en cours pour bien marquer que, même si notre rencontre était impromptue, elle ne sortait pas du cadre régulier. Notre antenne, dis-je à Noriega, lui demanderait trois nouveaux passeports diplomatiques panaméens dans les deux semaines à venir. Ils se révélaient une couverture particulièrement efficace pour certains de nos agents circulant en Europe de l'Est et dans le tiers monde. Noriega m'assura qu'ils seraient prêts.

Puis j'en vins à l'avancement de l'installation du système d'écoutes abordée lors de ma précédente visite. Je l'informai que nous avions obtenu les accords et les fonds nécessaires. L'Agence était prête à coordonner l'ensemble de l'installation avec ses équipes techniques.

Le troisième et dernier point était plus délicat, mais me conduirait tout naturellement à ma demande de liberté pour Juanita. La prise du pouvoir par Noriega causait quelque embarras dans certains cercles à Washington. C'est vrai qu'on pouvait difficilement se déchaîner contre l'incapacité des san-dinistes à restaurer la démocratie au Nicaragua et faire semblant de ne pas voir que notre satrape était un dictateur militaire au Panama. Le Panama était un satellite américain au même titre que le Nicaragua était un satellite soviétique. En fait, on était sans doute meilleurs qu'eux. Daniel Ortega était un cinglé de communiste, mais je doute qu'il ait jamais émargé au KGB.

Résultat, des voix s'élevaient maintenant à Washington pour suggérer qu'il était temps d'organiser des élections démocratiques au Panama et le retour du pays à un gouvernement civil. Cela ne surprit pas Manuel. Lui et nous étions confrontés à un double problème. D'un côté, il fallait trouver un candidat capable d'emporter les élections ; d'un autre côté, il devait être assez docile ou imbécile pour laisser le vrai

pouvoir là où il se trouvait en ce moment, dans le bureau de Noriega. Nous ne pouvions tout bonnement pas nous permettre de nous retrouver avec un gauchiste stupide comme président qui crierait au scandale parce qu'on utilisait les bases militaires du canal pour soutenir la Contra. Cela ferait tomber à l'eau un programme déjà assez controversé comme ça.

— J'y ai pensé, m'assura-t-il.

Il avait déjà envisagé et éliminé deux candidats possibles. Avais-je une suggestion ?

Il y avait bien Ardito « Nicky » Barletta, dont le nom circulait à Washington. C'était un économiste distingué, vice-président à la Banque mondiale, qui avait fait un troisième cycle à l'université de Chicago lorsque le secrétaire d'État George Schultz y enseignait. Sans être docile, il était politiquement naïf et, après seize ans de dictature militaire, la discipline d'un bon économiste ne ferait pas de mal au Panama.

— J'en ai entendu parler, dit-il. Je vais me pencher sur la question.

L'heure était venue de me lancer. J'avalai une longue gorgée d'Old Parr et pris une profonde inspiration avant de commettre le plus mortel des péchés mortels de ma carrière.

— Manuel, j'ai un service à vous demander. Strictement personnel. Rien à voir avec l'Agence.

— Pas de problème.

J'expliquai la situation de Juanita et de ses deux amis et demandai s'il était possible de les faire relâcher discrètement.

Son visage se renfrogna. Aujourd'hui encore je ne sais si c'était de colère à ma demande, de déplaisir en entendant les noms que je citai, ou s'il essayait seulement de se rappeler où et pourquoi il les avait collés en taule.

— Ah oui, bien sûr, dit-il enfin, je sais de qui vous voulez parler. Vous la connaissez ?

— Oui. C'est une amie.

Il plissa ses yeux de reptile. L'idée d'une relation platonique entre un homme et une femme lui étant parfaitement étrangère, il ne doutait pas de la nature de notre amitié. Je crois qu'en fait il était seulement surpris et furieux que ses espions ne l'eussent pas tenu au courant de notre liaison.

— Trouver une explication sera un peu délicat, mais c'est d'accord, Jack, parce que c'est vous.

Il se leva immédiatement et s'empara du téléphone. Il obtint quelqu'un au QG des Forces panaméennes de défense à qui il donna l'ordre de relâcher les trois prisonniers dans l'instant et de faire reconduire Juanita chez elle dans une voiture de police.

— Ne posez pas de question, fit-il avec agressivité, contentez-vous d'obéir.

Il soupira, nous resservit du scotch, trinqua avec moi puis me fit un clin d'œil.

— Ce n'était qu'une petite bande d'amateurs, fauteurs de troubles. Faites-moi plaisir, voulez-vous ? Arrangez-vous pour qu'elle me lâche les baskets, dorénavant.

Nous bavardâmes un moment, puis Noriega consulta sa montre.

— Elle sera chez elle dans un quart d'heure. Vous feriez bien de l'y rejoindre pour profiter de sa gratitude, me suggéra-t-il, mi-figue, mi-raisin.

Dans l'encadrement de la porte, il me passa un bras fraternel autour de l'épaule, ce

qu'il ne se serait jamais autorisé auparavant. Plus que tout, cela témoignait d'un nouveau rapport de forces.

— Ah ! les femmes, dit-il avec un sourire malicieux. Il n'y a qu'elles pour bousiller un homme, pas vrai ?

*

Je serrai Juanita dans mes bras dès que j'ouvris la porte de son appartement. Elle fut étrangement indifférente à mon étreinte. Avait-elle été victime de si mauvais traitements en prison que son esprit indépendant que j'admirais tant en avait été brisé ? J'oubliai cette pensée pour savourer le soulagement de la retrouver vivante, entre mes bras, tout contre moi.

Nous nous embrassâmes avant de nous séparer lentement. Elle me regarda, les yeux vides. Je songeai avec étonnement qu'elle ne semblait pas surprise de me voir. On aurait même cru qu'elle m'attendait.

— Ton frère m'a appelé pour me raconter ce qui s'était passé. J'ai pris le premier vol pour Howard et parlé à un général de l'armée de l'air de ma connaissance. J'espère que ça a été efficace.

Sans un mot, elle s'échappa de mes bras pour aller s'asseoir sur le canapé du salon. Elle portait les mêmes vêtements que lors de son arrestation, un jean raide de crasse, un chemisier de coton auquel manquaient les deux boutons du haut, arrachés sans doute. Lui aussi était très sale. Évidemment, elle n'était pas maquillée, ses cheveux étaient tout emmêlés et je sus d'emblée qu'elle n'avait pu se laver pendant des jours. Ce n'était guère surprenant. Elle avait le visage pâle et les traits tirés, mais, en la regardant attentivement, je ne remarquai nulle trace de bleus ni sang séché. C'est son âme qui était blessée.

Elle s'assit, appuya la tête en arrière et eut pour moi un regard si lointain que le qualificatif le plus charitable serait « rêveur ».

— Jack, dit-elle, rompant enfin le silence insoutenable qui s'était dressé entre nous, il est temps de cesser cette mascarade. Je sais qui tu es, pour qui tu travailles et pourquoi Noriega m'a relâchée.

— Comment es-tu au courant ?

— Parce que Noriega m'a téléphoné il y a dix minutes.

Le salaud. Il avait en partie agi par pure méchanceté, je n'en doutais pas. Il avait présumé que Juanita ignorait mon appartenance à la CIA. Pourquoi la priver d'une réalité qui lui ferait tant de mal ? Ç'avait aussi été sa façon de lui montrer la force de notre amitié. « Toi et tes amis voulez me renverser. Mais vous vous battez contre des moulins car les gringos ne me laisseront jamais tomber. » Tel était le message.

Je ne répondis pas tout de suite. Qu'aurais-je pu dire ? Nier eût été vain. Dire : « Je suis désolé d'être un agent de la CIA » ? Je n'étais pas désolé. S'il y avait des inconvénients à travailler pour l'Agence, la honte n'en faisait pas partie, du moins pour ce qui me concernait.

Je finis par admettre l'évidence.

— C'est vrai, Juanita. Je suis un officier de la CIA. Mais je ne te le cachais pas pour

me servir de toi ou par peur que cet aveu ne mît un terme à notre relation. On ne le crie pas sur les toits, tout simplement. Le silence est la règle du jeu. Tu le sais.

— Ce que je sais, Jack, et qui me fait tant de peine, c'est que l'homme que je croyais aimer se trouve être au service de ceux qui ont livré mon pays à des tyrans.

— Juanita, si Noriega est un tyran, pourquoi vous a-t-il fait libérer tous les trois, ce soir ?

— Je ne suis pas sûre de vouloir connaître la réponse à cette question, Jack, mais c'est un tyran, il n'y a pas de doute là-dessus. Tu es au courant de la loi qu'il a utilisée pour nous jeter en prison pour cinq ans ? Sans jugement. Sur une simple accusation, anonyme, qui plus est. Si ça ne te suffit pas, tâche de me trouver une meilleure définition.

Je marchai jusqu'au balcon où, comme la première fois, je regardai la mer tachée de lune et les bateaux entrant dans le canal. Notre histoire touchait-elle à sa fin ? Devrais-je payer de la fin de notre amour la libération de Juanita ? Quelle ironie ! C'était terrible, mais pas illogique, au fond.

— Juanita, il y a d'autres considérations hormis Noriega.

J'imagine que je plaidais pour qu'elle comprît, ou du moins acceptât notre action.

— Évidemment qu'il y a autre chose en jeu, Jack. Les objectifs américains, les intérêts américains. Sous prétexte que vous êtes plus grands et plus forts, vous êtes persuadés d'en savoir plus ; sous prétexte que Dieu vous a donné une vision globale, nos préoccupations doivent être soumises aux vôtres.

— Ce n'est pas une question de taille et de force, Juanita, mais de principes.

— Ah bon ! De principes ! De quel principe démocratique parlons-nous, Jack ?

Au moins, je la retrouve, songeai-je, avec toute son ardeur. C'était une maigre consolation, mais c'était toujours ça.

— Liberté de la presse ? Liberté d'expression ? Droit à des élections libres ? Liberté d'exprimer librement et ouvertement ses opinions politiques ? Parce que aucun de ces principes n'a cours au Panama, mon petit Jack. Et qui nous en a privés ? Une junte militaire à qui ta CIA et ton gouvernement apportent soutien, bénédiction et pluie d'or depuis quinze ans.

Elle s'était levée pour me rejoindre sur le balcon, bras croisés sous la poitrine, menton levé. Elle était toute défi et colère, comme elle avait dû se montrer face aux interrogateurs de Noriega.

— Fondamentalement, tu es quelqu'un de bien, Jack, et c'est bien ce qui me trouble. Comment un homme de ta trempe peut-il s'aveugler au point d'accepter, de tolérer le mal, voire le crime, au nom de quelque rédemption supérieure ? Quel raisonnement peut justifier l'injustifiable à tes yeux, par ailleurs si droits ?

— Juanita, si on gardait le sens des proportions ? On est au Panama, pour l'amour du ciel, pas en Allemagne nazie !

— Oh, tu as raison, Jack. Nous sommes un tout petit bobo insignifiant au milieu de toute la misère de ce vaste monde. Mais cela n'est pas moins douloureux pour autant.

— Il existe d'autres maux auprès desquels celui-ci est bien pâle.

— Je t'en prie, Jack, n'essaie pas de te justifier en invoquant ces bouffons de sandinistes.

— Et ces charmantes personnes du Sentier lumineux qui arrachent en public les bras et les jambes des pauvres bougres qui n'approuvent pas leurs merveilleuses théories marxistes ? Ça te suffit, comme mal ?

— Dis-moi, Jack, sais-tu comment le Sentier lumineux finance ses activités ?

— J'en ai une idée, répondis-je.

Mais elle n'écoutait pas ou alors elle ne voulait pas laisser interrompre le cours de son propre raisonnement.

— Ils prélèvent une taxe sur chaque feuille de coca qui quitte le Pérou en direction du nord. Ce qui en fait des associés dans le trafic de drogue de qui ? Je te le donne en mille. De ce charmant monsieur que tu es allé trouver hier soir pour obtenir ma liberté, Manuel Antonio Noriega.

J'essayai une fois encore d'intervenir, mais en pure perte.

— Tu sais, Jack, en prison on entend des choses, et on voit des choses. Noriega est dans le trafic de cocaïne jusqu'au cou. Sans doute avec certains de tes braves contras.

— Je n'en crois pas un mot.

— Non, tu refuses de le croire. C'est tellement plus pratique.

— Je n'y crois pas parce que personne ne m'a jamais fourni une once de preuve.

Dans le feu de la discussion, j'avais – peut-être opportunément – oublié les accusations contre Noriega que nous avions étouffées au début des années soixante-dix.

— Jack, je ne t'ai pas encore remercié de m'avoir fait libérer. Je suis certaine que ç'a été difficile, et même très dangereux. Je t'en suis reconnaissante. Vraiment. Et sais-tu comment je vais te le prouver ?

— Je n'ai que faire de ta gratitude, Juanita. C'est de ta compréhension dont j'ai besoin.

— Je vais t'obtenir la preuve que Noriega est impliqué dans le trafic de drogue, Jack. Alors, parce que tu es quelqu'un de bien, tu remettras cette preuve à ton gouvernement, je le sais. Peut-être vous déciderez-vous enfin à cesser votre soutien à cet enfant de salaud.

— Bon sang, Juanita ! Tu ferais bien de te tenir à carreau, maintenant. J'ai réussi à t'aider une fois. Je ne suis pas sûr de le pouvoir une deuxième.

Elle avait les traits creusés et de lourds cernes autour des yeux qui accentuaient sa pâleur. Soudain, elle laissa sa tête retomber sur mes épaules.

— J'ai besoin qu'on me serre très fort, ce soir, murmura-t-elle. Veux-tu me prendre dans tes bras, Jack ?

J'entourai son corps adorable de mes bras.

— Bien sûr, Juanita.

Elle passa vingt minutes sous la douche à se débarrasser de la saleté et des souvenirs de la prison. Quand elle émergea enfin de la salle de bains, éteignit les lumières et se glissa entre les draps, elle tremblait. Elle se lova contre moi comme un enfant ; l'amante passionnée était loin.

— Je croyais t'aimer, Jack, murmura-t-elle en effleurant ma poitrine du bout de son nez. S'il en reste quelque chose, c'est dans ce lit que nous le trouverons.

*

NEW YORK

— Ospina a d'abord expédié à Medellin dix des bipeurs que nous avons achetés, pour Don Eduardo Hernandez, expliqua Ramon à la petite assemblée. Hernandez les a transmis à Escobar, aux Ochoa, à Kiko Moncada, à je ne sais qui encore. Ils les ont renvoyés à leurs courriers financiers à New York et Los Angeles, d'accord ?

Kevin Grady observa Ramon avec des sentiments mitigés. Il éprouvait l'intransigeance du flic endurci cherchant dans son indic la moindre trace d'hésitation ou de dissimulation ; mais il était ému, un peu comme un père devant son fils prodigue qui fait ses premiers pas vers la maison. Il commençait à aimer cet homme. Pour Grady, Ramon jouait le jeu. Il faisait exactement ce qu'il fallait sans y être poussé. On n'avait pas besoin de lui faire cracher ses mots comme avec certains indicateurs qui avaient du mal à rompre totalement avec leur passé.

Il eut un regard pour la petite équipe qu'il avait réunie dans le bureau de la Société de gestion financière : Ella Jean Ransom, qui jaugeait Ramon avec froideur ; Eddie Gomez, plus Jimmy Bruno que nature ; Cesar Rodriguez, le benjamin du groupe.

— Ospina a attribué à chaque bipeur un numéro correspondant à un numéro de téléphone de la liste qu'il m'a remise, dit Ramon en posant une feuille de papier sur le bureau de Bruno. Je ne sais pas qui sera à l'autre bout de ces lignes ni pour qui il travaille. Je n'ai pas non plus le nom du ou des gars qui ont le bipeur.

Il s'interrompit pour s'assurer que les agents de la DEA le suivaient dans ce méli-mélo.

— Voici comment ça fonctionne. J'ai un appel sur mon bipeur, OK ? Le gars laisse le numéro du sien, disons trois, ainsi qu'une heure et un jour de la semaine. D'après ma liste, trois, le premier gars qui a appelé, correspond à la zone 718, numéro de téléphone 932.2768. J'ai appelé ce numéro depuis une cabine téléphonique au jour et à l'heure indiqués par numéro trois sur mon bipeur.

— Je suppose, observa Eddie Gomez, que tous les numéros de la liste correspondent à des cabines téléphoniques.

— Exact, intervint Kevin Grady. Nous les avons repérés tous les dix, cinq ici, cinq à Los Angeles. Comme l'a dit Ramon, le type qui a appelé en premier était le numéro trois, une cabine au coin de Northern Boulevard et de Prince Street, dans Flushing. Nous avons fait surveiller sa cabine à l'heure indiquée et l'avons filé après, fit Grady en consultant ses notes. Il conduisait une Thunderbird jaune foncé, immatriculée à New York, numéro 940 8Y6. Le véhicule est enregistré au nom d'une Miss Cindy Velasquez, étudiante à temps partiel au Queens College. C'est apparemment la petite amie du gars.

Il tourna une page de son carnet.

— Nous l'avons suivie jusqu'à ce qui semble être son domicile, 7101 Sutton Street. L'appartement est loué au nom de la fille. Elle est colombienne d'origine, naturalisée américaine et NADDIS négative. A notre connaissance, elle n'a aucun antécédent. Elle est peut-être dans le coup, peut-être pas.

— Et lui ? demanda Gomez. Que sait-on ?

— Pas grand-chose pour l'instant. D'après le gardien, il s'appelle Ricky et habite avec elle depuis trois mois. Comme il n'y a jamais de courrier pour lui, impossible de savoir son nom de famille.

— Tu crois que cet appart pourrait être une planque à fric ?

— Non. On le fait surveiller. Il n'y a guère de va-et-vient. Pour moi, c'est le garçon de course. J'espère qu'il va prendre livraison de l'argent dans la cache et l'apporter au lieu de livraison que nous lui indiquerons.

— On met un micro au téléphone ? demanda Cesar.

Kevin regarda le jeune agent avec mépris. Un petit nouveau, il fallait bien s'y attendre !

— Bien sûr que non, crétin ! Pourquoi perdre son temps ? Il faudrait peut-être que tu comprennes une chose, mon garçon. Les Colombiens ne téléphonent jamais de chez eux. Tout passe par des appareils numériques et des bipeurs. Si tu obtiens du juge l'autorisation de mettre sa ligne sur écoutes, tu n'auras droit qu'à la fille Velasquez en train de se plaindre de ses douleurs menstruelles.

« Bien, poursuivit Kevin en insérant une cassette dans le magnétophone, voici l'enregistrement de la conversation entre Ramon et Ricky. Vous le constaterez, ce Ricky n'est pas très bavard.

— *Hola.*
— *Hola...*
— Ramon ?
— Oui.
— J'ai 925 chemises pour vous.
— Parfait.
— Pour Z3 370.142.
— Z3 370.142, c'est noté.
— Je voudrais un rendez-vous jeudi vers midi.
— D'accord. J'en parle à l'ami de Jimmy. Je crois qu'il est descendu dans un motel. Ça va ?
— Ça va.
— Je vous rappelle à 18 heures à ce même numéro.
— Non. C'est moi qui vous appelle à 18 heures pour vous donner le numéro où m'appeler dix minutes après mon bip.

— Z3 correspond à un compte numéroté au Banco de Occidente à Panama, expliqua Grady après avoir coupé le magnétophone. Chaque bipeur en a au moins un. Certains en ont deux ou trois. 925 signifie qu'ils veulent nous faire passer neuf cent vingt-cinq mille dollars.

Ella Jean émit un sifflement éloquent.

— Ouais. On frise le million de dollars. Ils ont décidé de foncer, cette fois. Bonne nouvelle, ils sont d'accord pour procéder à l'échange dans un motel ; on va pouvoir filmer la scène. Il y a un Best Western sur l'Interstate 278 au-dessus de Hunt's Point Market. Cesar, tu bouges ton cul et tu réserves une chambre. Ramon donnera le numéro et l'endroit quand il rappellera à 18 heures. Les gars de la technique viendront dès ce soir pour opérer leurs petits branchements.

Il se tourna vers Gomez.

— La police de New York a mis Ricky sous surveillance. Nous leur avons expliqué qu'ils auraient une part du gâteau, des arrestations en commun, d'autres qui émaneront d'eux. Ajoutons à cela qu'ils toucheront bien sûr leur part de toutes les saisies, voitures, argent, ce que leur coûteront les heures supplémentaires en filature et en planque. Avec un peu de chance, notre ami se rendra à la cachette avant de se rendre au motel ; ça fera un bon début.

Kevin se leva, s'étira de tout son long. Il adorait ce sentiment d'excitation et de défi qui marquait le début de toute opération prometteuse. C'était tout sauf un jeu, mais Kevin avait conscience qu'en tant que chef il devait maintenir l'enthousiasme de chacun, comme un entraîneur avant un match important.

— Vous savez, je crois qu'on est sur un très, très gros coup. Pas question de merder.

Après la réunion, Grady sentit que Ramon s'attardait, comme s'il avait quelque chose derrière la tête qu'il ne savait comment amener. Il s'approcha de son indicateur et lui passa tranquillement le bras autour des épaules.

— Ce n'était guère l'endroit pour vous le dire, Ramon, mais sachez que je trouve que vous faites un sacré boulot. Nous ne l'oublierons pas.

Les yeux de Ramon étincelèrent de gratitude. Ils étaient plus creux, plus cernés qu'avant. Il est inquiet, se dit Grady, on commence à voir la tension chez lui. Ce que dit Ramon ensuite confirma ses observations.

— Pouvons-nous parler en privé ?

— Naturellement. J'allais justement prendre un café en face avec Ella Jean. Cela vous ennuie si elle nous accompagne ? Elle est des nôtres.

En fait, Kevin n'avait rien prévu du tout, mais il était de règle aux stups, chaque fois que c'était possible, d'être deux pour parler aux indics. Cela réduisait les chances de malentendu par la suite.

Ramon hésita une seconde avant d'accepter. Ils s'installèrent dans le fond du Madison Avenue Coffee Shop. Ramon fit part de ses soucis dès qu'ils eurent leur café.

— Je m'inquiète pour ma femme et mes gosses qui sont à Bogota. Je me demande si je ne devrais pas leur faire quitter le pays.

Puis il passa en revue sa conversation avec Ospina et les implications mortelles de son nouveau rôle.

— Votre femme savait-elle que vous faisiez du trafic de drogue ? lui demanda Grady.

Ramon fit signe que non.

— Elle ne sait donc pas que vous travaillez désormais avec nous.

Il secoua à nouveau la tête.

— Comment lui expliquez-vous toutes ces absences ? s'étonna Ella Jean.

— Je lui dis que je suis en voyage d'affaires. Dans l'immobilier.

— Elle n'a pas envie de savoir en détail où vous êtes, ce que vous faites ?

Ramon regarda la détective noire avec respect.

— Les épouses latines ne posent pas ce genre de questions.

— Ramon, intervint Grady, à Aruba je vous ai dit que, si ça commençait à chauffer, nous ramènerions votre femme et vos enfants pour les placer sous la protection de la police. Je suis très sérieux. Nous sommes prêts à le faire. Mais il faut pour cela que vous

la mettiez au courant de ce qui se passe ici.

Ramon se tut. Il n'avait jamais envisagé pareille hypothèse. Voilà encore une réalité qui s'ajoutait à toutes celles qui s'imposaient à lui de jour en jour.

Kevin devina clairement ce qui se passait dans la tête de son informateur.

— Il y a autre chose, Ramon, et je ne dis pas ça pour ajouter à votre fardeau. Une opération de couverture marche toujours mieux si tout reste comme avant, à cent pour cent, si la routine demeure intacte. Les hommes du cartel n'ont aucune raison de vous soupçonner d'avoir changé de bord. Vous n'avez jamais été arrêté. Et, pour autant qu'ils le sachent, vous n'avez même jamais été inculpé. Il faut que ça dure.

— Oui, mais si vous procédez à des arrestations ?

— Ce n'est pas demain la veille. On n'est pas pressés, on veut dresser une liste de criminels la plus longue possible, réunir un dossier en béton et tomber sur tout ce petit monde d'un coup. Évidemment, la police locale va rappliquer. Mais ce seront des hommes en marge, personne qui vous ait vu ou ait travaillé avec vous.

« Supposons maintenant que nous rapatriions votre famille la semaine prochaine. La femme de votre ami Paco appelle la vôtre pour prendre de ses nouvelles et, crac, il n'y a plus personne. Tout le monde s'est envolé. Vous ne croyez tout de même pas que ça ne va déclencher aucune sirène d'alarme à Medellin, n'est-ce pas ? Ils n'ont plus la petite famille sous la main, mais, aussi sûr que deux et deux font quatre, ils vous ont, ainsi que deux mille fusils prêts à prendre l'avion pour faire ici leur sale boulot.

Ramon massa du bout des doigts ses tempes qui battaient.

— Oui, bon, je ne sais pas. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Vous avez peut-être raison.

— C'est votre première infiltration, Ramon. J'en ai mené une cinquantaine. Croyez-moi, il ne faut rien bouger, surtout quand tout se déroule en douceur, comme cette fois.

Ramon gigota sur son siège. L'inquiétude semblait le ronger en permanence. Il jeta un regard à Ella Jean, cherchant peut-être quelque réconfort féminin.

— Pensez-vous que votre femme sera capable d'affronter la situation si vous lui en parlez ? demanda-t-elle. Elle ne va pas perdre les pédales et tout ficher par terre, hein ?

Sa question ébranla Ramon. Ça non plus, il ne l'avait pas envisagé.

— Je crois qu'elle se comportera bien.

— Vous aime-t-elle au point d'abandonner ses amis, sa famille, son pays, pour vous rejoindre ici définitivement ?

Ramon émit un faible grondement. Comment s'en sortir ? Le pouvait-il seulement ?

— Je n'en sais rien, bredouilla-t-il.

Compatissante, Ella Jean posa la main sur le poignet tremblant de Ramon.

— Puis-je vous suggérer quelque chose ?

Elle eut un bref regard pour Grady qui lui fit signe de poursuivre.

— Lorsque vous serez prêt à lui parler, venez nous voir. Nous vous donnerons le nom et le numéro de téléphone de notre attaché des stups à l'ambassade de Bogota. Elle pourra l'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Dites-lui que, si elle doit s'enfuir, il lui suffit de lui téléphoner. Elle aura quitté le pays en moins de deux.

Elle étudia l'effet de ses paroles sur l'indic.

— Il faut aussi lui dire que si jamais, je dis bien si jamais, elle reçoit un coup de téléphone de cet homme, elle attrape les enfants et laisse tout, la soupe sur le feu, le linge dans la machine, et fonce directement à l'ambassade. En cas d'urgence, ce qui ne devrait pas se produire, cela sera efficace. Alors, avant que ça démarre vraiment là-bas, on pourra calmement faire sortir votre femme et vos enfants de Bogota.

— Oui, dit Ramon. Vous avez raison. C'est la seule solution, n'est-ce pas ? Il faut que je lui parle la prochaine fois que je rentre.

Ella Jean lui pressa le poignet pour le rassurer puis ôta sa main.

— Je vous aime bien, Ramon. Vous vous inquiétez pour votre femme et vos gosses. C'est plutôt rare chez les gens que nous croisons dans ce métier.

Ramon s'en alla quelques minutes après.

— Qu'en penses-tu ? demanda alors Grady à Ella Jean.

— Premièrement, je l'aime vraiment bien. Deuxièmement, tu peux lui faire confiance. Il joue le jeu.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il anticipe déjà sur le mauvais côté de sa collaboration avec nous. Il cherche dès maintenant le moyen de protéger sa famille quand ça tournera au vinaigre. Ce qui signifie qu'il agira comme il le doit.

— Oui, approuva Kevin. C'est très juste, ce que tu dis.

Ella Jean portait une robe vert émeraude à col Mao ; elle avait aussi une chaîne d'or en collier de chien. Sa robe n'était pas assez moulante pour être provocante mais suffisamment pour évoquer sa fine silhouette. Kevin la regarda, s'obligeant à ne pas laisser ses yeux s'attarder sur ses courbes. Pourtant, ce n'est pas la promesse sensuelle de sa silhouette qui l'attirait, mais la tendresse, la compassion qui se cachaient juste sous sa coquille de gosse des rues. Depuis ce matin douloureux où il avait jeté une dernière poignée de terre sur le cercueil de son épouse, seul le travail l'avait poussé en avant. Ses amis avaient les gestes habituels envers un veuf : Viens dîner, nous te ferons rencontrer Suzy, elle est charmante et divorcée... Il faut absolument que tu connaisses Peggy, elle arrive de Chicago. Tu vas l'adorer...

Mais c'était inutile. Les cicatrices qu'avait laissées la mort de sa femme n'étaient pas refermées. Aujourd'hui, assis près de son attirante collègue noire, il éprouvait pour la première fois depuis des mois les vibrations du désir. Ella Jean Ransom était à mille lieues de ses propres racines de catholique irlandais dans le Queens, mais l'attirance était là, puissante. La chair, comme les prêtres et les religieuses qui avaient peuplé son enfance n'avaient cessé de le lui répéter, excitait les besoins les plus bas de l'homme ; éviter ses tentations à tout prix, tel était leur message. Mais bon sang, qu'est-ce qu'ils en savaient ? se disait-il, furieux. Ce n'était pas le bon mot qu'ils employaient. Ce n'était pas « bas » qu'ils voulaient dire, mais « basiques ».

Sa main se tendit timidement vers Ella Jean.

— Tu sais, tu as fait du bon boulot avec lui. Merci. C'était formidable. Et puis, ajouta-t-il avec un clin d'œil malicieux, tu ne te contentes pas d'être belle, tu es une dame fort intelligente.

Ella Jean leva le sourcil.

— Mon pauvre Kevin, dit-elle en riant, où va le monde pour un gentil Blanc de ton espèce ? Non seulement on y rencontre des femmes intelligentes, mais voilà que, parfois, elles sont noires.

*

AU LARGE DE L'ILE CONTADORA
Panama

Juanita Boyd le savait, si on voulait voler au-dessus de l'eau la nuit par mauvais temps, il fallait ne pas quitter les instruments des yeux. Son Piper Seneca était malmené par des rafales de vent, l'horizon bougeait, fréquemment obscurci par de lourds nuages : son avion se serait facilement mis en descente à son insu. Avant de décoller de Contadora, un quart d'heure plus tôt, elle avait vérifié à deux reprises avec la tour de contrôle de Paitilla son QNH, calage fondé sur le baromètre qui assurait la justesse de son altimètre.

Devant elle, les lumières de Panama se reflétaient contre la base opaque des nuages recouvrant la capitale. Elle approchait Ten Miles Out, point de contact auquel elle prendrait la fréquence d'approche de la tour de Paitilla. Un œil sur l'altimètre, l'autre sur l'horizon artificiel, elle fit défiler les fréquences pour se brancher sur 118.3. Elle entendit soudain une voix grésillant dans l'obscurité du cockpit.

— OK, mon vieux, tout est prêt. Le camion vous prendra au bout de la piste comme d'habitude. Branchez-vous sur la tour pour vos instructions d'atterrissage.

— Compris. A tout de suite, répondit une deuxième voix.

Juanita jeta un œil à la fréquence. La radio affichait 123. Elle avait capté par erreur une fréquence proche de ce qu'elle cherchait. Elle tourna d'un doigt le bouton sur 118.3 et reconnut la voix qui venait de dire « Compris » à la tour de contrôle.

— Ici Hôtel Kilo Trois Quatre Sept Neuf à dix nautiques, cinq mille pieds, en rapprochement de San Blas. Demandons instructions pour atterrissage.

HK — Hôtel Kilo – était le signal d'appel pour les avions immatriculés en Colombie. Un avion colombien en provenance de San Blas qui atterrissait à Paitilla en pleine nuit ? Qu'est-ce qu'il fabriquait ?

Mais elle avait d'autres soucis en tête. Une fois que l'autre avion eut obtenu ses instructions et commencé son approche, elle se dirigea sur Ten Miles Out et demanda à son tour des instructions d'atterrissage.

— Altimètre sur 29.88, informa la tour. Vents de sud-ouest à vingt nœuds avec rafales à trente. Vous pouvez atterrir directement. Rappelez quand vous êtes en visuel.

Trois minutes plus tard, Juanita posa doucement son Seneca sur la piste mouillée de Paitilla. En s'arrêtant, elle remarqua un autre avion dont les feux d'ailes clignotaient. Un véhicule des Forces panaméennes de défense le conduisait à la rangée de hangars à sa gauche. Elle savait qu'au bout de la rangée existait un hangar à usage exclusif de l'armée. Il abritait également le jet privé de Noriega.

Quand elle commença à quitter la piste à son tour, le deuxième avion passa sous une

lampe. Elle aperçut son numéro — HK 3479. C'était un Aero-Commander 1000. Pourquoi un avion colombien arrivant à Paitilla au milieu de la nuit roulerait-il vers le hangar des Forces de défense sous leur escorte ?

Panama grouillait de rumeurs concernant l'implication de Noriega et de l'armée dans le trafic de drogue colombien. Ceci devait expliquer cela, non ?

Elle roula jusqu'à son hangar, ferma son avion et grimpa dans la voiture qu'elle avait laissée le matin même. Tandis qu'elle se dirigeait vers la sortie de l'aéroport, une idée folle s'empara d'elle. Pourquoi ne pas aller jeter un coup d'œil à ce fameux hangar ?

Elle roula donc vers le bâtiment situé légèrement à l'écart. Comme elle s'approchait, une sentinelle sortit de l'ombre et avança sur elle. D'une main levée, il lui fit signe d'arrêter. De l'autre, pour montrer qu'il ne plaisantait pas, il agita un Uzi.

Il s'avança jusqu'à sa vitre.

— Où croyez-vous aller, comme ça ?

Elle lui fit son plus beau sourire pour l'assurer d'emblée de la véracité de ses propos. Il ne parut pas impressionné.

— Je cherche la sortie.

— Vos papiers, s'il vous plaît.

Elle s'apprêtait à protester quand elle se ravisa et lui tendit sa carte d'identité et son permis de conduire.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il avant de disparaître dans le hangar.

Il revint quelques minutes plus tard et lui rendit ses papiers. D'un signe plein de dédain, il lui indiqua la sortie.

— Faites demi-tour. C'est par là, la sortie.

*

NEW YORK

La Thunderbird jaune foncé sortit du parking du 7101 Sutton et s'arrêta un instant le long du trottoir comme un chien reniflant l'air du matin. Ricky Mendez scrutait la rue à la recherche de quelque activité inhabituelle, signe que la police le surveillait. Satisfait de ne rien trouver, il tourna à droite en direction de Kissena Boulevard.

A trente mètres de là, les deux détectives du département des narcotiques de la police new-yorkaise, accroupis à l'arrière d'une camionnette de Goldstein, Téléviseurs, vente et réparations, observèrent la voiture de sport ronronner en passant. Ricky conduisait ce modèle contre toutes les lois du cartel de Medellin, ce qui n'échappa pas à leur attention.

— C'est le premier Colombien qui cherche à nous faciliter la tâche, murmura l'un d'eux en s'emparant de sa radio. Contact. Kissena. Dix vingt, annonça-t-il.

Façon de prévenir les autres véhicules que la Thunderbird sortait du garage et se dirigeait vers Kissena Boulevard. Une voiture était déjà garée dans le parking d'une station Esso ; ses occupants pouvaient repérer les véhicules venant de Sutton. Quelques minutes après le premier signal, son chauffeur vit la Thunderbird tourner au nord en

direction de Flushing.

— Contact Kissena direction Flushing, dit-il dans sa radio tout en se glissant dans la file des voitures.

Un des véhicules de filature, une Honda avec deux femmes, roulait déjà devant. L'autre, une Pontiac, s'approcha derrière.

Kevin Grady et Eddie Gomez suivaient la progression de la filature depuis les bureaux de la Société de gestion financière, saisissant chaque petite information concernant le filet tendu par la police.

Ricky remonta Kissena Boulevard, passa devant le campus de Queens de l'université de New York en direction de Flushing.

— Avec un peu de chance, ce salaud va dans une cache prendre livraison de l'argent de notre rencontre, grommela Gomez.

Pendant un quart d'heure plus que frustrant, la radio demeura silencieuse. Les deux agents n'avaient plus qu'à espérer que leurs collègues new-yorkais n'avaient pas perdu le contact. Enfin, le téléphone sonna.

— Notre homme vient d'appeler d'une cabine pour rester à l'écart du filet, informa le central de la police. Il s'est arrêté dans une maison à un étage, 9212, Sanford Avenue, dans Flushing. Il est entré par le garage avec son boîtier et a refermé derrière lui.

— C'est ça ! s'exclama Gomez, ravi. Nous l'avons, leur planque.

Quand Ricky ressortit au bout d'une heure et demie, Grady prévint Cesar et Ramon qu'il était en route, puis demanda à la police new-yorkaise d'interrompre la filature puisqu'on savait où Ricky se rendait.

Dans la chambre 207 du Best Western Motel, Cesar et Ramon procédaient aux dernières vérifications. La fonction essentielle de ce motel était d'offrir un abri à court terme aux prostituées travaillant avec les routiers qui acheminaient des produits frais au marché de Hunt's Point. Cesar avait trouvé l'endroit jonché de souvenirs de la clientèle habituelle : traces de mascara dans le lavabo, Kleenex tachés de rouge à lèvres dans les cendriers, faux cils sur les dessus de lit, bouteille vide d'huile pour bébé de Johnson's dans la corbeille à papier. Il ne toucha à rien. Ça faisait plus authentique, décida-t-il.

Ils vérifièrent consciencieusement les caches des caméras vidéo et des magnétophones, travaillant sans bruit. Satisfait, Cesar envoya Ramon attendre la Thunderbird sur le parking.

L'informateur s'avança vers la voiture qui ralentissait.

— *Hola*. Vous avez mes chemises ?

Ramon perçut l'hésitation du chauffeur ; il se repassait sans doute mentalement sa voix pour la comparer avec ce qu'il entendait.

— Ramon ?

— Ouais, mec.

Ramon souligna ces mots d'un clin d'œil amusé. Ricky sembla tout de suite rassuré. Il était assez beau garçon dans le genre Latin ténébreux. C'est drôle, songea Ramon, si tout se déroule normalement, on me demandera un jour de bien regarder cet homme avant de l'envoyer en prendre pour quinze ou vingt ans.

Ricky ouvrit son coffre sur quatre Samsonite.

— Donne-moi un coup de main, demanda-t-il à Ramon.

L'indicateur s'empara de deux valises et grimpa en tête l'escalier extérieur de la chambre 207. Il posa délicatement les valises à un bout du lit où elles seraient en plein champ de vision de la caméra.

— Alors, qu'est-ce que ça donne ?

— Un peu plus que prévu. On a eu une livraison hier soir. Ça fait un million six mille cinq cents dollars.

— Bon, on va jeter un coup d'œil.

Ils ouvrirent les valises. Elles étaient bourrées de liasses vertes entourées d'élastiques.

Cesar prit une ou deux liasses dans le tas et les feuilleta rapidement.

— J'ai apporté deux compteurs, proposa Ricky.

L'agent de la DEA lança sur le lit une liasse de cent dollars comme si c'étaient des petits-beurre.

— Alors on commence.

Les machines Brandt prenaient trois cents billets à la fois. Les coupures étaient placées de champ sur une glissière métallique qui les passait un par un par une fente, enregistrant et visualisant le comptage. Ceci, bien sûr, ne marchait que si tous les billets avaient la même valeur.

C'était long et fastidieux. Il y avait beaucoup de billets sales et froissés. Certains ne passaient pas dans la machine et il fallait les compter à part.

A un moment, Cesar en saisit un particulièrement répugnant et le renifla.

— Merde, dit-il, on pourrait faire un trip rien qu'en respirant. Vos gars ne pourraient pas nettoyer cette satanée poudre avant de nous livrer ?

— Écoutez, vous n'imaginez pas ce qu'on nous apporte, parfois. On met des masques pour travailler. Sans blaguer.

Ils en étaient à la troisième valise, avec des billets spécialement crasseux, quand Cesar explosa. Dans une même liasse, cinq ne correspondaient pas, trois de cinq dollars et deux de dix. On avait l'impression que la machine coinçait toutes les dix coupures. Cesar s'empara des billets qui restaient dans la machine et les balança contre le mur.

— Bordel ! hurla-t-il à l'adresse de Ricky. C'est la dernière fois que je travaille pour vous. Je dois déposer cet argent à la banque, moi, une vraie banque, légale et tout ! Sur un vrai compte. Qu'est-ce qu'ils vont dire, quand je vais leur apporter des billets pleins de coke ? Vous ne croyez pas qu'ils vont se poser des questions ?

Sous la salve du Cubain, Ricky se balança sur ses talons.

— Eh, mec, pourquoi tu me cherches des poux dans la tête ? Je ne suis que le garçon de course.

— Ah ouais, eh bien, tu vas me faire le plaisir d'aller trouver tes patrons pour leur dire que, la prochaine fois qu'ils nous envoient de l'argent, ils le fassent correctement. Les cinq ensemble, les dix ensemble, les vingt ensemble, en liasses de cinq mille dollars uniquement, propres, comptés et pas un seul de travers. Je te préviens que, si c'est pas comme ça, tu dégages et je ne touche pas à ton putain de fric, merde ! Compris, *hombre* ?

— D'accord, d'accord. Lâche-moi la grappe, tu veux ? Je vais leur dire. Écoute, c'est

pas si simple. Ils ont des gars qui amènent le pèse de partout. Maine, Albany, Boston. Tu penses qu'ils s'en foutent si leur blé sent la coke !

Quel sale con, se disait Ricky tout en parlant, tu parles d'un emmerdeur, ce mec. En tout cas, c'est pas un flic. Lui, il prendrait le fric, trop content. Il s'en foutrait, de l'emballage.

La fin de l'opération s'effectua dans un demi-silence. On arriva à un total de un million quatre mille neuf cents dollars, seize cents dollars de moins qu'annoncé par Ricky en arrivant. Un léger défaut, remarqua Cesar, caustique. Les trois hommes signèrent le même reçu, et Ricky, ravi d'en avoir enfin terminé, fila comme un voleur.

Ramon et Cesar partirent séparément. Ils se retrouvèrent plus tard à la Société de gestion financière. L'argent quitta une nouvelle fois les Samsonite et fut empilé sur le bureau de Gomez-Bruno. Gomez sortit un Polaroid. Kevin, Cesar, Ella Jean et Ramon posèrent fièrement autour de l'argent pour la photo de famille, le regard légèrement rêveur et un peu sonnés devant cet amas incroyable.

Ella Jean soupira et serra la main de Kevin.

— Tu te rends compte, murmura-t-elle, tu donnes les vingt meilleures années de ta vie au gouvernement et, en échange, tu n'as même pas l'équivalent de ce qu'il y a devant nous.

*

PANAMA

Pedro Del Rica marchait dans la foulée de Manuel Antonio Noriega tandis que le général entrait fièrement dans l'antichambre de ses nouveaux quartiers au bâtiment n° 8 de Fort Amador. Une vitrine occupant un mur entier abritait la collection privée de Noriega : armes, pistolets offerts par des militaires admirateurs à travers le monde et suffisamment de pistolets-mitrailleurs pour armer un bataillon de parachutistes, observa Del Rica pour lui-même. Son patron ne risquait pas de se faire surprendre désarmé lors d'un coup d'État.

Au coin de la pièce, sur une table, à l'abri d'un coffret de verre comme un explorateur aurait rangé une tête réduite en provenance de la forêt amazonienne, Noriega avait placé le képi qu'il portait au temps où il était cadet à l'Académie militaire du Pérou.

Le général ouvrit la porte et désigna un fauteuil près de son bureau, sans se départir de sa mine renfrognée. Faisant le tour de son bureau, il s'arrêta un instant pour déplacer une pièce sur l'échiquier placé à côté de son ordinateur, puis s'assit.

— Alors, comment ça s'est passé, hier soir ?

— Mauvais temps, mais ils ont atterri sans encombre.

— Combien ont-ils rapporté ?

— Cinq cents. Tout était pour notre hangar. Rien pour Inair, cette fois.

Del Rica prit la petite valise qu'il avait apportée avec lui et la posa sur le bureau du général.

Noriega fit la combinaison et l'ouvrit. Elle était remplie de billets de cent dollars.

— Tout y est, l'assura Del Rica, j'ai vérifié.

Le général referma la valise et la reposa par terre.

— Des problèmes ?

— Non, tout va bien de notre côté. Les Colombiens sont enchantés. Ça quitte le Costa Rica lentement mais sûrement. Tout dépend du pilote qui descend les armes. Oh, ajouta-t-il après réflexion, il y avait une femme qui fouinait près du hangar hier soir après l'arrivée de l'avion, mais...

— Qu'est-ce qu'une femme peut fabriquer là à 2 heures du matin ?

— Elle prétendait chercher la sortie ; allez savoir. A tout hasard, la sentinelle a relevé son nom et le numéro de sa voiture.

— Montrez-moi ça.

Del Rica sortit un carnet de sa poche et, après avoir trouvé la bonne page, le tendit à Noriega.

Boyd, Juanita Boyd, se dit Noriega. Ce nom me dit quelque chose. Puis il se souvint que c'était la maîtresse de Lind qu'il avait libérée pour lui faire plaisir. Si elle roulait près du hangar à pareille heure, ce n'était sûrement pas l'effet du hasard.

— Merci, fit Noriega en déchirant la page du calepin. Je garde ça.

Une demi-heure après le départ de Del Rica, Noriega se rendit au bâtiment n° 9 où, grâce à la CIA, il avait pu installer sa station d'écoute électronique. Quand le jeune officier formé à West Point qu'il avait chargé du projet lui eut fait son rapport, Noriega lui tendit un bout de papier.

— Ajoutez ce numéro à la liste quand vous démarrerez, ordonna-t-il. Mais, cette fois, les bandes sont destinées à une seule personne : moi.

*

LOS ANGELES

Le restaurant Taco Bell se trouvait non loin de Sepulveda, à vingt minutes en voiture de l'aéroport international de Los Angeles. Il était situé dans une de ces banlieues tentaculaires qui rappelaient à Ramon les jeux de construction de son enfance, avec leurs petites maisons alignées et leurs garages tous pareils. Mais tant de banalité faisait de ce quartier la planque rêvée.

Il regarda sans enthousiasme les *nachos* dans son assiette. Il détestait la cuisine mexicaine et en avait déjà des aigreurs d'estomac. Il jeta un nouveau coup d'œil dans le restaurant pour repérer le messager qu'il attendait. Toujours personne ; il commença à manger.

Kevin et Cesar lui avaient affirmé que les échanges d'argent seraient encore plus aisés à Los Angeles qu'à New York. Ramon avait loué une Buick chez Hertz dès son arrivée à l'aéroport. Elle était dans le parking du Taco Bell. Le courrier l'» emprunterait » pendant une demi-heure pour aller chercher l'argent, le dissimuler dans le coffre avant de

remettre à Ramon la voiture et les clefs.

Le bureau des stups de Los Angeles avait fixé un minuscule émetteur dans le pare-chocs à l'aide d'un aimant.

Ramon en était à la moitié de son plat quand l'homme arriva et s'installa à sa table, une tasse de café à la main.

— Ramon ?

L'indicateur hocha la tête.

— La voiture est sur le parking ?

— Une Buick bleue, une quatre portes, devant les poubelles.

Ramon lui glissa les clefs tout en parlant.

— Bon, lisez votre journal et détendez-vous. Je serai de retour dans une demi-heure à peu près.

Ramon le regarda partir et tenta de se concentrer sur les mots croisés du *Los Angeles Times*. Encore un visage qu'il affronterait un jour dans le prétoire. On aurait pu penser qu'il éprouverait quelque douleur, quelque chagrin. Mais non.

En fait, Ramon commençait à trouver son nouveau rôle amusant, le danger, la duperie, la sensation de participer à quelque chose d'important, comme tentaient de le lui expliquer Grady et Cesar. Mais surtout, il trouvait ça excitant, et ça lui plaisait. Bizarrement, ça n'était pas différent de ce qu'il éprouvait quand il organisait des expéditions de poudre. Je suis un drogué des sensations fortes, songea-t-il.

L'émissaire revint au bout de trois quarts d'heure.

— C'est bouclé dans le coffre. Nous avons tout vérifié deux fois, ça fait neuf cent soixante-quinze mille dollars. S'il y a une différence avec le bordereau remis par la banque, appelez-moi.

Il marqua une pause pour glisser à Ramon un bout de papier et les clefs de contact.

— C'est à répartir sur trois comptes différents. Le détail est noté là-dessus.

Et voilà, c'était tout. Deux heures plus tard, Ramon et Cesar posaient pour une nouvelle photo de famille dans le bureau d'un agent des stups de Los Angeles. En y regardant de près, Ramon comprit que la DEA n'allait pas tout perdre pour une simple saisie de coke. Il avait trouvé un emploi à long terme avec le gouvernement américain.

*

NEW YORK

L'entrée était longue et mal éclairée, les ombres menaçantes. Le poids de son Glock automatique accroché à son holster ne suffisait pas à rassurer Kevin Grady. Quand ils arrivèrent au bout du couloir et commencèrent à grimper les marches, Kevin repéra un visage noir et hostile qui l'observait du haut de la cage d'escalier. Il faisait manifestement partie des sentinelles placées là pour l'opération à laquelle ils venaient assister.

Jack marchait devant. Il se déplaçait avec l'assurance d'un homme qui connaissait le bâtiment par cœur ; c'était d'ailleurs le cas. Jack Tompkins était noir, ancien flic new-yorkais dont l'amitié avec Kevin remontait à l'école de police. Il travaillait désormais pour les Narcotiques de New York, à la tête d'une organisation qu'il avait créée de toutes pièces. Baptisée Bureau des recherches sur le tas, sa mission était simple : trouver tout ce qu'il y avait à savoir sur la drogue ; ce qui était dans le coup et ne l'était plus ; l'évolution des prix ; ce qui marchait ; où ça se passait et où ça se déplacerait. Tompkins était une encyclopédie ambulante du monde souterrain de la drogue et Kevin l'appréciait plus que tous à New York.

C'est pourquoi, quand Tompkins l'appela pour lui suggérer cette visite, Kevin avait immédiatement donné son accord.

— Il y a du nouveau en ville. Tu ferais bien d'y jeter un coup d'œil car j'ai l'impression qu'une jolie catastrophe nous attend.

Jack ne procédait à aucune arrestation, ce qui lui permettait d'accéder partout, sain et sauf. Kevin et Ella Jean montaient à ses côtés ; ils étaient là officieusement.

Ella Jean, vêtue pour l'occasion d'un sweat-shirt de Long Island University et d'un pantalon de jogging bleu, montra une tache sombre qui dégoulinait d'une marche. C'était du sang à peine coagulé. On avait saigné là il n'y avait pas plus d'une heure.

— Shylock serait-il enfin parvenu à prélever sa livre de chair pour paiement de sa dette ? murmura-t-elle à l'adresse de Jack.

Une fois sur le palier, Kevin sentit une odeur âcre qui rappelait celle du laboratoire de chimie de son lycée avant le début des expériences, le jeudi après-midi. Devant eux, une porte recouverte d'une plaque d'acier s'entrouvrit légèrement dans un craquement. Kevin aperçut un visage noir surmonté d'une coiffure afro dans le style des années soixante-dix ; l'homme le regarda fixement.

— C'est quoi ce Blanc, putain ? murmura-t-il, furieux.

— Il est OK. Il est avec moi, grommela Jack.

Le Noir ôta la chaîne et entrebâilla la porte à contrecœur. Leur charmant hôte arborait une chemise à fleurs sur ce qui semblait être, dans l'obscurité, un caleçon et des sandales.

— Cinq biffetons, murmura-t-il à Kevin et à Ella Jean, cinq biffetons pour entrer.

Ils furent d'emblée saisis par l'odeur de fumée, de sueur, d'urine, de sperme, de toutes les sortes d'excréments humains et de crasse imaginables. La grande pièce était moitié ombre, moitié lumière, les occupants se déplaçaient au ralenti – ou pas du tout – comme des figurants dans une représentation théâtrale de *L'Enfer* de Dante.

Tandis que Kevin clignait des yeux pour s'habituer à la lumière et à la fumée, il remarqua une fille allongée par terre à sa droite ; elle leva la tête qui reposait sur l'entrejambe d'un homme à qui elle venait visiblement de faire une fellation. Elle n'avait guère plus de douze ans.

— Allez, mec, gémit-elle à l'adresse de son partenaire, file-moi mon caillou. Il n'y a plus une goutte de jus dans cette bite.

La face de pleine lune satisfaite de l'homme témoignait de la véracité de l'observation. Il fouilla dans sa poche de chemise et en sortit un petit flacon de plastique. Il le secoua un moment avant de le donner à la fille. A moitié accroupie, elle trottina jusqu'à une autre fille avachie contre le mur.

Son arrivée sembla électriser l'amie en question. Kevin la vit prendre quelque chose qui ressemblait à un carré taillé dans un store métallique, le posa sur un petit chevalet, brisa le flacon et en secoua le contenu sur l'écran. Elle le couvrit avec une sorte de tube de verre, puis alluma le cristal sur l'écran avec un briquet. Au moment où le cristal commença à rougeoyer, la première fille s'agenouilla au-dessus du tube et aspira profondément. Elle retint sa respiration aussi longtemps que possible puis s'appuya contre le mur tandis que son amie procédait de même. Une troisième, plus vieille, très

maigre, rampa de l'ombre, les yeux fixés sur le cristal dont le rougeoiement s'éteignait.

— Les filles, supplia-t-elle, laissez-moi respirer un coup, je vous en prie.

Kevin observa la première fille toujours appuyée contre le mur. Elle avait peut-être les pupilles légèrement dilatées, mais c'était le seul signe de l'effet de la drogue sur elle. Ça devait se passer dans les recoins de son cerveau.

— Ne la quitte pas des yeux, murmura Jack. Dans dix minutes, elle fera une autre pipe pour un autre caillou.

Il leur fit traverser la pièce. Au loin on entendait le bruit assourdissant du rock heavy métal. Des voix, masculines et féminines, en jargon hispano et du ghetto, arrivaient dans l'obscurité. Un homme grognait doucement par terre. Eh bien, se dit Kevin en repensant à sa première visite dans l'immeuble abandonné où on se shootait à l'héroïne. Au moins, celui-là est encore vivant. Sur le canapé, un couple copulait avec une étonnante indifférence. Kevin s'aperçut alors qu'il était le seul Blanc, mais tout le monde s'en contrefichait.

— Allons dans la cuisine où ils préparent ce truc ; nous pourrons bavarder, suggéra Jack en se tournant vers une porte menant à un autre couloir.

La cuisine était bien éclairée, comparativement au salon, et plutôt propre. Un jeune Noir pesait consciencieusement du bicarbonate de soude. C'était une vraie caricature – casquette de base-ball en cuir noir visière dans le dos, dent en or illuminant son sourire amical.

Un deuxième homme, encore plus rébarbatif, était assis à la table de la cuisine, un P. 38 sur les genoux, un bandana bleu autour du crâne. Il salua Jack d'un signe de tête.

— Voici Kevin et Ella Jean, dit ce dernier.

Le jeune homme haussa les épaules devant l'inutilité de pareille information.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc qu'ils prennent ? demanda Kevin.

— A Los Angeles, d'où ça provient, ils appellent ça du caillou. Ici, on appelle ça du crack à cause du bruit que ça fait quand ça brûle. C'est le nouveau cadeau de Medellin à notre bonne ville, de la cocaïne qui se fume.

Kevin émit un léger sifflement.

— On n'est pas dans la merde.

Jack se mordilla les lèvres comme si ça pouvait l'aider à rassembler ses pensées.

— Je n'ai jamais rien vu se répandre si vite. J'ai repéré ça pour la première fois dans le Bronx, Fulton Avenue, il y a sept semaines. C'est déjà partout.

— Uniquement dans les ghettos ?

— Kevin, celui qui a conçu ce truc l'a fait pour les ghettos noirs. Tu parlais un jour de concepteurs en matière de drogue. Ce truc a été inventé par un salaud de première dans le but précis de cibler le genre de types qu'il y a à côté.

— Comment diable fabriquent-ils ces petits cailloux ? Ça fait des années qu'on nous répète qu'on ne peut pas fumer de la coke.

— C'est ça, la petite merveille, Kevin. Facile et pas cher. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Tu te rappelles sûrement le *free base*, cette mode de chauffer la cocaïne pour en respirer les vapeurs.

Tous trois avaient approché des chaises de la table. Arnaud, le frère avec son arme et

son bandana, semblait prendre autant d'intérêt à la conversation qu'à un cours sur la théorie de la relativité. Ce qui signifiait, en conclut le policier, qu'il n'en perdait pas une goutte.

— Le free base fit-il, songeur, ça n'a jamais pris.

— Tu penses. Quand ils brûlaient le mélange de poudre et d'éther, les trois quarts de la coke partaient en fumée. La coke est déjà chère, mais là ça coûtait encore quatre fois plus. Tu te doutes bien que les types d'ici n'allaient pas marcher dans la combine.

Jack désigna du doigt le gosse qui pesait son bicarbonate.

— Ce truc est bon marché parce qu'il est très puissant. On prétend qu'un de ces petits cailloux vous envoie en l'air aussi fort que le free base, peut-être plus. Ils se servent de bicarbonate de soude pour aller plus vite, avant de le dissoudre dans de l'ammoniaque et de le chauffer. Au lieu de faire bouillir la coke qui s'envolerait en fumée, ils la convertissent sous forme de cristaux. Résultat, aucune perte. A la place de vendre la poudre à cent dollars le gramme, ils peuvent donc vendre ces petits cristaux à dix, quinze dollars pièce. Pour le client, c'est le big-bang à chaque cristal, mieux qu'une dose entière de poudre. Et les dealers se font quatre fois plus de blé avec la même quantité de produit.

Désespéré, Kevin leva les yeux au ciel. Le génie que déployait l'homme à assurer sa propre destruction ne cessait jamais de l'étonner.

— Quel est le petit malin qui a inventé ça ?

— Aucune idée, mais notre ami Arnaud est membre des Crips de Los Angeles, ce qui explique son bandana bleu. Il a quelques idées intéressantes sur le sujet, n'est-ce pas, Arnaud ?

Arnaud se tourna vers eux, l'air terriblement épuisé. Kevin se dit qu'il ne ferait pas bon sous-estimer l'apparente fatigue du jeune homme.

— Je ne sais que ce que je vois.

— C'est-à-dire ?

Arnaud agita son P. 38 en le tenant par le canon, comme une raquette de ping-pong.

— On a un Mr. K – un dealer qui vend la cocaïne au kilo –, un Latino blanc appelé Carlos. Un jour, il se pointe chez nous et dit : « Faut que je vous montre un nouveau truc. » Alors il nous montre comment faire cuire ce caillou, vu ? « Vous branchez vos clients là-dessus, dit-il, vous distribuez gratos. Mec, ils t'en redemanderont avant que t'aies tourné au coin de la rue. Ce truc vous fera gagner des millions. Vous serez les Michael Jackson de la drogue. »

Arnaud baissa la voix et fit un signe de tête à l'adresse de Jack comme s'il ne parlait que pour lui.

— Il avait raison, mon frère.

— On dirait qu'on se retrouve avec un nouveau problème d'héroïne sur les bras, remarqua Kevin.

— Tu plaisantes ? L'héroïne, c'est des petits pots pour bébé à côté. On est déjà en pleine épidémie. J'ai contacté Houston, Chicago, Kansas City, Pittsburgh, et j'en passe. Il y en a. Dans six mois, il y aura le feu aux poudres, sans jeu de mots.

— Qui l'allume ?

— Des frères comme Arnaud. Les gosses des Crips et des Bloods qui ont lancé le truc

à Los Angeles.

Arnaud bâilla et se leva.

— Ouais, ils apportent la bonne nouvelle.

Il s'approcha de l'évier pour montrer à son acolyte comment s'y prendre pour l'étape suivante de la fabrication du crack.

— Ce qui explique pourquoi pour l'instant on n'en trouve qu'au centre des zones urbaines, nota Ella Jean.

— Absolument. Notre ami Arnaud ne va pas précisément se fondre dans les banlieues chics. Sans compter que c'est l'environnement idéal. Le prix est correct. Ces ghettos noirs pullulent de jeunes au chômage. Le crack n'est pas un employeur très regardant. Boulot pour tout le monde : gardes, émissaires, entraîneurs, cuisiniers, garçons de course. Tu n'as que l'embarras du choix, mec.

— Crois-moi, on n'a jamais vu ça. Te rends-tu comptes qu'on est accro en une prise ? Une putain de prise ! Ton héroïnomane se shoote une ou deux fois par jour, le reste du temps il est défoncé. Mais ce truc, là, ça rend fou. Il leur faut une prise toutes les dix minutes. S'ils ne décrochent pas à temps, ils disjonctent à mort. Vous avez entendu parler de ce gars de Bed Stuyvesant la semaine dernière ?

— Celui qui a tué sa mère ? demanda Ella Jean.

— Sa grand-mère, corrigea Jack. Il lui a tranché la tête avec un couteau de cuisine et il est sorti en pleine rue, la tête à la main comme si c'était un sac de provisions. Devenu fou à lier.

— Vous savez ce que j'ai remarqué ? dit Ella Jean. Il y a beaucoup de femmes, ici.

Jack approuva en soupirant.

— Presque la moitié. On ne sait pourquoi, mais ça les branche.

— Si les femmes s'y mettent, qui va tenir nos frères, Jack ?

— Personne, ma grande, dit l'homme.

Kevin se leva.

— Putain de métier ! Pour vous flanquer le bourdon, on n'a pas trouvé mieux. Achetons quelques flacons, dit-il à Ella Jean. J'aimerais bien les montrer au Dr Nahas pour savoir ce qu'il en pense.

Tandis qu'il retournait dans ce fumoir d'un nouveau genre, Kevin aperçut la gamine qu'il avait repérée en arrivant. Jack avait raison. Enfouie entre les jambes d'un autre client, elle s'acharnait à gagner un autre caillou.

*

La fac de médecine de l'université de Columbia est située dans une série de vieux bâtiments majestueux en pierre dans Morningside Heights, dans l'Upper West Side, à Manhattan. Sanctuaire de la recherche médicale américaine, elle inspire peur et respect. Respect de ce qu'on y a accompli ; peur des terribles maladies que les chercheurs y combattent depuis des générations.

Kevin Grady et Ella Jean Ransom éprouvaient tout cela dans l'ascenseur qui les conduisait au laboratoire du Dr Gabriel Nahas, au deuxième étage. Ils étaient entourés de

la dernière cuvée, jeunes visages des deux sexes à l'air sévère, blouse blanche amidonnée, stéthoscope autour du cou, planchette munie d'une pince, prêts à lutter contre les virus et les microbes infestant notre monde.

Nahas était un Français d'ascendance libanaise, héros de la Résistance, qui consacrait sa vie à l'étude des effets de la drogue sur l'homme. Puits de science, Kevin Grady faisait souvent appel à lui quand il voulait mieux comprendre le fléau qu'il combattait.

Nahas les accueillit dans le minuscule bureau jouxtant son laboratoire. C'était un capharnaüm empli de livres, papiers, brochures, revues professionnelles, disquettes et cassettes vidéo. Pourquoi ces hommes dont l'esprit était si clair et si ordonné vivaient-ils souvent dans le désordre le plus total ? pensait Kevin, tandis que Nahas s'affairait à déplacer une pile de documents pour libérer une chaise.

— Alors, dit Nahas, quelles sont les dernières nouvelles de la guerre antidrogue ?

Ce petit homme aux immenses responsabilités cachait sous une apparence joyeuse le désarroi que lui causait l'invasion de la drogue dans la société américaine.

Kevin sortit de sa poche les flacons qu'il avait achetés la veille et les posa sur le bureau de Nahas.

— Je vous ai apporté quelques obus mortels trouvés intacts sur le champ de bataille dans la nuit d'hier.

Nahas prit un flacon, le secoua, l'ouvrit et en examina le contenu.

— Tiens, tiens, les nouveaux cailloux magiques.

— Vous en avez déjà vu ?

— Les mauvaises nouvelles vont vite. Ces trucs se répandent dans le pays comme des champignons après une pluie chaude.

— D'après ce qu'Ella et moi avons constaté hier, c'est dingue.

— De la cocaïne fumable ? dit Nahas en les regardant d'un œil torve. Il n'y a pas pire malédiction pour ce pays. Ou n'importe lequel d'ailleurs. Vous savez que j'ai toujours affirmé que la cocaïne crée une dépendance beaucoup plus grande que l'héroïne, ce qui m'a valu l'inimitié de nombreux confrères. Eh bien, le génie qui a pondu ça va faire de moi un prophète. Le crack va ravager le pays comme aucune drogue ne l'a jamais fait. Croyez-moi, si on n'agit pas rapidement, la société américaine sera bientôt affaiblie, aussi mutilée que la Chine du siècle dernier par l'opium.

Nahas jouant souvent les Cassandre, Grady prit ses paroles avec quelque réserve. Cependant, certaines scènes de la veille étaient difficiles à oublier.

— Pourquoi ce truc est-il pire à ce point, docteur ?

Nahas prit un air docte et endossa le rôle qu'il préférait entre tous.

— Revenons un instant à la case départ, Kevin. La cocaïne doit sa popularité à sa capacité de stimuler rapidement et efficacement les mécanismes du cerveau déclenchant les sentiments de plaisir et de bien-être.

Le médecin fouilla dans l'amoncellement de livres et de paperasses. Il trouva enfin la reproduction d'un crâne muni d'ouvertures pour permettre d'entrevoir le fonctionnement du cerveau.

— Les mécanismes sont ici, dans le système limbique qui contrôle les impulsions et les émotions. Le cerveau est essentiellement constitué de millions de cellules appelées

neurones, séparées par des espaces infinitésimaux appelés synapses. Voici ce qui se produit quand la coke arrive au cerveau : les cellules transmetteuses dispatchent les molécules à travers les synapses, les séparant d'autres cellules. Ces cellules contrôlent la diffusion dans le sang de certaines substances chimiques. Les molécules messagères disent à ces cellules : « Donnez à notre ami une dose de dopamine ou de norépinéphrine. » Vous me suivez ?

Les deux agents des stups acquiescèrent d'un signe.

— Normalement, une fois son message délivré, la molécule fait demi-tour et retourne d'où elle vient. Pour quelque raison encore inconnue, la cocaïne empêche le phénomène de se produire, si bien que le messager rebondit dans la cellule et ordonne l'envoi d'une nouvelle dose. C'est le début d'un cercle vicieux.

— Et c'est ce que fait le crack ? s'enquit Ella Jean.

— C'est ce que fait la cocaïne. Le crack n'est que de la cocaïne sous une forme beaucoup plus puissante.

— Pourquoi cela ?

— A cause de son mode d'absorption et de transmission au cerveau Quand on sniffe, la poudre est absorbée par les muqueuses nasales puis transmise au cerveau par le sang, vous êtes d'accord ?

Ella Jean lui accorda un sourire prometteur, ça marchait à tous les coups.

— Supposons maintenant que vous aspiriez une bonne bouffée de fumée de crack. La coke est absorbée par toute la surface de vos poumons avant d'être transmise au cerveau. Si on compare la surface interne des poumons à celle des muqueuses nasales, ça donne un terrain de foot par rapport à un timbre-poste. Cette fois, on ne prend plus un fusil de chasse, mais la grosse Bertha. Une défonce à la poudre dure vingt à trente minutes ; une défonce au crack se mesure en secondes. Mais elle est cent fois plus puissante.

— La dépendance est aussi grande qu'on le prétend ? demanda Ella Jean.

— Vous ai-je déjà montré mon film ? répondit Nahas.

— Je ne pense pas.

Nahas attaqua une autre pile de fatras sur son bureau.

— Ah, la voilà, fit-il en extirpant une cassette vidéo.

Il l'inséra dans son magnétoscope.

— Ce film a été réalisé dans le Michigan en 1969 par le Pr Maurice Seever.

Il alluma l'appareil et un petit singe rigolo apparut à l'écran, entouré d'un harnais attaché par un tube au toit de sa cage. Le long de la cage, cinq leviers.

— Chaque levier, expliqua Nahas, lui donne une piqûre différente : aspirine, pénicilline, opiacé, amphétamine et cocaïne, dans cet ordre. Le singe apprend à s'administrer lui-même la dose qu'il veut en tirant sur le levier correspondant. Le levier de cocaïne est celui de gauche. Regardez bien.

Pendant un moment, le singe expérimentait les leviers. Le jour et l'heure étaient notés sur chaque séquence. Au bout de trois jours, le singe ne s'injectait que de la cocaïne. Au bout de trois semaines, il était déchaîné, pris de convulsions, mais tirait toujours sur le levier de cocaïne avec frénésie. Il mourait, tremblant, en tirant dessus.

— Et il y a encore des gens pour prétendre que la cocaïne n'entraîne pas

d'accoutumance ! fulminait Nahas.

Il éteignit l'appareil et poursuivit :

— Et ce n'était que de la coke. Vous imaginez le résultat avec du crack ?

— Vous n'avez pas une bonne nouvelle, histoire de nous remonter le moral. Je ne sais pas, moi, un antidote, un vaccin ?

— Oh, j'ai un traitement simple, dit Nahas en souriant.

— Allez, docteur, ne nous faites pas attendre. Qu'est-ce que c'est ?

— Trouvez un généticien botaniste à Harvard qui accepte d'étudier la chaîne d'ADN du plant de coca et de trouver un virus qui l'empêchera de se reproduire. Ça ne prendrait pas plus de six mois. Il suffit d'infecter un insecte capable de transmettre le virus et de filer au Pérou avec un bocal plein. On les lâche et au bout de dix ans il n'y aura plus un plant de coca sur la planète.

— Docteur, pouffa Ella Jean, les écologistes vous pendraient pour une pareille idée.

— Sans doute, sans doute. Ce qui signifie que nous n'avons pas de potion magique. C'est vous l'antidote, mes amis. Pour le moment, vous êtes notre seule chance.

*

NEW YORK

— Quand on commencera à arrêter ces types, ce sera les doigts dans le nez, se réjouit Eddie Gomez.

Avec Kevin Grady, Ella Jean Ransom et Cesar Rodriguez, ils résumaient pour le bénéfice de Richie Cagnia les deux mois d'opération Blancheur.

Le rôle de Cagnia consistait à se faire l'avocat du diable afin de repérer les lacunes et les erreurs que Kevin Grady et son équipe avaient pu commettre. Après quoi, il devait décider s'il les autorisait à poursuivre.

— En deux mois, nous avons blanchi vingt millions de dollars pour leur compte, dit Gomez, tout fier.

— Vingt millions de dollars ! aboya Cagnia. Dieu de Dieu ! Vous vous rendez compte du sort que va nous faire la presse si elle tombe là-dessus !

A la brigade des stups, on restait encore ultrasensible aux attaques des médias.

— Écoutez, Richie, plaida Gomez, ça nous a rapporté un million deux de commission. Les fonds sont sur un compte en banque et financent toute l'opération. C'est le gouvernement qui contrôle ce compte, et en plus cette opération ne lui coûte pas un centime.

— N'empêche qu'on a un petit problème, admit Kevin Grady. Medellin commence à se plaindre que le service est trop lent. Ils récupèrent leur argent et ça leur plaît. Mais Ospina, leur homme, tombe sur le poil de Jimmy Bruno deux fois par semaine pour qu'il tente d'accélérer le processus. Et ils veulent qu'on travaille davantage.

— Eh là ! Une minute ! coupa Cagnia, furieux, en levant les bras au ciel. Pas question de blanchir cent millions de dollars pour ces types, non mais sans blague ! C'est délicat,

tout de même. Le gouvernement américain utilise ses propres services pour blanchir l'argent des narcotrafiquants en sachant parfaitement qu'il finira dans la poche de Pablo Escobar. C'est un délit. On leur en a blanchi pour vingt millions de dollars, c'est déjà assez embêtant comme ça. Cent millions ! Pas question ! A votre avis, comment va réagir l'Amérique profonde quand nous irons au tribunal ? Il faut savoir s'arrêter et commencer à tomber sur ces gars. Peut-être que le gouvernement n'a pas déboursé un sou dans l'opération, mais qu'est-ce qu'on en tire ?

— Notre infiltration est excellente, affirma Kevin. Sur les dix bipeurs qu'Ospina a envoyés là-bas, huit sont revenus et jouent un rôle dans notre piège. Nous avons huit caches, et ça n'est qu'un début. Elles sont sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tous les visiteurs en ressortent avec une filature au train. Nous vérifions les immatriculations des voitures. Des équipes filment presque tous les lieux. Résultat, nous avons trouvé qui apporte les fonds dans ces dépôts. Cela nous a conduits aux gens du deuxième échelon. De là, nous nous sommes étendus au troisième niveau, les petits dealers des rues. Comme ils ne gardent jamais la poudre et l'argent dans les mêmes planques, nous avons commencé à remonter la filière côté poudre de la pyramide.

Kevin s'interrompit, faisant semblant de consulter ses notes, mais cherchant en fait à provoquer son petit effet.

— Nous avons maintenant cent soixante-deux cibles sur qui nous avons assez de preuves pour convaincre un jury. Je vais te donner un exemple du fonctionnement de cette opération. Tu te rappelles la première cache de Sanford Avenue dans le Queens ?

Cagnia acquiesça en se raclant la gorge.

— Eh bien, elle s'est révélée une sorte de coffre-fort régional. Nous avons repéré des livraisons de vingt-trois endroits différents dans toute la Nouvelle-Angleterre, l'État de New York, le New Jersey, et même le nord de la Pennsylvanie. Avec l'aide de la police locale, nous avons déjà identifié soixante-sept suspects rien qu'à partir de cette planque-là.

— Comment comptes-tu leur mettre la main dessus sans ficher toute l'opération en l'air ?

— Grâce à nos renseignements, la police locale mène sa propre enquête, puis obtient un mandat. Après, elle les colle au trou. Comme ça, nous n'y sommes pour rien. On marche aussi pareil avec New York et Los Angles.

— Pour l'instant, il y en a combien à l'ombre ?

— Dix-neuf, mais, Richie, tu ne peux pas t'en tenir à ce mode de raisonnement.

— Et à Washington, ils vont raisonner comment à ton avis ?

— Écoute, Richie, c'est une occasion unique, plaida Kevin. Si nous utilisons correctement ce système, il peut nous conduire au cœur des opérations monétaires du cartel. Le pénétrer et peut-être savoir comment ils déplacent leurs fonds dans le monde... et, plus important encore, où il atterrit. Et qui sait ? Nous trouverons peut-être quelque chose sur leurs mouvements si un gros bonnet décide de quitter la Colombie pour rendre visite à son banquier favori.

— Pourquoi sembles-tu si sûr d'y parvenir ?

— Parce que je sais que les cow-boys de Medellin ont un immense respect pour

Jimmy Bruno. Ils veulent s'approcher de lui, ce que nous souhaitons, précisément. Nous pensons que ce sera notre prochaine étape. Le Banco de Occidente qu'ils utilisent au Panama est propriété colombienne. Il est pourri. Mais nous pouvons nous débrouiller pour y pénétrer et peut-être découvrir où s'en va cet argent. Suisse ? Liechtenstein ? Luxembourg ? Les Caïmans ?

— Qui te dit que vous avez la cote à Medellin ? L'indic ?

— Oui.

— Comment sais-tu qu'il ne te double pas ?

Kevin arbora son sourire de glace.

— Exactement comme je savais que j'avais le ticket gagnant quand j'ai voulu lui mettre la main dessus, Richie. Le flair du flic des rues.

Cagnia émit un grognement.

— Notre nouveau patron vient du FBI, tu n'as pas oublié ? Le seul flair que les gars du FBI reconnaissent est celui de l'ordinateur.

— Cet informateur n'a rien à voir avec la racaille habituelle. Il marche à fond. Bien sûr qu'il veut une réduction de peine, mais il y a plus que ça, maintenant. Il a changé de bord, sérieusement.

Cagnia regarda son subordonné d'un air sceptique.

— Richie, on a rarement une pareille occasion, je t'assure. Je sais parfaitement qu'il y a des risques. Il faudrait se charger de dix à vingt millions supplémentaires.

— Et se faire incendier par tous les journaux et toutes les télés du pays.

Grady haussa les épaules.

— C'est le prix à payer. Mais, si on peut trouver comment leur argent circule, pense aux biens et aux comptes en banque que nous pourrons saisir. On aura peut-être blanchi trente millions pour eux, mais on aboutira à une prise de trois cents millions. Tu ne trouves pas que ça vaut le coup ? Et tu oublies une chose, si nous ne blanchissons pas ce fric, tu peux parier ce que tu veux que ce sera fait ailleurs et nous ne saurons pas où ça part.

*

A peu près au moment où s'achevait la réunion dans le bureau de Richie Cagnia, de l'autre côté du continent, à West Hollywood, Californie, un agent du bureau du shérif du comté de Los Angeles observait une Buick Lesabre quitter son garage et se diriger vers Sunset Boulevard pour traverser la ville.

Dans sa voiture banalisée, le policier se glissa entre deux voitures, derrière la Buick. Son conducteur était à mi-chemin de la sortie de la ville quand il commit l'erreur qu'attendait patiemment le policier. A l'intersection d'Airdrome et de Crescent Heights, il ralentit en approchant d'un panneau stop et, ne voyant personne, reprit son allure normale. L'agent de police mit sa casquette, son gyrophare sur le toit, et se lança à sa poursuite.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il au chauffeur de la Buick, un Latino basané d'au moins quinze ans plus jeune que lui, vous n'avez pas marqué le stop.

— Mais, mais, il n'y avait personne, monsieur l'agent, bredouilla le jeune homme.

— C'est le règlement, mon vieux, il faut immobiliser son véhicule, qu'il y ait quelqu'un ou non. Les papiers de la voiture et votre permis de conduire, s'il vous plaît ?

— C'est une voiture de location, monsieur l'agent, Hertz.

Le chauffeur montra l'autocollant sur le pare-brise.

— Alors montrez-moi le contrat de location.

L'homme accéda prestement à sa demande.

— Parfait. Votre permis de conduire, je vous prie.

Cette fois, un lourd silence suivit.

— Je n'en ai pas, monsieur l'agent. Je suis étranger en visite ici.

La réponse était à peine audible.

— Comment avez-vous pu louer une voiture sans permis valable ?

— Un ami s'en est chargé, monsieur l'agent.

Plus la situation devenait critique, plus la fréquence des « monsieur l'agent » augmentait.

— Ah, vraiment ? sourit le policier qui avait enfin un motif pour fouiller le véhicule. Veuillez sortir de votre voiture.

Le jeune homme obtempéra, hésitant et perplexe. Il était vêtu d'une veste de daim noir et d'un jean délavé. Avec des traits réguliers comme les siens, il n'avait pas beaucoup souffert dans la vie. Ça pourrait bien changer, se dit l'agent. Il regarda à l'intérieur de la voiture puis montra le coffre.

— Voudriez-vous me l'ouvrir ?

Le jeune homme eut l'air embarrassé.

— Euh, je ne sais pas, monsieur l'agent. *No tengo las llaves* – je n'ai pas les clefs.

Le flic désigna les clefs qui étaient encore sur le contact.

— Là.

Le conducteur tendit la main à contrecœur et, tremblant légèrement, ouvrit le coffre. Il contenait deux valises grises.

— Elles sont à vous ?

— Non, monsieur l'agent.

— A qui, alors ?

— *No lo sé. Mi amigo*. Je ne sais pas. Mon ami, dit-il dans un haussement d'épaules, pensant bon, en l'occurrence, de se réfugier dans la langue espagnole.

— Ça vous ennuie que je jette un coup d'œil ?

Le chauffeur fut tout juste capable de hausser désespérément les épaules. Elles étaient bourrées de billets de cent dollars bien emballés. Le policier émit un léger sifflement puis se retourna vers le conducteur. Il s'aperçut avec satisfaction que celui-ci était aussi pâle qu'une cagoule du Ku Klux Klan.

— Vous êtes certain que ce n'est pas à vous ?

Le jeune homme eut tout juste la force de secouer la tête.

— Alors c'est désormais propriété du bureau du shérif du comté de Los Angeles. Si votre ami veut les récupérer, il n'aura qu'à venir les réclamer, ajouta le policier avec malice. Il lui suffira de nous expliquer où et comment il les a eues.

*

NEW YORK

Ramon détestait l'appartement que Juan Ospina lui avait trouvé à Jackson Heights. C'était cheap, clinquant et triste, exactement l'endroit qu'il s'était juré ne jamais habiter. Il commençait à zapper devant son repas-télé à la recherche d'un bon anesthésique, quand le téléphone sonna.

C'était Paco qui appelait de Medellin.

— *Hola, socio*. J'arrive d'une réunion avec notre excellent ami Don Eduardo. Il a hâte de te voir.

— Ah oui ? fit Ramon qui était loin de partager son impatience. Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, il m'a seulement dit qu'il devrait te voir immédiatement, que c'était très important. En clair, c'est tout de suite, si tu vois ce que je veux dire.

— Pourquoi est-il si pressé, bon sang ?

Ramon sentit son estomac se nouer. Tout allait si bien. Qu'est-ce qui avait tourné mal ?

— *Hombre*, comment le saurais-je ? Bouge ton cul et ramène toi dare-dare, *de acuerdo* ?

*

— Ramon, je veux être honnête avec vous. C'est le moins que je puisse faire compte tenu du boulot que vous faites pour nous.

Kevin Grady mesurait ses paroles avec la précision d'un chimiste se lançant dans une préparation potentiellement explosive.

— D'abord, je dois vous dire que cette opération de blanchiment est la plus importante lancée en ce moment par la DEA sur une seule affaire. Nous la menons grâce à un homme et à l'ouverture qu'il nous a apportée : vous. Vous êtes le seul qui parle – ou ait jamais parlé – aux types de Medellin.

Ramon parut se recroqueviller devant l'énorme responsabilité qu'évoquait Kevin Grady. L'agent perçut l'appréhension de son indic. Pour Grady et les stups, cette conversation marquait le tournant de l'opération Blancheur.

Cette entrevue était si importante aux yeux de Kevin qu'il avait pour la première fois ramené Ramon au QG de New York, utilisant une voiture banalisée et le parking souterrain. Kevin était suffisamment patriote, immigré depuis deux générations et démodé pour éprouver la majesté du lieu : drapeau américain, étendard de la brigade antistupéfiants, portraits du président et du vice-président sur le bureau de la réceptionniste, plaques et récompenses remises à des agents pour leur valeur ou des missions spécialement réussies, galerie d'honneur avec la photographie des policiers tués en accomplissant leur devoir.

Pour Kevin, c'était un peu comme si l'ombre du Washington Monument, du Lincoln Memorial, de la Maison-Blanche et du Congrès s'étendait jusque dans ces bureaux. Il avait conscience qu'un tel sentiment aurait fait ricaner Ramon six mois plus tôt. Aujourd'hui, il n'en était plus si sûr.

Il avait pris le grand bureau d'angle de l'agent spécial responsable, avec sa vue époustouflante sur l'Hudson. Assistaient à l'entretien Ella Jean, Kevin et celui dont ils occupaient le bureau. Kevin voulait que l'entrevue fût un mélange de crainte et d'intimité, combinant l'autorité et le pouvoir du gouvernement des États-Unis avec l'impression qu'ils étaient quatre amis en train d'ourdir un complot.

— Je vais essayer d'être aussi net que possible : il est très, très important pour nous que vous vous rendiez à la convocation de Don Eduardo. Parce que, si vous n'y allez pas, toute l'opération est foutue. Définitivement.

Kevin observa Ramon attentivement. Il était aussi tendu qu'un sprinter dans ses starting-blocks.

— Je sais également que nous vous jetons dans la gueule du loup. Nous faisons l'énorme pari que la raison pour laquelle il veut vous voir ne concerne pas votre rôle d'informateur.

— Vous pariez sur ma vie, voilà ce que vous faites, fit Ramon sèchement.

— C'est vrai. C'est exactement ce que nous vous demandons.

Grady prit un morceau de papier sur la table basse.

— Et je dois vous dire encore une chose qui ne va pas vous plaire.

L'ordure, pensa Ramon. Il va me donner le nombre d'années que je vais faire si je refuse de partir.

Ce n'était pas le cas. Kevin n'avait aucune obligation de révéler à Ramon le contenu de ce bout de papier. Il le faisait parce qu'il s'en sentait l'obligation morale et au grand dam de ses supérieurs. Mais Kevin l'avait exigé. S'il demandait à Ramon de risquer sa vie en se rendant à la résidence de Medellin, il devait connaître les renseignements que ce papier contenait. C'était le rapport de l'arrestation du garçon de course de Los Angeles.

Quand Kevin eut achevé sa lecture, Ramon réprima un cri.

— Voilà ! C'est pour ça qu'ils me convoquent !

— Non, dit Kevin en tentant de se monter aussi persuasif que possible. Si je pensais que c'était le cas, je ne vous laisserais pas descendre, même si vous le vouliez. Ce porteur était filé depuis deux semaines. Les flics de Los Angeles l'ont vu emprunter la voiture de location d'un ami pour prendre sa livraison parce que la sienne était chez le garagiste. Ils savaient que le nom inscrit sur son permis et le nom sur le contrat de location n'allaient pas coller, ce qui leur fournissait un bon prétexte pour fouiller la voiture. De plus, ce con n'avait même pas de permis, alors ça suffisait largement.

— Franchement, Kevin, les barons de Medellin ne sont pas nés de la dernière pluie. Ils vont forcément me faire porter le chapeau.

— Le garçon se rendait du point de départ dans West Hollywood à la cache près de Sepulveda d'où venait votre première livraison à Los Angeles. Cette maison n'a pas fait appel à vous depuis dix jours. Ils ne vous ont même pas bipé pour vous demander de ramasser de l'argent. Il n'existe aucun moyen de vous relier à ça. Ils ont besoin de vous là-

bas pour autre chose. Moi, je suis persuadé qu'ils veulent étendre l'opération.

Ramon trahissait incrédulité et nervosité.

— Je ne peux pas, Kevin. Je crois que je n'en suis pas capable, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Je suis fatigué. Et j'ai la trouille. Je ne dors plus depuis que Paco m'a téléphoné. Chaque fois que je ferme les yeux, j'ai des cauchemars. Il n'y a qu'à me regarder. Il suffit d'un peu de jugeote pour voir que je suis au bout du rouleau.

— C'est parce que vous avez peur, Ramon. J'essaie de vous faire comprendre qu'il n'y a aucune raison. Ils ne sont pas après vous. Quand vous commencerez à le croire, vous reprendrez confiance.

— Quand je commencerai à le croire, je serai le plus grand imbécile de la terre. Qu'est-ce que ça va me donner de récupérer la moitié de ma vie si je suis mort avant ?

— Ramon, je vous promets une chose. C'est la seule promesse que je puisse vous faire. Si vous descendez pour nous cette fois-ci, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous ne passiez pas un jour en prison. Pas un.

L'informateur regarda Grady, refoulant des larmes d'angoisse et de fatigue. Ce gars est mon sauveur et mon exécuteur, tout ça dans le même bonhomme, pensa-t-il.

— Vous savez ce qu'ils font à ceux qui les trahissent ? Avant d'être assez sympa pour les tuer ?

L'agent spécial responsable toussota. Il s'était violemment opposé à Kevin au sujet de la révélation à faire à cet indicateur. En l'espèce, sa philosophie était simple : il ne faut jamais trop leur en demander. Cette information l'avait sans doute fait basculer. Il devait maintenant intervenir, pour des motifs légaux.

— Écoutez, Ramon, il est de mon devoir de vous dire que, si vous refusez d'y aller, nous comprendrons. Nous arrêterons les frais et demanderons au juge la meilleure transaction possible en votre faveur.

Les capsules de cyanure que j'avais à Aruba, venait de songer Ramon. Je les ai toujours.

— Et si je vais à Medellin et arrive à en revenir, vous me rendez toute ma vie, d'accord ?

— On se battra comme des lions pour vous, promit l'agent responsable.

— D'accord, murmura Ramon. J'y vais.

Il se leva puis se retourna vers Kevin. Le policier s'attendait à voir dans son regard de la colère ou de la haine. Mais non. Il y perçut l'écho d'un lien fraternel.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit pour mon alliance.

*

Dans sa Jaguar, Paco Garrone prenait à grande vitesse les tournants de la route qui sillonnait la crête montagneuse au-dessus d'El Poblado, roulant sur la jante comme un aspirant pilote. Il désigna en passant les forêts de grues et de derricks, les luxueuses tours résidentielles en construction.

— La prospérité ! s'écria-t-il. Tout ça grâce à la coke !

Ramon grommelait à peine. Paco lui jeta un regard en coin.

— Eh bien, tu n'es pas de bon poil, ce matin !

Ramon sursauta comme s'il sortait d'un rêve – ou plutôt d'un cauchemar, en l'occurrence. La terreur ne le quittait pas à l'idée de la réunion. Il n'avait toujours pas la moindre idée de ce que cachait cette convocation impérieuse. Tout ce que son associé avait pu – ou voulu – lui dire, c'est que Don Eduardo voulait parler business d'urgence.

— Oh, je pensais à tous ces voyages. J'en ai vraiment ma claque, mentit Ramon.

Paco freina devant l'entrée de la résidence. Tandis que les gardes vérifiaient la voiture, Ramon tenta de calmer ses nerfs en étudiant la plaque scellée au mur. « Londono Ltda Construc-tores », lisait-on. Très malin. Enrichissez-vous avec la drogue mais n'en approchez jamais.

La porte s'ouvrit et ils entrèrent. Cette fois, ils n'eurent pas à passer par la salle d'attente. Le pistolero blond les attendait. Sans un mot, il les précéda à l'étage puis dans le corridor menant au bureau de Don Eduardo.

En entendant son escorte frapper à la porte, une étrange pensée s'empara de Ramon. C'était un vers extrait de *Macbeth* : « Ne l'écoute pas, Duncan, c'est le glas qui te convoque en enfer ou au ciel. »

Don Eduardo ouvrit vivement la porte. Il se tint un bref instant, le regard fixe, les yeux plissés. Puis il saisit Ramon et lui fit une accolade. Isabelle la Catholique n'avait sûrement pas réservé accueil plus chaleureux à Christophe Colomb à son retour en Castille.

Il fit entrer ses visiteurs, demanda du café et bombarda Ramon de questions sur son voyage, Juan Ospina, leur travail à New York et à Los Angeles.

— Je tiens à vous dire d'emblée à quel point nous sommes satisfaits de cette opération avec Jimmy Bruno, fit-il, radieux. Tout est arrivé. C'est lent, mais c'est fiable, et c'est ça qui compte.

Il but un peu de café et offrit à Ramon ce genre de sourire que les animateurs des jeux télévisés réservent au gagnant de deux semaines à Hawaii.

— Voici pourquoi je vous ai prié de venir : nous devons trouver le moyen de convaincre Jimmy Bruno de déplacer davantage de fonds.

Ramon se sentit décoller. Une seconde auparavant, il tentait désespérément d'empêcher ces deux hommes de renifler la peur sur lui. Et voilà qu'il contenait à peine sa jubilation.

— Vous savez, s'entendit-il marmonner, Jimmy est extrêmement prudent. Il déteste prendre des risques.

Don Eduardo n'écoutait même pas.

— Nous générons aux États-Unis plus de cent millions de dollars cash par mois maintenant. Ce crack est phénoménal. On n'arrive pas à faire sortir notre fric assez vite. Me croirez-vous si je vous dis que j'ai quarante millions de dollars en liquide dans un entrepôt de Los Angeles qui attendent d'être transférés ?

A en croire Kevin Grady, c'était possible.

— Nom d'un chien ! dit-il, admiratif.

— Nous pouvons livrer à Jimmy Bruno au minimum huit millions de dollars par

semaine si nous réussissons à le convaincre de les accepter.

— Comme je l'ai dit, Jimmy joue serré. Il a travaillé avec la mafia pendant des années. Il le fait sans doute encore. Ils ont des comptes d'entreprises qui manient beaucoup de liquide, comme ça les impôts n'y regardent pas de trop près. Ils ne veulent pas tout ficher en l'air en saturant le système.

— Absolument, intervint Don Eduardo. J'aimerais en savoir plus sur le système qu'il utilise et comment il met ces dollars sur ses comptes avant de leur faire quitter les États-Unis. Pas les noms des banques ou des sociétés, évidemment. Juste le système.

Je ne sais pas à quel point il va se montrer communicatif là-dessus, songea Ramon. Il pourrait bien vous dire quelque chose le jour où il vous passera les menottes.

— Eh bien, j'ai quelque chose à lui offrir en échange, dit en souriant Don Eduardo. Une autre combine qui pourrait même se révéler meilleure que la sienne.

— Vous m'étonnez, répondit Ramon en se demandant ce qui pouvait surpasser le gouvernement américain.

— Ça s'appelle *La Mina*.

— La mine ?

— Une mine d'or. Et croyez-moi, c'en est une vraie.

Ayant retrouvé toute sa confiance, le cerveau de Ramon tournait maintenant à plein régime.

— Écoutez, Don Eduardo, je ne vois qu'une personne capable de convaincre Jimmy : vous.

— Moi ? Je ne peux pas aller à New York.

— Non, et je doute qu'il veuille descendre ici. Mais vous pourriez vous retrouver aux Caraïbes ou aux Bahamas, comme si vous étiez en vacances.

— Pourriez-vous arranger ça ?

— Je peux essayer.

— Alors allez-y. Juste une dernière chose. Un de nos crétins de coursiers s'est fait piquer à Los Angeles sans permis avec un million de dollars dans son coffre. La police a saisi l'argent. Croyez-vous que Jimmy Bruno puisse nous aider à le récupérer ?

Ramon haussa les épaules. Kevin, mon salaud, se dit Ramon, tu n'es pas seulement mon sauveur, tu es aussi bougrement intelligent.

— Ça m'étonnerait qu'il touche à ça. Mais je peux lui demander si vous voulez.

*

RÉCIT DE LIND

Autant pour plaire aux États-Unis que pour toute autre raison, Manuel Noriega céda enfin à nos instances concernant le processus d'élections démocratiques au Panama. Vous imaginez bien que la CIA comme le Pentagone n'y étaient pas pour grand-chose. Les pressions venaient surtout des Affaires étrangères perpétuellement embarrassées par la dichotomie entre les nobles principes démocratiques que nous voulions imposer aux

sandinistes et la férule autoritariste que nous soutenions joyeusement au Panama.

L'homme à qui Noriega donna finalement sa bénédiction fut Ardito « Nicky » Barletta, le distingué économiste qui avait suivi les cours de George Schultz à l'université de Chicago.

Une fois prise la décision d'organiser ces foutues élections, il devint vital pour nous comme pour PK/BARRIER/7-7 que Mr. Barletta les gagnât. La raison en était que Barletta avait pour adversaire Arnulfo Arias, que tout le monde au Panama appelait Arnulfo et que les militaires avaient déposé après leur coup d'État en 1968. C'était un sale type, démagogue, populiste de la pire espèce, fervent admirateur des fascistes avec qui il avait travaillé lorsqu'il était diplomate dans l'Europe des années trente. Mais, pis que tout, il ne cachait pas sa profonde aversion pour les gringos et les militaires réunis. S'il était élu à la présidence du Panama, Noriega disparaîtrait de la scène en moins de deux ainsi que nos espoirs de voir le Panama continuer de soutenir la Contra.

Noriega fixa les élections au 7 mai 1984. Ce devait être pour moi l'occasion de retourner à Panama et d'y retrouver Juanita.

Pour s'assurer la victoire de son poulain, Noriega avait fait appel à une bande de jeunes spécialistes de la politique recommandés par Hamilton Jordan qui était devenu, sous l'administration Carter, un grand admirateur de Torrijos. Les spécialistes affirmèrent à Noriega que le talon d'Achille d'Arnulfo était ses quatre-vingt-deux ans. Ils tournèrent une série de séquences télévisées conçues pour souligner la relative jeunesse et la vigueur de Barletta : Nicky jouant au base-ball avec ses enfants, Nicky faisant du surf, Nicky partant d'un pas décidé pour son jogging matinal.

Son adversaire observa tout cela calmement, attendant son heure. Puis il usa de son droit de réponse. Arnulfo commença à arriver aux réunions politiques avec sa maîtresse, une jeune femme de trente-trois ans à la poitrine plantureuse qui s'accrochait amoureusement à son bras. Joli camouflet pour la sagacité de nos petits génies de la stratégie politique.

Heureusement, Noriega ne leur accordait qu'une confiance limitée. Il engagea également un expert en sondages qui avait fait ses classes à la chaîne ABC. Il affirmait qu'il était inutile d'apprendre son échec une fois le scrutin clos car il était trop tard pour agir. Il fallait savoir à temps qu'on risquait de perdre afin de prendre immédiatement les mesures correctrices nécessaires.

Le jour du vote, j'étais au QG de Langley prêt à coordonner toute action que pourraient exiger ces lendemains d'élection, même si les sondages nous donnaient une marge de victoire réduite mais confortable. Je fus donc ahuri d'avoir Noriega au téléphone peu après midi, heure de Panama. Il ne m'avait jamais appelé au bureau. Il était hors de lui.

— Écoutez, hurla-t-il, le crétin que vous m'avez trouvé a perdu ces putains d'élections !

— Manuel. Comment pouvez-vous le savoir ? Ça vote encore.

— Parce que j'en sais autant sur les élections que les gringos. Les gars des sondages à la sortie des isoloirs disent qu'il va nous manquer quarante mille voix, minimum.

Dans une élection qui comptait six cent quarante mille votants, ce n'était pas

négligeable.

— Arnulfo va prendre la tête du pays. Il va me foutre dehors avec la moitié des Forces panaméennes de défense. Et vous avec. Vous pouvez oublier l'idée d'entraîner vos contras ici ! Passer des armes par la zone libre ! Vos certificats de vérification de livraison ! Tout ce que j'ai fait pour vous ces cinq dernières années ! Vous et vos contras, c'est terminé. Tant que cette ordure d'Arnulfo sera président, vous n'obtiendrez rien du Panama.

Je le laissai exprimer sa rage puis demandai :

— Que fait-on, Manuel ?

— Écoutez. Je vais faire ce qu'il faut et vous n'aurez qu'à l'accepter, tous autant que vous êtes. Vous, mon ami, assurez-vous que votre gouvernement ferme sa gueule. Qu'ils se contentent de faire un beau sourire et de dire que tout va bien au Panama.

Il était peut-être furieux de la situation, mais jamais il n'aurait employé ce ton avec moi avant que je lui demande de libérer Juanita.

— Quand deux poids lourds terminent le combat à égalité, qui l'emporte ? aboya-t-il. Le champion. Alors dites à vos gars qu'ici quarante mille voix ça fait match nul, donc on a gagné.

Les choses dépassaient visiblement mon autorité.

— Manuel, je dois avoir quelques petites conversations. Je vous rappelle.

Cinq minutes plus tard, Hinckley et moi étions dans le bureau de Casey. Après que j'eus brièvement résumé les propos de Noriega, Hinckley se tourna vers le directeur.

— Bill, vous savez que Noriega a raison. Sans l'utilisation illimitée des bases militaires du commandement Sud, sans l'usage total de nos installations d'écoutes électroniques et de renseignements, la Contra est anéantie. Ainsi que notre désir de soutenir le gouvernement au Salvador. On peut être sûr d'une chose concernant Arias, il ne fera rien pour aider les intérêts américains en Amérique centrale. Pour une fois, l'alternative est claire : soit nous faisons progresser la démocratie au Panama, soit nous faisons progresser la politique américaine en Amérique centrale C'est l'un ou l'autre, sans compromis. Et pour moi, comme pour vous et le président, j'en suis convaincu, la solution qui représente notre intérêt national est évidente.

Casey ne bronchait pas, nous regardant d'un œil mauvais.

— Laissez-moi régler ça, dit-il enfin.

Manuel n'attendit pas notre réponse pour entamer le trucage des élections. Le dépouillement était censé se faire publiquement. Noriega commença par faire porter toutes les urnes dans un endroit privé dont il avait le contrôle. Il ordonna à une bande de ses gangsters de provoquer une émeute autour de l'endroit où on procédait au dépouillement. Ils en profitèrent pour tuer trois personnes et en blesser une centaine, mais ce tumulte suffit à Noriega pour déclarer que, pour raisons de salut public, le dépouillement aurait lieu dans une résidence privée sous les yeux du comité de dépouillement – qu'il contrôlait.

Ils réussirent à lambiner deux jours, le temps de « rectifier » les comptes du lointain district indien de Guayami dans la province de Chiriqui. Puis le comité annonça que Barletta l'emportait par mille sept cent treize voix, chiffre qu'une dame dudit comité avait sorti de son chapeau.

Tout allait comme sur des roulettes, à ceci près que l'ambassade des États-Unis était parfaitement au courant. Il y avait là un crack de la politique, Ashley Hewitt, qui savait qu'Arias l'avait emporté de soixante mille voix. Il rédigea une dépêche annonçant le résultat à Washington et signa son approbation. Ted Briggs, l'ambassadeur, l'avalisa aussi. Le lendemain matin, tout le monde au Département d'État, de George Schultz au dernier grouillot, savait qui avait gagné les élections. L'ambassadeur félicita personnellement un des alliés d'Arnulfo. Il annonça au nonce apostolique que les États-Unis savaient qu'Arias l'avait emporté et devraient s'y habituer.

Eh bien, telle n'était pas leur intention. Casey avait fait son boulot. Le Département d'État opéra une habile volte-face. Son porte-parole annonça la « victoire » de Barletta à la presse mondiale au cours de son briefing quotidien et dit que ces élections truquées représentaient « le retour du processus démocratique au Panama ». Briggs eut la douleur d'informer le nonce que Washington lui avait intimé l'ordre de reconnaître la victoire de Barletta tout en la sachant frauduleuse. Ronald Reagan invita Barletta à la Maison-Blanche. Enfin, le secrétaire d'État George Schultz dut apposer le sceau de l'approbation gouvernementale sur ce vol qualifié en se rendant à la cérémonie d'investiture de Barletta.

Tout cela était d'une sordide hypocrisie, comme j'en ai souvent vu en trente ans de carrière au service du gouvernement. Du moins cela a-t-il produit les effets escomptés. PK/BARRIER/7-7 restait fermement aux commandes du Panama. Plus rien n'allait gêner notre guerre contre les sandinistes.

*

Casey m'expédia au Panama afin de m'assurer qu'aucun traumatisme postélectoral ne perturbait le cours des événements et de préparer la voie à une visite secrète qu'il comptait faire dans cette zone et au Panama en particulier, fin juillet. Il était impatient de rencontrer personnellement le dictateur dont nous avions béni les élections truquées. Je trouvai un Noriega encore furieux d'avoir frisé la catastrophe. Tout cela avait été parfaitement inutile, persistait-il à penser.

Il n'était pas le seul à fulminer de rage. Juanita, qui n'avait aucun doute sur l'issue réelle du scrutin, ne décolérait pas parce que nous avions soutenu cette magouille. Mon arrivée, vingt-quatre heures après l'annonce officielle des résultats, n'avait fait que confirmer que Noriega avait agi avec la bénédiction de la CIA. Que pouvais-je répondre ?

Devant la fraîcheur de son accueil, je décidai de l'emmener dîner à Las Bovedas, où nous nous étions retrouvés la première fois. Peut-être cela réveillerait-il la nostalgie de notre passion d'autrefois.

Comme toujours, elle réussit à me surprendre. Au lieu de se lancer dans une tirade enflammée, elle sembla accepter le résultat truqué avec un cynisme que je ne lui avais jamais vu.

— Pourquoi se disputer ? observa-t-elle. Tu prétendras que truquer les élections est un passe-temps traditionnel en Amérique latine, au même titre que la promenade dominicale. De toute façon, je connais Nicky Barletta et il ne se montrera pas aussi

accommodant que toi et ton Noriega semblez le croire. Mais ce qui m'intéresse, c'est ce dont je t'ai parlé la dernière fois. Toi et tes collègues, ces petits génies de la CIA, vous avez volé une élection pour un trafiquant de drogue.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que je sais maintenant que Noriega est impliqué dans le trafic de cocaïne.

Tous mes voyants s'étaient allumés.

— Je t'en supplie, Juanita, ne me dis pas que tu fourres ton nez là-dedans.

— Juste en tant qu'observateur.

Puis elle me raconta ce qu'elle avait vu à Paitilla dix jours auparavant.

— Que faisait un avion colombien dans le hangar de Noriega sous escorte des Forces panaméennes de défense en pleine nuit ?

— Excellente question, Juanita, dont j'ignore la réponse.

Tu parles que c'était une bonne question ! Ce hangar abritait nos armes destinées aux contras. Quelqu'un s'avisait-il d'y mêler trafic d'armes et trafic de drogue ?

Inévitablement, quand nos contractuels cubains avaient achevé leur mission pour nous, certains trouvaient que les stations-service ou les boutiques de fleuristes manquaient de charme. Avec leurs talents – les petits conflits ne sont guère éloignés des activités criminelles –, on comprend que certains aient migré dans le monde souterrain. Et, de tous les champs d'activité, celui dont ils se rapprochent le plus et pour lequel la CIA les a le mieux entraînés est la contrebande de drogue.

Était-ce donc ça ? Dans l'affirmative, on courait au désastre. Si les médias apprenaient que les agents temporaires de la CIA et certains de nos contras faisaient entrer de la cocaïne aux États-Unis, nos efforts pour sauver le Salvador et le Nicaragua seraient anéantis dans la nuit. Il valait mieux que je trouve ce qui était en train de se passer avant quiconque. D'accord, une petite fuite d'héroïne hors du Triangle d'or, c'était le prix que nous étions prêts à payer pour de bons renseignements sur la Chine communiste. Encore un peu d'héroïne sortant de Long Tien, c'était le prix de la coopération de Vang Pao au Laos. Peut-être qu'un peu de coke qui entrait en Floride, c'était un prix qu'il valait le coup de payer pour débarrasser l'Amérique centrale de Daniel Ortega et sa joyeuse bande de sandinistes. Mais si c'était vraiment ce qui se passait ici, il valait mieux en connaître tous les détails car, si ça commençait à se savoir, nous pourrions contrôler les dégâts.

— Pour l'amour du ciel, suppliai-je, ne va pas te mêler de ces histoires de drogue. Ces gens sont des tueurs. Les regarder de travers, c'est signer son arrêt de mort. Alors tu imagines ce qu'ils font à qui leur met des bâtons dans les roues.

Juanita posa doucement sa main sur la mienne.

— Jack, tu es gentil de t'inquiéter pour moi. Je t'en remercie, comme de m'avoir tirée de prison. Mais ne t'inquiète pas. Ça ira. Commence plutôt à réfléchir à ce que tu feras quand on te mettra sous les yeux la preuve irréfutable que Noriega est un trafiquant.

*

ARUBA

On appelle ça « planter le décor ». Les deux techniciens de la DEA avaient quitté Washington pour Amsterdam où l'attaché leur avait remis, aux bons soins d'Interpol, deux passeports danois. Puis ils prirent un vol KLM pour l'île d'Aruba, au large des côtes atlantiques de la Colombie.

Installés au sixième étage dans une suite du Golden Tulip Hotel, propriété de KLM, ils déballaient avec soin leur équipement électronique. L'hôtel comprenait deux suites par étage ; le sixième étage était le dernier. Avant de se décider, ils demandèrent à la réception de leur montrer les deux. Ils voulaient choisir la vue la plus romantique, expliquèrent-ils.

La réceptionniste accepta, persuadée d'avoir affaire à un couple de gays en vacances. En réalité, ils s'intéressaient surtout au mobilier. Ainsi qu'ils l'espéraient, il était pratiquement similaire dans les deux suites. Mr. Jimmy Bruno occuperait l'autre dans vingt-quatre heures. Il leur fallait maintenant équiper deux meubles de leur chambre de caméras vidéo à fibre optique et de micros afin de pouvoir faire l'échange avec ceux identiques qu'ils prendraient dans la chambre de Jimmy Bruno après son arrivée. Tout fut prêt à la nuit tombée.

C'est Don Eduardo Hernandez qui avait choisi l'île d'Aruba. Comme les Colombiens y accédaient sans visa, il n'y aurait pas trace de son passage. Il arriva de Cartagena avec Ramon, qui lui servirait d'interprète. Les deux hommes se rendirent directement au Golden Tulip Hotel, et Cesar Rodriguez, qui avait atterri de Panama trois quarts d'heure plus tôt, les attendait dans leur suite à cinq cent soixante dollars la nuit.

Kevin Grady arriva indépendamment de Floride et séjourna dans un autre hôtel. Il était là pour fournir moyens de communication, appui, et superviser l'ensemble si nécessaire.

Les premières minutes de l'entretien étaient cruciales. Il était essentiel que Jimmy Bruno/Eddie Gomez arrivât à mettre le Colombien en confiance, qu'il lui ôtât toute idée d'avoir été attiré dans un piège.

C'était le genre de tâche qu'Eddie Gomez prisait particulièrement. Il se sentait à l'aise dans la duperie comme dans de vieilles pantoufles. Quand Don Eduardo arriva, Gomez avait préparé un assortiment de boissons et commandé du café. Le but était de prendre le café et la bière matinale sans quitter la suite, ce qui permettait d'entamer la conversation devant les micros et les caméras des stups avant que le Colombien n'eût l'idée de suggérer de quitter l'endroit pour un bar ou un restaurant. La pire hypothèse du scénario était que Don Eduardo suggérât d'enfiler leurs maillots pour aller se promener sur la plage.

Qui pouvait dire si un micro caché dans un maillot de bain capterait de quoi convaincre un jury ? Sans compter qu'un des techniciens avait dit à Gomez : « Si vous nagez avec un truc comme ça et qu'il y a un court-circuit, vous serez probablement au régime sec pendant un mois ou deux. »

Don Eduardo ne nourrissait aucun soupçon. Pourquoi soupçonner un homme qui avait déjà fait sortir des États-Unis vingt millions de dollars pour le cartel ? En outre, l'air de conspirateur de Jimmy Bruno inspirait la confiance. Au bout de cinq minutes, Don Eduardo était vautré dans un fauteuil, en bras de chemise, cravate desserrée, bouteille de

Heineken dans une main, havane dans l'autre.

En partenaires satisfaits, ils commencèrent par se répandre en compliments. Puis Hernandez aborda les opérations de Jimmy. L'Américain se montra remarquablement disert.

— La clef de mon système, dit-il à son collègue colombien, est que j'ai mes gens bien en main. Des gens de grande confiance que nous utilisons dans les banques. Ces personnes sont suffisamment haut placées pour nous couvrir. Mais elles ont d'autres affaires à traiter, il leur arrive de voyager. Dans ce cas, nous devons suspendre les opérations, ce qui explique parfois les délais.

Don Eduardo, par l'intermédiaire de Ramon parce que son anglais était limité, assura Jimmy qu'il comprenait parfaitement le problème. Mais, insista-t-il, Jimmy ne pouvait-il accroître le montant des fonds transférés ?

— D'après notre réglementation, dit Bruno, un banquier a la responsabilité de connaître ses clients ainsi que les sommes en liquide dont il dispose en moyenne. Supposons que, l'un dans l'autre, j'alimente mes comptes de quatre à cinq millions par mois. Soudain, ça monte à quarante. L'alarme se déclenche. Je risque de mettre mes hommes de confiance dans une situation très embarrassante, vous voyez ce que je veux dire ? Il faut aussi savoir que je travaille avec d'autres gens. Leur faire courir des risques entraînerait quelques légers inconvénients. Comme de se faire tuer, par exemple, ce qui est quand même assez malsain.

Jimmy fit un rot, qui exprimait plutôt ses bonnes dispositions qu'autre chose.

— Et puis il ne faut pas négliger la curiosité de la police dans tout ça. Que votre Juan déplace dix kilos de drogue ou que je déplace l'argent de dix kilos de coke, nous sommes pareillement coupables aux yeux de la loi. Nous faisons le même temps de prison. Alors, augmenter le débit comme vous le suggérez n'est pas si simple pour moi.

L'agent fit un grand geste avec sa bouteille de bière à moitié vide. Gomez savait que rien n'engendre la confiance comme une confidence.

— Maintenant, si vous avez une meilleure idée, je suis tout ouïe.

Ces mots déclenchèrent la réaction espérée.

— Je travaille avec des gens qui ont un système. Un vrai. Une mine d'or.

— Une mine d'or, nom de Dieu !

— En Uruguay, une vraie. Elle exporte de l'or aux États-Unis et en Europe. Elle possède aussi une raffinerie à Hollywood, en Floride.

Jimmy prit l'air perplexe requis mais se garda d'interrompre le Colombien.

— Admettons que l'or se négocie à trois cent cinquante dollars l'once. Ça fait cinq mille six cents dollars la livre, douze millions trois cents dollars la tonne, OK ?

L'agent n'eut aucun mal à suivre les calculs du Colombien même si ses collègues le prétendaient incapable de faire ses comptes.

— Supposons que notre mine expédie une tonne d'or par semaine aux États-Unis. Ça fait grosso modo six cents millions de dollars par an. L'or entre de façon tout à fait officielle. Il est déclaré. Les taxes et les impôts sont payés. Il est assuré pour sa vraie valeur. Il va dans la raffinerie de la compagnie où il est fondu et raffiné. Puis il est expédié de Floride aux joailliers avec qui nous travaillons à New York, Los Angeles, Miami et

Houston. Ils le vendent, en font des bijoux, ce qu'ils veulent, déposent l'argent sur leur compte en banque en demandant qu'on transfère les fonds prévus à la banque de la raffinerie. La raffinerie donne alors un ordre de virement au profit de la compagnie minière à Montevideo ou à un négociant d'or que nous utilisons à Londres. En d'autres termes, ils se contentent d'exporter le produit de la vente de leur or auquel s'ajoute leur bénéfice légitime. Si le gouvernement américain demande d'où provient l'argent, c'est légal, transparent, et on a des documents à l'appui pour chaque étape.

— Parfait, dit Jimmy. Donc vous négociez de l'or, vous ne déplacez pas de l'argent.

— Erreur, mon ami, erreur. Parce que les caisses libellées « or » contiennent du plomb.

Jimmy se redressa sur son siège.

— Du plomb !

— En fait, on va peut-être plaquer de l'or sur une ou deux couches de lingot juste pour le cas où la douane voudrait jeter un coup d'œil. Mais en fait nous avons déclaré avoir importé six cents millions de dollars en or alors qu'on a dépensé trente millions en plomb et en paperasses. Ça nous laisse cinq cent soixante-dix millions de dollars qu'on peut couvrir avec le produit de nos ventes de coke.

Ramon écoutait la conversation, incrédule. Don Eduardo, qui était censé être l'un des hommes les plus intelligents du cartel, livrant sans contrainte à un agent de la DEA les secrets les plus précieux de son organisation. Il s'était laissé prendre par la DEA, jusqu'à la garde. Mais pourquoi ne l'aurait-elle pas laissé faire ? Tout devenait clair maintenant. Tous ces millions de dollars que le gouvernement des États-Unis avait si obligeamment blanchis pour le cartel. Le pauvre Don Eduardo, sans méfiance, avait été coincé par des experts.

— Et cette histoire de fonderie en Floride et d'expédition à vos revendeurs, c'est du bidon ? C'est juste inscrit sur des registres ? demanda Bruno.

— Ils ont bien quelques vrais lingots qu'ils fondent sur place pour que l'endroit ait l'air vrai en cas de visite inopinée. Mais, dans l'ensemble, nos courriers livrent dans les locaux le liquide de nos joailliers de New York et Los Angeles. Une fois le courrier à l'intérieur, il est bien difficile de savoir lequel des trente ou quarante joailliers de l'immeuble il est venu voir. Il passe l'argent à nos joailliers qui le remettent à leur banque. Si on pose des questions, pas de problème. Chacun sait qu'on achète souvent des bijoux cash.

— Ouais, grommela Jimmy Bruno d'un ton appréciatif. Le gars joue aux courses, gagne un max et veut offrir un diamant à sa petite amie. Il paie cash, comme ça sa légitime n'est pas au courant, c'est ça ?

— Exactement. Par ailleurs, beaucoup de gens, des Orientaux, aiment consacrer leurs gains à l'achat d'or qu'ils placent au coffre. Comme ça, c'est ni vu ni connu pour les impôts.

Jimmy Bruno tapa chaleureusement le genou de Don Eduardo pour le congratuler. Il n'en revenait pas. Ce con de Colombien venait de lui offrir sur un plateau une opération de blanchiment vingt-cinq, cinquante fois plus importante que leur petit piège. Et tout ça pour le bénéfice des micros et des caméras des stups.

— Ça c'est une combine ! s'exclama Jimmy, émerveillé. Alors je peux acheter des chapeaux de paille à Singapour à cinquante cents pièce, les apporter ici, les surévaluer en prétendant qu'ils coûtent cinquante dollars pièce, payer la douane, et les douanes se foutent de leur valeur réelle du moment que je paie les frais, et je me fais une prime à l'exportation de cent pour cent.

Don Eduardo était rayonnant. Il appréciait les esprits vifs.

— Et vous avez trouvé des joailliers à mettre dans le coup ?

Jimmy savait être en terrain miné avec cette question, mais il sentait Hernandez si absorbé par son sujet qu'il était presque certain qu'il ne s'apercevrait pas que son interlocuteur allait à la pêche aux renseignements.

— Des Arméniens. Ils sont bien placés dans tous les États-Unis. Nous en avons à New York, Los Angeles, Houston et Miami. Ils sont comme nous, les *paisas*, tous cousins.

La conversation se poursuivit pendant encore une heure. Jimmy promit de chercher le moyen d'utiliser ses sociétés pour des opérations bidon d'import-export. Quand ils descendirent déjeuner près de la piscine, tout ce qu'il y avait d'important s'était produit – devant témoin électronique.

Après le repas Cesar et Ramon, les deux plus jeunes, décidèrent de jeter un œil aux filles sur la plage. Jimmy et Don prirent le café.

— Nous allons au Panama demain, dit Ramon à Cesar. Il veut me présenter à la femme fondée de pouvoir au Banco de Occidente. Nous serons au Marriott.

— D'accord. Vas-y. Je suis sûr que c'est ce que dirait Kevin. Il trouvera le moyen de s'y rendre et de te contacter. Dis donc, ajouta-t-il, toi tu vas peut-être au Panama, mais si ce truc de La Mina existe vraiment, quand ils verront ces cassettes à Washington, pour nous, mon vieux, ce sera vraiment le Super Bowl !

*

Ramon regardait au-dessus de lui les pierres vieilles de trois siècles qui perçaient le clair de lune voilé comme si c'étaient des squelettes géants ou quelques troncs d'arbres préhistoriques. Ces ruines du vieux Panama étaient désertes, fréquentées par les seuls fantômes des conquistadors.

Appuyé contre les pierres, il alluma une cigarette. Il était au pied de l'ancien clocher de la cathédrale. Quelque part dans le noir, les restes de l'autel devant lequel Pizarro s'était agenouillé pour recevoir la communion avant de partir à la conquête des Incas pour Dieu, l'or et l'Espagne.

Il était tellement perdu dans ses pensées qu'il n'entendit pas les bruits de pas s'approchant de lui, dans l'herbe épaisse qui tapissait les ruines. Au moment où il se retourna, Kevin et l'autre homme étaient à côté de lui, dans l'ombre.

L'agent des stups lui saisit la main.

— Ça y est, vous avez réussi, mon vieux. Bravo.

— J'ai récupéré ma vie, n'est-ce pas ?

— Et comment ! A Washington ils sont tellement excités qu'ils ne parlent que d'Aruba. Voici Fred Hines, dit-il en désignant l'homme près de lui, notre attaché.

— Vous choisissez bien vos lieux de rendez-vous, observa Ramon.

Hines regarda la solitude de l'endroit.

— Personne n'y vient jamais la nuit. Et pas grand monde le jour, à vrai dire.

— Comment ça s'est passé à la banque ? s'enquit Grady.

— A merveille. D'abord, cette banque est dans leur poche à cent pour cent. Hernandez m'a dit : « Écoutez, nous n'avons jamais eu le moindre problème avec eux. Ils sont là pour s'occuper de nous. Ils le savent. Ils connaissent leur boulot. »

Grady n'était pas surpris.

— Cette Clara Mendez qui gère leurs comptes. Elle est très liée avec eux. Elle appelle Escobar « Don Pablito ». Je veux dire, jusqu'où peut-on être lié ?

Ramon jeta son mégot sur les pierres de ce qui avait dû être le sol de la cathédrale.

— Voici le plus intéressant. Je lui ai dit que je souhaitais ouvrir un ou deux comptes, comme vous me l'avez demandé, et j'ai ajouté : « Comment puis-je m'assurer qu'ils sont en sécurité si les gringos de la DEA viennent renifler dans le coin ?

— Inutile de vous inquiéter, m'a-t-elle dit, on est couverts, mon cher.

— Que voulez-vous dire ?

— On paie pour être protégés.

— Noriega ?

— Qui d'autre, voyons ? Si la DEA veut faire saisir un de nos comptes, ses gens nous avertissent vingt-quatre heures avant. Nous enlevons quatre-vingt-quinze pour cent du solde pour ne leur laisser que les miettes. Vous êtes un ami de Don Eduardo. Ne vous en faites pas pour votre argent. Nous le protégerons au même titre que le sien et celui de ses amis. »

Grady s'appuya contre le vieux clocher, titubant sous le choc.

— Noriega ! murmura-t-il. Quelle cible cela ferait !

— Et ça n'est qu'un début, mon vieux, dit Ramon. Ce soir, je parlais de lui avec Hernandez en entrant à l'hôtel.

Il sortit une micro-cassette de sa poche et la tendit à Grady.

— J'ai tout enregistré. C'est en espagnol.

— Bon Dieu, Ramon, c'est dangereux ! Vous ne devriez pas prendre de tels risques !

— Ce n'était pas risqué. Vous étiez à New York. Ces types me font totalement confiance.

— Alors qu'a-t-il dit à propos de Noriega ? demanda Hines.

— Tout est là, mais je vais vous le résumer. Il a dit : « Cette ordure de Noriega ! Il prélève quatre mille dollars sur chaque kilo de drogue qui traverse le Panama.

— Il en passe beaucoup ? ai-je demandé.

— Beaucoup ? Un tiers du total déplacé. »

— Et c'est sur la cassette ? demanda Grady qui n'en revenait pas.

— Bien sûr.

Noriega, le petit chéri du gouvernement. Le type dont George Schultz avait fait des gorges chaudes parce qu'il était censé mettre un civil à la tête du pays. Le gars dont ces salauds de la CIA et du Pentagone étaient si fiers. Il prélevait sa dîme sur un tiers de la cocaïne qui entrait aux États-Unis. C'était à se taper la tête contre les murs. C'était aussi

la cible du siècle.

— Écoutez, Ramon, je crois qu'il est temps de faire sortir votre femme et vos enfants de Colombie. Amenez-les tranquillement, discrètement, comme si vous partiez tous à Disneyland. Le gars des stups à l'ambassade va vous aider. Le procureur et l'officier fédéral chargé d'exécuter les jugements vont s'occuper de tout. Je vous attendrai à votre arrivée et vous serez placés immédiatement sous la protection de la police.

LIVRE SEPT

Un colis en provenance de Medellin

Fin du printemps 1984

RÉCIT DE LIND

— J'apporte de la dynamite ! s'exclama Glenn Archer en pénétrant dans le bureau que l'antenne m'avait attribué pour mon séjour à Corozal où je devais préparer la visite de Casey. Dieu merci, vous êtes là.

Il jeta le télégramme devant moi comme s'il lui brûlait les doigts.

— La salle de codage m'a envoyé ça. C'est un câble de la DEA. Ils ont pour consigne de faire passer tous leurs messages par nous. J'ai donné ordre de suspendre la transmission de ce satané truc jusqu'à ce que vous l'ayez autorisée.

Je m'emparai de la feuille tapée sur les feuilles ordinairement utilisées par les stups.

De : agent spécial Kevin Grady, district de New York agent spécial Fred Hines, attaché
A : Fred Gustafson
Département cocaïne
QG de la DEA à Washington

Renseignements suivants obtenus au cours du débriefing de SG4-83-0021 à Panama le 12 mai 1984 par les signataires de ce rapport :

1. SG4-83-0021 a été informé au cours d'un entretien privé par Eduardo Hernandez, Colombien résidant à Medellin, Colombie, faisant l'objet d'une inculpation dans le cadre de l'enquête Blancheur district de New York 84507, que Manuel Antonio Noriega, commandant des Forces panaméennes de défense, reçoit du cartel de Medellin 4 000 dollars US pour chaque kilo de cocaïne transitant par le Panama à destination des États-Unis. Noriega garantit en échange que les cargaisons demeureront intactes et qu'il ne sera procédé à aucune arrestation. Hernandez a été identifié par le District de New York comme le grand financier du cartel de Medellin. Un enregistrement de la conversation privée entre SG4-83-0021 et Hernandez ayant trait à ces allégations est en route pour le QG de la DEA à Washington par la valise diplomatique.

2. De plus, SG4-83-0021 a été informé le 12 mai 1984 au cours d'un entretien particulier au Banco de Occidente à Panama avec Clara Mendez, une Panaméenne qui ne fait pour l'instant l'objet d'aucune investigation des stups, et avec ledit Eduardo Hernandez, que la banque paie pour s'assurer la protection de Manuel Antonio Noriega et des Forces

panaméennes de défense et, en échange, être avertie à temps des plans de la DEA pour saisir ou geler des comptes bancaires dans le cadre du programme concernant les biens des auteurs de délits.

Sur la base de ces informations, nous demandons l'autorisation de lancer une enquête pour conspiration criminelle visant à importer de la cocaïne aux États-Unis contre ledit Manuel Antonio Noriega, dans le but d'obtenir une inculpation contre ledit personnage devant le Grand Jury fédéral du district sud de New York.

— Dieux du ciel ! grondai-je. Il ne nous manquait plus que ça ! Vous vous rendez compte ? La CIA et son directeur en personne viennent de truquer des élections au profit d'un homme qu'une autre agence fédérale veut inculper comme un vulgaire criminel. Notre meilleur agent en Amérique centrale est identifié comme narcotrafiquant au moment précis où Ronald Reagan nous rebat les oreilles avec la répression de la drogue, où Nancy Reagan répète inlassablement à nos jeunes : « Dites non, c'est tout. »

— Malheureusement, Jack, fit Glenn, je m'en rends parfaitement compte. Ça jase, en ville, et pas qu'un peu. Je vois le désastre se pointer à l'horizon.

— Vous avez sûrement raison, approuvai-je. La première chose à faire est de mettre ce câble sous le coude jusqu'à ce que nous puissions en discuter avec Langley. Envoyez à Hinckley une copie « Ultra-secrète » et demandez-lui de m'appeler sur la ligne sûre dès réception.

Glenn reprit le télégramme, me laissant à mes réflexions. Grady, me demandai-je, où ai-je déjà entendu ce nom ? Évidemment, ça me revint. C'est le gars des stups que j'avais connu en me rendant à Vientiane et qui avait tenté de saisir une cargaison d'héroïne de Vang Pao. Comment se faisait-il qu'il fût toujours dans le circuit ?

*

On s'en doute, Hinckley fulminait au téléphone une demi-heure plus tard.

— Encore ce Grady ! aboya-t-il. Convoquez immédiatement ces deux types dans le bureau du chef d'antenne et donnez-leur ordre de cesser dans l'instant toute enquête sur Noriega. Vous m'entendez ? Dans l'instant. On ne va pas laisser quoi que ce soit entraver nos opérations en Amérique centrale à un stade aussi critique.

— Je m'appuie sur quelle autorité ?

— La vôtre. La CIA. Contentez-vous de leur dire qu'il y va de la sécurité nationale. Point final. Vous savez aussi bien que moi que, hors du territoire américain, leur action est soumise à nos priorités.

Je n'attendais pas d'autre réaction de la part de Hinckley. Il n'était pas question de laisser Bill Casey s'envoler pour une entrevue secrète avec un homme faisant l'objet d'une enquête criminelle.

— Bon, je m'en occupe tout de suite.

— Parfait. Pendant ce temps, je vais vérifier une ou deux petites choses ici avant que nous décidions de la façon de régler le problème avec Noriega. Mais faites tout votre

possible pour que ces deux agents lâchent prise, et au trot.

*

Grady me reconnut dès qu'il mit le pied dans le bureau que Glenn Archer occupait à l'ambassade, juste au-dessus des trois pièces qui abritaient la DEA. Il réagit d'abord avec étonnement, puis avec colère. Grady n'avait guère changé depuis ce voyage périlleux entre Bangkok et Vientiane. Ses tempes étaient légèrement grisonnantes, mais il avait toujours cette allure mince et famélique, cette aura à la Bob Kennedy qui m'avait tant frappé la première fois. Comme lui, il avait toujours le dos légèrement voûté et le haut du corps penché en avant. Il existe un vieux dicton irlandais : « Puisse le vent toujours vous souffler dans le dos ! » Kevin semblait avoir toute sa vie marché contre le vent plutôt qu'avec lui.

Je leur désignai les deux chaises que nous avions placées devant le bureau de Glenn Archer pour témoigner du minimum de cordialité requis. Il y avait deux façons de traiter ce genre de situation : se montrer charmant ou odieux. Me rappelant mon dernier contact avec Grady, j'optai pour la deuxième solution. Je glissai le câble en souffrance vers eux.

— Comment cela est-il entre vos mains, bon Dieu ? demanda Grady, hargneux.

Je ne daignai pas répondre.

— Votre autorisation d'ouvrir une enquête sur les activités du général Noriega est refusée. Vous allez immédiatement cesser toute action en ce sens. Si vous ou quiconque deviez découvrir d'autres renseignements au sujet du général Noriega, vous les transmettez à Mr. Archer uniquement. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Mon ultimatum avait rudement secoué Hines. Il suffisait de le regarder pour comprendre que, désormais, plus personne ne pourrait mentionner Noriega en sa présence. Pour Grady, c'était une autre histoire. Il bouillait de rage.

— Qui êtes-vous pour me dire à moi, chargé par le gouvernement de faire respecter la loi, sur qui je dois enquêter ou pas ? Les pistes mènent droit à ce type. Il y est jusqu'au cou. Je fonce.

— Pas question. Laissez tomber.

— En quel honneur ?

— Parce que vous ne connaissez pas toute l'histoire. Parce qu'il y va de la sécurité nationale.

— Voilà que ça recommence.

— Exactement. Inutile, je pense, de vous rappeler l'issue de notre dernière confrontation ?

Je crus un instant que Grady allait bondir de sa chaise et me sauter dessus.

— Sécurité nationale, hein ? railla-t-il. Écoutez-moi bien, espèce de trouduc pontifiant, si vous vouliez voir les vrais problèmes de sécurité nationale, il fallait être avec moi à New York il y a quinze jours. Il y a du nouveau là-bas, ça s'appelle des fumeries de crack. On en trouve dans tout le pays et on y fume de la cocaïne. Celle que votre grand copain Noriega aide à faire entrer aux États-Unis. Ça tue. Ça rend dingue.

Il reprit à peine son souffle et il était relancé, fou furieux.

— Vous vous inquiétez vraiment pour la sécurité nationale. Eh bien, c'est tout trouvé. Le crack détruit notre société, notre pays. Rien à voir avec ces conneries qui font flirter la CIA avec un dictateur latino-américain de bas étage.

— Mr. Grady, rétorquai-je avec froideur et dédain, vous semblez avoir survécu à un différend avec nous. Vous ne survivrez certainement pas à un deuxième. Je ne vous demande pas d'interrompre votre enquête sur le général Noriega, je vous l'ordonne.

Grady resta assis un moment, ouvrant et fermant les poings, les yeux brillant de fureur celte. Puis il bondit, fit demi-tour et se dirigea vers la porte.

— Mr. Grady, revenez !

— Allez vous faire foutre ! hurla-t-il.

Et il claqua la porte du bureau d'Archer avec une telle violence qu'elle faillit sortir de ses gonds.

Pauvre Grady. Il me ramenait aux temps innocents où les choses étaient noires ou blanches, les décisions simples et nettement définies, où l'ambiguïté morale et les teintes de gris ne jetaient pas leur ombre sur nos décisions. Je songeais à tout cela quand le téléphone sonna. C'était Hinckley. Je lui relatai l'entretien.

— Bon, dit-il. Grâce à nos hommes à la DEA, j'ai trouvé ce que je voulais. Les renseignements donnés sur ce télégramme proviennent d'un de leurs indicateurs, ce SG4-83-0021 à qui ils font référence. Il s'agit d'un passeur de drogue originaire de Philadelphie qui vit maintenant à Bogota. Il s'appelle Raymond Marcello. Il semble avoir de bons contacts avec le cartel de Medellin.

— Évidemment, ils procèdent en général par l'intermédiaire d'indics.

— Exact. En premier lieu, je veux que vous organisiez tout de suite un rendez-vous avec Noriega. D'abord, dites-lui gentiment et discrètement de se calmer. Nous avons sauvé sa peau en 1972. Nous venons de recommencer. Mais on ne va pas y passer notre vie. Pour l'instant, nous avons davantage besoin de lui que l'inverse, prétendons donc que ça n'est pas arrivé. Mais nous devons lui faire comprendre que, s'il y a une chose que nous ne pouvons nous permettre, c'est qu'un scandale éclate, nous avons assez d'ennuis avec le Congrès qui nous met des bâtons dans les roues pour la Contra. Pigé ?

— Oui.

— En deuxième lieu, glissez-lui tranquillement le nom de ce Marcello pour qu'il règle lui-même ce problème.

— Ted, vous savez ce que Noriega fera de cette information, n'est-ce pas ?

— Non, et je ne veux pas le savoir. Vous non plus, d'ailleurs. Une seule chose m'intéresse : conserver notre agent numéro un en ce moment crucial.

— Ted, je connais Noriega. Il va faire assassiner ce gars.

— Non, Jack, vous n'en savez rien, et moi non plus. Ne créez pas une réalité qui n'existe pas encore et n'existera peut-être jamais. Nous ne faisons qu'accomplir notre mission. Nous rendons à un agent de valeur le service qu'il nous rendrait en pareilles circonstances.

J'aurais de loin préféré avoir cette conversation avec Hinckley face à face.

— Allons, Ted, nous sommes en train de débattre du sexe des anges.

— Écoutez, nous avons eu la même discussion en 1972 quand Ingersoll accusait

Noriega de couvrir le trafic d'héroïne, vous vous rappelez ? Nous l'avons averti qu'on médisait sur son compte et il s'en est si bien occupé qu'on n'a plus jamais eu vent du moindre lien de Noriega avec la drogue. Jusqu'à aujourd'hui.

Si l'on exclut les avertissements de Juanita dont je n'avais pas fait part à l'agence, me dis-je.

— Songez à tout ce que Noriega a fait pour nous depuis 1972, poursuivit Hinckley. Nous avons eu sacrément raison de l'avertir. A l'époque, je vous ai dit, et je vous répète que, dans notre métier, il faut avant tout être pragmatique. Laissons l'idéalisme aux innocents. Une seule chose doit nous guider : une analyse sévère des pertes et profits de chaque action menée. En l'occurrence, protéger Noriega des stups, voilà ce qui compte.

— Ted, cela me paraît plus expéditif que pragmatique.

— Appelez ça comme vous voulez, du moment que c'est fait.

J'étais vraiment heureux que personne, même la NSA, ne pût entendre cette conversation.

— Il y a une énorme différence entre ce que nous affrontions en 1972 et aujourd'hui. En 1972, nous n'avions qu'un soupçon global. Il s'agit cette fois d'un individu spécifique. Et d'un citoyen américain dont il faut se débarrasser.

— Ce type est une racaille de la pire espèce, un trafiquant de drogue. Un informateur qui essaie de réduire la peine de prison qu'il mérite amplement. Qu'il aille se faire voir ! Mettez-le donc dans la balance avec ce que fait Noriega pour nous, et vous verrez.

— Il y a autre chose en jeu, Ted. Je ne suis pas juriste, mais je sais que le code pénal affirme comme un principe essentiel que tout individu qui en incite un autre à commettre un meurtre, qui lui fournit l'arme fatale, est aussi coupable de crime que l'assassin. Donner à Noriega le nom de cet homme nous place dans cette position. Et il faut voir les choses en face : nous sommes deux agents du gouvernement qui violent les lois de la nation.

— Qui parle de meurtre, bordel ? Qui parle de crime ? Vous parlez comme ces putains d'avocats élevés chez les jésuites. Vous êtes hors débat.

— Du tout, à moins que vous n'ayez décidé de faire l'autruche.

— Jack, ce que Noriega fait de notre information est sa propre responsabilité. Pas la nôtre. Pas la mienne. Pas celle de la CIA. Nous lui donnons un renseignement parce que c'est un excellent agent, c'est tout. Ce qu'il en fait est son affaire.

— Absurde, Ted. Cette fois, c'est vous qui raisonnez en jésuite.

— Ça fait plus longtemps que vous que je suis à la CIA, Jack. Pour ainsi dire depuis sa fondation. Le mandat de la CIA contient l'obligation implicite d'oublier tout problème de conscience quand la sécurité nationale l'exige. C'est le cas ici. Alors, oubliez vos scrupules et faites votre boulot.

— Ce n'est pas si facile, Ted.

— Écoutez-moi bien, Jack. Le président veut qu'on avance avec la Contra. Casey aussi. On joue les martyrs ? Très peu pour moi. On est là pour exécuter leur politique, et Noriega y tient un rôle essentiel. Agissez dans l'intérêt de votre pays, Jack, et oubliez ce dealer minable. Vous êtes payé pour ça.

J'allais répliquer quand il m'interrompit. Il avait changé de ton.

— Si vous ne protégez pas votre agent, Lind, je prends l'avion et je m'en occupe moi-même – et vous, vous faites vos bagages pour notre nouvelle antenne d'Oulan-Bator.

*

Mon entrevue avec Noriega eut lieu le soir même à son bungalow de La Playita. C'était la deuxième fois que j'y venais. J'y allai, l'esprit et le cœur pleins de doutes – mais j'y allai quand même.

Heureusement, la rencontre fut brève, à peine le temps de deux verres d'Old Parr. Noriega était préoccupé par les conséquences du scrutin ; il lui fallait étouffer les protestations de ses ennemis politiques qui savaient que les élections avaient été truquées.

Quand nous en vînmes à la raison de notre entretien, je ne pus déceler la moindre réaction sur son visage buté. Il demeura assis, imperturbable, en écoutant mon petit discours sur les fléaux de la drogue. Puis il réagit, railleur.

— Vous n'imaginez tout de même pas que je puisse tremper là-dedans ?

— Je l'espère de tout mon cœur, Manuel. Parce que, si tel était le cas, viendrait le temps où nous ne pourrions plus vous aider – malgré tout notre désir.

Il fronça les sourcils en silence.

— Juste une petite chose, dis-je.

Et je glissai dans la conversation le nom et le rôle de Marcello.

Il prit un calepin sur la table près de lui.

— Comment vous écrivez ça ?

Ce ne fut qu'au moment de partir qu'il s'éveilla un peu. Il me donna un petit coup sur le bras, plaisantant à moitié.

— Un prêté pour un rendu. C'est comme ça que je conçois les choses.

En rentrant à Corozal en voiture, j'étais extrêmement troublé. Ce que j'avais fait pour Juanita était antiprofessionnel dans un but honorable. Ce que j'avais fait ce soir était professionnel dans un but déshonorant. Je pensai à Kevin Grady, dont le sens moral était intact. Moi aussi, autrefois, je m'insurgeais contre le côté sordide et sale de notre métier, devant le sacrifice d'un agent pour un gain plus élevé. Mais plus maintenant. J'avais perdu ça en route. Mes bleus à l'âme s'étaient transformés en cals. Je ne songeai pas aux conséquences qu'aurait ma petite conversation avec Noriega mais au fait d'envoyer un rapport câblé à Langley le plus vite possible.

*

LOS ANGELES
Californie

La femme de ménage noire poussait péniblement son chariot dans le couloir de la joaillerie Mart, 220, 5e Rue Ouest, à cent mètres des tours de verre et d'acier de la brigade

financière de Los Angeles.

Il était 2 h 30 et le bâtiment était vide à l'exception des gardes du rez-de-chaussée et de l'homme qui faisait sa ronde et venait de la saluer en redescendant du quinzième étage. Elle entra dans les bureaux du magasin Larmex, Or et bijoux et s'apprêta à entamer sa besogne. Larmex était la propriété de deux frères arméniens réfugiés de Beyrouth où ils faisaient déjà commerce d'or et de bijoux.

En principe, elle commençait par vider les corbeilles à papier. Mais, cette fois, elle grimpa sur un bureau juste sous la caméra de télévision en circuit fermé qui faisait partie de l'attirail de sécurité. Elle dévissa le panneau de contrôle situé à l'arrière et en extirpa une petite cassette qu'elle glissa dans sa généreuse poitrine. Elle en inséra une vierge à la place, revissa le couvercle et descendit du bureau pour vider les corbeilles.

La femme de ménage était un agent des stups en couverture, une des douzaines de ceux désormais affectés à l'opération de grande envergure issue des révélations d'Eduardo Hernandez sur l'île d'Aruba. Exactement comme l'avait prédit Cesar Rodriguez à Ramon, l'information d'Hernandez menait droit au Super Bowl. C'était le plus grand complot de ce type jamais découvert par la police américaine.

L'opération avait pris de telles proportions qu'elle impliquait maintenant le FBI, les Douanes, le Trésor, les Impôts, en plus des stups et de la police locale des villes concernées. Le rôle de Kevin Grady en était diminué d'autant, se réduisant essentiellement au contact avec l'indicateur qui avait lancé la boule de neige.

Les yeux sur la masse de documents qui passaient sur son bureau, il ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller devant leur découverte. Les estimations les plus récentes concernant *La Mina* laissaient entrevoir qu'au moins un demi-milliard de dollars étaient blanchis chaque année par l'entremise des joailliers. L'ensemble de ces institutions avait placé sous surveillance des joailleries dans six villes ainsi que la raffinerie de Hollywood, en Floride. Le lien semblait être des Arméniens réfugiés du Liban, comme les deux propriétaires de Larmex. Ceux qui s'étaient fixés aux États-Unis avaient conservé des liens avec des cousins et des oncles ayant préféré s'installer en Amérique du Sud. La DEA avait découvert que le cerveau était un financier uruguayen appelé Raul Vivas, propriétaire d'une société de change baptisée Cambio Italia. Il avait pour principal associé un autre Uruguayen, Sergio Hochman, dont l'entreprise, Lectra SA, était en fait une holding contrôlant la toile d'araignée des sociétés fantômes concernées.

Cette opération était extrêmement prometteuse, songeait Grady ; il en oubliait presque Manuel Antonio Noriega.

Il se consolait ainsi quand Ella Jean Ransom entra dans son bureau.

— J'ai Joe Abrams, notre attaché à Bogota, en ligne. Ils sont prêts à emmener la femme et les enfants de Ramon. Ils arriveront mercredi par le vol d'Avianca 020. Ils atteindront La Guardia à 21 h 30.

— Splendide. J'aimerais lui dire un mot. Joe, dit-il à son collègue en Colombie, merci de t'en occuper. J'y suis très sensible. Comment va-t-il ?

— Bien. Il monte à Panama demain avec Hernandez pour un dernier rendez-vous au Banco de Occidente, puis il rentre à New York via Houston. Il arrivera peu après sa famille.

— OK. Assure-toi qu'il verra Hines à Panama.
— Ne t'inquiète pas. Il est au parfum.

*

PANAMA

Il n'était que 7 h 30, mais il régnait une chaleur si humide que courir le long du bord du Pacifique au pied du Marriott était déjà éprouvant. La prochaine fois, je trouverai un rendez-vous moins épuisant, se dit Ramon. Il observa attentivement derrière lui, même si c'était devenu inutile. Ses collègues de Medellin lui accordaient maintenant toute confiance.

Loin devant lui, il apercevait la silhouette de Fred Hines, l'agent des stups, qui trottinait vers lui. Il le rattrapa et les deux hommes marchèrent un moment.

— Comment ça va ? s'enquit Hines.

— Ça roule. Je retrouve Hernandez au Banco de Occidente à 10 heures. Il ouvre de nouveaux comptes que nous utiliserons pour l'opération Jimmy Bruno.

— Vous en aurez pour combien de temps ?

— Une heure, en gros. Puis je rentre à l'hôtel, je déjeune et je file à l'aéroport.

— Bon. N'oubliez pas de me contacter avant de partir à l'aéroport. Ciao.

Ramon accéléra le pas, laissant Hines derrière. Ils s'étaient parlé moins de trente secondes.

Quarante minutes plus tard, douché et habillé, il se rendait en bas pour le petit déjeuner au buffet de l'hôtel. Ramon constata avec joie que les Panaméens n'avaient jamais entendu parler des régimes sans cholestérol, tout en fibres. Rien ne manquait à l'appel des mets délicieusement bourrés de calories : œufs, bacon, jambon, fromages, des dizaines de fruits et jus de fruits différents, pain danois, pain de banane, pain aux noix, petits pains ronds, croissants. Après son jogging matinal, Ramon mourait de faim et prit deux fois de tout. A 9 h 30, il se rendit enfin dans le hall et demanda au portier de lui trouver un taxi pour le Banco de Occidente.

La banque était située dans la Petite Suisse, tours modernes scintillantes agglutinées autour de la Via España, monuments à la gloire de l'argent, de la coke et du secret bancaire. Il n'y avait pratiquement pas de banque au monde digne de ce nom qui ne figurât parmi les cent vingt-cinq du quartier. Quarante étaient américaines, douze panaméennes, quatorze colombiennes. Un comptable du Trésor américain particulièrement cynique estimait que soixante pour cent des fonds transitant par cette communauté bancaire provenait de la vente de drogue.

Dans son impeccable costume bleu foncé, attaché-case noir à la main, Ramon avait tout du banquier prospère, au même titre que les autres visiteurs pénétrant dans le hall réfrigéré du Banco de Occidente. Il se dirigeait vers l'ascenseur quand un jeune homme aussi bien vêtu que lui s'approcha.

— Señor Ramon ?

Ramon fut surpris qu'on s'adressât ainsi à lui. Mais, avant qu'il eût le temps de répondre, le jeune homme lui montra la plaque de police qu'il avait dans la paume de sa main.

— Je suis le capitaine Luis Peel, officier de liaison entre la DEA et la police locale. Fred Hines m'envoie avec un message urgent. Vous ne devez pas aller à ce rendez-vous. Washington vient de lui câbler que c'est sans doute un piège. Je dois vous ramener directement à l'ambassade où nous vous saurons en sécurité. Il vous y attend.

— Seigneur Dieu ! fit Ramon dont l'estomac se nouait. Heureusement que je ne suis pas arrivé en avance !

— Oui, répondit Peel, c'est une bonne chose. Ma voiture attend dehors.

RÉCIT DE LIND

Avec un peu de chance, mon avertissement avait fait peur à Noriega, mais il restait quand même la réelle possibilité que certains de nos contractuels employés pour la Contra fassent de la contrebande en passant de la drogue. Il fallait l'arrêter si possible, ou être complètement sûr de pouvoir l'étouffer si jamais la moindre fuite avait lieu. Si jamais ça devenait public, Hinckley avait affirmé que tous les projets de Ronald Reagan en matière de politique étrangère tomberaient immédiatement à l'eau.

— Dites à Talmadge qu'il rassemble nos contractuels clés du programme contra sur la base aérienne secrète d'Aguacate au Honduras, m'ordonna Hinckley. Allez-y et sermonnez-moi ces types. Qu'ils se calment avant que tout ça ne se sache.

Gary Ellis, le chef d'antenne, m'attendait à l'aéroport de Tegucigalpa d'où nous partîmes pour Aguacate, dans la province d'Olancho, à la frontière nicaraguayenne. Tandis que nous quittions la capitale et traversions les plateaux, je m'étonnai de la présence quasi permanente de croix de bois sur le remblai.

— Elles marquent l'endroit où quelqu'un s'est tué dans un accident de voiture, m'expliqua Ellis. Les Honduriens croient que l'âme des morts est enfermée jusqu'à ce qu'un prêtre vienne célébrer une messe à l'endroit précis et y plante une croix. Ça donne une idée de la dévotion religieuse de ce peuple.

— Et sur sa façon de conduire.

Le paysage de la province d'Olancho était d'une grande douceur, couvert de jaracandas et d'acacias en fleur. Les murs extérieurs des cabanes les plus misérables étaient recouverts de feuilles de palmier ; les plus riches étaient de brique. Mais tous les toits étaient en tuiles rouges façonnées avec la glaise locale. Ils faisaient penser aux toits provençaux peints par Van Gogh. Nous avions pour destination le village de Catana, où s'arrêtait le macadam. De là, il fallait rouler sur vingt kilomètres de piste pour arriver à la base.

A deux reprises, nous dûmes utiliser nos quatre roues motrices pour franchir des courants qui arrivaient jusqu'aux enjoliveurs de la Toyota. Il n'y avait pas trace de vie humaine.

— Joli coin, remarquai-je.

— Ça ne va pas durer. Il y a quatre-vingt-dix kilomètres de jungle infranchissable entre la frontière nicaraguayenne et le champ. Les sandinistes ne risquent pas de nous rendre visite à l'improviste.

La piste s'interrompit enfin devant un mur de forêt.

— On y est, annonça Ellis. Bienvenue à la sympathique base aérienne de la CIA à Aguacate.

Une pente descendait jusqu'à une rivière asséchée qui avait longé notre route pendant deux kilomètres environ. Au loin, j'entendais les crissements et les grattements des bulldozers et je voyais les volutes de poussière monter du sol. En bas de la pente, caché dans un bouquet d'arbres, un poste de garde. Deux gosses en treillis et Adidas, portant des AK 47 presque aussi gros qu'eux, émergèrent du fourré, m'offrant le premier regard sur ce qu'étaient nos contras.

L'un d'eux s'offrit de nous conduire à Talmadge. Duke était au bout de la piste que traitaient les bulldozers, surveillant un groupe de contras qui déchargeaient de longues caisses de bois d'un DC-6 immatriculé au Panama.

— Pièces détachées pour vos tracteurs John Deere ? demandai-je.

On avait oublié de programmer Duke pour l'humour.

— Des AK-47, grommela-t-il. En provenance de Pologne, via Tel Aviv, La Paz et Panama.

Nous fîmes avec lui le chemin en sens inverse jusqu'à une cabane de bois, son QG sur le terrain. Il désigna l'horizon et les bulldozers.

— Pour l'instant, cette piste ne peut accueillir que des DC-6, observa-t-il, mais, quand nous aurons fini de l'allonger, les C-130 y atterriront.

Je ne vis pas un soldat hondurien. Les autorités du Honduras n'avaient pas d'idée précise sur ce qui se passait ici. C'était l'idéal.

Nous prîmes place autour du bureau instable de Duke. Il avait accroché au mur une carte du Nicaragua éditée par le Génie. Des punaises rouges indiquaient les points les plus importants de la pénétration contra en territoire sandiniste. Dehors, dans le lointain, je percevais le claquement de petites armes automatiques et le souffle des mortiers en provenance des champs d'entraînement.

Je fis part à Talmadge de nos soucis concernant l'implication éventuelle dans le trafic de drogue de certains de nos contractuels et des contras.

— Mais qu'est-ce qu'il imagine, Hinckley ? lança Duke sèchement. De toute façon, c'est de sa faute. Bordel ! Signez les contrats pour notre petite guerre, c'est bien ça qu'il a dit ? Faites appel au secteur privé. Pas d'agents américains, comme ça le Congrès ne saura jamais ce qu'on fait. Qui commande, sans agent de la CIA ? Personne. Et, quand on mène une opération sans le contrôle nécessaire, on n'a que des ennuis.

Sans mentionner Juanita, je lui fis part de mes inquiétudes sur le fait que de la cocaïne pourrait bien quitter le Panama en même temps que nos armes.

— Je n'en doute pas une seconde, dit Duke. Si j'étais vous, je chercherais du côté de cette piste que nous utilisons au Costa Rica près de Muelle. Le fermier a des ennuis d'argent et il n'y a aucun agent sur place. Rien que des contractuels. Le vieux Felix Rodriguez d'Ilopango est OK. Je ne pense pas qu'il touche à la dope. Quand je suis là, cet

endroit est clean. Mais quand je n'y suis pas...

Il haussa les épaules.

Puis nous fîmes entrer une demi-douzaine de nos contractuels, Felipe Nadal en tête. Je leur lus la bonne parole anti-contrebande de drogue. Jamais je n'avais vu autant de princesses outragées dans la même pièce.

— Juanito, déclara Felipe avec la ferveur d'une novice prononçant ses vœux perpétuels, je te jure sur la tête de la mère de mes enfants que jamais, au grand jamais, je ne toucherais à une chose pareille. Jamais. Je tuerais de mes mains nues celui de mes hommes qui oserait y toucher.

Nous eûmes droit à une protestation générale pour soutenir sa déclaration.

Nous consacrâmes les deux heures suivantes à passer en revue les opérations Aigle Noir ainsi que les autres aspects de la Contra.

— Qu'en pensez-vous, demandai-je à Duke après leur départ, ça aura servi à quelque chose ?

— Oh oui ! A partir de maintenant, ils feront deux fois plus attention.

*

NEW YORK

Kevin Grady avait passé son heure de déjeuner chez Macy's à acheter des cadeaux, une poupée Barbie et une poupée Ken pour la petite fille, une formule 1 télécommandée pour le garçon. Il avait fait emballer les jouets, mais ne put résister à l'envie de tout défaire pour les montrer à Ella Jean.

Elle le regarda avec un mélange de tendresse et de tristesse.

— Quel dommage que tu n'aies pas eu d'enfants, Kevin, tu aurais été un père extraordinaire.

— Les pères célibataires ne sont pas ce qu'on fait de mieux, dit Grady dans un haussement d'épaules.

— Beaucoup de mères célibataires s'en tirent plutôt bien.

— Oui, je suppose.

— Le problème avec la vie que tu mènes depuis la mort de ton épouse, c'est que ton premier rendez-vous galant sera avec l'organiste de service à ton enterrement.

Grady fit de son mieux pour sourire.

— Très juste. La seule fille que je connaisse, c'est toi, Ella Jean. En tout cas, la seule qui compte.

— Et la seule qui s'intéresse à toi.

Kevin tentait tant bien que mal de refaire ses paquets quand le téléphone sonna. C'était Fred Hines qui appelait de Panama.

— Kevin, dit-il dans un souffle. Ton indic, Ramon, il a disparu !

— Qu'est-ce que tu racontes ? fit Grady, dont les jambes tremblaient tellement qu'il dut s'asseoir.

— Il n'est pas revenu de ce rendez-vous au Banco de Occidente avec Hernandez. Nous avons vérifié à l'hôtel. Ses affaires sont toujours dans sa chambre. Son avion pour Houston vient de décoller. Il n'était pas dedans.

— Et Hernandez ?

— Il a quitté sa chambre d'hôtel à 9 heures ce matin. Rien depuis.

— Et la banquière, comment s'appelle-t-elle, déjà, Clara ?

— Elle dit qu'à sa connaissance aucune réunion n'était prévue.

— Il est tombé dans un piège !

— Je le crains. J'ai pris contact avec mon agent de liaison aux Forces panaméennes de défense, Luis Peel. Il a promis de faire tout son possible.

— Oh, mon Dieu ! s'écria-t-il pour appeler au secours autant que pour prier. Que vais-je dire à cette pauvre femme et à ses enfants à l'aéroport ? demanda-t-il en se tournant vers Ella Jean.

*

PANAMA

— Je viens d'avoir un coup de fil de notre ami Felipe, dit Pedro Del Rica à Noriega. Ce Lind, de la CIA, a appelé les Cubains pour une petite réunion au Honduras. Il leur a fait un sermon sur le mal qu'il y avait à passer de la drogue et les a avertis que quelqu'un pourrait bien transporter de la coke en même temps que les armes.

Où Lind a-t-il pu pêcher cette idée, se demanda Noriega, si ce n'est chez sa fouineuse de petite amie ? J'aurais dû la laisser en tôle, finalement.

— Ne vous inquiétez pas trop, dit Noriega, rassurant. Vérifiez seulement que chacun est extrêmement prudent.

*

NEW YORK

Ella Jean Ransom jeta un regard inquiet sur Kevin Grady, qui occupait la chaise à côté d'elle. Cravate de travers, lèvres pincées, il trahissait une colère rentrée. En se glissant sur le siège à côté d'elle pour cette réunion, il lui murmura que sa rencontre avec la femme et les enfants de Ramon à La Guardia avait été une rude épreuve. Décision avait été prise de ne pas les informer de la disparition de Ramon tant que la DEA n'avait pas d'indications précises sur ce qui lui était arrivé.

Pour l'instant, les deux détectives étaient pris dans l'atmosphère tendue de cette réunion de haut niveau à minuit dans le bureau de l'agent spécial responsable. Tout le monde était présent : FBI, douanes, représentées par l'imbécile qui avait foutu en l'air la saisie d'Alfie Westin, l'agent spécial responsable de New York, Richie Cagnia, Eddie

Gomez, et, en plus, le directeur adjoint de la DEA aux Opérations, venu spécialement de Washington pour présider la réunion. Le but en était de déterminer ce qui était arrivé à Ramon et les conséquences qu'aurait sa disparition sur les opérations en cours.

— Bien, dit le directeur adjoint en ouvrant la session, première question : qu'a-t-il pu arriver à cet homme ?

— On lui a tendu un piège, déclara Richie Cagnia. Les gens du cartel se sont aperçus qu'il les doublait, ils l'ont coincé, arme dans les côtes, un sac sur la tête et vogue la galère. Aussi simple que ça. Si vous voulez mon avis, il est déjà mort.

— L'attaché au Panama a retrouvé le taxi qui l'a emmené à la banque. Tout était normal. Il est entré directement. C'est notre dernier repère, rapporta Ella Jean.

— Pourquoi êtes-vous si sûrs que c'est un piège ? demanda le directeur adjoint à Cagnia. Il nous a peut-être doublés. Il est peut-être dans un avion en route pour Rio.

— Le jour où il envoie sa femme et ses gosses se faire protéger par la police américaine ? Ça ne tient pas debout.

— Il voulait peut-être changer de femme.

— Tout à fait improbable, dit Ella Jean d'une voix ferme. Nous le connaissions bien. S'il est devenu indic, c'est uniquement pour sa famille.

— En tout cas, une chose est certaine, il n'est pas en route pour la Colombie, dit Cagnia en riant. Pas quand le cartel s'aperçoit de ce que va lui coûter la collaboration de Ramon avec nous.

— Alors il a pu doubler tout le monde et filer à Rio.

— Allons, Ron, protesta Cagnia. Il aurait pu le faire avant de devenir un informateur, quand il disposait encore de ses profits de la drogue. S'il descend là-bas, il devra se cacher de nous et d'eux. Je ne m'inquiéterais pas trop de nous à sa place. Mais les autres enfoirés...

— Vous avez tous lu le rapport du bureau de New York, fit le directeur adjoint, soucieux d'en finir avec cette partie de la discussion. Qui, ici, ne pense pas qu'il a été piégé ?

C'est alors que Kevin explosa.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'on attend ? Pourquoi cette discussion stupide ? Ce qui compte, c'est qui l'a piégé. Vous pensez tous que c'est le cartel. Vous vous trompez. C'est la CIA.

Un silence embarrassé accueillit cette accusation. Ella Jean regarda Grady, dont la poitrine s'agitait comme un soufflet de forge. Ça y est, il a mis le pied dans la fourmilière, se dit-elle. Le représentant du FBI faisait un signe à son collègue du Trésor. C'est tout ce qu'on peut espérer des gens qu'ils emploient aux stups, semblaient-ils se dire. Le responsable de New York regardait par la fenêtre pour ne pas affronter la colère du directeur adjoint.

Kevin semblait imperméable à la consternation qu'il avait déclenchée. Il décrivit avec rage le dernier rapport de Ramon et sa propre confrontation avec Jack Lind.

— Ce salaud a donné le nom de Ramon à Noriega et Noriega lui a réglé son compte. Voilà comment ça s'est passé.

— Vous remarquerez, Mr. Grady, ronronna l'homme du FBI, que la police

panaméenne collabore pleinement avec votre enquête. Cela montre que Noriega ne saurait être dans le coup.

— Cela montre que vous ne connaissez strictement rien à la façon dont ces gens travaillent.

Oh, oh, se dit Ella Jean, Kevin vient de se faire un ennemi de plus !

— Grady, il n'existe pas une once de preuve à l'appui de vos allégations, dit le responsable de New York, qui voulait quitter ce terrain miné aussi vite que possible. Nous luttons contre le cartel de Medellin, pas contre une autre agence du gouvernement.

— Ne croyez pas ça, rétorqua Grady.

— Oublions la CIA un moment.

Le directeur adjoint était rompu aux subtilités des politiciens de Washington. La dernière chose que souhaitait son patron, c'était une bagarre avec l'Agence. Les stups perdaient à tous les coups.

— Nous semblons tous être d'accord pour penser que notre indicateur s'est fait piéger. Nous ne pouvons en tirer qu'une conclusion : toutes les opérations dans lesquelles il avait un rôle sont compromises, est-ce exact ?

Un murmure d'approbation se répandit dans la salle.

— Autrement dit, nous devons tout boucler ce soir. Blancheur, *La Mina*, tout le paquet. Il faut obtenir des mandats de perquisition pour ces joailleries et la raffinerie, les planques d'argent et de dope identifiées ; dévoiler les inculpations et nous débrouiller pour arrêter tous ceux qui sont inculpés ; obtenir des mandats d'arrêt pour les suspects ne faisant pas encore l'objet d'une inculpation ; obtenir des ordres de saisie sur chaque compte en banque que nous surveillons et saisir ces comptes à l'ouverture des banques. L'équipe du procureur va devoir mettre les bouchées doubles. Et tout cela doit être prévu et coordonné avec autant de précision que le débarquement en Normandie. C'est un boulot de titan. Personne ne se couche, ce soir, mes amis.

Il s'interrompit un moment.

— Sauf vous, Kevin. Vous avez subi un choc. Perdre un bon indic est toujours très pénible.

*

L'HACIENDA NAPOLES
Colombie

Le Piper Cheyenne se posa aisément sur la piste d'asphalte de la résidence favorite de Pablo Escobar et roula jusqu'au hangar à trois places. Le pilote se tourna vers les deux hommes qui gardaient leur changement.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Pas de problème, mon vieux. Une vraie petite balade en bus.

Le pilote haussa les épaules. Pour lui, ce vol entre le ranch et la piste de Coronado Beach à Panama s'apparentait effectivement à une promenade. Il guida son avion vers les

immenses doubles portes du hangar et aperçut en arrivant la silhouette courtaude de son patron qui les attendait, petit chapeau vissé sur la tête.

— Eh, murmura-t-il à l'adresse des hommes derrière lui, Don Pablo est là.

Il coupa son moteur, ouvrit la vitre et fit un signe obséquieux à son employeur.

— Ça va ? s'enquit Escobar.

— Tout s'est bien passé, Don Pablo.

Tandis que le pilote répondait, un mécano ouvrait déjà la porte de l'avion. Le premier passager sauta à terre. Il se retourna et commença à tirer leur chargement tandis que l'autre passager le poussait de l'intérieur. C'était un homme serré dans une camisole de force, bâillonné avec du sparadrap, la tête pleine de sang et d'ecchymoses sortant du col de la camisole. Ses yeux, gonflés et noircis, trahissaient la terreur devant la silhouette de Pablo Escobar qui s'approchait.

— Alors, dit Escobar en souriant, notre petit oiseau est venu chercher sa récompense ?

Raymond « Ramon » Marcello était revenu à Medellin.

*

NEW YORK

Kevin Grady était exactement où Ella Jean s'attendait à le trouver, assis seul au bout du bar de chez Desmond's, sur la 57e Rue, entre la Huitième et la Neuvième Avenue. Il soignait son âme blessée à coups de bourbon soda. Elle s'avança et s'assit sur le tabouret d'à côté. Maurice, le barman, immigré récemment débarqué d'un 747 d'Aer Lingus, vint vers elle.

— Que puis-je vous servir, Miss Ella ?

— Un coca light. Je conduis.

— Où en est-on ? demanda Kevin.

— Ça va être un gigantesque coup de filet. Au moins deux cents arrestations si on les attrape tous. Des millions de dollars saisis, sans compter ce qu'on trouvera dans les caches.

— C'est son œuvre.

— Et la tienne.

Grady secoua la tête.

— Tu sais pourquoi c'est si dur ? J'avais fini par aimer cet homme. Retourner à la résidence pour nous, il n'avait pas froid aux yeux ! C'est vrai, les indics n'ont guère d'importance, d'habitude. Qu'est-ce qu'on s'en fout s'ils vivent ou s'ils meurent ?

— Je sais. Moi aussi, je l'aimais bien. Il était différent des autres.

— Et affronter cette pauvre femme avec ses deux mômes, ce soir. Faire semblant. Dire que tout va bien, que papa sera là dans un jour ou deux, qu'il ne faut pas s'inquiéter.

— C'est quel genre de femme ?

— Plus morte que vive, pour l'instant. Son monde s'écroule sous la terreur, tu sais.

Son mari était trafiquant de drogue. Il s'est fait prendre. Et, le pire de tout, il a coopéré avec les gringos.

— Elle parle anglais ?

— Pas un mot.

— Elle va avoir la vie dure pendant un bon bout de temps.

Grady serra son verre puis le leva pour avaler une grande gorgée.

— Bon Dieu, pourquoi ne lui ai-je pas dit de laisser tomber ce rendez-vous et de rentrer directement ?

— Tu n'avais aucune raison de soupçonner le moindre problème.

— J'aurais dû. Mon flair de flic m'a abandonné. J'aurais dû me méfier de cet enfoiré de Lind.

Ella Jean posa le coude au bord du bar et tourna les yeux vers Grady pour l'observer de près.

— Dis-moi, Kevin. Tu crois vraiment ces conneries sur la CIA livrant Ramon à Noriega ?

— Bien sûr que oui ! Et je te parie que c'est un coup de Lind.

— Mais ça aurait pu se produire de tant d'autres façons, Kevin. Ils ont pu repérer qu'on surveillait une des bijouteries. Ou encore une des planques. Et j'en passe.

— Non. Je suis persuadé que la CIA protège Noriega et ferme les yeux sur cette histoire de drogue parce qu'il leur rend un énorme service. On retombe sur le même schéma qu'avec Vang Pao au Laos.

Ella Jean posa sa main dans celle de Grady, ses longs ongles rouges pianotant sur son bracelet-montre.

— Écoute, Kevin, murmura-t-elle doucement, tu ne feras jamais carrière, aussi doué sois-tu, si tu pars en guerre contre la CIA. Les hommes en gris ont des amis puissants et haut placés.

— C'était mon informateur. Et mon ami. Un jour, j'aurai la peau de celui qui l'a donné.

Ella Jean soupira et ôta sa main.

— Quand on dit que les Irlandais sont des cabochards, ce n'est pas une figure de rhétorique !

Le seul client du Desmond's était à l'autre bout du bar, avachi sur son verre. Maurice, le barman, était au milieu, un œil sur la télévision muette qui passait un film de John Wayne se déroulant pendant la Seconde Guerre mondiale, l'autre sur la pendule, attendant l'heure de la fermeture. La mélancolie de la ville endormie s'infiltrait dans le bar comme un épais brouillard. C'était l'heure des confidences aux étrangers, des confessions aux amis.

Kevin glissa un bras autour de la taille élancée d'Ella Jean.

— Ella, je ne suis guère tes conseils. Mais j'aime que tu m'en donnes. J'aime beaucoup de choses en toi. Depuis qu'elle est morte, tu es la seule personne dont je me sente proche. Tu le sais ?

— Parfois, je m'en rends compte.

Il lui pressa doucement la taille.

— On devrait peut-être filer.

Les grands yeux sombres d'Ella Jean s'éclairèrent de compassion et de sagesse. Elle le regarda longuement et pencha son visage contre le sien.

— Peut-être pas, dit-elle en l'embrassant tendrement sur la joue. Parfois, il vaut mieux s'en tenir à l'idée.

*

Le colis arriva par avion vingt-quatre heures plus tard, alors que Kevin se préparait à partir à Panama pour élucider les circonstances de la disparition de Ramon. Ça lui était adressé. Il n'y avait pas de nom d'expéditeur, mais le cachet portait la marque de la poste centrale de Medellin.

Il s'apprêtait à l'ouvrir quand Richie Cagnia intervint.

— N'y touche pas. Qui sait ce qu'ils ont mis là-dedans ? On appelle l'équipe de déminage et ils se chargent de l'ouvrir.

Grady regarda soudain le paquet avec horreur.

— Tu crois que c'est un colis piégé ?

— Combien as-tu d'amis à Medellin qui pourraient t'envoyer un paquet-cadeau ? On transmet ça au déminage.

Un sergent de police en civil rapporta le colis trois heures plus tard. Kevin appela Cagnia et Ella Jean. Ouvrant sur le bureau de Kevin le colis refermé, le sergent semblait gêné.

— Il y a vraiment des dingos à Medellin, hein ?

Il brisa le nouveau cachet et fouilla dans l'enveloppe.

— Nous avons vérifié les empreintes avant d'ouvrir, au cas où, expliqua-t-il avant de sortir une cassette audio 60 mn qu'il posa sur le bureau de Grady.

Puis il fouilla à nouveau dans l'enveloppe pour en extirper une boîte en bois de douze centimètres de long sur cinq de large. Elle était taillée, à la main, en forme de cercueil ; la réplique était parfaite, jusqu'aux poignées fixées sur les côtés. Sur le dessus, une petite plaque de cuivre gravée aux initiales « R.M. ».

— Mon Dieu ! souffla Kevin.

Ella Jean étouffa un cri.

— Vous allez l'ouvrir ? demanda le sergent.

— Je n'y tiens pas tant que ça.

— Je crois qu'il le faut.

Avec précaution Grady ouvrit le couvercle du cercueil entre le pouce et l'index. A l'intérieur, dans un tube rempli de formol, une sorte de ver brun-rouge. C'était une langue.

Il gémit et referma rapidement le couvercle.

— Les ordures ! murmura-t-il.

Pendant une minute, les trois agents gardèrent les yeux fixés sur le cercueil. Kevin se décida enfin à prendre la cassette.

— Vous avez écouté ?

Le sergent secoua la tête.

— Nous nous sommes dit que c'était sans doute une preuve et que vous deviez en avoir la primeur.

— Je vais chercher mon baladeur, murmura Ella Jean.

Elle aimait Stevie Wonder et la musique funk des années soixante-dix qu'elle écoutait dans le métro en faisant son trajet quotidien.

Les doigts tremblants, Kevin inséra la cassette dans le magnétophone. Il monta le son, tendit le casque devant eux et mit le Walkman en route.

C'était un enregistrement de l'agonie de Ramon dont la voix était identifiable dans ce calvaire de cris aigus, de pleurs, de hurlements et de gémissements jusqu'au dernier soupir suivi du rire triomphant de Pablo Escobar.

— Je crois que je vais vomir, dit Ella Jean.

Profondément ému, Grady s'assit à son bureau et pleura en silence.

Ella Jean, qui était revenue, le vit ouvrir le tiroir central de son bureau. Il prit l'écrin qui avait autrefois contenu les bijoux de son épouse. Il l'ouvrit et en sortit une alliance en or.

« R.M. à C.A. 8-10-76 » était-il gravé à l'intérieur.

Il la contempla longuement avant de la glisser dans sa poche. Puis il se leva.

— Excusez-moi, j'ai une promesse à tenir.

LIVRE HUIT

La dame de la suite 51

Août 1984

RÉCIT DE LIND

Bill Casey convoitait les secrets et se complaisait dans les aspects confidentiels du monde du renseignement. Cela le ramenait à la belle époque de l'OSS, dans le Londres de la dernière guerre, où excitation et engagement faisaient son quotidien. Il enveloppait toujours ses nombreux voyages à l'étranger d'une telle aura de mystère qu'il donnait l'impression d'être à la veille du débarquement.

Notre voyage au Panama, du 31 juillet au 2 août 1984, destiné à une entrevue personnelle avec Noriega, fut bien de ce style. Le décollage de la base aérienne d'Andrews eut lieu après le coucher du soleil afin de quitter Washington et d'arriver à Panama en pleine nuit. Seules six personnes étaient au courant à l'Agence et à la Maison-Blanche. Tous ceux qui l'accompagnaient quittèrent le bureau et rentrèrent chez eux normalement. Chacun avait un alibi : moi, un match de tennis, un autre un barbecue chez des voisins.

Mais une fois en l'air, Casey se détendit, défit sa cravate, mit les pieds sur la table et réclama son whisky à l'eau. Cela faisait longtemps qu'il était impressionné par ce que PK/BARRIER/7-7 faisait pour nous, pas seulement au Panama, mais dans le reste du monde.

Hormis Hinckley et moi, il y avait un petit nouveau, un lieutenant-colonel de la marine affecté au Conseil nationale de sécurité. Il s'appelait Oliver North. Le bureau de North, pièce 302 dans le vieux bâtiment de l'exécutif en face de la Maison-Blanche, était à quelques pas de celui de Casey. C'est ainsi qu'il avait attiré l'attention du directeur.

Casey voyait en North un envoyé du ciel. Genre marine petit doigt sur la couture du pantalon, salut impeccable et charge en haut de la colline, ce n'est pas Oliver qui vous aurait posé des questions embarrassantes ou demandé des choses compliquées. On claquait des doigts, il faisait le boulot. Il plut à Casey.

Il allait prendre la place de Duke à la tête des forces spéciales d'intervention en Amérique centrale. Les manières rudes de Duke – on ne fait pas de prisonniers – avaient choqué un député une fois de trop. Ce changement, expliqua Casey en buvant son whisky, marquait un tournant important de la Contra.

— Ces planqués du Capitole sont persuadés qu'ils vont arrêter la Contra, grommela-t-il. Eh bien, j'ai du nouveau pour ces enfoirés. Dans ce pays, c'est le président qui fait la politique étrangère, pas le Congrès. Ronald Reagan est pour, il l'aura, nom de Dieu !

Les détracteurs de Casey le trouvaient grossier. Moi, je voyais plutôt dans sa rudesse une sorte d'enthousiasme primaire dont il ne s'était jamais départi.

En l'écoutant, il devint clair dans mon esprit qu'il avait adopté à cent pour cent le

principe cher à Hinckley d'opérations clandestines « bien tordues ». Casey allait essentiellement penser sa guerre sans approbation ou supervision du Congrès, en créant une sorte de CIA parallèle, un appareil secret autonome à la disposition du président et de l'exécutif.

— Vous me demandez où nous trouvons l'argent s'il ne vient pas du Congrès ?

Personne n'avait posé la question, mais apparemment on aurait dû.

— Le Congrès est persuadé d'être le seul bailleur de fonds. Erreur. Ils oublient les Saoudiens. Nous irons trouver les Saoudiens, puis le sultan du Brunei et leur demanderons de cracher au bassinet. Ils ont besoin de nous. Ce sera leur façon de nous renvoyer l'ascenseur. Nous plaçons l'argent en Suisse et au Panama. Les États-Unis n'en voient pas la couleur. Le Congrès n'a donc aucun droit de regard dessus.

Hinckley l'écoutait avec la fierté d'une institutrice envers son meilleur élève récitant un poème devant les parents d'élèves. Oliver North écarquillait les yeux, admiratif.

— Deuxièmement, nous allons donner plus d'importance au rôle d'encadrement des Israéliens. De toute façon, ils constituent notre meilleure source d'armement. Troisièmement, et c'est la raison de ce voyage, je veux impliquer Noriega davantage dans la Contra. Il peut nous fournir des moyens d'entraînement. Et nous pourrions faire transiter davantage d'armes par le Panama. Il est bon dans cette histoire de certificats de vérification de livraison.

Il me regarda.

— Saviez-vous qu'il vient de remettre cent mille dollars en liquide à nos contras au Costa Rica ?

Je jetai un coup d'œil en biais à Hinckley. Il avait un visage de marbre. Pourtant, compte tenu de ce que nous avions appris au cours des trois dernières semaines, j'avais la certitude que ces cent mille dollars provenaient de la drogue. Visiblement, on n'allait pas en discuter autour de cette table.

— Non, monsieur, dis-je à Casey. Je l'ignorais.

— Vraiment sympa, ce geste.

Durant tout le vol jusqu'à Howard, Casey se montra plein de gaieté. Lors d'un récent séjour en Allemagne, il avait insisté pour traîner son escorte dans toutes les boîtes à filles et les bars du coin. Il débordait d'une telle énergie que je craignis qu'il ne remît ça. Panama a tout ce qu'il faut en ce domaine. Heureusement, il opta pour une bonne nuit de sommeil à la résidence de l'antenne où il se terrerait pendant son séjour.

*

Son entrevue avec PK/BARRIER/7-7 eut lieu le lendemain soir. Nous le vîmes avant, Hinckley et moi, évoquant les rumeurs concernant son implication dans la drogue, en 1972 et plus récemment. Inutile de dire que nous restâmes plus que vagues sur notre différend avec la DEA.

— Ouais, gronda Casey, je vais lui en parler.

A l'Agence, beaucoup de ceux qui avaient affaire à Noriega se pinçaient symboliquement le nez pour chasser les relents d'immoralité. Pas Casey. Dès la première

rencontre, il conçut pour cet homme une véritable estime.

Il faut dire que Noriega avait tout fait pour que Casey le trouvât sympathique. Je le sais parce que je leur ai servi d'interprète ; Noriega répugnait à utiliser des Panaméens afin de limiter le nombre de personnes au courant de ses liens privilégiés avec la CIA.

Je crois que, ce soir-là, Casey a obtenu de Noriega tout ce qu'il voulait. A n'en pas douter, une des raisons de la bonne volonté manifeste de PK/BARRIER/7-7 tenait à ce qu'il avait compris que plus il se rapprochait de la Contra, plus il était partie prenante dans nos activités, et moins il risquait d'être poursuivi pour ses activités annexes si elles venaient au grand jour.

Il accepta d'élargir les bases d'entraînement pour les contras et de faciliter le transit des armes par le Panama. Il offrit à Casey les services de son avocat et conseiller à Genève, Juan Batista Castillero, pour le transfert des fonds offshore et la création de sociétés fantômes. Il promit d'intervenir pour caresser dans le sens du poil Eden Pastora, un de nos meilleurs contras. Quand Oliver North suggéra la construction d'une base aérienne de la CIA au Costa Rica analogue à celle d'Aguacate, il proposa immédiatement son aide.

L'entrevue dura trois heures et fut cordiale du début à la fin. Elle s'acheva avec les rituelles tapes dans le dos et l'inévitable *hasta la vista.* Ce n'est qu'après le départ de Noriega que je m'aperçus que Casey, volontairement ou non, n'avait pas une seule fois mentionné la drogue.

*

Plus tard, j'appelai Juanita de mon hôtel. Elle ne parut pas surprise de m'entendre. En fait, je détectai une note de tristesse, qui sait, de nostalgie. Elle partait le lendemain matin au Costa Rica pour voir un ami intime à San José, me dit-elle. Je lui proposai de venir prendre un dernier verre. J'avais hâte de la voir, de rallumer la passion d'antan. La dernière fois que nous avions fait l'amour, c'était à sa sortie de prison ; nous cherchions désespérément à retrouver ce que nous avions connu. En vain. Je voulais à tout prix essayer encore.

Je la sentis hésitante, incertaine. Je l'imaginai sur sa terrasse, vêtue du mini-kimono qu'elle aimait porter avant d'aller se coucher.

— Il est tard, soupira-t-elle enfin.

— Je sais qu'il est tard, ma chérie. C'est bien ce qui me tracasse. Plus on attend, plus il l'est.

Il y eut un long silence, comme si elle ne savait que répondre. Regardait-elle les bateaux franchir le canal ? S'appuyait-elle sur sa balustrade comme nous l'avions fait si souvent, les cheveux noirs noués sur la nuque, sans maquillage, les yeux d'autant plus étincelants qu'ils étaient dépouillés de tout mascara ?

— Peut-être une autre fois, Jack. Peut-être à mon retour. C'est en partie à cause de toi que je fais ce voyage au Costa Rica.

— Juanita, le seul voyage que je veux que tu fasses c'est ici, avec moi.

Elle soupira une fois encore.

— Nous verrons. A mon tour de faire des citations, Jack, tu sais ce que dit la Bible. « Il y a un temps pour tout. » Peut-être notre temps est-il venu puis s'en est allé. Il n'est pas toujours facile de raviver les cendres, tu sais.

Ses paroles me glacèrent. Était-ce un adieu ?

— *Hasta la proxima*, dit-elle doucement.

Puis je l'entendis reposer le combiné, avec douceur et fermeté.

*

Après son rendez-vous avec Casey, Noriega se rendit à La Playita où il avait rassemblé une demi-douzaine d'amis et plusieurs « secrétaires », superbes jeunes femmes qui émargeaient sur les listes gouvernementales à des titres divers, mais dont le principal consistait à être présentes en pareilles occasions.

Le Panaméen alla au bar se servir un énorme Old Parr avec des glaçons.

— Ces gringos, annonça-t-il. Ils allongent tellement leurs boissons qu'ils pourraient aussi bien servir du thé.

Pedro Del Rica était parmi les convives. A un moment, les deux hommes s'éloignèrent jusqu'au balcon donnant sur la baie afin de pouvoir parler en toute discrétion.

— Comment ça se passe ? s'enquit Noriega.

— Cinq cents kilos prennent ce soir la route du Nord.

— Parfait. Écoute, je viens de passer trois heures avec Casey. Ne te tracasse pas pour les gringos. Il n'a même pas prononcé une fois le mot « drogue ».

*

MUELLE

— Essayer de voler sans un altimètre correct c'est l'enfer, l'ami.

Ray Albright adorait prodiguer des conseils et se disait que le jeune pilote à côté en avait grand besoin. L'ancien pilote d'Air America désigna la crête violette des montagnes qui se dressaient à l'horizon au-delà de la ferme de Jim Tulley, au nord du Costa Rica.

— Tu as vu ces collines en arrivant, hein ? C'est à peu près tout ce qu'il y a entre ici et la côte.

La tombée du jour et l'heure à laquelle les deux hommes étaient attendus en Floride approchaient à grands pas.

— Je pourrais peut-être faire le vol en visuel en m'accrochant à vos feux de navigation.

— Bien sûr que tu peux. Jusqu'à ce qu'on tombe sur un bel orage tropical. Ça ne vaut pas le coup de prendre le risque. Rien ne le vaut, d'ailleurs.

Les deux hommes avaient fait leur vol Aigle Noir jusqu'à Muelle vingt-quatre heures plus tôt, depuis Opa Locka, en Floride. Leurs avions attendaient maintenant au bout de la

piste de Jim Tulley, prêts à décoller pour le voyage de retour, si on oubliait l'altimètre défectueux du jeune pilote.

— Je me demande ce qui s'est passé. Tout allait bien à l'aller.

— Je vais te le dire. Un de ces clowns a dû te le bousiller en déchargeant, avec un coin de caisse ou quelque chose. Ils ont brisé ce putain de sceau. J'ai une boîte à outils dans mon zinc, ajouta Albright dont l'expérience l'avait préparé à toutes les urgences. Qui sait ? J'ai peut-être un altimètre de rab.

Les deux hommes grimpèrent dans son Aero-Commander. Les avions avaient été allégés autant que possible pour emporter un maximum de chargement. Mais, contrairement à l'avion du jeune pilote qui rentrait à vide, celui d'Albright était bourré de sacs de surplus verts, tous cadenassés.

Albright rampa à l'avant, défit les clapets de sa boîte à outils et commença à fouiller en s'éclairant d'une lampe torche.

— Merde, maugréa-t-il en claquant le couvercle, j'ai tout sauf ce qu'il faut.

Il se tourna vers son jeune collègue.

— Écoute, mon garçon, je vais te dire ce qu'on va faire. Tu descends à San José, c'est la capitale. Il y a un bar qui s'appelle le Key Largo. C'est plein de jolies femmes qui n'attendent que toi pour les rendre heureuses. Tu en choisis une et tu t'installes avec elle quarante-huit heures le temps que je remonte à Opa, commande un nouvel altimètre et te le renvoie à San José. Ça te va ?

Ray était rayonnant devant sa propre sagesse.

— Dieu n'a pas encore inventé le vol qui vaut de se faire tuer.

— Ouais, approuva le jeune pilote. Je crois que c'est ce que je vais faire. Mais, quand même, ça m'embête de perdre du fric en restant à terre.

Ils s'apprêtaient à ressortir de l'avion d'Albright quand le plus jeune montra les sacs.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont confié, pour le retour ?

Albright donna un coup de pied dedans.

— Oh, c'est de la libre entreprise, ça.

Le jeune pilote haussa les sourcils et son regard s'arrêta à nouveau sur les sacs. Il avait entendu dire des choses. Certains pilotes se faisaient de l'argent de poche grâce au voyage de retour.

— De la poudre qui rend heureux ? demanda-t-il.

Albright grommela :

— C'est pas de la lessive.

— C'est risqué, non ?

— Pas de la façon dont c'est organisé. On est couverts, bordés comme des bébés.

— Sérieux ? fit le jeune aviateur qui sentait monter en lui la curiosité.

Albright posa sa lourde main sur l'épaule de son collègue.

— Si ça te dit de faire un peu de fret à ton compte au retour, parles-en à Phil, là-bas, dit-il en désignant Felipe Nadal qui discutait avec Jim Tulley au bord de la piste. Il peut peut-être arranger ça.

— Faut voir. Je ne dis pas non. Une fois que j'aurai mon putain d'altimètre.

*

PANAMA

Les efforts de Kevin Grady pour déterminer ce qui était arrivé à Ramon étaient presque inutiles. Une semaine d'enquête à Panama ne lui avait pratiquement rien appris de plus.

Tous les matins, cinq jours de suite, Grady se rendit dans le hall du Banco de Occidente, entre 9 heures et 9 h 30, pour montrer à toute personne qui entrait la photo de Ramon. Personne ne le reconnut. Le seul avion privé qui avait quitté le Panama pour la Colombie ce jour-là appartenait à Eduardo Hernandez, le financier du cartel. Son avion avait décollé de Paitilla avant que le taxi eût déposé Ramon à la banque. Pour Kevin, son informateur et ami était tout simplement tombé dans un trou noir, ce terrible matin-là.

Le capitaine Luis Peel, agent de liaison entre les stups et la police panaméenne, était serviable et obséquieux ; de nature méfiante, Kevin eut pourtant l'impression qu'il s'intéressait plus aux progrès de l'enquête qu'à son propre travail.

Finalement, au bout d'une semaine au Panama, Grady invita Fred Hines, l'attaché, à déjeuner au Marbella, restaurant de fruits de mer sur l'Avenida Balboa, non loin de l'ambassade.

— Fred, je ne puis croire que le cartel monte un coup pareil en plein Panama sans la bénédiction et l'aide de Noriega, dit Kevin d'une voix tendue par la frustration. Cet enlèvement était trop net et sans bavures.

Son collègue mangea silencieusement comme si Kevin venait de pénétrer dans un terrain où il ne tenait pas à s'aventurer.

— Vous connaissez le discours officiel du QG des stups à Washington concernant Noriega, Kevin ? On me l'a fait savoir.

— Comment pourrais-je deviner ?

— Eh bien, c'est que Noriega est peut-être un escroc, mais pas un escroc de la drogue, donc ça ne nous concerne pas. Si vous continuez à répandre le bruit que c'est Noriega qui a fait le coup, vous n'aurez pas bonne presse, Kevin.

— Comment pouvez-vous dire ça après ce que Ramon nous a raconté dans cette espèce de cimetière ?

— Hernandez a peut-être voulu exagérer son rôle.

— Hernandez ne mentait pas. J'en sais assez sur lui pour pouvoir l'affirmer. C'est sans doute le type qui fait payer Noriega.

Hines éplucha une gamba frite avec une infinie délicatesse.

— Kevin, Noriega nous est très utile. Il fait tout ce que je lui demande. Si je veux que sa marine arraisonne et fouille un navire que je soupçonne de transporter de la drogue dans ses soutes, il en donne l'ordre. Si je veux faire extrader un Américain, je demande à Noriega et le gars se retrouve dans l'avion. Si je veux faire saisir un compte bancaire, c'est fait.

— Avec combien d'argent dessus ?

Hines haussa les épaules.

— Il vous donne les gars que vous voulez, c'est bien ça ? On raconte qu'Ochoa et Escobar passent beaucoup de temps ici depuis qu'ils ont tué ce ministre. Noriega vous a proposé de vous les refiler ?

— Washington ne l'a jamais demandé.

— Et s'il le faisait ?

L'attaché se contenta d'un nouveau haussement d'épaules indifférent.

— Écoutez, mon vieux, faites-moi plaisir. Ne cassez pas la baraque, vous voulez ?

— Décidément, ce Noriega ne compte plus ses amis. La CIA. Vous...

Hines mastiquait lentement comme si ça l'aidait à réfléchir. Il avala et s'approcha de son collègue.

— Écoutez, murmura-t-il, ne dites jamais que ça vient de moi, d'accord ?

— Bien sûr.

— Si vous vous intéressez vraiment à Noriega, vous devriez aller trouver un Panaméen qui demeure au Costa Rica. Il s'appelle Hugo Spadafora. Il est complètement barge, genre Indiana Jones, une espèce de guerrier idéologique autonome. Il est docteur, il a fait sa médecine en Italie et s'est trouvé mêlé aux mouvements gauchistes. Bref, pas le genre d'homme dont Ronald Reagan risque de tomber amoureux.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec Noriega et la drogue ?

— Attendez. Les sandinistes partent en guerre contre Somoza, Spadafora forme un bataillon de volontaires panaméens qui marchent avec eux. Voilà qu'il vient de décider qu'il n'aimait plus les sandinistes, alors qu'il se bat contre eux avec les Indiens Mesquites. Mais surtout, il raconte à qui veut qu'il détient la preuve que Noriega trempe dans la drogue. Une preuve en béton. Pourquoi ne pas lui rendre une petite visite ?

— Je le ferai sans doute. Mais pourquoi m'imposer le silence sur l'origine de cette brillante idée ?

— Écoutez, Spadafora a essayé une fois de faire appel à nous. La CIA l'en a empêché. Comme elle l'a fait avec nous et votre Ramon. Les instructions, c'était : bas les pattes vis-à-vis de Noriega. Je suis bien obligé de vivre avec les gars de l'Agence. Je ne veux pas faire de vagues. J'ai l'intention de mener une carrière longue et tranquille et de prendre ma retraite au bout de vingt ans.

*

SAN JOSÉ

Parmi les charmes innombrables de la capitale costaricienne, Kevin découvrit le plus original : les rues n'avaient pas de noms et les maisons pas de numéros. Pour vous indiquer le chemin, on disait : « Allez jusqu'au château d'eau, tournez à gauche. Comptez trois pâtés de maisons. Sur votre droite vous verrez une maison entourée d'un mur rouge. Tournez à gauche, prenez la deuxième à droite et c'est la maison avec les volets bleus au bout de la rue. »

Kevin constata avec étonnement que ça marchait très bien. Grady aurait préféré rencontrer Spadafora dans un hôtel en ville. Les allées et venues dans les hôtels rendaient les rencontres plus discrètes que dans une maison nettement identifiable. Mais Spadafora avait insisté, même après que Grady eut évoqué le côté risqué.

— Je vis très bien avec le risque.

Le Panaméen était beau et charismatique, grand, mince, avec des cheveux ondulés et les yeux chaleureux d'un homme habitué autant à séduire les jolies femmes qu'à convertir quelqu'un à sa passion politique du moment. Ari, sa femme, était grande et maigre avec un short minuscule et un tee-shirt beaucoup trop petit. Elle servit à boire puis disparut. Pendant un long moment, les deux hommes se contentèrent de bavarder de choses et d'autres, faisant plus ample connaissance, Spadafora relatant ses aventures à son hôte américain.

Ce type existe-t-il pour de vrai ? se demanda Kevin. Est-il possible de mener cette vie-là ? Enfin, Spadafora évoqua ce qui amenait Grady au Costa Rica.

— Je vais maintenant vous parler de Noriega, commença-t-il. Il est comme cul et chemise avec le cartel de Medellin. Avez-vous entendu parler de Felipe Nadal ?

En voilà un qui ne tourne pas autour du pot, songea Grady. C'était la première fois qu'il entendait ce nom, avoua Grady.

— C'est un Américain de Cuba qui travaille pour la CIA. Voilà pourquoi il est intouchable.

— Comment savez-vous qu'il travaille pour la CIA ?

— Parce que moi aussi. Ils me fournissent des armes pour mes Indiens. Le gars de la CIA qui travaille avec moi m'a présenté à Nadal. En cas d'absence, Nadal m'aiderait pour les armes.

— Soit, ça se comprend. Mais où sont Noriega et le cartel dans l'histoire ?

— Le cartel expédie sa cocaïne depuis la Colombie jusqu'à l'aéroport de Paitilla. Il entrepose sa drogue dans le hangar privé de Noriega. La CIA utilise ce même hangar pour entreposer les armes des contras qui transitent par la zone libre du canal. Vous me suivez ?

— C'est très simple, jusque-là.

— De Paitilla, les armes partent en direction du nord, au Honduras et dans deux aérodromes du Costa Rica. Sur certains de ces vols, il y a à la fois de la coke et des armes.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai vu la cocaïne une fois au ranch que nous utilisons à Muelle.

— Pourquoi affirmez-vous que c'était de la coke ?

— Un de nos gars au ranch me l'a dit.

Pour le moment, cette explication pouvait suffire. Il fit signe à Spadafora de poursuivre.

— Comment arrive-t-elle aux États-Unis ?

— Des avions atterrissent des États-Unis au ranch avec d'autres marchandises. Elle repart dans ces avions. Nadal est responsable avec une demi-douzaine d'autres employés de la CIA. Ce qui signifie que, volontairement ou non, la CIA est impliquée dans l'opération. Voilà pourquoi tout le monde a si peur d'en parler.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Ce n'est pas tout, Kevin, dit Spadafora qui ne perdait pas de temps en cérémonies. Vous savez que nous autres Panaméens avons une usine de réfrigération et d'emballage de crevettes et de homards à Vacamonte, au sud de Panama ?

— Non, je l'ignorais.

— Parmi nos plus gros clients, on compte les Cubains. Ils ne sont pas autorisés à exporter leurs crevettes et leurs homards chez vous à cause de l'embargo. Mais nous, si. Alors nous leur achetons leurs crevettes, nous les conditionnons et les expédions aux États-Unis comme si c'étaient les nôtres.

— Bon, bon, d'accord, mais mon métier c'est la drogue, pas les crustacés.

— Certaines crevettes sont expédiées à Punta Arenas, notre port sur la côte pacifique, à la société Gelaticos. Nadal en est propriétaire avec quelques chefs contras. Ils remballent les crevettes dans un conditionnement costaricien, ajoutent de la cocaïne et l'adressent à leurs distributeurs à Miami et à La Nouvelle-Orléans. Ils prétendent utiliser les bénéfices pour aider la Contra.

La combine du congelé était un grand classique, Kevin le savait. Les douaniers ne pouvaient vérifier le contenu d'une caisse sans abîmer la marchandise. S'ils se trompaient, le gouvernement se retrouvait avec une sacrée note à payer, et les douanes, bien embarrassées, finissaient les mains vides. Résultat, on ne fouillait pas les caisses de surgelés sans une sérieuse raison.

Spadafora poussa une feuille de papier devant Kevin et dit avec toute sa conviction d'idéologue :

— Voici du concret. C'est la liste de certaines de leurs banques. Celles dont je suis au courant.

Grady jeta un œil : Israeli Discount Bank. Korean Exchange Bank. Banco de Central America. BCCI.

— Ils utilisent principalement la BCCI, déclara Spadafora.

Kevin se tortillait dans son fauteuil, se demandant comment évaluer Spadafora et quelle devait être la prochaine étape. D'abord, lui passer la main dans le dos. Spadafora était visiblement le genre d'homme à réagir favorablement à un petit coup de brosse à reluire.

— Hugo, je vous crois. Même si ce n'est pas le cas de tout le monde.

— C'est vrai, se lamenta Spadafora, tous craignent de remuer le petit doigt à cause de la CIA.

— Je me fous de la CIA, Hugo. Ce n'est pas mon problème.

— Quel est votre problème ?

— Je suis un flic, pas un politicien. Là où vous voyez des preuves, je ne vois que des mots. Mon boulot consiste à inculper des types. Quand je le fais, j'ai intérêt à avoir des preuves en béton parce que, après, ça se passe au tribunal. Donnez-moi la balle, je tire avec sur Noriega. Et la CIA. Je vous le promets. Mais il me faut d'abord une balle.

— Quoi, exactement ?

— Des preuves. Des photos, des enregistrements, des témoins oculaires prêts à témoigner sous serment.

— Je peux peut-être vous trouver ça.

— Comment ?

Ce fut au tour de Spadafora de se trémousser en se demandant s'il pouvait faire confiance à Grady.

— J'ai des choses en lieu sûr au Panama. Une de mes petites amies était là hier. Elle connaît l'endroit. Je pourrais lui demander de vous les apporter.

— Ça irait, mon vieux. Si ça correspond à ce que vous dites, on a peut-être nos munitions.

— Bon, dit Spadafora en tendant la main à Grady pour sceller leur accord. Elle s'appelle Juanita Boyd. Elle vous appellera quand elle l'aura.

*

Une demi-heure après le départ de Grady, Spadafora consulta son répertoire téléphonique puis se rendit à une cabine en centre-ville. C'était un homme prudent et il y avait toujours une chance que sa ligne fût sur écoutes. Il composa le 610237 à Panama.

Au même moment, à cinq cents kilomètres de là, au bâtiment n° 9 de Fort Amador, une bande magnétique commença à tourner.

*

SAN JOSÉ
Costa Rica

Dans toutes les ambassades américaines, réceptionnistes et standardistes ont les mêmes consignes pour accueillir ceux qui souhaitent fournir des renseignements concernant la drogue : soyez accueillants, polis, ne posez jamais de questions embarrassantes comme le nom de l'interlocuteur, et mettez-les en contact avec un agent de la DEA aussi rapidement que possible.

C'est ainsi que Kevin Grady reçut un appel d'un informateur anonyme à l'ambassade de San José le lendemain de son entrevue avec Hugo Spadafora. En principe, l'attaché aurait dû prendre la communication, mais il était absent pour la journée.

— C'est vous le gars des stups ? demanda une voix inquiète.

— Oui, monsieur, absolument. En quoi puis-je vous aider ?

La voix sonnait si jeune que Grady s'était dit que lui donner du « monsieur » allait flatter son ego.

Il y eut un long silence, un de ces horribles moments que connaît tout agent des stups quand un informateur potentiel est sur le fil du rasoir, se demandant s'il aura le courage de poursuivre ou s'il ne ferait pas mieux de raccrocher pour retomber dans les bras accueillants de l'anonymat.

— J'ai vu quelque chose, dit la voix, se lançant enfin. Je crois qu'il faut que je vous raconte.

— C'est très aimable à vous, monsieur. Nous sommes reconnaissants de toute aide

que des honnêtes citoyens comme vous nous apportent. Aimeriez-vous venir prendre un café à l'ambassade ? Ou préférez-vous que nous nous retrouvions en ville ?

Une fois encore, l'interlocuteur réfléchit.

— Je crois que je ferais mieux de ne pas approcher de l'ambassade. Vous comprendrez pourquoi quand je vous raconterai.

— Pouvez-vous me donner une vague idée de ce dont il s'agit ?

— Une piste d'atterrissage près de Muelle et ce qui s'y passe. C'est tout ce que je veux dire pour l'instant,

Muelle, l'endroit mentionné par Spadafora, où la CIA possédait un terrain utilisé pour les livraisons d'armes aux contras et d'où, affirmait-il, la cocaïne s'envolait pour les Etats-Unis.

— Bien sûr. Vous êtes à San José ?

— Ouais.

— Nous pourrions nous voir à l'Amstel. Si j'y prends une chambre, vous pourriez m'y rejoindre.

L'Amstel était à deux pas du Key Largo avec son bar et sa brochette d'hôtesses. C'était le genre d'endroit où quelqu'un qui flirte avec le monde de la drogue pouvait se sentir à l'aise.

— D'accord. J'y serai. Mais venez seul.

— Je m'appelle O'Brien. Disons que j'arriverai vers 13 heures. Pourriez-vous y être à 13 h 30, 14 heures ?

— Ouais. Ça devrait coller.

L'homme arriva passé 14 h 30, mais Kevin s'y était attendu. Il avait sans doute fait le tour des lieux pour y puiser le courage de monter. Il avait une trentaine d'années, des Ray-Ban, une veste en daim et un tic nerveux au pouce gauche.

— Salut, dit Grady, je m'appelle Kevin O'Brien.

L'homme lui serra la main, lui dit :

— Ça va ?

Il ne donna pas son nom. Kevin ne le lui demanda pas. C'était prématuré. Il désigna le plateau qu'il avait fait monter pour alléger le ton de la conversation. Il y avait du café et de la bière.

— Que diriez-vous d'une petite bière ? J'ai peur que le café n'ait refroidi.

L'homme s'empara d'une bouteille, fit sauter la capsule et prit une grande rasade au goulot. Kevin en fit autant.

— Alors, dit Kevin avec son sourire le plus engageant, que puis-je pour vous ?

— Je suis aviateur. Je ne veux pas donner de détails sur ce que je transporte ou pour qui, OK ? Sauf une chose. Il n'y a jamais de drogue dans mon zinc. Jamais.

Kevin hocha la tête avec la gravité d'un prêtre accordant son absolution tout en sachant que les chances étaient 60-40 pour que ce fût un mensonge.

— Ce que je fais n'est peut-être pas toujours casher, mais la drogue, ça non, reprit le pilote. J'avais un cousin à Baton Rouge, c'était un peu mon grand frère. Il est mort d'une overdose d'héroïne. Je déteste cette putain de drogue. Je déteste encore plus ceux qui la vendent. Hier soir, un gars m'a proposé d'en faire passer aux États-Unis dans mon zinc.

Kevin se pencha vers l'homme pour inspirer confiance et lui montrer qu'il était digne de recevoir les confidences que le jeune homme s'apprêtait à lui faire.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-il.

Le pilote relata l'incident de la veille dans l'avion de Ray Albright, après qu'il eut découvert son altimètre hors d'usage.

— Voilà qui est fort intéressant. Je vous en remercie. Le pilote vous a-t-il donné le nom du gars censé vous fournir si ça vous intéressait ?

— Felipe Nadal, mais il l'appelle Phil.

Pile dans le mille, exulta Kevin, Spadafora disait vrai.

— Un Costaricien ?

— Je crois que le pilote a dit qu'il était cubain. En tout cas, c'est un Latino. Ils se ressemblent tous.

— Qu'est-ce qu'il fait à Muelle ?

— C'est le chef de trafic. Il vous dit où garer votre avion, il dirige les équipes qui déchargent le fret.

— Et le pilote ? Vous vous rappelez son nom ?

L'homme hésita. Il s'apprêtait à donner un compatriote, mais surtout un pilote, comme lui. Ça n'était pas comme balancer un Latino. Kevin perçut ses réticences et ne le bouscula pas.

— Ray Albright.

— Vous savez où le joindre aux États-Unis ? Avez-vous une adresse, un numéro de téléphone ?

— Il est au Texas, mais nous faisons des vols charter pour la même bande d'Opa Locka, à Miami. Ils savent sûrement où le trouver.

Grady se leva et alla à la fenêtre ; ses mains serraient le col de sa canette de bière. Il était en chemise et sa cravate était défaite. Il regarda le pilote, tentant d'exprimer chaleur et sincérité fraternelles.

— Écoutez, je tiens à vous remercier d'être venu me raconter ça. Il faut du courage, et vous en avez, c'est évident. Croyez-moi, j'apprécie. J'aimerais bien que nous ayons davantage de gens de votre trempe.

Il s'interrompit pour laisser l'homme se régaler de tant de compliments.

— Bien. Il y a plusieurs solutions. On peut s'en tenir là, mais ça m'embêterait vraiment. J'aimerais vous poser une question : seriez-vous prêt à passer au détecteur de mensonges pour ce que vous venez me dire ?

— Bien sûr, tiens ! C'est la vérité.

— Je n'en doute pas une seconde. Le problème, c'est la bureaucratie. Quand rentrez-vous à Miami ?

— Oh, dans trois ou quatre jours.

— Nous pourrions nous y retrouver si ça vous va. Vous réglez vos affaires ici, vous faites réparer votre altimètre. Il n'y a aucun risque qu'on nous voie ensemble. A Miami, je peux vous garantir que personne ne nous verra.

Le pilote réfléchit un instant.

— Ouais, faisons comme ça.

Kevin sourit et offrit une autre bière au pilote. Le détecteur de mensonges était une bagatelle à côté de tous les services qu'il comptait lui demander. Mais la règle était d'amener les choses avec douceur. D'ailleurs, qui n'était pas prêt à subir ce test pour prouver sa bonne foi ?

En fait, Kevin déplaçait l'enquête aux États-Unis. S'il enregistrait le pilote comme informateur potentiel au Costa Rica, il devrait se soumettre à une procédure d'approbation qui exposerait l'homme et ses renseignements à la CIA. Cette procédure ne s'appliquait pas à Miami. Il veillerait à ce que les dossiers du Costa Rica ne comportent pas une ligne sur cette rencontre. Ainsi, il ne serait pas contraint d'informer l'ambassadeur ou la CIA de ses faits et gestes.

Ça risquait d'être explosif, mais avant qu'il déposât tout ça à la DEA de Washington, il aurait eu le temps de mener son enquête et de rassembler des preuves. Ainsi, aucune huile de la CIA ne lui sauterait à la gorge avec un « Arrêtez ! Question de sécurité nationale ! ». Ramon, mon vieux, songea-t-il, on va clouer ces enfoirés au sol.

*

PANAMA

Le motel presse-bouton est une institution purement panaméenne dont la fonction essentielle est d'offrir aux couples illégitimes l'anonymat, le confort et un service luxueux. L'origine du presse-bouton est une source constante d'amusement pour les Panaméens car elle remonte à un prêtre espagnol, le *padre* Condomines.

Le bon père fut un des premiers au Panama à posséder un garage dont la porte se commandait à distance. Un jour, un de ses amis vint le voir – pour se confesser, dit l'histoire – et, émerveillé par le système, eut une idée brillante. Le presse-bouton était né.

On en trouve aujourd'hui une dizaine dans la capitale, dont les noms sont évocateurs : *Lindo Sueño*, ou *Campo Amor*. Ils fonctionnent toujours sur le même mode. Ils sont construits en forme de U avec une série de cinquante à soixante-quinze garages côte à côte. Adjacente, une chambre avec air conditionné, grand lit, caméra en circuit fermé, salle de bains avec baignoire, douche et bidet. Les plus luxueuses – et les plus chères – sont dotées de miroirs disposés stratégiquement. Au centre du U, une sorte de central destiné au service.

Le couple en goguette roule autour du U jusqu'à trouver une porte ouverte. Il suffit alors de rouler dans le garage. Le conducteur appuie sur un bouton placé dans le mur et la porte se referme. Personne ne peut voir la voiture des clients.

Simultanément, le bouton a déclenché un voyant rouge dans le couloir du central, indiquant qu'un client attend dans le garage correspondant. Un serveur entre dans la chambre et ouvre un petit panneau dans le mur séparant la chambre du garage. Le client y dépose un billet de dix dollars américain – monnaie qui a cours au Panama – et dispose ainsi de la suite pour quatre-vingt-dix minutes. Le serveur le prend et s'en va, refermant derrière lui, ce qui déverrouille la porte menant du garage à la chambre. L'heureux couple

n'a plus qu'à entrer. La télévision en circuit fermé dispose de trois chaînes offrant les derniers films pornos. On peut commander à boire et se faire servir par un autre panneau coulissant de la taille d'une bouteille de Champagne. On peut même se faire brancher le téléphone pour prétendre qu'on est coincé dans les embouteillages.

Quand il a fini, il retourne à la voiture, ouvre la porte du garage avec le même bouton et s'en va.

Cette fois, c'est un voyant vert qui s'allume pour informer que la chambre est libre et qu'on peut la préparer pour les suivants.

Quand il se retrouve sur la nationale, personne ne l'a vu. Il y a même d'épais buissons le long du chemin privé afin que les voitures qui se croisent ne puissent s'apercevoir.

On s'en doute, les heures de pointe sont les cinq à sept en semaine et le vendredi soir, où les époux panaméens ont traditionnellement champ libre.

Par une soirée particulièrement étouffante de début août 1984, le Paradiso, un des presse-bouton les plus récents et les plus luxueux de Panama, marchait à plein régime. Les équipes de nettoyage prenaient du retard ; il s'écoulait quinze à vingt minutes entre le départ des clients et l'arrivée des femmes de ménage. C'était toujours comme ça le vendredi soir.

Les deux femmes d'âge mur qui ouvrirent la porte de la suite 51 ce soir-là trouvèrent les lumières éteintes et une curieuse odeur d'ammoniaque dans la pièce. La première alluma et hurla. Allongée sur le lit, nue à part un soutien-gorge de soie noire, gisait une femme. Ses traits étaient tordus, sa bouche semblait chercher de l'air, ses yeux étaient révulsés, ses longs cheveux noirs s'étalaient en désordre sur l'oreiller. Elle était immobile.

Le cri de la femme de chambre attira ses collègues qui voulaient ne rien perdre de la scène. Enfin, le gérant de nuit arriva et se fraya un chemin jusqu'au lit. Il s'empara du poignet de la femme, cherchant son pouls. Il remarqua alors sur la table de chevet deux flacons de verre brisés et un sachet de plastique avec des traces de poudre blanche à l'intérieur.

— Elle est morte, dit-il. Faites appeler la police... et une ambulance, ajouta-t-il, sachant que c'était inutile. Fermez la porte à clef et ne laissez personne entrer avant l'arrivée de la police.

Un quart d'heure plus tard, un médecin légiste, un sergent et un caporal arrivaient sur les lieux. Le médecin légiste confirma la mort de la victime. La routine. Pendant qu'il procédait à un examen superficiel, le sergent se pencha sur la table de nuit et respira les flacons.

— Nitrite d'amyle, dit-il au médecin légiste. Ils ont pris de la cocaïne et des poppers, ajouta-t-il en désignant les sachets.

Le médecin légiste étudia la table de chevet à son tour.

— Je suppose que je devrai pratiquer une autopsie, mais je peux vous dire tout de suite ce qui s'est passé. La cocaïne et ces poppers constituent un mélange toxique. Elle a eu une crise cardiaque. Le salaud a eu peur, il a enfilé son pantalon et s'est tiré pendant qu'elle agonisait.

— Sans doute un homme marié pétant de trouille à l'idée que sa femme apprenne ses conneries, approuva le sergent. Avez-vous trouvé ses papiers ? demanda-t-il à son adjoint.

Quelque chose qui nous donne une idée de son identité ?

— Rien. On dirait que son compagnon a fait le ménage avant de partir.

— On pourra toujours l'arrêter pour non-assistance à personne en danger, fit le sergent.

— Si vous parvenez à mettre la main dessus, rétorqua le médecin légiste. Pour ça, il faudrait d'abord qu'on sache qui elle est.

Le caporal se pencha sur le visage de la femme.

— C'est peut-être une pute de la ville.

— Regardez-la de plus près, dit le médecin légiste. Vous avez déjà vu une pute comme ça autour de l'Ancon Inn ?

— On peut toujours prendre ses empreintes et voir au sommier si on a quelque chose.

— Vous pouvez toujours, soupira le médecin, mais ça ne donnera rien. Allez, emmenez-la à la morgue et informez le capitaine Peel qu'on a une overdose sur les bras.

*

Ce n'est que tard le lendemain matin que la police reprit l'enquête sur la mort de la femme. Entre-temps, son corps était dans un tiroir de la morgue, attendant l'autopsie prévue à midi. Trois hommes furent désignés, le sergent qui avait été envoyé au Paradiso, un lieutenant des Forces panaméennes de défense détaché à la police comme détective, et, puisqu'il s'agissait de drogue, le capitaine Luis Peel, qui procédait à presque toutes les investigations en ce domaine.

Le sergent n'était pas encore là quand les deux autres se retrouvèrent dans le bureau du lieutenant autour de café et de cigarettes.

— Bien, dit ce dernier, voyons un peu ce que nous avons.

A cet instant, le sergent entra brusquement.

— Désolé, je suis en retard.

— Du nouveau ?

— Oui, mon lieutenant. On sait qui c'est. Finalement, ses empreintes étaient fichées. En fait, elle était en tôle il y a quelques semaines pour raisons politiques.

— Une politique ! fit le lieutenant, méfiant.

— Ouais. Elle s'appelle Juanita Boyd.

Au Panama, « Boyd » inspire autant de respect que « Rockefeller » à Manhattan. Du coup, le détective blasé se transforma en bureaucrate inquiet.

— Vous savez, avertit Peel, cela pourrait être gênant pour sa famille. Leur fille au Paradiso, avec de la drogue. Pourquoi ne pas laisser tomber l'autopsie et leur rendre le corps intact ? On sait de quoi elle est morte. On n'a qu'à taire son identité jusqu'à ce qu'ils aient pu l'enterrer discrètement.

Cette proposition causa un dilemme au lieutenant.

— Le règlement dit qu'il faut une autopsie.

— Laissez-moi m'en occuper. Vous, essayez de savoir – discrètement – avec qui elle a passé la soirée. Ça risque de vous occuper un moment, fit Peel, sarcastique. Je crois savoir que cette dame avait du tempérament.

*

Traîner dans un hôtel quatre étoiles aux frais de la princesse, paresser toute la journée près de la piscine à regarder les hôtesses de l'air se bronzer ne sont pas des activités propres à déclencher des crises de nerfs chez les agents des stups. Mais cinq jours de ce régime à attendre un coup de fil de Juanita Boyd pour la livraison du matériel promis par Hugo Spadafora rendait fou Kevin Grady.

Il était impatient de voir ça ; et tout aussi impatient de rentrer aux États-Unis pour contacter le pilote de Miami avant qu'il fasse une allergie à la confession. Finalement, le mercredi après-midi, le téléphone sonna dans sa chambre.

— Ici le frère de votre ami au Costa Rica, annonça une voix.

— Parfait. J'attends toujours que sa dame m'appelle.

— Je crains qu'elle ne puisse le faire.

— Pourquoi ?

— Elle est morte. On l'a enterrée hier.

Grady était assis devant le bureau. Il s'écroula en avant comme si on l'avait frappé sur la nuque.

— Impossible. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas. Sa famille n'a rien dit. La cérémonie s'est déroulée dans la stricte intimité, ce qui est rare au Panama. Mon frère est convaincu qu'elle a été assassinée par ceux qui voulaient l'empêcher de vous remettre ce qu'elle devait.

— Où est-ce ? Vous le savez ?

— Non. J'étais le seul à connaître la cachette. Même mon frère Hugo n'était pas au courant. Juanita m'a appelé avec un mot de passe décidé entre elle et Hugo. Je la connaissais – pas bien, mais je la connaissais. J'ai sorti le matériel de la cachette vendredi après-midi. Elle est venue le prendre le vendredi soir à 21 heures, disant qu'elle comptait vous le remettre le samedi. L'annonce de sa mort précise qu'elle est morte ce jour-là.

— Il n'y avait rien d'autre ? L'heure ? L'endroit ?

— Non, mais ça n'a rien d'inhabituel. En tout cas, le matériel d'Hugo semble avoir disparu. C'est peut-être chez elle, mais comment y accéder ? A moins de convaincre son frère de nous laisser entrer pour fouiller.

— Savez-vous ce que c'était ?

— Non, le paquet était bien fermé.

— Écoutez, pouvez-vous appeler son frère et tenter de le convaincre de nous laisser entrer chez elle ? Dites-lui que vous lui avez remis des documents importants pour un ami et qu'il en a besoin de toute urgence.

Cinq minutes plus tard, le frère de Spadafora rappelait.

— Impossible d'entrer. La police a mis son appartement sous scellées. J'ai voulu demander pourquoi à son frère, mais il refuse d'en parler. Il lui est arrivé quelque chose qui les embarrasse beaucoup, mais il ne dit pas quoi.

— C'est vrai que le meurtre peut être embarrassant, surtout quand c'est le vôtre. Je vais faire une ou deux petites investigations et je vous rappelle.

Grady s'apprêtait à composer un numéro quand il se ravisa. Le bureau de la DEA était encore ouvert. Il descendit et prit un taxi pour l'ambassade.

Le bureau était situé au deuxième étage, protégé par une porte qui se déclenchait grâce à un code électronique qu'on composait sur le panneau fiché dans le mur. Hines fut très surpris de le voir, Grady n'ayant pas cru bon de l'informer de son retour du Costa Rica.

— Alors, c'était comment, San José ?

— Bien. Pouvez-vous me rendre un service ?

— Bien sûr.

— Appelez vos contacts à la police et trouvez ce qu'ils savent sur la mort, samedi, d'une femme appelée Juanita Boyd.

— Je vais appeler notre ami Peel.

Hines mit le haut-parleur de son téléphone.

— Officiellement, répondit Peel, je ne puis rien vous dire. C'est une affaire criminelle sous investigation de la police.

— Quel est le motif ?

— Sans doute homicide involontaire.

— Et officieusement ?

— Sale affaire. Elle s'envoyait probablement en l'air tous azimuts dans un presse-bouton avec un type, des poppers et de la coke. Elle a eu une crise cardiaque, il a eu la trouille et s'est sauvé, la laissant mourir seule.

— Avez-vous procédé à une autopsie ?

— Non. Nous ne voulions pas la découper en morceaux et ajouter à la douleur de sa famille. Ce sont des gens importants.

— Vous savez qui était le gars ?

— Il n'a laissé aucun indice, ce qui signifie que ça peut être la moitié de la population mâle du Panama. C'était une sacrée allumeuse.

Hines jeta un coup d'œil à la note que venait de lui passer Grady.

— Vous rappelez-vous mon ami Grady qui enquêtait sur la disparition de notre informateur ? Il pense que cette femme avait peut-être quelque chose pour lui. Croyez-vous qu'il pourrait jeter un coup d'œil à son appartement ?

— Grady ? Pas de problème.

*

RÉCIT DE LIND

Je reçus la nouvelle par courrier dans une enveloppe adressée à « Mr. Jack Lind, aux bons soins de l'ambassade des États-Unis, Panama ». Quelque employé méticuleux l'avait sans doute fait circuler à travers les divers services de l'ambassade avant qu'elle arrivât sur le bureau de Glenn Archer, notre chef d'antenne. C'était un de ces bristols qu'on utilise pour vous inviter à un dîner ou à un cocktail.

En déchirant l'enveloppe, je remarquai immédiatement le bord noir et, en bas, la croix noire gravée.

« El Señor Hector Vasquez Castillo y Boyd et El Señor Pedro Jaime Suarez y Boyd ont la profonde douleur de vous faire part de la mort prématurée de leur fille et sœur, Juanita Maria Angelica Suarez y Boyd. »

J'étais tellement ébranlé que je n'arrivais d'abord pas à pleurer. Je parcourus enfin les dernières lignes à travers le brouillard de mes larmes : la date de sa mort et celle de la cérémonie, immédiatement suivie des obsèques au cimetière Saint-Jean-Baptiste à Panama.

Que s'était-il passé ?

C'était visiblement son frère Pedro qui m'avait envoyé ce faire-part. Je m'emparai de mon répertoire et trouvai le numéro qu'il m'avait donné quand elle était en prison.

Un domestique m'informa que, très ému par la mort de sa sœur, il n'était pas en ville. Souhaitais-je laisser un message ? J'exprimai tant bien que mal mes condoléances. Puis je rédigeai un câble pour Glenn Archer.

PERSONNEL. POUR ARCHER : APPRÉCIERAIS TOUT RENSEIGNEMENT CONCERNANT LA MORT SAMEDI 12 AOÛT DE JUANITA BOYD NATIONALITÉ PANAMÉENNE RÉSIDANT MONTE CARLO PAITILLA DERNIER ÉTAGE GAUCHE. STOP. AFFAIRE PERSONNELLE JE RÉPÈTE PERSONNELLE PAS PROBLÈME AGENCE. STOP. MERCI POUR DISCRÉTION SINCÈREMENT JACK.

Langley n'est guère le lieu où exprimer son deuil et son chagrin. Nous disposons bien au sous-sol d'un de ces endroits épouvantables sans affectation bien précise où pratiquer quelque improbable méditation, mais personne ne l'utilise. Cela en dit peut-être long sur la vie spirituelle des agents de la CIA ou, plus probablement, sur le côté stérile de tels endroits.

Quoi qu'il en soit, nous avons tendance à partager nos joies, mais à pleurer en privé. Et je ne vois pas qui, à Langley, aurait pu compatir à ma douleur. Je me rendis au parking, grimpai dans ma voiture et descendis George Washington Parkway jusqu'à une aire de repos sur le Potomac. Là, je m'effondrai. Seul.

LIVRE NEUF

Le choix du samouraï

Septembre 1984

NEW YORK

Pour Kevin Grady, la sensation des roues du Boeing d'Eastern Airlines rebondissant sur le tarmac de l'aéroport de La Guardia à New York était aussi apaisante que les doigts de sa défunte épouse lorsqu'elle détendait ses muscles noués après une journée éprouvante. Il était sur son territoire, ravi de laisser derrière lui l'humidité et la pauvreté de l'Amérique centrale. On trouvait ça aussi bien dans cette ville qu'il aimait tant.

Officiellement, ce voyage avait été un échec. Son enquête sur la disparition de Ramon n'avait rien donné. Officieusement, les choses étaient plus prometteuses.

Toujours aussi obséquieux et flatteur, le capitaine Luis Peel l'avait accompagné dans l'appartement de cette Miss Boyd pour y trouver le matériel disparu. Évidemment, il avait été bredouille. La surprise de la semaine, il l'avait trouvée dans la salle de bains en fouillant dans l'armoire à pharmacie. Il avait remarqué deux choses. Son armoire ne contenait pas de pilules contraceptives ; elle n'en prenait probablement pas. En revanche, il avait noté la présence d'une boîte de diaphragme sur une des planches. Était-ce ce qu'elle utilisait ? Il l'avait ouverte : le diaphragme était à l'intérieur.

Une femme va-t-elle passer une folle nuit d'amour en laissant son diaphragme dans le placard ? se demanda-t-il. Et pourquoi préférer un motel louche à son ravissant appartement ?

Peel l'avait attendu sur le balcon, regardant la mer sans s'occuper de lui. A l'évidence, il ne semblait pas s'attendre à ce qu'il trouvât quelque chose. Les papiers de Spadafora étaient censés offrir des preuves irréfutables de l'implication de Noriega dans le trafic de drogue. Qui dirigeait la police au Panama ? Noriega. C'est la police qui avait ces foutus documents, se dit Kevin. Voilà pourquoi Peel s'était montré si accommodant. Voilà pourquoi il attendait sur le balcon en se fichant complètement de la situation. Voilà pourquoi il n'y avait pas eu d'autopsie. Elle n'était pas morte d'une crise cardiaque. Ils l'avaient tuée, saisi les papiers, et l'avaient collée dans la chambre du motel en sachant qu'on appellerait Peel sur les lieux et qu'il mènerait l'enquête suivant les consignes de son patron.

Ramon. Et maintenant cette femme, réfléchit Kevin, songeur. Il apparaissait que, chaque fois qu'on approchait Noriega, le rideau tombait avant de se rouvrir juste assez pour balancer un cadavre par l'entrebâillement. Ce dernier meurtre lui disait au moins une chose : Spadafora n'avait pas menti. S'ils avaient tué Juanita Boyd pour lui reprendre les documents, c'est que les preuves étaient en béton. Heureusement, il lui restait une dernière carte.

— Bienvenue à New York, gazouilla l'hôtesse d'Eastern Airlines. Il est 7 h 20 et la température au sol est de vingt-cinq degrés Celsius.

Kevin méditait encore sur les implications du meurtre de Juanita Boyd quand il dévala la passerelle pour plonger dans le hall grouillant de monde. Ella Jean l'attendait à côté d'une hôtesse au sol.

— Eh, fit-il, la joie illuminant brusquement son visage, c'est la meilleure surprise depuis mon départ ! J'espère que tu n'es pas là pour me dire que je suis nommé à Philadelphie.

— Non, hélas. Je voulais juste m'assurer que ta sale petite gueule avait meilleure allure. Mais ce n'est pas le cas.

Ils s'installèrent dans sa voiture garée en face du terminal grâce à la carte de la DEA qu'elle avait placée sur le tableau de bord.

— Alors, comment ça s'est passé ?

— En ce qui concerne Ramon, néant. Mais j'ai quand même glané quelques trucs. Que dirais-tu de m'accompagner en mission à Miami ?

— Histoire de me faire bronzer ?

— Exactement. Et de m'aider à convaincre un jeune homme de faire quelque chose qu'il serait fou d'accepter.

Kevin lui brossa le tableau général de son entrevue avec l'aviateur de San José.

— Je veux d'abord le passer à la moulinette pour m'assurer de la véracité de ses dires.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait là-bas ?

Kevin posa sa nuque sur l'appui-tête et observa Ella Jean manœuvrer dans la circulation intense avec une adresse quasi athlétique.

— Ce gars livre visiblement des armes aux contras. Il est sans doute appointé par la CIA, qu'il le sache ou non. J'ai parlé du terrain à l'attaché. Il s'agit bien d'une opération contra. Il voulait s'y faufiler discrètement et installer une de ces caméras qui fonctionnent vingt-quatre heures d'affilée. Le mec de la CIA lui a dit de se mêler de ses oignons.

— Il a reconnu que c'était une opération à eux ?

— Bien sûr que non, voyons. Tu les connais, ils n'aiment pas se mouiller. Il a dit : « Hem, euh, eh bien, euh, c'est autorisé. Pour la *causa*. »

— Bon, alors quel est ton plan ?

— Convaincre le pilote de retourner parler à cet Albright. Avec un micro, cette fois. S'il confirme, on essaie de mettre la main sur ce Nadal. C'est forcément un Américain, on peut exiger son extradition.

— Tu es vraiment incorrigible, Kevin ! Tu sais comment les patrons ont réagi quand tu as crié CIA l'autre soir et tu t'apprêtes à inculper un de leurs agents, pivot d'une opération d'envergure, en plus !

— Et pourquoi pas, bon sang ? Où est-il écrit qu'ils sont au-dessus des lois ?

— Oh, nulle part, je te l'accorde. Sauf où ça compte.

Elle klaxonna furieusement un taxi conduit par un vrai chauffard qui venait de lui couper la route.

— En tout cas, je descends à Miami avec toi. Il faut bien que quelqu'un te protège de toi-même.

— Merci, ma grande. Et n'oublie pas : quand on est au bureau, CIA est un mot tabou, sauf si c'est indispensable.

*

MIAMI

— Hélas, mon vieux, ce foutu détecteur de mensonges est notre pain quotidien. Question de déformation professionnelle. Nous ne partons jamais sans lui, comme nos cartes d'American Express.

Shep Baker, le jeune pilote – il avait enfin décliné son identité –, regarda Kevin, boudeur.

— Nous devons trouver le moyen de séparer dare-dare la réalité de la fiction. Vous ne devineriez jamais les histoires démentes que les gens viennent nous raconter. Pour un gars sérieux comme vous, on a dix illuminés.

— Vous êtes trop bon, répliqua Baker.

Zéro pour la flatterie. Son air revêche montrait assez qu'il regrettait amèrement sa présence au bureau des stups de Miami et sa soumission au test.

— Bon, comment ça marche ? demanda-t-il.

— Avez-vous déjà eu un électrocardiogramme ?

— Deux fois.

— Ça y ressemble beaucoup. On vous met des électrodes. Puis on vous pose quelques questions de contrôle, où on espère bien détecter un mensonge, du genre : « Vous arrive-t-il de mentir à votre épouse ? »

— Je ne suis pas marié.

— Ou à votre petite amie. Ou aux impôts. On le fait tous. Bref, ils ont besoin d'un schéma de base auquel se référer quand on passe aux choses sérieuses.

Baker semblait de plus en plus abattu. Kevin avait cru sans réserve à son histoire, mais pour la première fois il fut pris de doutes. Il tira une feuille de papier d'un tiroir.

A cet instant, Ella Jean entra dans la salle de conférences.

— Voici Ella Jean Ransom, ma partenaire.

Ella Jean lui fit le grand jeu.

— Kevin m'a beaucoup parlé de vous, Shep, dit-elle, l'air enchanté, en prenant sa main dans les siennes comme s'il était Magie Johnson ou Kevin Costner. Ce que vous faites est magnifique, vraiment.

Elle l'accompagna avec douceur dans la pièce d'à côté comme une infirmière pousse son patient en salle d'opération.

Tout fut bouclé en vingt minutes. L'examinateur sortit le premier.

— Il est blanc comme neige, dit-il à Kevin. L'appareil n'a pas eu le moindre petit sursaut.

Ella suivit, accrochée au bras de Baker.

— Il a été génial. Absolument génial.

Shep Baker arborait un sourire de soulagement. Ça ne va pas durer, mon vieux. Attends un peu de savoir ce qu'on te prépare, se dit Grady.

*

La récompense de Shep Baker pour ce test passé haut la main fut un déjeuner, payé par le gouvernement des États-Unis, au Joe's Stone Crab, restaurant célèbre de Miami Beach. Grady commanda deux bouteilles du meilleur chardonnay de Californie pour que la célébration parût grandiose. Ella Jean alternait les coups d'œil admiratifs à Baker et les petites histoires secrètes de la vie de flic des rues à New York.

Kevin, lui, concentrait son attention sur son informateur potentiel, essayant de deviner ce qui avait poussé Baker jusque-là. Il savait que cela requérait certaines qualités. N'importe qui pouvait raconter ce genre d'histoires dans un bar à 2 heures du matin après quelques verres. Mais pour passer un coup de fil anonyme, accepter un rendez-vous dans un hôtel, subir le test du détecteur de mensonges, Baker avait dû être poussé par quelque force. Autre que l'argent. Pas une fois Baker n'avait dit : « Qu'est-ce que ça va me rapporter ? » Il ne semblait pas non plus penser que le prêtre attendait à la porte et qu'il était temps d'acheter des indulgences. Jamais il n'avait suggéré un accord pour passer l'éponge sur un délit quelconque. Avait-il un idéal politique ? Si c'était le cas, il n'avait pas encore fait surface.

On pouvait naturellement s'en tenir à cette histoire de cousin mort d'une overdose, se dit Kevin. Mais, avec l'expérience, un agent des stups répugne à prendre pour vraie la première histoire qu'on lui raconte. Ses interlocuteurs habituels ont déjà menti une bonne dizaine de fois avant leur café du matin.

Pourtant, cela pouvait être le moteur, chez Baker. Grady fit glisser la conversation vers son propre souvenir de la jeune Noire qui s'était suicidée parce qu'elle ne voyait d'autre issue pour décrocher de l'héroïne. Ce faisant, il perçut une étincelle d'intérêt dans les yeux de Baker.

Voyant venir Kevin, Ella Jean parla du crack qui faisait rage et de l'épouvantable menace qu'il faisait peser sur l'homme et le pays. Quand les cafés arrivèrent, Kevin était prêt à passer à l'étape suivante.

— On pourrait toujours s'en tenir là, mais ce serait tellement dommage de ne pas pousser notre pion.

— Comment ça ?

— Albright, le pilote.

— Eh bien ?

— Si vous lui téléphoniez. Vous pourriez lui offrir un verre pour le remercier de vous avoir expédié l'altimètre aussi rapidement.

— Pourquoi pas ? fit Baker en haussant les épaules.

— Vous vous retrouvez quelque part, prenez un verre ou deux, et vous glissez l'opération de Muelle dans la conversation. Vous lui dites : « Votre combine, ça m'intéresse, mais j'aimerais savoir une ou deux petites choses. Je ne veux pas parler à Nadal. Je ne fais pas confiance aux Latinos, je préfère parler à quelqu'un comme vous. »

— C'est quoi, l'idée, derrière tout ça ?

— On vous aura mis un micro avant. Tout ce que vous racontera Albright sera enregistré. Ça corroborera très efficacement nos dires et aucun avocat ne pourra nous contrer.

Baker pâlit. Maintenant il savait pourquoi on l'avait si bien traité.

— Je pourrais me faire tuer.

Grady eut un petit rire.

— Ne vous inquiétez pas. Ella Jean sera au bar et veillera sur vous. Avec un P. 38, elle peut abattre un moucheron à vingt mètres.

— Je ne parle pas du bar, bon Dieu ! Qu'est-ce qui se passera quand il apprendra que je l'ai piégé ?

— Rien parce que, le jour où Albright comprendra que vous aviez un micro, il sera déjà derrière les barreaux.

Ella Jean posa sa main sur Baker.

— Vous vous rappelez votre cousin de Baton Rouge, Shep ? Pensez au nombre de vies qui seront détruites par le crack entré aux États-Unis dans l'avion d'Albright. Pensez à tous ces gens, puis faites-moi part de votre décision.

*

Ella Jean et l'agent né à Cuba du bureau de Miami avaient été dépêchés au Smilin' Jack, le bar proche de l'aéroport d'Opa Locka où Ray Albright et Shep Baker devaient se retrouver. Un troisième agent surveillerait le parking dans l'éventualité improbable d'un pépin.

Kevin avait briefé Baker sur les points à couvrir, puis l'avait déshabillé pour fixer sur lui un magnétophone Nagra à quatre mille dollars. Il était extraplat avec des angles arrondis et s'ajustait parfaitement à une ceinture en Elastiss que Grady scotcha au bas-ventre de Baker, sous son caleçon. Le micro avait la taille d'une petite cartouche à encre. Baker ne passerait pas une sérieuse fouille manuelle, mais l'hypothèse en était exclue.

Une fois Baker en route, Kevin n'eut plus qu'à attendre dans le bureau qu'on lui avait assigné, prêt à agir mais espérant que le téléphone ne sonnerait pas. Comme d'autres ici, cet appareil était doté d'un magnétophone se déclenchant dès qu'on décrochait, ce qui permettait, en cas de négligence ou de fausse manœuvre, de ne rien perdre si le correspondant ne disposait que de quelques secondes.

Kevin réfléchissait à ce qu'il entreprendrait après. Si Albright était suffisamment bavard, il tenterait de convaincre Baker de retourner au Costa Rica avec le même équipement pour épingler Nadal. L'idéal serait de transporter de la came au retour. Après quoi, ils pourraient saisir la cargaison.

La sonnerie du téléphone retentit. Ce n'était pas un coup de fil d'Opa Locka, mais le district de New York qui lui passait un appel.

— Mr. Grady ? fit une voix féminine. Ne quittez pas, je vous prie.

— Bonsoir, annonça l'interlocuteur, Jack Lind à l'appareil, Mr. Grady.

— Lind ! explosa Grady. Qu'est-ce que vous voulez, bon sang ?

— J'ai parfaitement conscience que cet appel, tout autant que son motif, est une désagréable surprise, Mr. Grady. J'ai un service personnel à vous demander.

— Vous voulez me demander un service ? Après tout ce que vous m'avez fait ? Je vais vous dire une bonne chose, Lind, si vous étiez aveugle et n'arriviez pas à traverser la rue malgré votre canne blanche, je vous planterais là, bordel !

— Cette fois, il n'est pas question de sécurité nationale.

— Ah ouais ? Ça doit être la première fois de votre vie que vous ne vous cachez pas derrière. Quel effet ça vous fait ?

— Très mal, parce que, ainsi que je le disais, c'est personnel. Il s'agit d'une jeune femme dont je crois savoir que vous avez enquêté sur la mort à Panama. Juanita Boyd.

— Juanita Boyd ? En quoi vous intéresse-t-elle ?

Il y eut un silence embarrassé. Grady perçut la difficulté que son correspondant éprouvait à formuler sa réponse.

— Je l'aimais.

Grady connaissait bien cette intonation. C'était celle d'un criminel qui avoue enfin, après des heures d'interrogatoire.

— A votre avis, Mr. Lind, que lui est-il arrivé ?

Pourquoi me montrerais-je sympa avec ce type ? se dit Grady.

— Elle a été assassinée, continua-t-il.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Je suis un flic, moi, pas un espion. Je vis dans un monde réel, pas dans un conte de fées. Elle allait m'apporter des documents avec la preuve qui m'aurait permis de coincer cet enfoiré de Noriega, vous savez, ce grand ami à vous, pour trafic de drogue. Elle a pris les documents à 21 heures le vendredi soir. A minuit et demi, elle était morte et les documents introuvables. Comment interprétez-vous ça, Mr. Lind ? Pensez-vous qu'elle les ait remis au type avec qui elle est supposée avoir baisé cette nuit-là ?

Lind se taisait.

— Permettez-moi de vous poser une question, reprit Grady en tentant plutôt mal que bien d'étouffer l'hostilité de sa voix. Si vous l'aimiez, je présume que vous avez fait l'amour avec elle, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Lind dans un souffle.

— Utilisait-elle un diaphragme ?

— Oui.

— Toujours ?

— Pour autant que je sache. Elle m'avait expliqué qu'elle ne pouvait pas prendre la pilule et que son médecin lui avait déconseillé le stérilet. Alors...

— Savez-vous où elle le rangeait ?

— Sur l'étagère de son armoire à pharmacie, dans la salle de bains.

— Alors dites-moi une chose, Mr. Lind. Si elle comptait passer la nuit dehors à s'envoyer en l'air avec un type, pourquoi n'a-t-elle pas pris son diaphragme ?

Grady sentait que sa question avait secoué Lind.

— Comment savez-vous qu'elle ne l'avait pas ?

— Parce que je l'ai vu là où elle l'avait laissé en partant chercher les papiers pour moi.

Dans l'armoire à pharmacie à côté de la douche. Elle a été exécutée par des sbires au service de votre copain Noriega. Puis collée dans ce motel pour faire croire qu'elle s'était fait sauter le caisson par overdose. Et Noriega a étouffe le tout au cours de l'enquête policière.

— Merci, souffla Lind. Je crois que je ferais mieux d'y aller, maintenant.

C'est alors que Grady s'aperçut que leur conversation avait été enregistrée. Il ôta la cassette, la mit dans sa poche et en inséra une vierge.

*

Ella Jean conduisit Shep Baker au bureau provisoire de Kevin avec la fierté d'un fermier du Wisconsin amenant sa plus belle jument devant le jury du comice agricole.

— Un petit bijou, rayonna-t-elle. Ça s'est passé comme sur des roulettes.

Grady guettait la réaction de Baker. L'esquisse d'un sourire, le premier, confirma les dires d'Ella Jean.

— Je crois qu'on a à peu près tout ce que vous vouliez, dit Baker en indiquant le magnéto. Je peux enlever ce truc maintenant ?

*

La transcription de la conversation de Baker ne fut prête que le lendemain dans la matinée. Ella Jean la lut en premier.

— C'est de l'or en barre, déclara-t-elle. J'ai surligné en rose les points essentiels.

Grady repoussa les dossiers qui encombraient son bureau et lut rapidement ce qu'elle avait sélectionné.

BAKER : Eh, j'ai repensé à ce que vous m'avez dit à Muelle. Vous savez, la poudre.

ALBRIGHT : Tu n'as pas parlé à Nadal ?

BAKER : Non. Je ne sais pas pourquoi, mais les Latinos, je n'ai pas trop confiance, vous voyez ? Je veux dire, ça m'intéresse mais je voudrais être certain que c'est sans risque. C'est que j'ai une femme et des gosses, moi.

ALBRIGHT : Mon garçon, c'est comme je t'ai dit. Tu n'as pas à t'en faire. On s'occupe de tout, ici.

BAKER : D'accord, mais la douane...

ALBRIGHT : Attends que je t'explique. A ton avis, qui est cette First Aviation pour qui nous volons ? Une société écran de la CIA. J'ai volé pour ce genre de truc en Asie sur Sud-Est, Air America, je sais comment ça fonctionne. Ils veulent que leur trafic d'armes pour la Contra soit top secret. Alors ils font ça sous le manteau. Oublie la douane. Ils s'en occupent.

BAKER : On peut vraiment leur faire confiance ? A Nadal et aux autres. Ils paient vraiment ce qu'ils disent ? Ils n'essaient pas de nous baiser ?

ALBRIGHT : Ils ont toujours été réglos. Ils m'apportent un joli petit sac de billets direct dans ma chambre d'hôtel.

BAKER : On touche combien ?

ALBRIGHT : Soixante-quinze mille par voyage. Net.

BAKER : Quel que soit le poids du chargement ?

ALBRIGHT : Deux cents kilos maxi.

BAKER : Vous savez, dans le coin, ils disent que le prix c'est cinq cents dollars le kilo. Ça fait cent mille dollars pour deux cents kilos.

ALBRIGHT : Ça prouve une chose, tu as des amis très malins dans la combine. Mais tu vois, leur truc n'est pas aussi sûr que le nôtre. Il faut qu'ils se méfient de la douane et des stups.

BAKER : Ah ouais, c'est sûrement vrai. Bon, alors je parle à Nadal. Pas à ce Tulley qui n'arrête pas de répéter

qu'il est un grossium de la CIA ?

ALBRIGHT : Oublie Tulley. C'est un vrai bouseux. Il est si bête que, si tu lui crachais à la gueule, il croirait qu'il pleut.

BAKER : En plus d'être bête, il doit être myope, alors. Je parlerai à Nadal la prochaine fois. Je suppose qu'il est aussi de la CIA.

ALBRIGHT : Mais oui, qu'est-ce que tu crois ? Là-bas, il y en a une tripotée, de la CIA. Sous contrat, comme tout le monde. Surtout des Cubains. Des employés à temps partiel qui travaillent au noir, tout comme nous. (*Rires.*)

BAKER : Ils doivent se faire un fric monstre.

ALBRIGHT : Ça, c'est sûr. Si tu es assez stupide pour avaler leur petit discours sur l'argent qui va à la Contra ! Que ça sert à acheter des M-16 pour tuer des communistes. Si tu crois ça, tu crois au père Noël. En fait, ça leur achète des apparts avec vue sur la mer, mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Ça les regarde.

BAKER : Et les gars sur la piste à l'atterrissage ? Ils savent ce qu'ils font ?

ALBRIGHT : Tu penses. Ça dure depuis des années. Tu te poses, tu ouvres les portes, tu balances tes sacs et tu dégages.

BAKER : Et si la météo est mauvaise à l'arrivée ?

ALBRIGHT : Une fois au-dessus de la piste, tu ouvres la porte et jettes le total par-dessus bord. Pauvre Phil, encore une cargaison foutue.

BAKER : Watts m'a dit qu'il avait un voyage pour moi à la fin de la semaine prochaine.

ALBRIGHT : Je descends jeudi.

BAKER : Écoutez, vous voulez bien parler à Nadal si vous le voyez ? J'en suis. Je le verrai quand je descendrai.

Grady émit un hourra triomphant sa lecture finie.

— Cette fois, on peut y aller. Tout ce que nous a dit Baker est confirmé sur cette cassette. Rien qu'avec ça on pourrait se servir de Baker devant le grand jury. Mais j'ai une meilleure idée.

— Qui est, monsieur le génie ?

— Maintenant que nous avons l'enregistrement, nous persuadons Baker de retourner à Muelle avec un magnétophone. On se fait Nadal et on démantèle le réseau.

Ella Jean se leva, son café à la main, et alla à la fenêtre regarder les tours du quartier des banques au sud de Brickell Avenue, tout cela construit avec l'argent de la drogue, songea-t-elle avec amertume. Elle se tourna vers Kevin.

— Heureusement que je suis là. Il faut quelqu'un pour freiner ton enthousiasme débridé d'Irlandais. Tu sais parfaitement que nous ne pouvons foncer sur ces types au Costa Rica avant d'avoir tout raconté à Richie Cagnia et au responsable de New York.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu n'es pas Lucky Luke, ni la DEA à toi tout seul. Nous savons ce qu'il en est de ces voyages au Costa Rica. Tu sors couvert, ou tu ne sors pas. Ça ne te plaît peut-être pas, Kevin, mais c'est comme ça. C'est le règlement.

— Ella, le règlement ne s'y retrouve même pas entre ce qu'on doit faire et ce qu'on devrait faire.

— Possible, mais cette fois, on obéit. Te rappelles-tu ce que tu m'as dit quand on est arrivé ? « Quand on est au bureau, CIA est un mot tabou, sauf si c'est indispensable. » Eh bien, mon ange, c'est indispensable.

*

NEW YORK

Le bureau de l'agent spécial responsable de New York était spacieux, avec de grandes baies vitrées donnant sur l'Hudson et la 57e Rue. Quand les fonctionnaires du gouvernement américain gravissent les échelons, arrive le moment où la majesté de leur environnement est censée compenser le montant ridicule de leur traitement. C'était le cas, cette fois encore. Le responsable accueillit Kevin et Ella Jean avec autant d'effusion que s'ils finançaient sa campagne électorale.

— Bon boulot, dit-il en prenant le rapport Baker. Excellent.

Kevin savait que ça n'était que formalité avant d'en venir au fait.

— C'est clair, je dois porter cette affaire à l'attention de notre grand patron avant de procéder plus avant. Il va indubitablement en référer au ministre de la Justice. Il ne s'agit en aucun cas d'une simple enquête de routine. Nous sommes confrontés à un manquement grave de la part d'un employé, voire un officier, d'une autre agence fédérale. Et pas n'importe laquelle.

— Patron, ils vont nous étrangler. La CIA nous écrabouillera si vous faites ça.

Kevin avait conscience que ses protestations seraient vaines, mais c'était plus fort que lui.

— La CIA ne nous obligera pas à tout interrompre, Kevin. Ils ne feraient jamais une chose pareille.

— Exact. Ils se contenteront de prévenir tout le monde pour squeezer l'enquête.

Le responsable soupira bruyamment. Il n'avait pu grimper si haut dans la hiérarchie sans une parfaite connaissance des rouages.

— Quoi qu'il en soit, il est de ma responsabilité de mettre ce dossier sur le bureau du grand patron avant d'aller plus loin.

*

WASHINGTON DC

Le ministre de la Justice reçut le rapport du patron de la DEA avec la joie d'un patient apprenant de son médecin qu'il a fort probablement une tumeur maligne à la prostate.

— Merci beaucoup de tous ces renseignements, fit-il quand le patron des stups eut fini d'évoquer la possibilité que des contractuels de la CIA employés en Amérique centrale pussent faire de la contrebande de drogue. Quelle est la prochaine étape ?

— Nous tenterons d'utiliser un informateur pour infiltrer l'opération au sol à Costa Rica, en visant ce Nadal.

— Parfait. Tenez-moi au courant, voulez-vous ?

RÉCIT DE LIND

Hinckley mettait un point d'honneur à ne jamais trahir ses émotions en public, ou en privé, pour ce que j'en savais. A Langley, les cyniques prétendaient que c'était parce qu'il n'avait jamais connu la moindre émotion hormis son sens de l'opportunisme. A mon sens, cela tenait plutôt à son besoin de tout contrôler : lui, son entourage, ses opérations.

Je raconte ça parce que le jour où il m'a appelé dans son bureau, il n'y a pas si longtemps, il devait bouillir. Mais il se montra d'un calme de glace. Si je me souviens en détail de cet entretien, c'est qu'il eut lieu juste après ma conversation trauma-tisante avec l'agent des stups Kevin Grady au sujet de la mort de Juanita.

— Nous avons une catastrophe sur les bras, m'annonça Hinckley. Notre ami du Conseil national de sécurité vient d'appeler. Le ministre de la Justice l'a averti que les stups sont sur un trafic de cocaïne à l'intérieur de la Contra. En particulier au Costa Rica. Ils ont demandé l'autorisation d'y infiltrer un informateur.

— Il leur a accordée ?

— Naturellement. Que pouvait-il faire ? Leur dire de les laisser enfreindre tranquillement la loi ? Il faut cacher tout ça sous le tapis, Jack. Si jamais ça s'apprend, même une bribe, la Contra est foutue. On n'aura plus un sou du Congrès.

— Déjà qu'on n'en a pas beaucoup, notai-je. D'après Casey, la Contra est payée par les Saoudiens et le sultan du Brunei.

Hinckley me lança le regard mauvais qu'il réservait à qui interrompait son raisonnement avec des remarques inopportunes.

— Vous savez parfaitement où je veux en venir, Jack. Cette guerre est déjà assez impopulaire comme ça. Si cette histoire se répand, ça va nous péter à la gueule. L'opinion publique se déchaînera et la Maison-Blanche sera contrainte de tout arrêter. Même Ronald Reagan sera impuissant. On sera obligés de planter là nos contras comme nous l'avons fait avec ces pauvres bougres de Vietnamiens assez bêtes pour imaginer qu'on ne les lâcherait jamais. Je l'ai fait une fois. Je ne le ferai pas deux.

— Que suggérez-vous ?

— Pour l'instant, les stups n'ont qu'un nom, Felipe Nadal.

Je revis Nadal, au Honduras, en train de protester de son innocence sur la tête de sa femme.

— Nous devons faire en sorte que les stups n'aient jamais de quoi l'inculper, poursuivit Hinckley.

— Alors il faut le sortir de là, et quelques autres. Illico presto.

Je songeai encore avec remords à ce que j'avais accompli sur l'insistance de Hinckley en donnant à Noriega le nom de cet informateur. Je ne savais pas ce qu'il était devenu, et ne voulais pas le savoir. Mais je voulais orienter Hinckley vers la solution la moins violente possible.

— Tout à fait juste, approuva Hinckley. Vous descendez immédiatement à Howard et vous faites disparaître Nadal, le Nain, toute la clique. Collez-leur une mission temporaire à Porto Rico. Qu'ils se prélassent au soleil pendant six mois, là où les stups ne les trouveront pas.

— On les paie plein pot ?

— Naturellement. C'est le seul moyen pour qu'ils la bouclent. Une fois l'affaire classée, on les vire. Mais, pour l'instant, je veux les mettre à l'abri de la DEA.

— Ils doivent avoir des preuves s'ils sont remontés jusque-là.

— Ils ont un pilote. Qu'ils se le paient. Un individu est sans conséquence. S'il affirme qu'on est dans le coup, on se contentera de réponses évasives. On prétendra qu'il essaie de nous impliquer pour monnayer une réduction de peine. Et nous lui ferons savoir que c'est inutile.

Cette mission était exactement ce que j'espérais depuis vingt-quatre heures. J'expédierais Nadal et sa bande puis je me rendrais à Panama pour mettre Noriega face aux accusations portées par Kevin Grady au sujet de Juanita.

*

PANAMA

C'était probablement la plus belle femme du Panama, songea Noriega. Et sa dernière vision fut le visage le plus repoussant du pays. Quelle ironie ! Pedro Del Rica était assis à côté de lui dans un immense fauteuil de cuir de chez Harrod's que Noriega avait placé près de son bureau à La Playita. Del Rica était comme un bon serviteur ou un enfant obéissant d'une autre époque – il ne parlait jamais sans qu'on l'en eût prié. Maintenant, il était ratatiné, un verre de whisky dans sa grosse main de tueur, sa cicatrice donnant à son visage un rictus permanent, homme morose et menaçant attendant que son maître lui donnât l'ordre d'accomplir quelque violence.

Noriega le méprisait. Mais il était efficace et silencieux, deux qualités que le Panaméen appréciait particulièrement chez ceux qui le côtoyaient.

— Comment l'ont-ils tuée sans laisser de trace ? demanda-t-il.

— Très simple. Avec un truc utilisé par la mafia aux États-Unis. On prend une longue aiguille pointue, commença-t-il en cherchant en vain autour de lui un objet qui y ressemblât. A New York, ils se servent d'un pic à glace. Mes gens prennent un genre d'aiguille à tricoter. On la met dans l'oreille et on l'enfonce dans le cerveau sur six à huit centimètres. C'est tout.

— Pas de marques ?

— Une goutte de sang dans l'oreille repérable seulement à l'autopsie et en examinant le cerveau.

Del Rica haussa les épaules. L'autopsie était exclue dans ce cas précis.

L'image dégoûtait Noriega. Pourquoi avoir seulement posé la question à ce doberman ? Il devrait être au-dessus de ça.

— Vous souhaitiez aborder un problème ?

— Lind, l'homme de la CIA.

Lind ? L'attention de Noriega était maintenant centrée sur ce nom. Il était vital que Lind, surtout lui, avalât cette histoire de motel et de mélange détonant. Elle prenait de la coke et des poppers, il l'avait appris par sa police secrète et noté dans son dossier. Si elle

l'avait fait avec ses autres amants, elle avait probablement aussi essayé sur Lind. C'est en tout cas sur cette hypothèse qu'ils avaient décidé de mettre son corps dans un motel presse-bouton avec de la drogue.

— Qu'est-ce qui vous tracasse à propos de Lind ?

— Il est en train de soulever une tempête au Costa Rica. On me dit que les stups ont flairé notre opération. Lind est à Muelle d'où il expédie tous ceux qui pourraient être impliqués. Nadal. René. Presque tous ceux avec qui nous avions l'habitude de travailler sont partis ou ne vont par tarder à le faire.

Pourquoi diable Lind ne lui en avait-il pas parlé ? Ou, sinon lui, quelqu'un de l'antenne locale ? Était-ce parce qu'ils le soupçonnaient ? Était-il possible que la CIA fût liée à la tentative pour mettre la main sur le matériel de Spadafora ? Improbable. Autrement, il ne lui aurait pas donné le nom de l'informateur des stups. Il repensa aux détails de la conversation enregistrée remise par le bâtiment n° 9, où Spadafora avait dit à Juanita de prendre ces documents pour les remettre à un agent de la DEA nommé Kevin Grady. Il ne contenait aucune mention de Lind ou de la CIA. Non, conclut-il, cela ne le concernait pas et il ferait en sorte que cela continue.

— Nous allons boucler cette opération. Immédiatement et totalement. Avant que les gringos n'arrivent jusqu'à nous. Désormais, tout passera par Inair. C'est plus sûr. Les liens avec nous sont moins évidents.

Compagnie de fret aérien détenue par Ricardo Bilonik et Pablo Escobar, Inair constituait le canal principal par où la cocaïne quittait la Colombie pour les États-Unis via le Panama. Noriega prélevait sa dîme sur chaque kilo en transit – presque uniquement pour fermer les yeux. Voilà où était son argent de la drogue.

— Avez-vous peur des gringos ?

— Ridicule. Je suis bien trop important pour eux. J'en sais trop, maintenant, dit-il en arrondissant ses mains comme s'il serrait une balle de tennis. Je les tiens par les *cojones* – les couilles.

Il se cala dans son fauteuil, enchanté de sa décision. C'était la bonne, à n'en pas douter. Pourquoi tout risquer sur une opération de seconde zone ? Tout allait si bien. Il avait calmé la tempête de protestations soulevée par les élections truquées. Son pouvoir au Panama était incontesté. Barletta, le nouveau président, était tellement inquiet à propos de l'économie qu'il ne levait jamais le nez de ses dossiers pour voir ce qui se passait véritablement dans son pays.

Et, surtout, il devenait une figure internationale respectable. Quoi de plus satisfaisant ? Son nouvel ami, Bill Casey, venait de l'inviter en visite officielle à Washington. Il avait eu une entrevue secrète avec le vice-président Bush à la base Air Force de Howard afin de discuter de la Contra.

Le nouveau gouvernement français commençait à lui faire la cour. Il avait contribué de façon substantielle au financement de sa campagne. Ce gouvernement envisageait d'utiliser ses certificats de vérification de livraison pour couvrir les ventes secrètes d'armes à l'Irak. Il aimait la France. Il avait déjà acheté un appartement à Paris et cherchait un château dans le Midi. Un jour, il trouverait le moyen d'obtenir leur Légion d'honneur. Cela ouvrirait au pauvre orphelin des bidonvilles de Terraplen les portes de la

vie sociale parisienne, non ?

Les Japonais aussi se montraient pleins de sollicitude. Plus que toute autre nation, ils avaient besoin de lui. Leurs businessmen traitaient les affaires comme il l'aimait, par l'intermédiaire de sociétés dirigées par des amis à lui et dans lesquelles il avait des participations. Il envisageait de se convertir au bouddhisme. Le Japon était un grand centre bouddhique. Il serait important d'y être respecté quand il s'y rendrait en visite.

Financièrement, il était à l'abri. Il avait de gros comptes à la BCCI de Miami, Londres, Paris, Luxembourg et des Caïmans. Ce n'était pas le moment de prendre des risques. Il avait atteint la position qu'il souhaitait et rien ne l'y arracherait. Rien.

— Bouclez tout avec soin, dit-il à Del Rica d'un ton menaçant. Je ne veux aucune fuite.

Il raccompagna son doberman à la porte, Del Rica respectueusement à deux pas.

— Spadafora, songea Noriega à voix haute, il faudra s'occuper de lui, un jour.

Il regarda la silhouette penchée de Del Rica se glisser dans sa voiture, puis regagna son bureau. Il se servit un Old Parr et s'assit en face de son poste de télévision, se demandant s'il allait se brancher sur la chaîne des Forces armées destinée aux troupes américaines basées dans l'ancienne zone du canal.

Il se mit à penser à Lind. Si l'Américain découvrait le véritable sort de sa petite amie, il deviendrait un sérieux problème. Le meilleur traitement était encore la prévention. Comment s'occuperait-il de Lind ?

Lui et deux de ses amis avaient imaginé un coup un soir, tard, dans la maison de ce vieux Torrijos qui était devenu leur club. On prend un vieux chauffeur de camion, on bousille ses freins et il fonce avec son gros bahut dans la voiture du gringo dont on souhaite se débarrasser. On colle cinq ans au chauffeur pour homicide involontaire et on le libère avec sa récompense dès que les gringos ont refermé les yeux.

Trop primaire pour la situation. L'idéal serait de faire faire le boulot par les gringos. Et si ses supérieurs apprenaient qu'il avait fait sortir Juanita de prison ? Et s'il disait à son ami Casey qu'il voulait un autre agent traitant ?

Puis il trouva, dans un flash quasi mystique, comme toujours. Il consulta son agenda de bureau et repéra la date qu'il recherchait. Cela fait, il se rendit allègrement au sous-sol du bâtiment où étaient entreposés tous ses enregistrements, audio ou vidéo. Il possédait un film où il y avait de quoi faire chanter un bataillon entier d'officiers américains.

Il finit par trouver la bonne bande, la plaça dans son magnétophone. C'était bien ça. Et c'était parfait.

Il coupa le passage vital, l'enroula et remonta en courant. Une fois dans son bureau, il glissa la bande dans une enveloppe, rédigea quelques lignes d'instructions et appela son chauffeur.

— Portez ceci au ministre des Affaires étrangères. Je veux que ça parte dès ce matin au consulat de New York par la valise diplomatique.

NEW YORK

Attendre. Il n'y avait rien de pire dans la vie d'un agent des stups ; attendre le contact d'un indic ou d'un agent en couverture ; planquer des heures à guetter une silhouette, un geste, un signe. Enfiler le blouson bleu des descentes, cogner aux portes et hurler : « Personne ne bouge ! » était presque le plus facile. Certainement le plus amusant.

Kevin Grady attendait dans son bureau depuis 16 heures. Il regardait l'Hudson, la ville agitée, et il attendait que ce satané téléphone daigne sonner. Ella Jean l'avait rejoint et tous deux se bousillaient l'estomac à grandes rasades de café noir.

Ils savaient une chose. Shep Baker rentrerait à vide. Il n'avait pas déclenché le signal prévu leur indiquant, dès le décollage, qu'il transportait de la coke.

La sonnerie retentit enfin à 21 heures passées. Grady se jeta sur le combiné, qu'il faillit faire tomber.

— Shep ! Ça va ? Comment ça s'est passé ?

— Très mal, fit une voix qui trahissait l'épuisement.

— Comment ça ?

— Nadal a disparu. L'équipe est entièrement nouvelle. Si on dit « poudre », ils vomissent. Apparemment, des gars de la CIA sont venus faire le ménage en grand. Le seul qui ait bien voulu parler m'a dit : « La fête est finie. »

Kevin s'écroula sur son siège, le visage terreux, tellement marqué par la déception qu'Ella Jean s'empara du combiné, caressa le cou de Kevin et dit :

— Shep, ici Ella Jean. Vous avez quand même fait du bon boulot. Merci. On vous tient au courant.

Elle raccrocha et continua de caresser Kevin.

— Ça devait finir ainsi, Kevin. Tu avais raison l'autre jour. C'est comme ça qu'ils agissent. Écoute, on n'a arrêté personne, mais on a tout interrompu. C'est déjà ça.

Grady était sans réaction, tout détresse et désespoir. C'est alors que la réceptionniste entra, une enveloppe kraft à la main.

— Mr. Grady, c'est pour vous.

— Qu'est-ce que c'est, bon Dieu ? grogna-t-il.

L'impolitesse était si peu dans le style de Grady qu'elle recula presque.

— Je ne sais pas, bredouilla-t-elle. C'est arrivé par porteur.

Grady contempla l'enveloppe. Pas d'expéditeur, seulement son nom et « DEA, bureau de New York ».

Il l'ouvrit et répandit son contenu sur le bureau. C'était une bande audio trois pouces.

— Descendons aux services techniques voir s'ils peuvent nous faire écouter ça.

Il s'agissait d'une conversation entre deux hommes – en espagnol, langue que ne parlaient ni Ella Jean ni Grady.

— Écoutons quand même jusqu'au bout, suggéra Grady, ils passeront peut-être à l'anglais.

Ils s'installèrent pour écouter. Grady eut le sentiment qu'une des deux voix lui était vaguement familière. Pourtant, il ne parlait pas espagnol.

Soudain, Ella Jean et Grady levèrent les yeux et se regardèrent.

— Vous pouvez rembobiner le dernier mètre, à peu près ? demanda Grady. Voyons si nous avons entendu ce que nous croyons avoir entendu.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. « Raymond Marcello », avait dit un des hommes, avant d'ajouter « Ramon ». C'est alors que Kevin reconnut la voix d'un des deux hommes.

— C'est Jack Lind, le type de la CIA ! s'écria-t-il. Il faut faire transcrire cette bande immédiatement.

Tous deux foncèrent au bureau de traduction espagnole avec la bande et le magnétophone.

— Écoutez, dit Kevin à la femme plutôt costaud qui gardait l'entrée comme une surveillante d'hôpital, j'ai besoin de faire traduire d'urgence une bande magnétique. La dactylographie peut attendre. Il me faut juste une idée rapide de ce qu'elle contient.

La matrone souleva ses quatre-vingt-quinze kilos à contrecœur et regarda son équipe affairée.

— Gloria, donne-leur un coup de main, s'il te plaît.

Elle désigna Kevin et Ella Jean à la jeune femme.

— Vite, vite, on n'entend que ça, ici, grommela-t-elle.

— Ça parle d'une élection, commença Gloria. Peut-être au Panama. Oui, c'est ça. Cette bande a été enregistrée au Panama il y a environ un mois.

— Ils citent des noms ? demanda Kevin.

Gloria en écouta davantage, puis coupa l'engin.

— Un homme appelle l'autre « général ».

Elle remit le magnétophone en route et écouta en silence.

— Eh, annonça-t-elle soudain, c'est pour vous. Il est question de drogue.

Elle rembobina et appuya de nouveau.

— Je vous traduis en gros, d'accord ? Le premier dit : « Les stups vous soupçonnent de trafic de drogue. Ils ont un informateur, très proche du cartel de Medellin, qui dit que vous recevez de l'argent pour protéger leur produit pendant qu'il transite au Panama avant de prendre le chemin des États-Unis. »

« Maintenant le général parle. Il appelle l'autre « Jack ». Il dit : « Vous n'imaginez tout de même pas que je trempe là-dedans, n'est-ce pas, Jack ? »

« Maintenant, c'est Jack qui parle. Il dit : « J'espère que non, Manuel – il l'appelle "Manuel" – parce que viendrait le moment où nous ne pourrions plus vous aider, même si nous le voulions. »

« Encore Jack. « Au fait, l'informateur s'appelle Raymond Marcello. Ils l'appellent Ramon. »

Kevin bondit de sa chaise.

— Merci, Gloria. Magnifique. Ça nous suffit. Cette fois on le tient, ma belle, ajouta-t-il pour Ella Jean. Puis il regarda en l'air : Celui-là ne s'en tirera pas, Ramon, je te le jure.

— Que fait-on, Kevin ?

— Tu prends le premier avion pour le Maryland et tu vas trouver les Services spéciaux pour que les analystes établissent que la deuxième voix est bien celle de Lind. Après quoi, on fonce.

— Mais il nous faut une autre cassette avec la voix de Lind, Kevin, autrement ils ne peuvent rien faire.

— On l'a.

— Où ça ?

— Dans mon bureau. Ce salaud m'a appelé à Miami la semaine dernière sur un appareil enregistreur. Comme ça ne relevait pas de la DEA, j'ai pris la cassette. Et, Dieu merci, je l'ai gardée !

*

L'identification et l'analyse d'une empreinte vocale sont une procédure criminelle en tout point semblable à celle des empreintes digitales. Les deux cassettes apportées par Ella Jean tout près de Beltway, dans le Maryland, passèrent séparément par un système de filtre électronique informatisé qui déstructura les sons produits par la voix en leurs composants principaux, timbre, résonance, ton guttural unique produit par le larynx.

Puis, sous le regard d'Ella Jean, l'expert des stups en blouse blanche projeta les séquences agrandies sur un écran afin de composer les deux empreintes.

En ce qui concerne les empreintes digitales, la plupart des États requièrent une identité d'au moins treize courbes afin d'établir légalement que les empreintes relevées sur une arme, par exemple, correspondent à celles du suspect.

Pour les voix, aucun règlement n'établit le nombre de correspondances. L'expert doit donc se montrer suffisamment sûr de son identification, suffisamment sûr de sa preuve, pour pouvoir témoigner au cours du procès.

Qu'ils soient employés par la DEA, le FBI ou tout autre service de police, les experts sont donc toujours très indépendants. Chaque identification remet en cause leur réputation et leur crédibilité. Ils réagissent mal à l'excès de zèle des procureurs ou des agents.

Sachant cela, Ella Jean s'assit sans broncher sur un tabouret tandis que l'expert travaillait, le regardant tout passer à travers son ordinateur, étudiant l'écran avec autant de minutie qu'un biologiste penché sur son microscope.

Enfin, au bout d'une heure et demie, il s'appuya sur son dossier, se frotta les yeux et posa son crayon sur sa planchette.

— Pas de doute, ça colle. On ne saurait faire mieux.

— Bien qu'il parle espagnol sur une cassette et anglais sur l'autre ?

— C'est le son qui compte, Miss, pas sa signification.

*

NEW YORK

Une heure plus tard, Ella Jean était en possession d'une déclaration sous serment des Services spéciaux, signée avec témoins et cachets officiels, attestant que la voix identifiée comme celle de Mr. Lind sur la bande un et celle identifiée comme Jack sur la bande deux appartenaient en fait à une seule et même personne.

Elle se rua à l'aéroport et attrapa la navette de 13 heures pour La Guardia. A 15 heures, elle était devant Kevin.

— Ça colle ! déclara-t-elle en lui tendant la déclaration.

Grady l'étudia, submergé non par le triomphe ou l'exultation, mais par un profond soulagement, comme si on venait de lui ôter un grand poids. Il revit Ramon devant la mer, à Aruba, songeant à se suicider, partant d'un pas décidé pour la résidence du cartel de Medellin au péril de sa vie. Il vit la femme effondrée à qui il avait dû remettre l'alliance de son époux. Nous le tenons, Ramon, pour toi. C'est tout ce que nous pouvions faire. Mais nous avons réussi.

Il leva les yeux sur Ella Jean.

— Je vais prendre rendez-vous avec le procureur du District Sud. Je suppose que je dois également prévenir Richie et le responsable de nos prochaines démarches.

*

L'agent spécial responsable les reçut une demi-heure plus tard. Hochant la tête avec solennité, il lut le dossier que Kevin et Ella Jean lui avaient apporté. Enfin il le poussa sur le côté.

— Cette fois, Kevin, cela ne fait plus de doute, Lind a de façon patente apporté sa complicité à une conspiration criminelle. Sur la foi de ce que vous avez ici, un juge fédéral sera sans nul doute prêt à vous délivrer un mandat d'arrêt. Quand comptez-vous vous rendre chez le procureur ?

— Demain matin.

— Parfait. Allez-y. Je dois informer le département de la Justice, par pure courtoisie, mais les poursuites auront lieu.

*

Le lendemain, à 9 h 30, dans le bureau de l'assistant du procureur Eddie Rhodes, en face de la Cour fédérale de Justice de Foley Square, Kevin Grady et Ella Jean commençaient à remplir la demande de mandat d'arrêt à l'encontre de John Featherly Lind IV, employé en tant qu'officier par la Central Intelligence Agency, Langley, Virginie, demeurant 3051, Baxter Lane, Fairfax, Virginie, ainsi qu'à La Falaise Haute, Half Pone Point, Maryland, pour conspiration visant à entraver une enquête fédérale.

*

RÉCIT DE LIND

Je m'apprêtais à monter à bord d'un avion quittant San Juan, Porto Rico, pour Miami avant de redescendre au Panama, quand Dick Mills, le chef d'antenne du coin, me rattrapa au terminal et me tendit un autre billet.

— Vous n'allez plus au Panama, mais à Washington. Un câble urgent vient d'arriver de Langley. Ils ont besoin de vous illico. Vous croyiez qu'ils pouvaient se passer de vous ? Ah, c'est beau l'amour !

Je me rappelle trop bien ces mots. Quand j'y repense à la lumière des événements qui suivirent, j'en vois toute l'ironie. Comme à l'accoutumée, j'arrivai au bureau tôt le lendemain matin. J'avais les pieds sur mon bureau, le café à côté, et, sur mes genoux, le *New York Times* et le *Washington Post*, lorsque Hinckley m'appela.

— Jack, fit-il d'une voix étrangement solennelle, voudriez-vous monter tout de suite, je vous prie ? Apportez votre café. Vous risquez d'en avoir besoin.

Quand je pénétrai dans son bureau, je notai qu'il avait tout d'un prêtre se préparant à administrer l'extrême-onction. Il m'accompagna à mon fauteuil avec tant de sollicitude que je crus un instant qu'il allait m'offrir une cigarette. Je me trompais.

— Jack, annonça-t-il. J'ai une terrible nouvelle. Vraiment terrible.

Comme je quittais juste ma femme et mes enfants, ce devait être professionnel.

— Dites.

— Un juge fédéral du District Sud de New York s'apprête à délivrer un mandat d'arrêt contre vous.

— Moi ? m'écriai-je, soufflé. Mais pourquoi, au nom du ciel ?

— Deux accusations. Révélation non autorisée de matériel secret relevant d'une enquête fédérale, et conspiration visant à entraver une enquête fédérale. Chacun de ces chefs d'accusation peut vous valoir vingt ans si vous êtes reconnu coupable, Jack.

Le choc. L'incrédulité. Appelez ça comme vous voulez. Tout bonnement, je ne comprenais pas de quoi parlait Hinckley.

— Mais vous plaisantez !

— J'aimerais bien.

— Mais sur quoi se fondent-ils, Ted ?

— Vous avez révélé à Noriega qu'il faisait l'objet d'une enquête de la DEA pour contrebande de drogue et vous lui avez donné le nom de leur informateur. Et, d'ailleurs, l'homme a été assassiné par la suite.

Ma tête tournait.

— Mais comment quelqu'un peut-il être au courant ? C'est insensé ?

— Ils ont la bande d'enregistrement de votre conversation avec Noriega.

Je fus pris de nausées que j'eus peur de ne pouvoir réprimer. Comment la DEA s'était-elle procuré cette bande ? Par Noriega, bien sûr. Qui d'autre ?

— Ted, vous m'avez formellement donné ordre de transmettre cette information à Noriega.

— C'est possible, Jack, mais personne n'en possède le moindre enregistrement. La NSA ne peut enregistrer ce type de communication.

Ce visage inexpressif qui lui avait valu le surnom de « Cavalier pâle » apparut une fois encore. Je compris qu'il me laisserait crever. J'entendais d'ici son témoignage devant la commission d'enquête : « A aucun moment je n'ai donné pareil ordre à Lind. Il a transmis ce renseignement à Noriega de son propre chef. Vous savez, il existe toujours des liens particuliers entre un agent et son officier traitant. » Mon salaud, songeai-je, si tu

as une conscience, elle doit te travailler.

Mais je crois qu'on n'avait jamais pensé à brancher ce genre d'équipement sur lui. Pour l'instant, il ne pensait qu'à contrôler les dégâts.

— J'en ai discuté avec le directeur, m'expliqua-t-il. Eu égard à vos longs et précieux services, il souhaite tout faire pour vous aider. Descendez et rédigez tout de suite votre lettre de démission. Il l'acceptera et vous garantira que vous et votre famille recevrez votre retraite, primes et avantages sociaux compris, dans leur intégralité. Nous ferons également notre possible concernant vos frais d'avocat.

— Autrement dit, je me couche et prends le risque de passer le reste de mes jours dans une prison fédérale, une prison de cet État dont vous m'avez demandé de servir les intérêts en passant cette information à Noriega.

— Jack, vous savez aussi bien que moi que le directeur peut se débarrasser d'un agent comme ça, dit-il en claquant des doigts. Il n'a aucune explication à donner. Ni à vous. Ni à l'État. Ni au Congrès. Ni au président. C'est ce que vous voulez ? Qu'il vous vire, arrache les médailles de votre poitrine et vous fasse reconduire à la porte sous escorte ? Nous essayons de vous offrir une sortie honorable, Jack.

— Hinckley, si vous saviez ce qu'honneur veut dire, vous vous comporteriez en supérieur honorable et vous reconnaîtriez que vous m'avez donné cet ordre. Que depuis deux ans et demi, vous, Casey, moi et toute la clique de ce bâtiment violons les lois de ce pays, délibérément et systématiquement, et défions la volonté expresse du Congrès. Voilà ce que réclame l'honneur. Si vous possédiez une once de décence, voilà ce que vous feriez.

— Écoutez, Lind. Nous n'allons pas laisser ces enfoirés des stups vous attendre à la grille d'entrée, avec une batterie de caméras de télévision, pour avoir le plaisir d'arrêter publiquement un officier de la CIA. Vous savez ce que fait un samouraï lorsqu'il est compromis, n'est-ce pas ? Il se fait hara-kiri. Soyez un bon samouraï, Jack.

— C'est vous qui me faites hara-kiri. Vous voulez que je récolte le blâme pour vous, Casey, et pour tous ceux de cette boîte qui ont violé la loi à cause de cette mission divine d'écraser les sandinistes, quel qu'en soit le prix.

— Jack. Essayez de voir le schéma d'ensemble. Nous avons un boulot à faire. Aucun individu, fût-il un officier de votre valeur, ne pourra s'y opposer.

J'aurais voulu crier. Seigneur, personne ne saura jamais combien de crimes ont été commis au cours de ces quarante années, absous par ces simples mots : « Regardez le schéma d'ensemble. »

Hinckley se leva et consulta sa montre.

— Vous avez cinq minutes pour vous décider, Jack. Soit vous descendez et écrivez cette lettre de démission, soit le directeur vous vire et vous serez escorté à la porte par des gardes armés.

Je n'avais guère le choix. J'ai démissionné parce que j'avais le sentiment que je devais au moins à ma femme et à mes enfants de bénéficier de ma retraite. Quelques minutes avant midi, je pris le volant pour quitter l'agence que j'avais servie si longtemps et si bien, pensai-je. La George Washington Memorial Parkway était flamboyante d'or et de cramoisi. J'étais désespéré, et la capitale que j'aimais étincelait des feux de sa plus belle saison.

Je pris le chemin de la maison, puis me ravisai et roulai vers Half Pone Point, où je me trouve maintenant. Je ne pouvais supporter l'idée d'affronter ma femme et mes fils en ces temps de déshonneur. A y repenser, je suis persuadé que, tandis que je traversais le parking des officiers pour la dernière fois, Hinckley devait me regarder du septième étage en se demandant comment j'avais pu être assez bête pour commettre le péché irréparable de me faire prendre, comment j'avais pu être assez naïf pour me sentir coupable et révolté de ce que nous avions fait.

Quand nous serons tous méprisés comme des parias, ou pourrissant dans des prisons ou dans des tombes, Ted, le Cavalier pâle, sera là, immuable, serein, impassible. C'est normal. En ce bas monde, les Hinckley ne se font jamais prendre, pas plus qu'ils ne paient. Hinckley s'est faufilé et n'a laissé aucune empreinte entre la baie des Cochons, l'implication de la mafia pour abattre Castro, Vang Pao et son héroïne, Noriega et sa cocaïne.

Je suppose, Kevin, que cette cassette atterrira entre vos mains. Il y a une certaine justice dans tout ça, non dénuée de poésie. Elle bouclera le cercle que nous avions commencé de tracer dans ce DC-6 pour Vientiane, il y a si longtemps. Quand vous l'écouterez, elle ne vous sera d'aucune utilité dans un procès, à cause des circonstances dans lesquelles vous l'aurez trouvée. Cependant, la justice ne s'exerce pas que dans un prétoire et, à moins de vous avoir fort mal jaugé, je sais que vous saurez utiliser ce que recèle cette cassette pour que justice soit faite.

Je vous en prie, ne voyez pas là un plaidoyer *pro domo*. La balance ne penche pas en ma faveur. J'ai sur la conscience le sang de votre informateur ; et le sang d'une femme que j'ai passionnément aimée. Lui, je l'ai tué par mes paroles ; elle, j'ai aidé à son assassinat par mon silence, par mon refus ou mon incapacité à entendre ce qu'elle me disait être le bien, assourdi que j'étais par le tonnerre de ma logique professionnelle.

Comment est-ce arrivé ? Comment me suis-je laissé flouer au point d'accepter des actions que je savais être fondamentalement répréhensibles ?

La raison tient sans doute à la nature même de l'organisation que je servais. Hinckley avait raison de dire qu'en matière de sécurité nationale la charte de la CIA autorise implicitement à être au-dessus des lois, celles des hommes, celle de Dieu, si elle existe. Dans la poursuite de ce but, l'opportunisme politique était devenu notre seul credo. Cependant, notre pays était-il à ce point fragile que sa survie doive dépendre de l'opportunisme plutôt que de valeurs morales ?

A un certain niveau à l'Agence, nous avions tendance à nous considérer comme les mandarins de l'Amérique. Nous étions convaincus de connaître mieux que nos dirigeants et notre peuple les intérêts de notre pays.

Était-ce le cas ?

(Bruit de sonnette)
(Bruit de pas qui s'éloignent)
(Bruit de pas qui se rapprochent)
(Bruit d'un tiroir qu'on ouvre)
(Bruit de coup de feu)

FIN DE LA BANDE

Depuis lors…

Manuel Antonio Noriega était un fervent adepte de la Santeria, ce culte où se mêlent vaudou et animisme. Il envoyait régulièrement ses uniformes à Cuba où un officiant de la Santeria, qu'un garde du corps appelait cyniquement sorcier, pratiquait des rites destinés à protéger le général.

Le matin du mardi 19 décembre 1989, Noriega choisit avec un soin particulier l'uniforme impeccable et sanctifié qui serait son bouclier pour la journée. Il avait toutes les raisons de chercher le maximum de protection. Le samedi soir précédant, dans les ruelles étroites de Panama, une patrouille des Forces panaméennes de défense avaient arrêté une voiture avec à son bord quatre jeunes officiers américains. Une altercation éclata, les Américains tentèrent de s'échapper, les Panaméens ouvrirent le feu, tuant un jeune marine, le lieutenant Robert Paz. Dans le même quartier, à peu près au même moment, une autre patrouille arrêtait et tabassait sauvagement un jeune officier de marine, menaçant de violer sa femme.

Noriega apprit cela le dimanche matin à La Escondida, sa retraite de la province de Chiriqui, où il passait le week-end avec Vicky Amado, sa jolie maîtresse blonde.

— Les gringos vont utiliser ce prétexte pour envahir le Panama, l'avertit-elle.

Mais Noriega ne fit rien pour reprendre en main ses troupes ou réparer l'incident diplomatique ainsi créé. En fait, Noriega sombrait dans une dépression qu'aggravait un alcoolisme devenu chronique. Il ne se contrôlait plus, et les Forces panaméennes de défense lui échappaient. Ces deux phénomènes remontaient à un coup d'Etat perpétré contre lui à la mi-octobre par un groupe d'officiers menés par un homme en qui Noriega avait particulièrement confiance, le commandant Moises Giroldi. Giroldi l'avait sauvé d'un précédent coup d'État et Noriega était le parrain de son plus jeune enfant.

Noriega et ses gardes du corps, les capitaines Asuncion Gaitan et Ivan Castillo, avaient été emprisonnés au QG des Forces panaméennes par les conspirateurs. En larmes, Noriega avait supplié qu'on lui laissât la vie sauve. Les conjurés ne pouvaient se résoudre à remettre leur prisonnier aux Américains, qui n'étaient pourtant qu'à cinq cents mètres. Quant aux chefs militaires américains, avertis du coup d'État mais craignant un piège tant Giroldi était proche de Noriega, ils ne se décidaient pas à envoyer des troupes au QG pour placer Noriega en détention. Tandis que les deux parties atermoyaient, les hommes du bataillon 2000 de chasseurs envahirent le QG et réprimèrent la conjuration. Noriega réagit avec sauvagerie. Giroldi et une demi-douzaine d'autres furent exécutés au lieu d'être exilés, comme il est de coutume dans la grande tradition latino-américaine, dans quelque province reculée avec un poste d'attaché militaire. Parmi ceux qui s'étaient dressés contre Noriega, on comptait un jeune Indien Cuna qu'il avait recueilli dès l'enfance et considérait presque comme son fils.

Ces représailles sans pitié ébranlèrent le moral des Forces panaméennes qui brûlaient déjà d'ourdir un nouveau complot. Plus déprimé que jamais, Noriega cherchait désespérément le moyen d'échapper aux menaces grandissantes. Le 12 décembre, il

dépêcha Renato Pereira, son aide de camp qui avait toute sa confiance, auprès du Premier ministre espagnol Felipe Gonzalez afin de lui obtenir l'asile politique. Felipe Gonzalez informa Pereira qu'il était prêt à le faire mais seulement si le gouvernement américain s'engageait auprès de l'Espagne à ne pas exiger l'extradition de Noriega selon les termes des accords d'extradition hispano-américains.

— Dites à votre général qu'il dispose de très peu de temps et que le temps passe vite, dit Felipe Gonzalez à Pereira.

Ce mardi matin au Panama, la rumeur allait bon train : un débarquement américain était imminent. Noriega quitta la capitale pour se rendre sous escorte au port atlantique de Colon afin d'inaugurer une nouvelle grue sur les quais. Puis il se rendit au mess des officiers des Forces panaméennes pour y déjeuner sur le tard.

Selon ceux qui l'accompagnaient, il se montra tendu, nerveux et apeuré. Peu après 15 heures, on le pria de prendre un appel du QG des Forces panaméennes de défense. Il émanait du colonel Rafael Cedeno, son officier de liaison avec la CIA et le renseignement militaire américain. Quand il revint, il était métamorphosé. Détendu, souriant, rasséréné, il commanda son premier verre de la journée.

Il n'y aurait pas d'invasion américaine, dit-il à son garde du corps. « La source suprême » avait appelé le colonel Cedeno de Washington pour le prier de rassurer Noriega à ce sujet. Le gouvernement profitait de la crise pour envoyer par avion des troupes fraîches à Howard afin de remplacer celles qui rentreraient chez elles pour Noël. Plus tard, il téléphona à Vicky Amado et lui répéta l'histoire. La CIA venait de donner le baiser de Judas à son meilleur agent en Amérique centrale.

*

Étrangement, la chute de Noriega remonte à Hugo Spadafora, l'homme qui tenait tant à démontrer ses liens avec la drogue. Début septembre 1985, Spadafora rencontra pour la deuxième fois l'agent spécial Bob Nieves de la DEA dans sa maison de San José, au Costa Rica. Il affirma à Nieves qu'il détenait exactement ce dont la DEA avait besoin pour lancer une enquête sur les activités de narcotrafiquant de Noriega.

— Je retourne au Panama et je vous trouve ça, dit-il.

Deux jours après, le 13 septembre 1985, Spadafora quittait San José pour le Panama. Dès qu'il eut franchi la frontière, un sergent des Forces panaméennes l'enleva dans son bus, à Conception, pour l'emmener au QG local. Il fut brutalement torturé, puis assassiné. Son corps décapité fut mis dans un sac de toile grise des postes américaines et balancé de l'autre côté de la frontière costaricienne.

La nouvelle déclencha une vague de fureur au Panama. Les Forces panaméennes de défense avaient manifestement été prévenues de son arrivée. A l'époque, certains prétendirent que le tuyau avait été donné par la CIA parce que les informations de Spadafora auraient révélé son implication dans le trafic autant que celle de Noriega. Mais, à la lumière des investigations ultérieures de la police panaméenne, il semble plus probable que le renseignement émanait d'un espion costaricien à la solde de Noriega, adressé au commandant Luis Cordoba, à la tête de la province de Chiriqui.

Quoi qu'il en fût, Noriega admit par la suite devant son conseiller en renseignement politique à New York, José Blandon, que Cordoba avait, sur ses ordres, organisé l'assassinat de Spadafora.

L'émoi causé par ce meurtre menaçait le contrôle du Panama par les Forces de défense. Noriega était en visite en Europe ; pour gérer la crise, on créa un comité d'urgence de cinq officiers des Forces panaméennes auxquels s'ajoutait Brandon.

Le 18 septembre, à 9 heures du matin, Brandon reçut l'appel suivant de Noriega :

— Nos amis de la CIA savent exactement ce qui s'est produit. Ils ont un témoin qui va sauver la situation.

Une heure plus tard, Brandon précise qu'il assistait à une réunion du comité au QG quand le président, le commandant Nivaldo Madrinan, reçut un appel téléphonique de Joe Fernan-dez, chef d'antenne de la CIA à San José. Il raccrocha, puis informa ses collègues :

— Nous avons la coopération de la CIA. Ils ont l'homme qui sait ce qui s'est passé.

L'homme en question était un Allemand, ingénieur électricien, qui affirmait avoir posé du matériel de surveillance électronique pour la CIA au Costa Rica et que Spadafora avait été assassiné par le Farabundo Marti salvadorien pour des histoires d'armes et d'argent.

Le mensonge était si grossier qu'il ne fit qu'accroître le mécontentement populaire. Pendant ce temps, le président Bar-letta se révélait beaucoup moins maniable que prévu. A la grande consternation de Noriega et des officiers des Forces panaméennes, Barletta insista pour nommer cinq personnalités indépendantes afin d'enquêter sur l'assassinat de Spadafora.

Cela lui valut d'être littéralement retenu en otage au QG à son retour d'un voyage à New York, jusqu'à ce qu'il acceptât de démissionner. C'est là qu'il surprit une conversation entre Noriega et Nestor Sanchez, un ancien officier de la CIA transféré à la DIA, la Défense Intelligence Agency, pour surveiller les événements d'Amérique centrale.

— N'ayez aucune inquiétude, dit Noriega d'un ton rassurant à son ami. Nous veillerons à ce que tout soit fait constitutionnellement.

L'administration Reagan, fermement décidée à ce que sa guerre contre les sandinistes prît le pas sur toute autre considération dans cette zone, accepta la démission de Barletta avec un empressement et une hypocrisie qui n'eurent d'égal que ceux avec lesquels elle avait reconnu son élection truquée. Dix jours après, le pauvre Barletta ne pouvait même plus rappeler au téléphone son ancien mentor à l'université de Chicago, le secrétaire d'État George Schultz, ou recevoir une note écrite. Il devait lui écrire chez lui et poster sa lettre comme tout le monde.

Par ailleurs, les relations de Noriega avec les États-Unis continuaient d'être florissantes. En novembre 1985, moins de deux mois après l'éviction de Barletta et l'assassinat de Spadafora, Bill Casey l'invita à Washington pour passer en revue son aide accrue à la Contra. Au cours de cette visite, il eut des entretiens au Pentagone, au Conseil national de sécurité ainsi qu'un long après-midi à la CIA, dont près de deux heures de conversation avec le directeur.

Cette fois encore, Casey se garda de prononcer le mot « drogue », bien que les aides

qui avaient préparé la réunion l'en eussent fortement prié. On parla affaires, comme toujours : l'administration Reagan employait Noriega pour parvenir à ses fins politiques en Amérique centrale ; Noriega profita de cette couverture tacite pour poursuivre sa collaboration avec le cartel de Medellin.

En février 1986, alors que le crack se répandait à l'allure d'un fléau national, Casey fit un topo au nouvel ambassadeur américain au Panama, Arthur Davis.

— Franchement, si quelqu'un doit être au courant de l'implication de Noriega dans la drogue, c'est bien nous, et nous n'avons aucune preuve selon laquelle il tremperait dans ce trafic.

Quand Davis sortit du bureau de Casey, il se dit que « Casey était amoureux de ce type ».

A la fin de l'été 1986, au cours de la réception d'adieu d'un agent des stups au Broward County Country Club, au nord de Miami, se produisit un événement qui allait changer radicalement la situation. Dan Moritz, un agent de la DEA, s'approcha de Richard C. Gregorie, assistant du procureur.

— J'ai le gars qui peut vous apporter Manuel Noriega sur un plateau. Ça vous intéresse ?

Et comment ! Gregorie était le genre de procureur dont Kevin Grady avait toujours rêvé. Aucune pression politique ne pouvait le faire lâcher prise. Il se mit au travail comme un fou en février 1987. Ce n'était pas facile. Un dossier de preuves décisives émanant de la DEA du Panama disparut sans explication avant d'atteindre Miami. Mais Gregorie s'entêta et, le 2 février 1988, lui et son supérieur, le procureur Leon Kellner, étaient prêts à soumettre leur dossier au Conseil national de sécurité lors d'une réunion en cabinet restreint.

En trois ans, l'atmosphère avait changé. Casey, l'ami de Noriega, était mort. Le zèle contra brillait de ses derniers feux, en partie à cause de l'opposition intérieure, en partie parce que la Contra avait poussé les sandinistes à de sérieuses négociations. Le sous-comité aux Narcotiques, Terrorisme et Communications internationales des Affaires étrangères du Sénat, présidé par le sénateur John Kerry, du Massachusetts, menait des audiences publiques sur les liens de Noriega avec les narcotrafiquants et la CIA. La répression brutale de toute opposition politique et la négation des libertés individuelles faisaient de Noriega une source constante d'embarras pour le gouvernement américain. Le dictateur ne s'en était pas encore aperçu, mais sa période d'utilité pour les États-Unis touchait à sa fin.

Les inculpations furent déposées le 4 février et rendues publiques à midi ce même jour. De nouvelles émeutes anti-Noriega éclatèrent, sauvagement réprimées par les Forces panaméennes de défense. La confrontation semblait inévitable.

Noriega réussit toutefois à se convaincre que la nomination et l'élection de George Bush à la présidence des États-Unis allaient lui accorder un délai. Peut-être pensait-il que, ancien directeur de la CIA, Bush ne s'en prendrait pas à un ancien agent. En réalité, malgré les mauvaises relations entre les deux pays et l'attaque de l'ambassade américaine, la CIA lui avait fait ses traditionnelles étrennes en janvier 1988 – un jeu de grenouille péruvien artisanal. La CIA continuait de ramasser les cassettes enregistrées au

centre d'écoutes de Fort Amador.

Bref, le soir de la nomination de Bush, Noriega organisa une fête chez lui avec une douzaine d'amis. Le jour de l'intronisation de Bush, il confia à un visiteur :

— Maintenant, je suis en sécurité.

Il avait tort. En mai 1989, le Panama organisa de nouvelles élections présidentielles. Une fois encore, Noriega et sa clique les truquèrent de façon éhontée, devant les caméras télévisées du monde entier et sans l'appui du gouvernement américain.

Les relations se détériorèrent rapidement. L'ambassade mit au point un plan pour enlever Noriega dans l'appartement de sa maîtresse, Vicky Amado, à Paitilla, grâce à une équipe d'intervention spéciale. Les États-Unis imposèrent l'embargo sur le Panama, mais Noriega continuait ses provocations. C'est alors qu'intervint le coup d'État malchanceux de Giroldi. La presse éreinta le président Bush pour sa « pusillanimité ». Ce serait la dernière fois. Les plans de l'opération « Juste Cause » étaient prêts. On n'attendait que l'occasion.

*

Noriega rentra à Panama dans la soirée, le 19 décembre. A 22 heures, il était dans l'ancienne maison de Torrijos sur la 50e Rue, prêt à entamer une bouteille d'Old Parr. Carlos Duque, un homme d'affaires au profit duquel Noriega avait truqué les dernières élections en date, l'appela pour le prévenir que le débarquement était imminent. « Vous vous trompez », répondit Noriega. Il savait de « source suprême » que l'invasion n'aurait pas lieu.

Peu après 23 heures, Noriega, qui avait presque fait un sort à sa bouteille de whisky, envoya un de ses chauffeurs chercher une blonde dont il jouissait parfois des faveurs et lui demanda de la conduire au Ceremi, le centre de récréation militaire proche de l'aéroport, où il possédait une suite.

Le dictateur partit pour le centre avec un convoi de trois voitures, un Land Cruiser Toyota, une Mercedes et une Hyundai. Il s'endormit sur le siège arrière de la Hyundai mais s'éveilla suffisamment vite quand ils arrivèrent au centre pour retrouver sa blonde.

Le couple s'éclipsa. A peine une demi-heure plus tard, les premières bombes explosaient. Le capitaine Castillo se rua au-dehors pour voir ce qui se passait.

— Le ciel est noir de parachutistes ! hurla-t-il en revenant. C'est le débarquement !

Complètement soûl, Noriega sortit en pantalon, titubant, exigeant des explications. Il avait prévu de se placer à la tête d'un mouvement de résistance guérillero dans les provinces montagneuses du Nord, en cas d'invasion américaine. Sa Toyota contenait pour ce faire un « sac de guerre », armes, rations et trousse de secours. Personne ne parlait plus de s'en servir. Noriega fila en Hyundai avec sa blonde et un chauffeur ; ses gardes du corps suivaient en Toyota. Ils errèrent dans les rues désertes, se demandant que faire.

Ils finirent par trouver refuge dans le palais résidentiel de Jorge Krupnik, riche homme d'affaires associé à Noriega dans plusieurs entreprises. Krupnik ne déborda pas d'enthousiasme en voyant son ami sur le pas de sa porte.

Au fur et à mesure que les garnisons des Forces panaméennes de défense se

rendaient, Noriega hésitait. Allait-il fuir, comme le lui conseillait sa secrétaire Marcella Tason ? Se rendre, comme le préconisait son garde du corps ? Se réfugier à l'ambassade cubaine, comme le suggérait Vicky Amado ?

Devant l'approche des Américains, il quitta les Krupnik pour la demeure plus modeste de la belle-sœur de sa secrétaire, où il demeura allongé sur un lit de camp, morose, le regard fixé au plafond, oscillant entre reddition et suicide. Finalement, la veille de Noël, en bermuda bleu et casquette de base-ball, il grimpa dans une estafette Toyota et fut conduit, caché sous une couverture, au siège de la nonciature, dirigée par Mgr Sebastian Laboa.

*

Dans la soirée du 3 janvier 1990, peu après 20 h 30, le général Noriega sortit de la nonciature en uniforme de parade et se rendit aux forces américaines qui encerclaient le bâtiment. L'uniforme faisait partie des conditions qu'il avait négociées pendant soixante-douze heures avec le secours de Mgr Laboa. Sa maîtresse, Vicky Amado, avait nettoyé et repassé cet uniforme avant d'y fixer les décorations, pleurant toutes les larmes de son corps. Elle n'avait pas vérifié si cet uniforme-là avait reçu l'onction santérienne ; en l'occurrence, cela n'avait pas paru nécessaire.

Avant de quitter l'ambassade, il avait fait ses adieux à sa maîtresse et à son épouse, Felicidad. De là, il fut conduit en hélicoptère à la base de Howard où il fut officiellement placé sous la garde de l'agent spécial René De La Cova, de la DEA, et de deux marshals américains. Ce moment était particulièrement poignant pour De La Cova. Lorsqu'il était attaché de la DEA, il avait connu en Noriega un dictateur tout-puissant ; il le voyait maintenant en prisonnier. Une bible à la main et trois chapelets autour du cou, Noriega salua De La Cova en descendant de l'hélicoptère.

De La Cova escorta le général jusqu'à un avion de l'Air Force où il fut officiellement placé en état d'arrestation ; on lui lut le texte de Miranda en espagnol et en anglais. On conduisit Noriega derrière un rideau tendu à l'arrière de l'avion où il fut déshabillé afin que deux médecins de l'Air Force le soumettent à l'humiliant examen corporel imposé à tout prisonnier fédéral.

Cela fait, Noriega dut revêtir l'uniforme carcéral gris-vert ; puis on l'enchaîna, pieds, poings et taille. Dès que l'avion eut décollé, chaque membre de l'équipage voulut se faire photographier à côté de leur célèbre prisonnier.

A deux heures de vol de Miami, la Maison-Blanche appela l'avion. Noriega fut amené à l'avant pour la communication. A son retour, le pilote informa De La Cova que, sur ordre de la Maison-Blanche, Noriega était autorisé à remettre son uniforme pour l'arrivée à la base de l'Air Force de Homestead, au sud de Miami.

— Bon, dit De La Cova. Où est l'uniforme ?

Il était introuvable. De La Cova, les deux marshals et le médecin demeuré à bord le cherchèrent désespérément. On finit par trouver un petit sac de toile laissé sous un siège par le médecin qui était resté au Panama. Il contenait l'uniforme du général.

— Ôtez-lui ses chaînes, qu'il puisse se changer, dit De La Cova aux capitaines de

gendarmerie.

Ils avaient perdu les clefs.

Sous le regard incrédule de Noriega, ils fouillèrent tout l'avion à quatre pattes. De La Cova eut un moment l'impression que Noriega se demandait s'ils n'allaient pas ouvrir la trappe de fret et le lâcher dans l'Atlantique ; puis il sembla s'étonner que les représentants d'une nation qui venait d'envahir son pays puissent être responsables d'une telle farce.

On ne trouva jamais les clefs. Un sergent proposa la seule solution possible. Extirpant une énorme pince coupante de la trousse d'urgence, il sectionna les chaînes du général.

Noriega passa une nouvelle fois son uniforme. Si les gendarmes n'avaient pas de clefs de rechange, ils n'avaient pas non plus de chaînes de rechange. On entrava Noriega tant bien que mal pour l'arrivée à Miami. Une demi-heure avant l'atterrissage, il s'effondra en larmes.

— Je n'aurais jamais cru que vous débarqueriez, dit-il à De La Cova.

Quand les roues touchèrent le tarmac, il s'était calmé. Il se leva, fit un signe d'adieu à De La Cova et sortit de l'avion sous le feu des caméras.

*

Le procès du général Noriega commença en septembre 1991 au tribunal du District Sud de Floride, présidé par le juge William C. Hoeveler. Il dura presque neuf mois.

Parmi tous les officiers de la CIA avec qui le général Noriega avait été en contact au cours de sa longue carrière au service de l'Agence, un seul fut appelé à la barre des témoins. Respectant scrupuleusement la loi et la jurisprudence, le juge Hoeveler exclut rigoureusement tout témoignage concernant les relations de Noriega avec la CIA, alléguant qu'elles n'entraient pas en ligne de compte dans les chefs d'accusation, ni pour sa culpabilité ni pour son innocence.

Il en fut de même des éléments trouvés dans les dossiers des Forces panaméennes de défense ou dans ceux du général Noriega retrouvés au Panama. Peu après l'invasion, une équipe composée de représentants de la CIA, de la DEA et du Département d'État fut chargée d'étudier et de répertorier ces dossiers. Ils tombèrent vite sur des documents ayant trait aux liens du général Noriega avec la CIA qui, pour reprendre les paroles d'un des témoins, « étaient fort embarrassants pour la CIA ».

Ils découvrirent aussi la preuve que le service de renseignements de Noriega avait pénétré efficacement la 470e unité de renseignement, du Commandement sud. A la suite de ces découvertes, les représentants du Département d'État furent exclus de la suite des investigations, alors confiées exclusivement aux représentants des deux agences qui avaient le plus à craindre de ce qu'ils découvriraient.

Le général Noriega fut déclaré coupable de huit des dix chefs d'accusation. Le 10 juillet 1992, il fut condamné par le juge Hoeveler à quarante ans de détention dans une prison fédérale. Il accomplit en ce moment sa peine et ne pourra être libéré sur parole que dans vingt-deux ans. Il aura quatre-vingts ans.

REMERCIEMENTS

La préparation et les recherches pour cet ouvrage n'auraient pas été possibles sans l'aide et les conseils de nombreux amis de longue date. Il m'est malheureusement impossible de les citer tous, mais j'aimerais exprimer ici ma gratitude à certains.

D'abord, bien sûr, mes amis de la DEA, anciens ou récents, en activité ou à la retraite : Paul Knight, qui m'a le premier initié aux arcanes de la répression de la drogue en 1958, à Beyrouth ; Kevin Gallagher, qui, lorsque j'ai fait sa connaissance, avait certainement le poste le plus dangereux de l'organisation, puisqu'il représentait la DEA à Marseille au moment du démantèlement de la French Connection ; Bud Mullen et John Lawn, tous deux anciens patrons de la DEA ; et, plus spécialement, des agents des stups en poste à New York, Hartford, Atlanta, au Moyen-Orient, Amérique centrale et Colombie. Mais l'anonymat faisant partie intégrante – et vitale – de leur métier, je ne leur rendrais pas service en les citant nommément. Enfin, un mot de remerciement pour l'homme qui m'a inspiré le personnage de « Ramon » et pour l'assistant du procureur Buddy Parker, d'Atlanta, qui m'a ouvert les dossiers de l'affaire Eduardo Martinez.

Au Panama, j'ai bénéficié de l'aide de Michele Labrut, José Brandon, l'ancien président Barletta, Pat Janson, Mario Rognoni, Vicky Amado, et bien d'autres.

Parmi ceux qui m'ont prodigué d'excellents conseils à Washington se trouvent Jonathan Winer et Jack Blum, du Kerry Committee, l'ambassadeur Arthur Davis et sa fille Susan, notre ancien commissaire des Douanes le plus charmant et le plus original, William von Raab.

M'ont aussi apporté leur concours nombre de mes vieux amis, anciens officiers de la CIA, aujourd'hui à la retraite. J'espère que ces pages ne les choqueront pas ; mes critiques ne portent pas sur cette institution qu'ils ont servie si honorablement, mais sur une poignée d'hommes qui se sont écartés du droit chemin.

Le Dr Gabriel Nahas m'a aidé à comprendre les effets dévastateurs du crack sur le cerveau ; Ansley Hamid son implantation dans les rues des villes américaines ; le Dr Pierre von Bockdtaele ses conséquences sur ce qu'on trouve au service des urgences du Harlem Hospital le samedi soir ; les Bons Samaritains de Phœnix House ce qu'on peut faire pour sauver les vies que la drogue a brisées.

Gregg Lockwood, en Californie, et John Sutin m'ont donné des leçons de pilotage au figuré. Gerald Meyers, greffier au tribunal de Miami, et sa femme Pilar ont fait des

merveilles pour m'obtenir les minutes du procès du général Noriega. Je remercie également mon ancien collègue à *Newsweek*, Kevin Buckley, auteur d'un excellent essai sur la chute de Noriega, d'avoir partagé avec moi nombre de ses sources.

Enfin, et surtout, je tiens à remercier Nadia, mon épouse, pour son soutien, sa compréhension et sa patience au cours des longs mois où j'ai travaillé à ce livre.

Tous ceux que j'ai cités, et les autres, m'ont offert leur sérieux et leur aide. Toute erreur d'interprétation ou de jugement est mienne.